



LÉO CLARETIE

HISTOIRE

DE LA

Littérature Française

(900-1900)

TOME SECOND

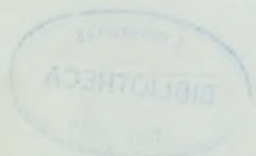
LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

DEUXIEME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
1905





HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

TROISIÈME PARTIE

LE XVII[e] SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

Les Précieux.

Les Deux Courants: Les Antiques ou les Dépaysés, et les Gaulois. — Les Précieux. — La Chambre bleue. — La Marquise de Rambouillet; comment on passait le temps chez elle. — Les Trois âges de la préciosité. — Julie d'Angennes. — M[me] de Sablé. — M[lle] de Scudéry. — Les Sentiments. — La Guirlande de Julie. — La Grammaire et la Langue. — L'Instruction des Femmes.

Les Hôtes littéraires des Salons. Poètes galants : M[lle] de Gournay. — Fr. Maynard. — Malleville. — Gombaud. — Théophile de Viau. — Balzac. — Chapelain. — Voiture. — Georges de Scudéry. — L'Abbé Cotin. — Ménage. — Benserade. — Conrart. — Godeau. — Les deux Colletet. — Claude Garnier. — M[me] Deshoulières. — Chaulieu — La Fare.

Le Coin des buveurs: Chapelle. — Linière. — Saint-Amant et la poésie réaliste. — Faret le Sobre.

Poètes épiques : Desmarets de Saint-Sorlin. — Lemoyne. — Brébeuf.

L'Académie française : ses Réunions et ses Travaux. — La Querelle des Anciens et des Modernes. Boileau et Perrault. — Lamothe-Houdart et M[me] Dacier.

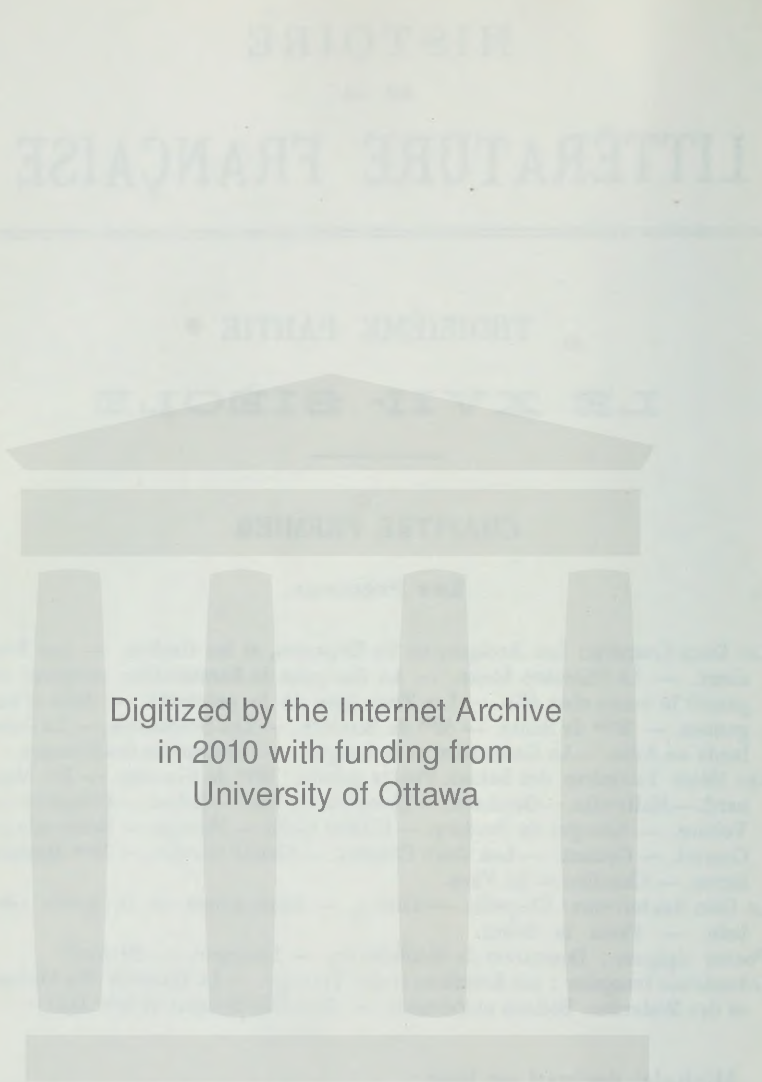
Michelet écrivait un jour :

« Le grand siècle, c'est le XVIII[e] siècle que je veux dire... »

La glose n'était pas inutile, car c'était spolier un siècle au profit d'un autre, et donner une acception nouvelle à une

Synchronisme. — 1601, Sully, grand-maître d'artillerie. — 1602, *Hamlet* de Shakespeare. — 1605, *Don Quichotte* de Cervantès. Bacon. Lilly. — 1609, Galilée invente la lunette. — 1610, Ravaillac assassine Henri IV.

Louis XIII, 1610-1643. — Régence de Marie de Médicis, 1610-1614. — Influence de Concini. — 1614, Etats-Généraux. Guerre civile. — 1615, Mariages espagnols. — 1616, Mort de Cervantès et de Shakespeare. — 1618, Guerre de Trente ans. Naissance de Murillo. — 1619, Elzevier.



ancienne formule qui, d'habitude, désignait l'époque de Louis XIV.

Nous verrons en quoi et pourquoi Michelet préféra le siècle de Voltaire, dont il exalta l'esprit critique, rationaliste, philosophique, républicain et humanitaire.

Quant au XVIIe siècle, il marque une époque à part dans notre histoire littéraire.

La Renaissance a imprimé plus profondément chez nous qu'ailleurs son influence et sa marque. Elle détermina un arrêt dans la circulation de la vieille sève nationale et traditionnelle ; ou plutôt le courant persista, faible, modeste et timide, à travers les œuvres des génies secondaires, et les substructions qui soutenaient le grand pont monumental de l'antiquité rétablie. Notre littérature, si pittoresque, concrète et sincère, cessa d'être précise, localisée, personnelle. Elle se mit à la remorque des anciens, et prit Rome pour patrie.

Ni Corneille ni Racine n'ont eu une seule fois l'occasion de mettre le mot France dans leurs vers.

Ils sont les *classiques*, les modernes Romains, ou plutôt les *dépaysés*. Eviter le détail, s'élever aux généralités, saisir de haut les relations, éloigner les dissemblances, réunir en faisceau les rapports et traits communs, dégager les lois, unifier, simplifier, imposer à tout la norme immuable et droite de

Ferdinand II. — 1620, Paix d'Angers. — 1623, Diète de Rastibonne. — 1624, Administration du Cardinal de Richelieu, 1624-1643. — 1627, Siège de la Rochelle. Mort de Gongora. Exécution de Montmorency-Boutteville. — 1629, Edit d'Alais. — 1630, Mort de Guilhem de Castro. Journée des Dupes. — 1631, Père Joseph. Bataille de Leipzick. — 1632, Galilée. Képler. Naissance de Locke. Spinoza. Bataille de Lutzen. Mort de Gustave Adolphe. — 1635, Fondation de l'Académie Française. Mort de Lope de Vega. — 1638, Naissance de Louis XIV. — 1640, Jansénius. Mort de Rubens. Siège d'Arras. — 1641, Mort de Van Dyck. Révolution d'Angleterre. Cromwell. — 1642, Naissance de Boulle. Naissance de Newton. Hobbes. Mort de Richelieu. — 1643, Mort de Louis XIII.

Louis XIV, 1643-1715. — Rocroy. Régence d'Anne d'Autriche. Ministère du Cardinal de Mazarin, 1643-1661. — 1644, Turenne. Condé. Naissance de Leibniz. — 1648, Traité de Westphalie. — La Fronde 1648-1652. — 1649, Mort de D. Téniers, de Simon Vouet. Charles Ier décapité. — 1651, Gondi. — 1656, Huyghens. — 1659, Paix des Pyrénées. Mort de Ribera. — 1660, Mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse. Mort de Velasquez. — 1661, Gouvernement personnel de Louis XIV. Naissance de Daniel de Foë. Lulli. — 1663, Académie des Inscriptions. — 1664, Académie de peinture. Procès de Fouquet. — 1665, Newton. Mort de Poussin. —

la Raison, sacrifier ce qui n'est pas elle : la fantaisie, le caprice, le sentiment même ; confondre en une synthèse froide les éléments et les particularités, ne pas discerner les peuples, les provinces, les climats, les types, les nationaux ; tout donner à l'idée, et peu à l'émotion ; s'effacer derrière les lois intangibles du droit sens ; arrêter les œuvres et les types dans l'immobilité de la perfection absolue : nier le progrès, et fixer les figures dans une éternelle et raide jeunesse; faire abstraction de son individualité, de ses propres impressions ou sensations, pour ne contempler que la rayonnante et triomphale Logique, maîtresse des œuvres et des esprits : tel fut l'idéal élevé de notre XVIIe siècle, plus humain que national, plus rigoureux qu'ému.

Nous verrons comment cette conception ira s'épanouissant, puis s'épuisant et se desséchant, jusqu'à la réaction qui fera en tout l'opposé, et qui sera le romantisme.

Apercevez le double courant : sur l'aqueduc architectural et artistique qui semble conduire à Versailles, le large fleuve, qui vient de jaillir des urnes des nymphes ressuscitées et restaurées, coule à pleins bords entre les statues grecques et les marbres antiques, qui décorent fastueusement ses balustres. C'est l'ouvrage de l'art, le monument conçu avec orgueil et tout d'une pièce par le génie de la Renaissance.

Et dans le bas, entre les herbes hautes, continue à bruire

1666, Académie des Sciences. Colbert. — 1667, Fondation des Gobelins. Fondation de l'Observatoire. Le *Paradis Perdu* de Milton. Guerre de Dévolution. Naissance de Swift. — 1668, Traité d'Aix-la-Chapelle. Conquête de la Franche-Comté. Mort de Mignard. Dryden. — 1669, Académie de Musique. Mort de Rembrandt. — 1670, Traité de Douvres. Colonnade du Louvre. — 1671, Louvois. Hugues de Lyonne. — 1672, Guerre de Hollande. Paix de Nimègue. — 1673, Prise de Maëstricht. — 1674, Senef. Mort de Philippe de Champaigne. — 1675, Mort de Turenne. — 1676, Duquesne et Ruyter. Mansart construit Versailles. — 1678, Paix de Nimègue. — 1679, Paix générale. — 1684, Madame de Maintenon. Dragonnades. Naissance de Watteau. — 1685, Révocation de l'Edit de Nantes. — 1686, Ligue d'Augsbourg. — 1688, Achèvement de Versailles. Révolution d'Angleterre. Guillaume d'Orange. — 1690, Fleurus. Catinat. Locke. — 1691, Mort de Louvois. — 1693, La Marsaille. — 1694, Jean Bart. Duguay-Trouin. — 1695, Le Quiétisme. — 1697, Ligue d'Augsbourg. Paix de Riswyck. — Charles XII. — 1698, Guerre de la Succession d'Espagne, 1698-1713. — 1699, Charles XII et Pierre le Grand. — 1700, Philippe V d'Espagne.

le petit ruisselet épuisé, qui fut le beau fleuve de notre vieille Gaule.

Ce sont deux faces. L'esprit antique anima les grands chefs-d'œuvre du siècle. Les auteurs plus indépendants du génie grec ont eu la part moins belle, et leurs œuvres n'ont pas atteint la perfection des autres. Mais ils ont un intérêt, en ce sens qu'ils sont les conservateurs des vieilles traditions de jadis, les gardiens du feu sacré populaire, les prêtres très laïcs du vieil esprit gaulois, si bien nommé, car gaulois, cela veut dire issu du sol de la patrie, traditionnel, national, autochtone, et essentiellement français.

Il y eut donc deux camps qui se sont opposés : les Gaulois et les autres; les Gaulois qui en tenaient pour les vieilles habitudes du pays, qualités émotives, expressions spontanées et individuelles, pittoresques, colorées, locales, plébéiennes, réalistes, et tout ce qui agite la vie; les autres, qui, se détachant des contingences, planèrent beaucoup plus haut, et par contraste, affichèrent le souci de la noblesse, de la distinction aristocratique, de la pureté poussée jusqu'au purisme, de l'élégance, tendue jusqu'à l'affectation : on les appela Précieux.

* * *

Et ainsi, quel que soit le terrain sur lequel on se place, et la catégorie d'écrivains qu'on regarde, on retrouve toujours le même conflit.

Le XVIIe siècle fut le champ clos de la bourgeoisie contre l'aristocratie, pour le duel du précieux contre le gaulois, du savant contre le populaire, de la ruelle contre la rue, des Romains contre les Parisiens.

Différentes causes : la grossièreté des mœurs, la frivolité des occupations, l'absence de distractions intelligentes et littéraires, expliquent pourquoi, en 1612, la marquise de Rambouillet, femme distinguée, amie de l'urbanité, de la délicatesse et des lettres, se retira de la cour pour ouvrir son hôtel aux beaux esprits, aux femmes qui savaient préférer les charmes de la conversation au cynisme des courtisans.

Fille de l'ambassadeur de France à Rome, Jean de Vivonne, marquis de Pisani, et de Julia Savelli, grande dame romaine, Catherine de Vivonne, devenue par son mariage marquise de Rambouillet, était « pure dans ses mœurs, qui contribuèrent à amener une si heureuse révolution dans les rapports entre les deux sexes. Mme de Rambouillet, dont l'instinct délicat n'était pas moins sensible aux grâces d'un langage élégant et choisi, prêchait d'exemple encore dès sa plus tendre jeunesse, par le prix qu'elle attachait aux plaisirs de l'esprit et par les connaissances qu'elle ne se lassait pas d'acquérir. L'italien et l'espagnol ne lui étaient pas moins familiers que le français; l'histoire, la haute éloquence ne l'effrayaient pas, et nous l'avons surprise plus d'une fois lisant, tantôt les discours sérieux de Balzac, tantôt les oraisons funèbres du vertueux Cospeau ou la sévère poésie de Malherbe et de Corneille; enfin elle dessinait avec une facilité et un goût dont Voiture, Sauval et Tallemant nous ont rendu témoignage. » (Livet). Tallemant nous l'apprend en effet : elle dessina, en 1612, cet hôtel qu'elle devait rendre si fameux, et qui était situé rue Saint-Thomas-du-Louvre, entre les Quinze-Vingts et l'hôtel de Chevreuse, à la place actuelle du Ministère des Finances. « Elle fut elle-même l'architecte de l'hôtel de Rambouillet. Mal satisfaite de tous les dessins qu'on lui faisait, car alors on ne savait que faire une salle à un côté, une chambre à l'autre et un escalier au milieu, un soir, après y avoir bien rêvé, elle se mit à crier : « Vite, du papier : j'ai trouvé le moyen de faire ce que je voulais ». Sur l'heure elle en fit le dessin. On le suivit de point en point. C'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté, pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers, et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges et vis-à-vis les unes des autres. »

La marquise se plaisait aux constructions; elle aimait bâtir. En 1642, elle fit élever, peindre, meubler en secret tout un pavillon dans le jardin, personne n'en sut rien. « Un soir donc, dit Tallemant, qu'il y avait grande compagnie à l'hôtel de Rambouillet, tout d'un coup la porte s'ouvre, et Mme de Rambouillet, vêtue superbement, paraît dans un grand cabinet

tout à fait magnifique et merveilleusement bien éclairé. Je vous laisse à penser si le monde fut surpris. Ils savaient que derrière la tapisserie, il n'y avait que le jardin des Quinze-Vingts, et sans en avoir eu le moindre soupçon, ils voyaient un cabinet si beau, si bien peint, et presque aussi grand qu'une petite chambre, qui semblait apportée là par enchantement. » Chapelain baptisa le nouveau réduit la Loge de Zyrphée. Des diverses salles qui composaient l'hôtel, une surtout est devenue célèbre, c'est la Chambre Bleue, la grand'-chambre de la marquise. La décoration en était toute nouvelle. Catherine de Rambouillet fut la première à s'aviser de « peindre une chambre d'une autre couleur que de rouge ou de tanné ». L'ameublement en était riche et élégant. Il était, nous dit Sauval, de velours rehaussé d'or et d'argent. Mlle de Scudéry s'est plu à décrire dans son *Cyrus* cet appartement magnifique, ces cabinets pleins de mille raretés, ces lampes d'un travail délicat.

C'est là aussi que nous la montre la grande Mademoiselle, dans un enfoncement où le soleil ne pénètre point, et d'où la lumière n'est pas tout à fait bannie. Sur des piédestaux dorés s'alignent de grands vases de cristal, d'où s'échappent en gerbes abondantes et parfumées les plus belles fleurs du printemps. Aux murs sont suspendus des tableaux d'art, des portraits de femmes, — les amies de la marquise. Des meubles, en bois de cèdre, laissent apercevoir derrière leurs grillages des rangées de livres richement reliés; ce sont les œuvres des poètes en vogue, les romans ou pastorales à succès, l'*Astrée* de d'Urfé, la *Sylvie* de Mairet, le *Rosiléon* de Pichou, le *Céladon* de Raissiguier et l'*Arcadie* de Sannazar, le *Pastor fido* de Guarini, la *Diane* de Montemayor et l'*Aminta* de Tasso. Par les fenêtres hautes et larges, la vue se repose sur des massifs de verdure qui masquent les maisons prochaines, et donnent l'illusion de l'isolement dans un bosquet verdoyant. Les branches se balancent au-dessus du bassin dormant : le jet d'eau jaillissant fait un accompagnement lointain aux conversations de la Chambre Bleue. Et à la porte, le heurtoir est emmailloté, pour que son bruit ne trouble pas l'entretien.

La chambre d'Arthénice est pleine de monde. C'est l'heure

où elle reçoit. En longue robe de velours bleu broché d'or, la marquise est à demi-couchée sur le grand lit à colonnes, qui touche au mur par le chevet seulement.

Assise à ses pieds, sa fille aînée, Julie, ajoute au charme de la réception cette grâce un peu sévère qui lui valut tant d'hommages.

Autour du lit, sur des chaises ou sur des pliants, selon leur situation dans cette académie privée, sont groupées les amies de la marquise : réunion brillante où s'harmonisent les tons apaisés des flots de dentelles, des garnitures de point coupé, des bouillons de tulle ou de gaze peinte à la main, des diadèmes qui étincellent dans les chevelures fauves ou brunes. Au dernier plan, devant le paravent qui sépare l'assemblée de la porte, ce sont les cavaliers, dans le costume de rigueur pour un membre de la compagnie : canons de linge s'étalant au-dessus des souliers à talons rouges, chapeau garni de grosses plumes, lourde perruque bien frisée, rubans et dentelles à foison sur les coutures du pourpoint et de la rhingrave, rabats de la bonne faiseuse, du Perdrigeon tout pur, et canons « ayant au moins un grand quartier de plus que tous ceux qu'on fait ».

Près de l'huis, voici l'élégant Vaugelas, l'alcôviste, chargé d'introduire les arrivants. — Vaugelas (1), l'éminent grammairien des *Remarques sur la langue française* (2), l'érudit académicien, traducteur de Quinte Curce, surnomme l'Oracle de la langue française, à qui Richelieu recommandait :

— Dans votre dictionnaire, n'oubliez pas le mot pension !

— Ni le mot reconnaissance, répondit-il.

On ne saurait imaginer une société plus choisie de beaux esprits, de femmes jolies et spirituelles. Ici, derrière ces paravents aux broderies d'argent, c'est la ravissante Mlle du Vigean, et à ses pieds le jeune duc d'Enghien qui sera le grand Condé; c'est Mlle de Bourbon, qui deviendra la fameuse et belle Mme de Longueville; c'est Mlle de Coligny, c'est Mme de Sablé, qui déjà songe peut-être à ouvrir, elle aussi, son salon

(1) Claude Favre de Vaugelas, né à Meximieux en 1585, mort à Paris en 1650.
(2) 1647.

dont les samedis devaient être si fréquentés; c'est encore la princesse de Montmorency, Mlle de Sully, Mlle Aubry, Mlle de Scudéry, destinée à devenir la grande Précieuse qu'on sait. Derrière, un autre groupe, non moins gracieux, Mlle de La Garde, Mlle Paschal, Mme de Choisy, la comtesse de Clermont, Mme Scarron, Mme de Sévigné et la future Mme de Grignan, qui ne tardera pas à être une précieuse renchérie et pudibonde, quand la marquise ne sera plus là pour conserver à ces assemblées et à ces entretiens le bon ton et la juste mesure, qui furent le charme et le mérite de la préciosité naissante.

Toutes font brandiller une petite canne qu'elles ont à la main, comme l'assure Somaize, dans le *Procès des Précieuses*. Auprès d'elles s'empressent leurs cavaliers, tous distingués par la naissance ou par le talent. Dans cette société lettrée, l'aristocratie de l'intelligence va de pair avec l'aristocratie de la noblesse. On estime que le génie vaut bien un parchemin. Gens de lettres et gens d'épée se coudoient, s'accueillent, s'estiment; le marquis du Vigean, le maréchal de Souvré, le duc de La Trémoille, Richelieu, le futur grand ministre, le cardinal de La Vallette, le marquis de Villennes, astrologue et poète, applaudissent Mairet et Corneille, Voiture et Benserade, et La Rochefoucauld, et Saint-Evremond, et Segrais, et Chapelain, Malherbe, Racan, Gombaud, Sarrazin, Costar, le cavalier Marin, Patrix, le poète normand, Tristan. La liste est longue des poètes qui amusèrent par la lecture de leurs œuvres les loisirs de cet auditoire. Chavaroche, qui eut un duel fameux avec Voiture, était l'intendant.

Pour donner plus de piquant, plus d'originalité à ces séances, chacun s'est débaptisé; et ce sont les noms les plus harmonieux de l'antiquité qui charment les oreilles. La maîtresse de maison s'appelle Arthénice : c'est l'anagramme de son nom, Catherine. Plus tard elle changera contre celui de Cléomire; on la surnommera aussi, par un hommage flatteur, Minerve, déesse d'Athènes, c'est-à-dire de Paris. L'hôtel de Rambouillet est le palais de Roselinde; le théâtre des Italiens est devenu le Cirque des Ausoniens; la place Royale est la place Dorique, et par le circuit des Saliens, entendez le carrefour Saint-Germain-l'Auxerrois. Julie d'Angennes s'ap-

pelle Mélanide; Mélandius est le duc de Montausier qui lui fit une cour patiente pendant quinze ans. Voici Sapho, Léodanice, Stéphanie, Valérie, Rodamire, Doralise, Rozelinde, Sarraïde, Sophie, Célie, Nidalie, Madonte et, près d'elles, Valère, Crisante, Bélisandre, Cléonyme. Cette affectation, pour étrange qu'elle soit, ne vaut certes pas qu'on s'emporte contre elle. C'était pur badinage.

Ce fut la bonne époque. Mlle de Scudéry n'avait pas encore ouvert son hôtel de la rue de Beauce, ni Mme de Sablé inauguré ses « samedys » de la place Royale. En 1630, Molière n'aurait pas songé à écrire les *Précieuses Ridicules*, ni les *Femmes Savantes;* Philaminte et Cathos n'étaient pas nées.

Mais la marquise s'est à demi levée pour prendre sur le guéridon un papier. C'est Balzac qui a donné de ses nouvelles. Un frémissement d'aise parcourt l'assemblée, les chaises et les pliants remuent, comme au sermon. Chacun prend position pour entendre la lecture, tandis que la marquise tend le pli à Chapelain, qui doit lire. La lettre de Balzac, cette prose savante et raffinée dans laquelle l'auteur a voulu faire un sort à chaque mot, obtient le succès ordinaire de toutes les productions, lettres ou discours, que compose pour le salon d'Arthénice l'ermite de la Charente. Le soir, Chapelain rentré chez lui se hâtera d'informer son ami du succès de son œuvre : « Il faudrait bien du temps et moins de rhume que je n'en ai, pour vous dire toutes les exclamations qui furent faites et toutes les louanges qui vous furent données. Pour abréger, l'on vous fit justice, et l'état où cette lecture avait mis la marquise la fit sortir de sa retenue habituelle, et l'obligea à me dire qu'elle ne serait pas contente que le *Discours de la vertu ancienne et romaine* ne fût fait ».

Notons pourtant qu'on écoutait ces lectures avec une sympathie clairvoyante qui relevait les fautes et discutait librement les termes. Chapelain écrit à Balzac : « La lettre que vous avez envoyée a été lue et admirée chez la divine Arthénice. J'y en dois faire une seconde lecture, parce que la moitié du réduit y manquait, et M. Voiture n'était pas de retour... J'ai vu tout le monde s'arrêter à ce mot de *besogne* pour *travail*

ou *ouvrage*, et l'on le trouve bas. Je suis de cette opinion aussi. Vous y penserez. Cependant, je lirai *ouvrage* (1). »

La chambre Bleue était bruyante encore des murmures approbateurs; M. de Chaudebonne entre précipitamment:

— Gabinius est-il arrivé ?

Gabinius, c'est le comte de Guiche. Il a dîné la veille au soir à l'hôtel de Rambouillet et s'est régalé de champignons. Aussi lui a-t-on ménagé une surprise à son réveil. Pendant qu'il dormait, ses habits ont été décousus et rétrécis. Tout le monde est dans le secret. Gabinius est attendu avec impatience. Enfin le voici. Il entre, on court à lui, on l'entoure :

— Qu'avez-vous donc, Gabinius ? Que vous voilà gros ! On dirait que vous êtes enflé !

— Que vous êtes enflé ! répètent à l'envi les voix railleuses.

De Guiche s'arrête, pâlit, et se frappe le front. On lui tend le miroir, il se regarde :

— C'est vrai, dit-il d'un accent désolé. Il raconte alors comment, au matin, il eut de la peine à enfiler ses vêtements. On s'étonne bruyamment, on l'interroge :

— N'avez-vous rien mangé qui vous ait fait mal ?

— Les champignons ! Ah ! les champignons ! dieux ! je suis empoisonné !

Tous de rire aux éclats devant la mine navrée et stupéfaite du comte, à qui pareille hilarité semble bien peu charitable. Et les rires redoublent, quand M. de Chaudebonne s'avance gravement, une paire de ciseaux à la main, en lui disant :

Reçois de bons ciseaux et décous ton pourpoint.

De Guiche, mis au fait, fut enchanté d'en être quitte pour la peur.

— Madame la marquise, il y a là une petite marchande d'oublies qui a tout à fait bon air, et demande en grâce d'être introduite.

— Faites entrer.

(1) Lettre de Chapelain à Balzac, du 3 juillet 1639.

Et l'on voit venir une délicieuse créature, physionomie intelligente et éveillée, faite à ravir, sous son bavolet et son jupon court, offrant de l'air le plus gracieux du monde les oublies de son corbillon. Sa jolie figure est à demi masquée sous un loup de velours, et encadrée par sa belle chevelure d'un blond hardi et ardent. Quant à sa voix, elle était douce et harmonieuse. Elle n'eut pas plutôt ouvert la bouche, qu'elle était déjà reconnue. Des exclamations et des bravos retentissaient de tous côtés.

— Eh ! mais, s'écrie la première la jolie Valérie, c'est notre lionne.

— C'est Parthénie !

— C'est Mlle Paulet !

La marchande d'oublies s'avança vers le lit de la marquise avec ce petit sourire malicieux et cette vivacité du regard qui l'embellissaient. Elle reçut mille compliments, Arthénice l'embrassa et la fit asseoir sur le lit auprès d'elle. La belle Mlle Paulet obtint ce jour-là un vif succès : elle ne devait jamais en perdre l'habitude. Elle avait pour galant le grand Voiture lui-même, l'heureux Valère, l'homme le plus recherché de ce cercle poli, « l'âme du rond », comme on l'appelait. Il vint, comme c'était l'usage, s'asseoir à terre, sur son manteau, aux pieds de la belle dame.

Ces mascarades étaient fréquentes. Tout en commentant l'entrée de la Paulet, on rappelait les Suédois de Voiture. C'était pendant la période suédoise de la guerre de Trente Ans ; Julie d'Angennes s'intéressait fort au succès de Gustave Adolphe. On ne manqua pas d'inférer qu'elle était amoureuse de ce héros. Un soir, elle parut avec un beau nœud de diamants que le roi d'Espagne avait donné à son père. Mme de Chateauroux demanda si c'était un présent du roi de Suède à Julie. La supposition amusa fort, et Voiture déguisa cinq hommes en Suédois, qui vinrent en grand carrosse de gala, apporter à l'hôtel de Rambouillet le portrait de Gustave Adolphe et une fausse lettre de ce monarque. Ce fut de la joie pour un après-midi. Voiture était le boute-en-train. Un jour, il fit monter dans le salon un montreur d'ours et ses bêtes, à la grande frayeur des dames.

Au milieu des rires provoqués par ces plaisants souvenirs, entra un homme aux allures étranges, débraillé comme un bohème, l'œil hagard comme il convient à un poète inspiré et « hétéroclite », le chapeau écrasé sous son bras, la perruque un peu de travers, les canons mal attachés sur la rhingrave. A son arrivée, il n'y eut qu'un cri :

— Ah ! voilà Neufgermain !

— Eh bien, Neufgermain, dit Valérie, n'aurons-nous pas aujourd'hui la primeur de quelque impromptu galant ?

Neufgermain, pauvre diable de poète qui faisait des vers à 3 francs le cent, et 2 francs les petits, prit la pose du devin en proie à l'inspiration, chercha, trouva, et s'avançant en souriant vers la belle Arthénice, il récita un de ces anagrammes à rebours dont il avait le secret, choisissant pour celui-ci le nom même de la marquise :

Entre les dieux doit tenir *rang*,
Proche Jupin, au plus haut *bout*,
Plus belle que rose et l'*œillet*,
La divine de *Rambouillet*.

Ce Neufgermain était un type plaisant, le plastron des malices. On avait composé une *complainte des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neufgermain*, et Voiture avait imaginé cet expédient pour les rendre contentes :

Las ! je ne vois à leur attente
Aucun remède assez puissant,
Si ce n'est que cet homme rare
Ait nom Bdelneufgermicopsant.
Mais ce mot est un peu bizarre.

La journée se passa de la sorte; Mairet lut une scène de *Sylvie*, Corneille obtint un vif succès en disant une poésie légère et galante; on pria Cotin de donner à deviner quelques énigmes poétiques; Voiture récita un sonnet; Malherbe, quelques stances ; Benserade, un fragment de sa traduction d'Ovide en rondeaux. On ne manqua pas non plus à commenter la charmante partie de la veille, aux champs. On y allait souvent, et c'étaient d'agréables journées, comme cette

garden party au château de la Barre, chez Mme du Vigean, contée dans une lettre de Voiture à La Valette ; c'est une piquante mondanité d'alors :

Vous saurez donc, Monseigneur, que madame la princesse, mademoiselle de Bourbon, madame du Vigean, madame Aubry, mademoiselle de Rambouillet, mademoiselle Paulet, M. de Chaudebonne et moi partîmes de Paris, sur les six heures du soir, pour aller à la Barre, où Madame du Vigean devait donner la collation à Madame la princesse... Nous entrâmes dans une salle où l'on ne marchait que sur des roses et de la fleur d'orange. Madame la Princesse, après avoir admiré cette magnificence, voulut aller voir les promenoirs en attendant l'heure du souper... Au bout d'une grande allée à perte de vue, nous trouvâmes une fontaine qui jetait toute seule plus d'eau que toutes celles de Tivoli. A l'entour étaient rangés vingt-quatre violons... Quand nous en fûmes approchés, nous découvrîmes, dans une niche qui était dans une palissade, une Diane à l'âge de onze ou douze ans, et plus belle que les forêts de Grèce et de Thessalie ne l'avaient jamais vue. Dans une autre niche, auprès, était une de ses nymphes, assez belle et assez gentille pour être une de sa suite. Ceux qui ne croient pas les fables crurent que c'était Mademoiselle de Bourbon et Priande... Tout le monde était sans proférer une parole, en admiration de tant d'objets qui étonnaient en même temps les yeux et les oreilles, quand tout à coup la déesse sauta de sa niche, et, avec une grâce qui ne se peut représenter, commença un bal qui dura quelque temps autour de la fontaine...

Sautant, dansant, voltigeant, pirouettant, cabriolant, nous arrivâmes au logis où nous trouvâmes une table qui semblait avoir été servie par les Fées. Ceci, Monseigneur, est un endroit de l'aventure qui ne peut se décrire...

Au sortir de table, le bruit des violons fit monter tout le monde en haut, où l'on trouva une chambre si bien éclairée qu'il semblait que le jour, qui n'était plus dessus la terre, s'y fût retiré tout entier. Là, le bal recommença en meilleur ordre et plus beau qu'il n'avait été autour de la fontaine, et la plus magnifique chose qui y fut, c'est, Monseigneur, que j'y dansai. Mademoiselle de Bourbon jugea qu'à la vérité je dansais mal, mais que je tirais bien les armes, pour ce qu'à la fin de toutes les cadences, il semblait que je me misse en garde.

Le bal continuait avec plaisir, quand tout à coup un grand bruit que l'on entendit du dehors obligea toutes les dames à mettre la tête à la fenêtre ; et l'on vit sortir d'un grand bois, qui était à trois cents pas de la maison, un tel nombre de feux d'artifice, qu'il semblait que toutes les branches et les troncs d'arbres se convertissent en fusées...

Et l'on revint en carrosse à Paris en chantant *Le Petit doigt* et *Les Ponts Bretons*.

Tout en devisant, le temps se passait dans cette après-midi de la Chambre Bleue.

— Bélisandre, viendrez-vous pas ce soir au cirque des Grecs ?

— Si fait, par Minerve, Agathon, qu'y donne-t-on ?

— La *Sophonisbe*, avec la *Cloris* de Baro.

— C'est fort bien, marquis, je vous suis.

Il était en effet quatre heures, l'heure de la comédie. Il fallut songer à se séparer. Les dames se firent apporter leurs pelisses et se masquèrent pour sortir, comme c'était l'usage.

C'est ainsi, ou à peu près, qu'il est permis de se figurer la façon dont les loisirs étaient occupés dans les premiers salons précieux, ou plus simplement dans les premiers salons, car ce fut la création, l'œuvre des Précieuses. Elles inventèrent la vie de salons. Reconnaissons d'ores et déjà que nous aurions fort mauvaise grâce à ne pas leur en savoir un peu gré.

Il paraît bien vraisemblable que si les Précieuses, tant célébrées et tant décriées, ont résisté et survécu, malgré l'autorité, l'importance et la persévérance des attaques, c'est que tout, dans leurs visées, n'était point billevesées, et que leurs ambitions répondirent soit à des besoins, soit à des goûts de notre esprit national.

La fin du règne de Henri IV fut signalée à la cour par des désordres grossiers qui devaient blesser la délicatesse des femmes jalouses de leur dignité. L'Estoille ne signale à cette époque que « débauches, folies, ballets, paillardises, duels et autres vices ou impiétés ». Quelle pouvait être la moralité d'une cour dont Bassompierre donne ce témoignage : « Tous les grands personnages ont quelques faibles en eux qui leur ôtent le titre de parfait ». Quant aux dames, comprenant que pour parvenir, il leur fallait se mettre au ton, elles n'ont pas hésité. « Les dames, dit Bussy-Rabutin, voyant qu'elles eussent langui si elles n'eussent fait les avances, ou du moins si elles avaient été cruelles, il y en avait beaucoup de pitoyables et quelques-unes d'effrontées. »

D'autre part, il était fatal que des femmes du monde et des littérateurs, réunis en un salon pour causer, feraient de la littérature le sujet de l'entretien. Aujourd'hui encore, où la mode des salons et des jours de réception s'est répandue beaucoup plus loin et beaucoup plus bas qu'au XVIIe siècle, dans les

milieux les plus modestes, après le temps qu'il fait et les échos des relations communes, le roman en vogue ou les pièces de théâtre ne manquent pas de venir amuser ou ennuyer le tapis.

La littérature dont on devisa et que l'on fit à la Chambre Bleue subissait les influences alors reconnues, et c'étaient celles de l'Italie et de l'Espagne.

L'Espagne avait envahi le goût public. Henri IV avait chassé les Espagnols, mais non leur mode, et il dut plus tard se décider à apprendre lui-même leur langage, avec Antonio Perez.

L'imitation, le culte du *Cultorisme* de Gongora et du jésuite Gracian, introduisirent chez nous les procédés de l'*estilo culto*, aggravé par la faveur où ce même Perez, à son retour d'Angleterre, mit l'euphuïsme de John Lilly. D'autre part, Marie de Médicis avait appelé d'Italie Marino, l'auteur de l'*Adone*, le champion inimitable de ces acrobaties de plume, pointes, traits, chutes savantes, tournures alambiquées, recherchées, précieuses, qu'on appelait des *Concetti*.

Ce furent cet euphuïsme, cette recherche, cette délicatesse outrée et maniérée, — bien plus que l'emphase castillane, celle-ci ne passa pas la porte, — qui amusa les précieux, par protestation, et par contraste avec le sans-façon ignare des courtisans brutaux et matériels. La distinction fut le premier souci et la raison d'être de la préciosité naissante, d'abord assez sage pour ne rien exagérer.

La préciosité au XVIIe siècle eut trois âges :

De 1612 à 1630, c'est le règne des Précieuses de la Chambre Bleue, à l'hôtel de Rambouillet.

De 1630 à 1640, le « rond » se transporta dans le salon de Julie d'Angennes, puis chez Mme de Sablé.

De 1640 à 1660, les Précieuses sont chez Mlle de Scudéry, où Molière les guettait.

La marquise de Rambouillet, première causeuse des salons, mérite tous égards.

Elle avait de l'esprit naturel, un peu affecté (voir sa lettre à Godeau sur la Loge de Zyrphée), une grande culture, de la pruderie, une politesse trop affable. Elle remit en honneur la

galanterie chevaleresque, et défendit la cause du respect de la femme. Cela vaut un souvenir et un salut.

Ce fut chez elle un parti pris d'être distingué et supérieur, déférent et convenable, de bannir la trivialité bourgeoise, les plaisanteries de haute ou basse gresse, le ton ordurier des petits soupers, et de s'aviser qu'il y a une pudeur des mots.

Elle se proposa un idéal de noblesse, de délicatesse. Elle imposa le souci de tout dire avec une décence ingénieuse, qui n'offusquât point, et ne forçât pas à rougir.

Chapelain faisait de ce salon cette peinture :

Vous ne sauriez avoir de curiosité pour aucune chose qui le mérite davantage que l'hôtel de Rambouillet. On n'y parle point savamment, mais on y parle raisonnablement et il n'y a lieu au monde où il y ait plus de bon sens et moins de pédanterie. Je dis pédanterie, Monsieur, que je prétends qui règne dans la Cour aussi bien que dans les universites et qui se trouve aussi bien parmi les femmes que parmi les hommes.

Et il frondait une vicomtesse d'Ochy, qui tenait chez elle une académie de femmes décidément pédantes :

L'Hôtel de Rambouillet est l'antipathe de l'hôtel d'Ochy, et le lieu du monde où votre vertu peut avoir une place qui lui soit plus agréable, comme je suis assuré que vous me l'avouerez lorsque vous serez ici, que vous y aurez fait quelques visites. Dès à présent, vous y êtes honoré, estimé et chéri, et l'on vous y tient présent par le souvenir continuel que l'on a de votre mérite.

L'éloge de Chapelain fut mérité. La marquise fut estimée de tous, honorée, aimée, remerciée; elle put jouir de toute l'influence que lui valut son initiative heureuse et féconde. Elle a, dans sa sphère, réformé la société. Elle était demeurée agréable et gracieuse dans sa vieillesse, et Tallemant déclare assez irrévérencieusement, à la Sganarelle, qu'elle mourut à soixante-dix-huit ans « sans avoir rien de dégoûtant ».

Chez sa fille Julie, la distinction fut légèrement outrée ; la femme du monde devint femme de lettres; Julie répondit aux missives de Voiture, et quelquefois en vieux style. Le problème du féminisme se posa avec toutes ses exigences et ses conséquences, dont l'une des principales est l'affranchisse-

ment de la femme dans l'amour, l'indépendance du cœur, le dédain du mariage, parce qu'il est une sujétion.

Chez Mme de Sablé, l'amour fut une casuistique subtile, maniérée, qui dissimulait avec coquetterie la crainte qu'a la femme de céder et de plier par cette faiblesse, d'abdiquer dans ce sentiment son libre arbitre, sa dignité, sa volonté, et le désir ingénieux de tourner cette infériorité en un avantage. Toutes les théories précieuses de l'amour ont tendu à dégager la femme, à la laisser maîtresse et libre de soi, à réserver « l'asservissement » pour le mâle, à tourner ce penchant en pouvoir et en suprématie, et non pas à y renoncer, ce qui eût fait d'une victoire une duperie.

Dans tout cela, observez qu'il n'y a pas à rire, et que ce féminisme aristocratique et mondain n'a rien qui doive étonner nos âges, abondamment habitués depuis, à des revendications plus précises, si moins précieuses.

Au cours de l'histoire de la préciosité, — et elle se continuera sans cesse jusqu'au XXe siècle, car elle est l'histoire de la société mondaine, — il n'y a qu'une éclipse, une période d'abus malheureux et ridicules, pendant les quinze ans où Mlle de Scudéry fit parler d'elle. Le tort des historiens est d'avoir confondu les jugements qu'il faut porter sur la *Clélie*, et ceux que mérite la préciosité en elle-même, d'avoir par conséquent assimilé à Mlle de Scudéry, et la marquise de Rambouillet avant elle, et après elles, les femmes distinguées et éclairées qui furent la marquise de Lambert, Mme Geoffrin ou Mme de Staël, et toutes les maîtresses de salons littéraires qui saluent leur ancêtre dans la célèbre marquise.

C'est trop réduire et fausser la question.

Que nous fait que Mlle de Scudéry ait orienté la préciosité vers l'étroitesse et la mesquinerie, l'affectation et l'excès outré de la distinction ? Que sont vingt années dans un siècle, et un nom doit-il obscurcir et éclipser les autres ? Qu'un Boileau, qu'un Molière vienne aujourd'hui saccager et démolir les pages prétentieuses d'un Mallarmé, ou d'un René Ghil, ou d'un Arthur Rimbaud ! Que pèseront ces noms dans l'histoire littéraire de notre temps ? La satire empêcherait-

elle que jamais peut-être notre langue ne s'est assouplie, enrichie, élargie comme de nos jours, et que ce sera une belle et avantageuse époque dans l'histoire du lexique ?

Nous voyons de pareils exemples tous les jours. De notre temps, sous prétexte de rénover, d'enrichir, de « réjuvéner » le vocabulaire, nous avons des auteurs qui, parlant grec et latin en français, rivalisent avec l'écolier limousin, et écrivent dans un style tel qu'un index serait utile à la fin du volume.

Faut-il les blâmer ? Leur juvénile abondance passera au crible des années et du bon goût, et la langue leur devra quelques tours nouveaux, quelques expressions inusitées qui seront une facilité pour exprimer plus exactement des idées modernes mal définies par les mots anciens. C'est ainsi que le langage s'assouplit, progresse, applique les sinuosités de son progrès sur les courbes que décrit l'histoire, s'adapte aux âges qui viennent, et manifeste la persistance de sa vitalité et de sa vigueur par le mouvement.

Parmi les Précieuses, ce qui demeurait en permanence à travers tous ces avatars, c'était le bon goût, le bon ton, la noblesse et la distinction de l'esprit, la prédilection pour la belle et haute littérature, la haine de ce qui est cru, trivial, terre à terre, bourgeois : Boileau ni Molière, ces deux bons bourgeois de la Cité, n'étaient faits pour comprendre une pareille révolution. Ils ont attaqué les excès sans en soupçonner les mérites, et la préciosité vraie ne s'est pas même ressentie de leur inutile hostilité.

Les Précieuses ont rendu quelques bons offices.

Leurs occupations, leurs préoccupations portèrent sur trois objets d'abord : les sentiments, l'expression, l'éducation des femmes.

Si sur chacun de ces points il y a matière à raillerie, il n'en est pas resté moins vrai, que ces divers vœux sont encore les nôtres, et que, sur plus d'un point, l'avenir ne devait faire autre chose, sinon d'approuver et réaliser ce que les Précieuses souhaitaient.

Le souci constant et durable est l'asservissement de l'homme et la domination de la femme, dont le premier devoir est de mater, de gouverner ses sentiments, non de les subir, de

n'engager dans l'amour que la tête et l'esprit, de façon à diriger les situations, et ne jamais descendre dans la dépendance et l'esclavage.

La galanterie métaphysique est la révolte de la femme, la levée de boucliers du féminisme naissant, la proclamation, non pas de l'égalité des sexes, mais de la supériorité du féminin.

Par là, la dame se soustrait à l'emprise de l'homme, et le retient dans ses fers. Il n'est question dans ces pages que de la puissance des femmes, de leur gloire, de leurs conquêtes. Il ne s'agit pas pour elles d'aimer, mais d'être aimées, adulées, servies, honorées, et la galanterie monte comme un encens servile, autour de la divinité, qui a pris soin elle-même d'élever et d'orner son trône.

Il faut que tous les hommes soient amoureux et que toutes les femmes soient aimées. Nul insensible parmi nous; on reproche cette dureté de cœur comme un crime à ceux qui en sont capables; et la liberté de cette espèce est si honteuse, que ceux qui ne sont point amoureux font du moins semblant de l'être. Pour les dames, la coutume ne les oblige pas nécessairement à aimer, mais à souffrir seulement d'être aimées, et toute leur gloire consiste à faire d'illustres conquêtes et à ne pas perdre les amants qu'elles ont assujettis, quoiqu'elles leur soient rigoureuses, car le principal honneur de ces belles est de retenir dans l'obéissance les esclaves qu'elles ont faits, par la seule puissance de leurs charmes et non par des faveurs; de sorte que, par cette coutume, il y a presque une égale nécessité d'être amant et malheureux.

Il faut aimer. C'est un devoir, une contribution, une dîme, une « corvée », comme on disait, une redevance, un hommage, une servitude de féal et de lige.

Cette conception réformait la nature, qui est la protection du mâle et du fort couvrant la faiblesse craintive, passive, et soumise de la femme.

On entrait dans le factice, dans le conventionnel, dans l'amour théorique, arrangé par une petite société qui avait combiné et homologué pour elle seule son contrat social. De là les fantaisies, les amusements auxquels on se livra, et dont

le plus célèbre fut la Carte du Tendre, celle de Chapelain, puis celle de Mlle de Scudéry :

Nous fûmes bien étonnés lorsque Herminius, après avoir vu ce que Clélie lui venait d'envoyer, nous fit voir que c'était effectivement une carte dessinée de sa main, qui enseignait par où l'on pouvait aller de *Nouvelle-Amitié* à *Tendre*, et qui ressemble tellement à une véritable carte, qu'il y a des montagnes, un lac, des rivières, des villes et des villages.

Pour aller de *Nouvelle-Amitié* à *Tendre*, il faut commencer par cette première ville qui est au bas de cette carte pour aller aux autres, car afin que vous compreniez mieux le dessein de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé que l'on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes, ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination; et c'est ce qui l'a obligée d'établir ces trois villes de *Tendre* sur trois rivières qui portent ces trois noms, et de faire aussi trois routes différentes pour y arriver, si bien que, comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie et Cumes sur la mer Tyrrhène, elle fait qu'on dit *Tendre-sur-Inclination*, *Tendre-sur-Estime* et *Tendre-sur-Reconnaissance*. Cependant comme elle a supposé que la tendresse qui naît par inclination n'a besoin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, Clélie n'a mis nul village le long des bords de cette rivière, qui va si vite qu'on n'a que faire de logements le long de ses rives pour aller de *Nouvelle-Amitié* à *Tendre*. Mais pour aller à *Tendre-sur-Estime*, il n'en est pas de même, car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. En effet, vous voyez que de la *Nouvelle-Amitié* on passe à un lieu qu'on appelle Grand-Esprit, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime. Ensuite, vous voyez ces agréables villages de Jolis-Vers, de Billet-Galant et de Billet-Doux, qui sont les occupations ordinaires du Grand-Esprit dans les commencements d'une amitié. Ensuite, pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez Sincérité, Grand-Cœur, Probité, Générosité, Respect, Exactitude et Bonté, qui est tout contre Tendre, pour faire connaître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté, et qu'on ne peut arriver à Tendre de ce côté-là, sans avoir cette précieuse qualité. Après cela, il vous faut, s'il vous plaît, retourner à Nouvelle-Amitié pour voir par quelle route on va à Tendre-sur-Reconnaissance. Voyez donc, je vous prie, comment il faut aller d'abord de Nouvelle-Amitié à Complaisance, ensuite à ce petit village qu'on nomme Soumission, et qui en touche un autre fort agréable qui s'appelle Petits-Soins. Voyez que, de là, il faut passer par Assiduité, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'avoir durant quelques jours ces petits soins obligeants, qui donnent tant de reconnaissance, si on ne les a assidûment. Ensuite, vous voyez qu'il faut passer à un autre village qu'on appelle Empressement; et ne faites pas comme certaines gens tranquilles qui ne se hâtent d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse, et qui sont incapables d'avoir cet empressement qui

oblige quelquefois si fort. Après cela, vous voyez qu'il faut passer à Grands-Services, et que pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite, il faut passer à Sensibilité, pour faire connaître qu'il faut sentir jusqu'aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime. Après il faut, pour arriver à *Tendre*, passer par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié. Ensuite il faut aller à Obéissance, n'y ayant presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obéit que de le faire aveuglément; et, pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à Constante-Amitié, qui est sans doute le chemin le plus sûr pour arriver à Tendre-sur-Reconnaissance. Mais comme il n'y a point de chemin où l'on ne se puisse égarer, Clélie a fait, comme vous le pouvez voir, que si ceux qui sont à Nouvelle-Amitié prenaient un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, ils s'égareraient aussi, car si, à partir de Grand-Esprit, on allait à Négligence qui est tout contre, qu'ensuite continuant cet égarement, on allât à Inégalité, de là à Tiédeur, à Légèreté et à Oubli, au lieu de se trouver à Tendre-sur-Estime, on se trouverait au lac d'Indifférence, qui est marqué sur la carte et qui, par ses eaux tranquilles, représente sans doute fort bien la chose dont il porte le nom en cet endroit. De l'autre côté, si, à partir de Nouvelle-Amitié, on prenait un peu trop à gauche et qu'on allât à Indiscrétion, à Perfidie, à Orgueil, à Médisance ou à Méchanceté, au lieu de se trouver à Tendre-sur-Reconnaissance, on se trouverait à la mer d'Inimitié, où tous les vaisseaux font naufrage.

Ainsi Clélie fait voir par ces routes différentes qu'il faut avoir mille bonnes qualités pour l'obliger à avoir une amitié tendre, et que ceux qui en ont de mauvaises ne peuvent avoir part qu'à sa haine, ou à son indifférence. Aussi cette sage fille voulant faire connaître qu'elle n'avait jamais eu d'amour et qu'elle n'aurait jamais dans le cœur que de la tendresse, fait que la rivière d'Inclination se jette dans une mer qu'on appelle la Mer Dangereuse, parce qu'il est assez dangereux à une femme d'aller au delà des bornes de l'amitié.

Elle n'a jamais franchi ces limites; elle demeure la théoricienne, plus que la pratiquante de l'amour; elle était laide, célibataire; Furetière l'appelait la Vierge du Marais, et disait d'elle qu'elle s'était bornée à créer un monde, en laissant à d'autres le soin de le peupler.

Mlle de Scudéry naquit au Havre (1), sous Henri IV; d'un père provençal, elle laissa à son frère Georges l'exubérance méridionale, et fut plus Normande que Marseillaise, discutant, chicanant, plaidant avec passion pour ses idées et ses convictions. Son éducation avait été fort soignée: elle avait tout appris, le latin, l'art de faire les confitures, l'anatomie : et

(1) 1607-1701.

cela n'est déjà point si maladroit. Elle manquait de beauté. Tallemant nous la représente comme une grande maigre noiraude, avec un visage fort long, et Mme Cornuel disait qu'elle était destinée à barbouiller du papier, puisqu'elle suait l'encre par tous les pores; autrement et plus aimablement dit, elle était brune.

A la mort de son oncle et tuteur, elle fut attirée à Paris par son frère Georges, qui y avait quelque succès au théâtre, et elle en eut de même dans le roman. Elle ne fut pas la ridicule pédante que l'on se plaît à dire, et elle a, dans ses *Conversations*, des pages sensées et utiles à relire sur l'éducation des filles, qui de son temps était nulle.

Elle avait 60 ans quand parut Boileau; celui-ci ne la connut pas dans l'éclat de sa belle période, quand elle donna le bon ton à cette société trop polie.

Elle travailla à la rédaction de ce code amoureux, de cette législation sentimentaire qui fut alors de mode et de mise.

On rédigea la théorie de cet amour convenu, réglé comme un impôt de guerre ou une patente, et Molière n'invente pas :

Premièrement l'amant doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'Assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée, et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paraît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite, il trouve le moyen de nous apaiser, et de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comment les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont en bonne galanterie on ne saurait se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale! Encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé, et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

Ce qu'il a marqué avec infiniment de justesse, c'est la puri-

fication, l'idéalisme de l'amour, tel que les Précieuses l'entendirent. Il a précisément instauré le débat de la matière et de l'esprit, de la nature et de la Société policée.

Entendez Armande :

Appelez-vous, monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où, du parfait amour, consiste la beauté ?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée ;
Et vous ne goûtez point dans les plus doux appas
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière ;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage et tout ce qui s'ensuit.
Ah ! quel étrange amour, et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.

Et plus loin :

On aime pour aimer, et non pour autre chose.

La Rochefoucauld le redira : « Les femmes aiment l'amour. »

Relisez toute cette scène.

Rien là n'est comique, et, s'il n'est pas défendu, il n'est ni poétique, ni élégant, ni galant d'en rire.

A l'animalité plus ou moins déguisée des fauves en dentelles, succédait donc l'adoration docile et platonique ; la femme cessait d'être la créature de joies brutales et de jouissance inférieure ; elle devenait la reine du royaume qu'elle s'était créé, et condamnait les virilités à se courber sous son joug sévère, à se contenter des amours cérébrales et du fleuretage, ce délicat et inoffensif plaisir fait de connivence innocente, de triomphe pour la femme, d'illusion fugitive pour le partenaire, et pour tous deux, de sécurité.

Le mariage en pâtit, et Julie d'Angennes donna un exemple excessif de mortification, en imposant à son fiancé un stage

amoureux de quinze ans. Elle y gagna d'être l'objet de la plus délicate attention, de la plus illustre galanterie.

Le jour de sa fête, le 22 mai 1641, elle reçut un petit volume de vers avec une merveilleuse reliure de Le Gascon; les poésies, toutes inédites, étaient signées des plus fameux poètes; elles avaient été copiées par le célèbre calligraphe Jarry; toutes célébraient des fleurs, et en face de chaque poésie, la fleur qui en était le sujet avait été peinte par le subtil pinceau de Nicolas Robert.

« Comme cette fête arrivait dans un temps où la terre ne produit pas assez de fleurs, le duc de Montausier suppléa à la stérilité de la saison par cette guirlande. »

Tous les poètes, et non des moindres, travaillèrent à l'orner: Chapelain, Colletet, Godeau, Gombaud, Malleville, Montausier, Racan, Pierre Corneille lui-même.

Cette galanterie est significative.

Quelque chose naquit, et ce fut la politesse, la déférence pour la femme, qui remonta dans son rang et gagna en respect tout ce qu'on lui donna en platonique adoration. Les Salons, — cette institution si française — apparurent.

Ni l'antiquité, habituée à la vie en plein air sur l'agora, ou au forum, à l'orientale, ni même le moyen âge, qui ne connut de l'amour, le plus souvent, que la paillardise, n'avaient imaginé qu'on se pût réunir dans une chambre avec des femmes d'esprit distingué et éclairé, qui ne fussent pas des hétaïres, et que les désirs de la Vénus terrestre épargneraient. Songez combien la condition des dames gagna à ce commerce délicat et respectueux, dont les hommages n'étaient pas moins ardents ni moins directs, mais qui savait museler la nature et faire adorer les dames avec une ferveur refrénée et polie. La femme, par ce fait, grandissait, gagnait et promettait d'autres charmes que ses attraits physiques, devenant une personne intellectuelle et morale, capable de vie intérieure et de mentale beauté.

L'une des satires ou des parodies les mieux venues fut le Dialogue de Boileau, *Les Héros de Romans*, en 1664, où Pluton convoque l'arrière ban de ses troupes et de ses héros pour

étouffer une rébellion des morts de l'Enfer. Comme, aux héros de l'antiquité, se substituent ceux des romans du temps, qui portent les mêmes noms mais non les mêmes âmes, Pluton a d'étranges surprises de voir Caton galant, Brutus dameret, Tomyris renchérie et Clélie un peu folle.

PLUTON

Le fou ! Le fou ! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable ?

DIOGÈNE

Vous allez avoir bien de la satisfaction ; car je vois entrer la plus illustre de toutes les dames romaines, cette Clélie qui passa le Tibre à la nage pour se dérober du camp de Porsenna, et dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON

J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite Live. Mais je meurs de peur que Tite Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène ?

DIOGÈNE

Ecoutez ce qu'elle va vous dire.

CLÉLIE

Est-il vrai, sage roi des enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton ?

PLUTON

Ah ! à la fin, nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les criminels dans le Tartare ont pris les armes, et que nous avons envoyé chercher les héros dans les Champs-Elysées et ailleurs pour nous secourir.

CLÉLIE

Mais, de grâce, seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelques troubles dans le royaume du Tendre ? car je serais au désespoir s'ils étaient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-Doux ou Billets-Galants ?

PLUTON

De quel pays parle-t-elle là ? Je ne me souviens point de l'avoir vu dans la carte.

DIOGÈNE

Il est vrai que Ptolémée n'en a point parlé, mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis, ne voyez-vous pas que c'est du pays de galanterie qu'elle vous parle ?

PLUTON

C'est un pays que je ne connais point.

CLÉLIE

En effet, l'illustre Diogène raisonne tout à fait juste. Car il y a trois sortes de Tendre : Tendre-sur-Estime, Tendre-sur-Inclination et Tendre-sur-Reconnaissance. Lorsque l'on veut arriver à Tendre-sur-Estime, il faut aller d'abord au village des Petits-Soins, et...

PLUTON

Je vois bien, la belle fille, que vous savez parfaitement la géographie du royaume de Tendre, et qu'à un homme qui vous aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce royaume. Mais pour moi qui ne le connais point, et qui ne le veux point connaître, je vous dirai franchement que je ne sais si ces trois villages et ces trois fleuves mènent à Tendre, mais qu'il me paraît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons.

Lucrèce la Romaine, la Lucrèce de Tarquin n'est pas moins défigurée.

PLUTON

Je vois bien, Diogène, que tu ne connais pas Lucrèce. Je voudrais que tu l'eusses vue, la première fois qu'elle entra ici, toute sanglante et tout échevelée. Elle tenait un poignard à la main ; elle avait le regard farouche et la colère était encore peinte sur son visage, malgré les pâleurs de la mort. Jamais personne n'a porté la chasteté plus loin qu'elle. Mais, pour t'en convaincre, il ne faut que lui demander à elle-même ce qu'elle pense de l'amour. Tu verras. Dites-nous donc, Lucrèce, mais expliquez-vous clairement. Croyez-vous qu'on doive aimer ?

LUCRÈCE, tenant des tablettes à la main.

Faut-il absolument sur cela vous rendre une réponse exacte et décisive ?

PLUTON

Oui.

LUCRÈCE

Tenez, la voilà clairement énoncée dans ces tablettes. Lisez.

PLUTON, lisant.

« Toujours. l'on. si. mais. aimait. d'éternelles. hélas. amours. « d'aimer. doux. il. point. serait. n'est. qu'il. » Que veut dire ce galimatias ?

LUCRÈCE

Je vous assure, Pluton, que je n'ai jamais rien dit de mieux et de plus clair.

PLUTON

Je vois bien que vous êtes accoutumée de parler fort clairement. Peste soit de la folle ! Où a-t-on jamais parlé comme ça ! *Point. mais. si. d'éternelles.* Et où veut-elle que j'aille chercher un Œdipe pour m'expliquer cette énigme ?

DIOGÈNE

Il ne faut pas aller fort loin. En voici un qui entre et qui est fort propre à vous rendre cet office.

PLUTON

Qui est-il ?

DIOGÈNE

C'est Brutus, celui qui délivra Rome de la tyrannie des Tarquins.

PLUTON

Quoi ! cet austère Romain qui fit mourir ses enfants pour avoir conspiré contre leur patrie ? Lui, expliquer des énigmes ? Tu es bien fou, Diogène.

DIOGÈNE

Je ne suis point fou. Mais Brutus n'est pas non plus cet austère personnage que vous vous imaginez. C'est un esprit naturellement tendre et passionné, qui fait de fort jolis vers et les billets du monde les plus galants.

MINOS

Il faudrait donc que les paroles de l'énigme fussent écrites, pour les lui montrer.

DIOGÈNE

Que cela ne vous embarrasse point. Il y a longtemps que ces paroles sont écrites sur les tablettes de Brutus. Des héros comme lui sont toujours fournis de tablettes.

PLUTON

Hé bien, Brutus. nous donnerez-vous l'explication des paroles qui sont sur vos tablettes ?

BRUTUS

Volontiers. Regardez bien. Ne les sont-ce pas là ? « Toujours. l'on. si. mais, etc. »

PLUTON

Ce les sont là elles-mêmes.

BRUTUS

Continuez donc de lire. Les paroles suivantes non seulement vous feront voir que j'ai d'abord conçu la finesse des paroles embrouillées de Lucrèce, mais elles contiennent la réponse précise que j'y ai faite. « Moi. nos. verrez. vous. de. permettez. d'éternelles. jours. qu'on. merveille. peut. amours. d'aimer. voir. »

PLUTON

Je ne sais si ces paroles se répondent juste les unes aux autres, mais je sais bien que ni les unes ni les autres ne s'entendent, et que je ne suis pas d'humeur à faire le moindre effort d'esprit pour les concevoir.

DIOGÈNE

Je vois bien que c'est à moi de vous expliquer tout ce mystère. Le mystère est que ce sont des paroles transposées. Lucrèce, qui est amoureuse et aimée de Brutus, lui dit en mots transposés :

« Qu'il serait doux d'aimer si l'on aimait toujours !
« Mais hélas ! il n'est point d'éternelles amours. »

Et Brutus, pour la rassurer, lui dit en d'autres termes transposés :

« Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours,
« Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

PLUTON

Voilà une grosse finesse ! Il s'ensuit de là que tout ce qui se peut dire de beau est dans les dictionnaires : il n'y a que les paroles qui sont transposées.

On voit sur quoi porte la raillerie : c'est le goût, très méritoire, que professent les femmes pour les divertissements litté-

raires. En effet, la question du langage les intéressa. Le français avait alors des remuements. Elles les observèrent, les guidèrent, les orientèrent. Comme dans toute réforme de parti pris et trop hâtive, qui secoue trop brusquement les lenteurs de l'usage, elles allèrent ou trop loin ou trop de côté, et elles innovèrent bien des façons inconnues de s'exprimer.

Une femme est-elle illettrée? elle a *des lumières éloignées;* n'a-t-elle point d'esprit? quelle *âme mal demeurée!* Il fallait s'accoutumer aux formules nouvelles, ne point dire un *bougeoir*, mais plus noblement le *supplément du soleil;* non point un verre d'eau, s'il vous plaît, mais un *bain intérieur;* non point les *dents*, ou les *joues*, mots vulgaires, mais *l'ameublement de la bouche* et le *trône de la pudeur*. Une feuille de papier? c'est « l'effronté qui ne rougit pas ».

Souffler le feu? fi donc! combien mieux: *exciter l'élément combustible*. Déjeuner? quelle bassesse! Dites : *prendre les nécessités méridionales*. Peigner ses cheveux est bien bourgeois; il y a plus grand air à *délabyrinther sa chevelure*.

Elles avaient des délicatesses infinies, et n'eussent jamais dit : *J'aime le melon*, mais *j'estime le melon*, car c'eût été profaner le verbe *aimer* que l'accorder à si laid mets que le melon.

Les plus grands se mettaient au ton général, et les plus beaux chefs-d'œuvre, pour ne pas parler des autres, admettaient des images d'une ingéniosité aventureuse, comme celles dont *Le Cid* lui-même offre l'exemple :

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.

Racine ne le cédait pas à Corneille, et son Pyrrhus était tout à fait galant de dire par une double et spirituelle allusion aux incendies de Troie et au feu de son amour :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

Les Précieuses furent ravies. Elles applaudissaient aux trouvailles rares et imprévues de dire. Nulle pente n'est plus

glissante. Elles voulurent purger la prose et les vers, et considérèrent comme un beau projet

> Le retranchement de ces syllabes sales
> Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales
> Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

C'était beaucoup de scrupule.

Mais ne voyons pas que ces petits côtés ; il serait injuste d'oublier que toutes leurs nouveautés n'ont pas péri, et que nous leur devons plus d'une locution dont elles ont enrichi la langue.

Nous ne disons plus, il est vrai : sa prière fendrait l'estomac d'une roche. Mais nous disons fort bien : un *cœur de roc.*

Depuis elles, on emploie ces expressions que nous leur devons :

Châtier son style, avoir le sens droit, un tour d'esprit, dépenser une heure, être brouillé avec le bon sens, briller dans la conversation, prendre des mesures, s'embarquer dans une mauvaise affaire, faire des avances, faire figure, etc. ; et si l'on ne dit plus : *ce fauteuil a envie de vous embrasser*, on a cependant conservé et adopté l'image, puisqu'il n'est rien de si banal ni de plus commun aujourd'hui que l'expression : *les bras d'un fauteuil.*

On multiplierait facilement ces exemples.

Grâce à l'emploi de la métaphore, la langue littéraire devint hospitalière à une foule d'idées qu'on eût rejetées, comme étant trop communes.

Sans doute, elles ont abusé de la métaphore, s'acharnant sur chacune d'elles, l'épuisant par des retours et des redites : mais cette rage allait vite s'assagir et le bienfait demeurait.

Une excellente mesure aussi fut la simplification de l'orthographe.

L'orthographe du XVIIe siècle n'était pas seulement capricieuse. Elle était pédante.

Les lettrés de jadis abritaient leur savoir derrière le latin, comme derrière une forteresse retranchée contre les indiscré-

tions du vulgaire. Quand Ambroise Paré publia ses œuvres en langue française, en 1575, il eut à affronter les plus violentes colères de ses collègues en médecine, qui lui reprochaient d'avoir livré leurs secrets à la foule. Quand l'usage de la langue commune fut adopté pour les sujets les plus graves et philosophiques, une nouvelle barricade fut opposée aux ambitions littéraires des ignorants, et ce fut l'orthographe surchargée des lettres les plus compliquées et les plus inutiles, les *z*, les *ph*, les *y*, les *x*, les lettres redoublées. Les Précieuses supprimèrent ces caractères parasites. Elles écrivirent *tête* pour *teste*, *auteur* au lieu de *autheur*, *méchant* pour *meschant*, *hôtel* pour *hostel*, etc. Elles contribuèrent ainsi à vulgariser, en répandant la lecture, cette littérature que d'autre part elles voulaient, comme auteurs, accaparer et soustraire au profane.

Il est curieux de constater la persistance de ce genre, qui a survécu de nos jours, là où on s'attendrait le moins à le trouver, dans la littérature populaire de bas étage. En effet, il faut comparer les divertissements des Précieuses à ceux des faubourgs d'aujourd'hui. Autrefois, on mettait la « logique » des amants en syllogismes, dont les prémisses aboutissaient à la conclusion :

Donc, Tircis de Climène adore les appas.

C'étaient des actes simulés :

Par-devant les notaires garde-notes du roi Cupidon soussignés se présente la belle Cloris, bourgeoise de la ville de Cypre, demeurante rue et proche du Temple d'Adonis, pour bailler et délaisser à titre de loyer à l'amoureux Daphnis un cœur à elle Cloris appartenant par rétrocession qui lui a été faite par l'inconstant Hylas son époux. Par acte passé devant Dégoût et Mépris.

Tels étaient le ton, la mode et le passe-temps des Précieuses les plus renchéries. Mme de Villedieu composa toute une allégorie de ce genre, *La Chambre de Justice de l'Amour*, en 1668, à fin, pour l'amour, d'établir « une Chambre

ardente », pour connaître des « abus et malversations » commis en galanterie, et rendre un Edit :

« Fait au Conseil d'Etat tenu en notre Cour de Cythère au plus beau de nos jours, l'an sept ou huit mille selon le calendrier amoureux, et de notre règne le je ne sais combien.

Signé : L'Amour.

Et plus bas : La Nature.

Voilà les amusements érudits et allégoriques qui faisaient les délices des ruelles.

Ils sont aujourd'hui les délices des rues et des carrefours. La littérature du ruisseau a recueilli ces formes naufragées, et leur a fait un sort dans toute une série variée et riche d'allégories, qui défrayent ces papiers vendus pour le premier avril chez les petits merciers-libraires :

CONTRIBUTIONS DIRECTES
DÉPARTEMENT DE L'ILE D'AMOUR
Ville de Cythère.
Allée des Soupirs
Quartier des Plaisirs.

Bordereau des sommes dues:

Rendez-vous,
Regards,
Coquetteries,
Infidélités, etc.

Ne voilà-t-il pas un bordereau qui paraît sortir de l'étude d'un receveur du pays de Tendre ? Et que d'autres du même genre, traites, mandats, convocations :

CONVOCATIONS : Banque de la félicité.
Payez à l'ordre: Trois cent soixante-cinq jours de délices.

Toute la paperasserie administrative est aujourd'hui parodiée dans le sens des vieilles préférences de l'hôtel de Rambouillet :

RÉPUBLIQUE DE CYTHÈRE
Ministère de l'Amour.

Bon de Poste à payer: cinq baisers.

Ou bien c'est une sommation de l'huissier Jolicœur près les tribunaux de Plaisir et de Félicité, et qui ressemble de près à cette sommation de jadis :

L'an de Persévérance, le neuf du mois d'Assiduité, en vertu des contraintes du Bureau d'Amour et à la requête de Tircis, amant fidèle, demeurant rue du Sacrifice, paroisse de Sincérité, à l'enseigne de Belle Passion, Nicolas de Bonnefoi, huissier audiencier ordinaire, immatriculé, exploitant par tout le royaume de Tendresse, donne assignation à demoiselle Philis, fille de Cruauté et de Tyrannie, en son domicile, rue des Rigueurs, paroisse de Dureté, à l'enseigne du Cœur de Rocher, à comparaître en la chambre d'Engagement pour s'ouïr condamner à une insensibilité perpétuelle.

C'est donc là, dans le peuple, qu'a échoué cette mode. Gavroche a recueilli l'héritage d'Astrée, comme si le populaire était le plus fidèle conservateur des traditions.

La préciosité, par un lent mouvement de descente, a pénétré dans la masse, et c'est là qu'elle est restée à l'état latent, pour se manifester par ces brochures, lettres, attrapes, qui sont la joie des humbles. Malgré leur caractère trivial, elles ont un intérêt littéraire, puisqu'elles constatent que cette préciosité n'est pas une mode éphémère, un engouement particulier à une caste polie et fermée de la société, à une aristocratie raffinée, mais bien un des goûts de la race, une des formes de l'esprit national à tous les degrés des classes sociales, et dans sa généralité la plus largement étendue.

Quant à la troisième question, l'éducation des femmes, nous y sommes aujourd'hui dans un progrès tel, que Molière et Chrysale grinceraient des dents, et ils auraient toujours tort.

Les espérances et les vœux des Précieuses sont comblés.

A-t-on jamais rien dit de plus sensé que cette déclaration, dans le *Grand Cyrus*, et qui n'y souscrirait sans réserve ?

Ce qu'il y a de rare, c'est qu'une femme qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six, et à cette même personne, qui est obligée d'avoir du jugement jusques à la mort, et de parler jusques à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse la faire parler plus agréablement, ni la faire

agir avec plus de conduite ; et vu la manière dont il a des dames qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et pour ne rien dire que des sottises.

Ce projet d'élever la femme au-dessus des inutiles frivolités, ce n'est pas Mlle de Scudéry qui l'inventa. Mlle de Gournay s'en préoccupait déjà. Elle avait pour elle la raison et le droit.

Quand Philaminte déclare :

> Car enfin je me sens un étrange dépit
> Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit,
> Et je veux nous venger toutes, tant que nous sommes,
> De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
> De borner nos talents à des futilités,
> Et nous fermer la porte aux sublimes clartés,...

nous ne sourions même plus ; tout le comique de la tirade est depuis longtemps évanoui, et nous disons que, dans l'espèce, Philaminte a raison. Une femme peut et doit vivre par l'intelligence, la pensée, l'esprit, le goût, la vie intérieure, et tout n'est pas dit quand elle sait « causer chiffons ».

> Et juger d'une jupe ou de l'air d'un manteau.

Philaminte et ses amies aspiraient à l'ambition de donner aux jeunes filles des notions de :

> Grammaire, histoire, vers, physique et politique.

C'est notre programme actuel, et nous ne trouvons plus Philaminte si lunatique.

L'histoire du XVIII[e] siècle nous montrera que la postérité des Précieuses fut assez forte et drue, pour constater la vanité des coups de Boileau et de Molière. Nous verrons que les salons, les sociétés littéraires, les académies vont se multiplier, pulluler ; toute une floraison d'esprits féminins alertes, éclairés, embellira la littérature et les relations mondaines, et la voix du siècle sera celle de la marquise de Lambert, dans ses

reproches à Molière d'avoir attaché autant de honte au savoir des femmes, qu'aux vices qui leur sont le plus défendus.



Les hôtes de ces salons littéraires étaient nombreux, au point que, on peut le dire, tout ce qui tenait une plume avait à honneur d'y figurer, et c'est presque toute l'histoire littéraire du siècle qui défila sous leurs lustres et leurs lambris. Nous arrêterons au passage quelques figures mieux en vue et moins perdues dans la foule, toute cette phalange de poètes, trop oubliés pour la plupart, et qui implorent ou méritent un regard.

Si nous accordons à l'âge et au sexe la préséance qui leur est due, voici d'abord cette bonne vieille Mlle de Gournay.

Il faut au moins nommer ce type bien étonnant, Mlle Le Jars de Gournay (1), fille adoptive de Montaigne, élevée dans un milieu ignorant et bourgeois, jusqu'au jour où la lecture des *Essais* de son futur père lui donna comme une commotion. Elle ne se tînt plus qu'elle ne connût l'auteur de ce livre admirable. Elle le rencontra à Paris en 1588; celui-ci (il avait cinquante-cinq ans) lui offrit « l'affection et l'alliance de père à fille ».

La jeune fille, — elle avait vingt-trois ans, — accepta, et emmena Montaigne à Gournay. Notre grand sceptique, le *Sénèque français*, écrivait à ce propos :

« Mlle de Gournay profita de son nouveau père pour lui faire corriger et revoir ses essais littéraires, entre autres un roman fantastique, *Le Promenoir de Montaigne*. »

Sur ces entrefaites, sa mère mourut, Montaigne mourut; voilà Marie, — c'était son prénom, « celui de la sainte Vierge », — seule à Paris. A travers la France agitée par la guerre civile, et dévastée par les soldats pillards, elle fit le pèlerinage que lui suggérait son cœur, et alla prier sur la tombe du grand homme avec la fille qu'il laissait. Comme suprême hommage, elle édita ses œuvres, en utilisant pieusement ses notes et en ajoutant les références de toutes les citations.

(1) 1567-1645.

A Paris, sa réputation littéraire s'était répandue; mais il s'y attachait un peu de ridicule; l'âge était venu, et les jeunes gens faisaient des *niches* à la vieille originale.

La farce des Trois Racan sera contée à sa place, quand je vous parlerai de Racan.

Elle avait l'humeur brusque, impétueuse, et elle n'en disconvenait pas :

> Je suis d'humeur bouillante,
> Je suis impatiente et sujette à courroux.

Après une jeunesse touchante, elle eut une vieillesse comique, et elle a laissé dans l'histoire le souvenir de sa cornette blanche, violemment agitée sur ses cheveux verdâtres. On lui fit envoyer son portrait au roi d'Angleterre, qui ne sut ce que c'était. Saint-Amant, dans son *Poète Crotté*, la malmenait. Elle avait bonne langue, et ripostait à ses *drapeurs*, dans son *Apologie*, dans sa *Vie*, dans sa *Peinture de nos mœurs*. Richelieu s'amusait de ce type démodé, qu'on voyait flanqué d'une servante ridée comme elle, et d'une chatte. Un jour, elle fit rire le cardinal par un mot très vieux dont elle s'était servi. Tallemant raconte cette historiette :

Bois-Robert la mena au cardinal de Richelieu, qui lui fit un compliment tout de vieux mots qu'il avait pris dans son *Ombre*. Elle vit bien que le cardinal voulait rire : — « Vous riez de la pauvre vieille, dit-elle; mais riez, grand génie, riez: il faut que tous le monde contribue à votre divertissement ». Le cardinal, surpris de la présence d'esprit de cette vieille fille, lui demanda pardon, et dit à Bois-Robert: « Il faut faire quelque chose pour Mlle de Gournay. Je lui donne deux cents écus de pension. — Mais elle a des domestiques, dit Bois-Robert. — Et lesquels ? reprit le cardinal. — Mademoiselle Jamyn, répliqua Bois-Robert, bâtarde d'Amadis Jamyn, page de Ronsard. — Je lui donne cinquante livres par an, dit le cardinal. — Il y a encore ma mie Piallon, ajouta Bois-Robert ; c'est sa chatte. — Je lui donne vingt livres de pension, répondit l'éminentissime. — Mais, monseigneur, elle a « chatonné », dit Bois-Robert. Le cardinal ajouta encore une pistole pour les chatons.

Elle recevait chez elle des esprits distingués, Balzac, Juste Lipse, les académiciens; on discutait dans son salon sur le sort à faire aux néologismes. Ce récit de Petit est curieux, et

nous introduit dans ce milieu assez surprenant, présidé par cette pédante branlante :

Il parut de son temps une livre intitulé : *Le Raffinage de la cour*. Cette muse antique (il s'agit de Mlle de Gournay) n'ayant aucune familiarité avec ce mot, avait de la peine à le souffrir. Elle se piquait de bon goût, et d'abord *raffinage* ne put entrer dans le sien. Cependant, elle était convaincue qu'il faisait assez entendre ce qu'il voulait dire. Pendant qu'elle le tournait de tous côtés, l'examinant rigoureusement et le prononçant pour se déterminer à le rejeter ou à le retenir, arrivèrent chez elle sept ou huit puristes de ce temps-là, juges souverains de la langue française. Incontinent, elle les pria de mettre à l'examen *raffinage* qui lui paraissait un mot un peu hardi. Ces messieurs y consentirent, et, prenant leurs mines graves, le pesèrent, le sondèrent, le prononcèrent, le considérèrent en ses voyelles, en ses consonnes, en ses syllabes, en sa terminaison. Enfin jamais mot ne fut mieux ballotté ; et quand il eût été question de la chose la plus sérieuse, ils ne s'y fussent pas pris avec une plus forte application. Les uns étaient pour, les autres contre ; et les autres avaient peine à se décider. Durant leurs contestations assez violentes, le pauvre *raffinage* était dans de furieuses alarmes, et attendait son arrêt de vie ou de mort. Après une longue dispute, ceux qui doutaient dirent qu'avant de faire droit, ils seraient bien aises d'entendre prononcer un peu de loin, mais ferme et plus d'une fois, ce mot qui leur semblait extraordinaire. Aussitôt la vieille sibylle commande à sa servante, pas plus jeune qu'elle, de s'aller planter au bout de la salle, de prononcer distinctement *Raffinage* et d'en faire bien sonner toutes les syllabes, appuyant dessus de toute sa force. La servante obéit, fit une profonde révérence à l'antique, et prononça *Raffinage* de manière à faire croire qu'elle avait un vrai gosier d'airain. Ceux qui étaient pour ce mot firent une favorable inclination de la tête ; ceux qui étaient contre, la hochèrent, et ceux qui balançaient firent un certain hou, en serrant les lèvres ; marque qu'ils étaient à demi gagnés. « Encore une fois », dit la maîtresse. La servante fit une seconde révérence et prononça derechef *Raffinage*, haussant la voix presque de deux tons. « Eh bien! dit Mlle de Gournay, en se tournant gracieusement vers ces messieurs, que vous semble de *Raffinage?* Pour moi, je trouve qu'il ne sonne pas mal à l'oreille. — Vous dites vrai, répondit un de ces vénérables juges, au nom de tous. » Il fut donc conclu que *Raffinage* aurait son passeport avec un brevet de mot du bel usage.

Ainsi les mots nouveaux passaient chez elle, pour recevoir leur acte de naturalisation, et Vaugelas y prenait des avis.

Elle avait réuni ses œuvres sous le titre *L'Ombre de la demoiselle de Gournay*, ainsi choisi parce que ce livre était « l'ombre, l'image et la figure de son esprit ». Un de ses traités, qui seraient parmi les plus curieux à rééditer aujourd'hui, était intitulé *L'Egalité des Hommes et des Femmes*.

Poétesse à l'occasion, elle a traduit en vers une partie de *l'Enéide*, des poètes grecs, et elle a composé elle-même des épigrammes, d'où il appert qu'elle préférait le « doux Catulle au pointu Martial ». D'autres poésies ont formé le recueil qu'elle appela ingénieusement *Bouquet du Pinde*.

Ennemie des « pointilleries de diction » et des « regrattières de la langue », elle fut une « Précieuse » utile, en ce sens qu'elle travailla à l'établissement du français et de la grammaire, ce qui constate une vivace ardeur d'esprit, que l'âge ni le temps n'atténuèrent, chez cette durable « sibylle », qui connut un siècle d'histoire, et vécut depuis Charles IX jusqu'à l'avènement de Louis XIV.



Boileau, quand il cherchait de bons sonnets, a associé pour toujours trois noms:

> A peine dans Gombaud, Maynard et Malleville,
> En peut-on rencontrer deux ou trois entre mille.

Etant donné le mérite que Boileau attribuait à un sonnet sans défaut, l'éloge n'est pas mince de leur en accorder deux, et même trois.

Disciple de Malherbe, Maynard (1) est le type du magistrat que son métier ennuie, qui s'en repose par la poésie, et qui veut en retirer tout le profit imaginable. Richelieu le trouvait trop quémandeur; et il fallait qu'il le fût à l'excès, pour que ce travers se remarquât, dans un temps où tout fut intrigue et sollicitations.

Ami de Malherbe, de Desportes, de Bertaut, il oubliait volontiers qu'il était président au siège présidial d'Aurillac, et il ne quitta guère Paris, que pour aller à Rome, accompagner notre ambassadeur. Beau cavalier, il s'y fit bien venir, intéressa le cardinal Bentivoglio et le pape lui-même, qui lui témoigna son intérêt en lui donnant un exemplaire de ses œuvres en vers latins.

(1) 1582-1646.

Richelieu ne l'aima pas, et ne le pensionna pas. Il écartait cet intrigant qui avait des mots durs pour ceux qui ne le payaient pas. Et l'on avait ce cas étrange d'un président de tribunal, qui criait misère dans des vers souvent cités :

Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

Il fut de l'Académie française en 1632. Il paraît avoir été partisan du pratique et du positif. Ayant gagné aux Jeux Floraux un prix qui était une Minerve en argent, et ayant attendu vainement sa statuette, il gourmanda le prix dans ses vers *Sur une Minerve d'argent promise et non donnée*. L'honneur ne lui suffisait pas. Il malmena Richelieu dans ses vers, parce qu'il ne put rien tirer de lui, et Voltaire opinait avec esprit :

Si le cardinal lui avait fait du bien, ce ministre eût été un dieu pour lui ; il n'est qu'un tyran parce qu'il ne lui donna rien. C'est trop ressembler aux mendiants qui appellent les passants Monseigneur, et qui les maudissent s'ils n'en reçoivent point l'aumône.

Scarron avait fait cette épigramme :

Maynard qui fit des vers si bons,
Eut du laurier pour récompense.
O siècle maudit ! quand j'y pense...
On en fait autant aux jambons.

C'était abonder dans le sens de cet avide rimeur.
Il n'était pas sans talent ni sans mérite.
Lisez cette belle strophe :

Le temps amènera la fin de toutes choses,
Et ce beau ciel, ce lambris azuré,
Ce théâtre où l'aurore épanche tant de roses,
Sera brûlé des feux dont il est éclairé...
Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit ;
L'air ne formera plus ni grêles ni tonnerres,
Et l'univers qui, dans son large tour,
Voit courir tant de mers et fleurir tant de terres,
Sans savoir où tomber, tombera quelque jour.

Elle est d'un poète qui a de la lecture (Sénèque, Horace). Il trouve aussi quelquefois l'inspiration sincère et spontanée, comme dans son *Ode à la Belle Vieille:*

> Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête;
> Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris,
> Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
> Sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

Voilà de beaux vers, d'un sentiment vrai et d'une forme heureuse.

En 1619, on lut de lui avec faveur un poème, *Philandre*. Ses œuvres plaisaient pour leur facilité, leur justesse, leur pathétique, leur clarté. Il aimait faire tenir tout son sens et toute sa phrase en un seul vers, et gagnait ainsi quelque force.

Malherbe lui sut un gré infini d'avoir prescrit la règle de la césure après le troisième vers dans les strophes de six vers, et il déclarait

> ... Que Maynard était celui de tous ses élèves qui faisait le mieux des vers, mais qu'il n'avait point de force, et qu'il s'était adonné à un genre de poésie, voulant dire l'épigramme, auquel il n'était pas propre, parce qu'il n'avait pas assez de pointe d'esprit; pour Racan, qu'il avait de la force mais qu'il ne travaillait pas assez ses vers; que bien souvent pour mettre une bonne pensée, il prenait de trop grandes licences, et que de ces deux derniers, on ferait un grand poète.

N'est-ce pas déjà quelque chose que d'être la moitié d'un grand poète ? La postérité a été pour Maynard moins généreuse que son maître.

Il se retira à Aurillac, où il écrivit son *Spes et Fortuna Valete*.

> Las d'espérer et de me plaindre
> Des Muses, des grands et du sort,
> C'est ici que j'attends la mort
> Sans la désirer ni la craindre.

C'était terminer avec philosophie une vie inquiète.

De Malleville (1), il y a un sonnet fort célèbre; il s'appelle *La Belle Matineuse*, et le voici :

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde,
L'air devenait serein, et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyre, affranchi du sommeil,
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce dieu venait en plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux.
Vous parûtes alors aussi peu devant elle.
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous .

Il est charmant de maniérisme galant et d'ingéniosité, comme aussi de facture. Il suffit à faire vivre le nom de son auteur, Claude de Malleville, un Parisien, un employé des finances, qui devint le protégé du maréchal de Bassompierre. Car il fallait toujours qu'un poète eût un protecteur. Les vers ne se vendaient ni ne s'achetaient guère, et cette « mévente », comme nous disons aujourd'hui, était peu faite pour donner à vivre aux auteurs. Ils s'attachaient à un seigneur, et faisaient, comme un page ou un singe, partie de sa maison. C'était la provende assurée.

Malleville eut le tour agréable, aimable, facile; il fut de l'Hôtel de Rambouillet; il fut de l'Académie française. Il maniait avec grâce et aisance les genres difficiles du sonnet et du rondeau. Nous avons lu de lui un sonnet; voici un rondeau :

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire,

(1) 1597-1647.

Et vit comme un déterminé.
Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire;
Mais seulement c'est qu'il est né
Coiffé.

* * *

Un gentilhomme huguenot, venu de la Saintonge à Paris vers la fin du règne de Henri IV, qui se fit remarquer de Marie de Médicis, pensionner par Louis XIII et quelques seigneurs, notamment le duc de Montausier, compta parmi les fondateurs de l'Académie française, fut chargé de quelques rapports, comme celui du Dictionnaire de l'Académie, et collabora au jugement final de la querelle du Cid; qui a écrit un roman d'*Endymion*, des poésies, des sonnets, des épigrammes, où Tallemant des Réaux, regrettait de ne trouver « ni sel ni sauge », tel fut Jean Ogier de Gombaud (1), que Boileau a tristement cité:

Et Gombaud, tant loué, garde encor la boutique.

Il fut en effet loué de son temps, il ne s'est pas survécu.

* * *

Le voilà, ce poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. — Il en rougit, le traître !

Ces deux vers de la tragédie de *Pyrame et Thisbé* sont ordinairement tout ce que l'on cite de Théophile de Viau. C'est trop ou trop peu.

Théophile naquit (2) à Boussère-Sainte-Radegonde-sur-Lot,

(1) 1570-1666.
(2) 1590-1626.

étudia à Saumur, et vint à Paris, en 1610, pour tenter la fortune, n'ayant que son talent, et pas même de physique.

Voici son portrait, tel qu'il figure en tête de l'édition de ses œuvres :

Il est représenté avec un pallium antique sur les bras, une couronne de laurier sur le chef, ce qui produit un singulier contraste avec ses moustaches troussées en l'air et sa barbe taillée à la manière des raffinés; c'est une figure osseuse et sèche, profondément labourée en tous les sens, les protubérances frontales fortement accusées ; l'œil mal fendu, mais plein de feu : le nez assez gros, quoique de forme aquiline ; la lèvre inférieure bouffie et dédaigneusement saillante ; la figure de quelqu'un qui a aimé et souffert, qui a pensé et qui a agi, qui a manqué de tout et abusé de tout ; la figure d'un poète qui a vécu enfin, chose malheureusement trop rare parmi les poètes. *(Th. Gautier).*

C'est peut-être avoir de bons yeux que de voir tout cela sur une estampe; le fait est qu'il était laid.

Il se lia, puis se brouilla avec Balzac, et ils échangèrent les pires injures.

Après un voyage en Hollande, il donna dans tous les genres d'alors, poésies pour ballets, cartels, devises et mascarades ; il réussit dans le goût du temps, et celui-ci exigeait une grande recherche dans les idées. Mais il avait tant de facilité ! Son fort était l'impromptu. Il improvisait les vers avec un talent qui eût suffi à le nourrir, s'il eût voulu s'exhiber. On lui montre une statuette de Henri IV ? il s'écrie :

Petit, gentil, joli cheval,
Doux au monter, doux au descendre
Sans être un autre Bucéphal
Tu portes bien plus qu'Alexandre.

Un autre jour, il trouve sur son assiette, en un repas, une épigramme piquante. Il la lit et réplique *ex abrupto :*

Cette épigramme est magnifique
Mais défectueuse en cela
Que pour la bien mettre en musique
Il faut dire un sol, la, mi, la.

Il était parpaillot et imprudent. Il fut persécuté. Il s'enfuit,

en 1619, et sur le rivage où la tempête empêchait de larguer l'amarre du bateau qui allait l'emporter vers l'Angleterre, il écrivit une fort belle ode qui commence ainsi :

Parmi ces promeneurs sauvages,
J'ouis bruire vents et flots,
Attendant que les matelots
M'emportent hors de ces rivages.
Ici les rochers blanchissants
Du choc des vagues gémissants
Hérissent leurs masses cornues
Contre la colère des airs,
Et présentent leurs têtes nues
A la menace des éclairs.

A Londres, il versifiait de même. Le roi Louis XIII, reçut de lui une ode d'un style excellent, dont le début a de la gravité et du style :

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments,
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre,
Dieu, qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête sa lumière,
Et qui, malgré vos fleurs de lis,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis...

Il fut rappelé, et pour éviter le retour d'une pareille traverse, il abjura. Mais il demeura suspect, et fut condamné, pour quelques expressions malsonnantes, par le Parlement, à être brûlé vif. Il le fut, en effigie il est vrai, en 1623. Il s'était enfui, il fut repris, enfermé. Sa peine fut commuée en bannissement. Il se réfugia chez son protecteur, le duc de Montmorency, à Chantilly, où il écrivit des vers intitulés *Le Bosquet de Sylvie;* et le nom est resté au bosquet ainsi célébré.

Il ne devait pas survivre longtemps à son exil. Il tomba malade. Il demanda avec insistance un hareng saur, qui lui fut refusé comme n'étant point un mets de moribond. De mécontentement, il mourut.

Boileau n'admettait pas qu'on préférât Théophile à Mal-

herbe ou à Racan. Il a pourtant, à un plus haut degré qu'eux, la sincérité, le don d'émotion, et son style n'est pas de médiocre qualité.

Théophile Gautier admirait Théophile de Viau « à cause de son nom de Théophile qui est le mien ». La raison serait un peu particulière, s'il n'y avait que celle-là. Il y en a d'autres.

Il excellait en vers, et aussi, il savait manier la prose. Voici un court passage qui est délicieux :

L'aurore, toute d'or et d'azur, brodée de perles et de rubis, paraissait aux portes de l'Orient ! les étoiles éblouies d'une plus vive clarté, laissaient effacer leur blancheur et devenaient peu à peu de la couleur du ciel. Les bêtes, de la queste revenaient aux bois, et les hommes à leur travail ; le silence faisait place au bruit et les ténèbres à la lumière.

Il versifiait avec aisance et à sa guise, selon la poétique qu'il rédigea agréablement en tête de sa tragédie de *Pasiphaé :*

Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par de petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaise,
Méditer à loisir, rêver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Ouïr, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Ecrire dans les bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain sans songer à le faire.

Théophile a écrit quelques beaux vers au sujet de l'école poétique de Malherbe. Ils sont beaucoup plus justes que ceux de Régnier :

Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui...
J'aime sa renommée, et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants d'une veine infertile,
Prennent à tout propos ou sa rime ou son style,
Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux,
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux,
Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce
Que parut autrefois la corneille d'Horace.
Ils travaillent un mois pour chercher comme, à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis.
Ce Liban, ce turban et ces rivières mornes
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes.

Il plaint ces poètes « à la moderne » qui « grattent tant le français qu'ils le déchirent tout », et n'ont d'autre fondement pour espérer la gloire

Pour ce qu'en les faisant ils sont devenus vieux.

Il réussissait dans le paysage, et il a des strophes exquises :

Dans le val solitaire et sombre
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau
S'amuse à regarder son ombre.

« C'est un véritable grand poète », disait Théophile Gautier. Il exagérait un peu, par tendresse d'homonymie; mais c'était un poète à coup sûr, et il serait inique de le nier.



Parmi tous ces contemporains, il en est un qui n'est point poète, mais il a joué un rôle trop important dans toute cette société précieuse pour que nous ne l'en fassions pas sortir; aux vers près, il a été, lui aussi, le tyran des mots et des syllabes, et sa place est ici, non pas ailleurs : c'est Balzac.

Louis Guez de Balzac (1) fut un grand seigneur de lettres. Né et élevé dans le château de ses pères, à Balzac, près d'Angoulême, après avoir reçu une éducation fort soignée, il voyagea, car les voyages étaient alors considérés comme le complément nécessaire des études, et par une habitude à tort perdue, les jeunes gens de famille parcouraient le monde avant d'y faire leur entrée.

A son retour, avec son ami Théophile de Viau, il mena joyeuse vie. Le protecteur de son frère, le duc d'Epernon, s'intéressa à lui, et le fils du duc, le cardinal de Lavalette, l'emmena à Rome, d'où Balzac écrivit ses premières lettres, qui furent remarquées et lues dans les salons.

En 1622, ayant quitté Rome, il vint à Paris. Ses missives l'y

1) 1594-1654.

avaient fait connaître. Il fut reçu et apprécié. Balzac ne cherche plus sa voie : il sera épistolier professionnel, et suivra les indications du succès.

Sa faveur est alors attestée par les attaques, les insinuations, les jalousies qui paraissent. Dom André de Saint-Denis écrivit un libelle, où il prouve que Balzac est un plagiaire et un pillard. Le P. Goulu lui lance un autre pamphlet. Balzac leur répond par son *Apologie*, signée du prieur Ogier. Il ne s'y ménageait pas les douceurs. Ses ennemis s'en firent une arme nouvelle, et la morgue du jeune écrivain déplut à plus d'un. Richelieu le trouva trop fier et trop entêté de son succès. Balzac ne daigna pas le solliciter, et partit.

Ce fut un coup de maître. Le premier devoir d'un épistolier est d'écrire des lettres, et mieux encore, de les envoyer. A Paris, Balzac ne pouvait que supposer une correspondance fictive et froide, car la ville n'était pas si grande qu'on ne se pût voir tous les jours. Quant à envoyer des missives au dehors, c'était les perdre; on lit avec moins d'intérêt le duplicata d'une lettre expédiée que l'original d'une qui arrive.

La première condition de la faveur de Balzac était donc l'éloignement. Il fallait acheter la gloire par l'absence. L'archer qui vise un but se met à distance, et non pas sur sa cible. Balzac prit du recul pour lancer sur Paris ses plis recommandés. Il parut par là plus original, plus rare, et on parla beaucoup plus de son exil, qu'on n'eût fait de sa présence. L'ermite de la Charente sut entretenir le bruit par la régularité de son courrier : Costar, Voiture, Chapelain furent les messagers de ces circulaires, qui trouvèrent à l'hôtel de Rambouillet un auditoire compétent, nombreux, attentif et commode. Car les circonstances sont pour une grande part dans le succès, quel qu'il soit. Balzac eut en vain écrit les plus belles épîtres du monde sous Henri III ou sous Henri IV. Il lui fallait des salons, où une réunion de beaux esprits créât le snobisme de l'admiration commune, et ceux-ci venaient de naître comme pour lui ménager un champ de triomphe.

Ces lettres étaient-elles donc si belles, qu'elles méritassent tant d'attention? elles conservaient toujours un ton de généralité vague; elles n'étaient ni une chronique ni un journal:

nul souci de l'actualité, des personnalités, des anecdotes; ce sont des dissertations sur de vastes sujets, écrites dans un style poli, limé, châtié sévèrement, revu, relu, remanié, pesé, où rien n'était laissé à l'inspiration ni au hasard de la plume. Il semblerait donc que ces pages, filles du temps, aient dû être respectées et protégées par leur père, durer sans vieillir, s'éterniser, et tout au moins venir jusqu'à nous, parce que ni les contingences, ni les ambiances, ni les détails historiques, ni les souvenirs, ni les faits divers n'y imposent une époque et une date.

Et cependant, les lettres de Balzac n'ont pas vécu, et un éditeur qui les réimprimerait, se passerait une coûteuse fantaisie.

Pourquoi réussirent-elles ? Parce qu'elles étaient des chefs-d'œuvre de style patient; parce qu'elles le méritaient, pour avoir servi la cause de l'établissement de la langue française moderne ; parce qu'elles étaient habilement envoyées avec un art très savant de la publicité; parce qu'enfin elles renfermaient à l'adresse de tous et d'un chacun des éloges, que rendait précieux l'auditoire mondain devant lequel ils étaient lus. Aussi les recherchait-on, comme certains recherchent aujourd'hui d'être cités dans les journaux.

Joseph de Maistre, qui se connaissait en art épistolaire, a bien jugé ces pages :

Comme elles contenaient toujours des choses très flatteuses pour les personnes à qui il les adressait, on mettait quelque prix à se les communiquer ; on en faisait même des copies. Balzac avait compté sur la vanité de ses correspondants, et il ne s'était pas trompé dans ses calculs. Les louanges qu'il prodiguait aux autres devaient servir de véhicule à sa propre réputation. Au fond, ces lettres étaient bien faites pour faire sensation. Balzac qui ne manquait pas de vues profondes, trouvait un langage hérissé de grec et de latin. Malherbe avait commencé par purger la poésie de ces locutions étrangères ; il avait du nombre et de l'harmonie sans cesser d'être correct ; Balzac voulut opérer dans la prose la même révolution que Malherbe dans les vers. Il ne pouvait y parvenir que par des écrits où le français parût avec tous ses avantages et dépouillé de cette superfétation d'érudition gréco-latine.

Balzac a mis dans ses lettres les préjugés d'un érudit et les scrupules d'un grammairien, qui, peu satisfait de sa langue, qu'il trouve rude, informe, sèche, presque barbare, s'applique de toutes ses forces à lui donner de la correction, sans nuire au naturel; de l'harmonie sans lui ôter de la vigueur; du coloris sans l'énerver.

Le succès fut grand. Chacun se fit honneur de recevoir une lettre de Balzac.

Ainsi se forma ce recueil commencé pour le Cardinal de La Valette : véritables morceaux oratoires d'une tournure cicéronienne, d'un grand art dans la période et le trait, d'une habile rhétorique, avec des qualités rares de nombre et d'harmonie, et une infinie ingéniosité dans les formules finales de politesse. Mais c'est à peine du genre épistolaire; ces lettres n'en ont ni l'abondance légère, ni le charmant laisser-aller, ni la grâce primesautière. C'est le courrier d'un pédant habile. D'autres missives furent réunies par le duc de Montausier, qui les appela avec raison *Entretiens*, car ce sont si peu des lettres ! D'un style ferme et solide, d'une vaste érudition, elles témoignent d'une ample lecture et d'un commerce assidu des anciens. Ce sont des dissertations sur Florus, sur Pétrone, sur Térence, sur Montaigne ou Malherbe, c'est de la critique de textes, ce sont des réponses à des questions de casuistique grammaticale, qu'on lui envoie de tous les côtés. Il disait :

— Je reçois du français de Castelnaudary, des vers de Basse-Bretagne, du latin de Gothie et de Vandalie.

Il lui fallait répondre à tout cela, et il s'en amusait, et il répandait ainsi par le monde les fruits de sa laborieuse facilité. Parfois, il feignait de se plaindre :

— J'ai envie de changer de nom.

C'était coquetterie de grand homme qui, s'il eût dérouté les hommages, leur eût de lui-même appris de nouveau le chemin.

C'est un styliste, un puriste, un grammairien. Cela nous paraît insipide aujourd'hui. La philologie fuit le monde et les salons, on ne la vulgarise guère. Mais il faut se reporter à ces années de la première moitié du XVII[e] siècle, qui ont marqué une date capitale dans l'histoire de notre langue. Celle-ci a subi la plus subite et la plus profonde transformation, dont les ouvriers ont été Ronsard, Malherbe, les Précieux, Descartes, Balzac. Dans l'espace de la vie d'un homme, on a parlé, en France, le vieux français, et le français moderne. La révolution du langage a été l'affaire de quelques années, et elle a été consciente, voulue, réfléchie, cherchée, à chaque

pas constatée. Qu'on s'imagine cette fièvre, qui devait faire bouillonner les esprits, et qu'on se représente l'état d'un peuple qui, en quarante ans, change de langage ; il parlait *Rabelais;* il parlera *Balzac*. Les mots, les tours, les phrases, la grammaire, tout reçoit des innovations qui passionnent, charment, intriguent, attirent ; l'éveil est tourné tout entier vers ce côté de l'activité littéraire, qui prépare l'avenir avec tant d'alerte prestesse ; on la suit, on la contrôle, on l'approuve, on la discute. Ne pas se mettre dans l'esprit de ces gens-là, ne pas éprouver un peu de leur étonnement passionné, de leur ardeur, de leur ravissement, c'est se condamner à ne rien comprendre à cette période, la seule peut-être où la grammaire ait reçu du monde et des femmes, les honneurs déférents et empressés qu'on lui prodigua, je viens de dire pourquoi.

L'attrait grammatical et philologique des lettres de Balzac est perdu pour nous, qui usons, sans y prendre garde, de cette langue qu'il a établie.

D'autre part, le sentiment, le cœur, la passion, tout ce qui est généralement humain et sympathique, en est absent. Il n'y a ni effusions, ni confidences.

L'esprit seul, l'intelligence, la raison, y trouveront encore leur compte, car il y a des idées justes, fortes, des vues élevées. Il y manque la chaleur et le mouvement. Mais il est utile à lire et à méditer. C'est le bréviaire d'une mince élite.

C'est ce qu'il a fait de mieux. Il suffit de signaler ses autres ouvrages.

Le prince ou le ministre d'Etat (1) est le portrait du prince idéal, tel qu'un honnête rêveur peut l'imaginer, et dans lequel on a peine à reconnaître le modèle qui a posé, et qui fut Louis XIII.

Aristippe ou la Cour, était son livre préféré. Il parut en 1658, édité par Elzevier. Voici ce qu'il en disait :

— Mon *Aristippe* est mon bien-aimé; il est les délices de mes yeux et la consolation de ma vieillesse. Je l'ai fait et refait une douzaine de fois; j'ai employé à le faire toute ma science, tout mon esprit, tout celui des autres.

(1) 1631.

Il y recueillit les souvenirs de ses conversations avec les grands personnages qu'il avait fréquentés. C'est une sorte de traité de la cour fait *à priori*, et comme on dit, *de chic*, par un homme qui connaît mal le sujet, et dépeint le monde des courtisans sous Louis XIV, d'après les anciens, et d'après l'idée que pouvait s'en faire de loin un habitant de la Charente. Il prit pour modèle Richelieu, dont il fit le portrait idéalisé dans un style châtié, compassé, aux effets prémédités et tirés de loin. Perrault en parle sagement :

— Le style, dit-il dans ses *Hommes illustres*, en est plus pur et plus châtié que celui de tous ses autres ouvrages, et il contient une infinité de préceptes de morale et de politique, qui, ayant toute la solidité qu'on trouve dans les livres qui n'ont que cela, ont encore un agrément singulier dans la diction et l'harmonie des paroles.

Ce sont des mérites de forme qui surtout le recommanderaient, si l'on avait quelque raison d'y revenir.

Le *Socrate chrétien*, dissertation morale sur la précellence de la vertu et de la religion, marque la date à laquelle, avant 1652, Balzac tomba dans la dévotion, habitant le couvent des Capucins d'Angoulême, et distribuant ses biens aux maisons pies.

Une satire, le *Barbon*, et des recueils de bons vers latins, complètent l'ensemble de cette œuvre gourmée, due à un écrivain de grand mérite, qui revêtit d'un manteau très orné le néant de ses observations et de ses théories. C'est du bavardage ampoulé, de la rhétorique solennelle, le triomphe de la forme, qui masqua quelque temps l'indigence du fond. Passons.



Quand les lettres de Balzac arrivaient à la Chambre Bleue, elles avaient pour lecteur celui qui fut, avec Voiture, « l'âme du rond », j'ai nommé le fameux Chapelain.

Jean Chapelain (1), fils d'un notaire, eut pour mère la fille de Michel Corbière, ami de Ronsard ; et celle-ci rêva pour ses

(1) 1595-1674.

rejetons une renommée égale à celle de l'ami de son père. Elle fut servie à souhait; car son Jean allait être proclamé le « roi des auteurs », ce qui nous étonne fort aujourd'hui.

Il eut pour maître une sorte d'ivrogne, Nicolas Bourbon, qui buvait sec, était fort avare, et ne dormait pas quand il savait qu'il dînerait en ville. Il n'estimait que les vers latins, et plutôt que de lire des vers français, il eût préféré boire de l'eau.

Chapelain commença par le préceptorat, et veilla sur l'éducation des deux fils du marquis de la Trousse, qui le fit nommer archer de la prévôté. Mais le pacifique Chapelain prit peur de l'épée que cette charge lui mettait au côté, et il démissionna.

Il étudiait beaucoup et passait pour savant. Quand le chevalier Marini arriva d'Italie à Paris avec son poème *L'Adone*, il demanda une préface à Chapelain, que cette démarche acheva de mettre en vue. Richelieu le remarqua; son protégé l'en remercia dans une *Ode*, que Boileau même admira, et qui mit son auteur au meilleur rang des poètes. Elle n'est pas dénuée de talent, et offre des strophes qui ont une assez belle allure; ainsi celle où il assure à Richelieu la durée de sa gloire:

De quelque insupportable injure
Que ton renom soit attaqué,
Il ne saurait être offusqué:
La lumière en est toujours pure.
Dans un paisible mouvement
Tu t'élèves au firmament
Et laisses contre toi murmurer cette terre ;
Ainsi le haut Olympe, à ses pieds sablonneux,
Laisse fumer la poudre et gronder le tonnerre,
Et garde son sommet tranquille et lumineux.

L'image est grande et majestueuse, et Lefranc de Pompignan ne dira pas mieux, quand il la reprendra dans la strophe devenue classique :

Le dieu poursuivant sa carrière
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

On estima que les Muses Françaises avaient trouvé leur

consolation dans la personne de M. Chapelain, et une réparation avantageuse de la perte qu'elles avaient faite à la mort de Malherbe.

— M. Chapelain, dit Baillet, semblait avoir succédé à la réputation de Malherbe, et l'on publiait hautement que c'était le prince des poètes français.

Son autorité fut considérable et acceptée.

Le jeune Racine le vint consulter sur l'ode *La Nymphe de la Seine*, et Chapelain lui reprocha, avec raison d'ailleurs, d'avoir mis, dans l'eau douce d'un fleuve, des tritons, divinités d'eau salée.

Le grand Corneille même le célébrait dans des vers latins où il s'écrie :

Non Capellanum fas mihi velle sequi !

C'est-à-dire, ou à peu près :

Le ciel m'interdirait d'égaler Chapelain !

L'évêque Godeau, sollicité d'écrire un poème épique, se récusait et s'effaçait derrière Chapelain par un jeu de mots : « L'évêque cède la place au chapelain. »

De fait, l'auteur de *La Pucelle* a l'air d'un chapelain, sur ses portraits, avec la calotte noire sur les cheveux plats, la figure sans barbe, le nez arrondi et bon enfant, la bouche épaisse.

Pour comble de gloire, il fut l'interlocuteur principal du roman de l'abbé de Pure, *La Précieuse ou le Mystère des Ruelles* (1656), sous le pseudonyme de *Parthénoïde*, que Boileau traduisit *Le Pucelain*, c'est-à-dire l'auteur de *La Pucelle*.

Renté par le cardinal, il eut l'indépendance, et consacra ses loisirs à son fameux poème, dont le plan seul lui coûta cinq années. Quant à l'exécution, pourquoi l'eût-il pressée ? Le duc de Longueville, descendant de Dunois, fier du choix de ce sujet par un homme aussi considérable que Chapelain, lui paya une rente annuelle de 2.000 livres, qui devait durer

jusqu'à l'achèvement de l'œuvre. Est-il étonnant que celle-ci ait demandé vingt ans ? Et ce laps n'est-il pas modeste, étant donné que finir, c'était tuer la poule aux œufs d'or ?

Ainsi s'établit par avance le succès de *La Pucelle :* on ne la connaissait que par fragments, par ouï-dire, comme par indiscrétion; des privilégiés en avaient entendu des lectures, il y avait comme du mystère; il fut de bon ton d'admirer par avance, et Chapelain vécut de gloire inédite.

De *La Pucelle*, poème en vingt-quatre chants, douze chants parurent, et eurent aussi huit éditions, ce qui constate combien la curiosité était piquée. Les douze derniers chants, et la préface que Chapelain écrivit à la suite des multiples attaques qu'il essuya, sont encore en manuscrit à la Bibliothèque Nationale.

Dans cette préface justificative, le poète expliquait son dessein :

Ce fut plutôt un essai, qu'une résolution déterminée, pour voir si cette espèce de poésie, condamnée comme impossible par nos meilleurs écrivains, était une chose véritablement déplorée, et si la théorie, qui ne m'en était pas tout à fait inconnue, ne me servirait pas à montrer à mes amis, par mon exemple, que, sans avoir une trop grande élévation d'esprit, on la pouvait mettre en pratique ; surtout, je n'avais garde de me persuader qu'un travail, que je faisais à l'ombre, dût jamais s'exposer au jour.

Il passait en revue ses rivaux dans ce genre, avec une modestie de bon aloi :

Venant d'ailleurs après tant d'écrivains illustres et dont le mérite a occupé la faveur du peuple, ne dois-je pas appréhender qu'il me refuse l'applaudissement que j'en eusse peut-être obtenu, si je me fusse fait voir aussi bien le premier dans la carrière, que j'ai paru sur les rangs? En effet, qu'est-ce que la *Pucelle* peut opposer dans la peinture parlante au *Moïse* de M. Saint-Amant; dans la hardiesse et la vivacité, au *Saint-Louis* du révérend père Le Moyne ; dans la pureté, dans la facilité et dans la majesté, au *Saint-Paul* de Monseigneur l'évêque de Vence ; dans l'abondance et dans la pompe à l'*Alaric* de M. de Scudéry; enfin, dans la diversité et dans les agréments, au *Clovis* de M. Desmarest? Je ne parle point de la *Pharsale* de M. de Brébœuf, quoique ses vigoureuses expressions ne cèdent en rien à celles de l'original, et qu'il soit aisé de voir par une si brillante copie jusqu'où il pouvait porter son vol, s'il ne se fût point borné à une moindre élévation que la sienne. *La Pucelle* se reconnaît inférieure en toutes choses à tous ces héros, et si elle

ne se pouvait vanter de les avoir excités, par son exemple, à entreprendre cette glorieuse course, elle n'oserait même pas se croire digne de la faire après eux. Que dirais-je encore de l'avantage qu'a sans doute la gravité magnifique du *Constantin* du révérend père Mambrun, et du *Martel* de M. de Boissat, sur l'inculte simplicité de ma bergère ; et si l'on pouvait aussi bien faire comparaison entre des poèmes de langage différent qu'entre ceux d'une même langue, que ne dirais-je enfin du *Conquisto di Granata* du seigneur Girolamo Graziani, mettant sa richesse en parallèle avec la pauvreté de ma *France délivrée?*

Puis dans une analyse brève qui donne un schéma du poème, il dévoilait la portée mystique de sa pensée :

— Je disposai toute la matière de telle sorte que la France doit représenter l'âme de l'homme en guerre avec lui-même et travaillé par les plus violentes émotions. Le roi Charles, la volonté maîtresse absolue, et portée au bien par sa nature, mais facile à porter au mal sous l'apparence du bien; l'Anglais et le Bourguignon, sujets et ennemis de Charles, les divers transports de l'appétit irascible qui altèrent l'empire légitime de la volonté ; Amaury et Agnès, l'un favori et l'autre amante du prince, les différents mouvements de l'appétit concupiscible qui corrompent l'innocence de la volonté par leurs inductions et par leurs charmes; le comte de Dunois, parent du roi, inséparable de ses intérêts et champion de sa querelle, la vertu qui a ses racines dans la volonté, qui maintient les semences de la justice qui sont en elle, et qui combat toujours pour l'affranchir du joug tyrannique des passions. — Tanneguy, chef du conseil de Charles, l'entendement qui éclaire la volonté aveugle ; et la Pucelle qui vient assister le monarque contre les Bourguignons et l'Anglais, et qui le délivre d'Agnès et d'Amaury, la grâce divine qui, dans l'embarras et l'abattement de toutes les puissances de l'âme, vient raffermir la volonté, soutenir l'entendement, se joindre à la vertu, et, par un effort victorieux, assujétissant à la volonté les appétits irascibles et concupiscibles qui la troublent et l'amollissent, produire cette paix intérieure et cette parfaite tranquillité, en quoi toutes les opinions conviennent que consiste le souverain bien.

C'étaient bien des paroles pour défendre une œuvre terriblement attaquée, et qui prêtait le flanc. Certes, elle contient quelques beaux vers, et on cite toujours, avec équité, ceux du livre I qui ont une élévation éloquente :

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur,
Sans bornes et rempli de sa propre grandeur.

Une triple personne en une seule essence,
Le suprême pouvoir, la suprême science,
Et le suprême amour, unis en trinité,
Dans son règne éternel forment sa majesté...
. . . .
Neuf corps d'esprits ardents, de ministres fidèles,
Dans un juste concert de différents degrés,
Chantent incessamment des cantiques sacrés.
Sous son trône étoilé, patriarches, prophètes,
Apôtres, confesseurs, vierges, anachorètes,
Et ceux qui, par leur sang, ont cimenté la foi,
L'adorent à genoux, saint peuple du saint roi...
De son être incréé, tout est la créature ;
Il voit rouler sous lui l'ordre de la nature,
Des éléments divers est l'unique lien,
Le père de la vie et la source du bien.
Tranquille possesseur de sa béatitude,
Il n'a le sein troublé d'aucune inquiétude ;
Et voyant tout sujet aux lois du changement,
Seul, par lui-même, en soi, dure éternellement.
Ce qu'il veut une fois est une loi fatale
Qui, toujours, malgré tout, à soi-même est égale,
Sans que rien soit si fort qu'il le puisse obliger
A se laisser jamais ni fléchir, ni changer.
Du pécheur repenti, la plainte lamentable
Seule peut ébranler son pouvoir immuable,
Et forçant sa justice et sa sévérité,
Arracher le tonnerre à son bras irrité.

Mais que de longueurs aussi, de puérilités, quel réalisme déplacé ou déplaisant, futile et indélicat ! Sied-il de nous montrer Agnès Sorel mangeant une belle pomme,

Qu'en langage fruitier Calleville on appelle ?

Le roi la lui offre avec du sucre en poudre :

Et de sucre en poussière un nuage y répand !

Quelle fâcheuse prédilection pour les trivialités trop basses, et quelle complaisance prolixe !

— S'agit-il de la mort de la Pucelle, et du soin cruel avec lequel le peuple prépare son bûcher ? Chapelain ne nous fera pas grâce d'une bûche : après une première couche enduite de poix,

Il met sur cette couche une seconde couche,
Et la souche d'en haut croise la basse souche;
Mais pour donner au feu plus de force et plus d'air,
Le bois en chaque couche est demi-large et clair.
A la couche seconde une troisième est jointe
Qui, plus courte, la croise et commence la pointe ;
Plusieurs de suite ensuite à ces trois s'ajoutant,
Toujours de plus en plus vont en pointe montant.

Il ne souffrira pas que nous perdions rien des apprêts du sacre du roi à Reims; il commence par

Dresser en échafaud un plancher de solives,

dont les « longues planches » seront ensuite couvertes

D'un tapis à fond d'or semé de roses blanches.

Après une victoire des Français sur les Anglais, il a soin de nous représenter les vainqueurs affamés,

..... le couteau dans la main
Sur les vivres tranchés assouvissant leur faim.

Roger, frère d'Agnès Sorel, explique à de saints évêques les tableaux qui ornent la galerie de Fontainebleau ; rien de plus naturel que son geste:

Roger lève la canne et la voix à la fois:
L'œil s'attache à la canne et l'oreille à la voix.

Mais Roger ne peut pas toujours parler et marcher: au bout de la galerie

On s'assied, on respire, et soudain on se lève.

Et tout à coup le poète déploie tout ce qu'il a de souffle poétique pour agrandir les plus petits objets :

Ainsi quand l'Océan s'ébranle sur la grève,
Et par un flux réglé, sans le secours des vents,
Se roule toujours plus sur les sables mouvants ;
Contre mont, flot sur flot, l'onde vive élevée,
Aux bornes de son cours à peine est arrivée,
Que sa masse écumeuse, en se rengloutissant,
Dans le sein de l'abîme aussitôt redescend.
Sur ses pas on retourne, et Roger continue.

La belle chute et l'heureux rapprochement ! un page et deux évêques qui vont et viennent dans une galerie, comparés au flux et au reflux de l'Océan ! (Guizot.)

Ce fut d'abord dans le public lettré, de l'étonnement, puis des sourires, puis des malices, et la critique, s'enhardissant, devint terrible. Le poète Linière, — un ivrogne qui but, un

jour où le vin l'avait sans doute fort altéré, l'eau du bénitier où sa maîtresse avait trempé ses doigts, — Linière décocha les premiers traits :

Nous attendions de Chapelain
Une pucelle
Jeune et belle.
Vingt ans à la forger, il perdit son latin,
Et de sa main
Il sort enfin
Une vieille sempiternelle.

Il avait dit aussi :

Nous attendons de Chapelain
Ce noble et fameux écrivain
Une incomparable Pucelle ;
La cabale en dit force bien.
Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans six mois on n'en dira rien.

Chapelain corrigea et fit cette variante vengeresse :

Dans mille ans l'on parlera d'elle
Ou l'on ne parlera de rien.

Boileau entra en branle. Il rendit justice aux qualités morales de notre poète :

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur et sa civilité,
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
Je le veux, j'y souscris.

C'est bien, mais c'est trop peu pour un artiste.

Les contemporains ont généralement loué le caractère de Chapelain, qui avait pris soin de se dépeindre ainsi sur la liste des pensions qu'il tenait pour Colbert :

C'est un homme qui fait une profession exacte d'aimer la vertu sans intérêt; il a été nourri jeune dans les langues et la lecture: ce qui, joint à l'usage du monde, lui a donné assez de lumière des choses pour l'avoir fait regarder des cardinaux de Richelieu et Mazarin comme

propre à servir dans les négociations étrangères. Mais son génie modéré s'est contenté de ce favorable jugement et s'est renfermé dans le dessein du poème héroïque, qui occupe sa vie qui est tantôt à sa fin. On le croit assez fort dans les matières de langue, et l'on passe volontiers par son avis sur la manière dont il faut s'y prendre à former le plan d'un ouvrage d'esprit de quelque nature que ce soit, ayant fait étude sur tous les genres, et son caractère étant plutôt de judicieux que de spirituel; surtout il est candide, et comme il appuie toujours de son suffrage ce qui est véritablement bon, son courage et sa sincérité ne lui permettent jamais d'avoir de la complaisance pour ce qui ne l'est pas. S'il n'était pas attaché à son poème, il ne ferait peut-être pas mal l'histoire, de laquelle il sait assez bien les conditions.

C'est cette liste, que Chapelain était chargé de dresser, soit dit en passant, — et ce soin constate quel état on faisait de lui, — sur laquelle il avait écrit des appréciations de ce genre, curieuses par les noms qu'elles accompagnent :

Au sieur Conrart, lequel, sans connaissance d'aucune autre langue que sa maternelle, est admirable pour juger de toutes les productions de l'esprit, une pension de 1.500 livres. — Au sieur Pierre Corneille, premier poète dramatique du monde, 2.000 livres. — Au sieur Molière, excellent poète comique 1.000 livres. — Au sieur Racine, poète français, 800 livres. — Au sieur Chapelain, le plus grand poète français qui ait jamais été et du plus solide jugement, 3.000 livres.

On lui contesta ce titre, pour ne lui laisser que le renom de brave homme :

Attaquer Chapelain! Ah! c'est un si brave homme!

Mais, pensait Boileau, que

Comme roi des auteurs on l'élève à l'empire;
Ma bile alors s'échauffe et je brûle d'écrire.

Et il écrivit. Il fit l'implacable farce du Chapelain Décoiffé, qu'on lisait à Auteuil; chez lui, les amis terribles avaient réuni un choix des vers les plus rocailleux de *La Pucelle*, et ils les chantaient sur des airs de Lulli.

Boileau s'amusait à des parodies du style de Chapelain :

> Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
> Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
> Et de son lourd marteau martelant le bon sens
> A fait de méchants vers douze fois douze cents.

Les critiques se pressaient en grêle drue, et Vigneul Marville déclarait : « Ce fut la plus grande et la plus déplorable chute qui se soit faite, de mémoire d'homme, du haut du Parnasse en bas. »

Madame de Longueville ne craignait pas de déplaire à son mari en opinant : « Cela est parfaitement beau, mais cela est parfaitement ennuyeux. »

Le duc, son époux, ne voulut pas en avoir le démenti : il doubla la pension de son poète, qui, ainsi, n'avait pas tout perdu. Au point de vue professionnel, il protesta :

« Quant aux vers et au langage, ce sont des instruments de si petite considération dans l'épopée, qu'ils ne méritent pas que de si grands juges s'y arrêtent; on les abandonne à la fureur de la nation grammairienne, sans qu'on l'en estime plus ou moins par l'approbation qu'ils recevront d'elle, ou pour les coups de bec qu'elle leur pourra donner. »

Et par manière de consolation et de défi, il prit « l'univers pour théâtre et l'éternité pour spectatrice ».

Ni l'éternité ni l'univers ne sont venus au rendez-vous.

Outre *La Pucelle*, il a laissé des mélanges, et une bonne traduction de Guzman d'Alfarache, dont se servira Lesage.

L'homme en lui paraît avoir été meilleur que le poète. Dans la querelle du Cid, dans ses rapports avec les grands, il eut ses heures de fermeté et de courage.

— Sa censure, conte Théophile Gautier, n'épargnait pas le grand Armand lui-même, le héros, le presque dieu du siècle; et l'on conte que l'illustre cardinal, ayant communiqué à Chapelain le manuscrit d'une grande pastorale, où il y avait jusqu'à cinq cents vers de sa façon, le candide Chapelain y fit un si grand nombre d'observations grammaticales et autres, que le cardinal, outré de colère et blessé au vif

dans son amour-propre de poète, le plus chatouilleux de tous les amours-propres, déchira en mille morceaux le papier où elles étaient consignées, sans achever de lire; mais comme la nuit porte conseil, le lendemain il se ravisa et fit réunir et recoller ensemble les fragments épars, et, après une seconde lecture, il reconnut la justesse des critiques et défendit que l'on imprimât la pièce.

Il voulait, dit Segrais, « garder la chèvre et le loup ». A plusieurs reprises il n'y parut pas. Il était autoritaire, entier, cassant ; sur sa liste des pensions, on voit que la prime est au plus docile et qu'il déteste les résistances.

Un dernier trait de son caractère, il était avare.

L'avarice de Chapelain était proverbiale. Ses vêtements étaient troués. On l'appelait le *Chevalier de l'Araignée*.

Bien que pourvu de treize mille livres de rente, il prenait pension fort modestement chez une parente, et quand il dînait en ville, il faisait déduire de son compte un dîner.

On disait qu'il thésaurisait pour marier *La Pucelle* à quelque fils de famille.

A l'Académie, on s'amusait de la frayeur qu'il avait d'être nommé directeur, fonction qui comportait l'obligation de payer vingt livres pour les obsèques du premier académicien décédé sous le directorat. Cette malchance lui arriva. Il refusa de payer, fit une collecte, et n'y prit point part : les méchantes langues dirent même qu'il n'y perdit pas.

Son avarice lui fut fatale. Il était assidu aux séances de l'Académie afin de ne perdre aucun jeton de présence. Un jour, il pleuvait fort. Il était alors d'usage de donner un sou à un homme qui portait une planche et jetait cette petite passerelle au-dessus des ruisseaux effrénés au milieu de la rue.

Chapelain préféra économiser son sou, et se mit les pieds à l'eau. Il prit une fluxion de poitrine qui l'emporta à 79 ans.



Si Chapelain était à la Chambre Bleue un personnage considérable, il partageait la suprématie avec l'élégant Voiture, Voiture le Bel-Esprit. A part son sonnet d'*Uranie*, il est resté

de celui-ci peu de vers, mais une réputation, dont le bruit n'est pas éteint encore, de brillant causeur, dans l'art de dire des riens avec mille manières; c'est le chef-d'œuvre de la fadeur galante, raffinée, emphatique.

Il est l'exemple d'une belle volonté et d'une ténacité rare. Dans la boutique de son père, qui était cabaretier à Amiens, si on lui eût dit :

— Tu brilleras dans le plus recherché des salons de Paris; le roi te pensionnera et t'estimera; son frère, Monsieur, t'attachera à lui; les plus grandes dames se disputeront tes vers et tes traits d'esprit, de grands seigneurs t'honoreront de leur amitié; tu deviendras introducteur des ambassadeurs du duc d'Orléans et maître d'hôtel du roi, et dans trois cents ans on parlera encore de toi !

Si un génie familier eût tenu ce langage au petit Vincent Voiture, vers 1610, alors qu'il avait dix ou douze ans (1), et courait par les rues avec les gamins de son âge, qui dit qu'il n'eût répondu : « Je le sais bien ».

Ce roturier, qui se faisait gloire, plus tard, dans le monde, de faire sonner ses quartiers de roture, fut le conquérant de la société; il l'a vaincue, domptée, matée par la seule force de l'esprit et de la volonté.

Regardez-le sur ses portraits; il s'y laisse deviner.

La perruque plate au sommet du crâne, s'ourle en boucles sur les épaules; le nez un peu fort sépare deux yeux gros et sévères; une fine moustache relevée dégage les lèvres pincées au-dessus de la petite mouche du menton, qui termine en largeur une figure robuste, carrée, volontaire et têtue, au-dessus d'un large col plat, à cordelière.

Il se battit souvent, de jour, de nuit, à la lune, aux flambeaux, jusque dans les jardins de l'hôtel de la marquise de Rambouillet, avec Chavaroche, qui fut blessé, et se vengea par ces versiculets :

Je voudrais bien rimer en ture
Pour décrire monsieur Voiture...
Quoiqu'il ait fort peu de lecture,
C'est un vrai diable en écriture,

(1) 1598-1648.

En vers, prose et littérature,
C'est un Alexandre en peinture,
C'est un Démosthène en sculpture,
Un Caton en architecture.
Du cercle il sait la quadrature...
C'est une aimable créature,
Si sa race était sans rature
Et sa naissance sans roture.

C'est le type du parveneur intellectuel, de l'arriviste intelligent. Il écrivit beaucoup; il ne publia rien. « Dans notre race, nous n'avons pas de poètes », avait dit une grande dame. Voiture imita les grands, et se refusa à être homme de lettres. Il rougit de sa plume, et l'imprimeur n'alla jamais chez lui. Les petits vers et les traits fins, il les sema, comme des feuillages, sur les brillantes assemblées des salons littéraires et aristocratiques; et il feignit de ne jamais les ramasser. Mais il en avait le double chez lui. Son neveu les recueillit après sa mort, et les publia.

Il plut; il avait les qualités du conquérant mondain, brave, insensible, fort à l'épée, joli garçon, diseur de galanteries, sachant se pencher à l'oreille d'une dame et lui débiter un vieux quatrain, en lui faisant croire qu'il venait d'être fait pour elle, très capable d'ailleurs d'en improviser un autre dans l'instant. Il vint à son heure, et il parut né et créé pour cette époque, pour cette société de pensée et d'expression alambiquées, tortes et difficiles, embrumées du nuage de l'allégorie, de la périphrase et de la charade. Boileau s'en expliquait de la sorte à son ami M. de Monchesnay, dans cette page ingénieuse sur le style de ces épistoliers rares et enrichis, en comparant Balzac et Voiture comme hommes et comme écrivains :

Monsieur Despréaux disait qu'il ne faut pas toujours juger du caractère des auteurs par leurs Ecrits; que Balzac, par exemple, ferait peur à pratiquer par l'affectation de son style. *Votre abondance est la cause de ma disette.* C'est ainsi qu'il commence une lettre. Au lieu que Voiture donne une idée si riante de ses mœurs, qu'il fait regretter à ses lecteurs de n'avoir pas vécu avec lui. Cependant M. Despréaux assurait, comme l'ayant su de personnes de la vieille Cour, que la société de Balzac, bien loin d'être épineuse comme ses lettres, était toute remplie de douceur et d'agrément. Voiture, au

contraire, faisait le petit souverain avec ses égaux, accoutumé qu'il était à fréquenter des Altesses, et ne se contraignant qu'avec les Grands. La seule chose où se ressemblaient ces deux auteurs, c'est dans la composition de leurs Lettres, dont la plus courte leur coûtait souvent quinze jours de travail.

Monchesnay disait d'ailleurs:

Imiter le style de Balzac et de Voiture, c'est, continuait Boileau, ce que j'aurais pu faire fort aisément, et donner plusieurs Lettres comme celles que j'ai écrites à M. de Vivonne, sous le nom de Balzac et de Voiture et précisément dans leur style. Il me disait encore qu'il avait dit un jour à Monsieur le Maréchal de Grammont, grand admirateur de Balzac, que ses hyperboles n'étaient pas si difficiles à imiter, quoique très contraires à la simplicité du style épistolaire. Il était question d'un homme qui parlait fort lentement et M. Despréaux le caractérisait ainsi: Le *Oui* et le *Non*, sont longs quand il les prononce et ces deux monosyllabes deviennent des périodes dans sa bouche.

Son plus récent éditeur l'a défini justement :

Voiture n'est nullement l'homme de tous les temps, comme le sont les écrivains de génie, il n'est pas même l'homme de son siècle; souvent le génie se contente de cela; il est l'homme de la société dans laquelle il vit. Quelquefois l'œil de l'observateur découvre dans l'espace, à des distances infinies, un de ces météores qui brillent pour disparaître, satellite fortuit de quelque monde éphémère. Tel fut Voiture. Il n'a pas de lumière propre; il reflète, voilà tout. Il ne possède guère de son fonds que la grâce et la facilité de son esprit. Aussi n'a-t-il pas fait école ; ou si l'on revient à lui de notre temps, c'est par amour du postiche, par gentilhommerie littéraire. Tout au plus pourrait-on dire qu'à quelque cent ans de là il a contribué à former Marivaux. Encore aimé-je mieux la manière de Marivaux, si fine, si déliée, si apprêtée qu'elle soit, si amie de la métaphore et de l'antithèse, et partant si monotone. Au moins y a-t-il un grain de sentiment mêlé à ce cliquetis de mots; on sent là quelque chose qui remue; le sang nuance un peu les veines de sa phrase. Elle ne sonne pas le creux comme celle de Voiture. L'un et l'autre ont une délicatesse infinie, mais la délicatesse de Voiture vient uniquement de l'esprit; celle de Marivaux a sa source dans ces terrains vagues qui sont entre l'esprit et le cœur. *(Ubicini.)*

Et que vouliez-vous qu'il fît ? Elevé au-dessus de lui-même et de sa caste par le prestige du talent, par quel moyen pouvait-il se soutenir ? Par l'esprit, par l'agrément, en amusant de compliments musqués, de galanterie capricieuse, alambiquée, dont le charme flattât la vanité des grands, et leur devînt

un plaisir et un besoin. Allait-il aborder la philosophie, la politique, les hautes questions, au milieu de ces grands protecteurs, les Condé, les Grammont, les La Valette, les d'Avaux, les Montausier? Certes, il en eût été capable, et ses négociations, près d'Olivarès, en 1633, l'ont prouvé. Il fut ingénieux en comprenant que ces sujets-là avaient d'autres détenteurs, et il se confina dans les jolis riens et les bagatelles, ayant quand même donné l'exemple de la conquête du grand monde par l'esprit.

Nous verrons, quand je vous parlerai de Benserade, quel retentissement eut son sonnet d'*Uranie*, et quel événement ce fut.

Ses mots, ses calembours, ses plaisanteries, étaient accueillis, recueillis, colportés. D'Espagne, d'Italie, où il alla, il envoyait des lettres dont la lecture, à l'Hôtel de Rambouillet, était un événement, mettait les dames dans le dernier état du ravissement ; de Paris, il écrivit aux princes en campagne des missives qu'ils rapportent et qu'on relit ensemble. Rien ne tombe de sa plume qui ne soit aussitôt déposé dans la châsse précieuse des admirations mondaines. Et l'on en cause à l'infini :

— Quel esprit a la Carpe de M. Voiture!

— Et ses lions du Maroc !

— Lûtes-vous son épître au prince de Condé revenant d'Allemagne ? C'est le dernier mot du parfait.

Cependant, Vincent attisait doucement cette flamme adoratrice, et il distillait la quintessence de son esprit subtil avec tant d'art et de beauté, qu'aujourd'hui encore, on ne voudrait certes pas être condamné à le lire, mais on admire qu'il se soit si habilement et magistralement imposé, et qu'il ait tiré de son mince talent le profit et la gloire d'une si belle vie.



A côté de lui, évoquons encore quelques figures de premier plan dans ce tableau de salon, comme G. de Scudéry, Cotin, Ménage, Benserade.

Un long et grand gaillard à tête mince et brune, un Capitan

de Velasquez, cheveux frisés, moustache en crocs, barbe en pointe d'estoc, de forts sourcils au-dessus d'yeux qui semblent agrandis pour terroriser, le nez busqué en bec d'aigle, l'épaule protégée par un hausse-col d'acier garni de dentelle de Venise : s'il aime, il traverse la France pour venir chanter l'aubade sous le balcon de sa Dulcinée; s'il écrit, il provoque, et rappelle sans cesse que la plume n'est qu'un accessoire dans sa vie, que sa vraie arme est l'épée, et que ses ancêtres n'ont porté de plume qu'au chapeau; un spadassin brave et arrogant, un tranche-montagne, un soldat solide dont Turenne lui-même dira au roi :

— Je donnerais volontiers tout ce que j'ai fait pour la retraite de M. de Scudéry au Pas de Suze !

Tel fut Georges de Scudéry (1), le frère de la fameuse Mlle de Scudéry, havrais d'origine, fils de soldat, noble homme d'épée.

Il faut comprendre ses fiertés et ses rodomontades avant d'en rire. D'abord, ses bravades avaient une réelle bravoure derrière elles, et s'il jetait beaucoup de défis, bien peu osaient les relever.

Le métier des lettres était peu ou mal considéré. Les nobles de caste méprisaient les écrivains. Ils les payaient, ils les pensionnaient, ils les bâtonnaient, ils avaient des poètes chez eux comme ils avaient un singe et une perruche. Les écrivains étaient condamnés à la flatterie, à l'humilité, à la lâcheté impuissante. Corneille, le grand Corneille, devait se plier à l'usage et faire des épîtres à la Montauron. Boileau, à la guerre, se tenait à cent pas derrière le roi, et exagérait encore, par courtisanerie, sa peur devant les obus. Les armes ni la valeur ne concernaient les auteurs, gens réputés pleutres et couards, beaux esprits de salons que les faits d'armes ne regardaient point. Chapelain, affublé un instant d'une épée, la déposa, de peur d'être mis dans le cas de s'en servir. Ils n'allaient point aux armées, ni sur le terrain. Leur lot était les abbayes, les petits bénéfices, la tonsure et la pacifique fréquentation des dames. Pour quelques-uns, que des grands

(1) 1601-1667.

seigneurs aimables traitaient poliment, le reste savait que la platitude et l'inutilité étaient leur premier et leur seul devoir. Ils ne pouvaient et n'osaient s'expliquer sur aucune question importante, sociale ou politique. Ils étaient les *griots* du Nord.

Dans le nombre, il y en eut qui avaient du sang et que cette humiliation gênait. Un Cyrano, un Scudéry, un Saint-Amant souffraient d'être ainsi ravalés, et regardaient d'un œil jaloux les nobles empennés et cuirassés. Ils gardèrent la rapière et en jouèrent. Ils ne se courbèrent pas, mais se redressèrent, et leur défi perpétuel semblait la protestation de leur fierté contre l'opinion piteuse attachée au métier de la plume. Ils n'acceptaient pas la loi commune à leurs confrères : ils furent braves, orgueilleux, indépendants, pointilleux sur l'honneur; il n'en fallait pas plus pour leur créer une originalité dont le bruit n'est pas éteint encore.

— J'apprendrai à écrire de la main gauche, écrivait Scudéry, afin que la droite, s'employant *plus noblement*, fasse voir au prix de ma vie qui je suis.

Voilà où le bât blessait ces grandes fiertés : la plume n'était pas noble, et les bravades devenaient l'excuse de l'homme né, qui tient à montrer qu'il n'a pas déchu.

Georges de Scudéry ne songea qu'à protéger sa noblesse et sa bravoure militaire contre le fâcheux renom que l'art d'écrire entraînait après soi. Comme Eschyle, qui fit mettre sur sa tombe : *Eschyle, général*, Scudéry, dans son discours de réception à l'Académie, omettait de parler de ses mérites littéraires, qu'il connaissait pourtant mieux que personne, et il l'a prouvé, — mais terrorisait ses pacifiques confrères en lançant d'une voix claironnante cette courte et fière déclaration :

— Je suis soldat !

Georges de Scudéry (forme rare du nom plus répandu Escudier, Ecuyer, du latin *Scutifer*, nom de ses ancêtres), resta orphelin à douze ans avec sa sœur qui en avait six. Ils furent élevés chez un oncle riche. Quant à lui, dès sa maturité, s'il n'était pas grand clerc, il alla en Italie, sut fort bien parler l'italien et l'espagnol, les deux langues nécessaires à la

cour. Notez que la mode espagnole ne contribuait pas peu à répandre le goût des rodomontades et des hyperboles, des exagérations et des fanfaronnades, dont le *Cid* même constatera la vogue.

Le génie poétique tourmenta Georges dès vingt-cinq ans. Il débuta dans la carrière en crayonnant une *Ode au Roi*, assis sur un tambour, au siège de Suze; c'est l'attitude qu'il gardera et qu'il voudra jalousement garder; il attachera toujours son brin de plume à son épée.

Vainqueur aux jeux poétiques des Palinods de Caen, il fréquenta le duc de Montmorency, malgré sa disgrâce et son exil, exalta le talent de Théophile de Viau, poète mal en cour, et affirma son indépendance avec crânerie :

— Je me pique, dit-il, d'aimer jusques en la prison et dans la sépulture. J'en ay rendu des témoignages publics durant la plus chaude persécution de ce grand et divin Théophile, et j'y ai fait voir que parmy l'infidélité du siècle où nous sommes, il se trouve encore des amitiés assez généreuses pour mespriser tout ce que les autres craignent.

Le théâtre le séduisit et lui réussit; encore avait-il soin de faire affirmer par un ami dans sa préface : « qu'on peut être gentilhomme et poète. »

Et il étalait fièrement sa devise :

Et poète et guerrier,
Il aura du laurier.

Des couards furent agacés par ce diplôme de bravoure qui semblait faire suinter du déshonneur sur la confrérie, et ils parodièrent :

Et poète et gascon,
Il aura du bâton.

Son théâtre ? il a pris soin d'en résumer lui-même les mérites dans la préface de la *Comédie des Comédiens*, en 1634 :

Si la suite des temps (lecteur) te met en main *Lygdamon*, le *Trompeur puny*, le *Vassal généreux*, *Orante*, le *Fils supposé*, le *Prince desguisé*, la *Mort de César* ou celle de *Didon* que je traite, tu ne t'estonneras point d'y voir une diversité si grande, soit aux pensées,

soit en la façon de les exprimer. Quelques-uns de ces poèmes m'ont obligé de toucher en passant la morale et la politique ; d'autres m'ont fait parler de l'art militaire et par terre et par mer; les voyages de mes héros m'ont fait marquer la carte de leur navigation ; les adventures des personnes illustres m'ont donné les grandes et les fortes passions que demande une douleur éloquente ; et, de cette sorte, j'ai tasché de n'être point ignorant dans les sciences et dans les arts qui se sont trouvés comme enchaînés avec les subjects que j'ay voulu prendre.

Cet avis précédait sa *Comédie des Comédiens*, œuvre curieuse, où un bourgeois flâneur, M. de Blandimare, passant devant la baraque d'Arlequin, qui n'a pas un spectateur, entre, pour ses huits sols, donne à souper à la troupe, et se fait jouer pour lui seul quelques œuvres du répertoire.

Il y a dans le dialogue, des *mots* qui devaient porter :

M. de Blandimare, lisant l'affiche. « Les comédiens du Roy... Oh ! cela s'entend sans le dire. Cette qualité et celle de gentilhomme ordinaire de la chambre sont à bon marché maintenant. »

Et ce trait, quand M. de Blandimare veut en se levant de table, offrir la main à l'actrice, Mlle de Beau-Soleil.

M. DE BLANDIMARE

... Ça, donnez-moy la main, mademoiselle de Beau...

Mlle DE BEAU-SOLEIL

De Beau-Soleil, à votre service, monsieur.

M. DE BLANDIMARE

La faute de ma mémoire est fort excusable, car toutes les terres des comédiens ont tant de rapport aux noms, qu'il est bien difficile qu'on ne les prenne pour l'autre: Monsieur de Bellerose, de Belleville, Beauchâteau, Belleroche, Beaulieu, Beaupré, Bellefleur, Belle-Epine, Beau-Soleil, Belle-Ombre, enfin eux seuls possèdent toutes les beautés de la nature.

Voici, comme une aquarelle de genre, la description d'une loge d'actrice en 1634 ; rien n'a beaucoup changé :

— Comme nos chambres tiennent des temples en ce qu'elles sont ouvertes à chacun, pour un honnête homme qui nous visite, il nous faut endurer les impertinences de mille qui ne le sont pas. L'un viendra branler les jambes toute une après-dînée sur un coffre sans dire

mot, seulement pour nous montrer qu'il a des moustaches, et qu'il les sait relever; l'autre, un peu moins rêveur que celui-ci, mais non plus habile homme, fera toute sa conversation de bagatelles aussi peu considérables que son esprit ; et, tranchant de l'officieux, il voudra placer une mouche sur la gorge, mais à dessein d'y toucher ; il voudra tenir le miroir, attacher un nœud, mettre de la poudre aux cheveux, et, prenant sujet de parler de toutes ces choses, il le fait avec des pointes aussi nouvelles que Laguimbarde et Lanturlu. Le troisième, prenant un ton plus haut et trop fort pour son haleine, s'engage inconsidérément à la censure des poèmes que nous avons représentés. L'un sera trop ennuyeux pour ses longueurs, l'autre manque de jugement en sa conduite. Celui-ci est plat et stérile en pensées ; celui-là, au contraire, à force d'en avoir, s'embarrasse et parle galimatias. L'un est défectueux en ce qu'il ne s'attache pas aux règles des anciens, ce qui témoigne de son ignorance ; l'autre, pour les avoir trop religieusement observées, est froid, et presque du tout sans action. Celui-ci ne lie pas son discours et fait des fautes au langage ; celui-là n'a pas la politesse de la cour. L'un manque des ornements de la poésie; l'autre est trop abondant en fables, ce qui sent plus le pédant que l'honnête homme, et plus l'huile que l'ambre gris. Enfin, il n'en échappe pas un à la langue de ce critique qui, faisant ainsi le procès de tant de bons esprits sans les ouïr en leur faisant défense, montre qu'il est aussi mauvais juge en matière de vers, que le sont en la connaissance de l'honnêteté des femmes, ceux qui nous soupçonnent d'en manquer.

Cet état des pièces à succès en 1634 n'est pas non plus indifférent :

M. DE BLANDIMARE

Quelles pièces avez-vous?

M. DE BEAU-SOLEIL

Toutes celles de feu Hardy... Nous avons encore tout ce jeu imprimé : le *Pyrame* de Théophile, la *Silvie*, la *Chryséide* et la *Sylvanir*, les *Folies de Gardenio*, l'*Infidèle confidente* et la *Philis de Scyre*, les *Bergeries* de M. de Racan, le *Lygdamon*, le *Trompeur puny*, *Mélite*, *Clitandre*, la *Veufve*, la *Bague de l'Oubly* et tout ce qu'ont mis en lumière les plus beaux esprits du temps. Mais, pour maintenant, il suffira que nous vous fassions ouïr une églogue pastorale de l'auteur du *Trompeur puny*.

M. DE BLANDIMARE

Vous n'avez pas mal choisi pour rencontrer mon approbation, car ce gentilhomme dont vous parlez est à mon gré un de ceux qui portent une espée qui s'aide le mieux d'une plume.

Vous retrouvez là encore le souci du gentilhomme jaloux de rappeler qu'il porte épée. Il ne perd aucune raison de se

distinguer des autres poètes qui vivent de complaisances, de pensions, de bénéfices quémandés, de dédicaces. Scudéry fut avare de celles-ci, n'ayant garde d'adopter les mœurs en usage chez ses confrères, et il s'en vantait avec fierté.

Le cœur que j'ai n'est pas un mercenaire;
De tant de grands qui sont en l'univers,
Peu, mais très peu se verront dans mes vers.

Il y en eut un qui s'y vit. Il en valait la peine. C'était le Cardinal de Richelieu, qu'il avait connu en Italie, et pour qui il eut la docilité d'attaquer le *Cid* de Corneille, servant ainsi deux intérêts à la fois : le sien, qui était de faire pièce à un poète rival, et celui du Cardinal, pour qui l'occasion était belle d'affirmer l'existence et l'autorité de son Académie, en gênant un auteur indocile à sa direction.

L'animosité que Scudéry mit au service de Richelieu contre Corneille eut pour autre effet de l'inciter à entrer en lutte contre le Rouennais, de façon plus éclatante, en donnant au *Cid* un pendant destiné à l'éclipser. Ce fut la tragi-comédie *L'amour Tyrannique*, goûtée alors, et exaltée par Sarrasin, dans un discours bienveillant, qui n'a pas eu un écho fort long. Mais Scudéry, ravi et de sa fertile plume et de ses succès, persévérait, donnait successivement sa tragédie d'*Eudoxe*, la tragi-comédie d'*Andromire* ; il tirait du roman de sa sœur deux pièces, *Ibrahim* puis *Axiane*, et opposait à *Cinna* une tragédie d'*Arminius* qu'il jugeait sans animosité :

— C'est mon chef-d'œuvre que je vous présente en cette pièce, et l'ouvrage le plus achevé qui soit jamais sorti de ma plume, soit pour la fable, pour les mœurs, pour les sentiments ou pour la versification.

Il y avait au moins un beau vers, où la réminiscence se faisait hommage :

Et vaincre sans péril serait vaincre sans gloire.

C'est alors que Georges reçut de Richelieu le commandement de la forteresse de Notre-Dame de la Garde, près Mar-

seille. Cette situation élevée lui convenait. « Il n'aurait pas accepté un gouvernement dans une vallée », disait plaisamment madame de Rambouillet. Et lui-même, satisfait, observait :

De Notre-Dame de la Garde
On commande ce qu'on regarde,
Et tout est au-dessous de moi.

Il en a écrit une description qui a de la poésie et du pittoresque.

Son installation fut un déménagement. On vit cheminer à travers la France une file de voitures chargées de ballots et de caisses, qui enfermaient les collections artistiques de Scudéry, — celles qu'il a décrites, en les enrichissant avec son imagination flatteuse, dans un curieux ouvrage de critique d'art, *Le Cabinet de M. Scudéry*.

Mais le gouverneur attendit vainement les honoraires, et il vivait dans la misère au milieu de ses objets de prix. Il préféra s'en aller. Sa sœur l'accompagnait. Il fallait regagner le temps perdu et remplir l'escarcelle restée béante. Ils attaquèrent aussitôt un nouveau roman, *Artamène ou le grand Cyrus*. Ils en arrêtèrent le plan en voyageant. A l'étape de Pont-Saint-Esprit, deux marchands, couchés dans une des pièces de l'auberge, entendirent des voix. On causait avec animation dans la chambre voisine. Une voix d'homme disait :

— Et le roi ? Quel sort lui réserver ?

— La mort ! dit une voix de femme.

Les marchands, haletants, se regardaient. Nul doute, ils avaient pour voisins des conspirateurs, des régicides. Ils se lèvent sans faire de bruit : l'un monte la garde dans le corridor ; l'autre réveille l'aubergiste ; la garde prévenue accourt, et emmène en prison les deux complices. Ils furent interrogés le lendemain, et tout s'expliqua. Paul-Louis Courier a peut-être lu cette histoire en Calabre.

Le retour de Scudéry à Paris fut assez heureux. Vaugelas mourut, et notre spadassin fut élu à sa place à l'Académie

Française. *Le Grand Cyrus* fut terminé sans encombre, et chacun y reconnaissait le prince de Condé sous les traits d'Artamène, et sa sœur, la duchesse de Longueville, sous les traits de Mandane. Avant que le roman ne fût achevé, Condé passa dans le camp des rebelles, Georges brava le danger d'une amitié périlleuse, et la dédicace demeura fidèlement consacrée au même nom.

Cyrus précéda de peu la *Clélie* et l'*Alaric ou Rome vaincue*, grand poème héroïque où la belle Amalasonte veut retenir Alaric chargé par un ange d'aller renverser Rome. Le nécroman Rigilde sert les amours tentatrices d'Amalasonte; le prélat d'Upsal combat ses enchantements. C'est une allégorie; Alaric, c'est l'âme; la belle Amalasonte, c'est la Volupté; le magicien représente les tentations, et les guerres qu'elles font à l'âme. La prise de Rome devient la victoire de la Raison sur les Sens.

Le poème est long, ennuyeux. Ce qui nous y déplaît le moins, est ce que gourmandait Boileau, les descriptions, qui sont somptueuses, luxuriantes, et font de riches tableaux de style Louis XIV, avec palais, rampes, bassins, buffets d'eau, guerriers de pourpre et d'or, grands seigneurs agréablement vêtus, belles dames élégantes avec le bonnet d'hermine, le plumet de héron « d'un noir âprement noir », une robe volante de peau de tigre, des brodequins doublés de la peau d'un vautour. C'est un Versailles féerique, où de belles fontaines lancent le cristal de l'eau parmi cent monstres marins accroupis dans le large bassin de jaspe rouge et vert. La façade du palais a grand air. L'escalier a pu être dessiné par Mansart ou Lenôtre; il est charmant, et nous nous étonnons d'y rencontrer Boileau fuyant à toutes jambes :

D'un marbre blanc et pur cent nymphes bien rangées,
De grands paniers de fleurs sur leurs têtes chargées,
Où l'art et la nature ont mis leurs ornements,
Semblent vouloir monter aux beaux appartements;
Leur main gauche soutient ces paniers magnifiques,
Leur droite tient les plis de leurs robes antiques,
Et l'art a fait changer par ses nobles efforts,
Les veines de ce marbre aux veines de leurs corps.

Entrons dans la salle de bain, elle est d'une installation ingénieuse et aimable :

Quatre degrés de marbre enfoncés bien avant
Sont propres à s'asseoir près d'une onde argentée.
Dans la cuve de jaspe abondamment jetée,
Cette eau sort à grands flots de l'urne de crystal
Que tient sous le bras droit un fleuve de métal,
Qui, parmi les roseaux et les glayeuls humides,
Semble comme appuyer son front coupé de rides...
Chaque angle a sa colonne, et l'on y voit encor
Le linge et les parfums en quatre vases d'or,
De qui les bas-reliefs sont superbement riches ;
Quatre nymphes de marbre en quatre grandes niches
Reprennent leurs habits comme sortant de l'eau...

Scudéry alla à Granville, traiter une intrigue secrète pour Condé. Il y rencontra une vieille folle qui lui plut, Mlle de Martinvast. Il l'épousa. Tallemant conte ainsi la chose :

— Comme il s'était retiré à Granville, en Normandie, à cause d'une petite intrigue pour M. le prince, durant les troubles, feu Mme de l'Espinay-Pirou, une veuve qualifiée du pays, passant par là, vit notre auteur qui se promenait. Elle demanda qui il était. On le lui dit. A ce nom de Scudéry, elle lui fait compliment et le mène chez elle. Une vieille fille de ses parentes, qui était avec elle, s'enflamma du grand Georges, et ils se marièrent; mais c'était mettre un rien avec un autre rien.

Il mit *Alaric* (1654) dans la corbeille de noces, soit 11.000 vers, dédiés à la reine Christine de Suède. Le *Chevrœna* conte à ce propos ce beau trait.

— Le caractère de M. de Scudéry était opposé à celui de M. Chapelain. Il voyait ses amis sans intérêt, aimait l'honneur, n'était pas même ennemi du faste, et ne plaignait ni le superflu ni le nécessaire pour sa curiosité ou pour son plaisir. La reine Christine avait dit cent fois qu'elle réservait, pour la dédicace qu'il lui ferait de son *Alaric*, une chaîne d'or de mille pistoles. Mais comme le comte Magnus de La Gardie, dont il est parlé fort avantageusement dans le poème, était alors en disgrâce, Chevreau eut ordre de prier Scudéry de rayer de son ouvrage les vers où il était parlé de lui. « Quand la chaîne d'or, répondit Scudéry, serait aussi grosse et aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Yucas, je ne détruirai jamais l'autel où j'ai sacrifié.

Cette fierté héroïque déplut à la reine, qui changea d'avis;

et le comte de La Gardie « obligé de reconnaître la générosité de M. de Scudéry, ne lui en fit pas même de remerciement ».

Boileau lui-même, après avoir raillé le poème, se déjugea dans la IIe *Réflexion sur Longin*.

Cependant, la forteresse de Notre-Dame de la Garde ne voyait pas souvent son gouverneur. Quand Chapelle et Bachaumont y allèrent, comme il n'y avait personne, ils constatèrent qu'il suffisait pour toute garde

D'un Suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Ils s'informèrent. Des pâtres leur répondirent :

Messieurs, là-dedans,
On n'entre plus depuis longtemps.
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clé dans sa poche.

Et ils lurent sur un écriteau :

Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Conrart, le secrétaire,
Ou chez Courbé, l'homme d'affaire
De tous messieurs les beaux esprits.

Scudéry négligea tellement son fort, qu'il lui fut retiré. D'autres occupations le retenaient. Il écrivait, non plus avec sa sœur, mais avec sa femme, un roman d'*Almahide*, auquel ils donnèrent un jeune frère d'autre sorte, que le duc de Saint-Aignan tint sur les fonts baptismaux. Son mariage lui porta bonheur, et sa femme fut le bon génie de ses derniers jours. Elle tint ruelle avec succès. Quand son mari mourut en 1667, elle connut le nombre des amitiés qu'ils s'étaient acquises à la quantité des condoléances qu'elle reçut : il lui en vint de toutes parts, selon son expression, « depuis le sceptre jusqu'à la houlette ».

Scudéry excellait aux pointes comme à la pointe, qu'il s'agît d'escrime à la plume ou à l'épée.

Dans *Lygmadon et Lydias ou la Ressemblance*, des amants se disent des choses rares :

SILVIE

Il est vrai, j'admirais la hauteur de ces bois.

LYGDAMON

Admirez mon amour, *plus grande mille fois.*

SILVIE

Que le bruit de cette onde a d'agréables charmes!

LYGDAMON

Pouvez-vous *voir de l'eau* sans penser à mes larmes?

SILVIE

Je cherche dans ces prés la fraîcheur des zéphirs.

LYGDAMON

Vous devez ce plaisir au *vent de mes soupirs.*

SILVIE

Que d'herbes, que de fleurs vont bigarrant ces plaines!

LYGDAMON

Leur nombre est plus petit que celui de mes peines.

SILVIE

Que ces bois d'alentour ont de routes diverses!

LYGDAMON

Autant que mon amour éprouve de traverses.

SILVIE

Ce petit papillon ne m'abandonne pas.

LYGDAMON

Mon cœur, de la façon, accompagne vos pas.

Cela est mièvre, précieux, forcé, sans conteste. Et pourtant,

dans la persistance de cet amant qui suit son idée et la moule sur les imaginations pittoresques de sa maîtresse, il y a quelque chose qui fait penser au charme de ce duo populaire recueilli par Mistral, le duo de *Mireille*.

Boileau envia le bienheureux Scudéry dont la fertile plume engendrait tant de volumes.

Il avait lui-même un travail trop difficile et la pensée trop astringente pour tolérer tant de facilité; Théophile Gautier l'a rabroué de belle sorte :

— Un des premiers dons du génie, c'est l'abondance, la fécondité. Tous les grands génies ont produit énormément, et il n'y a jamais eu de mérite à rester fort longtemps à faire peu de chose, quoi qu'en puissent dire et Malherbe et Balzac, et tous ces littérateurs difficiles, à qui les fumées de la lampe nocturne engorgent le cerveau de suie, et qui sont malades d'une strangurie de pensées !

Il aimait les curiosités de langage. Dans son discours de réception à l'Académie, il disait :

— L'Académie peut se dire à plus juste titre Porphyrogénète que les empereurs d'Orient, puisqu'elle est née dans la pourpre des cardinaux, des rois et des chanceliers.

Il ajouta ce trait au dernier moment : c'était un revenez-y de la dernière heure, un regain de bel esprit.

Il avait le don, le génie de l'hyperbole, de cette espèce qu'on nomme gasconnade. Il vous tirait des pétarades de compliments à bout portant, et prenait les lustres pour encensoirs. Dans sa dédicace d'*Alaric* à la reine Christine de Suède, il écrivait :

— Véritablement, ceux qui nous ont voulu faire passer pour les merveilles de l'univers des pyramides, des tombeaux et des colosses, nous ont bien dit par là tacitement qu'ils n'avaient pas de Christines en leur siècle.

Il fut un type rare et original, homme de plume et d'épée, taillant l'une avec l'autre, et posant pour la postérité dans l'at-

titude d'un spadassin à la moustache en crocs, cuirassé de buffleterie, et qui a taché d'encre la plume de son feutre.



Voici une figure moins martiale, et c'est la silhouette longue, vêtue de noir, de l'abbé Cotin.

Charles Cotin (1), naquit à Paris et fit de bonnes études. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, l'italien, l'espagnol, l'astrologie. Comme tous les poètes du temps, il célébra la prise de la Rochelle, et ce fut son début. En 1631, des vers sur la mort d'un ami plurent par leur sentiment simple et vrai. En 1634, son poème *La Jérusalem désolée*, fut d'une touche assez forte et nerveuse, pour que nous citions cette strophe des plaintes de Jérémie :

Aux lions des forêts tes portes sont ouvertes,
Tes places ne sont plus que des terres désertes,
Et l'herbe croît partout où s'élevaient des tours.
Tes murs sont démolis, et leur fameuse enceinte
Est un fameux cercueil plein d'horreur et de crainte,
Où les morts ont soûlé la rage des vautours.

Boileau n'aurait pas trouvé à y mordre. Mais il se passera trente années avant que Boileau s'occupe de lui.

Entré dans les ordres vers 1635, il suivit la mode, et fut petit abbé de cour. Il fit sa réputation par un recueil d'énigmes ingénieuses, sur une pendule, le canon, la poudre, l'imprimerie, l'œil. On aimait les rondeaux ? il fit des rondeaux. Les dames de la haute société raffolèrent de ses vers. L'Académie l'appela à elle en 1655. Il n'en devint que plus ardent à écrire: de 1655 à 1665, il élucubre, entre autres :

Traité sur l'immortalité de l'âme;

Poésies chrétiennes;

Uranie ou Métamorphose d'une nymphe en oranger;

La Pastorale sacrée, paraphrase du Cantique des Cantiques, avec une intéressante introduction;

(1) 1604-1682.

Œuvres galantes;
Odes Royales.
Admirez cette variété !

Il fut alors au pinacle. Le Roi et la Cour devinaient ou ne devinaient pas ses énigmes. Mademoiselle, dans la rue, se penchait à la portière de son carrosse afin de lui crier bravo ! pour son dernier sonnet; il jouait au volant avec les marquises, qui lui envoyaient du cotignac. Il cultive tous les genres au goût du jour, les portraits, les métamorphoses, madrigaux, épigrammes; il les prodigue, il les multiplie, et il oublie que « le papier reste ». Le commerce presque exclusif des femmes a poli ses mœurs et cultivé son esprit, et il eût été le plus heureux des abbés, si sa félicité n'eût excité l'envie de Ménage, qui le persécuta, excité au jeu par Mlle de Scudéry : celle-ci en voulait à Cotin pour ce madrigal de lui à son adresse :

Les écrits de Sapho menèrent tant de bruit
Que cette nymphe en devint sourde.

Ce fut la guerre, et on se passionna de part et d'autre. Molière porta le sujet à la scène, et Cotin, qui le crut d'abord son ami, se réjouissait de voir le poète comique se donner « à la Ménagerie », c'est-à-dire attaqu r Ménage. Il raconte même avec ingénuité ce détail d'affichage pour *Les femmes savantes:*

Les comédiens ont mis dans leurs affiches qu'il faudra retenir les loges de bonne heure, et que tout Paris y doit être, parce que toutes sortes de gens, grands et petits, mariés ou non-mariés, sont intéressés au *ménage*. C'est une plaisanterie de Comédien.

Il ne se reconnut pas dans Trissotin, qui fut d'abord Tricotin: et nous aurons à revenir sur ce sujet en parlant de Molière. Celui-ci fit réciter par Trissotin des vers de Cotin qu'il serait malaisé de défendre :

Sonnet à Mademoiselle de Longueville, à présent duchesse de Nemours, sur la Fièvre Quarte.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

Quoi! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang,
Et nuit et jour vous fait outrage!

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

(Œuv. mêl. Edit. 1659, II, 78.)

Il y joignit cet autre madrigal :

L'amour si chèrement m'a vendu son lien
Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien;
Et quand tu vois ce beau carrosse
Où tant d'or se relève en bosse
Qu'il étone tout le pays
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis pas qu'il est *amarante*
Dis plutôt qu'il est *de ma rente.*

(Edit. 1659 II. 443.)

Bélise a raison: cela se décline, ma rente, de ma rente, amarante, et c'est du bien piètre calembour.

Cotin fut digne, et ne riposta point. Un jour, Dangeau reçut à dîner magnifiquement tous les académiciens, ses confrères.

M. Cotin n'était point de ce nombre, de peur, dit-on, qu'on ne crût qu'il s'était servi de cette occasion pour se plaindre au Roi de la Comédie qu'on prétend que M. Molière avait faite contre lui; mais on ne peut croire qu'un homme qui est souvent parmi les premières personnes de la Cour et que Mademoiselle honore du nom de son ami, puisse être l'objet d'une si sanglante satire. Le portrait, en effet, qu'on lui attribue ne convient point à un homme qui a fait des ouvrages qui ont eu une approbation aussi générale que ses paraphrases sur le *Cantique des Cantiques*. Je ne parle point de ses œuvres galantes, dont il y a plusieurs éditions: ce sont des jeux où il s'amusait avant qu'il fît la profession qu'il a embrassée avec autant d'austérité qu'on sait qu'il fait maintenant.

Cette note du *Mercure galant* constate que Cotin avait au moins une part de l'opinion publique avec lui.

Mais il semblait que son sort fût de fournir le théâtre de poésies ridicules, car il figure aussi dans Boursault, dans la comédie *Le Mercure galant*, où le poète Beaugénie récite presque textuellement cette énigme fameuse de l'indiscret Cotin :

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu mon être tire,
Et personne à peine ose dire
Ni qui je suis ni d'où je sors.
Je parle et me tais à la fois
Et bien souvent lorsqu'on me presse
Je deviens femelle traîtresse
D'hardi mâle que je serois.

Après Ménage et Molière, ce fut Boileau qui le tourmenta avec une insistance d'ailleurs flatteuse, puisqu'elle marquait qu'un coup n'y suffisait pas.

Tantôt c'est une épigramme :

En vain, par mille et mille outrages
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'Univers.
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile:
C'est de m'attribuer ses vers.

Tantôt c'est une rapide mention :

Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux;
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie.

C'est surtout au grand succès des sermons de l'abbé Cotin que s'en prit Boileau, comme s'il en était particulièrement gêné. Ce succès était incontestable, et ses sermons étaient souvent fort originaux. Ce prédicateur suivait le goût du jour :

— Une fois, dit Tallemant, en prêchant, du temps que le cardinal de Richelieu avait si fort la comédie en tête, il dit: « *Quand Jésus-Christ acheva sur le théâtre de la croix, la pièce de votre salut.* »

L'abbé de Villiers conte encore ce trait plaisant :

— Il ne faisait jamais de sermon qu'il ne l'eût annoncé: *A demain, Messieurs; c'est un sujet capable de faire fendre les pierres.* On riait de l'annonce, et l'on ne riait guère moins du sermon.

Boileau s'acharnait. Monchesnay explique :

— C'est la fatale nécessité de la rime qui a attiré à l'abbé Cotin tous les brocards répandus contre lui dans les satires de M. Despréaux. Ce poète récitait à Furetière la Satire du repas et se trouvait arrêté par un hémistiche qui lui manquait:

Si l'on est plus à l'aise, assis dans un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne...

— Vous voilà bien embarrassé, lui dit Furetière, et que ne placez-vous l'Abbé Cotin? Il ne fallut pas le dire deux fois, ce qui justifia la vérité des deux vers suivants:

Et malheur à tout nom qui propre à la censure
Peut entrer dans un vers sans rompre la mesure.

Il n'y faillit pas.

Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.

Et l'ironie amère de cette hyperbole apparaissait au voisinage de cette déclaration :

Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ?

Ailleurs encore, ne suppose-t-il pas ce langage de Cotin fustigeant Boileau :

Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace;
Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Cotin répliqua par la *Critique désintéressée sur les satires*

du temps. Boileau Despréaux, qu'il appelait *des Vipéreaux*, l'en railla derechef :

Qui méprise Cotin n'estime point son roi
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Cotin avait 68 ans. Boileau avait 36 ans. Le vieillard ne répondit plus.

Il ne cessa d'écrire, de prêcher, non sans succès, malgré sa voix très affaiblie.

Ses héritiers, irrités d'une mesure qu'il avait prise dans le ménage de ses biens, le citèrent en justice pour lui imposer un tuteur. Cotin n'avait rien moins à défendre que sa raison, accusée de déraisonner. Nouveau Sophocle, il convia ses juges à un de ses sermons. Ils y allèrent, se firent la conviction que cet orateur si âgé et si éloquent n'était pas dément, et condamnèrent les héritiers.

Il paraît probable que Boileau fut ici, comme tant de fois, injuste et excessif dans sa haine des beaux esprits. Certes, l'abbé Cotin ne fut pas un aigle : il ne semble pas qu'il ait été aussi ridicule que Boileau le fait, et il ne faut accepter le jugement du satirique que sous bénéfice d'inventaire.

Dans ses poésies, Cotin rencontra parfois la grâce, l'aisance, la délicatesse ; ce madrigal n'est point déplaisant, adressé à une jolie femme, dont il dit :

Tout cède à sa belle présence,
Et, de peur que rien ne l'offense,
Le soleil éteint son flambeau;
Il va se retirer sous l'onde,
Et laisse à cet astre plus beau
La charge d'éclairer le monde.

Cette épigramme n'est pas sans finesse et a bien souvent des occasions d'être vraie :

Ce grand peintre, dont l'art surpasse la nature,
A fait pour Sylvanire un portrait si charmant,
Qu'il faut souhaiter seulement
Qu'elle ressemble à sa peinture.

Ceci encore est assez joli :

Philis s'est rendue à ma foi ;
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions là que trois : elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

Mais on aura beau faire : Boileau est le plus fort, et le pli est pris. La défense ou le panégyrique de Cotin sont impossibles et seraient inutiles ; le siège de la postérité est fait ; pour les morts comme pour les vivants, l'opinion est une tyrannie, et le trait de cette épigramme du temps est sans réplique :

Savez-vous en quoi Cotin
Diffère de Trissotin?
Cotin a fini ses jours.
Trissotin vivra toujours.

* * *

Trissotin appelle Vadius, et celui-ci n'est pas loin, car voici Ménage.

Si l'on dit Voiture-le-bel-Esprit, il faut dire Ménage-le-Savant. Et en quoi est-il besoin de retenir le nom de ce Ménage (1) ? Il le faudrait, par le rôle important qu'il joua dans la société littéraire alors même qu'il n'eût pas été immortalisé par Molière : car le *Vadius* des *Femmes Savantes*, c'est lui.

Vous vous rappelez la scène. Trissotin, — il figurait l'abbé Cotin et il portait son vêtement, — enchante par ses poésies galantes et précieuses, Philaminte et Bélise, quand arrive Vadius qui, après un échange outré de compliments, finit par se prendre de bec avec son rival en poésie. Le plus gros reproche dont il est éclaboussé est celui de plagiat. Il avait beaucoup lu et compilé, et il devait à de très vastes connaissances sa réputation très réelle.

Son entrée dans la vie fut assez agréable. Recherché par le prince de Conti, il lui fut enlevé par le cardinal de Retz,

(1) 1613-1692.

et tous deux durent le céder à Mazarin. Ces protections utiles se manifestaient par des pensions et des bénéfices sans charge d'âmes. Parmi ses confrères, il se lia avec Chapelain, avec Balzac, et d'autres ; on se réunissait chez lui, près du cloître Notre-Dame, les mercredis : c'étaient les Mercuriales de Ménage. Il était célèbre avant d'avoir rien écrit, car il n'avait jusqu'alors composé qu'une vie de Montmaur, en latin. Une diatribe contre l'Académie Française, en 1638, le mit tout à fait en vogue, et lui valut une renommée qu'il paya du refus perpétuel de sa candidature à l'illustre Compagnie, dont il fut toujours évincé, malgré le président Rose qui disait :

— On le refuse à cause de sa satire; elle eut dû l'y faire recevoir, comme on force un homme à épouser une fille qu'il a déshonorée.

Mais ce fut M. Bergeret qui fut nommé.

Ménage était pourtant fort apprécié, et tous les écrivains du temps l'avaient en estime, Huet, Pellisson, Scudéry, Vaugelas, Conrart; Boileau même l'épargna.

Son vaste esprit et sa prodigieuse mémoire embrassaient tout. Il était doué de façon peu commune. Il savait toutes les langues, il n'écrivait pas moins purement en italien ou en latin qu'en français.

— Ménage a prouvé, disait Voltaire, qu'il est plus facile de faire des vers en italien qu'en français. Ses vers italiens sont estimés même en Italie.

Un des nombreux ennemis ou envieux de Ménage, le P. Bouhours, lui rendait indirectement cet hommage :

— Est-ce se moquer de M. Ménage que de l'appeler savant homme? Ne l'est-il pas en effet? Et avons-nous en France un homme plus universel ? En avons-nous un qui soit tout ensemble, comme lui, grammairien, poète, jurisconsulte, historien, philosophe? C'est dommage qu'il ne soit aussi théologien. S'il avait lu saint Augustin et saint Thomas, autant qu'il a lu Coquillard et Rabelais, qu'il cite à toute heure, ce serait le premier homme du monde.

Sous l'ironie malveillante, il reste la constatation d'un savoir immense et reconnu.

Bayle l'a justement appelé le « Varron Français ». Ménage eut de Varron la science étendue, variée, et la curiosité en éveil sur toutes les avenues du savoir humain.

Il avait écrit, en italien, une étude sur l'origine de la langue italienne ; en français, un Dictionnaire étymologique, qui a marqué le premier pas dans les études philologiques ; des Miscellanées ou mélanges curieux; des *Poemata* qui sont ses poésies en latin, en italien, en français ; des remarques sur le Tasse, des commentaires sur Diogène Laërce, sur les poésies de Malherbe, une histoire de la ville de Sablé, un pamphlet, *l'Anti Baillet.* Ses bons mots furent rassemblés dans un recueil fort utile encore, le fameux *Menagiana.* Les éloges qu'on a faits de lui ont été réunis par ses propres soins, puis publiés dans le *Liber Adoptivus ;* c'était marquer le cas qu'il faisait de la bonne opinion des autres.

Ses liaisons avec des dames de beaucoup d'esprit lui ont fait honneur dans le monde; car il est si rare que tant de grec et tant de grammaire n'étouffe pas les talents qu'il faut avoir pour être d'une conversation polie et galante auprès des dames de qualité, que c'est une espèce de prodige. *(Bayle.)*

Ses amours sont célèbres, et n'étaient point mal placées.

Il eut Mme de Sévigné pour élève, il lui apprit le grec et le latin. Il l'aima sans trop de retour.

Il aima aussi Mme de Longueval. Et aussi Mlle de Lavergne, qui devait devenir Mme de La Fayette.

Bussy parle plaisamment des amours de Ménage et de sa spirituelle et implacable cousine, qui ne s'effaroucha point d'une passion sans intérêt pour elle :

Ménage étant devenu amoureux de Mme de Sévigné, et sa naissance, son âge et sa figure l'obligeant de cacher son amour autant qu'il pouvait, se trouva un jour chez elle dans le temps qu'elle allait sortir pour faire quelques emplettes; sa demoiselle n'étant point en état de la suivre, elle dit à Ménage de monter dans son carrosse avec elle. Celui-ci, badinant en apparence, mais, en effet, étant fâché, lui dit, qu'il lui était bien rude de voir qu'elle n'était pas contente des rigueurs qu'elle avait depuis si longtemps pour lui, mais qu'elle le méprisait encore au point de croire qu'on ne pouvait médire de lui et d'elle. « Mettez-vous, lui dit-elle, mettez-vous dans mon carrosse; si vous me fâchez, je vous irai voir chez vous.

Sa passion pour Mlle de Lavergne, l'induisit à traduire ce nom en latin et à saluer *Laverna*, déesse latine des voleurs, — dans Laverne qui lui volait son cœur. Molière a paraphrasé le mot dans les *Précieuses :*

> Oh ! oh ! je n'y prenais point garde !
> Tandis que sans songer à mal, je vous regarde,
> Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur?
> Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

On retourna le madrigal en épigramme contre son auteur, qui avait la fâcheuse habitude de piller tous les auteurs, anciens et modernes, comme Molière l'a noté, et l'on écrivit, en latin, ce qui peut se lire ainsi :

> Non, ce n'est pas Lélie et ce n'est pas Corinne
> Qui partagent ton cœur;
> Dans les écrits d'autrui tu puises ta doctrine,
> Tes larcins ont chez toi mis Laverne en honneur.

Il a été mêlé à quelques querelles célèbres. D'abord, celle des Trois Unités, pour laquelle il rompit des lances contre l'abbé d'Aubignac, et prouva que Térence ignorait cette règle dramatique. Puis celle, plus grave, qu'il soutint contre le P. Bouhours, pour défendre la chasteté de ses mœurs, en montrant que Bouhours était incapable de connaître rien à rien.

Ils se réconcilièrent par la suite, ce qui suggérait à Ménage cette réflexion bien véritable :

> Notre goût change avec nos sentiments ; depuis que je suis réconcilié avec le P. Bouhours, je trouve ses ouvrages meilleurs.

Cotin, Baillet, Cousin, Salo, furent aussi quelques-uns des ennemis contre lesquels il partit vaillamment en guerre.

S'il est resté de lui peu de chose, c'est qu'il a partagé le sort de tous les brillants causeurs, — ces artistes de salons, ces virtuoses de la parole, qui sont destinés à l'oubli posthume, comme les virtuoses d'art. Leur nom du moins doit leur sur-

vivre et retrouver une petite place dans l'histoire des idées et des mœurs, sinon dans celle des livres.

On raillait sa verbeuse facilité ? C'était la constater, et marquer l'endroit par où il plaisait au monde. Ainsi fait Tallemant des Réaux quand il conte :

Dès qu'on parle de quelque chose : « Vous souvient-il, dit-il, du mot que je dis sur cela? » Car jamais il n'y eut une plus sèche imagination, et il n'entretient les gens que de mémoire. Toutes les fois qu'il a mangé chez moi, nous avons pris plaisir à lui faire dire une même sottise. On n'avait qu'à lui dire: « Monsieur Ménage, je vous prie, donnez-moi une pomme de reinette; il me semble que vous vous y connaissez bien. — Vous avez raison, disait-il aussitôt, car je me pique de me connaître en trois choses, en œufs frais, en pommes de reinette et en amitié. » Voyez le bel assemblage! Cela me fait souvenir de M. de Mâcon, Lingendes (Jean de Lingendes, nommé évêque de Mâcon en 1652), qui disait que les trois livres qu'il aimait le mieux c'étaient la Bible, Erasme et l'Astrée; et aussi de M. de Beaufort. Un jour qu'il était chez Mme de Longueville, cette princesse dit qu'il n'y avait rien au monde qu'elle haït plus que les araignées; Mlle de Vertus dit qu'elle ne haïssait rien tant que les hannetons. « Et moi, dit M. de Beaufort, je ne hais rien tant que les mauvaises actions. » Voilà qui était à peu près assorti comme les œufs frais, les pommes de reinette et l'amitié.

C'est bien épiloguer sur un mot qui n'eut rien de bien répréhensible, et qui a pu faire quelquefois sourire des convives moins prévenus.

Notons encore ce trait rapporté par le *Journal des Savants* .

Parlant naturellement beaucoup et aimant à débiter ce qu'il savait, il ne laissait qu'à peine la parole aux autres dans toutes les assemblées. Pour s'en excuser, il disait que quand il était en Anjou, il y passait pour taciturne parce que les autres y parlaient encore plus que lui. Sa mémoire, qui était prodigieuse, lui fournissait sur toutes sortes de sujets des vers grecs, latins, italiens et français, qu'il répétait souvent sans crainte d'ennuyer ceux qui ne les entendaient pas. Elle lui fournissait aussi quantité de bons mots qu'il avait appris dans sa jeunesse et dont les meilleurs étaient du prieur Bautru des Matras. Ses contes paraissaient étudiés, parce qu'il les exprimait toujours en mêmes termes; ce qui donna lieu à un des plus anciens de l'Académie Française de dire un jour qu'il savait parfaitement *son Ménage*, et que depuis trente ans qu'il lui entendait faire ses contes, il n'y en avait plus aucun qui lui fût nouveau.

Ainsi que tous ceux qui parlent beaucoup, il eut, comme on

dit, la langue parfois un peu longue ; Tallemant assurait qu'il eût perdu « plutôt un ami qu'un bon mot ».

— A Angers, dit-il, quoique tout Angevin pour l'ordinaire soit goguenard et médisant, il était fort décrié pour la médisance. Une fille (Mlle de Mourion) lui en faisait un jour la guerre. « Mais savez-vous bien ce que c'est que la médisance? lui demanda-t-il. — Pour la médisance, dit-elle, je ne saurais bien dire ce que c'est: mais, pour le médisant, c'est M. Ménage.

Sa médisance avait des formes et trouvait de jolis traits, ainsi quand il baptisa « Belles Infidèles » la traduction de Perrot d'Ablancourt : le sobriquet devait faire fortune.

— Il disait en effet, que les traductions de d'Ablancourt étaient comme une femme d'Angers qu'il avait aimée ; belle, mais peu fidèle. D'Ablancourt le laissait dire, et répondait : « Nous sommes amis, mais je ne prétends pas l'empêcher de babiller. Nous faisons comme l'empereur et le Turc, qui laissent un certain pays entre eux deux, où il est permis de faire des courses sans rompre la paix. »

Voilà deux belligérants en assez doux commerce d'esprit. Ménage, au demeurant, avait du bon sens, car après les *Précieuses*, de Molière, il déclarait fort sincèrement à Chapelain :

— Monsieur, nous approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être indiquées si finement. Il nous faudra brûler ce que nous adorions.

Mais avec lui, il faut, on le voit, parler plutôt de l'homme que de l'œuvre. Il le faut; Ménage a beau n'occuper que peu de place dans les bibliothèques, il en a occupé une grande dans l'histoire des mœurs.

Aussi est-ce sans regret que nous abandonnons l'examen de ce qu'il écrivit. La Monnoye a dit :

Laissons en paix Monsieur Ménage;
C'était un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis;
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui dont les vers et dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

Cette sévérité est extrême et injuste : nous n'en appellerons pas : le meilleur de Ménage s'est envolé et évanoui à tout jamais, je veux dire le charme et la virtuosité d'un causeur mondain qui avait sur ses semblables l'avantage solide d'une science aussi vaste, qu'intelligente et profonde.



Voici un savant encore, un latinisant, mais plus frivole et tout à fait poète. C'est le charmant Benserade.

L'aimable homme et le galant esprit que Benserade (1), ce Normand dont le nom a déjà quelque chose de cavalier et de gascon !

Né de parents protestants, il fut, on ne sait par quel hasard ni pour quelle cause, baptisé catholique. A sept ans, il était déjà madré comme les gas de son pays. Il s'appelait, de son prénom, Isaac. Lors de sa confirmation, l'évêque lui dit :

— Mon petit ami, vous portez un nom bien juif pour un chrétien. Ne voulez-vous pas qu'on vous le change ?

— Si fait, répondit le petit bonhomme, mais qu'est-ce que vous me donnerez en échange ?

— Oh ! oh ! fit l'évêque surpris, ne changeons rien à ce nom-là ! Il y a cent à parier qu'il deviendra fameux !

Les biographes se sont martelé la cervelle pour décider si Benserade fut le fils d'un garde-forestier ou s'il appartenait à une très grande famille. La question nous paraît oiseuse, et nous nous rangeons à l'avis de d'Olivet : « S'il avait laissé des enfants, ce serait leur affaire, mais il n'a laissé que des poésies, et à cet égard, peu importe qu'il descende des seigneurs de Malines, ou des Wignacourt. »

D'ailleurs, s'il était rôturier, il devait y pourvoir de lui-même par la suite.

C'était la vanité des poètes que de se tirer de cette rôture et de se mettre du monde. Ainsi fit Benserade. Il se trouva une généalogie ; sur la porte d'une assez belle maison qu'il possédait à Chantilly, on sculpta des armes surmontées d'une couronne de *comte*, ce qui faisait dire à ses amis :

— Il a raison, c'est aux poètes à en faire.

(1) 1612-1691.

C'est ce qui causa, plus tard, l'erreur ou l'émoi des biographes devant ce noble récent.

Il sort du collège. A 23 ans, il fait jouer une *Cléopâtre*. Il se met en renom, et le cardinal de Richelieu le remarque. Sa grâce, son esprit, ses pointes, ses traits, ses concetti, le sacrent bel esprit et les salons se le disputent.

Richelieu, puis Mazarin, le pensionnent grassement, ce qui n'est point pour lui déplaire, car il tenait au solide. On lui fit cette épitaphe :

> Ce bel esprit eut trois talents divers
> Qui trouveront l'avenir peu crédule:
> De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
> Sans qu'ils le prissent de travers;
> Il fut vieux et galant sans être ridicule,
> Et s'enrichit à composer des vers.

Il savait ainsi joindre l'agrément à l'utile. A la mort de Richelieu, il rima ses regrets intéressés :

> Ci gît, oui gît, par la Morbleu
> Le cardinal de Richelieu,
> Et, ce qui comble mon ennui,
> Ma pension avecque lui.

Il plaisait, il amusait, on le trouvait étourdissant, et en somme à peu de frais. Jugez-en. Dans une société, une demoiselle chantait, qui avait l'haleine gravéolente.

— Oh ! dit Benserade, les paroles sont belles. Mais (et il secoue son mouchoir) l'air ne vaut rien.

Des mots pareils suffisaient au goût peu exigeant de ces sociétés. D'autres étaient plus mordants, et il arriva à Benserade que des dames de qualité lui dirent :

— Vous avez fait des vers contre moi; dans notre race il n'y a pas de poète pour vous répondre, mais nous avons nos gens pour vous faire bâtonner.

Scarron a daté le fait :

> L'an que le sieur Benserade
> Fut menacé de bastonnade.

Et malgré tout, il était charmant, élégant, choyé, recherché. Dans ses portraits, sous la grande et large perruque, on prendrait ce fin visage pour celui d'un petit poète de la régence : il en avait le masque et l'esprit.

Pendant la minorité de Louis XIV, c'était lui qui composait les ballets, avec tant d'esprit et d'à-propos que tout le monde en était ravi. Les courtisans souriaient aimablement en reconnaissant des allusions fines, des allégories délicates, des portraits au vrai, et le jeune roi s'amusait fort à y prendre sa place et à y danser lui-même, consacrant ainsi royalement le génie du poète de cour. Aussi, le privilège qui fut fait sous son inspiration pour les œuvres de Benserade disait-il à ce sujet :

— La manière dont il confondait, dans les vers qu'il faisait pour les ballets, au commencement de notre règne, le caractère des personnages qui dansaient avec le caractère des personnages qu'ils représentaient, était une espèce de secret personnel, qu'il n'avait imité de personne, et que personne n'imitera jamais de lui.

Il manquait à cette auréole l'éclat de quelque grande querelle publique. Elle arriva, et l'on peut dire que ni les verts et les bleus, à Byzance, ni les noirs et les blancs à Florence, ni les Bourguignons et les Armagnacs, ni les whigs et les tories, ni les classiques et les romantiques, ne mirent plus d'acharnement dans leur division que les deux partis de la société d'alors, à propos de Job et d'Uranie.

— Etes-vous Jobelin ?

— Etes-vous Uraniste ?

Telle était la première question qui se posait à l'arrivée d'un personnage nouveau, et c'est de ce point de vue, c'est sous cet angle que s'orientèrent toutes les démarches et tous les engouements du monde. Qu'était-il advenu ? Que Voiture avait fait ce sonnet dédié à une dame, qu'il appelait Uranie :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie;
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir;
Et je ne vois plus rien qui pût me secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie;
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'invite à la révolte et me promet secours;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Au même moment, Benserade avait fait une paraphrase du livre de Job, et en l'envoyant à une dame, il avait mis en tête ce sonnet liminaire :

Job, de mille tourments atteint.
Vous rendra sa douleur connue:
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue:
Il s'est lui-même ici dépeint;
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Quoi qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il eut des peines incroyables;
Il s'en plaignit, il en parla.
J'en connais de plus misérables.

Quel des deux sonnets était le meilleur? *Tu vitula, tu dignus, et hic !*

Balzac devait plus tard donner cet avis sage en son style précieux :

— Le sonnet d'Uranie fut trouvé beau dès le jour de sa naissance. J'en parle comme ayant été la sage-femme de ce bel enfant, et l'ayant reçu venant au monde. Uranie ne le vit qu'après moi; et, tout chaud qu'il était, immédiatement après sa production, je le portai au bonhomme M. de Malherbe, qui en devint jaloux. Je m'intéressai avec chaleur, à ce qui regardait la gloire de mon ami. Je louai son nouveau-né sans exception et sans réserve. Il me plut de la tête aux pieds... Depuis ce temps-là, je n'avais pas changé d'avis, et je me reposais de bonne foi dans ma première opinion. Mais, au bruit de la cour et à la prière qui m'a été faite, ayant pris les lunettes de la vieillesse, qui sont peut-être plus assurées que mes yeux du temps passé, je confesse que j'ai un peu modéré la violence de mon amour. J'ai trouvé le sonnet encore beau, mais non pas si beau qu'auparavant.

Et nous voilà fixés.

Mais vous voyez la façon dont on s'exprime dans le bel air, et que Molière copiait d'après nature, dans les *Femmes Savantes*, les comparaisons de Trissotin annonçant la lecture d'un impromptu :

TRISSOTIN, à *Philaminte.*

Hélas! C'est un enfant tout nouveau-né, madame:
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE

Pour nous le rendre cher, il suffit de son père !

TRISSOTIN

Votre approbation lui peut servir de mère.

Uranie avait pour elle Mme de Montausier, Mme de Sablé, la princesse de Longueville; son frère, prince de Conti, était pour Job. La société fut divisée comme elle devait l'être rarement. Et nous ? pour qui serons-nous ? Car enfin il serait étrange de traverser une aussi chaude querelle sans prendre parti. Aussi bien notre parti est-il pris, et tout en convenant d'abord que, des deux sonnets, aucun n'est bien fameux, décidément, nous serons uranistes.

Dans *Uranie*, il faut bien le reconnaître, le style est ferme, plein, le sens complet, la phrase solide, sans trous ni chevilles; les rimes sont fortes et bonnes, la cadence est musicale, et si le second couplet répète un peu le premier, du moins l'idée s'élargit et se développe par la suite, où l'on voit la raison venir en lutte contre l'amour, puis succomber devant lui et donner du surcroît à l'empire des sens. Le platonisme final élève encore la pensée et grandit l'inspiration qu'elle épure. Sans doute il serait plus correct de dire *je ne vois plus rien qui puisse ni qui sache;* c'est une petite tache. Mais il y a deux beaux vers, d'une venue aimable et d'une sonorité douce.

L'absence ni le temps ne m'en saurait guérir.

Et :

Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle.

Vraiment, ce sonnet est harmonieux, fini, charmant, et si ce n'est pas le chef-d'œuvre de la force nerveuse, c'est du moins une merveille de douceur.

Mais Job ? Oui, il est bien joli aussi, bien mièvre, bien vide, avec des défauts plus nombreux et plus apparents.

Il est plus court, et il semble plus long, parce que la pensée n'avance pas et patine; les expressions sont beaucoup plus laborieuses ; *vous rendra sa douleur connue* pour *vous fera connaître sa douleur*, est bizarre et embarrassé ; des *patiences*, au pluriel, étaient un terme de moinerie, et désignaient les chemises à scapulaires des novices; patience n'a de pluriel qu'en ce sens. (*Dict. de Trévoux.*) Au sens de vertu, la patience est trop rare pour avoir un pluriel. Et quelle énorme cheville, ce *raisonnablement* du troisième vers ! et ces rimes par les plus plates épithètes, *incroyables* et *misérables*. Ne regardons pas plus loin : non, nous ne sommes pas Jobelins; nous sommes avec Mme de Longueville qui n'aime pas Job, et à qui Mlle de Scudéry écrivait aimablement :

Je vous le dis en vérité,
Le destin de Job est étrange
D'être toujours persécuté
Tantôt par un démon et tantôt par un ange.

Le prince de Conti, lui, ne se compromettait plus, et concluait en normand sur ces deux bruyants sonnets :

L'un est plus grand, plus achevé;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Une querelle de pareilles proportions suffit pour amener Benserade au Pinacle de la renommée.

Boileau en enragea, et déblatéra contre cet intrigant heureux, qui lui fournit un jour une comparaison digne d'être rapportée :

— Les Rondeaux de Benserade trouvèrent à la Cour un défenseur, Prince d'un très grand esprit. Ce Prince qui était le duc d'Enghien, fils du grand Condé, ayant M. Despréaux dans son carrosse, ne cessait de plaindre le pauvre Benserade, car enfin, disait-il, « ses rondeaux

sont clairs, ils sont parfaitement rimés, et disent bien ce qu'ils veulent dire ». M. Despréaux répondit au Prince : « Monseigneur, il y a quelque temps que je vis, sous les Charniers des SS. Innocents, une estampe enluminée qui représentait un soldat poltron qui se laissait manger par les poules ; au bas de l'estampe étaient ces vers :

Le soldat qui craint le danger
Aux poules se laisse manger.

Cela est clair, cela est bien rimé, cela dit ce que cela veut dire; cela ne laisse pas d'être le plus plat du monde. »

Benserade fut de l'Académie Française en 1674. Peu après, par une ingéniosité bizarre, il mit en rondeaux, — on en parle encore, — les *Métamorphoses* d'Ovide, qui furent publiées pour le Dauphin avec de belles planches, d'après Lebrun. Chapelle en rima ainsi son opinion :

— A la fontaine où l'on puise cette eau
Qui fait rimer et Racine et Boileau
Je ne bois point, ou bien je ne bois guère.

Dans un besoin, si j'en avais affaire,
J'en boirais moins que ne fait un moineau.
Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aisément, s'il le faut, un rondeau
Que je n'avale un plein verre d'eau claire
A la fontaine.

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau:
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Il est heureux pour La Fontaine que cette besogne superflue n'ait plus été à faire : il y aurait sans doute aussi mal réussi que Benserade dans les fables, car il s'y exerça, et en voici une parmi les moins faibles :

— Le milan, une fois, voulut payer sa fête :
Tous les petits oiseaux par lui furent priés ;
Et comme à bien dîner l'assistance était prête,
Il ne fit qu'un repas de tous les conviés

L'année du Cid, il donna *Iphis et Iante*, comédie, et une

tragédie, *La mort d'Achille et la dispute de ses armes* ; *Gustophe*, tragi-comédie, et *Mélègre*, tragédie, complètent son répertoire dramatique.

Il mena une vie agréable, facile, choyée.

Louis XIV n'oublia jamais que Benserade avait fourni sa jeunesse de ballets aimables, et avait tenu la plume pour sa correspondance royale avec Mlle de Lavallière.

Benserade vécut fort vieux, et fut atteint par les infirmités. A quatre-vingts ans, il fallut l'opérer ; le chirurgien fut maladroit, coupa une artère, ne sut comment la refermer, et s'enfuit épouvanté, laissant le poète mourir tout seul : c'est le plus grand malheur qui lui arriva.

Boileau retint ce trait :

— Benserade était si fort accoutumé à la pointe que même en mourant il en fit une. « C'est un homme mort, disaient les médecins à sa garde ; cependant, continuez à lui faire manger de la poule bouillie. — Pourquoi du bouilli, dit Benserade, puisque je suis frit ? »

On a toujours l'oraison funèbre qu'on mérite.



Nous ne quitterons pas le salon sans nous faire nommer encore quelques habitués de seconde marque, dont il faut connaître qu'ils ont existé. Ainsi, le prudent et silencieux Conrart, qui avait quelque veine poétique, une discrétion légendaire, de la fortune et du savoir. Mme de Rambouillet avait de la sympathie pour lui. Il donnait chez lui des fêtes et des réunions fort suivies. Il était huguenot ; son cousin Godeau était évêque ; tous ces poètes de confessions diverses n'en faisaient pas moins fort bon ménage.

Car Godeau fut autant poète qu'évêque. Il dédia un jour au cardinal de Richelieu une paraphrase du *Benedicite*. Le cardinal le remercia en lui disant :

— Vous me donnez *Benedicite*, je vous donne *Grasse*.

Et c'est ainsi que Godeau fut évêque de Grasse, en 1636, l'année du *Cid*.

Ce calembour était digne de ce marquis de Bièvre, qui, au XVIII[e] siècle, devait le rééditer. C'est lui qui, apercevant un jour dans une voiture trois dames de sa connaissance, vint les saluer. Elles l'invitent à monter.

— Pierre, dit l'une, ouvre la portière à M. le Marquis.
— Pierre ? Comment, mesdames, votre cocher se nomme Pierre ? Il est bien mal nommé. Il faut l'appeler Bénédicité.
— Que voulez-vous dire, marquis ?
— Evidemment ! le *benedicite* ne précède-t-il pas toujours les grâces?

Godeau (1), né à Dreux, s'était fait remarquer par les petits vers qu'il envoyait du fond de sa province à l'académie privée qui tenait ses assises chez Conrart. Il y vint en personne, fut présenté à l'Hôtel de Rambouillet, où on l'avait surnommé, à cause de sa petite taille, le *Nain de Julie*. Il fut abbé, petit maître, flûta de menus vers, sut se pousser dans le monde, qui lui fit une grande réputation. Il a beaucoup écrit, et on se demande aujourd'hui à quoi bon ? Une étude sur Malherbe, des paraphrases des Epîtres de saint Paul, une Vie de saint Paul, une Vie de saint Augustin, une Vie de saint François de Sales, une Morale Chrétienne, sans compter environ 15.000 vers qui composent son œuvre poétique, lui valurent une place considérable parmi les écrivains de son temps.

Dans ce même groupe, voici les Colletet, qui furent une dynastie.

Guillaume Colletet (2) un des premiers membres de l'Académie Française ; un des *cinq* de Richelieu, aidait le Cardinal dans son inspiration. C'est lui qui écrivit le prologue de la Comédie des *Tuileries*, et il n'eut pas à s'en repentir, s'il faut en croire Pélisson.

M. Colletet m'a assuré qu'ayant porté au cardinal le prologue des *Tuileries*, celui-ci s'arrêta particulièrement sur trois vers de la description du carré d'eau en cet endroit :

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle...

(1) 1605-1672.
(2) 1598-1659.

Et qu'après avoir écouté tout le reste, il lui donna de sa propre main 50 pistoles avec ces paroles obligeantes : « Que c'étaient seulement pour ces trois vers qu'il avait trouvés si beaux, et que le roi n'était pas assez riche pour payer tout le reste. »

Colletet avait la reconnaissance de la veine ; il remercia Richelieu en lui disant :

Armand, qui pour six vers m'a donné six cents livres,
Que ne puis-je, à ce prix, te vendre tous mes livres ?

Ses poésies ne sont pas sans mérite, non plus que son *Banquet des Poètes*. Voici quelques vers de sa façon :

Si vous avez été mon unique espérance,
Si je n'ai point suivi les pas de l'ignorance,
Si vos seules faveurs ont chatouillé mes sens,
Si j'ai toujours aimé vos plaisirs innocents,
Si, méprisant le soin des richesses du monde,
J'ai puisé mes trésors dans le sein de votre onde ;
Si les peuples m'ont vu préférer mille fois
L'ombre de vos lauriers aux couronnes des rois,
Si je n'ai point haï le vain nom de poëte,
Muses, octroyez-moi le don que je souhaite.
Venez me retirer de la ville et du bruit,
Et que je puisse fuir le monde qui me suit.

Il habitait à Paris l'ancienne maison de Ronsard, et celle-ci était assez magnifique pour qu'on s'étonne de voir le fils de Guillaume, François Colletet, être devenu le type de poète miséreux qui va, crotté jusqu'à l'échine, quêter son pain de cuisine en cuisine.

Pourtant, le père a crié famine, dans ses *Disgrâces* qui constatent qu'Apollon mettait parfois ses muses en gage :

Mon fils, veux-tu savoir l'état de mes affaires ?
Trois savants médecins et deux apothicaires,
Faisant souffrir ma femme, agissent contre moi,
Puisque leurs récipés en forme d'ordonnances,
Epuisent mes finances,
Qui ne sont pas les finances du roy.
Dans cet excès d'inquiétude,
Qui rend mon pauvre esprit incapable d'estude,



Je vois toujours chez moi trois grands feus allumés ;
Et la garde qui veille, et qui veille à ma perte,
Cependant que la nuit me tient les yeux fermés,
A, pour tarir mon vin, toujours la bouche ouverte.

Il y a de Colletet père une *Histoire des Poètes français*, inédite et manuscrite. Elle serait, tout compte fait, intéressante à publier, et par ses renseignements plus proches, et par les jugements de ce poète très connaisseur de la facture.

Ses épigrammes ont une joviale malice. Celle de la femme hydropique est célèbre, mais d'une citation délicate.

Il a répandu en divers traités fort sages la matière de tout un *Art Poétique*.

Comme signe particulier, on peut noter son goût prononcé pour les amours ancillaires : il épousa successivement trois de ses servantes. L'une d'elles méritait cet honneur. Ce fut Claudine.

Il en était féru, et il lui dédiait des madrigaux charmants :

Qui veut voir la même beauté
Jointe à la sagesse divine,
L'amour et la fidélité
N'a qu'à voir ma jeune Claudine.

Claudine Colletet était jolie femme, femme d'esprit, et poète. Mais elle n'avait pas choisi sa naissance. Son mariage répara cette inadvertance du sort. Le malheur voulut que l'heureuse inspiration fût tarie par le trépas de son mari. Les grandes douleurs sont muettes. Claudine ne trouva plus un seul vers quand son époux ne fut plus là. Des esprits médisants prétendirent que la dixième muse avait perdu son fournisseur avec son Apollon. La Fontaine, qui l'avait souvent fort chaleureusement complimentée, conçut un vif dépit d'avoir été berné, et se vengea de la sorte :

Les oracles ont cessé.
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close
Sa femme ne dit plus rien ;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

En cela je plains son zèle,
Et ne sais au par-dessus
Si les Grâces sont chez elles ;
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mère.
Les oracles ont cessé :
Colletet est trépassé.

Guillaume laissait un fils, François (1), qui ne démentit pas une race poétique.

Soldat, puis précepteur, il fut pauvre de toutes les manières, pauvre d'argent et pauvre de génie. Son œuvre n'a pas de grandeur, mais elle donne abondamment à la curiosité. Il a laissé des *Noëls*, un *Tracas de Paris*, des *Antiquités de Paris*. Il est un des premiers chroniqueurs des coins de Paris.

Un jour, en passant rue de la Ferronnerie, son père avait reçu sur la tête une corniche de toit qui se détacha, et il avait rimé avec une fureur pittoresque ce Paris vermoulu, cette rue tortue où l'on a tué un roi et où a failli périr un poète. Le tableau est curieux. François, peintre de Paris, avait donc de qui tenir.

Il sentit se développer en lui ce don spécial de la veine paternelle, et cultiva le genre burlesque pour chanter Paris la grande ville avec humour. Son *Tracas* est un album très agréable de menus croquis, pris en flânant à travers les ponts, les carrefours et les groupes, chez les plâtriers de la rue Saint-Martin, à la foire de Saint-Laurent, à la Pomme de Pin, sur le pont Notre-Dame, à la Croix du Trahoir, aux Gobelins, à Saint-Médard; ce sont des types, des scènes. Un prisonnier que l'on a sauvé, les vols qui se commettent aux assemblées des marionnettes, le marchand de *faillance*, une batterie dans un cabaret, le coche qui part de Paris, un carrosse plein de monde renversé, un crocheteur accrochant le manteau de panne d'un bourgeois, un singe sur une fenêtre, un innocent à qui on jette des pierres, le feu qui prend de nuit à une maison,

(1) Paris, 1628-1680.

le roy qui passe avec ses gardes, le tout avec une pointe de morale, comme dans cette sortie sur la poudre aux yeux :

Dès qu'une personne d'honneur
Prend quelque juppe de couleur,
Ou dès qu'elle change de mode,
Enfin, dès qu'elle s'accommode
Dedans un estat éclattant,
Une bourgeoise en fait autant ;
Elle s'ornera de panaches,
Et s'appliquera des moustaches,
Des postiches, des faux cheveux,
Des tours, des tresses et des nœuds,
Des coëffes demy-blanche ou jaune,
Où les toiles entrent par aune ;
De ces beaux taffetas rayez,
Qui parfois ne sont pas payez,
Car souvent tant de braverie
Cache beaucoup de gueuserie.
Tu t'estonnes de mes discours ?
Je voy ces choses tous les jours;
Et je sçay comme on se gouverne
Parmy ce monde que je berne.
Regarde un peu derrière toy :
Ne croirais-tu pas, comme moy,
Que cette femme, avec son lustre,
Fust espouse de quelque illustre ?
C'est la femme d'un paticier ;
Cette autre l'est d'un espicier ;
Celle qui passe est boulangère ;
Sa compagne est une mercière
Qui tient sa boutique au Palais :
Leurs maris sont-ils pas niais
Et de leurs femmes bien esclaves,
De souffrir qu'elles soient si braves ?
Comment faudra-t-il habiller
Une femme de Conseiller?
Et comment une Présidente?
Puis qu'une moindre Mercadante
Ou la femme d'un Procureur
A plus que ces femmes d'honneur.

Son livre est utile aux historiens de Paris, dont il a vu d'un œil bien ouvert, d'un regard éveillé et fureteur, les curiosités et les verrues.

* * *

Faisons une petite place à Claude Garnier, qui publia, vers

1609, plus de deux cents sonnets, sans compter « dix à douze mille vers qu'il retenait au coffre ». Il faut croire qu'il eut du succès, car il eut des ennemis à qui il répondait sur un ton bien plus orgueilleux que celui que prendra Corneille :

Je suis comme une roche au milieu des orages
Contre leurs vains discours,
Et tel qu'un beau soleil entouré de nuages
Quand il refait son cours.

De tous ces sonnets, il en est quelques-uns qui se sont sauvés de l'oubli total, et nous en lirons un qui ne manque pas de grâce. Il est charmant dans sa galanterie compassée :

Blanche est la neige encore non touchée;
Blanche est l'hermine et la fleur de nos rois ;
Blanche est l'albâtre, et les peuples indois;
Blanc est l'ivoire et blanche est la jonchée.

Blanc est l'oiseau dont la voix épanchée
Rend sur Méandre une mourante voix;
Blanc est celui que Vénus aux beaux doigts
Accouple au frein d'une bride attachée.

Blanc est le marbre en Afrique taillé;
Blanc est le flot par les vents travaillé;
Cent fois plus blanc est ton sein, ma rebelle ;

Et cent fois plus, sans leur faire de tort,
Que le sein blanc de Cyprine la belle,
Et que celui des Charites encor.

Il suffirait à mériter qu'on se rappelât qui l'a fait



Et ceux qu'il faudrait convoquer encore, c'est le subtil Sarrasin, et l'abbé Mathieu de Montreuil, qui rimait galamment :

Cloris à vingt ans était belle
Et veut encor passer pour telle,
Bien qu'elle en ait quarante-neuf;
Il faut la contenter, la pauvre demoiselle,
Le Pont Neuf, dans mille ans, s'appellera Pont Neuf.

Et Charleval, qui fit ce charmant distique :

Amour, tous les autres plaisirs
Ne valent pas tes peines !

Et Saint-Pavin, et Desbarreaux, et Patrix, et tant d'autres, injustement oubliés !

Mais les générations se poussent, et la nouvelle recrue arrive, moins riche et moins brillante que sous Louis XIII et au commencement de Louis XIV. Les jeunes sont moins ardents, moins originaux, moins pittoresques, et il y aurait peu à dire de cette nouvelle phalange, s'il ne fallait nommer quelques élus, comme Mme Deshoulières, ou Chaulieu et La Fare, aux avant-postes du XVIIIe siècle.

* * *

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.

Tous les enfants ont appris et répété ces versiculets bucoliques. Ils sont la gloire de Mme Deshoulières, Antoinette de Ligier de La Garde-Deshoulières (1), femme délicate et distinguée, que son mari, officier au service de Condé, emmena tout d'abord à Rocroi et à Bruxelles.

— Une cour brillante et magnifique y résidait alors, dit Sauvigny. Mme Deshoulières y fut admise et ne tarda pas à s'y attirer tous les regards. Personne en effet n'en était plus digne. La nature l'avait douée d'une beauté peu commune. Elle avait ces grâces, sans lesquelles la beauté n'est rien. Sa taille était grande, ses manières nobles et aimables. Une mélancolie douce qui faisait son caractère habituel, ne la rendait que plus intéressante ; mais elle savait en sortir quelquefois par un enjouement plein de vivacité. On juge bien qu'avec un tel mérite elle ne manqua pas d'adorateurs. Plusieurs personnes du premier rang lui adressèrent leurs hommages. Le prince de Condé fut lui-même de ce nombre. Il vint déposer ses lauriers aux pieds de Mme Deshoulières ; mais ce héros que tant de victoires avaient illustré ne put obtenir un triomphe si flatteur. Fidèle à ses devoirs, elle ne répondit aux sentiments qu'on lui témoignait que par ceux du respect et de l'admiration, et ne fut jalouse que de l'estime d'un tel amant.

(1) Paris, 1637-1694.

Elle reçut mille hommages, et connut les inconvénients de la beauté. Elle repoussa les offres, et avec une telle fierté, qu'elle paya de la prison le crime d'aimer son mari. Celui-ci, comme un prince Charmant des contes de fées, accourut au pied de la tour où languissait son amie, à Vilvorde, et la fit évader. C'est un aimable roman.

Etait-elle jolie? Elle le fut, car elle était déjà d'un certain âge quand La Fontaine lui adressa, en 1684, cette ballade impertinente, « en réponse à la ballade de Mme Deshoulières », dont le refrain est: *On n'aime plus comme on aimait jadis*, avec cet envoi peu civil :

Toi qui te plains d'Amour et de ses traits
Dame chagrine, apaise tes regrets ;
Si quelque ingrat rend ton humeur bourrue,
Ne t'en prends point à l'enfant de Cypris ;
Cause il n'est pas de ta déconvenue :
Quand la dame est d'attraits assez pourvue,
On aime encor comme on aimait jadis.

Le nom d'Antoinette a été mêlé à une fameuse querelle littéraire, la querelle de *Phèdre* et la lutte de Pradon contre Racine. Pourquoi Mme Deshoulières n'aima-t-elle pas Racine? D'abord parce qu'elle était engagée par ses relations dans l'autre camp, celui de l'Hôtel de Bouillon, et puis, dans l'espèce, et s'il s'agit de *Phèdre*, pour cette raison que sa fille a contée:

— Dans le temps que M. Racine faisait des tragédies, Pradon en faisait aussi. Quoique M. Racine fût bien au-dessus de Pradon, il ne laissait pas de le regarder comme une espèce de concurrent, surtout quand il sut que Pradon composait en même temps que lui la tragédie de *Phèdre*... Pradon venait souvent chez ma mère pour laquelle il avait beaucoup de considération, et au goût de qui il avait assez de confiance pour la consulter sur les ouvrages qu'il faisait... La *Phèdre* de M. Racine et celle de M. Pradon furent prêtes à être jouées en même temps. Celle de M. Racine fut promise et annoncée pour le premier jour de l'année 1677 ; celle de Pradon fut jouée quelques jours après à l'hôtel de Guénégaud. Ma mère voulut voir la première représentation de la *Phèdre* de Racine. Elle envoya retenir une loge quelques jours à l'avance à l'hôtel de Bourgogne ; mais Champmeslé, qui avait soin des loges, fit toujours dire aux gens qui venaient de la part de Mme Deshoulières qu'il n'y avait pas de places et que toutes les loges étaient retenues. Ma mère sentit l'affectation de ce refus et en fut

piquée : « J'irai pourtant en dépit d'eux, dit-elle, et je verrai la première représentation. » Quand l'heure de la comédie fut venue, elle se mit en négligé avec une de ses amies qui prit des billets ; elle se cacha tout de son mieux sous une grande coiffe de taffetas, et, au lieu d'entrer par la grande porte du théâtre comme elle avait accoutumé de le faire, elle entra par la porte des loges et s'alla placer au fond des secondes loges, car toutes les autres étaient remplies.

Elle vit la pièce qui fut jouée en perfection. Elle revint souper chez elle, au logis, avec cinq ou six personnes du nombre desquelles était Pradon. On ne parla d'autre chose pendant tout le souper ; chacun dit son sentiment sur la tragédie et l'on se trouva plus disposé à la critique qu'à la louange. Ce fut pendant ce souper que ma mère fit ce fameux sonnet :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord, personne n'entend rien.
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.

Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime.
Rien ne change son cœur ni son chaste maintien.
La nourrice l'accuse ; elle s'en punit bien.
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.
. . . .
. . . .
Il (Hippolyte) meurt enfin traîné par ses coursiers ingrats.
Et Phèdre, après avoir pris de la mort-aux-rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

Le sonnet fit le tour des Sociétés littéraires d'alors, et déchaîna une guerre terrible dans laquelle Boileau pensa être rossé de coups de bâton.

Elle savait donner au vers le tour, l'harmonie, la douceur. Voici d'elle une bonne description de printemps:

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais ;
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
        Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les Naïades captives ;
Les bergers accordant leur musette à leur voix,
        D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;
        Mille et mille oiseaux à la fois,
        Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois ;
Où brillaient les glaçons, on voit naître des roses :
Quel dieu chasse l'horreur qui régnait dans ces lieux ?
Quel dieu les embellit ? Le plus petit des dieux
        Fait seul tant de métamorphoses ;

Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.
Si l'amour ne s'en mêlait pas,
On verrait périr toutes choses.
Il est l'âme de l'univers :
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.

Les *Idylles* sont des moralités adressées aux fleurs, aux moutons, aux ruisseaux, avec esprit et agrément, et aussi avec un fonds de morale triste. On sent la femme mondaine qui a des embarras d'argent, et dont les succès suscitent des jalousies, des calomnies ou des indiscrétions.

Jonquilles, tubéreuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses:
Les médisants ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre zéphire et vous.

Ses poésies les *Moutons*, l'*Hiver*, le *Ruisseau*, *On dit que je ne suis pas bête*, *Entre deux draps*, ont de la variété, de l'agrément. Lisez cette églogue :

La terre fatiguée, impuissante, inutile,
Préparait à l'hiver un triomphe facile.
Le soleil sans éclat, précipitant son cours,
Rendait déjà les nuits plus longues que les jours ;
Quand la bergère Iris, de mille appas ornée,
Et, malgré tant d'appas, amante infortunée,
Regardant les buissons à demi dépouillés:
« Vous que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,
De l'automne en courroux ressentez les outrages.
Tombez, feuilles, tombez, vous dont les noirs ombrages,
Des plaisirs de Tyrcis faisaient la sûreté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.
Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'amour je me suis asservie.
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois:
Ici j'ai soupiré pour la première fois.
Mais, tandis que pour lui je craignais mes faiblesses,
Il appelait son chien, l'accablait de caresses.
Du désordre où j'étais, loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.

Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air sur la musette.
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant;
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire.
N'avait-il rien, hélas ! de plus doux à me dire ? »

Il y a d'elle aussi quelques bonnes pages de poésies morales, comme ceci sur le *Jeu :*

Les plaisirs sont amers sitôt qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence,
Et, d'ailleurs, il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui, nuit et jour, occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Ou sur l'amour-propre :

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Ses vers sur la mort, à la fin de sa carrière, constatent une belle fermeté d'âme, qui témoigne que la vie l'a éclairée et instruite sans l'abattre. Elle plaça ses amitiés, devenue vieille, assez haut pour s'élever elle-même au ton d'un Mascaron ou de son grand ami Fléchier.

Elle a composé, avec une variété souple et abondante, des *Ballades*, des *Epîtres*, des *Chansons*, des *Elégies*, des *Odes* et une mauvaise tragédie de *Genséric.*

En tête de ses œuvres, on lit ce quatrain sous son portrait :

Si Corinne en beauté fut célèbre autrefois.
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang doivent tenir, au temple de mémoire,
Les vers que tu vas lire et les traits que tu vois?

A sa mort, elle fut regrettée en stances touchantes :

Muses, ne cherchez plus cet esprit admirable,
L'honneur de notre siècle et du sacré vallon,
De cette perte irréparable
Chargez les fastes d'Apollon.
Allez aux bords de l'Hippocrène,
Par des torrents de pleurs célébrer son trépas ;
Et si ma douleur vous ramène,
Respectez ma douleur, ne me consolez pas.

L'auteur était sa propre fille, Thérèse Deshoulières. Elle se piqua aussi de rimer, tantôt de tristes élégies, tantôt une tragédie burlesque, *La Mort de Cochon*, le chien du maréchal de Vivonne, qui ne garda jamais les brebis des prés fleuris de la Seine.

Moins édifiante est la réputation des noms inséparables de Chaulieu et de La Fare, les deux amis et émules.

Voici d'abord l'abbé de Chaulieu (1), le compagnon et le protégé du grand prieur de Vendôme, dont il flatta les goûts épicuriens, l'Anacréon du Temple, « le premier des poètes négligés », comme l'appelait Voltaire, abbé galant et libertin, qui, à quatre-vingts ans, devenu aveugle, courtisait Mlle de Launay, et que Louis XIV punit de son dévergondage en lui fermant l'Académie.

Son œuvre est beaucoup plus élevée, plus morale, plus belle que sa vie. Il s'y rencontre une philosophie noble, un regret de la vertu, une vue sereine de la mort, qui, de sa part, sont des éléments très imprévus. Il a plus d'une fois fait pénitence dans ses vers des péchés de la veille.

Il versifiait facilement. Son épître au duc de Nevers en quatre-vingts vers de trois pieds a de la facilité dans la difficulté. L'*Ode sur l'Inconstance*, la *Solitude de Fontenoy*, sont et restent de belles pages.

Les vers de la *Retraite* sont d'une douceur aimable, calme, émue.

Tout respire à la cour l'erreur et l'imposture ;
Le sage avant sa mort doit voir la vérité ;
Allons chercher des lieux où la simple nature,
Riche de ses biens seuls, fait toute la beauté.

(1) 1639-1720.

Là, pour ne point des ans ignorer les injures,
Je consulte souvent le cristal d'un ruisseau;
Mes rides s'y font voir: par ces vérités dures
J'accoutume mes sens à l'horreur du tombeau.

. . . .

Nos champs du siècle d'or conservent l'innocence;
Nous ne la devons point à la rigueur des lois;
La seule bonne foi nous met en assurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.
Ni le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines;
De la mousse et des fleurs en font les ornements ;
Mais sur ces bords heureux, loin des soins et des peines,
Amarylle et Daphnis de leur sort sont contents.

Sur les champs, la nature, le naturel, il a dit d'excellentes strophes, et c'est avoir bien raison que d'avoir écrit :

Esprit, tu séduis; on t'admire,
Mais rarement on t'aimera:
Ce qui sûrement touchera
C'est ce que le cœur nous fait dire.

Il appartenait à la troupe folâtre de ces petits abbés, moitié lévites et moitié païens, qui exerçaient déjà en France leur cicisbéisme, comme dit Lemontey. Pauvre, très répandu dans la brillante société des ducs d'Orléans, de Nevers, des duchesses du Maine, de Bouillon et de Mazarin, ami, élève et émule de Chapelle et de Palaprat, il fit les beaux jours du Temple, dont le grand prieur de Vendôme fut le Silène, et qui resta pendant quarante ans, au milieu d'un règne austère, la forteresse des Plaisirs. Chaulieu y gagna la gloire en viager, des rentes et la goutte.

Dans ses poésies, il propagea la philosophie matérialiste alors à la mode, celle de Gassendi et de Molière.

Quand Chaulieu fut refusé à l'Académie, ce fut le président de Lamoignon qui passa. Le duc de Vendôme, qui tenait pour Chaulieu, fit une querelle au Président, et celui-ci aima mieux refuser la place que d'encourir une si haute colère.

Voilà quelle fut l'origine des fameuses visites académiques. Devant le désistement de Lamoignon, l'Académie décida de ne plus nommer que des candidats qui l'auraient demandé.

Lamoignon se retirant, Chaulieu revint à la charge. Louis XIV présenta alors son grand aumônier, Gaston de Rohan, la *belle éminence*, qui se trouva tout surpris de devenir académicien par obéissance. Et Chaulieu ne fut pas immortel.

L'ami sûr et fidèle de Chaulieu, fut le marquis de La Fare (1) poete soldat, qui fit campagne en Hongrie, en Hollande, se distingua au combat du Saint-Gothard, au passage du Raab, fut estimé par Turenne, et persécuté par Louvois, dont il se trouva le rival en amour. Après une longue et touchante liaison avec Mme de La Sablière, il fut infidèle, se perdit dans les plaisirs, et un beau jour « se creva de morue et en mourut d'indigestion » (Saint-Simon). Il a défini lui-même son genre poétique dans ces vers qui le peignent au naturel :

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés, par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir,
Coulez, enfants de ma paresse;
Mais, si d'abord on vous caresse,
Refusez-vous à ce bonheur;
Dites qu'échappés de ma veine,
Par hasard, sans force et sans peine,
Vous méritez peu cet honneur.

Chaulieu l'a représenté comme un homme d'un esprit simple et naturel, formé de sentiment et de volupté, d'une aménité parfaite de caractère, et d'une indulgence inépuisable pour les folies, et même pour les vices de ses semblables.

Les ouvrages de La Fare sont des mémoires sur les principaux événements du règne de Louis XIV, et un recueil de poésies, des odes, des poésies légères, une tragédie lyrique intitulée *Penthée*, la traduction de plusieurs odes d'Horace, du premier livre de *l'Enéide*, et de plusieurs autres fragments de Virgile, de Lucrèce, de Tibulle.

On y trouve, en général, de l'aisance, du naturel et de la

(1) 1644-1712

grâce dans l'expression, et dans les sentiments un mélange heureux et facile de réflexion et de volupté. Moins passionné et moins mélancolique que Chaulieu, il est plus moral, et souvent plus délicat que lui. La poésie de l'un est plus animée, plus riche et plus hardie, celle de l'autre est plus simple, plus soutenue, et moins incorrecte. La force et l'harmonie sont les qualités dominantes de la versification du premier, quand elle est soignée; dans celle du second, ce sont la mollesse et la douceur.

Ses mémoires sont faibles de style et de plan ; il ne faut les considérer que comme une suite d'observations historiques sur les grands événements, sur les hommes, le gouvernement et l'esprit de son siècle. Mais elles sont pleines de raison, de justesse, et surtout d'indépendance, et marquent toutes des principes élevés ou des vues sages.

Il est moins damnable que Chaulieu ; si celui-ci est en enfer, La Fare a au moins gagné le purgatoire.

***

Ils sont les poètes galants.

Avec moins de distinction et de mondanité, voici les altérés, les servants de Bacchus, parmi lesquels il faut distinguer ; car il y avait les buveurs qui buvaient, comme Linière, et les buveurs qui ne buvaient pas, comme Faret.

Il faut ranger Chapelle parmi les pratiquants.

Emmanuel Luillier (1), naquit à la Chapelle-Saint-Denis, d'où il prit son nom de lettres. Condisciple de Molière sous Gassendi, il mit en pratique la philosophie épicurienne que lui enseigna son maître. Il avait du bien, et il fit de bonnes amitiés dans le monde de la littérature. Il se lia avec Boileau, Racine, Molière, La Fontaine, et fut la joie des réunions d'Auteuil.

C'était le plus fieffé original, et quand il n'aurait fait qu'amuser tant d'illustres génies, ce serait un titre à notre souvenir souriant.

(1) 1626-1686.

Il fut, comme Malherbe, en procès avec les siens, et il rimait ainsi ses malheurs :

Oui, Moireau, ma façon de vivre
Est de voir peu d'honnêtes gens,
Et prier Dieu qu'il me délivre
Surtout de messieurs mes parents.

Ce que j'ai souffert avec eux
Surpasse même la souffrance
De celui qui, par sa constance,
Dans l'Ecriture est si fameux.

Hélas! ce sage misérable
N'eut jamais affaire qu'au diable,
Qui le mit nu sur un fumier;

Pour voir sa patience entière,
Il fallait que Job eût affaire
Aux deux sœurs de monsieur Luillier.

D'une obstination comique, il avait des entêtements de personnage burlesque.

— Le duc de Brissac, partant pour ses terres, invita amicalement Chapelle à l'y accompagner. On se met en route et l'on arrive à Angers. Là, notre buveur trouve un chanoine de sa connaissance et va chez lui prendre sa part d'un succulent dîner que l'on prolonge le plus possible. Le lendemain, le duc se prépare à continuer son voyage ; mais Chapelle lui déclare net qu'il n'ira pas plus loin. « Et pourquoi? demande le duc étonné de cette soudaine résolution. — J'ai trouvé sur la table du chanoine une vieille édition de Plutarque où j'ai lu ceci: *Qui suit les grands, serf devient.* — C'est possible ; mais n'êtes-vous pas mon ami? Ne jouissez-vous pas auprès de moi d'une entière liberté? — Je n'en disconviens pas, monseigneur, et vous suis fort reconnaissant ; mais Plutarque l'a dit : *Qui suit les grands, serf devient.* » Impossible d'en tirer d'autre réponse, sinon que Plutarque l'avait dit, et que ce n'était point sa faute à lui, Chapelle. Il persista dans sa détermination bizarre, prit congé du duc ébahi, et revint seul à Paris.

Un autre exemple de la suite qu'il apportait dans ses idées, décidément ralenties, est narré par Segrais :

— J'étais logé proprement et commodément au Luxembourg (chez Mademoiselle), et j'y fis un jour un régal à Despréaux, à Puimorin, son frère, à Chapelle et à M. d'Elbène, à qui je tâchais de faire tout le bien que je pouvais, dans le mauvais état de ses affaires. La fête était faite pour lire un chant du *Lutrin* de Despréaux, qui le lut après qu'on

eut bien mangé. Quand il vint aux vers où il est parlé des cloches de la Sainte Chapelle:

> Les cloches, dans les airs, de leurs voix argentines,
> Appelaient à grand bruit les chantres à matines,

Chapelle, qui se prenait aisément de vin, lui dit: « Je ne te passerai pas *argentine ; argentine* n'est pas un mot français. » Despréaux continuant de lire sans lui répondre, il reprit : « Je te dis que je ne te passerai pas *argentine;* cela ne vaut rien. » Despréaux repartit: « Tais-toi. tu es ivre. » Chapelle répliqua: « Je ne suis pas si ivre de vin que tu es ivre de tes vers. » Leur dialogue fut plaisant et M. d'Elbène, qui avait du goût, prit le parti de Chapelle. Il était tard quand Despréaux et Puimorin se retirèrent, et je me couchai. Chapelle et M. d'Elbène demeurèrent près du feu, se mirent à plaisanter sur le mot d'*argentine*, et dirent mille choses sur ce sujet qui m'empêchaient de dormir, mais qui me divertissaient beaucoup.

L'épisode de la mort de Pindare, tel qu'il se passa chez Mme de Chouars, n'est pas moins original.

— Un jour, la femme de chambre étant entrée après un long repas dans la salle pour desservir, elle trouva sa maîtresse tout en pleurs et Chapelle d'une tristesse extrême. Elle parut curieuse d'en savoir la raison, et Chapelle lui dit qu'ils pleuraient la mort du poète Pindare, que les médecins avaient tué par des remèdes contraires à son état. Il recommença alors le détail des belles qualités de Pindare, d'un air si pénétré, que la femme de chambre se mit à pleurer avec eux (1).

(1) Imbert mit cette histoire en vers, que M. J. Truffier a ainsi accommodés à la moderne :

> Une dame et son compagnon,
> D'un poète de grand renom
> Pleuraient la douleureuse histoire;
> Car ils avaient en leur mémoire
> Que, grâce à certains charlatans,
> Pindare était mort à trente ans!
> Pindare, ce brillant génie,
> Pindare, si plein d'harmonie,
> Pindare qui pouvait encor
> Nous donner un volume d'or!
> — Maudissons la Parque barbare
> Qui ravit au monde Pindare!
>
> — Un laquais qui, pour lors, entra,
> En les voyant pleurer, pleura;
> Et nul n'ayant un cœur de roche,
> Le deuil gagna de proche en proche :
> Par un vieux cocher désœuvré,
> Aussi Pindare fut pleuré,
> Et ne voulut la cuisinière
> Être à le pleurer la dernière;
> Il n'est pas jusqu'au marmiton
> Qui ne pleura pour tout de bon,
> Tant c'était un combat bizarre
> A qui mieux pleurerait Pindare!...
> — Et prenant part à leur souci,
> Trouvez bon que je pleure aussi!
>
> — Ne pleurons pas pourtant si vite,
> Et de l'histoire oyons la suite.
> Au bruit des douleureux accents,
> Des « hélas! » plaintifs et touchants
> Qu'on entendait du voisinage,
> Accourut un suisse, homme sage,
> Qui s'étant fait conter en gros,
> Le sujet de tant de sanglots,
> S'enquit si ce monsieur Pindare,
> De qui venait cette bagarre,
> Etait l'ami de la maison,
> Ou parent de quelque façon?...
>
> Et réponse ayant été faite :
> Que c'était un charmant poète
> Qui dans la Grèce trépassa
> Autour de trois mille ans en çà...
> Aussitôt, comme un vrai délire,
> Le suisse, de rire! de rire!...
> De rire à s'en tenir les flancs!
> Alors, on vit en même temps,
> Rire, de la même manière,
> Le cocher et la cuisinière,
> Le laquétin, le marmiton...
> Et la dame! et son compagnon!...
> — Au milieu d'un pareil délire.
> Comme eux aussi laissez-moi rire!

On disait que Molière prenait Chapelle comme collaborateur, et Molière n'aimait pas ce faux bruit. Il le fit taire. Il demanda à Chapelle de composer une scène ; celui-ci obéit, et écrivit quelques pages fort mal venues, dont le grand comique se saisit comme d'une caution.

— Si tu ne dis pas que tu n'as pas écrit un mot de mes comédies, lui déclara-t-il, je montre partout cette platitude, et même, je la joue.

Chapelle promit de démentir en toute occasion ce qu'on avait dit, et préféra la vérité à une aventureuse audace.

C'était la vérité dans le vin. Chapelle était buveur, et rien ne prévalut contre son ivrognerie invétérée. Il enivrait malicieusement Boileau, au moment où celui-ci le sermonnait et le chapitrait à ce propos.

Un jour, ivres, Chapelle, Boileau et leurs amis, s'avisent que la vie n'est pas tolérable, et qu'il vaudrait mieux en finir : ils avaient le vin triste. On convient de faire la partie de s'aller tous noyer en Seine. Molière, qui n'avait bu que du lait, les arrête :

— Eh ! quoi ? en Seine ? la nuit ? sans que personne assiste à cet édifiant spectacle ? Attendez du moins le jour, et vous donnerez à tous les assistants cet admirable exemple !

Il persuada à ses ivrognes d'attendre ; le lendemain, ils étaient dégrisés, et se rattachaient à la vie.

On cite encore ce trait de ce drôlatique ivrogne.

Il était un jour à souper avec le maréchal duc d'Hocquincourt. Ils burent. Le sujet de la conversation tomba sur la nécessité d'avoir de la religion pour assurer son salut. Faisant un retour sur eux-mêmes, et constatant qu'ils avaient vécu en mécréants, ils cherchaient le moyen de sauver leur âme à bref délai. Chapelle proposa :

— Allons catéchiser les Turcs.

— Bah !

— On nous arrêtera ; nous serons conduits devant quelque pacha : je répondrai ferme, vous ferez comme moi : on m'empalera, et on vous empalera ensuite. Nous serons martyrs !

— Que non pas ! protesta le maréchal tout à fait ivre. Tu n'auras point le pas sur moi ! C'est moi qui parlerai d'abord et c'est moi qui serai empalé le premier ! Je suis maréchal de France, duc et pair! A moi l'honneur !

— Tout beau ! Il n'y a pas de maréchal pour le martyre. C'est moi, qui suis humble, qui dois commencer premier ! Et puis c'est moi qui ai eu l'idée !

— Tarare ! Les Turcs auront égard à ce que je suis ! Tu n'es qu'un petit compagnon ! j'ouvrirai la marche !

— Je me moque de votre maréchalat !

— Pendard !

Et voilà les assiettes, les bouteilles, les coups de poing qui pleuvent. Les valets accourent au bruit, séparent nos deux enragés, qui s'endormirent, et au réveil avaient oublié le pal et le pacha.

Ce sont là, à vrai dire, des aventures qui ne constituent pas d'autres titres littéraires que de mêler Chapelle à de très littéraires relations. Mais Chapelle écrivit, il versifia sans prétention, et surtout il collabora à un petit livre amusant et spirituel.

Le Voyage de Chapelle et Bachaumont, qui date de 1656, est un charmant badinage, en vers et en prose, la relation du voyage que firent ces deux compagnons à Montpellier et en terre papale. L'épisode des Précieuses de Montpellier, qui a précédé de trois ans *Les Précieuses* de Molière, est remarquable de malice et d'observation. L'ensemble est plein de verve, de finesse comique, et mérite l'éloge qu'en faisait Voltaire :

Oui, du plus charmant badinage,
C'est la plus charmante leçon.

***

Si quelque poète était plus ivrogne encore que Chapelle, peut-être était-ce le chevalier de Linière (1), l'ami et le protégé de Cyrano de Bergerac.

Son cerveau fut une éponge, et son gosier en était l'entonnoir. Sa muse a des relents d'alcool, et ses stances sont filles des amours d'une bouteille et d'un jambon. Elles ne démen-

(1) 1628-1704.

tent par leur race. Un jour Linière vint montrer des vers à Chapelain; celui-ci lui dit après les avoir lus :

— Monsieur le Chevalier, vous avez beaucoup d'esprit et de bonnes rentes ; c'en est assez pour être heureux ; ne faites plus de vers : la qualité de poète, — à moins d'être supérieur! — est méprisable dans un homme de qualité comme vous.

Outré de ce propos, le poète résolut de s'en venger, et fit l'ingénieuse parodie du *Cid*, le *Chapelain Décoeffé;* on l'attribue à Boileau, qui n'en a fait que la dernière scène. Furetière avait fait les stances. Linière avait la répartie vive. Le Pays était un poète assez médiocre. Il disputait un jour avec lui, et s'émancipa jusqu'à lui dire :

— Vous êtes un sot en trois lettres.

Linière de lui répondre avec un grand sang-froid :

— Et vous en mille.

Il drapait volontiers ses confrères. M. de Marolles lui confiait :

— J'ai de la facilité, mes vers me coûtent peu.

Il répliqua :

— Ils vous coûtent ce qu'ils valent.

Le seul acte de religion qu'ait jamais fait cet homme, c'est d'avoir bu toute l'eau d'un bénitier, parce qu'une de ses maîtresses y avait trempé le bout du doigt. C'est la seule eau qu'il ait bue : il ignorait même celle de la fontaine Castalienne, et il y paraît.

Autre pilier de cabaret, moins spongieux et davantage poète : c'est le Rouennais Saint-Amant (1).

Son père était boutiquier. Il fit faire des études à son fils, qui apprit le latin, le grec, l'anglais, l'italien, l'espagnol, la musique et le luth. Tant de talents firent apprécier le jeune homme, que le Cardinal de Retz s'attacha.

Antoine Saint-Amant avait deux frères, qui s'embarquèrent pour les Indes. Ils furent attaqués par des corsaires dans la mer Rouge. L'aîné fut tué. L'autre fut mis mal en point, mais

(1) 1594-1661.

se sauva à la nage. Il est probable qu'il communiqua à son frère, le poète, des notes et des impressions vécues sur la mer Rouge pour son *Moyse*. Il prit, dès son retour, le parti des armes.

Quant à Antoine, il dirigea une verrerie, et s'anoblit de ce fait, en devenant gentilhomme verrier. Quittant l'industrie, il se lança dans le monde. Il vint à Paris.

> Et tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,
> Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.

Boileau nous apprend qu'il y présenta un *Poème de la lune* où il louait surtout le roi « de savoir bien nager ».

Cette délicatesse ne lui nuisit pas, car il compta bientôt parmi ses protecteurs ou amis le maréchal de Créqui, le comte d'Harcourt, dit le Rond Cadet La Perle, le président de la joyeuse société dont Faret aussi faisait partie (1). Il fut gentilhomme de Marie de Gonzague, membre de l'Académie Française. Il suivit Créqui, ambassadeur, à Rome, où il écrivit sa *Rome Ridicule*, malmenant sans respect les vénérables ruines, et appelant le Tibre un bain de crapauds; il servit vaillamment sous les ordres du comte d'Harcourt, avec Faret ; il n'eut pas moins de succès à l'Hôtel de Rambouillet sous le nom de Sapurnius ; protégé par la reine de Pologne, il lui dédia son *Moyse Sauvé*, et le lui porta, en dépit des bandits qui le rançonnèrent en route ; il pensa se fixer en Pologne et y prendre le nom de Saint-Amanski. Mais il revint à Paris, où il mourut dix ans après, d'une courte maladie.

Ses poésies content les épisodes de sa vie aventureuse, *Cazal Secouru*, *Arras Pris*, *Le Passage de Gibraltar*. Il y a de la vigueur, un sens pittoresque du décor, du paysage, et un réalisme qui donne à Saint-Amant un air moderne des plus piquants.

Il aimait le piot; il fit abondamment rimer Faret avec cabaret, mais c'est lui, qui plus que Faret, fréquentait la

(1) Voir Faret, page 122.

taverne, le Cercle des Goinfres et celui de La Crevaille. Il célébrait Paris pour ses bouchons :

> Paris qui présente à nos yeux
> La Pomme de Pin qui vaut mieux
> Que celle d'or.

Son hymne au fromage de Brie, éperon à boire, est bien curieuse :

> Béni soit le terroir de Brie !
> Pont-l'Evêque, arrière de nous !
> Auvergne et Milan, cachez-vous !
> C'est lui seulement qui mérite
> Qu'en or sa gloire soit écrite ;
> Je dis en or avec raison,
> Puisqu'il ferait comparaison
> De ce fromage que j'honore
> A ce métal que l'homme adore.
> Il est aussi jaune que lui ;
> Toutefois, ce n'est pas d'ennui,
> Car, sitôt que le doigt le presse,
> Il rit et se crève de graisse.

Il semble qu'à le lire, on voit l'homme, l'habitué rubicond des lieux « où à gueule ouverte on demandait à boire ». Théophile Gautier l'a silhouetté avec justesse et vraisemblance :

— Saint-Amant était gros, gras, court, les yeux doux, le teint frais, les cheveux blonds et frisés comme un gros comte allemand, la face épanouie, la bouche vermeille et la moustache en croc. — Quelque peu cousin de Falstaff, et préférant d'ailleurs un broc de claret à toutes les Philis de la terre, il s'appelle lui-même et à plusieurs reprises le bon gros Saint-Amant, le bedon, le muids, le tonneau et autres tels sobriquets qui ne conviennent guère à un poète mort de faim. — Son embonpoint était devenu en quelque sorte proverbial dans la Société qu'il fréquentait. — Mais, quoi qu'il fût *gros* et *gras*, il n'était point bête : loin de là. — Ce lansquenet de Terburg qui boit chez une courtisane, dans un vidrecome démesuré, peut donner à notre lecteur ou à nos lecteurs, car nous aimons à croire que nous en aurons plus d'un, une idée parfaitement juste de la figure et du costume de notre poète.

Quant aux mœurs de ce bohème altéré, on les devine et il les décrit avec brusquerie, relief et couleur, « un Callot ou

un Tartaglia », dit Théophile Gautier, qui extrait des œuvres de son confrère les éléments de ce pittoresque tableau :

— Voici un tableau d'intérieur esquissé au charbon et qu'Ostade ne désavouerait pas: c'est la chambre du débauché. La pièce est trop longue et trop libre pour que nous la citions ; nous en réunissons en quelques lignes les principaux traits. Après avoir monté assez haut pour se croire au troisième ciel où fut ravi saint Paul, on arrive devant une porte où un rat ne saurait passer qu'à genoux ; la chambre est si froide qu'au milieu de l'été, on y gèle comme au mois de décembre, et qu'il faut y faire du feu. — Un petit galopin de valet revient tout chargé de cotterets qu'il a escroqués en ville ; mais la fumée se répand par la chambre et fait verser aux assistants plus de larmes que s'ils venaient de perdre toute leur famille. C'est à travers cette fumée blonde et rousse, que le poète fait l'inventaire des meubles du compagnon, et il est assez succinct, comme on le peut bien penser. Un vieux panier y sert de chaise et de tabouret et de fauteuil, en sorte que si l'un est assis et ménage ainsi la semelle de ses souliers, l'autre est tout droit comme un sapin ou un cierge pascal ; un étui de luth tout cassé fait alternativement l'office de malle et d'oreiller. Une bouteille sert de chandelier, la rapière du sire remplit avec un égal succès le rôle de broche et de couteau. Sur le bord de la cheminée, on voit des fagots, des bouts de vieilles pipes, un cornet avec ses trois dés et les *Heures* de Robert Benière à l'usage du lansquenet. — Quant au linge, la toile ne manque pas, mais malheureusement c'est la toile d'araignée qu'il faut entendre, et tout l'équipage du drôle se réduit à un peigne dans un chausson, et encore ce peigne n'est qu'une arête de poisson. —Des parfums et des poudres de senteur, il n'en faut pas chercher ; la cendre lui sert de poudre d'iris et une gousse d'ail de pistache ; ces ongles plus longs que ses doigts lui sont comme des cure-dents d'Ecosse ; il fait d'un compas un fer à moustache, un chenet d'un pavé, et un collet d'une rotonde ; puis, quand il est fatigué et que, las et non saoul de débauche, il donne le bonsoir aux pots avec un demi-tour à gauche, il fait de sa nappe un drap, de sa table un lit. Le mur lui sert de rideau et la lune qui passe par une lucarne lui tient lieu de veilleuse.

Lisez encore cette pochade intitulée *Les Goinfres :*

Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans chandelle,
Au profond de l'hiver dans la salle aux fagots,
Où les chats ruminant le langage des Goths
Nous éclairent sans cesse en roüant la prunelle ;

Hausser notre chevet avec une escabelle,
Etre deux ans à jeun comme les escargots,
Rêver en grimaçant, ainsi que les magots
Qui, baillant au soleil, se grattent sous l'aisselle ;

Mettre au lieu de bonnet la coiffe d'un chapeau,
Prendre pour se couvrir la frise d'un manteau
Dont le dessus servit à nous doubler la panse:

Puis souffrir cent brocards d'un vieux hôte irrité
Qui peut fournir à peine à la moindre dépense,
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

Il y a là de la verdeur, de la vivacité, de la sincérité. C'est un poète. Et si nous nous élevons un peu avec lui, *paulo majora*, malgré Boileau, nous glanerions dans *Le Moyse sauvé* des pages qui ont de la fermeté, comme le combat de Moïse et de l'Egyptien, qu'on a pu comparer au combat de don Paëz avec Etur de Guadassé, par Musset :

Moïse, agile et raide, en même temps l'enfonce,
Et, d'un acier qui brille et qui le meurtre annonce,
L'éblouit et lui porte un horrible fendant
Qu'il oït, non sans effroi, siffler en descendant.
Il esquive, il recule, et montrant son adresse,
Saute, l'épée au poing, vers l'Hébreu qui le presse :
L'un charge, l'autre pare, et du glaive soutient
Le tranchant furieux qui contre lui revient.
Des fers entre-heurtés, il sort mainte étincelle ;
Ici l'un se tient ferme et là l'autre chancelle,
Et quoi qu'en ce combat leurs corps soient désarmés,
Ils n'en sont pourtant pas au choc moins animés.

Voilà pour la force. La grâce aussi retrouve parfois ses droits, et cette comparaison a du charme :

Ainsi serait ému l'oiseau qui niche à terre,
Si, lorsque le réveil ses paupières desserre,
Au lieu de sa compagne, il trouvait à son flanc
Une longue couleuvre, au dos bleu, gris et blanc ;
Il quitterait le nid, battrait l'une et l'autre aile,
Se mettrait aussitôt à chercher sa femelle,
Et d'un ton gémissant et d'un air effrayé,
Prendrait soudain de l'air le chemin non frayé.

Saint-Amant a de l'aplomb, du nerf, de l'œil; c'est un réaliste, un peintre, un artiste; et c'est là de quoi mériter qu'on le dédommage par un souvenir des sévérités de Boileau. Celui-

ci ne les a-t-il pas un peu rachetées lui-même, quand il mit au bas d'un passage de sa 1re satire, consacré à Saint-Amant et à sa pauvreté :

> Un lit et deux pacets (1) composaient tout son bien,
> Ou, pour mieux en parler, Saint-Amant n'avait rien,

cette simple note, qui répare bien des choses : « On a plusieurs ouvrages de lui où il y a beaucoup de génie ». Même en prenant *génie*, au sens latin, c'est beaucoup plus qu'on eût pu souhaiter.

Saint-Amant fut l'ami inséparable de Faret. Ne les séparons pas.

La chronique parisienne de nos jours a longtemps poursuivi de ses quolibets un habitué des cercles, — il en est mort, — qui vivait au régime de l'eau et du lait, et qui était généralement connu sous le sobriquet euphémique de l'Intrépide Vide Bouteilles. Ce cas fut précisément celui de Nicolas Faret, qui passe encore aujourd'hui pour un ivrogne, parce que son nom était une rime rare à Cabaret, et qui pourtant fut presque sobre.

A la vérité, il fut fort peu poète, mais comment séparer ce que l'amitié avait réuni ? Comment désunir Saint-Amant et Faret, le malicieux taquin et sa victime ? D'ailleurs, c'est à la poésie, à la valeur de son nom comme rime, que Faret doit d'être connu de ses arrière-neveux.

Ses œuvres, assez complètement oubliées, sont une *Histoire chronologique des Turcs*, une traduction de l'Histoire d'Eutrope, *L'Honnête Homme ou l'art de plaire à la Cour*, les Mémoires du comte d'Harcourt, le *Traité des vertus* nécessaires à un prince pour bien gouverner ses sujets.

Nicolas Faret (2) est natif de Bourg, où son père était cordonnier. Il étudia, fut avocat à Paris, rima des vers comme tout le monde, traduisit Eutrope, fut affable, obligeant, serviable, et se fit vite beaucoup d'amis, auxquels il s'attacha sincèrement.

(1) Petits bancs.
(2) 1596-1646.

— Je ne suis riche que d'amis, écrivait-il, et me contente de ce trésor, que j'estime beaucoup plus que tous ceux de la terre, dont je ne voudrais pas être maître, à condition de n'aimer rien et de n'être aimé de personne.

Il devint secrétaire du comte d'Harcourt, qu'on appelait Cadet la Perle, parce qu'il était le cadet de Charles de Lorraine, et qu'il portait toujours une grosse perle à son oreille. C'était un brave homme de comte, qui vécut sur le pied de la plus simple intimité avec ses deux amis Saint-Amant et Faret. Dans cette société, chacun avait son surnom : le comte était le *Rond ;* Saint-Amant était le *Gros ;* Faret était le *Vieux*.

Bien qu'il fît partie de cercles qui s'appelaient *Les Goinfres*, et *La Crevaille*, Faret n'en était pas moins un moraliste très sensé et très sûr, qui donna de sages préceptes dans son traité *L'Honnête Homme*. A l'Académie, dont il fit partie, on lui confia des besognes délicates, comme la rédaction des statuts. En politique, Faret, guidé par Bois-Robert, négocia un rapprochement entre le comte d'Harcourt et Richelieu, qui nomma *le Rond*, Cadet la Perle, amiral commandant la Flotte. Faret et Saint-Amant accompagnèrent leur illustre ami en campagne, et se battirent à son côté, aux îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite, au siège de Casal, à Orestano, couchant sur la dure, et mangeant du pain bis.

Richelieu faisait cas de Faret.

Son jugement littéraire était estimé, et Corneille lui donna à lire sa tragédie d'*Horace* pour avoir son avis. On voit qu'il était en assez bonne posture.

Au physique, un gros homme de bonne mine qui avait les cheveux châtains et le visage haut en couleur : tel était Faret, d'après Pélisson. Fut-il sobre ? fut-il buveur ? Il nous dit quelque part :

— J'ai une telle facilité à me former aux mœurs et aux inclinations de ceux que je fréquente, que je change presque aussi souvent d'humeur que de compagnie.

Voilà qui peut nous donner à penser que quand il allait aux *Goinfres* ou à *La Crevaille*, il savait se mettre à l'unisson.

Cependant il a toujours protesté contre le fâcheux destin qui fit de son nom une rime toute trouvée à cabaret, d'où la méchante réputation qu'on lui prêta :

— Je serais bien aise que l'on me crût tel que je suis, et que l'on me connût plutôt par mes actions que par les sornettes qui se chantent aux carrefours.

Ailleurs il est plus explicite encore :

— Il s'est rencontré que mon nom, par malheur, rime si heureusement à *cabaret*, que les bons et les mauvais poètes, mes amis et les inconnus, confusément avec la même liberté, se sont servis de cette rime, qu'ils trouvaient si commode, et l'ont rendue si publique que la plupart de ceux qui ne me connaissent pas bien, s'imaginent que je suis quelque bouchon de taverne, ou quelque goinfre qui ne désenivre jamais... Néanmoins, je puis dire avec vérité, et de cette vérité peuvent être témoins tous ceux de qui je suis particulièrement connu, que jamais je n'ai exposé ma raison au hasard d'être surprise d'aucun excès.

Ah ! le nom fatidique ! C'était inéluctable ! Bacchus semblait lui avoir attaché au flanc un bouchon d'enseigne de taverne, avec la complicité perfide de cet implacable ami, Saint-Amant, le grand coupable qui abusait de la rime fatale :

Chère rime de cabaret,
Mon cœur, mon aimable Faret.

Ou bien :

Ainsi chantaient au cabaret
Le bon gros Saint-Amant et vieux père Faret.

Et encore :

O bon ivrogne, ô cher Faret !
Quoi! pas un pauvre cabaret!

Tous s'en mêlaient, et on ne rimait plus sur cette assonance sans faire intervenir le cabaret et sa victime. Il n'est pas jusqu'à Saint-Evremond, dans sa comédie des *Académiciens*, qui n'ait mis son grain :

Allons, mon cher Faret,
Trouver proche d'ici quelque bon cabaret.

Boileau même ne détesta pas cette commodité :

Ainsi, tel autrefois, qu'on vit avec Faret,
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret...

Voilà de l'ensemble, et si l'on était en droit de tirer de l'opinion générale quelque conséquence en faveur de la certitude, il n'y aurait aucun doute. Et cependant il y en a, et l'on n'est pas peu surpris de lire des attestations de ce genre; celle-ci est de son ami Vion d'Alibray :

— Feu M. Faret était l'un des plus honnêtes hommes et des plus sobres de son temps.

Comme il faut se défier, et comme l'histoire est trompeuse ! Il est avéré, d'ailleurs, que cet incorrigible Saint-Amant fit amende honorable, et remplaça dans toutes ses œuvres Faret par *Muret*. Seulement, voyez le Parthe ! à l'errata de la fin du volume, il mit cette note perfide qui défaisait tout : « Au lieu de Muret, lisez partout Faret. » Et il proclamait la vérité nouvelle avec une solennité bien ironique :

On fait assavoir que Faret
Ne rime plus à cabaret.

La vengeance de Faret est touchante et fait honneur à son bon cœur. Il publia lui-même, pieusement, les œuvres de son ami terrible, et il mit en préface le panégyrique de son persécuteur, versant ainsi des torrents d'indulgence sur son inique blasphémateur :

— L'étroite amitié qui s'est inviolablement conservée entre nous depuis plusieurs années, ne saurait, devant de bons juges, rendre ce discours suspect d'aucune flatterie. Je voudrais bien que ce fût ici un lieu à propos de parler aussi de la bonté de ses mœurs comme de la bonté de ses œuvres. Mon inclination s'étendrait bien volontiers sur ce sujet, et combien qu'il m'ait fait passer pour vieux et grand buveur dans ses vers, avec la même injustice qu'on a écrit dans tous les cabarets le nom de Chaudière, qui ne boit que de l'eau, si est-ce que, pour me venger agréablement de ses injures, je prendrais plaisir à publier qu'il a toutes les vertus qui accompagnent la générosité; mais il m'arrache lui-même la plume de la main, et sa modestie me défend d'en dire davantage !

Faret devenait héroïque. Hélas ! en pure perte. Saint-Amant avait eu beau faire

> Assavoir que Faret
> Ne rime plus à Cabaret,

ce n'était pas vrai; encore aujourd'hui, dans les poésies de la Saint-Charlemagne, les deux rimes sont inéluctablement accouplées comme cheval et centaure ; le dernier historien de Faret, M. Bernardin, a renoncé lui-même a remonter le courant, et à refaire, à cette sobriété compromise, une virginité. Faret le sobre demeurera éternellement Faret le saoûl.



Tous ces poètes ont cultivé en général et par prédilection le genre lyrique ou les menus genres de la poésie mondaine.

Et l'épopée? Certes il y a eu beaucoup de poètes épiques: peu de bons. L'épopée tentait plus qu'elle n'inspirait. Nous avons déjà salué plus haut, comme devant une tombe, *La Pucelle* de Chapelain. Le même salut ira au *Clovis* de Desmarets.

Roland Desmarets (1), en latin Maresius, fut érudit, et fit de bons vers latins.

Son frère, le fameux Jean Desmarets de Saint-Sorlin (2), fit de méchants vers français.

Habile, insinuant, flatteur, il flagorna Louis XIII et Richelieu, promena par les salons ses sourires intéressés, et fut par conséquent très recherché. Richelieu fit de son thuriféraire un académicien, un premier chancelier de l'Académie durant quatre ans, un des juges du *Cid*. La faveur, plus que le mérite, fit le succès de ses tragédies *Aspasie*, *Mirame*, *Erigône*, de sa comédie *Les Visionnaires*. Dans *Mirame*, Richelieu, repoussé par Anne d'Autriche, avait donné à son factotum l'ordre de bafouer Buckingham, ce qui fut fait, et la reine était au spectacle. Voilà de ses besognes. Il était souple, cauteleux, faux. Ami et habitué de l'Hôtel de Rambouillet, il en parodiait les hôtes dans les *Visionnaires*.

(1) Paris 1594-1653.
(2) Paris 1595-1676.

Il le devint lui-même. En écrivant son poème *Clovis*, il entendit les voix d'en haut, devint dévot fervent, mystique, fit des poésies pieuses, attaqua les Jansénistes, exalta les Jésuites, rêva d'une croisade dirigée par Louis XIV pour exterminer les ennemis de la foi et convertir les musulmans, et mourut, toujours bien pensionné.

On a quelque temps goûté et réuni dans un même éloge ce *Clovis* et un *Saint-Louis*, non moins oublié, du Père Lemoyne.

Ce fut un curieux jésuite, dévoué à son ordre, militant, en arrêt devant Pascal, qui réfuta son *Apologie des Jésuites*, et dénonça la morale trop lâchée de son traité de *La Dévotion aisée*, qui mettait des coussins sous les genoux des pénitentes. Ce père érudit se consacrait à l'histoire, réunissait des collections de traits curieux et singuliers, et résolut de conter en vers la vie de Louis IX. Il fit un poème en 18 chants *Saint-Louis ou la sainte Couronne reconquise sur les Infidèles*. C'est long et ennuyeux, même dans l'édition Simon, réduite en 1816 a 8 chants. Et pourtant il y a des traits de lumière, mais ils meurent dans la nuit.

On peut reconnaître à Lemoyne de la verve, de l'abondance, de la force parfois, de l'invention; mais il compose mal, et c'est partout un choix malheureux des images et des périphrases.

Voici une flotte :

Jamais un camp plus beau ne roula sur la mer,
Ni plus belles forêts ne volèrent en l'air;
Le soleil, pour les voir, avança la journée...
Les ailes de leurs mâts à l'air ôtent le jour.

Un soldat reçoit un coup dans l'œil :

Et la nuit lui survint par les portes du jour.

Une mère meurt en couches :

Je sortis d'une morte, et je naquis sans mère.

Les yeux des soldats brillent :

Leur cœur monte à leurs yeux, et par leurs yeux menace.

Lever de soleil :

Et les pins sourcilleux, dont les têtes altières,
Au lever du soleil, se trouvaient les premières...

Pour des pins, se trouver les premiers au lever du soleil est une affaire de conséquence.

Le jour meurt :

Cependant le soleil à son gîte se rend;
Le jour meurt, et le bruit avec le jour mourant:
Pour en porter le deuil les ténèbres descendent,
Et d'une armée à l'autre en silence s'étendent.

Mais tout n'est pas mauvais, et la descente du sultan d'Egypte aux hypogées, a de l'allure :

Sous les pieds de ces monts taillés et suspendus,
Il s'étend des pays ténébreux et perdus,
Des déserts spacieux, des solitudes sombres
Faites pour le séjour des morts et de leurs ombres.
Là, sont les corps des rois et les corps des sultans,
Diversement rangés selon l'ordre des temps.
Les uns sont enchâssés dans de creuses images,
A qui l'art a donné leur taille et leurs visages;
Et dans ces vains portraits qui sont leurs monuments,
Leur orgueil se conserve avec leurs ossements.
Les autres, embaumés, sont posés en des niches,
Où leurs ombres encore éclatantes et riches
Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
La pompe de leur vie en celle de leur mort.
De ce muet sénat, de cette cour terrible,
Le silence épouvante et la face est horrible.
Là sont les devanciers avec leurs descendants;
Tous les règnes y sont; on y voit tous les temps;
Et cette antiquité, ces siècles dont l'histoire
N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire,
Réunis par la mort en cette sombre nuit,
Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

La Motte mettait le *Saint-Louis* du Père Lemoyne et le *Clovis* de Desmarets au-dessus de l'*Iliade* d'Homère :

— Le *Clovis* de Desmarets et le *Saint Louis* du Père Lemoyne m'ont paru de beaucoup meilleurs que l'*Iliade*, par la clarté du dessin, par

l'unité d'action, par des idées plus saines de la Divinité, par un discernement plus juste de la vertu et du vice, par des caractères plus beaux et mieux soutenus, par des épisodes plus intéressants, par des incidents mieux préparés et moins prévus, par des discours plus grands, mieux choisis et mieux arrangés dans l'ordre de la passion, et, enfin, par des comparaisons plus justes et mieux assorties.

Certes, le paradoxe est fort; mais il est honorable d'en avoir pu être l'objet, et si La Motte était, dans l'espèce, un esprit prévenu, il n'était pas un esprit obtus; c'est une aubaine, tant pour Desmarets que pour Lemoyne, que leurs deux poèmes aient été proclamés par lui les meilleurs de la langue française. C'était toujours autant de gagné : et ils ont beaucoup perdu à la mort de La Motte.

Dans ce genre, il faut nommer surtout Brébeuf.

Guillaume de Brébeuf (1) est le neveu d'un brave missionnaire qui catéchisa les Hurons du Canada en 1649, fut pris par les Iroquois, et brûlé à petit feu.

Il y avait du sang de héros dans cette famille normande et aventureuse. Jean Brébeuf agit, vécut l'épopée de sa vie aventureuse, et périt. Guillaume Brébeuf se contenta de chanter les héros; et il a péri aussi, car on ne le lit plus guère; mais on n'a pas le droit d'ignorer qu'il fut très lu. Son titre de gloire est sa traduction en vers de la *Pharsale* de Lucain. Elle paraît enflée aujourd'hui, parce que nous ne sommes plus sous l'influence de Gongora, et loin de faire, comme Boileau, reproche à Brébeuf de son emphase, si l'on songe que Lucain est Espagnol, presque Castillan, ce sera au contraire un titre d'éloge au traducteur d'avoir respecté et suivi le ton dominant et nécessaire de son modèle. Corneille, qui pratiqua l'Espagne, ne s'y trompa point, et louait fort cette *Pharsale* française, dont il déclarait, à certains vers :

— Je donnerais deux de mes tragédies pour les avoir faits.

Même en donnant *Pulchérie* et *Surena*, ce serait encore bien payé.

(1) Thorigny, Normandie, 1618-1661.

La Harpe disait :

— Lucain a trouvé en Brébeuf une esprit encore plus boursouflé que le sien.

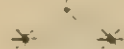
C'était doublement servir la cause de Lucain et le goût du temps ; aussi le succès fut-il grand, la *Pharsale* fut lue partout, devint « aux provinces si chère », et c'est là un effet et un hommage qui ne sont pas à négliger, car Lucain n'a jamais retrouvé cette vogue, et il n'est pas dit qu'il l'eût eue, même si Victor Hugo avait réalisé son projet de le traduire, attiré vers cet espagnol emphatique par une affinité de nature. La Harpe constatait qu'après Brébeuf, Lucain fut délaissé, « relégué dans la bibliothèque des gens de lettres ». Il y est encore. Il n'y a que Brébeuf qui avait su l'en faire sortir (1).

Il eut le coloris, la chaleur, l'énergie, le brillant, les *étincelles*, comme le reconnaissait Boileau lui-même.

Poète discret, il a peu écrit d'ailleurs, quelques poésies sacrées, quelques fines épigrammes, dont je note celle-ci, pour les femmes qui se fardent :

— « Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit ? »
Me demandait Cliton naguère ;
— « Il faut, dis-je, vous satisfaire :
Elle a vingt ans le jour et cinquante ans la nuit. »

Que demandait-elle de plus ?



Cette pléiade fournie peupla tous les salons littéraires d'alors, d'où sortirent de grandes et généreuses idées, d'où émana l'esprit nouveau, fait de distinction, d'élégance, de charme subtil et mondain, de recherche et de science.

La Chambre Bleue fut le péristyle modeste d'un salon plus majestueux, qui n'a plus depuis fermé ses portes : l'Académie Française.

Voici dans quelles circonstances fut fondée cette illustre Compagnie, en 1635.

(1) Et Jean de Thuin, cf. tome I.

Vers 1629, plusieurs personnages littéraires d'un mérite au-dessus du commun, logés en divers endroits de Paris, trouvaient fort incommode d'aller se chercher les uns les autres, quelquefois sans se trouver ; ils s'entendirent pour se réunir chez l'un d'eux, un jour de la semaine : c'étaient Godeau, plus tard évêque de Vence, Chapelain, Giry, l'abbé de Cérisy, de Serizay, de Malleville, et enfin Conrart, chez qui les rendez-vous furent pris parce qu'il logeait au cœur de la ville, et ainsi plus aisément pouvait recevoir toute la Compagnie. Ils s'entretenaient de divers sujets, comme en visite ordinaire, aussi de belles lettres, « avec un profit extrême et un plaisir incroyable ». Ces conférences restèrent ignorées jusqu'au jour où de Malleville, en ayant parlé à Faret, celui-ci confia la chose à Desmarets et à Bois-Robert, « tant il est difficile qu'un secret que nous avons éventé ne devienne tout public bientôt après, et qu'un autre nous soit plus fidèle que nous ne l'avons été à nous-mêmes ». Bois-Robert, s'étant fait admettre de la Compagnie, en révéla l'existence au cardinal de Richelieu, dont l'esprit était naturellement porté aux grands projets. Il chargea son favori d'inviter le petit cénacle à former un corps, à se réunir régulièrement, sous sa protection considérable. Après avoir résisté un certain temps à l'invitation du Cardinal, les amis lui firent répondre « qu'ils étaient tous résolus de suivre ses volontés, et qu'ils le remerciaient très humblement de l'honneur qu'il leur faisait, encore qu'ils n'eussent jamais eu une si haute pensée, et qu'ils fussent fort surpris du dessein de son Eminence ».

Le Cardinal, satisfait de leur obéissance, leur témoigna qu'il prenait cet établissement à cœur, et les pria « de s'assembler comme de coutume, et, augmentant leur compagnie, ainsi qu'ils le jugeraient à propos, d'aviser entre eux quelle forme et quelles lois il serait bon de lui donner à l'avenir ».

Or, Conrart, en 1634, s'étant décidé à se marier, ses bons amis pensèrent qu'à l'avenir, sa maison ne serait plus aussi propre à y tenir des séances. Ils émigrèrent chez Desmarets; de là, ils devaient tour à tour passer à la rue Clocheperce, à l'Hôtel Pellevé, puis chez Chapelain, rue des Cinq-Diamants. La maison fut achetée par un marchand de Paris qui s'y per-

çut qu'à certains jours, il y avait au devant affluence de carrosses ; en ayant appris la cause, il rompit son marché, pour ne point « loger dans une rue où il se faisait toutes les semaines une *Cadémie de monopoleurs* ».

Car, entre temps, le petit cénacle s'était intitulé Académie Française, après avoir hésité entre les noms d'Académie des Beaux-Esprits, — de l'Eloquence, et Académie Eminente; ils arrêtèrent ses statuts, rédigés par Faret et Chapelain, approuvés définitivement par Richelieu, qui fit signer au Roi, le 29 janvier 1635, les lettres patentes en faveur de l'Institution, — lettres enregistrées seulement, par le Parlement, en juillet 1637, après plus de deux ans de mauvais vouloir. Les membres de la nouvelle Compagnie, rejetant pour eux-mêmes le titre d'académistes, « à cause des autres significations qu'il a d'ordinaire », choisirent le nom d'académiciens, en l'assemblée du 12 février 1635, — et fixèrent leur nombre à quarante.

Pour donner quelque ordre aux réunions, ils créèrent un Directeur, chargé de la présidence, un Chancelier, garde des sceaux, tous deux tirés au sort et renouvelables de temps en temps, et un Secrétaire perpétuel, élu par ses collègues, avec mission de tenir le registre des comptes rendus des séances.

Restait à déterminer les occupations de l'Académie. Dès la seconde assemblée, Chapelain, dans la délibération ouverte à ce propos, représente qu' « à son avis, elle devait être de travailler à la pureté de notre langue, et de la rendre capable de la plus haute éloquence. Qu'à cet effet, il fallait premièrement en régler les termes et les phrases, par un ample dictionnaire, et une grammaire fort exacte qui lui donnerait une partie des ornements qui lui manquaient ; et qu'ensuite, elle pourrait acquérir le reste par une rhétorique et une poétique que l'on composerait pour servir de règle à ceux qui voudraient écrire en vers et en prose ».

L'avis de Chapelain a prévalu. Mais tout d'abord, on avait hésité; au début, il fut question de faire des discours. On alla jusqu'au vingtième. Parmi les plus curieux, il faut retenir celui de Gombaud « *sur le je ne sais quoi* », celui de de Porchères-Laugier, traitant « *des différences et des conformités qui sont entre l'Amour et l'Amitié* », celui de Desmarets sur « *l'Amour*

des esprits », suivi de celui de Boissat sur « *l'Amour des corps* », sans oublier Bardin, qui, sur ce sujet, *Du style philosophique*, expliqua « en un langage fort pur et fort naturel », deux propositions subtiles de métaphysique : *Qu'il y a quelque chose qui est plus que tout, et quelque chose qui est moins que rien.*

La querelle du *Cid* interrompit ces entretiens, dont la mode devait n'être reprise qu'à l'occasion des réceptions de nouveaux membres. Le récipiendaire qui inaugura le nouvel ordre de choses fut l'avocat Patru, admis en 1640. Mais les discours furent prononcés à huis clos.

Ayant dit son fait à Corneille, non sans une pointe de jalousie, et exprimé, à l'instigation de Richelieu et de Scudéry, ses sentiments sur le *Cid*, « dont l'applaudissement et le blâme ne fut qu'entre les doctes et les ignorants », l'Académie se remit au Dictionnaire, et, le 17 octobre 1639, acheva la lettre A, commencée le 7 février précédent.

Vaugelas qui, depuis longtemps, avait fait plusieurs belles et curieuses observations sur la langue, les offrit à la Compagnie, et, dès lors, se mit tout à son service pour l'élaboration du Dictionnaire.

Ses décisions furent à peine discutées. Et Chapelain, employant le mot *félicité*, écrivait : S'il n'est point Français, il le sera l'année prochaine; M. Vaugelas m'a promis de ne pas lui être contraire quand nous solliciterons pour lui. »

Pour le choix des mots, on dressa un catalogue des livres les plus célèbres; on y mit, — pour la prose: Amyot, Montaigne, le Catholicon d'Espagne, du Perron, François de Sales, d'Urfé, de la Noue, d'Ossat, Pasquier, parmi les plus connus; — pour les vers : Marot, Ronsard, du Bellay, Belleau, du Bartas, Desportes, Régnier, Malherbe.

En lisant ces ouvrages, l'Académie prenait fort souvent des décisions dont ses registres sont pleins ; et lorsque, à la Cour, à l'Hôtel de Rambouillet, un mot avait été le sujet d'une longue dispute, on ne manquait pas d'en parler à l'Académie. Ainsi, entre Muscardins et Muscadins, l'Assemblée jugea en faveur

du dernier, qui donna à Voiture l'occasion d'une facile raillerie :

> Au siècle des vieux Palardins,
> Soit courtisans, soit citardins,
> Femmes de cour ou citardines,
> Prononçaient toujours muscardins,
> Et Balardins et Balardines;
> Même l'on dit qu'en ce temps-là
> Chacun disait rose muscarde;
> J'en dirais bien plus que cela,
> Mais, par ma foi, je suis malarde,
> Et même en ce moment voilà
> Que l'on m'apporte une panarde.

L'Académie en avait supporté d'autres, depuis les premiers jours de son établissement, où, pour déplaire à Richelieu, l'abbé de Saint-Germain, avait commencé avec une animosité étrange à parler fort injurieusement de la nouvelle institution.

Vaugelas étant mort, l'événement n'interrompit point la besogne de l'Académie. Il se trouva de bons esprits qui lui vinrent en aide. Le père Bouhours avec ses « Doutes sur la langue française », Fénelon, avec sa *Lettre* devenue classique, Thomas Corneille (*Observation sur les remarques de M. de Vaugelas*), firent plus pour l'achèvement de sa tâche que ne pouvaient, contre, les critiques des Saint-Evremond, des Ménage, de Bois-Robert, et l'opposition de Scipion Dupleix, de Mlle de Gournay, fille adoptive de Montaigne, tous deux défenseurs épris du vieux langage.

Entre ses séances de philologie, l'Académie fondait un prix de poésie et un prix d'éloquence. Le sujet du concours était invariablement l'éloge du roi, ce qui valut à Louis XIV des flatteries hyperboliques :

> Sagesse, esprit, grandeur, courage, majesté,
> Tout nous montre en Louis une divinité.

chantait l'un. Et un autre terminait son poème par cette prière :

> Laissez-nous en jouir *quelques siècles* encore.

Cependant, elle changeait toujours de domicile, « île de Délos des poètes, errante et flottante, jusques à la naissance de

son Apollon, » c'est-à-dire jusqu'au jour où Colbert obtint du roi, en 1672, qu'elle se réunît au Louvre. Ses membres siégeaient encore sur des chaises, le Directeur seul ayant un fauteuil. Mais le cardinal d'Estrées, devenu très infirme, trouvant fort incommode les chaises qui étaient en usage, demanda qu'il fut permis d'apporter un siège meilleur. Louis XIV prévenu, et prévoyant les jalousies d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du garde-meuble de faire porter quarante fauteuils à l'Académie.

C'est au Louvre que, sur la proposition de Perrault, à l'occasion de la réception de Fléchier (1673), le public, hors les femmes qui devaient encore attendre trente ans, fut reçu aux séances d'admission, pour entendre les discours des nouveaux membres. En 1693, le discours de réception de La Bruyère, qui avait fait quelque tapage, amena la rédaction d'un nouveau statut, aux termes duquel le discours du récipiendaire devrait être soumis à une commission chargée de le recevoir, de peur de surprise.

Cependant le Dictionnaire ne s'achevait pas. Celui de Furetière devança celui de l'Académie ; il parut, posthume, en 1690.

Aussi, l'Académie, piquée, se hâta de faire paraître son travail en 1694.

Il a le défaut de n'être accessible qu'aux savants lettrés, par suite du classement des mots par racines et par dérivés. Fait pour les « honnêtes gens », il a oublié les termes techniques. Et, à un point de vue différent, les académiciens en ont proscrit trop de mots si savoureux, si pittoresques de l'ancienne langue, langue d'imagination, langue de sensation, pour n'avoir voulu retenir que le vocabulaire abstrait, qui fait l'expression plus précise peut-être, langue de philosophie et d'analyse, et plus claire, mais sans contredit plus dépouillée et plus froide.

C'est Fénelon lui-même, académicien, qui dès 1714, écrira : « Notre langue manque d'un grand nombre de mots; il me semble même qu'on l'a gênée et appauvrie, depuis cent ans, en voulant la purifier... »

Ces questions préoccupaient, passionnaient la société intel-

lectuelle, hommes et femmes. Chaque salon prétendait au titre de petite Académie, et on y discutait avec fièvre les problèmes les plus élevés de la philosophie, de l'astronomie, de la grammaire, de la critique, de l'histoire. On lisait, on commentait, on jugeait, on préférait, on se brouillait au nom d'Homère, et l'on se réconciliait sur le tombeau de Palinure. Heureux temps, où les querelles n'avaient pas de causes plus graves !

L'une des plus bruyantes et des plus obstinées fut la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes.

On demandait à M. Dacier quel était le plus beau, de Virgile ou d'Homère.

Il répondit aussitôt :

— Homère est plus beau de mille ans.

Toute la question était là. Les œuvres littéraires gagnent-elles en vieillissant, comme les vins fins ?

L'homme, à son déclin, revoit sous un jour merveilleux d'illusion les heures passées de son enfance. « Au temps de ma jeunesse, » disait déjà, avant la chanson, le vieux Nestor dans l'*Iliade*, et Horace, dans une épître à Auguste, se plaignait de l'engouement de ses contemporains pour les auteurs de la Grèce, comme si la littérature gagnait à vieillir.

Au XVIIe siècle, la question, soulevée par des écrivains qui n'avaient pas d'ailleurs les bonnes raisons d'Horace, prit bientôt la tournure d'une vive querelle; les contempteurs de l'Antiquité ne comptent pas parmi les grands esprits du XVIIe siècle. Ils blessèrent, dans leurs sentiments d'admiration et de gratitude, Boileau, Racine, tous les partisans et les débiteurs des Anciens. La Querelle, dans laquelle les champions adverses apportèrent d'excellentes raisons, les dépassa, dévia, et après bien des coups portés, ils restèrent sur leurs positions.

L'alarme fut donnée par Desmarets de Saint-Sorlin dans son *Traité pour juger des poètes grecs et latins*. Frappé de ce fait que les auteurs puisaient uniquement dans le fonds de la Grèce et de Rome, il écrivait :

— J'entreprends le combat contre les amants de l'antiquité qui voudraient nous faire quitter la plume en nous mettant, s'ils le pouvaient, dans le désespoir de les pouvoir jamais atteindre.

Cette première flèche ne porta pas. Devenu mystique, il composa son poème *Clovis*, avec une préface à Louis XIV.

— Il n'y a pas de présomption à un chrétien, y dit-il, de croire que, par une supériorité venue de Dieu, il fait de la poésie mieux conçue, mieux conduite et plus sensée que celle des païens.

Ses idées ne furent pas discutées. Pourtant Boileau, au troisième chant de son *Art poétique*, blâme ces auteurs qui, dans leurs vers, pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes, et il nie la valeur poétique du merveilleux chrétien et de Lucifer.

Boileau avait tort. Le Tasse, qu'il cite d'ailleurs, et, de son temps Milton en Angleterre, dans le *Paradis perdu* (mais il ne le connaissait pas), sont là pour l'attester en dépit de *Clovis*.

Nous allons retrouver Boileau plus loin et préciser son rôle.

Cependant Desmarets le couvrait d'anathèmes dévots. Il y eut quelques épigrammes échangées sans résultats.

Quinze ans d'accalmie suivirent ces premières escarmouches ; mais l'état de guerre était latent ; une inscription à graver sur un arc de triomphe, — il fallait choisir entre le latin et le français, — pensa tout brouiller. Le temps n'était pas venu. Dans la préface d'Iphigénie, Racine raillait agréablement Pierre Perrault qui avait critiqué Euripide, sans l'entendre; Claude Perrault rimait une satire l'*Envieux parfait*, contre Boileau; Charles Perrault, dans la préface du *Saint-Paulin*, attaquait l'Art Poétique et sa diatribe contre le merveilleux chrétien.

Le 27 janvier 1687, l'Académie française, tenant séance, Perrault, l'auteur des Contes de fées, y lut son poème du *Siècle de Louis le Grand*.

Les Régnier, les Maynard, les Gombaud, les Malherbe, le galant Sarrazin et le tendre Voiture, les Godeau, les Racan, les Tristan, l'emportent, d'après lui, sur les anciens.

Cette fois, c'en était trop; Boileau bondit en pleine assemblée, apostropha véhémentement Perrault. La séance devint orageuse. « Parmi ce grand tumulte, lit-on dans un essai sati-

rique du temps (1), tous ensemble se jetaient leurs livres à la tête, et se faisaient des armes de leurs ouvrages ». Les In-douze n'eurent pas l'avantage; les Goliath, les géants, en l'espèce, les In-folio les battirent à plate reliure, et c'était pitié de voir comme on en accablait d'autres qui n'avaient que des feuilles volantes.

L'Académie se partagea en deux camps. Boileau, sur cette séance mémorable, fait une série d'épigrammes, traitant l'illustre compagnie de Topinamboux, d'hôpital des fous; Racine, intervenant, feint de croire que Perrault a voulu plaisanter; La Fontaine proclame dans son épître à Huet

> Que faute d'admirer les Grecs et les Romains
> On s'égare en voulant tenter d'autres chemins;
> Art et guides, tout est dans les Champs-Elysées.

Parmi les auxiliaires de Perrault, se rangea Fontenelle qui, traitant la question en philosophe dans sa suggestive *Digression sur les Anciens et les Modernes*, soutint cette thèse que la nature immuable produit à toutes époques des génies égaux en qualité et en quantité. « Nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois. »

C'était déjà l'avis de Pline le Jeune qui disait :

> — J'admire les anciens, mais je ne suis pas de ceux qui méprisent les modernes. Je ne puis croire que la nature épuisée et devenue stérile ne produise plus rien de beau.

Fontenelle ajoute que si, au point de vue des aptitudes, le mérite est égal, les modernes, en profitant des idées et des progrès des générations successives, doivent nécessairement être supérieurs aux anciens. Perrault ne fait que reproduire cette thèse dans son *Parallèle des Anciens et des Modernes*.

C'est une suite de cinq dialogues sur les arts, les sciences, la poésie et l'éloquence entre un abbé judicieux, un impertinent chevalier et un président, idòlatre imbécile des anciens.

(1) *La guerre des auteurs anciens et modernes.* (A Lyon, chez Claude Muguet, rue Mercière, *au Bon Pasteur*, MDCLXXVII.

La scène se passe au château de Versailles, et l'entretien s'engage sur le grand escalier.

Pour le détail, Perrault porte des jugements qui surprennent parfois. Démosthène a la taille trop droite. M. de Maistre est plus magnifique que lui; Platon est au-dessous de Pascal; Horace est un demi-satirique qui ne vaut pas Despréaux; Sophocle et Euripide valent moins que Garnier et Hardy; Homère n'a ni composition, ni mœurs, ni caractères; son Achille brutal, qui reste sous sa tente avec des armes, n'est pas homme d'esprit; et il y a moins d'invention dans l'*Iliade* que dans *Cyrus*. La colonnade du Louvre est un jet de l'art qui surpasse le Parthénon; et Lebrun fait oublier Raphaël.

Boileau, un moment indécis, se décida à répondre, quand on lui vint crier aux oreilles; « Tu dors, Brutus! » Sa riposte ne fut pas heureuse. Restreignant le débat à Pindare et à Homère, il prenait Perrault à partie dans un *Discours sur l'Ode*, que suivait une ode pindarique sur la prise de Namur, ode d'une médiocrité, de fond et de forme, incontestable. Puis, il donna avec sa traduction du *Traité du Sublime* de Longin, neuf petites dissertations, les *Réflexions sur Longin*, qui sont la plus lourde et la plus maladroite apologie.

La querelle entre Boileau et Perrault dégénéra en brouille personnelle. Arnauld, leur ami commun, les réconcilia en 1694. Et ainsi se termina la première phase du débat. Quinze ans après il se ranima entre Lamothe-Houdart et Mme Dacier. Perrault était mort. Boileau allait mourir, et d'ailleurs, ami de Lamothe qui l'avait appelé l'Horace français, et avait traité ses œuvres d'écrits sublimes, il eût été gêné de prendre parti.

Lamothe-Houdart, homme de grand talent et d'esprit (1), choyé des salons mondains où il brillait par ses manières, a surtout réussi dans l'opéra avec *Amadis*, le *Triomphe des Arts*, *Alcyone*. Il eut quelques succès dans la comédie, et aussi avec la tragédie *Inès de Castro*. Il fit des fables, des églogues, bien oubliées aujourd'hui, et écrivit en prose des *Réflexions sur la critique et un Discours sur la poésie en général*, œuvres

(1) Sa correspondance avec la Duchesse du Maine, peu connue, est exquise d'esprit et de finesse.

où ne manquent ni les pensées ingénieuses, ni le charme d'une forme heureuse. Il y appelle la poésie un « art pour se mettre hors d'état d'exprimer exactement ce qu'on voudrait dire », alors que « la prose dit blanc dès qu'elle le veut, et voilà son avantage ». Il partage avec Fénelon cette sévérité contre la prosodie.

Mme Dacier, fille d'un professeur érudit, érudite elle-même, d'une bonne grâce d'ailleurs et d'une modestie qui paraient son docte savoir, épousa un des bons élèves de son père, et à eux deux ils entreprirent de faire connaître l'antiquité, par des traductions destinées à en vulgariser les œuvres.

C'est précisément sur l'*Iliade française* de Mme Dacier que Lamothe, ignorant lui-même le grec, fit en vers son *Iliade Abrégée :*

— Je n'ai pas cru, écrit-il à Fénelon, qu'une traduction fidèle pût être agréable en français. J'ai trouvé partout, du moins par rapport à notre temps, de grands défauts, joints à de grandes beautés ; ainsi je m'en suis tenu à une imitation très libre, et j'ai osé même quelquefois être tout à fait original.

Tout ce qui fait la grâce du vieil Homère, le sentiment, la simplicité, la couleur, les actions brutales des héros, les interventions si vivantes des dieux, cette nonchalance et ces redites qui ont fait accuser le poète de sommeiller quelquefois, les descriptions, tout ce qui n'est pas le récit tout nu et tout sec, Lamothe le retranche ; en revanche, ses guerriers deviennent des esprits précieux et galants. Ils font la guerre en dentelles.

De l'utile, du beau parfait
Homère m'a laissé la muse,
Et si mon esprit ne m'abuse
Je vais faire ce qu'il eût fait.

L'édition avait paru avec une gravure en frontispice : Homère, conduit par Mercure, met sa lyre aux mains de Lamothe.

Très adroitement d'ailleurs, notre auteur avait essayé de gagner à lui les Dacier. Il avait dit au mari :

Si j'exécute ce que j'ose
Et que mon vol hardi puisse plaire à tes yeux,
Ton suffrage pour moi vaut une apothéose ;
J'ai déjà le front dans les cieux.

Et à madame Dacier :

— C'est à vous que je dois de connaître Homère !

Si Lamothe croyait prouver la supériorité des modernes (il disait : Homère et moi), il fut bientôt désabusé. Mme Dacier, âgée alors de 63 ans, éclata : elle lança son *Traité des causes de la corruption du goût*, où son indignation ne connut pas de bornes. Lamothe riposta par ses *Réflexions sur la critique ;* en se jouant, avec une urbanité parfaite, il répondait à l'attaque fulminante, et mettait le public de son côté. « L'ouvrage de Mme Dacier, dit Voltaire, était digne d'un savant homme ; celui de son contradicteur était digne d'une femme d'esprit. »

La Querelle des anciens et des modernes, après des polémiques encore, s'acheva d'elle-même, par lassitude. Le débat était épuisé pour l'instant. Il reprendra par la suite. On avait trop prouvé de part et d'autre ; avec moins d'animosité, on aurait fini par s'entendre. Lamothe-Houdart et Mme Dacier se réconcilièrent, comme avant eux Boileau et Perrault, en gardant leurs convictions, lesquelles, d'ailleurs, importent peu.

Mais cela faisait toujours passer une heure ou deux dans les salons littéraires, qui, sans la Querelle, eussent peut-être manqué parfois d'ordre du jour.

CHAPITRE II

Au Camp des Bourgeois

Boileau. — Ses frères. — Son Enfance. — Ses Débuts. — Ses Œuvres et ses Préfaces. — Ses vieux ans. — Sa Mort. — Mauvaise Tête et bon Cœur. — L'Avocat Patru. — Boileau et Molière. — Boileau bon vivant. — Boileau et le Monde. — Boileau et le Roi. — Son *Art poétique*. — Le *Lutrin*. — Les *Varia*. — L'Expression poétique. — Le réalisme de Boileau. — Boileau et Diogène. — Son Vocabulaire pittoresque. — Ses Timidités. — Les Genres littéraires. — L'Art et la Morale. — Anciens et Modernes. — L'Antiquité et la Critique. — Les Ennemis de Boileau. — Boileau et la Poésie. — Un honnête Homme.

En face de toute cette société enfiévrée par l'amour des lettres, par les luttes savantes, par le culte du beau sous la forme subtile de la poésie la plus délicate, il est temps de dresser le spectre de Banco, de faire surgir le brutal et gros bourgeois qui n'entendait rien à tant de finesses, et qui bouscula ces salonniers : l'épais et prudent Boileau.

Boileau (1) naquit le 1er novembre 1636, l'année du *Cid*, à Paris, rue de Jérusalem, proche la maison natale de Voltaire, et dans la maison même où le chanoine Jacques Gillet, Le Roy, Rapin, Pithou, Passerat, F. Chrestien firent la *Satire Ménippée*.

Son père était greffier de grand-chambre au Parlement, comme tous les Boileau. Le nôtre s'est qualifié

> Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffiers.

Il avait 14 frères. Sa mère mourut avant qu'il la connût. Il y paraît dans son œuvre, où il n'y a pas trace de tendresse, ni d'émotion; il a ignoré les qualités et les douces vertus de la femme et des mères. L'opération de la pierre et de la taille, subie à huit ans, devait le tenir toute sa vie, à l'écart des sentiments tendres, dans un chagrin et égoïste célibat.

(1) 1636-1711.

Un de ses amis a écrit :

— L'enfance de M. Despréaux fut des plus laborieuses. Il fallut le tailler à l'âge de huit ans, et il se ressentit toute sa vie de cette opération. Ayant perdu sa mère de bonne heure, et son père étant tout occupé de ses affaires, l'éducation de ce grand poète fut abandonnée à une vieille servante qui le traitait avec empire: et il avait encore une autre domination à essuyer, c'était celle de Gilles Boileau, son frère aîné, grand ami de Cotin et de Chapelain, et de plus très jaloux du mérite naissant de son cadet, qui passa ses premières années dans une guérite au-dessus du grenier de sa maison, où il fut, pour ainsi dire, relégué jusqu'à quinze ans. Il nous disait souvent que si on lui offrait de renaître aux conditions onéreuses de sa première jeunesse, il aimerait mieux renoncer à la vie ; cependant l'excellence de son naturel surmonta toutes les disgrâces de son éducation. Il n'était encore qu'en quatrième qu'il se sentit du talent pour la poésie ; et dès lors, déjà tout plein de la lecture des anciens romans, il entreprit de faire une comédie. « Je faisais, disait-il, paraître sur la scène, trois géants prêts à se battre pour la conquête d'une commune maîtresse, lorsqu'un quatrième géant les séparait par ces vers :

Géants, arrêtez-vous,
Gardez pour l'avenir la fureur de vos coups. »

Il défiait Boyer de lui montrer un seul vers de cette force dans les cent mille qu'il a faits.

C'était avoir bonne opinion de soi.

Dès dix-sept ans, il versifiait, assez platement, et dans le goût des Linière ou des Saint-Amant qu'il devait malmener. Voici une chanson qu'il rima, en Philosophie, en 1653 :

Philosophes rêveurs, qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir:
Vos esprits s'en font trop accroire,
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire !
On est savant quand on boit bien :
Qui ne sait boire ne sait rien.
S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin,
Un docteur est alors au bout de son latin:
Un goinfre en a toute la gloire.
Allez, vieux fous, etc.

Son père le destina aux Ordres, mais il mourut avant d'avoir pu enchaîner la vocation de son fils, qui, aussitôt sa liberté retrouvée, laissa là droit et théologie, et se donna

aux lettres. Sa fortune lui permit de s'y exercer librement, sans être astreint, comme la plupart de ses pauvres confrères, à chercher le grand seigneur qui lui paierait pension en l'attachant à sa maison.

Il avait placé à fonds perdu et à gros intérêt sa part d'héritage, environ 40.000 livres, qui feraient aujourd'hui plus de 100.000 francs. A cela, joint le revenu d'un petit domaine et un menu bénéfice, il avait beau jeu pour prêcher aux autres :

> Travaillez pour la gloire et qu'un sordide gain
> Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

Il fit d'abord, comme l'abbé Cotin lui-même, qui n'en tira ni vanité ni vengeance, une énigme sur la puce, et de petits vers galants fort fades. Une romance, rimée quand il avait déjà, à 34 ans, publié toutes ses satires, appartient au même genre, et on la chante encore de nos jours :

> Voici les lieux charmants, où mon âme ravie
> Passait à contempler Sylvie
> Ces tranquilles moments si doucement perdus.
> Que je l'aimais alors! Que je la trouvais belle!
> Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle:
> Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?
>
> C'est ici que souvent, errant dans les prairies,
> Ma main, des fleurs les plus chéries,
> Lui faisait des présents si tendrement reçus.
> Que je l'aimais alors! Que je la trouvais belle! etc.

Ni libertin, ni galant, ni amoureux, « ni voluptueux », il le dit, que lui restait-il? La poésie sentimentale ou sensuelle lui était étrangère ; il se tourna vers la satire, et il y reconnut un bien de famille.

Il habitait chez son frère aîné, Jérôme Boileau, avec trois autres frères, Pierre, Gilles et Jacques.

Jérôme était un brave greffier mené au tambour par sa femme, dont Nicolas a rapporté des traits plaisants dans sa *Satire des Femmes*. Elle avait pour médecin Claude Perrault, dont elle imposait les soins à toute la maison, même à Nicolas, qui fut soigné pour un asthme. « Ce qui arriva de cela, c'est

que ma difficulté de respirer ne diminua point, et que dès le lendemain le pied m'enfla de telle sorte que j'en fus trois semaines dans le lit ».

Gilles était avocat et poète, il fut académicien. On l'appelait *Boileau le Critique*. Il savait son Régnier par cœur, et sa muse hargneuse mordait volontiers ses contemporains.

Quant à Jacques, l'abbé Boileau, docteur en Sorbonne et chanoine de la Sainte-Chapelle, il pétillait d'esprit et de malice. Un jour, un jésuite riait devant lui en parlant de Pascal qui, à Port-Royal, s'occupait à des travaux manuels, comme la fabrication des souliers.

— « Je ne sais si Pascal fait des souliers, repartit Jacques, mais je sais bien qu'avec ses *Provinciales*, il vous a porté une fameuse botte. »

Le Prince de Condé prenait plaisir à démonter les orateurs qui le recevaient à son passage dans les villes. Il crut qu'il intimiderait de même l'abbé Boileau, chargé de le recevoir à Sens. Voici l'anecdote contée par Brossette :

— Son plus grand plaisir était de faire quelque malice aux complimenteurs en ces rencontres. L'abbé Boileau, qui était alors doyen de l'église cathédrale de Sens, fut obligé de porter la parole à la tête de son chapitre. M. le Prince, voulant déconcerter l'orateur qu'il ne connaissait pas, affecta d'avancer la tête et son grand nez du côté du doyen, pour faire semblant de le mieux écouter, mais en effet pour le faire manquer, s'il pouvait. Mais l'abbé Boileau, qui s'aperçut de la malice, fit semblant d'être interdit et étonné, et commença ainsi son compliment avec une crainte affectée :

« Monseigneur, Votre Altesse ne doit pas être suprise de me voir trembler en paraissant devant elle à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, car, si j'étais à la tête d'une armée de trente mille hommes, je tremblerais bien davantage. » M. le Prince, charmé de ce début, embrassa l'orateur sans le laisser achever; il demanda son nom, et, quand on lui eut dit que c'était le frère de M. Despréaux, il redoubla ses caresses et le retint à dîner.

Ce Docteur était véritablement docte, mais il aimait à écrire sur des matières singulières, et peut-être un peu trop comiquement; son père l'appelait le petit discoureur. Comme il avait toujours le mot pour rire, même dans les occasions les plus graves, M. Despréaux disait de lui en plaisantant : « Mon frère ne pouvait pas manquer d'être Docteur; car s'il ne l'eût pas été de Sorbonne, il aurait pu l'être de la Comédie Italienne. »

Pierre était célèbre par ses « imitations », comme on dit

aujourd'hui. Il saisissait le ridicule des gens, et en faisait des charges dans les salons.

Nicolas se devait à lui-même, et devait à son nom, de porter en lui un peu de ce génie qui était la tradition de sa race. Il ne s'en fit pas faute.

On raconte ce mot plaisant :

— Le père de M. Despréaux, quelques jours avant de mourir, disait de ses trois enfants : « Gilot est un glorieux, Jaco est un débauché, mais Colin est un bon garçon, il n'a point d'esprit, il ne dira mal de personne. » Or, par ce Colin, il entendait M. Despréaux, qui, dans ses premières années, paraissait assez taciturne. Le Roi a demandé plusieurs fois au satirique s'il était bien vrai que son père eût porté ce jugement.

C'était vrai, paraît-il, et il ne pouvait pas être plus téméraire.

Dès 1658, — il avait 21 ans, — il écrivit sa première satire, *Damon*, puis *Les Embarras de Paris* (1661), *Muse, changeons de style* (1662), *A Molière*, *Le Repas Ridicule*, *Dis-moi, cher Le Vayer*, *La Noblesse* (1663).

Enumérer le nombre des pointes qui hérissent ce premier bloc de projectiles, c'est dire combien d'ennemis Boileau se fit pour ses débuts, et ils furent plus d'un. A part deux ou trois grands esprits qu'il avait, avec son instinct infaillible, tirés de pair, il attaquait et il ameutait contre lui tous les poètes en renom, dont il blâmait la facilité copieuse et la préciosité.

Il se mit habilement sous la protection de leur patron, le Roi, qui estima le bon sens impérieux de cet original, — et comme il courait de fausses éditions de ses œuvres toutes tronquées et altérées, il publia lui-même, en 1666, *Les Satires I-VII* et le *Discours au Roi*, avec une malicieuse préface où il s'expliquait ainsi à ses victimes :

— Il les supplie de faire réflexion que si leurs ouvrages sont mauvais, ils méritent d'être censurés ; et que s'ils sont bons, tout ce qu'on dira contre eux ne les fera pas trouver mauvais. Au reste, comme la malignité de ses ennemis s'efforce depuis peu de donner un sens coupable à ses pensées même les plus innocentes, il prie les honnêtes gens de ne pas se laisser surprendre aux subtilités raffinées de ces petits esprits qui ne savent se venger que par des voies lâches, et qui lui veulent souvent faire un crime affreux d'une élégance poétique.

J'ai charge encore d'avertir ceux qui voudront faire des satires contre

ces satires, de ne se point cacher. Je leur réponds que l'auteur ne les citera point devant d'autre tribunal que celui des Muses : parce que, si ce sont des injures grossières, les beurrières lui en feront raison ; et si c'est une raillerie délicate, il n'est pas assez ignorant dans les lois pour ne pas savoir qu'il doit porter la peine du talion. Qu'ils écrivent donc librement: comme ils contribueront sans doute à rendre l'auteur plus illustre, ils feront le profit du libraire ; et cela me regarde. Quelque intérêt pourtant que j'y trouve, je leur conseille d'attendre quelque temps et de laisser mûrir leur mauvaise humeur. On ne fait rien qui vaille dans la colère. Vous avez beau vomir des injures sales et odieuses, cela marque la bassesse de votre âme, sans rabaisser la gloire de celui que vous attaquez ; et le lecteur qui est de sens froid n'épouse point les sottes passions d'un rimeur emporté. Il y aurait aussi plusieurs choses à dire touchant le reproche qu'on fait à l'auteur d'avoir pris ses pensées dans Juvénal et dans Horace : mais, tout bien considéré, il trouve l'objection si honorable pour lui, qu'il croirait se faire tort d'y répondre.

C'est précisément aussi ce que pouvaient dire tous les imitateurs des anciens, qu'il attaquait : Cotin, Ménage; car à ce point de vue, Boileau ne mérite pas moins que Vadius le reproche de larcin, et si on ne le lui a pas ménagé, c'est qu'il est, lui aussi, farci d'Horace et de Juvénal.

Regnard disait de Boileau :

Si par malheur un jour son livre était perdu,
A le chercher bien loin, passant, ne t'embarrasse,
Tu le retrouveras tout entier dans Horace.

En 1666, il avait, de son aveu, publié ou composé :

dès 1652, le *Sonnet sur une Parente;*

en 1656, *Vers sur Macarise;*

en 1658, Satire I (*Damon*);

en 1661, Satire VI ;

en 1662. Satire VII; et les *Stances sur l'Ecole des Femmes;*

en 1663. Satires II, III, IV, V (*A Molière, le Repas, A Le Vayer, La Noblesse*), (1);

en 1664. le *Discours au Roi*, et le Dialogue *Les Héros de Roman;*

(1) Boileau, qui rimait contre la noblesse, était noble, comme le reconnut un jugement de 1699. Ses titres remontaient à 1371. Le sieur des Préaux, écuyer, portait de gueules au chevron d'argent, et trois molettes d'éperon, deux en chef, une en pointe. Il pouvait faire sonner ses quartiers à la Cour.

en 1666, la Satire IX *(A mon Esprit)*, l'Epître II *(L'Huître et les Plaideurs)*, et le *Discours sur la Satire.*

Il donna ensuite :

1667, Satire VIII *(Les Animaux)*, Epître I, *Au roi.*

Presque toutes les éditions suivantes, 1674, 1675, 1683, 1685, 1694, 1701, eurent leur préface nouvelle : il en a fait six en tout, et c'est beaucoup, car elles ne se renouvellent guère. Elles pallient, la plupart du temps, les critiques qu'elles précèdent, comme si Boileau regrettait, à distance, sa sévérité :

— Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit : c'est qu'en attaquant dans mes satires les défauts de quantité d'écrivains de notre siècle, je n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces écrivains le mérite et les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoique assez méchant poëte, n'ait pas fait autrefois, je ne sais comment, une assez belle ode, et qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinault, quoique si éloignés de la perfection de Virgile. J'ajouterai même, sur ce dernier, que, dans le temps où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, et qu'il n'avait pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont, dans la suite, acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amant, de Brébeuf, de Scudéri et de plusieurs autres que j'ai critiqués et qui sont en effet, d'ailleurs, aussi bien que moi, très dignes de critique. En un mot, avec la même sincérité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent.

Ainsi, ces préfaces multiples n'apportent qu'indécision et incertitude, et ressemblent à des excuses d'un homme qui demande pardon de vous avoir marché sur le pied.

Son amitié avec Racine, Molière, La Fontaine est célèbre, et ce dernier l'a contée au début de sa *Psyché.*

Nicolas habitait alors rue du Colombier, au faubourg Saint-Germain. On y daubait sur les poètes en vogue, et on allait de là au cabaret, chez Crenet, à la Pomme de Pin, faire des diableries, rimer le *Chapelain Décoiffé* et parodier *La Pucelle.*

Cette amitié prit fin vers 1665. Racine ayant retiré une de ses pièces aux comédiens de Molière pour la porter à l'Hôtel de Bourgogne, ce fut la brouille. La Fontaine, qu'on ne retenait jamais bien longtemps, vagabondait. Boileau se répandait

à Paris, fréquentait chez Mme du Plessis Guénégaud, chez la duchesse de Longueville, chez M. de Brancas, chez Pontchartrain, de Vivonne, Dangeau, Seignelay, Guilleragues, et à partir de 1669, à la Cour, où le Roi voulut se le faire présenter. Boileau lui récita la fin de l'Epître *Au Roi :*

> Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
> Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
> Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
> On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
> Boileau qui, dans ses vers pleins de sincérité,
> Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
> Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
> A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

Le Roi, ravi, s'écria :

— Voilà qui est très beau ! cela est admirable ! Je vous louerais davantage si vous ne m'aviez tant loué. Le public donne à vos ouvrages les éloges qu'ils méritent ; mais ce n'est pas assez pour moi de vous louer, je vous donne une pension de 2.000 livres ; j'ordonnerai à Colbert de vous la payer d'avance, et je vous accorde le privilège pour l'impression de vos ouvrages.

Et par ainsi, le roi faisait preuve d'éclectisme, puisqu'il pensionnait de la même dextre Chapelain et Boileau.

Le satirique remercia abondamment. Il fit en 1672 un *Passage du Rhin* passablement ridicule.

Suivent dans l'ordre des temps :

1670 Epître III *(A Arnauld).*

1672 Epître IV *(Passage du Rhin* et *L'Art poétique).*

1673 Epître IX *(A Seignelay*, et *Le Lutrin).*

1674 *Traduction de Longin.*

1675 *Arrêt Burlesque.*

1676 et 1677 Epîtres V, VI, VII *(A Racine)*, VIII *(Au Roi), Lettre au Duc de Vivonne.*

1684 Remerciement, *à l'Académie.*

1692 *L'Ode sur Namur*, Satire X *(Les Femmes);*

1693 Epître X *(A mes vers);*

1694 Epître XI *(A mon jardinier), Réflexions sur Longin.*

1695 Epître XII *(L'Amour de Dieu).*

1700 Satire XI *(L'Honneur).*

C'est Boileau lui-même qui dressa cette liste; il la fit suivre de cette déclaration :

— Voilà au vrai, tous les ouvrages que j'ai faits : car pour tous les autres ouvrages qu'on m'attribue et qu'on s'opiniâtre de mettre dans les éditions étrangères, il n'y a que des ridicules qui m'en puissent soupçonner l'auteur. Dans ce rang on doit mettre une satire très fade contre les frais des enterrements, une autre, encore plus plate, contre le mariage, qui commence par : « On veut me marier, et je n'en ferai rien », celle contre les jésuites, et quantité d'autres aussi impertinentes. J'avoue pourtant que dans la parodie des vers du *Cid*, faite sur la perruque de Chapelain qu'on m'attribue encore, il y a quelques traits qui nous échappèrent, à M. Racine et à moi, dans un repas que nous fîmes chez Furetière, auteur du Dictionnaire ; mais dont nous n'écrivîmes jamais rien ni l'un ni l'autre, de sorte que c'est Furetière qui est proprement le vrai et l'unique auteur de cette parodie, comme il ne s'en cachait pas lui-même.

L'année 1677 lui fut fatale. Il fut nommé avec Racine historiographe du Roi.

Il eut la triste joie de se féliciter, « d'être engagé dans ce glorieux emploi qui m'a tiré du *métier* de la poésie ». Parler avec ce dédain de la poésie, de la satire, de tout ce qui semblait être l'âme même de Boileau et de sa vie ! A quel moment n'était-il pas sincère avec lui ?

En 1684, le roi le fit entrer à l'Académie, au détriment de La Fontaine, qui dut faire un stage à la porte pour laisser passer son ancien ami.

Jamais élection ne fut plus piquante. Boileau avait cinglé de sa satire à peu près tous les Immortels, qu'un désir royal forçait d'appeler à eux leur implacable censeur. On imagine l'embarras qui devait présider à la réception. Boileau se souvint qu'il avait été avocat, et s'en tira, sinon avec finesse, du moins avec argutie.

Il disait que si le hasard avait voulu qu'il succédât à l'abbé Cotin, et qu'il eût eu à le louer, il aurait fallu marcher un peu sur la cendre chaude,

— mais qu'à la faveur des défilés de l'art Oratoire, il se serait échappé d'un pas si délicat. Il n'y a rien, disait-il, dont la Rhétorique ne vienne à bout. Un bon orateur est une espèce de charlatan qui sait mettre à propos du baume dans les plaies.

Il s'en souvint en cette occasion. Il remercia l'Académie d'avoir élu l'historiographe royal, afin de répandre sur lui les lumières nécessaires à cette noble tâche :

— Oui, messieurs, quelque juste sujet qui dût pour jamais m'interdire l'entrée de votre académie, vous n'avez pas cru qu'il fût de votre équité de souffrir qu'un homme destiné à parler de si grandes choses, fût privé de l'utilité de vos leçons ni instruit en d'autre école qu'en la vôtre. Et en cela vous avez bien fait voir que lorsqu'il s'agit de votre auguste protecteur, quelque autre considération qui vous pût retenir d'ailleurs, votre zèle ne vous laisse plus voir que le seul intérêt de sa gloire.

Boileau avait 48 ans, et déjà les infirmités le gênaient. Il avait un asthme, qui dégénérait en extinction de voix. Il devenait sourd. Il dut aller, en 1687, aux eaux de Bourbon-l'Archambault ; quand il revint, il logea au cloître Notre-Dame, et alla à la campagne chez son neveu Dongois, à Hautile :

C'est un petit village ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.

C'est alors qu'il acheta, en 1685, sa villa d'Auteuil, où il demeura les vingt dernières années de sa vie, souffrant, sourd, consolé par l'amitié de Racine.

C'était une aimable habitation : beaucoup de tableaux, des livres pêle-mêle : le mur était tendu de vieille tapisserie de Bretagne. Les pièces étaient mal tenues, d'un négligé cynique. Le train de vie était celui d'un riche bourgeois : carrosse.

cocher, laquais, gouvernante, jardinier (Antoine) ; une hospitalité ouverte, beaucoup d'allées et venues, des réceptions tous les jours. Le jardin était mieux soigné ; Boileau en aimait beaucoup les allées ombragées, et il en vantait poétiquement l'éclat « avec un soleil de mai ou de juin » ; célèbre petite maison, à laquelle Voltaire trouvait l'air d'un humble cabaret, dont Boileau envoyait les abricots à Racine et les pêches à Mme de Caylus, et qui recevait souvent d'Aguesseau, de Pontchartrain, le duc de Bourbon, le prince de Conti, Lamoignon, voire des Jésuites, contre lesquels il bataillait pour Racine, Pascal et Port-Royal.

Il y gardait parfois durant des semaines le fils de son ami Racine, et il y jouait aux quilles avec lui.

La Querelle des Anciens et des Modernes, dans laquelle il prit passionnément parti pour les Anciens contre Perrault, — la Querelle devint une dispute, avec les *Réflexions sur Longin*, et une erreur avec l'ode malheureusement pindarique ; *La Prise de Namur;* — les affaires jansénistes, où il défendit vaillamment Port-Royal et Arnauld par ses discours, par la belle épitaphe qu'il lui dédia, et par sa satire interdite *De l'Equivoque*, — tels furent les incidents qui troublèrent sa vieillesse. Il disait :

— Je suis malade et vraiment malade. La vieillesse m'accable de tous côtés. L'ouïe me manque, ma vue s'éteint, je n'ai plus de jambes, et je ne saurais plus monter ni descendre qu'appuyé sur les bras d'autrui. Enfin je ne suis plus rien de ce que j'étais, et, pour comble de misère, il me reste un malheureux souvenir de ce que j'ai été.

L'amitié de Le Verrier et de Brossette l'aida à supporter sa triste fin.

Le Verrier était un financier féru de littérature, qui portait toujours un livre grec à la messe ; et la reliure en était bariolée, pour se faire remarquer de plus loin : aussi l'appelait-on dans le monde le Traitant renouvelé des Grecs.

Brossette était un avocat de Lyon qui s'était épris des œuvres de Boileau, et qui a réuni, sur son ami et auteur préféré, dans ses fameuses Lettres et dans ses commentaires, des notes aujourd'hui très appréciées.

Boileau mourut à 75 ans, à Paris, sur un dernier trait de satire. Comme Le Verrier lui lisait, au lit de mort, quelques poésies nouvelles, il l'interrompit :

— Eh ! mon ami, ne mourrai-je pas assez promptement ? Les Pradons, dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étaient des soleils auprès de ceux-ci !

Là-dessus il expira. Il fut enterré à la Sainte-Chapelle.

Il faut se le représenter tel qu'il fut, tel que Girardon l'a sculpté dans ce marbre sous lequel le poète attacha ces vers :

Grâce au Phidias de notre âge,
Me voilà sûr de vivre autant que l'univers,
Et ne connût-on plus ni mon nom, ni mes vers,
Dans ce marbre fameux taillé sur mon visage,
De Girardon toujours on vantera l'ouvrage.

Sainte-Beuve écrivait devant ce buste :

— L'ample perruque de rigueur est noblement jetée sur son front et ne le surcharge pas; il a l'attitude ferme et même fière, le port de tête assuré; un demi-sourire moqueur erre sur ses lèvres; le pli du nez un peu relevé, et celui de la bouche, indiquent l'habitude railleuse, rieuse et même mordante; la lèvre pourtant est bonne et franche, entr'ouverte et parlante; elle ne sait pas retenir le trait. Le cou nu laisse voir un double menton plus voisin pourtant de la maigreur que de l'embonpoint, ce cou, un peu creusé, est bien d'accord avec la fatigue de la voix qu'il éprouvera de bonne heure.

On disait : « Il n'est dur qu'en vers ». Il avait un excellent cœur, et ses amis s'en apercevaient. Il racheta la bibliothèque d'un ami, lors d'une saisie, et lui en laissa la jouissance ; il réclama pour Corneille pauvre et vieilli, dont la pension n'était plus servie ; Monchesnay raconte ce trait touchant :

— M. Despréaux n'avait pas moins de droiture dans le cœur, qu'il avait de justesse dans l'esprit. Quelques seigneurs de la cour lui ayant raconté que, dans une débauche, ils avaient envoyé quérir un apotiquaire, et qu'étant arrivé avec un remède presque bouillant, ils s'étaient saisis de l'apotiquaire, et lui avaient donné de force son remède, l'ayant fait danser ensuite, et jouer à le faire crever, M. Despréaux s'emporta contre eux, et leur fit tant de honte de leur mauvaise plaisanterie, que sur l'heure le marquis de Manicamp envoya trente pistoles à l'apotiquaire.

Voici encore un beau mouvement :

— A la mort de Furetière, il fut délibéré dans l'Académie si l'on ferait un service au défunt, selon l'usage pratiqué depuis son établissement. M. Despréaux y alla exprès avec M. Racine le jour que la chose devait être décidée, mais voyant que le gros de l'Académie prenait parti pour la négative, lui seul osa parler ainsi à cette compagnie :

« Messieurs, il y a trois choses à considérer ici, Dieu, le Public, et l'Académie. A l'égard de Dieu, il vous saura sans doute très bon gré de lui sacrifier votre ressentiment, et de lui offrir des prières pour un mort qui en aurait besoin plus qu'un autre, quand il ne serait coupable que de l'animosité qu'il a montrée contre vous. Devant le Public, il vous sera très glorieux de ne pas poursuivre votre ennemi par de là le tombeau. Et pour ce qui regarde l'Académie, sa modération sera très estimable, quand elle répondra à des injures par des prières, et qu'elle n'enviera pas à un chrétien les ressources qu'offre l'Eglise pour apaiser la colère de Dieu, d'autant mieux qu'outre l'obligation indispensable de prier Dieu pour vos ennemis, vous vous êtes fait une loi particulière de prier pour vos confrères. »

La fierté de son âme paraît dans cette circonstance qu'il faut rapporter, car elle l'honore et montre en outre qu'il ne tirait pas de gain de sa plume, n'en ayant pas besoin, à vrai dire :

« Monsieur Despréaux n'a jamais rien imprimé qu'à son corps défendant, les jugements du public lui ayant toujours fait peur; et c'est un scrupule qu'il a porté jusqu'à sa dernière vieillesse. La première édition qui parut de ses satires fut faite sans son aveu, et par la supercherie d'un libraire qui surprit un privilège; Barbin vint en second pour essayer d'en obtenir un de son côté. M. Despréaux ne s'y opposa point, mais lui fit entendre qu'il ne ferait aucune démarche pour l'impression, et que c'était assez qu'il ne s'y opposât point. Dans ce temps-là M. le chancelier venait de mourir, et M. Despréaux avait commencé son *Art poétique ;* Barbin vint au sceau, que le roi tenait lui-même à Saint-Germain. D'abord on présenta à Sa Majesté le livre d'un moine, dont le titre était très singulier, ce qui excita le roi à rire en accordant le privilège pour douze ans, quoiqu'il ne fut demandé que pour six. Barbin se présenta ensuite, tenant à la main une feuille de l'*Art poétique*, pour lequel il demandait le privilège au nom de M. Despréaux. « Oh ! pour celui-là, reprit le roi, je le connais. » M. Des-

préaux n'avait point pourtant paru encore à la Cour. Aussitôt le privilège fut scellé; mais, le sceau fini, M. Pélisson, maître des requêtes, remontra au roi qu'il venait d'accorder un privilège à un homme qui avait attaqué toute l'Académie. Le roi fit là-dessus quelque réflexion. « Mais enfin, dit-il, le privilège est donné. » Pélisson ne s'en tint pas là: il alla soulever contre le satirique M. le duc de Montausier, déjà très indigné qu'on n'eût pas épargné dans les satires Chapelain et Cotin, dont il faisait profession d'être l'ami particulier. Il s'en alla donc trouver le roi avec autant d'émotion que s'il se fût agi d'un malheur public, et fit tant par ses remontrances qu'il porta Sa Majesté, non pas à révoquer le privilège, mais seulement à le retenir. Cependant, à quelque temps de là, M. Despréaux reçut une lettre qui demeura deux jours égarée chez lui sans lui être rendue. Après qu'elle eut été retrouvée, il en fit la lecture, et la trouva conçue en ces termes : « Le roi m'a ordonné, Monsieur, de vous accorder un privilège pour votre *Art poétique* aussitôt que je l'aurai lu. Ne manquez donc pas à me l'apporter tout au plus tôt. » Le billet était signé Colbert, et écrit de la propre main du ministre. M. Despréaux y fit réponse en ces termes :

— Monseigneur, je vois bien que c'est à vos bons offices que je suis redevable du Privilège que sa Majesté veut bien avoir la bonté de m'accorder. J'étais tout consolé du refus qu'on en avait fait à mon libraire; car c'était lui seul qui l'avait sollicité, étant très éveillé pour ses intérêts, et sachant fort bien que je n'étais point homme à tirer tribut de mes ouvrages. C'était donc à lui de s'affliger d'être déchu d'une petite espérance de gain, quoiqu'assez incertaine à mon avis, dès qu'il la fondait sur le grand débit d'ouvrages tels que les miens.

Pour moi, je me trouvais fort content qu'on m'eût déchargé du fardeau de l'impression, et de l'incertitude des jugements du Public, n'ayant garde de murmurer du refus d'un Privilège qui me laissait celui de jouir paisiblement de toute ma paresse.

Cependant, Monseigneur, puisque vous daignez vous intéresser si obligeamment pour moi, j'aurai l'honneur de vous porter mon *Art poétique* aussitôt qu'il sera achevé, non point pour obtenir un Privilège dont je ne me soucie point, mais pour soumettre mon ouvrage aux lumières d'un aussi grand personnage que vous êtes. Je suis, etc...

« M. Despréaux ne parla de sa réponse, qu'après que sa

lettre eut été remise au Suisse de M. Colbert. Puimorin, son frère, qui était contrôleur des menus, le tança fort de s'en être simplement tenu à une simple lettre de compliment avec un ministre, et de n'avoir pas pris la poste sur-le-champ pour aller faire ses remerciements. Mais à quelques jours de là, ayant eu occasion de parler à M. Colbert pour des fonds qui regardaient son emploi, il lui fit des excuses pour Boileau que le commerce des muses « écartait souvent de ses plus grands devoirs ». — « Tout ce que je puis vous dire là-dessus, repartit le ministre, c'est que jamais lettre ne m'a fait plus de plaisir que la sienne. »

Il a plus d'un beau trait à son actif; il était charitable, secourable, et il faut à son propos nommer Patru, d'abord pour connaître un homme de talent, et aussi pour apprendre une belle action de Boileau.

Olivier Patru (1), fils d'un procureur aux goûts littéraires, qui lui fit donner une solide éducation, voyagea aussitôt après ses études, visita l'Italie ; et il y rencontra Honoré d'Urfé, avec qui il se lia. A Paris, il acquit la réputation du plus grand avocat de son temps; il réforma heureusement l'éloquence du barreau, la débarrassa des habitudes de pédantisme, de préciosité et de bel esprit qui la gâtaient et la gênaient, renonça à l'abus des citations, à l'emphase des rapprochements forcés, et lui donna les caractères de sobriété et de simplicité qui sont le propre du XVIIe siècle.

Berryer jugeait ainsi son ancêtre :

— Les plaidoyers de Patru, dit-il, ne sont pas en grand nombre. Il les travaillait beaucoup et mettait un soin infini à polir son style. Ce travail se sent, et remplace trop souvent l'inspiration ; d'une clarté, d'une lucidité, d'une correction remarquables, il écrit avec noblesse et fermeté, mais avec peu de chaleur et d'entraînement. Il ne devait ni passionner les juges, ni arracher des larmes à ses auditeurs, mais les convaincre par la franchise, la netteté de l'expression, la force du raisonnement et quelquefois la hauteur des pensées. Sa simplicité dégénère souvent en sécheresse, mais souvent aussi elle approche du sublime.

L'Académie reconnut le mérite du grand orateur en l'appe-

(1) 1604-1681.

lant à elle. Patru, le jour de son installation (1640), remercia la docte compagnie par un discours qui eut un tel succès, que par la suite l'usage s'établit de demander un discours de réception au récipiendaire. Le nouvel académicien prit ses devoirs au sérieux, et quand un candidat indigne se manifestait, il protestait avec courtoisie mais fermeté, comme le jour où il se contenta de conter à ses confrères cet apologue expressif :

— Un Grec avait une lyre à laquelle il se rompit une corde. Au lieu d'une simple corde en boyau, il en mit une d'argent. La lyre était peut-être plus riche, plus belle, mais elle perdit son harmonie.

Sa générosité bienfaisante le fit aimer et estimer autant que son talent. L'âge et les infirmités lui ayant ôté ses forces, il ne put plus plaider, et fut réduit à un état précaire. Il dut vendre ses livres. Son ami Boileau les acheta à la condition que Patru en conserverait sa vie durant la disposition et l'usage. Il mourut à 77 ans, laissant la mémoire d'un esprit solide, vaste et instruit, et d'un cœur digne de son esprit.

La conduite de Boileau à l'endroit de ce digne vieillard les honore tous deux. Elle ne nous surprend pas de la part du satirique. On peut lui retourner les vers qu'il adressait à Chapelain : poète médiocre, mais brave homme !

Il ne fit jamais rien qui fut répréhensible, et il avait le cœur bien placé. Les conseils moraux qu'il prodigue aux poètes avaient l'autorité de l'exemple, et c'est un de ses plus beaux vers, celui que cette pensée lui inspira :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Par bien des points, mais non par tous, il fait songer à l'homme aux rubans verts du *Misanthrope*. Il avait parfois de la brusquerie.

Molière a copié sur lui plusieurs traits de la franchise brutale de son Alceste. Des amis parlaient de Chapelain et tâchaient de persuader à Boileau de le ménager. « Ne vous y trompez pas, lui disait-on, le décri de *La Pucelle* ne l'a pas encore tout à fait décrié auprès des grands. M. de Montausier est son partisan déclaré ; M. Colbert lui fait de fréquentes visites. — Eh bien, insistait M. Despréaux, quand il serait visité

du pape, je soutiens ses vers détestables. Il n'y a point de police au Parnasse, si je ne vois ce poète-là quelque jour attaché au mont fourchu. » Molière qui était présent à cette saillie, la trouva digne d'être placée dans son *Misanthrope*, à l'occasion du sonnet d'Oronte :

> Je soutiendrai, morbleu, que ses vers sont mauvais,
> Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Et c'est encore Boileau qu'on reconnaît dans Alceste se refusant de louer le sonnet d'Oronte, hormis qu'un ordre exprès du roi ne vienne, — Boileau à qui de La Feuillade lisait un jour des vers qu'il trouva mauvais.

— Vous êtes difficile, monsieur, répond le courtisan; le roi et la dauphine les ont trouvés charmants.

— Je ne doute point, répond Boileau, que le roi s'entende très bien à gouverner, et je sais Mme la Dauphine une princesse remplie de lumières; mais, avec votre permission, je crois me connaître en vers aussi bien qu'eux.

Et lorsque ce courtisan alla « rendre compte » au roi de ce qu'il appelait l'insolence de Boileau :

— Oh ! pour cela, répondit le roi, je suis fâché de vous dire que Despréaux a raison.

Et n'est-ce point lui encore, Alceste préférant à tout la Chanson du roi Henri ? N'est-ce point Boileau chantant, pour opposer aux fadeurs musquées qui lui déplaisaient, ce couplet qu'il estimait :

> La charmante Bergère
> Ecoutant ses discours,
> D'une main ménagère
> Allait filant toujours,
> Et doucement atteinte
> D'une si tendre plainte,
> Fit tomber par trois fois
> Le fuseau de ses doigts.

Le parallèle s'arrête là. Boileau n'est pas amoureux, et Alceste n'est ni gai, ni bon vivant; or Boileau fut l'un et l'autre.

Il avait, dans la vie privée, l'humeur joviale.

Sa gaieté ne paraît pas seulement dans les plaisanteries et les malices dont ses satires sont farcies; c'était un joyeux compagnon, qui se plaisait aux bons tours.

Racine était ami de Chapelain que Despréaux ne connaissait point du tout. Les deux amis voulurent se donner le régal d'aller voir ce poète avare; et Despréaux devait passer pour le Bailli de Chevreuse. Ils trouvèrent l'auteur de *la Pucelle* auprès de son feu, les deux pieds appuyés sur une bûche mal allumée. Leur arrivée ne lui fit point quitter sa posture, de manière qu'il s'emparait de tout le feu, les deux extrémités de la bûche qui ne brûlaient point se trouvant précisément aux pieds des deux fameux poètes. La conversation tomba sur les Comédies, Chapelain soutenant que les Comédies de l'Arioste l'emportaient sur toutes les Comédies anciennes et modernes. « Mais encore quel jugement faites-vous de Térence ? reprit Despréaux. — Hé, repartit Chapelain, c'est un auteur dont le style est assez pur. — Mais, répliqua Despréaux, ne trouvez-vous pas qu'il représente les mœurs admirablement ? » Chapelain en revenait toujours à son Arioste, quand Despréaux pensa éclater contre lui. « J'allais, disait-il, oublier que j'étais le Bailli de Chevreuse, et lui prouver par Aristote qu'il était éloigné de la droite raison, lorsque M. Racine se leva brusquement, et fit cesser la dispute, en prenant congé de lui. » A peine avaient-ils fait trois pas dans la rue, qu'ils rencontrèrent Cotin qui allait visiter Chapelain ; de manière qu'un petit moment plus tard les armées se seraient trouvées en présence; et Cotin qui connaissait Despréaux n'aurait pas manqué de démasquer le faux Bailli de Chevreuse.

Représentez-vous-le encore fort gourmet et gourmand. On faisait chez lui bonne chère, et il avait table ouverte, ce dont Racine le paisible enrageait. Suivez, pour vous en convaincre encore, Boileau au *Repas Ridicule :*

C'est Jérémie une serviette au cou :

Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !

En vérité, le beau malheur ! Il estimait fort Broussin,

parce qu'il était gastronome raffiné, mettait son couvert « avec un compas », pour que la table ne penchât d'aucun côté, et avait des raffinements que Boileau n'oubliait pas.

Un jour, il s'avisa de dire à ses convives :

« Sentez-vous, messieurs, le pied de mule dans cette omelette aux champignons ? »

Chacun d'eux fut surpris de l'apostrophe.

« Pauvres ignorants ! leur dit-il, faut-il que je vous apprenne que les champignons employés dans cette omelette ont été foulés par le pied d'une mule ? cela met un champignon au dernier période de la perfection. »

Hygiéniste prudent, il recommandait : « Le chaud est un ami incommode, mais le froid est un ennemi mortel. »

Et il se couvrait chaudement. Il ne faisait pas de façon pour partir d'où il ne se trouvait pas commodément.

Barbin le Libraire avait une maison de campagne à Ivry, maison fort ornée et fort enjolivée, mais qui n'avait ni cour, ni jardin. Boileau fut invité à y aller dîner; et quelques moments après le repas, il fit mettre les chevaux au carrosse : « Mais où allez-vous donc si vite? lui dit Barbin. — Je m'en vais prendre l'air à Paris », répondit-il.

Il était toujours très exact aux dîners qu'il acceptait, mais non pas tant par friandise, que par habileté de psychologue; il observait :

« Je ne fais jamais attendre, car j'ai remarqué que les défauts d'un homme se présentent toujours à l'esprit de celui qui l'attend. »

Il lui manquait, pour comprendre les Précieux de la Chambre Bleue, d'être homme du monde. Il était mal à l'aise dans un salon, et préférait être au cabaret littéraire, ou avec ses pairs, chez lui, autour d'un fin flacon que débouchait Chapelle. Les grands seigneurs, ses amis, venaient bien à Auteuil, mais comme on se rend à une garçonnière de libre propos et de curieuse renommée. Dans la société, il avait la conversation traînante, et l'avait eue de même dès sa première jeunesse. Il gagnait à être vu et pratiqué ; son entretien était doux, et là, il n'avait ni ongles ni griffes.

Il n'était méchant qu'une plume à la main. L'encre lui était un réactif stimulant et mordant.

Il aimait qu'on attachât à ses vers autant de prix que lui : il détestait de « lire à des bustes »; il était attentif aux yeux de ses auditeurs.

Sa plus belle relation fut le Roi.

Il y avait une affinité lointaine entre ces deux gouverneurs d'esprits, et ils s'étaient reconnus, d'aussi loin qu'ils fussent l'un de l'autre.

Boileau entrait dans une espèce d'enthousiasme lorsqu'il parlait de Louis XIV. « C'est un prince, disait-il, qui ne parle jamais sans avoir pensé. Il construit admirablement tout ce qu'il dit; ses moindres reparties sentent le Souverain; et quand il est dans son domestique, il semble recevoir la loi plutôt que la donner. »

Aussi, avec lui, ne fait-il pas le fier, et c'est la seule autorité devant laquelle il se courbe sans maugréer. Le rôle est nouveau pour lui, et il est plaisant de le voir chercher devant la Majesté des gentillesses qui lui siéraient mal ailleurs. Tantôt c'est un mot d'esprit, d'ailleurs sans grande finesse, tantôt une flatterie de philologue.

Dans le temps où toute la Cour avait la fureur de substituer le mot *gros* au mot *grand*, le Roi consulta notre poète pour savoir si l'un ne revenait pas à l'autre. Boileau décida en disant à Sa Majesté : « Sire, quoique votre Cour en pense, je fais une grande différence entre Louis le Gros, et Louis le Grand ».

Il sait au besoin faire le complaisant presque scurrile, en style de cour :

— Dans la Campagne de Gand, MM. Despréaux et Racine eurent ordre de suivre le Roi. Sa Majesté s'y exposa beaucoup, sur quoi plusieurs courtisans lui remontrèrent qu'il devait un peu plus ménager sa personne ; et son historien lui vint faire sa cour en le priant de ne pas lui donner sitôt occasion de finir son histoire, puisqu'il ne s'en était fallu que de sept pas qu'un boulet de canon n'eût atteint Sa Majesté. « Et à combien de pas étiez-vous du canon, dit le Roi à Despréaux ? — A cent pas, répondit le satirique. — Mais n'aviez-vous point peur, repartit le Roi ? — Oui, Sire, je tremblais beaucoup pour Votre Majesté, et encore plus pour moi. »

Ce ton était si peu dans sa nature autoritaire, que plus d'une fois il s'oublia, commettant des impairs, parlant des misérables pièces de Scarron devant sa veuve, Mme de Maintenon, ou louant mal à propos Molière : car le mot fameux, souvent rapporté, n'a pas été dit avec toute la désinvolture qu'on croit, et voici quelle fut la scène.

Le roi, se bottant pour aller à la chasse, demandait à Boileau en présence de plusieurs seigneurs, quels auteurs avaient le mieux réussi pour la Comédie. « Je n'en connais qu'un, reprit le satirique, et c'est Molière; tous les autres n'ont fait que des farces proprement, comme ces vilaines pièces de Scarron. » Le roi demeura pensif, et Boileau, s'apercevant qu'il avait fait une faute, se mit à baisser les yeux aussi bien que tous les autres courtisans. « Si bien donc, reprit le roi, que Despréaux n'estime que le seul Molière. — Il n'y a, Sire, aussi que lui qui soit estimable dans son genre d'écrire. » — « Je n'eus garde, disait M. Despréaux, de vouloir rhabiller mon incartade; c'eût été faire sentir que j'avais été capable de la faire. » M. le duc de Chevreuse le tira à quartier en lui disant : « Oh ! pour le coup, votre prudence était endormie ! — Et où est l'homme, répondit Boileau, à qui il n'échappe jamais une sottise ? »

Le mot est dur pour qualifier un des meilleurs jugements dont nous lui soyons reconnaissants.

Malgré l'intérêt passé et fané des questions abordées par Boileau, quoiqu'il nous soit indifférent que Pinchêne ou Sanlecque lui aient déplu, et que la rime lui ait été cruelle, bien des pages de son œuvre se font lire avec plaisir, par leur belle humeur, leur gaîté, leur pittoresque, sinon leur aisance et leur spontanéité. L'esprit y est lent et lourd ; quand Boileau a enveloppé du poivre, chez l'épicier, avec les livres de Pelletier ou de La Serre, roulés en cornets, il a à peu près épuisé la provision à sel de ses plaisanteries.

Mais quand même, c'est un délicat plaisir de parcourir le petit livre, dans lequel nous ne savons ce que nous aimons au juste, ou la saveur pittoresque du style, ou le souvenir de notre jeunesse. Si le *Repas Ridicule* ne fait pas oublier les scènes si vivantes de Régnier, si les *Embarras de Paris* ne va-

lent pas, pour le mouvement et la couleur, les peintures de Scarron ou de Colletet, si la satire X des *Femmes* manque, non pas d'entrain, mais de compétence et de pénétration, en revanche, il y a des couplets charmants dans la satire à Le Vayer, et surtout dans la satire à son Esprit, la IX[e], qui est son chef-d'œuvre. On a rarement manié avec cette dextérité l'ironie, et la malice naïvement perfide. La satire VIII, qui compare l'homme aux animaux, est assez amusante et piquante pour qu'un rimeur de nos jours en ait fait un monologue pour soirées et salons, *Les Bêtes*.

Parmi les Epîtres, celle d'Arnauld a de l'élévation, et serait fort belle, si elle n'était pas gâtée par une très mauvaise imitation d'un des passages les plus vigoureux de Perse, le malade intempérant.

Le feu sort de vos yeux pétillants et troublés,
Votre pouls inégal marche à pas redoublés ;
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez-vous? — Je n'ai rien. — Mais... — Je n'ai rien, vous dis-je,
Répondra ce malade, à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené,
Et la fièvre, demain se rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte.

Que c'est loin du texte, et que c'est là affadir une des pages les plus énergiques des anciens, dont la rudesse pourra peut-être encore passer à travers une traduction en prose :

— Voyez donc : je sens dans l'estomac je ne sais quels tressaillements, la gorge aigre, l'haleine mauvaise ; voyez donc ce que j'ai, je vous prie. — Ainsi dit le malade au médecin. Celui-ci ordonne le repos. Trois nuits après, le sang se calme dans les veines reposées. Il fait demander chez un riche patron, sa cave étant à sec, un flacon de bon Sorrente pour son bain. — Eh ! mon bon, tu pâlis ! — Ce n'est rien. — Il faudrait voir, crois-moi, on ne sait pas ; insensiblement, ta peau jaunit et gonfle. — Eh ! c'est toi, bien plutôt, qui pâlis ! ne fais pas le Mentor avec moi. J'ai mis le mien en terre, et c'est toi qui le remplaces, à présent ? — Va ! je ne dis plus mot.

Gorgé de viandes, le ventre distendu, il entre au bain ; de son gosier s'échappent lentement des renvois sulfureux. Tandis qu'il boit, le frisson le prend; la fièvre fait tomber la coupe chaude de ses mains ; ses dents se découvrent et claquent : de ses lèvres sans force tombent des bouchées graisseuses. En avant trompettes et cierges! Notre

bienheureux, étendu sur un lit de parade, frotté de parfums, est exposé à la porte, pieds en avant, et des esclaves, affranchis d'hier, le chargent sur leurs épaules.

Boileau n'a pas toujours été heureux dans ses imitations, et il a souvent le dessous.

Le Passage du Rhin est une flagornerie ; elle donne de l'importance, en style bouffi, à une opération militaire qui faisait hausser les épaules à Napoléon Ier. Si le Rhin prend sa source au mont Adule, la poésie de Boileau a une origine analogue et homonyme.

La meilleure épître est à Racine: elle était dictée par une amitié sagace, un goût sûr de soi, un souci aimable de réconforter et de consoler :

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmêlé.
Ne crois pas toutefois,...

L'Epître X *A mes vers* est aussi dans les plus estimées; c'est comme un testament poétique, où, d'un regard en arrière, le poète, dans sa retraite d'Auteuil, revoit sa vie :

Que si quelqu'un alors, mes vers, vous importune
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Régnier m'asseoir sur le Parnasse :
Que, par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Elever assez haut mes poétiques ailes ;
Que ce roi dont le nom fait trembler tant de rois
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits :
Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse,

Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse ;
Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affaibli,
Retiré de la cour, et non mis en oubli,
Plus d'un héros épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.

C'est cette maison d'Auteuil dont le jardinier, Antoine, eut les honneurs de l'Epître XI, sur laquelle tous les habitués et amis vinrent complimenter le brave homme ébaubi.

Mais l'œuvre capitale, c'est *L'Art Poétique.*

Une histoire fabuleuse de la poésie en France, et une théorie du style poétique au point de vue de « la langue révérée », avec de sages conseils à l'écrivain au point de vue de la sévérité pour soi-même : et voilà le chant I; la revue des genres en littérature, et Boileau en compte treize, à l'exclusion de la poésie didactique et de la fable : et voilà le chant II; la théorie de la poésie dramatique et épique : et c'est le chant III; la nécessité d'avoir le cœur haut placé pour être poète, et c'est le chant IV : tel est dans ses plus grandes lignes *L'Art Poétique*, un chef-d'œuvre auquel il ne manque que d'être débarrassé des enjolivements futiles, des digressions, dont Lucrèce lui donna le goût, mais non le ton, et des transitions laborieuses qui relient de travers ce qu'elles voudraient unir.

Parle-t-il des écrivains intéressés « qui font de l'art divin un métier mercenaire » ? Aussitôt après on lit :

Avant que la raison s'expliquant par la voix...

Et c'est une histoire de la civilisation. A quel propos ? pour expliquer que la création des sociétés, si elle a produit la richesse, a enfanté l'indigence, et que les poètes, à la différence d'Orphée, se firent payer.

Le Parnasse oublia sa première noblesse.

Cela n'est-il pas bien tiré ?

Que vous semble encore de cette transition :

Loin ces rimeurs craintifs à l'aspect flegmatique !...
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit *à ce propos* qu'un jour ce dieu *bizarre...*
Inventa du sonnet les rigoureuses lois.

Outre que ce n'est pas Apollon qui a inventé le sonnet, et Pétrarque le sait bien, il nous semble plutôt arriver là à propos de bottes, qu'*à propos* du sujet.

Prenez parmi ses vers réputés les plus justes, et cités le plus souvent :

> Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
> La mesure est toujours trop longue ou trop petite...

On n'enferme pas un sens dans une borne, comme une corde de réverbère. Est-il rien de plus prosaïque ? Ce serait plat, même en prose. Boileau n'a ni poésie ni fantaisie.

Nous reportons *Le Lutrin*, — une œuvre à part, — au chapitre du Burlesque ; encore le mentionnerons-nous ici, ne fût-ce que pour constater le penchant inné de Boileau vers la gaîté et le rire malin.

Les Œuvres Diverses sont plus négligeables. Le *Discours sur l'Ode* donne des conseils, dont Boileau a lui-même éprouvé, dans l'Ode de Namur, la difficulté pratique ; on ne pindarise pas sur commande, de propos délibéré et de sens rassis :

> Contemplez, dans la tempête
> Qui sort de ces boulevards,
> La plume qui, sur sa tête,
> Attire tous les regards.
> A cet astre redoutable
> Toujours un sort favorable
> S'attache dans les combats :
> Et toujours avec la gloire
> Mars amenant la victoire,
> Vole et le suit à grands pas.

Boileau était fort satisfait de cette image : elle n'a rien de remarquable, sinon sa platitude.

Sauvons pourtant de ces annexes dont sont flanquées les éditions de Boileau, les stances :

> En vain mille jaloux esprits,
> Molière, osent avec mépris
> Censurer ton plus bel ouvrage :
> Sa charmante naïveté
> S'en va pour jamais d'âge en âge
> Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment!
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi ?

Ta muse, avec utilité
Dit plaisamment la vérité;
Chacun profite à ton école ;
Tout en est beau, tout en est bon:
Et la plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant :
Tu ne leur déplairais pas tant,
Si tu savais un peu moins plaire.

Cet hommage encore est digne de Racine à qui il s'adresse :

Du théâtre français, l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

A noter encore une fable assez faible, surtout auprès de celle de La Fontaine, *Le Bûcheron et la Mort*, et nombre d'excellentes épigrammes contre Desmarets de Saint-Sorlin, contre Cotin, contre l'*Agésilas* et l'*Attila* de Corneille, contre Perrault, contre les Modernes :

Clio vint, l'autre jour, se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers
On traitait d'auteurs froids, de poètes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
« Cela ne saurait être ; on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux :
Où peut-on avoir dit une telle infamie?
Est-ce chez les Hurons ou les Topinamboux?
— C'est à Paris. — C'est donc dans l'hôpital des fous ?
— Non, c'est au Louvre, en pleine Académie. »

Ajoutez un prologue d'Opéra, une parodie du *Cid* faite plus

probablement par Furetière, *Le Chapelain décoiffé*, le plaisant *Dialogue des Héros de Roman* (1), *l'Arrêt burlesque donné en la Grand'Chambre du Parnasse en faveur des maîtres ès arts, médecins et professeurs de l'Université de Stagire, au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.*

Les Réflexions sur Longin sont un réquisitoire contre Perrault et les Modernes, au bénéfice des Anciens. Enfin les lettres à Racine, à Brossette et à divers correspondants offrent l'intérêt qui ne peut manquer de s'attacher à tout ce qu'écrit une plume si châtiée.

Nous n'admirons plus beaucoup Boileau comme poète. Il doit aux programmes scolaires l'heur d'être connu de tous, sinon béni. On le lit peu. Si nous l'admirions, ce serait en tout cas pour des raisons tout à fait autres, que celles qui le firent estimer de son temps. Les œuvres littéraires changent d'aspect avec les époques. Leur caractère est relatif, et il s'ajoute à elles un peu du moment où on les lit. Les comédies de Molière ne sont pas pour nous ce qu'elles étaient pour un bourgeois du Marais en 1660. Les idées nouvelles, les préjugés, les acquisitions de nos connaissances modifient nos façons de voir. Les œuvres anciennes prennent des tournures différentes selon le siècle qui les regarde, car chaque siècle refait à son image les chefs-d'œuvre du passé.

Boileau, de son temps, a fait une triple révolution :

Il a assagi le style de la poésie, et voilà pour la forme;

Il a délimité l'objet de son imitation, et voilà pour le fonds;

Il a assigné leurs bornes aux genres littéraires.

Rien de tout cela n'a conservé pour nous aujourd'hui un intérêt suffisant.

Le style poétique ? Nous pensons qu'il doit être l'opposé de l'idéal que proposait Boileau ; que trop de raison ôte trop de lyrisme, et qu'il y aurait de quoi déshonorer un poète de publier aujourd'hui l'*Ode de Namur*.

Les sujets ? Nous allons y revenir.

Les genres ? Aucune des barrières si jalousement dressées

(1) Voir p. 24.

par Boileau n'est debout aujourd'hui, et rien ne nous paraît plus faux que cette classification quadrillée, qui parque les poésies comme des troupeaux de Beauce,

> En les distribuant par classes et par titres.

En morale ? il traite des lieux communs sans grande nouveauté : l'immortalité de l'âme, la noblesse, l'honneur, les goûts difficiles ; Horace lui a fourni plusieurs de ces sujets peu piquants, et il puisa le reste dans Perse et Juvénal.

C'est donc par d'autres titres que le Régent du Parnasse garde pour nous un attrait. C'est qu'il a incarné l'une des deux qualités contraires qui se rencontrent et se fondent dans notre caractère national, à la fois lyrique et rassis, mièvre et positif. Boileau a personnifié les droits de la sage raison et de la plate vérité, contre les fantaisies de l'imagination poétique.

Pour lui, rien n'est beau que le vrai ; rien n'est laid que le factice et la convention.

> Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant,
> Mais la nature est vraie et d'abord on la sent,
> C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.

Mais observez que nous avons devant nous un bourgeois. Il représente la bourgeoisie contre l'aristocratie intellectuelle et le mandarinat des Précieuses.

La littérature avait alors toutes les raisons pour s'écarter du naturel et devenir factice. La Pléiade l'avait inféodée à des modèles livresques ; Corneille et les tragiques l'élevaient au-dessus du réel, dans la région des sentiments sublimes et d'exception ; les burlesques déformaient la vérité pour l'épaissir et l'enlaidir à la façon des caricatures ; les Précieux, au contraire, idéalisaient, atténuaient le réel pour l'embellir, et se perdaient en métaphysiques galanteries, dont le caractère subtil et alambiqué ne correspond pas à la simple réalité.

Voilà toutes les influences que Boileau combattit, au nom de la nature et de la vérité. Il orienta la littérature vers la vraisemblance, dans la direction où la pousseront vigoureusement

La Bruyère, Montesquieu, Lesage. La Nature ! il n'y a, pour lui, pas d'autre religion littéraire :

Que la nature donc soit votre étude unique.

Il était à craindre que les conséquences de cette doctrine n'allassent loin, jusqu'à leurs limites, qui sont dans le naturalisme, et qui ont depuis été franchies, au prix de bien des horreurs. Boileau ne les eût pas répudiées totalement, puisque le principe même du réalisme de nos jours est exprimé par lui :

Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Ainsi, l'imitation artistique rend le sujet indifférent, et des escarpes, des picaros, des ivrognes peuvent être beaux, littérairement, tout en étant « odieux » dans la vie.

Boileau, ennemi né du délicat, du distingué, du précieux, pensait ainsi, et affectionnait ces sujets brutaux. N'avait-il pas été tenté d'écrire une vie de Diogène le Cynique, dont il disait :

— J'aurais donné un modèle de la plus parfaite gueuserie, beaucoup plus originale que celle de Lazarille de Tormes et de Guzman d'Alfarache.

Voyez poindre le picaro, le gueux, le réaliste, que ne rebutent ni les haillons ni les horreurs.

Aussi, n'est-il pas étonnant qu'on puisse saluer en Boileau un des premiers réalistes de l'époque classique. Il dit et il nomme ce qu'il voit ; et avec une hospitalière complaisance, il ouvre à tous les mots les plus humbles le vocabulaire poétique. Nous laissons de côté le *Lutrin* qui, par son genre burlesque, appelle et autorise la trivialité. Dans les *Satires* et les *Epîtres*, tous les termes usuels et bas ont accès, et s'enchâssent parmi les périphrases les plus timides et les plus distinguées. Il semble qu'il y ait un parti pris de brutalité dans le lexique, pour effaroucher le camp ennemi des Précieux. Il le démocra-

tise, il le républicanise, il met à sa poésie une marmotte de plébéienne, ou tout au moins un tablier de petite ouvrière. Tout comme les poëteraux qu'il attaquait, Saint-Amant ou Colletet, il aimait assez la nature pour que son imitation fût du naturalisme, comme nous disons, et nous n'avons guère de poètes aujourd'hui, — si nous mettons à part les plats rimeurs de monologues pour soirées, — qui accueilleraient les termes auxquels Boileau fit le meilleur sort. Combien hésiteraient à loger dans leurs vers tant de triviales et usuelles locutions, qui ne rebutèrent pas le Régent du Parnasse : *la crotte*, les *coups de pied*, la *crasse*, les *huîtres*, les *gouttières*, *vomir*, *moisir*, et autres délicatesses.

Montrant la voie à ce Théophile Gautier qui le renia, le malmena et l'injuria, dans sa noire ingratitude, Boileau révéla la vertu et l'intérêt pour un poète de connaître et de pratiquer les vocabulaires techniques des sciences particulières et des métiers, afin d'enrichir et de colorer le lexique général. A la cuisine, il nota et il célébra l'*ail*, l'*oignon*, les plats à la mode, langue en ragoût, *godiveau* brûlé, le *jaune d'œuf battu dans* le *verjus*, le *chou* pour les *émincés de lapin*, la *salade de pourpier*, le *lard* (lire sat. III), et, en général, tout ce que les mitrons préparent pour une « gueule affamée ». Il huma sur la planche la bouteille du « vinaigre rosat », et, sur le buffet, le *poivre*, le *sel*, la *muscade*, le *gingembre ;* il glissa un regard de côté vers le dressoir de la gourmande dévote, et il y reconnut des pots de confitures, des *ratafias* « vantés », des pâtes, des *masse-pains*, des « citrons confits de Rouen ». Dans la rue, en flânant, il a regardé les « paveurs », les « couvreurs », qui font pleuvoir du toit « les tuiles » et les « ardoises », les boutiques fermées au cadenas, les « épiciers » roulant les « cornets de poivre », les blanchisseurs, les relieurs faisant la reliure « en maroquin », les armuriers « pétrissant le salpêtre. » Aux champs, il a observé, pour les décrire, les gens, les bêtes et les cultures, les fourmis, les chats, l'orge, le seigle, « l'if et le chèvrefeuille », les « rosses » qui « portent les malles » ou tirent la « charrue », les gamins qui jouent aux échasses, la « biche en rut » et les tas de « fumier ».

Il nous introduit chez la coquette, dont il décrit les atours avec une compétence de parfumeur, en attendant

> Que la belle en cornette,
> Le soir, ait étalé son teint sur la toilette.
> Et dans quatre *mouchoirs, de sa beauté salis*,
> Envoie au *blanchisseur* ses roses et ses lis.

Il nous la montre, trop petite et trop « courte », montant « sur des patins » pour se grandir ; et composant avec « la céruse et le plâtre » les fleurs de son visage, puis, tout enfumée, après quelque souper, offrant ses baisers « pleins d'ail et de tabac ».

Quel peintre, quand il avait un modèle et ne composait pas « de chic » ! Régnier n'a pas fait de portrait plus *nature* que celui où Boileau silhouetta ses voisins, M. et Mme Tardieu, qui habitaient quai des Orfèvres.

Tardieu avait des chevaux et une mule à l'écurie ; il vivait dans l'aisance. Il chercha femme, et il trouva une fille dont « la vue éraillée et la masse de chair bizarrement taillée » ne le rebutèrent pas. Il l'épousa.

> Aussitôt de chez eux tout rôti disparut ;
> Le pain bis, renfermé, d'une moitié décrut ;
> Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolèrent ;
> Deux grands laquais à jeun, sur le soir s'en allèrent...
> Deux servantes, déjà, largement souffletées,
> Avaient à coups de pied descendu les montées...
> Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
> Il faut voir du logis sortir ce couple illustre :
> Il faut voir le mari, tout poudreux, tout souillé,
> Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
> Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,
> A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.
> Mais qui pourrait compter le nombre de haillons,
> De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,
> De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
> Dont la femme aux bons jours composait sa parure?
> Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,
> Ses souliers grimaçants, vingt fois rapetassés,
> Ses coiffes d'où pendait au bout d'une ficelle
> Un vieux masque pelé, presque aussi hideux qu'elle ?
> Peindrai-je son jupon bigarré de latin

Qu'ensemble composaient trois thèses de satin,
Présent qu'en un procès sur certain privilège
Firent à son mari les régents d'un collège,
Et qui, sur cette jupe, à maint rieur encor
Derrière elle faisait lire : *Argumentabor ?*

Tout ce que la guenille peut fournir de détails loqueteux est là, dans cette page réaliste et sordide, et l'on devine combien Boileau aimait ces débauches de vérité. Il eut fait un bon romancier picaresque, et il ne nous étonne pas qu'il ait admiré le *Roman Comique* de Scarron, et qu'il ait eu dessein d'en composer une suite, ce qui eût réparé ses « impairs » vis-à-vis de Mme de Maintenon.

Partout il voulait le mot propre, précis, technique. Au jardin, il observe Antoine qui « bêche », porte la « pelle », le « râteau », l' « arrosoir », laboure, tond, « palisse », arrache les chardons, aligne les « melons ». S'agit-il d'astronomie ? il parle comme Rohant, et, « l'astrolabe » en main, cherche si « Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe ». Est-il question d'un jeu de cartes ? Il faut « jeter cet as » ; mais pourquoi ce « gâno » n'a-t-il point été écouté? car c'est « gâno » qu'on dit, lorsque l'on joue à l'hombre.

Faut-il dire que l'antiquité classique, grecque, latine, la mythologie, la géographie du monde connu des anciens, le Tanaïs, l'Eridan, l'Hyrcanie, l'Ibérie, les Sarmates, le Pont-Euxin fournissent abondamment sa muse ? La géographie moderne ne lui est pas moins commode, et il en parle en véritable ami de Bernier, le *globe trotter* d'alors. La Chine, le Japon, d'où on rapporte la porcelaine et l'ambre, Goa qui fournit le gingembre et le poivre, et Cusco, qui s'élève aux lieux « où mûrit le coco, » et les mines d'argent du Potose, et le pôle antarctique, et le détroit de Davis, et le Nil, et le pays « des Crocodiles » ne sont que quelques-unes des étapes que l'imagination de Boileau parcourait sur la mappemonde. La topographie de Paris elle-même sert à alimenter le lexique, soit que tout dorme au Marché Neuf, soit que nous visitions des juges considérables dont

L'un demeure au Marais et l'autre aux Incurables.

Ajoutez tout ce que Boileau tire encore d'expressions particulières de la langue du droit, de la chicane, — et il les connaissait, — sans compter les termes du métier de libraire, ou d'imprimeur, les idiotismes du blason et des armoiries, cimier, écart, pal, contrepal, etc.

Etant donné que cette variété de mots empruntés de toutes mains se rencontre déjà dans les *Satires* et les *Epîtres*, et qu'on la multiplierait considérablement avec le *Lutrin*, il faut convenir que Boileau a contribué pour une part importante à l'enrichissement du style poétique par les mots humbles, et l'expression de ce que La Bruyère appellera « les basses circonstances ». Par là, il a orienté la littérature vers le réalisme, dont ce même La Bruyère et la génération de Lesage donneront les plus heureuses manifestations.

Comment se fait-il, d'autre part, que, par ailleurs, Boileau nous apparaisse comme le plus timoré et le plus gauche des écrivains, quand, par horreur du terme propre et technique, il s'égare en des périphrases telles, que Delille les lui a enviées ? Ayant à exprimer cette idée simple, la « chasse aux moineaux », il l'amplifie, l'adorne et l'embellit, par cette circonlocution :

Et d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.

Veut-il nous apprendre qu'il a 58 ans ?

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
Onze lustres complets surchargés de trois ans...

Veut-il peindre une bataille ?

..... Le plomb vole à l'instant
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant :
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et, de coups redoublés, tout le rivage fume.

Il s'applaudissait d'avoir trouvé le moyen d'exprimer les

effets de la poudre à canon, dans son *Ode sur la Prise de Namur :*

Dix mille vaillants Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font pétiller leurs remparts.

« J'en avais déjà parlé, disait-il, dans mon *Epître au Roi* sur le passage du Rhin :

Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume

« et encore dans ma Satire sur l'homme :

Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer.

« Par là, disait-il, un poète peut comparer son héros à Jupiter, la poudre à canon étant une espèce de tonnerre, au lieu que nos anciens poètes, et Malherbe tout le premier, croyaient avoir beaucoup fait en faisant un Mars uniforme de tous leurs guerriers. »

C'était avoir le triomphe facile. La tendance est du moins à noter, et elle nous montre Boileau à l'affût d'expressions pour désigner les idées nouvelles et les circonstances précises.

D'où vient tant de timidité et de périphrases si prudes là même où nous constations à l'instant tant de hardiesse ?

Ce contraste vient d'une autre influence que Boileau a subie impérieusement, celle de la raison, de la sagesse, du bon sens, de la réserve, du goût enfin.

Il ne fut pas seul à l'éprouver ni à la propager. Comme lui, Descartes, Pascal, au nom du bon sens, luttèrent contre les fantaisies débridées, les recherches fiévreuses, les allures désordonnées d'une société dont la littérature était l'image, et dont la mobilité et les nouveautés multiples constataient la vitalité, la verve et le dérèglement : ils en furent les régulateurs.

Boileau échappa au naturalisme, retenu par ce fort contrepoids de la raison, et du bon sens :

Aimez donc la raison...
Tout doit tendre au bon sens...

Voilà le guide qui préside au choix : choix dans les sujets, choix dans les détails. Elle empêche l'artiste de glisser sur la pente périlleuse de l'exception, du monstrueux, du phénomène rare, et elle le maintient dans les limites fermes du vraisemblable qui diffère du vrai.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Il arrive dans la vie des choses surprenantes, fantastiques ; leur caractère de rareté les fera écarter. Il ne faut pas chercher le curieux, le raffiné, le bizarre, mais se tenir dans les bornes des conditions ordinaires de l'existence, et ainsi l'art, tout en se gardant de s'éloigner jamais du naturel, n'aura garde non plus de verser dans l'étrangeté. Le bon sens le maintiendra dans la rainure de la sagesse. Ainsi pense et édicte le régent du Parnasse, qu'il n'eût pas fallu pousser beaucoup, s'il eût vécu de nos jours, pour en faire un réaliste authentique, car il l'est, pour son temps.

Même dans sa passion pour les Anciens, qu'il proposait à l'admiration générale, il laissait percer cette tendance ; il préférait Térence, parce qu'il trouvait en lui, « beaucoup plus qu'en Molière », un « peintre d'après nature ». Il aimait Homère, « surtout » pour le talent qu'il a « d'exprimer noblement les petites choses, et avec naturel ».

Les Anciens, il les citait et les recommandait encore à titre de régulateurs capables d'enrayer les écarts du goût.

A son sens, ils sont décidément admirables, puisqu'ils ont été si longtemps éprouvés et admirés : ils offrent donc un contrôle commode et sûr, garanti par l'immuable opinion des siècles. Voilà pourquoi Boileau défendit l'antiquité classique.

A toutes les époques, et sous toutes les formes, la querelle des Anciens et des Modernes a persisté ; et elle est éternelle. C'est la rivalité constante du passé et du présent, des jeunes et des vieux, des conservateurs et des progressistes. Du temps d'Aristophane, du temps d'Horace, on la discutait déjà comme au temps de Boileau, comme de nos jours, où elle reparaît sous forme de querelle entre l'enseignement classique et l'enseignement moderne.

Perrault était pour la théorie du progrès, qui lance l'humanité en marche vers des perfectionnements incessants et nécessaires, comme si la destinée accumulait les essais infructueux, et préparait le triomphe final sur les ruines de toutes les générations sacrifiées. Et il est fort possible qu'il y ait de cela dans le cas de notre pauvre humanité. Il ne faut pas dire :

— Nous venons trop tard.

Mais :

— Nous venons trop tôt.

Peut-on appliquer cette loi du mouvement à la littérature ? Boileau ne le pensa pas, et il eut raison. Où les partisans des Anciens avaient tort, c'est quand ils prétendaient qu'il faut admirer les Anciens uniquement parce qu'ils sont les Anciens, et que, la dégénérescence étant notre lot, un Ancien vaut mieux qu'un Moderne, comme une vieille bouteille vaut mieux qu'un muid de vin nouveau.

Boileau admirait sagement certains Anciens, et nous aussi. Mais il eut le tort d'en imposer l'imitation : d'abord, parce que ce n'était plus là la nature, dont il proteste ailleurs qu'il ne faut pas se départir ; et ensuite, les gens du XVII[e] siècle connaissaient-ils vraiment les Anciens ? Ni l'archéologie, ni la critique des textes ne leur avaient assuré les éléments dont nous disposons aujourd'hui, pour reconstituer l'état moral et matériel des civilisations disparues, et il ne fallait pas proposer en modèles des œuvres aperçues comme derrière une brume par ceux qui les lisaient dans le texte, et comme derrière un nuage opaque par ceux qui en lisaient les traductions. Rappelez-vous cette page fort remarquable où l'abbé d'Olivet a transcrit cette interview de Boileau :

— Quoi, dit-il, l'Académie ne voudra-t-elle jamais connaître ses forces? Toujours bornée à son Dictionnaire, quand donc prendra-t-elle l'essor ? Je voudrais que la France pût avoir ses auteurs classiques, aussi bien que l'Italie. Pour cela, il nous faudrait un certain nombre de Livres qui fussent déclarés exempts de fautes, quant au style. Quel est le tribunal qui aura le droit de prononcer là-dessus, si ce n'est l'Académie? Je voudrais qu'elle prît d'abord le peu que nous avons de bonnes Traductions; qu'elle invitât ceux qui ont ce talent à en faire de nouvelles; et que si elle ne jugeait pas à propos de corri-

ger tout ce qu'elle y trouverait d'équivoque, de hasardé, de négligé, elle fût au moins exacte à le marquer au bas des pages, dans une espèce de Commentaire qui ne fût que grammatical. Mais pourquoi veux-je que cela se fasse sur des Traductions? Parce que des Traductions avouées par l'Académie, en même temps qu'elles seraient lues comme des modèles pour bien écrire, serviraient aussi de modèles pour bien penser, et rendraient le goût de la bonne Antiquité familier à ceux qui ne sont pas en état de lire les originaux. Ce n'est pas l'esprit qui manque aux Français, ni même le travail; c'est le goût: et il n'y a que le goût ancien qui puisse former, parmi nous, et des Auteurs, et des Connaisseurs.

Ainsi parla ce sage Critique avec un feu qu'il n'avait guère dans la conversation, à moins qu'elle ne roulât sur des matières de son ressort. Et revenant encore au même sujet, après que M. de Tourreil se fut retiré. « Savez-vous, me demanda-t-il, pourquoi les Anciens ont si peu d'admirateurs ? C'est parce que les trois quarts, tout au moins, de ceux qui les ont traduits, étaient des ignorants ou des sots. Madame de la Fayette, la femme de France qui avait le plus d'esprit, et qui écrivait le mieux, comparait un sot Traducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un. Ce que sa maîtresse lui aura dit en termes polis, il va le rendre grossièrement ; il l'estropie. Plus il y a de délicatesse, dans le compliment, moins ce laquais s'en tire bien; et voilà en un mot la plus parfaite image d'un mauvais Traducteur. Mais, ajouta Monsieur Despréaux, ce n'est pas même assez qu'un Traducteur ait de l'esprit, s'il n'a la sorte d'esprit de son Original. Car l'homme qui sort d'ici n'est pas un sot, à beaucoup près, et cependant quel monstre que son Démosthène? Je dis monstre, parce qu'en effet c'est un monstre, qu'un homme démesurément grand et bouffi. Un jour que Racine était à Auteuil chez moi, Tourreil y vint, et nous consulta sur un endroit qu'il avait traduit de cinq ou six façons, toutes moins naturelles et plus guindées les unes que les autres. — Ah ! le bourreau, il fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène, me dit Racine tout bas. Ce qu'on appelle esprit dans ce sens-là, c'est précisément l'or du bon sens converti en clinquant. »

On ne peut pas plus distinctement convenir que l'antiquité demeurait mystérieuse et mal débrouillée pour les gens du XVII[e] siècle.

Au total, tel fut le rôle de Boileau. Il s'insurgea contre les délicatesses aristocratiques d'une littérature de salons et de cénacles, comme fut celle des Ronsard et consorts, ou des hôtes de la Chambre Bleue; il voulut une littérature simple, embourgeoisée, de gros et fort bon sens, comme Mme Jourdain, et il partit en guerre contre tous ceux qui mirent la fantaisie, le caprice ou l'imagination au-dessus de la vraisemblance tout unie :

Les poètes héroïques trop enflés à son gré, Viau, Saint-Amant, Scudéry, Desmarets de Saint-Sorlin, Carel de Sainte-Garde, Chapelain;

Les burlesques, D'Assoucy, Scarron;

Les précieux, l'abbé de Pure, l'abbé Cotin, Quinault, Mlle de Scudéry, Boyer, Pradon, Linière, La Serre, Pinchêne, Rampale;

Les partisans des Modernes, Desmarets de Saint-Sorlin, Ch. Perrault, et tant d'autres, la Ménardière, Corbin, Sauval, Maguon, Motin, Bellocq, du Souhait, la Morlière, Sanlecque,

> Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville,
> Car pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.

Boileau dut à tant d'attaques autant d'ennemis, et probablement aussi quelques coups de bâton, ce qui n'avait rien de déshonorant alors pour les gens de lettres; c'était leur sort d'être bâtonnés par les grands, qui eussent refusé de croiser le fer avec de si petites espèces : les lettres n'anoblissaient pas encore.

Boileau s'offrit courageusement, corps et âme, et combattit pour sa cause, à laquelle il s'est dévoué avec un courage, une volonté qui n'ont jamais eu ni une défaillance, ni une palinodie passagère. Sa ténacité fut admirable, et constate combien sa doctrine était issue du plus profond de lui-même et de l'essence même de son génie. Jusqu'à la mort, il n'a jamais varié.

Qu'y eût-il eu de changé si Boileau, au lieu d'écrire en vers, eût ramassé sa pensée en belle prose ? A peu près rien.

Boileau n'est pas un grand poète, et à ses heures de sagesse, quand il ne faisait pas d'*Ode de Namur*, il l'a vu et dit lui-même :

> Je sais coudre une rime au bout de quelques mots ;
> Souvent j'habille en vers une maligne prose ;
> C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.

Nous avons à cet égard des confessions de lui, en vers et

en prose, et elles constatent que Boileau savait être aussi son propre critique :

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure:
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend;
C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, Miroir d'amour, Amitiés, Amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.

C'est parler sagement, et mettre de la clairvoyance dans l'égoïsme. Au demeurant, voici comment Boileau jugeait son œuvre; nous pensons qu'il faut en défalquer les maladroites et outrecuidantes flatteries que l'amitié de Monchesnay a tissées dans les paroles du maître :

« Jamais homme n'a parlé sur ses ouvrages avec plus de franchise que M. Despréaux. Sa neuvième satire, qui passe pour son chef-d'œuvre, ne fut goûtée que d'un petit nombre de gens avant l'impression. M. Despréaux n'ayant pas trouvé les auditeurs aussi favorables qu'il devait se le prometire, fit la satire sur l'homme, qui eut un tout autre succès dans les récits; et quoique dans l'ordre de l'impression elle soit la huitième, elle a pourtant été faite après celle adressée à son esprit.

« Toutes deux sont d'une si grande beauté, que c'est là proprement que s'est déclaré le grand génie du poète, et ces deux ouvrages ont constaté sa pleine et entière réputation: aussi mettait-il à la tête de ses bons ouvrages la satire à son esprit, comme une pièce où il avait trouvé l'art de cacher son jeu, en ne faisant semblant que de badiner. La satire sur

l'homme lui paraissait écrite avec plus de force, et vraisemblablement plus remplie de traits sublimes. Après ces deux ouvrages, c'était son Epître à ses vers qu'il semblait le plus estimer. — « Je n'ai point fait, disait-il, de si belles ni de si justes rimes ; d'un bout à l'autre je trouve le secret de me louer à outrance, mais pourtant avec bienséance. C'est un satirique qui fait pitié, et qui intéresse tout le monde pour ses ouvrages et pour sa personne; après cela je donne à la postérité une image vraie de ma vie et de ma gloire, et je mets surtout en jour l'amitié ouverte que j'ai toujours eue pour M. Arnaud. » — Son Epître à M. de Lamoignon ne lui paraissait pas inférieure aux précédentes pièces, après lesquelles il plaçait sa satire à Molière, qui était purement de son invention, et où il avait exprimé toutes les bizarreries de la rime, et de la manière la plus heureuse. Ensuite, c'était son Equivoque, à laquelle il donnait le prix; peut-être parce que ce sont les derniers enfants, pour qui l'on a le plus d'affection. Voilà les six ouvrages qui tenaient le premier rang dans son estime après son *Art Poétique*, qui, de l'aveu du public, et de son aveu particulier,

On peut approuver, ou à peu près, quant au fonds de ces
passe pour le meilleur de ses ouvrages. »
poèmes. Il est dommage que la forme en soit compassée et sans souplesse.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Boileau parlait selon son tempérament, qui était d'écrire lentement et difficilement. On souscrirait à cette théorie, si le résultat qu'il a obtenu était décisif. Il n'a pas prouvé, au contraire, qu'il ne faut pas au poète de l'ardeur, de l'entrain, du laisser-aller, de la fougue, de l'enthousiasme lyrique. Boileau ne l'avait pas cette « fougue insensée », et nous ne pouvons lui en faire notre compliment.

Il disait que les vers les plus simples de ses ouvrages étaient ceux qui lui avaient le plus coûté; que ce n'est qu'à force de travail qu'on parvient à paraître aisé à ses lecteurs; qu'on leur ôte par là toute la peine qu'on s'est donnée. Ce ne sont pas, continuait-il, les grands traits de pinceau, ni ces coups de maître, qui arrêtent un écrivain dans son progrès; ce

sont quelquefois des niaiseries, qui coûtent le plus à exprimer. Il en donnait pour exemple ces quatre vers de la satire de l'homme, qui ne renferment rien d'extraordinaire, et dont pourtant il n'est venu à bout que très difficilement :

Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magistrats, des Rois,
Observe une Police, obéit à des Lois.

Qui s'en fut douté ? C'est du labeur piètrement employé. Ce n'est pas seulement son travail qui fut laborieux : son œuvre l'est restée. Nulle aisance, nulle liberté; c'est lourd, compassé, méthodique, bourré de chevilles et de transitions forcées. Pour un certain nombre de pensées nettement et fortement frappées, que de mauvais vers et que de remplissage pénible, et combien il donne raison à Destouches :

La critique est aisée et l'art est difficile.

Il est vrai, le mot de Chapelle qui caractérisait Boileau : « Un bœuf qui fait bien son sillon ».

— Chercher la règle et la matière du beau, non pas dans la nature vraie et permanente de l'homme, c'est-à-dire dans son essence raisonnable, et pour être plus sûr de ne pas se tromper, avoir toujours les yeux fixés sur les admirables modèles de l'antiquité, dont le témoignage de tant de siècles nous garantit l'excellence: telle est dans ses grandes lignes la doctrine de Boileau. *(Morillot.)*

On peut adopter cette définition.

Par malheur, cette doctrine est étroite, rigide et stérile. La raison étant une, l'unité, l'uniformité, la monotonie, la répétition et la fatigue seront l'apanage d'une littérature qui n'a pas d'autre essence.

Ce qui caractérise la théorie de Boileau, — et c'est l'élément foncier de la théorie classique, — c'est la tendance à l'immobilité. Il fait et il raisonne comme si les temps ne devaient pas continuer, et comme si on pouvait fixer à jamais une littérature dans une moule rigide, ainsi qu'on coule du plâtre pour des ornements d'architecture.

Il n'y a rien, hormis la raison, qui est une et immuable, et qui n'a qu'une façon de s'exprimer, qu'un style. Comment s'exercera le génie ? Avant lui, il y a, préexistants, treize ou

quatorze genres, qui sont comme les alvéoles d'un gaufrier, non communicants. Il choisira dans l'un d'eux sa demeure, et se gardera de faire déborder son ouvrage.

Ainsi, dans les mêmes cadres, les génies se succèderont et recommenceront ce qui a été fait avant eux. Ils sont voués à la banalité à brève échéance. Quand cette même matière aura été bien ressassée, bien repétrie, bien pressurée et exprimée, il restera un résidu vague et inutile, usé et resucé : ce seront les œuvres de Baour-Lormian et de Luce de Lancival.

Ce qu'il y a d'admirable dans Boileau poète, ce n'est nullement sa poésie, c'est son sens critique.

Il a porté sur son temps le jugement de la postérité, et si l'on ne comprend pas — dive bouteille à part, — les raisons qui lui ont fait ménager Chapelle, on l'estime d'avoir deviné Racine, La Fontaine et Molière, — bien qu'il faille lui tenir rigueur d'avoir sacrifié La Fontaine par pure courtisanerie (1).

Mais par la sûreté des préceptes, la fermeté du style, la sobre vigueur qui a frappé nombre d'alexandrins, devenus proverbes, comme de bonnes pièces au son clair et au titre excellent qui peuvent circuler sans déchet ; par la chaleur des défenses et surtout des attaques, par la qualité solide de la pensée, par le sens de l'ordre, de la clarté, de la concision, Boileau est assuré de garder son rang parmi les meilleurs d'entre nos écrivains, et il ne saurait lui nuire, qu'on puisse ajouter le mérite d'avoir respecté sa plume et prêché pour l'art honnête.

Il s'applaudissait fort, à l'âge de 71 ans, de n'avoir rien mis dans ses vers qui choquât les bonnes mœurs.

Il donna là un utile exemple, et c'est peut-être celui qu'il serait le plus nécessaire de rappeler à nos générations.

Il est rare et il est généreux qu'on puisse saluer dans le même auteur, comme il faut faire pour Boileau, sinon le favori d'Apollon, du moins l'apôtre éloquent, ferme et passionné à la fois de la raison, de la nature, de l'honnêteté et de la vérité.

(1) Cf., page 201.

CHAPITRE III

Les poètes de la Nature.

La nature au XVIIe siècle. — Racan. — Les Bergeries. — Singulier discours de réception à l'Académie. — Un gentilhomme campagnard. — Racan chez Mlle de Gournay. — Poésie bucolique. — La Fontaine. — Un miroir de la Société, et même plus. — La Fontaine et la morale. — Les contes. — Les *varia*. — Le quinquina. — Les comédies. — Les lettres. — Saint-Malc. — Le paysagiste. — Psyché. — Les quatre amis. — Un vers de Clymène. — Les Epitres. — La Fontaine à l'opéra. — Astrée. — Ragotin. — Le Florentin. — Le peu de place que tiennent les fables dans sa carrière d'écrivain. — Moraliste, non moralisateur. — Boileau et la Fable. — L'apologue et la prédication. — Les corrigés de Lessing. — La chambre du Sublime. — La prudence du satirique. — Caractère de La Fontaine. — La Fontaine et la musique. — La Fontaine et les sentiments de famille. — Ses impairs. — A la Cour. — Dans le monde. — Son opinion sur la femme. — Sur les enfants. — L'affaire Fouquet. — Les défiances. — Le travail de la lime. — Un fanfaron de paresse. — Hommage de Musset. — Autres fabulistes. — Vergier. — Pavillon. — Senecé. — Son Orphée. — Divers. — Segrais. — Idylliste et romancier. — Le Secrétaire des Dames. — Le Segraisiana.

Mettons à part quelques poètes de la nature : ils furent rares en ce siècle salonnier ; nous ne verrons éclore et s'épanouir le sentiment tout moderne de la nature qu'à la fin du XVIIIe siècle. Mais enfin, le XVIIe siècle peut encore nommer avec gloire au moins Racan et La Fontaine.

Le marquis de Racan (1), né dans le château de ses pères, à La Roche-Racan, en Touraine, avait plus de noblesse que de bien. Son enfance se passa dans ce pays qui est l'un des plus gracieux de France, et des mieux faits pour former les jeunes ans d'un futur bucolique.

Orphelin à seize ans, cousin par alliance du duc de Bellegarde, il fut mis aux pages à la cour de Henri IV, où il connut Malherbe ; et le Maître enseigna à son élève l'art des vers.

(1) 1589-1670.

Il fallut l'abandonner pour la guerre. De page, Racan était devenu officier, et il guerroya partout où Louis XIII envoya ses armées.

Au milieu des camps, Racan demeurait fidèle à la muse. Il se rappelait sa jeunesse dans la verte Touraine, et il savait, au milieu de ses campagnes, goûter le charme de la campagne. Il était sensible aux beautés naturelles, et il les chantait. Dès 1625, à 36 ans, il avait terminé ses *Bergeries*. Il aurait pu mourir : sa carrière poétique était close, du même coup qu'il la commençait.

Peu importe ce qu'il fit ensuite, sa valeur au siège de la Rochelle en 1628, son mariage, l'héritage qu'il reçut à la mort de son cousin de Bellegarde, et qui lui permit d'aller vivre en Touraine.

De nommer ses *Odes sacrées* d'après les psaumes de David, et ses poésies chrétiennes ? il y gagnerait trop peu pour en être bien jaloux.

L'événement le plus remarquable, pour le reste de ses jours, fut son élection à l'Académie Française, et l'on n'a pas oublié son singulier discours de réception.

— Messieurs, j'avais préparé un discours de six pages pour vous remercier ; mon grand lévrier blanc l'a pris sur ma table et l'a mangé. Excusez-moi.

Voilà un chien bien nourri. Il y a quelque chose de rustre, de fruste, de gentilhomme campagnard dans cette affaire. On reconnaît l'officier, le chasseur, le cavalier, qui fait sa société de son lévrier, ce beau lévrier qui ne quittait pas les seigneurs de jadis, pas même sur la pierre tombale.

Il paraît avoir été un type amusant de gaucherie timide et comique. « On eût dit qu'il n'avait pas le sens commun », déclare Tallemant des Réaux.

— Il avait la mine d'un fermier. Il bégayait et il n'a jamais pu prononcer son nom, car par malheur l'*r* et le *c* étaient les deux lettres qu'il prononçait le plus mal. Plusieurs fois il fut contraint d'écrire son nom pour se faire entendre. Bon homme, du reste, et sans finesse.

Il y a sur son compte une anecdote célèbre, et qui nous édifie sur le personnage.

Mlle de Gournay, fille adoptive de Montaigne, lui avait envoyé son livre l'*Ombre*. Racan se fit un devoir d'aller lui en présenter ses compliments.

— Le chevalier de Bueil, un de ses parents, et Yurande, sachant que Racan devait aller sur les trois heures remercier Mlle de Gournay de son livre de l'*Ombre*, qu'elle lui avait envoyé, s'avisèrent de lui faire une malice et à la pauvre fille aussi. Le chevalier s'y en va vers une heure; il heurte; Jamin va dire à mademoiselle qu'un gentilhomme la demande. Elle faisait des vers et, en se levant, elle dit :

— « Cette pensée était belle, mais elle pourra revenir, et ce cavalier ne reviendrait pas. »

Il dit qu'il est Racan; elle, qui ne le connaissait que de réputation, le crut. Elle lui fit mille civilités à sa mode et le remercia surtout de ce que, étant jeune et bien fait, il ne dédaignait pas de venir visiter la pauvre vieille ; le chevalier, qui avait de l'esprit, lui fit bien des contes. Elle était ravie de le voir de si belle humeur, et disait à Jamin, voyant que sa chatte miaulait:

— « Jamin, faites taire ma mie Piaillon, pour écouter M. de Racan. »

Dès que le chevalier fut parti, Yurande arrive qui, trouvant la porte entr'ouverte, dit en se glissant:

— « J'entre bien librement, mais l'illustre Mlle de Gournay ne doit pas être traitée comme le commun.

— Le compliment me plaît, répliqua la vieille fille; Jamin, mes tablettes que je le marque.

— Je viens vous remercier, mademoiselle, de l'honneur que vous m'avez fait de me donner votre livre.

— Moi, monsieur? reprit-elle; je ne vous l'ai pas donné, mais je devrais l'avoir fait. Jamin, une *Ombre* pour ce gentilhomme.

— J'en ai une, mademoiselle, et, pour vous montrer cela, il y a telle chose en tel chapitre. »

Après cela, il lui dit qu'en revanche il lui apportait des vers de sa façon. Elle les prend et les lit.

— « Voilà qui est gentil : cela est parfait ; ici vous malherbisez, ici vous colombisez ; ne saurais-je point votre nom ?

— Mademoiselle, je m'appelle Racan.

— Monsieur, vous vous moquez de moi.

— Moi, mademoiselle, me moquer de cette héroïne, de la fille d'alliance du grand Montaigne?

— Bien, bien, dit-elle, celui qui vient de sortir a donc voulu se moquer de moi. Mais n'importe; je suis toujours bien aise d'avoir vu deux gentilhommes si bien faits et si spirituels. »

Et là-dessus ils se séparèrent.

Un moment après, voilà le vrai Racan qui entre tout essoufflé, il était un peu asthmatique, et la demoiselle demeurait au troisième étage:

— « Mademoiselle, lui dit-il, sans cérémonie, excusez si je prends un siège. »

Il dit cela de fort mauvaise grâce et en bégayant.

— « Oh ! la ridicule figure, Jamin », dit Mlle de Gournay.

— Mademoiselle, dans un quart d'heure je vous dirai pourquoi je suis venu ici, quand j'aurai repris mon haleine. Où diable vous êtes-vous venue loger si haut ? Ah ! disait-il en soufflant, qu'il y a haut ! Mademoiselle, je vous rends grâces de votre présent de votre *Ombre*, que vous m'avez donnée ; je vous suis bien obligé. »

La demoiselle, cependant, regardait cet homme avec un air dédaigneux.

— « Jamin, dit-elle, désabusez ce pauvre gentilhomme, je n'en ai donné qu'à tel et tel, à M. de Malherbe, à M. de Racan.

— Eh! mademoiselle, c'est moi!

— Voyez, Jamin, le joli personnage! au moins les deux autres étaient-ils plaisants. Mais celui-ci est un méchant bouffon.

— Mademoiselle, je suis le vrai Racan.

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous êtes le plus sot des trois! »

Elle crie au voleur, des gens montent; Racan se pend à la corde de la montée et se laisse glisser en bas. Le jour même elle apprit toute l'histoire et alla le trouver le lendemain de bonne heure pour s'excuser, tirer l'affaire au clair et remettre tout en place.

Tout ce récit de Tallemant est bien joli et nous présente un Racan fort typique, peu mondain, peu élégant, le vrai gentilhomme campagnard.

Il aima les champs, et ceux-ci le lui ont rendu en l'inspirant de façon heureuse.

Les *Bergeries* sont une pastorale en cinq actes, dont on peut résumer ainsi l'intrigue enchevêtrée.

Arténice aime Tisimandre et est aimée par Alcidor et par Lycidas; Ydalie aime Alcidor et est aimée par Tisimandre.

Il faut que ces amours mal posées se déplacent, et que deux mariages unissent, en fin de cause, Alcidor et Arténice, Tisimandre et Ydalie. Lycidas use de magie pour irriter l'amour de Tisimandre; il en est puni par le dédain de tous; Ydalie est reconnue pour la sœur d'Alcidor, ce qui les fait renoncer au mariage, et les couples se forment tout naturellement selon l'esprit du Créateur.

L'intrigue est assez banale et ressemble à celle des pastorales du temps. Le bel esprit y domine, et le cœur n'est jamais fort engagé. L'œuvre a une noblesse gracieuse et procure, lue à petites doses, un plaisir littéraire d'assez bon aloi. Les paysages sont riants, et plus d'un couplet se fait entendre encore avec plaisir:

Le Bien de la fortune est un bien méprisable,
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faite
Des maisons de nos rois que des toits de bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille.
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il savait tourner les vers, agencer la strophe, assurer l'harmonie à la stance mélodieuse:

Que sert à ces galants ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit après tant de travaux
Se passe en moins de temps, que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

La cadence de ces vers est nette et bien frappée. Lisez encore ceux-ci, qui sont charmants:

Thyrsis, il faut songer à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort:
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde,
Errer au gré des vents notre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

Il y a quelque chose de virgilien dans la douceur de cette poésie bucolique ; elle fait songer au cygne de Mantoue, dont Racan a traduit joliment les effets, comme le *majoresque cadunt...*, dans ce vers imagé.

Les ombres des coteaux s'allongent dans les plaines.

Bref, Racan a réussi dans la pastorale, genre fort goûté en

son temps. Boileau le terrible l'a épargné, et l'a même loué avec excès:

> Racan pourrait chanter à défaut d'un Homère !

C'est trop; Racan ne mérite pas cet excès d'honneur, comme la plupart des victimes de Boileau ne méritent pas tant d'indignité. La postérité, plus équitable, a replacé à son rang le chantre des *Bergeries*, (1) en le mettant parmi les poètes estimables, qu'on ne lit jamais, mais dont on a retenu le nom.



Il n'y a peut-être pas d'exemple d'une notoriété aussi répandue que celle de Jean de La Fontaine (2). Les enfants le savent de mémoire; il plaît à l'âge mûr; il enchante la vieillesse, et le nombre d'éditions qu'on a faites de ses œuvres est considérable.

On est d'accord sur la perfection de la forme, le charme de cette poésie, la pureté, la limpidité, la sûreté du style aimable et habilement naïf, la précision des images, la justesse de l'observation.

Quant à la valeur de l'inspiration, Taine, dans un livre définitif où il appliquait sa méthode rigoureuse et conventionnelle, en a précisé, mais, à notre sens, rétréci la portée. Il a reconnu dans les fables de La Fontaine un tableau de la société française sous Louis XIV. Si le théâtre est un miroir public qu'on élève à grands frais et à force de machines, ces fables sont comme des glaces portatives. Ce sont des drames en raccourci qui reflètent la vie. Voici le roi Lion au milieu de sa cour, entouré de ses courtisans qui se daubent l'un l'autre, de ses maîtres de cérémonie qui régleront l'ordre du cortège aux funérailles de la reine; on voit ramper tout ce

> Peuple caméléon, peuple singe du Maître.

(1) A lire l'ouvrage de Louis Arnould.
(2) Né en 1621, mort en 1695.

On s'intéresse à messeigneurs les Chevaux, à sultan Léopard, à maître Gilles, à ces hobereaux balourds, l'Eléphant qui dit à Jupiter : « mon cousin », l'Ours qui appelle irrévérencieusement la Reine Lionne : « ma commère »; il n'est pas jusqu'à dom Pourceau, dont Saint-Simon n'ait peint l'original, ce gras hobereau

> Qui mange plus de son, sur mon âme,
> Qu'il n'en tiendrait trois fois en un tonneau.

Cet autre seigneur, avec des airs de protection insolente et d'impertinence aisée, commande chez son hôte dont il boit le vin et caresse la fille, ayant lu son Richelieu: « Le vilain est un mulet que son seigneur honore en le faisant trotter ». Dame Fourmi, la voisine, a le cœur sec et le style incisif des traitants que Boileau a visés; triste oiseau le hibou, en philosophe qu'il est, sera grognon, incivil, au demeurant très fort sur le syllogisme; il a étudié au collège de Beauvais. Francion ni Furetière, réunis à Boileau, n'ont mieux peint le Paris d'alors.

Il est juste; mais c'est trop peu dire. Au contraire, ce qui a assuré la durée aux fables de La Fontaine, c'est l'absence d'actualité. Les gens de Louis XIV ne nous intéressent plus. Les fables nous séduisent toujours par leur vérité de tous les temps, et leur humanité qui survit aux époques.

D'où vient qu'enfants et vieillards y prennent plaisir? L'agrément n'est pas le même. Ce qui plaît aux enfants, c'est le mouvement, la vie, l'attrayante ordonnance de cette ample comédie à cent actes divers, dont la scène est, non pas la cour de Versailles, mais l'univers. Pour les esprits plus mûrs, ils goûtent davantage le charme du langage, le talent de l'observation, l'éternelle justesse de cette philosophie de tous les siècles.

Ces fables sont moins des fables, sortes de morale en action, que des contes, des récits, de petites comédies. La leçon n'est pas l'essentiel, loin de là. Bien souvent, le poète constate le mal sans le guérir, à la façon d'un romancier.

Moraliser? on dirait qu'il n'en a cure; et sa vie ne le préparait pas à ce rôle imprévu. Feuilletez ses œuvres: on s'aper-

çoit vite que les *Fables* sont un accident heureux dans une longue carrière littéraire qui, sans elles, eût été assez médiocre, et peu édifiante.

Ses contes sont la dernière et définitive refonte des fabliaux qu'il ramena, de l'Italie de Boccace et d'Arioste, sur leur terre natale. Avec une simplicité malicieuse, supérieure à tout l'art des nouvellistes italiens, il excelle à ménager les incidents, les surprises, les confidences, dans un style d'emprunt qui remonte au delà de Rabelais.

Le premier recueil en parut en 1665, trois ans avant le premier livre des fables. C'est le siècle de Louis XIV dans la plus stricte intimité, une fois rentré le dernier suisse de l'escorte royale, quand, loin de l'antichambre officielle, les portes refermées, les candélabres éclairent les soupers et les réunions des plus dissipés courtisans et des moins prudes entre les grandes dames, la nièce de Mazarin, Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, Mme d'Hervart, Mme de la Sablière, et leurs amis, La Fare, Rochefort, Lauzun, Foix, Brancas, puis les épicuriens spirituels et blasés, le prince de Conti, le duc de Vendôme, dont les fêtes à Anet, au Temple, étaient une piquante accommodation de la littérature à la galanterie.

Il s'agissait de divertir une société assez égrillarde, et notre poète s'est mis au ton de ses auditeurs, sans que ceux-ci aient à lui reprocher de les avoir ménagés. Sa muse a pris les manières des petites orgies, et rit sous la lueur des flambeaux, qui éclairent les carafes de champagne et les robes mal agrafées.

Il n'y a là rien d'édifiant, non plus que dans le reste de ses occupations ordinaires : ses Epîtres ; épître à Mme de La Fayette en lui envoyant un petit billard ; épître au prince de Conti ; épître à Mignon, le petit chien de S. A. R. Madame douairière d'Orléans ; épître à M. de Vendôme ; puis, encore, ce sont des prédictions galantes d'almanach pour les quatre saisons, la réponse d'une dame à un songe de son amant ; des ballades, des madrigaux, rondeaux, sonnets, quittances en vers, dizains, chansons, vers pour portraits, des opéras, des comédies faites avec Champmeslé, dont la femme était charmante, et dont La Fontaine fut le collaborateur au sens le plus étendu ; des ballets, et rien dans tout cela n'a l'air fort moral, pas même

le poème, pourtant plus sain assurément, poème pharmaceutique, qu'il consacre au *Quinquina*, « ce bois ondé d'aurore », où il chantait:

Nulle liqueur au Quina n'est contraire,
L'onde insipide et la cervoise amère,
Tout s'en imbibe; il nous permet d'user
D'une boisson en tisane apprêtée.
Même on pourrait ne le pas infuser,
L'extrait suffit.

Si La Fontaine n'avait écrit autre chose, pas même les pharmaciens ne se souviendraient de lui.

Si ce n'était La Fontaine, on ne lirait plus et on ne rééditerait pas ces pâles œuvres diverses, qui n'ont d'autre intérêt que leur curiosité documentaire. C'est une brume grise, d'où les fables sont parties comme la flamme d'un éclair.

Il est étonnant combien cet homme a perdu de temps. Il a donné son premier recueil de fables en 1668: il avait 47 ans. Quand le second parut, il en avait 57. A l'âge de 38 ans, tout proche la quarantaine, que faisait-il ? Il rimait un ballet qui se passe sur le carrefour du Beau Richard, à Château-Thierry, et l'on voit qu'il connaissait, pour y avoir flané, la technique du marché aux grains :

Voyez ce blé. — Il est bien gris.
Quarante écus. — C'est chose faite,
Mine dans muid. — C'est un peu fort.
Faut six setiers.

Mine dans muid, c'est une expression de Château-Thierry, dans le genre de treize à la douzaine. Un muid, c'est 48 bichets: mine dans muid, c'est 50 bichets pour le prix de 48. Est-ce qu'il ne semble pas voir le bon La Fontaine errer entre les sacs et les marchands, écouter les trafics, et noter jusqu'au chant des ânes:

L'âne sentant une ânesse :
Hin Han, Hin Han!

C'est à la même époque qu'il accompagnait bravement dans l'exil son ami Jonnart, compromis dans le procès Fouquet. Il envoyait à sa femme des lettres qui semblent la complai-

sance banale d'un correspondant, envoyant à une Précieuse des pages inédites à lire pour son salon. Et c'était bien ce qu'en faisait Madame. Elle put lire ainsi à tout son « rond » la relation du voyage en Limousin fait par son mari en 1663, dans des lettres où il y a de tout, de la prose, des vers, de la couleur, de la nuit, de l'humeur, de l'ennui, des vétilles:

— En vérité, c'est un plaisir que de voyager, on rencontre toujours quelque chose de remarquable; vous ne sauriez croire combien est excellent le beurre que nous mangeons. (De Clamart, août 1663).

Est-il rien de plus plaisant que cette profonde observation de touriste commençant à noter ses impressions de route, et quelles ! dès Clamart ?

Par la suite, plus d'une page est jolie, bien vue; on en détacherait, comme des aquarelles et des croquis, des paysages de champs ou de villes qui sont d'un artiste : la Tour de Montlhéry, Etampes, avec ses faubourgs.

— Nous regardâmes avec pitié les faubourgs d'Etampes. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous les côtés: il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins le soir notre compagnie, et le lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissait un très beau sujet.

Puis c'est Orléans, la Loire, Blois, l'Indre, sur les bords de laquelle leur société rencontre d'étonnants chemineaux.

— Après l'avoir passée, nous trouvâmes, au bord, trois hommes d'assez bonne mine, mais mal vêtus et fort délabrés. L'un de ces héros Gusmanesques avait fait une tresse de cheveux, laquelle lui pendait en arrière comme une queue de cheval. Non loin de là, nous aperçûmes quelques Phyllis, je veux dire Phyllis d'Egypte, qui venaient vers nous, dansant, folâtrant, montrant leurs épaules, et traînant après elles des douégnas détestables à proportion, et qui nous regardaient avec autant de mépris que si elles eussent été belles et jeunes. Je frémis d'horreur à ce spectacle, et j'en ai été plus de deux jours sans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchaient ensuite: elles avaient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, et n'étaient anges à bien parler qu'en tant que les autres étaient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux dames avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs jupes, qui véritablement étaient plus

riches que ne semblait le promettre un tel équipage. Le reste de leur habit consistait en une cape d'étoffe blanche; et sur la tête un petit chapeau à l'anglaise de taffetas de couleur, avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une légère inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de déesses, et ne daignant presque jeter les yeux sur nous, comme simples mortels que nous étions. D'autres douégnas les suivaient, non moins laides que les précédentes; et la caravane était fermée par un cordelier.

Le bagage marchait en queue, partie sur chariots, partie sur bêtes de somme; puis quatre carrosses vides, et quelques valets à l'entour;

Non sans écureuils et turquets,
Ni, je pense, sans perroquets;

le tout escorté par M. de la Fourcade, garde du corps. Je vous laisse à deviner quelles gens c'étaient. Comme ils suivaient notre route, et qu'ils débarquèrent à la même hôtellerie où notre cocher nous avait fait descendre, le scrupule nous prit à tous de coucher en mêmes lits qu'eux, et de boire en mêmes verres. Il n'y en avait point qui s'en tourmentât plus que la comtesse.

La Fontaine a laissé une grosse correspondance. Elle est écrite avec aisance; sa gêne habituelle n'y paraît pas. Elle reste comme un document utile, sinon un monument littéraire, parmi ses *Varia*. Il faut ajouter les poèmes *Adonis* (1669) et, quatre ans après, *La Captivité de Saint-Malc*, d'après Saint-Jérôme:

Il vit Malc, il apprit ces merveilles de lui,
Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.

A retenir quelques jolis paysages; c'est toujours sa note préférée et de beaucoup la meilleure.

Il était né paysagiste. Il en avait conscience :

Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Les échos, les zéphirs et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.

Il excellait dans ce genre alors assez nouveau, comme s'il eût déjà porté l'âme d'un Corot, d'un Français, d'un Jules Dupré. Ceci, du *Songe de Vaux* (1), n'est-il pas très moderne :

Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,

(1) *Songe de Vaux*, 1671.

Ecouter en rêvant le bruit d'une fontaine
Ou celui d'un ruisseau coulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux.

Il écrivait dans une lettre à sa femme :

— Le jardin a beaucoup d'endroits champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses.

Dans le *Saint-Malc*, ce tableautin est agréable:

Malc aimait un ruisseau coulant entre des roches.
Des cèdres le couvraient d'ombrages toujours verts :
Ils défendaient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés, l'eau tombant sur des marbres,
Mêlait son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.

La même année, *Le Roman des Amours de Psyché et de Cupidon* est une adaptation d'Apulée qui ne vaut pas tout le mal qu'elle a coûté. La Fontaine nous confie :

— J'ai trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront : on ne s'imaginera jamais qu'une fable contée en prose m'ait tant emporté de loisir ; car, pour le principal point, qui est la conduite, j'avais mon guide ; il m'était impossible de m'égarer. Apulée me fournissait la matière; il ne restait que la forme, c'est-à-dire les paroles, et d'amener de la prose à quelque point de perfection, il ne me semble pas que ce soit une chose fort malaisée; c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela, je confesse qu'elle me coûte autant que les vers ; que si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet ouvrage.

On n'en a retenu qu'une page, c'est celle où La Fontaine dessine le groupe des quatre amis, Ariste, Acanthe, Gelaste et Polyphile, qui sont Boileau, Racine, Molière et La Fontaine.

— Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société, que j'appellerais académie, si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de sciences ou de belles lettres, ils profitaient de l'occasion: c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité ni la cabale n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, par-

laient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie du siècle, et faisait un livre, ce qui arrivait rarement.

Polyphile y était le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis.) Les aventures de Psyché lui avaient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla longtemps sans en parler à personne : enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continuerait, mais comment ils trouvaient à propos qu'il continuât. L'un donna un avis, l'autre un autre: de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire. Acanthe ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendrait point interrompre ; ils écouteraient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses. Ces passions qui leur remplissait le cœur d'une certaine tendresse se répandaient jusqu'en leurs écrits et en formaient le principal caractère. Ils penchaient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acanthe avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis que j'appellerai Ariste et Gelaste, le premier était sérieux sans être incommode ; l'autre était fort gai. La proposition d'Acanthe fut approuvée. Ariste dit qu'il y avait de nouveaux embellissements à Versailles ; il fallait les aller voir et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auraient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue : dès le lendemain ils l'exécutèrent.

La promenade à Versailles est plus intéressante que le roman lui-même; la description y a des touches heureuses et pittoresques. Ce coucher de soleil est vu par l'œil d'un artiste :

— Je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé et surtout ce pourpre qui environnent le roi des astres. Il y a longtemps que le soir ne s'est trouvé si beau. »

Malheureusement, le fâcheux goût du jour reprend aussitôt ses droits, et le poète corrige ce que son impression a eu de trop réel par ce ton plus noble :

— Le soleil avait pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques. »

De *Clymène* (1671), comédie où Apollon convoque et fait chanter les Muses, chacune dans son genre, ce qu'il faut retenir, c'est le vers fameux si souvent cité :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il point au monde.

La Fontaine ne l'a pas écrit ni pensé ainsi. Apollon appelle les Muses, et il leur dit : Chantez,

> Mais sur de nouveaux tons, car je suis dégoûté !
> ..... Mais surtout évitez
> Les traits que tant de fois l'églogue a répétés !
> Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

Ce n'est donc pas une maxime générale à propos de notre volage humeur; c'est le cri d'alarme d'un critique, lassé et dégoûté des redites et de la banalité littéraire de son temps. Et il en profite pour rendre quelques hommages à Marot :

> Il me prend une envie
> De goûter de ce genre où Marot excellait ;

à maître Vincent, c'est-à-dire Voiture, et à Malherbe :

> Qui louait ses héros en un style superbe.

Beaucoup d'Epîtres en vers, sans compter les lettres mêlées de vers et de prose.

La Fontaine avait beaucoup de relations. Un académicien, à qui on demandait si l'on était bien payé à l'Académie, répondit : « — Douze cents francs par an, et à peu près nourris, car nous dînons beaucoup en ville. » La Fontaine, qui fut académicien, ne dînait jamais autrement.

Les suscriptions de ses lettres ou épîtres nous mettent déjà au courant des multiples connaissances qu'il avait formées dans tous les mondes : La princesse de Bavière, Mme de La Fayette, Mme de Thianges, Mme de Coucy, l'abbesse de Mouzon, Mme Fouquet, Mme de Fontanges, Mme de la Sablière, Mlle d'Alençon, Mme de Sévigné, Mme d'Hervart, Mlle Colletet, la Champmeslé et son mari, Saint-Evremond, Racine, Colbert, le duc de Bouillon, Turenne, le prince de Conti, le duc de Vendôme, Pellisson, Jonnart, Maucroix.

De ces Epîtres, un petit passage est célèbre, c'est la description d'un changement à vue qui « rate », sur la scène de l'Opéra, dans l'Epître à M. de Nyert, en 1677 :

> Des machines d'abord le surprenant spectacle
> Eblouit le bourgeois, et fit crier miracle ;

Mais la seconde fois il ne s'y pressa plus ;
Il aima mieux le *Cid*, *Horace*, *Héraclius* :
Aussi de ces objets l'âme n'est point émue,
Et même rarement ils contentent la vue.
Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets;
Souvent au plus beau char, le contrepoids résiste ;
Un dieu pend à la corde, et crie au machiniste ;
Un reste de forêt demeure dans la mer,
Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.

La Fontaine n'aimait pas l'opéra; il préférait la musique de chambre. Et pourtant l'insidieux J.-B. Lulli, mécontent de son librettiste Quinault, « enquinauda » La Fontaine, et obtint de lui qu'il lui fît des livrets ; puis Lulli le quitta ; le bonhomme se fâcha, mais Mme de Thianges, sœur de Mme de Montespan, les raccommoda, et La Fontaine qui s'était vengé de Lulli par *Le Florentin*, lui donna encore *Amadis* et *Roland*. Il n'avait pas de rancune.

Le théâtre l'attirait d'ailleurs. Il fit coup sur coup *Daphné* et *Galatée* (1682).

En 1694, c'est l'*Astrée*, dont il a tiré le sujet du fameux roman de d'Urfé. Je vous en parlerai bientôt. A propos de cette pièce, on raconte qu'à la première représentation, il ne cessait de s'écrier :

— Cela est détestable !

Des dames qui étaient dans la même loge que l'auteur, importunées de ces exclamations, lui dirent :

— Monsieur, cela n'est pas si mauvais que vous le dites; d'ailleurs l'auteur est un homme d'esprit : c'est M. de La Fontaine.

— Eh ! mesdames, répondit-il sans s'émouvoir, je vous assure que la pièce ne vaut pas le diable, et que ce La Fontaine est un stupide. Vous pouvez me croire : c'est lui qui vous parle.

Après le premier acte, La Fontaine alla au café Marion, où il s'endormit dans un coin.

Un homme qui le connaissait, surpris de le voir, s'écrie :

— Comment, M. de La Fontaine est ici, pendant la première représentation de son opéra !

Ces mots, dits assez haut, réveillent l'auteur, qui répond en bâillant :

— J'en viens. J'ai vu le premier acte; il m'a si prodigieusement ennuyé, que je n'ai pas voulu en entendre davantage. En vérité, j'admire la patience des Parisiens.

Nous sommes de son avis. Après *Astrée*, c'est *Ragotin*, une comédie intéressante, dont il emprunte la fable au *Roman comique* de Scarron : puis *Achille*, tragédie qu'il arrêta au deuxième acte, sur le sage conseil de son mentor M. de Maucroix.

Pour la comédie, aidé de son crédule ami Champmeslé, il fut plus heureux. Il fit, contre Lulli, *Le Florentin*, qui pourrait s'intituler *Ou la précaution inutile*, qu'on joue encore quelquefois, et avec succès. C'est un petit chef-d'œuvre, comme une première esquisse du *Barbier de Séville*, avec des morceaux qui font songer à Alfred de Musset. Ecoutez Agathe, la mère de ce Bartolo :

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs,
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'art, de la nature,
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondements voisins des sombres lieux,
Elevez son sommet jusqu'aux voûtes des cieux,
Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage;
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage;
Dans l'espace entre deux, par différents détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours,
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles ;
Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles :
L'un pour descendre en bas osera tout tenter,
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable;
A leur chant séducteur Argus s'endormira ;
Des verrous par leurs soins le ressort se rompra
De moment en moment, enjambant l'intervalle;
Enfin ils feront tant, qu'au milieu du dédale
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront ;

Le Florentin, qui avait fait construire une cage de fer pour y prendre l'amant de sa pupille qu'il aime, y est pris lui-même

au piège, et doit consentir, pour sauver ses jours, au mariage des jeunes gens.

Cette pièce fut jouée en 1685; La Fontaine avait 64 ans. Champmeslé n'avait plus rien à craindre. Il fit encore avec lui, en 1688, *La Coupe Enchantée.* C'est un aimable fabliau mis en scène: cette comédie est restée au répertoire du Théâtre-Français. C'est une coupe « qui répand », quand un mari trompé l'approche de ses lèvres. Le type de l'éphèbe Lélie, un Chérubin plus naïf que l'autre, — Beaumarchais avait lu certainement et *Le Florentin* et la *Coupe*, — est assez spirituellement imaginé, à la façon des petits princes charmants et ignorants des contes de fées.

Je vous prends sans vert est de 1693, deux ans avant la mort du poète. C'est un badinage avec couplets, musique de Grandval le père. Ce titre est pris d'un proverbe, qui venait d'un ancien usage de la campagne. Au mois de mai, quiconque était rencontré, n'ayant pas sur lui une branche ou une feuille verte, recevait un seau d'eau sur la tête au cri de : « Je vous prends sans vert. »

Il fallait parcourir ces annexes considérables des *Fables :* on y prend conscience de ce que fut véritablement La Fontaine, un petit poète sans envergure, galant et mièvre, qui a eu le bonheur de se trouver enfin, et de rencontrer sa veine aux environs de la cinquantaine, quand il s'avisa des fables, et qui fut tout étonné de trouver le succès, là où il ne le cherchait pas, alors qu'il comptait bien le rencontrer dans tous les genres où il s'est essayé; et il n'en est peut-être pas un, qu'il ait laissé inexpérimenté.

Pour revenir à la considération qui précédait et qui appelait cette revue des *minora* de notre fabuliste, tant d'œuvres diverses, vous avez pu le constater, ne le préparaient aucunement à la mission de prédicateur. Ses fables elles-mêmes ne sont pas toujours des leçons.

C'est que La Fontaine est *moraliste*, plutôt que *moralisant.* C'est un observateur, non pas un sermonnaire. Il est le Molière des bêtes, ce qui est une façon encore d'être le Molière des gens. L'amitié de notre grand comique et du fabuliste

constatait l'affinité de leurs natures et de leurs goûts. Ils étaient faits pour se comprendre, et Molière avait dit :

— Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

C'est lui qui, l'un des premiers, avait consacré le succès des fables encore toutes récentes, en les faisant dire par la petite Louison :

— Je vous dirai si vous voulez pour vous désennuyer, mon papa, la fable du *Corbeau et du Renard* qu'on m'a apprise depuis peu. »

En revanche, La Fontaine déclarait en parlant de Molière :

J'en suis ravi, car c'est mon homme.

Tous deux observaient à leur façon, et regardaient de leur regard profond, en confesseurs plutôt qu'en médecins.

Dans les fables, le plus souvent, la leçon vient par surcroît, et n'est pas exprimée.

Parfois même, la morale de la fable est immorale, ou *amorale*, si l'on peut désigner ainsi l'absence du souci d'édifier.

A cet ordre d'idées se rattache un petit problème littéraire qu'il faut élucider.

Pourquoi Boileau a-t-il omis la *fable* parmi la nomenclature des treize genres littéraires énumérés par lui dans l'*Art Poétique* ? Est-ce dédain, oubli, ou parti pris ? La question doit être posée, parce qu'elle touche à un point assez important, relatif à La Fontaine et à ses fables.

On a donné de l'omission de Boileau des raisons qui ne sont pas recevables.

1° On a dit:

— Comment Boileau aurait-il nommé ces fables dans son *Art poétique*, paru en 1672, et peut-être écrit en 1670 ? La Fontaine n'avait alors publié que les six premiers livres de son recueil, qui ne laissaient pas prévoir les beautés supérieures des six autres ?

R. Si l'on se rappelle quelles sont les fables qui composent ces six premiers livres, et si l'on veut bien convenir qu'elles sont parmi les mieux réussies et les plus populaires, on conviendra aisément qu'elles eussent suffi à établir la gloire du

fabuliste, et que Boileau n'a pu certainement, avec la sûreté de son instinct de critique, méconnaître le mérite de cette nouveauté charmante. Et il ne la méconnaissait pas. Voici d'ailleurs ce qu'il en disait et pensait:

— Monsieur Despréaux disait que La Fontaine avait beaucoup d'esprit, mais qu'il n'avait qu'une sorte d'esprit; encore prétendait-il que cette manière si naïve de dire les choses, qui fait le caractère de La Fontaine, n'était pas originale en lui, puisqu'il la tenait de Marot, de Rabelais, et autres qui ont écrit dans le vieux style ; qu'il y avait du mérite à s'en servir quelquefois, comme a si bien fait M. Racine dans quelques épigrammes qui nous restent de lui ; mais que cela fit le caractère principal d'un écrivain, c'était à son avis se rendre trop borné... Au reste, il disait que La Fontaine avait quelquefois surpassé ses originaux, qu'il y avait des choses inimitables dans ses Fables, et que ses Contes, à la pudeur près, qui y est toujours blessée, avaient des grâces et des délicatesses que lui seul était capable de répandre dans un pareil ouvrage.

Convenir qu'il y a des « choses inimitables » dans ces fables, c'est leur donner un brevet de mérite, qui leur valait une mention dans son recensement. Il avait trop loué la faible *Joconde*, pour n'être pas tenu d'en accorder autant aux fables.

2° Une autre raison a été mise en avant. Boileau ne pouvait pas considérer comme un genre littéraire la *fable*, qui n'avait pas de précédent littéraire, et qui relevait, de par la tradition, de la morale et du sermon.

Ceci vaut d'être examiné.

La fable n'avait en effet jamais été conçue comme le fit La Fontaine. On connaissait des devanciers, le Pancha Tantra de Vichnou Sarma, où Pilpay récite ses apologues, traduit au VIe siècle, du sanscrit en pehlvi, puis au VIIIe siècle du pehlvi en Arabe, puis en hébreu, et de l'hébreu en latin, au XIIIe siècle par Jean de Capoue. Après Firenzuola, G. Cottier et Larrivey en avaient vulgarisé, vers 1570, les récits allégoriques. On les connaissait au XVIIe siècle, comme on lisait aussi le *Specimen Sapientiae*, recueil de fables orientales du P. Poussine. Saadi, Lockman, Wartan avaient été également traduits. Le *Songe du Mogol* de La Fontaine est pris de Saadi.

Les fables grecques étaient à la portée de tous, et celles d'Homère (les Prières, les Deux Tonneaux) et celles d'Hésiode

(l'Epervier et le Rossignol); Platon, Hérodote, Elien, Diodore de Sicile, Plutarque, Esope — dont La Fontaine a gaiement conté la vie, — en fournissaient, qui étaient fort connues. Celles des Latins l'étaient plus encore, et Horace et Phèdre et Avianus et Aulu-Gelle en offraient un ample choix.

Que faisait-on de tant d'éléments si accessibles? Ils entraient dans les prédications, les sermons, les livres latins d'édification et de morale, la *Disciplina Clericalis*, les *Gesta Romanorum*, le *Liber Penitentiarius*. La langue des fables était le latin, et leurs auteurs étaient Gilbertus Cognatus, Abstemius, et du vivant même de La Fontaine, Jacques Régnier, Tanaquil Faber, Ménage, Ch. du Perrier, Commire. Celles de La Fontaine furent elles-mêmes traduites en latin, en distiques, en vers iambiques; le latin paraissait le langage nécessaire du fabuliste. Des fables avaient été faites en français, mais comme par occasion ou badinage, et il s'y attachait toujours une idée édifiante, et La Fontaine lui-même se courbait à la règle, et protestait de son respect à l'usage.

Quant au principal but qu'Esope se propose
J'y tombe au moins mal que je puis...
Il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

C'était montrer d'excellentes intentions; la révolution qu'il accomplit fut, comme tant d'autres, inconsciente. Il crut suivre l'ornière. Il ouvrait une voie triomphale, où il est resté seul à évoluer.

Car la fable de La Fontaine n'est pas un enseignement: la morale y est subordonnée au sujet. Elle y est bien, tantôt au début, tantôt à la fin: souvent aussi elle n'y est pas, et se dégage elle-même, comme elle peut. Souvent enfin, aussi, elle y est, et elle n'est pas plus morale. J.-J. Rousseau, allant plus loin, disait tout franc qu'elle était immorale; que la fourmi, dans son refus à la cigale, donne à l'enfant une leçon d'avarice et de dureté; que « la raison du plus fort est toujours la meilleure » n'est pas un précepte à répandre; et que l'aventure du renard mangeant le fromage du corbeau, offre une prime à la flatterie récompensée. Lamartine a aussi émis

pareille opinion. Le critique allemand Lessing entreprit pour cette raison de donner le « corrigé » des fables de La Fontaine, en redressant leur morale vacillante. Il a refait à cet égard le *Renard et les Raisins*, le *Chêne et le Roseau*, avec une dissertation consolante sur le verset de l'écriture *Quomodo cecidit potens ; le Lion et l'Ane*, l'*Avare qui a perdu son trésor*, le *Renard et le Buste*, la *Cigale et la Fourmi*, où la cigale devient un vieil hamster avare ; la *Besace* où le chameau n'est plus oublié; Bertrand et Raton, deviennent deux poules. Savez-vous comment la conclusion de *Le Renard et le Corbeau* se trouve expurgée ? Par un petit ajouté bien simple : le fromage était empoisonné. Ainsi la morale est satisfaite. Le renard a flatté, mais au moins il n'est pas récompensé de sa flatterie, puisque le fromage délétère le tue.

Observons seulement en passant que la correction est malheureuse, et ne fait que déplacer l'immoralité sans l'éviter. Qui donc a la vie sauve, et est par conséquent récompensé? C'est le corbeau. S'il eût avalé ce fromage, c'en était fait de ses jours. Il doit son salut à l'attention qu'il a prêtée aux flagorneries du renard, et par ainsi, la morale n'est plus, il est vrai : *Flattez !* Elle devient : *Ecoutez les flatteurs !* Et elle ne vaut pas beaucoup mieux (1).

Il ressort que la morale a été furieusement négligée par La Fontaine ; il s'est laissé entraîner par sa nature et son génie, et n'a pu s'empêcher de rester un délicieux poète, dans un genre où jamais encore on n'avait mis de poésie. Et c'est ce qui explique l'étrange reproche que faisait à La Fontaine l'avocat Patru, quand il le blâmait de n'avoir pas mis ses apologues en prose, et de les avoir enjolivés sans profit pour l'enseignement.

Voilà bien quelle était, avant La Fontaine, la conception qu'on avait de la fable: c'était et ce devait être un petit sermon, une courte moralité appuyée sur trois lignes d'apologue.

(1) Un fabuliste de nos jours a tout arrangé par un dénouement nouveau :

Le Corbeau qui ne disait rien,
Inspiré par l'aspect de cette bouche ouverte,
Y laissa choir... ce qu'on devine bien.
« Ah! pouah! », fit le Renard avec une grimace.

C'était du genre didactique, comme les sermons et les bréviaires; ce n'était pas une espèce littéraire, et ce serait pour cette raison que Boileau, très entiché de la division exacte et rigide des genres, se serait refusé à ouvrir une case de plus dans son quadrillage, pour insérer la fable à côté du vaudeville et du rondeau.

R. Une pareille raison fait injure au sens critique si affiné et si sûr de Boileau. Il est impossible que le caractère purement littéraire de la fable, telle que la créa La Fontaine, lui ait échappé ; il était trop sensible au mérite, et son jugement était trop éveillé, pour qu'il ait méconnu cet avènement d'un genre, et ait écarté sans autre cause le nom d'un ami.

Un ami? Mais on a prétendu qu'ils étaient brouillés alors, ayant suivi deux voies fort divergentes, comme nous l'allons voir tout à l'heure.

Il n'y avait pas de brouille. D'abord, on l'aurait connue par les témoignages contemporains; or Boileau n'a cessé de parler du fabuliste avec beaucoup de sympathie et d'estime. En outre, s'il est permis d'invoquer des témoignages aussi puérils, Mme de Thianges, amie de La Fontaine, offrit en 1675 au petit duc du Maine pour ses étrennes un jouet curieux. C'était une chambre toute dorée, grande comme une table. Au-dessus de la porte, il y avait en grosses lettres : *Chambre du Sublime.* Au dedans, un lit et un balustre avec un grand fauteuil, dans lequel était assis M. le duc du Maine fait en cire, fort ressemblant. Auprès de lui, M. de la Rochefoucauld, auquel il donnait des vers pour les examiner. Autour du fauteuil, M. de Marcillac et M. Bossuet, alors évêque de Condom. A l'autre bout de l'alcôve Mme de Thianges et Mme de Lafayette lisaient des vers ensemble. Au dehors du balustre, Despréaux, avec une fourche, empêchait sept ou huit méchants poètes d'approcher; Racine était auprès, et un peu plus loin, La Fontaine, auquel Despréaux faisait signe d'avancer. Toutes ces figures étaient de cire en petit, et chacun de ceux qu'elles représentaient avait donné la sienne.

Le mouleur se serait sûrement gardé de l'inconvenance qu'il

y eût eu à représenter dans une attitude amicale deux ennemis avérés.

En admettant qu'un peu de toutes ces raisons aient prévalu, il en est une qui a certainement été prédominante, et elle n'est pas à l'honneur de Boileau. La Fontaine était mal en cour; ce poète débraillé, sans façon, sans étiquette, déplaisait au roi; son indépendance, le courage avec lequel il avait osé défendre Fouquet, avaient consommé sa disgrâce; Boileau se défiait à la cour, où il avait parfois commis des impairs : il n'eut garde de se compromettre, et il laissa La Fontaine dans l'oubli. Ce n'est pas son plus beau titre à nos éloges.

Le caractère de La Fontaine fait partie de sa réputation. Comme il s'est mis tout entier dans son œuvre, on l'y retrouve. Nous savons qu'il aimait la musique. Il était exécutant.

> J'ai cependant un clavecin;
> Un clavecin chez moi, ce meuble vous étonne !

Il avait aussi un rhumatisme : il ne nous cache rien. Si l'Amour se plaint à sa mère du pli que fait une feuille de rose, le poète ajoute :

> Par quels cris forcenés
> Aurait-il exprimé sa plainte,
> Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte !

C'est de la bonhomie. Il fut un grand insouciant. La vie l'a gâté. Imaginez le contraire d'un homme pratique, d'un « arriviste », mais plutôt une sorte de Gringoire des salons, distrait au delà de toute expression, sans tenue, sans manières, sans élégance; peu de conversation; nullement homme du monde, mal nippé, un homme de la nature, maladroit, sans à propos, fertile en impairs. A chaque instant, sa naïveté glisse et fait des faux pas sur le plancher ciré de la cour. Il écrit un conte charmant, l'éloge des plus pures vertus domestiques, *Philémon et Baucis*, et il le dédie au duc de Vendôme, le plus dévergondé et le plus cynique des gentilshommes. Cela passait l'ironie et frisait l'épigramme. Mais le bonhomme n'y voyait pas de malice. Inadvertance plus grave : ayant dédié au roi, par une prévenance flatteuse, son roman de *Psyché*, où il fait

l'éloge de Versailles et de ses splendeurs, il vit le livre mis à l'index, renié par la cour, objet de la réprobation générale. Il va chez Barbin son éditeur :

— Eh bien ! et *Psyché?*

— Je ne sais ce qu'il y a, je n'en vends pas un seul exemplaire !

Ce qu'il y avait? C'est que notre étourdi, qui se félicitait d'avoir eu la prudente précaution d'effacer le nom de Fouquet, avait oublié d'effacer aussi deux petites phrases malheureuses. Le roi avait eu deux enfants de Mlle de la Vallière, et Mme de Montespan, qu'il venait d'élire, était déjà pleine de promesses. Le moment était mal choisi pour écrire ce malencontreux paragraphe que La Fontaine négligea de biffer :

— Si votre époux a une douzaine de médecins à l'entour de lui, je puis dire que le mien a deux fois autant de maîtresses, qui toutes, grâce à Lucine, ont le don de la fécondité. La famille royale est tantôt si ample, qu'il y aurait de quoi faire une colonie considérable. »

C'était jouer de malheur. Il n'en faisait pas d'autres. La Bruyère a prêté de ses traits à son Ménalque, comme celui d'aller demander des nouvelles d'un ami porté en terre la veille: ce que fit La Fontaine pour M. Mitton.

Voyez-le, à la fin de sa vie, effrayé par les menaces d'un jeune vicaire de Saint-Roch, qui lui fait honte et de sa vie et de ses œuvres, surtout de ses contes inconvenants. De la meilleure foi du monde et pour apaiser le bon Dieu, il lui proposa de vendre une nouvelle édition de ces contes, qui se vendaient si bien, au profit des pauvres de la paroisse.

Le chapitre de ses distractions est riche. Un jour, il discutait avec l'abbé Jacques Boileau, le docteur. Il lui demanda :

— Qui croyez-vous qui ait eu le plus d'esprit, de saint Augustin ou de Rabelais ?

Choqué par l'irrévérence du rapprochement, l'abbé regarda son interlocuteur des pieds à la tête, et lui dit avec flegme :

— Monsieur, un de vos bas est à l'envers.

C'était vrai: ce détail fit sourire et coupa court à l'entretien.

Une autre fois, sa visite est annoncée à Versailles, où il doit offrir ses *Fables* au roi. Grand cérémonial selon l'étiquette.

La Fontaine est introduit, fait son compliment, se dispose à remettre à la Majesté le petit volume; il fouille ses poches, les refouille, rougit, balbutie, et finit par avouer qu'il a oublié le livre chez lui. Le roi sourit et lui dit :

— Ce sera pour une autre fois, M. de La Fontaine.

La cour en fit des gorges chaudes.

Etre instinctif et imitateur, comme les enfants, il prit, à fréquenter des artistes, le goût de la sculpture. Il voulut s'y essayer. Il forma le projet de se constituer à lui-même une galerie de bustes de grands hommes. Il prit des leçons du fameux sculpteur Girardon. Il logeait alors chez Mme de la Sablière. Il commença par Platon, dont il fit le buste. Qu'est-il devenu ? Il serait bien curieux de le retrouver : il est probable que ce ne serait pas fort joli.

Après Platon, il fit Socrate. Il le mit au four. C'était le jour de réception de Mme de la Sablière, dont le salon était rempli de visites, quand la porte s'ouvre en coup de vent, et La Fontaine entre en s'écriant :

— Ah ! madame ! Quel malheur ! Socrate a coulé !

Il prenait la vie comme elle venait, sans souci du lendemain. C'est un jeu dangereux, et il en est beaucoup à qui il réussit mal. Il ne faut en faire ni un exemple ni un précédent.

On poussa rarement aussi loin l'insouciance de tout. Il s'en remettait du soin de sa subsistance à qui voulait bien se charger de lui. Après Madame Henriette, Mme de la Sablière l'hébergea longtemps, et quand elle renonça au monde, elle ne le congédia pas, mais elle disait :

— J'ai conservé seulement toutes mes bêtes, mon chien, mon chat et mon La Fontaine.

Le jeu lui réussissait. On se l'arrachait. Le duc de Vendôme, la duchesse de Bouillon, Mme de Mazarin, Saint-Evremond, tout le clan des émigrés volontaires après le procès de Fouquet, l'appela vainement à Londres; il refusa l'invitation, quelque pressante et flatteuse qu'elle fût.

Les bienfaits ne l'étonnent ni ne l'émeuvent. Comme il n'était pas méchant, il supposait que la bonté était la chose du monde la plus répandue.

Quand Mme de la Sablière ne put plus l'abriter, il erra

par les rues. Il rencontre son ami, M. d'Hervart, qui lui demande :

— Que ferez-vous ? Venez chez nous, nous vous offrons le couvert.

— J'y allais, répondit-il avec candeur.

Il imaginait de même un Dieu bon, doux, aimant, pitoyable, et il déclarait toute la pitié que lui inspiraient les damnés d'enfer :

Les pauvres âmes ! Enfin, j'espère qu'à la longue *elles s'y habitueront !*

Il disait encore, en rendant à son confesseur le *Nouveau Testament :*

— L'éternité des peines ! Je ne comprends pas comment elle peut s'accorder avec la bonté de Dieu.

Après avoir lu saint Paul, il affirmait en parlant de cet énergique apôtre :

— Ce saint-là n'est pas mon homme !

Ce qui est plus grave, c'est que cette indifférence gagna et étouffa en lui le sentiment de la famille.

Il s'était marié par politesse.

Son père était désolé de le voir si vague et si mol. Il le mit au séminaire. Jean n'y comprit que la poésie des psaumes et en particulier de Baruch. On le retira. On tâcha d'en faire un avocat ; peine perdue. Au fond, il était incapable, et fit, en fin de compte, un détestable maître inspecteur des eaux et forêts, fort mal noté. Il n'inspectait rien. Sa fonction était seulement pour lui l'occasion de flâneries sous bois, de promenades, de rêveries entre les arbres chargés de lierre et bruissant dans la brise, au-dessus des herbes folles et des fougères touffues. Il observait les hôtes des bois, corbeaux, renards, fourmis, écureuils lestes et taupes fouilleuses. Plus tard, cette profession de ses débuts lui attira un incident qui a tourné d'ailleurs à son avantage. Quand il fut de l'Académie Française, Furetière le raillait, parce que le pauvre homme, pour gagner quelque argent, était assidu aux séances et ne perdait pas un jeton. Il l'appela le Jetonnier. Il lui demanda un jour, par malice, à propos du dictionnaire :

— Monsieur de La Fontaine, vous qui avez été inspecteur

des forêts, il vous sera sans doute aisé de nous définir le bois de grume et le bois de marmenteau ?

La Fontaine ne sut dire ce que c'était. Cela fit rire à ses dépens.

A quelque temps de là, Furetière fut rossé à coups de bâton par les ordres d'un grand seigneur qu'il avait offensé. La Fontaine fit alors cette épigramme :

Toi qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,
Qui décides toujours et sur toute matière,
Quand, de tes chicanes outré,
Guilleragues t'eût rencontré,
Et frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Eut à coups de bâton secoué ton manteau,
Le bâton, dis-le nous, était-ce bois de Grume
Ou bien du bois de Marmenteau ?

C'était se relever avec esprit; mais cette malice n'empêche que La Fontaine avait été incapable d'inspecter les arbres autrement qu'en poète inutile. Son père se dit :

— Puisqu'il n'est bon à rien, il faut le marier.

La Fontaine accepta cet état nouveau, et s'en tira aussi mal que du reste. Il laissa sa femme à Château-Thierry, où elle se consola de son veuvage en tenant un salon littéraire de Précieuses provinciales.

Ce mari avait de terribles confidences :

J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent.

Il n'a pas été aimable pour les femmes; il ne les a pas comprises. La sienne devait être bien acariâtre, pour qu'il en ait conçu un dépit si vif, qui lui fait méconnaître toute la poésie et la noblesse de l'amour, du mariage et de la maternité. Sa *Fille à marier* est-elle assez ridicule ? Une fois mariée, quel tableau ! Querelleuse, bavarde, contrariante, ce sont là ses moindres faiblesses.

Relisez dans les fables, *Le mal marié*, et *La Jeune veuve*, et *Les Femmes et le Secret*, et *La Femme noyée*, dont il ne faut pas chercher le corps en suivant le fil de l'eau :

Non, ne le suivez pas ;
Rebroussez plutôt en arrière;

Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Il déclare bien :

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.

Ne vous y fiez pas. Pour lui, il la laisserait peut-être bien couler. Il laissait en tout cas sa femme en province.

Quant à lui, il vécut à Paris, n'aimant pas le trop grand calme :

J'aime aux cités
Un peu de bruit et de cohue.

Château-Thierry n'avait pas ce qu'il lui fallait.

Des amis lui conseillèrent un jour, à Paris, d'aller enfin voir sa femme. Il prit le coche. Il revint. On lui demanda :

— Eh bien ? vous avez vu votre femme ? Est-elle bien ?

— Non, dit-il, je ne l'ai pas vue; il n'y avait personne, elle était à vêpres.

Il n'avait même pas attendu la fin de l'office.

A Paris, dans un salon, il avise un jeune homme de bonne mine, et se le fait nommer.

— Mais c'est votre fils !

— Vraiment ? Ah ! j'en suis très aise.

Il lui a manqué le sens de la famille. Il ne fut ni époux ni père. Il n'aima pas les enfants, et ce grief-là, il se le ferait difficilement pardonner, s'il ne se trouvait que, par ses *Fables*, il est devenu malgré lui l'ami de la jeunesse et la joie des petits.

Il n'avait pourtant pas pour eux tendresse d'âme, et nul ne leur a été aussi dur. Il déteste cette marmaille qui martyrise ses chères bêtes, « cet âge est sans pitié », ou « l'enfance n'aime rien »; il ignore et repousse les joies paternelles :

Et toi, qui que tu sois, ô père de famille,
Et je ne t'ai jamais envié cet honneur!

Il raille le hibou, pour qui ses petits sont les « enfants les plus beaux et les mieux faits », constatant par là son ignorance de l'orgueil si naturel des mères.

Le mariage, le ménage lui font horreur.

A son sens,

> Homme qui femme prend se met en un état
> Que de tous à bon droit on peut nommer le pire.

Il n'a pas compris les enfants. Ces petites âmes lui sont restées fermées. Un jour, une fillette de huit ans lui envoya des vers. Il lui répondit du ton émoustillé d'un vieux galantin qui n'a pas l'habitude de parler à des enfants :

> Paule, vous faites joliment
> Lettres et chansonnettes :
> Quelques grains d'amour seulement,
> Elles seraient parfaites.
> Quand ses soins au cœur sont connus,
> Une muse sait plaire.
> Jeune Paule, trois ans de plus
> Font beaucoup à l'affaire.
>
> Vous parlez quelquefois d'amour,
> Paule, sans le connaître ;
> Mais j'espère vous voir un jour
> Ce petit dieu pour maître.
> Le doux langage des soupirs
> Est pour vous lettre close:
> Paule, trois retours de zéphyrs
> Font beaucoup à la chose.

Est-ce là le ton dont on s'adresse à une fillette de huit ans ?

Ne soyons pas plus sévères que les enfants : ils se sont vengés avec esprit en faisant de La Fontaine leur meilleur ami.

Tout balourd qu'il parût dans ses manières, il avait du jugement, de la finesse, de l'esprit. Un gros financier l'avait invité uniquement pour se donner le luxe de produire un Académicien aussi fameux. C'était un beau numéro au programme. On ne doutait pas qu'il brillerait. Le malin fabuliste déjoua ce plan. Il ne dit mot durant le repas. Avant le dessert, il se leva.

— Vous partez ? lui dit-on de toutes parts.

— Oui, il faut que j'aille à l'Académie.

— Mais il n'est pas l'heure, vous arriverez beaucoup trop tôt.

— C'est égal, répondit-il ; je prendrai le chemin le plus long.

Cette gentillesse était peu polie pour ses hôtes.

D'ailleurs, nulle bassesse ; un caractère droit, franc, tout d'une pièce, sans détours ni calculs.

Il lui revint qu'on jasait à Château-Thierry sur les visites fréquentes que faisait à sa femme un de ses amis, le capitaine Poignant. Il vint le provoquer sous un prétexte futile ; ils allèrent sur le terrain; le poète fut désarmé. Alors il dit :

— On jasait ; je n'ai pas voulu laisser ces bruits sans réponse ; mais je n'y crois pas. Il fallait nous battre ; à présent, va voir ma femme autant qu'il te fera plaisir.

Comme ce n'était assurément pas la jalousie qui le talonnait, on conviendra qu'il avait une belle notion de l'honneur.

Il était chauvin, il aimait la France, et son patriotisme lui inspirait l'indignation de son violent *Virelai contre les Hollandais*, qui est son *Rhin allemand :*

A vous, marchands de fromage,
A vous, pêcheurs de harangs,
C'est vous, vendeurs de safran,
Qui prétendez d'un fromage,
Faire au soleil un écran ?

Son attitude dans l'affaire Fouquet est encore une des faces de sa gloire, — Fouquet, ambitieux trop téméraire qui voulut être un autre Richelieu, et mériter tous les titres que son ami La Fontaine lui décerna prématurément dans la préface d'*Adonis*.

Il faut lire la lettre à Maucroix — celui de ses correspondants qui semble l'avoir le mieux inspiré, et à qui il a parlé avec l'éloquence du cœur, comme il le prouva encore au jour de sa mort. Lors de l'arrestation de Fouquet, il lui écrit cette lettre pleine de belle pitié et d'intérêt :

— Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires, mon cher ami; elles ne me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté et le Roi est violent contre lui

au point qu'il doit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre. Ah ! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas comme eux intérêt d'être injuste. Mme de B... a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson : si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami, je t'en dirais beaucoup davantage si j'avais l'esprit tranquille présentement.

Il ne cacha pas sa manière de voir et de penser ; ses poésies sur ce sujet sont autant d'actes de courage et de pitié. Fouquet, le protecteur de La Fontaine, avait réuni au château de Vaux les merveilles les plus rares de l'architecture et de l'art, et Louis XIV avait été offusqué par cette audace d'un sujet qui faisait concurrence au faste royal, et prenait pour devise : *Quo non ascendam ?* Ajoutez qu'il est possible encore que Louis XIV ait pensé qu'il fallait avoir beaucoup volé et pressuré le peuple, et exprimé la quintessence des impôts, pour atteindre à une richesse pareille. Il mit ainsi sa rancune à l'ombre de son humanité, quand il fit emprisonner son imprudent ministre, l'Oronte de La Fontaine.

Quel que soit le cas de Fouquet, Oronte était un malheureux, et La Fontaine ne sacrifia pas son amitié à sa sûreté. Il défendit ouvertement le condamné : c'était blâmer le Roi, et ce jeu coûtait parfois assez cher. Le Roi fit semblant de ne pas entendre ce grand enfant imprévoyant ; mais il le fit poser à la porte de l'Académie, et cette niche royale manque de grandeur.

L'*Elégie à Fouquet*, que La Fontaine lança en 1661, fit scandale et eut un succès énorme d'opposition frondeuse. Le roi y recevait une verte leçon. Après un tableau très observé de la vie et des disgrâces soudaines de la cour, le poète suppliait les Nymphes de Vaux d'aller trouver le roi et de lui rappeler comment Henri IV fut grand et aimé :

Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.

Ce ton, ces conseils, étaient d'une hardiesse qu'on s'étonna de voir demeurée sans châtiment. Le public applaudissait, et La Fontaine était populaire comme le sont les frondeurs et

les réactionnaires, pour avoir posé cet axiome dangereux en politique que

C'est être innocent que d'être malheureux.

En 1663, dans l'une de ses moins mauvaises Odes, l'Ode au Roi, pour Fouquet, il osait dire à son souverain :

La clémence est fille des dieux,
Sans elle toute leur puissance
Ne serait qu'un titre odieux.

Dix ans après, le poète fidèle avait la délicate et charmante pensée d'envoyer à Fouquet dans sa prison, comme on enverrait une belle estampe en souvenir, — une description féerique du château de Vaux, aperçu dans un songe et dans le décor voulu de nymphes, de fées, de guirlandes de roses et d'allégories.

On dirait une de ces belles vues de châteaux gravées par les maîtres, dans un encadrement gracieux et peu chargé, où des déesses qui traînent de lourdes chaînes de verdure émergent parmi les festons et les arabesques, et portent dans leurs bras le médaillon des armoiries.

On y voit :

Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Brun, les Le Nôtre,
Jets, cascades, canaux et plafonds si charmants.

Le récit est compliqué, bizarre ; ce sont des jugements de déesses, des harangues, des plaidoyers ; parmi ces longueurs, les vers charmants abondent. Il y a aussi des bizarreries, comme la façon dont furent apportées dans les grottes les raretés des trésors de la mer,

Ambre, nacre, corail, marbre, diversités.

Un saumon et un esturgeon s'en chargèrent, et c'est eux qui le racontent du fond de leur bassin. Ils habitaient en mer :

Nous y trouvions en abondance
De quoi soûler nos appétits;
Si les gros nous mangeaient nous mangions les petits,
Ainsi que l'on le fait en France.

Ils aperçurent un jour des marchands naufragés qui cherchaient des conques, des coraux, pour le compte de Fouquet, afin d'en avoir deux belles grottes au-devant de son palais : et ils les y apportèrent d'eux-mêmes.

Un petit épisode est assez piquant. Sylvie, c'est-à-dire Mme Fouquet, veut savoir qui fait de la plus belle musique, ou de Lambert, le fameux musicien, ou d'un cygne qui va mourir, et qui chante son « Chant du cygne ».

— ... Nous vîmes arriver Sylvie, accompagnée des Grâces et d'un tres grand nombre d'Amours de toutes les manières. Elle s'assit dans un fauteuil, sur les bords du canal où était le cygne; et aussitôt Lambert ayant accordé son théorbe, chanta un air de sa façon qui était admirablement beau, et le chanta si bien, qu'il mérita d'être loué de Sylvie, et fut ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étaient présents. L'un l'appelait Orphée; l'autre, Amphion: il y en eut même qui s'étonnèrent de ce qu'Oronte, voulant faire bâtir un palais, n'avait pas fait marché avec lui, disant que les pierres se seraient venues ranger d'elles-mêmes au son de sa voix, sans qu'il eût été besoin de tant de bras et de machines. Enfin on crut que le cygne n'oserait chanter après lui. Il chanta toutefois, et chanta véritablement assez bien; mais, outre que c'était une langue qu'on n'entendait point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert; et Sylvie, ne jugeant pas à propos de le voir mourir, se fut promener d'un autre côté.

C'est assez pour saisir tout ce que ce poème présente de convenu, d'artificiel, de tiré, comme aussi de gracieux et de pittoresque. L'idée qui l'a fait naître honore en tout cas celui qui l'a eue.

Notons encore un trait ou deux de cette complexe physionomie.

Comme tous les êtres qui sont restés fort près de la nature, les animaux, les sauvages, La Fontaine est défiant. La civilisation a créé comme une institution de protection mutuelle. A l'état naturel, la défiance est obligatoire. Voyez ce moineau; il sautille sur ses deux pattes, tourne et retourne la tête, et vous dites qu'il fait des mines, vous aimez ce que vous appelez ses gentillesses, et il vous paraît tout gracieux. En réalité, tous ses mouvements vifs et souples sont les précautions de la peur; avant de piquer du bec le petit vermisseau ou le grain qu'il avise, il s'assure qu'au moment où il baissera la tête, le chat ou la fouine n'est pas à portée de bondir sur lui.

La Fontaine a le caractère de ses amis les animaux ; il n'a pas plus confiance qu'eux. Dans ses fables, ce ne sont que malices, ruses, précautions, mesures prises par les rats contre le chat, l'inexpérience punie du petit lapin et de la belette, — cette petite socialiste de belette, — victimes de leur confiance. Le jardinier s'est fié à son seigneur qui lui promet la mort d'un lièvre funeste à ses choux : il a eu tort. Et le faucon qui dit au chapon :

— Chapon ! chapon ! le cuisinier t'appelle !
Qu'il n'y aille pas ! C'est la casserole !

Il y a une belle page de Humboldt, où il décrit l'apparence pacifique, paisible, hospitalière et reposante d'une forêt aperçue de loin. Entrez-y, c'est un champ de carnage, où le plus fort chasse et tue le plus faible, depuis le loup dévorant qui croque les lapins, jusqu'à la fourmi vorace qui suce le sang des pucerons. Pénétrez sous bois: au moindre bruit, que d'alertes, de fuites précipitées, de glissements furtifs, de cris de détresse; c'est le royaume de la terreur, et le silence n'y est troublé que par des cris de mort, de douleur ou d'alarme. Rien n'est triste comme le spectacle de la nature en dehors des lois de la société. La sauvagerie rend craintif, et décourage par le triomphe inéluctable du plus fort.

Du fond des forêts, La Fontaine a rapporté une philosophie affligeante qu'il a appliquée à la société elle-même, et les hommes lui sont des loups malfaisants.

C'est là une des causes qui distinguent ses fables d'une morale en action. Celle-ci conseille pour améliorer. Lui, il ne croit pas au progrès, au perfectionnement de l'humanité, à l'influence efficace de la civilisation, aux bienfaits d'une société qu'il a toujours méprisée. Il voit le mal avec sa perspicacité d'observateur. Il ne se charge pas d'y remédier, et il ne croit pas plus à l'amélioration des hommes qu'à celle des bêtes. Le monde n'est qu'une forêt, plus vaste que celle de Château-Thierry.

Non! La Fontaine n'est pas un écrivain moralisant, il serait plutôt démoralisant. Il a vu nos travers, nos vices, rien ne lui a échappé : mais de changer nos besaces, c'est ce qu'il n'aurait jamais tenté.

S'il l'eût fait, il eût voulu retourner en arrière, et il eût rêvé un autre contrat social, plus proche de l'état naturel.

Il y a comme un vague socialisme dans sa façon de concevoir la propriété, et aussi il semble garder ses sympathies pour les gens humbles, simples ; ce sont ceux-là qui ont le beau rôle. Quand le marchand, le gentilhomme, le pâtre et le fils du roi furent jetés par la tempête sur l'île sauvage d'Amérique, qui donc se sauva, et qui donc gagna sa vie ? Est-ce le fils du roi, qui tenta vainement d'utiliser ses connaissances en politique ? Est-ce le noble, qui voulut ouvrir un cours de blason ? Est-ce le marchand, qui tâcha de donner des leçons d'arithmétique ? Non, ce fut le pâtre, qui fit des fagots et les vendit.

Par cet apologue, ne semble-t-il pas que, dans une vague et lointaine intuition, le poète ait prévu le triomphe du travail sur la noblesse inutile : et quand on en ferait, à ce même propos, le parrain de l'enseignement manuel et de nos écoles professionnelles, le paradoxe ne serait pas trop outré.

Mais ce qui reste, à coup sûr, c'est un fabuliste inimitable, unique, qui s'est soulevé au-dessus de lui-même et s'est révélé grand écrivain, le jour où il eut découvert le genre qui lui convenait.

On dit souvent que La Fontaine composait ses fables avec une facilité inconsciente, à la façon dont la vigne produit le raisin.

Victor Hugo, dans *Post-Scriptum de ma Vie*, l'affirme avec éclat et dans un langage poétique, sylvestre, à l'unisson avec son sujet. La tirade a un charme de fraîcheur des bois, de verdure odorante, de feuillée fraîche :

— La Fontaine vit de la vie contemplative et visionnaire jusqu'à s'oublier lui-même et se perdre dans le Grand Tout. On peut presque dire qu'il végète plutôt qu'il ne vit. Il est là dans le taillis, dans la clairière, le pied dans les mousses, la tête sous les feuilles, l'esprit dans le mystère, absorbé dans l'ensemble de ce qui est, identifié à la solitude. Il rêve, il regarde, il écoute, il scrute le nid d'oiseau, il observe le brin d'herbe, il épie le trou de taupes, il entend les langages inconnus du loup, du renard, de la belette, de la fourmi, du moucheron. Il n'existe plus pour lui-même: il n'a plus conscience de son être à part, son moi s'efface. Il était là ce matin, il sera là ce soir, comme ce frêne, comme ce bouleau. Un nuage passe, il ne le voit pas; une pluie

tombe, il ne la sent pas. Ses pieds ont pris racine parmi les racines de la forêt; la grande sève universelle le traverse et lui monte au cerveau, et presque à son insu y devient pensée comme elle devient gland dans le chêne et mûre dans la ronce. Il la sent monter; il se sent vivre de cette grande vie égale et forte; il entre en communication avec la nature : il est en équilibre avec la création. Et que fait-il ? Il travaille. Il travaille comme la création même, du travail direct de Dieu. Il fait sa fleur et son fruit, fable et moralité, poésie et philosophie: poésie étrange composée de tous les sens que la nature présente au rêveur, étrange philosophie qui sort des choses pour aller aux hommes.

La Fontaine, c'est un arbre de plus dans le bois.

C'est une erreur. Il avait le travail difficile, il « martelait », — c'est son mot, — les vers à force de temps, et, si peu de manuscrits qu'on ait de lui, la Bibliothèque Nationale possède le brouillon du *Renard Anglais:* la page est noire de ratures.

C'est par le soin et les retouches minutieuses qu'il atteignait cet air d'aisance, faisant difficilement des vers faciles, et créant ces chefs-d'œuvre inimitables et uniques encore, malgré Florian, ces petits drames qui touchent à la perfection par le fini, la netteté sobre, le pathétique, les types bien posés, vivants, caractérisés en deux traits bien choisis, le sens vif de la poésie de la nature, des paysages, des forêts, des bêtes qu'il a dépeintes non pas en naturaliste ni en savant, mais en ami des animaux plus philosophe qu'un Granville et plus perspicace qu'un Buffon : tout cela, d'un effet sûr, avec une grande simplicité de moyens, relevé de couleurs justes, de lyrisme aimable, d'images, de récits bien conduits, avec un charmant et léger mélange d'émotions brèves, de délicatesse, de sagesse et de bon sens (1).

Il est mort chez Mme d'Hervart, le 13 avril 1695.

Le 10 du même mois, il avait écrit cette belle et touchante lettre à son ami Maucroix :

— Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage; mais ce

(1) A qui voudrait connaître les théories poétiques de La Fontaine, je recommande la lecture de sa *Préface* peu connue à son *Recueil de poésies chrétiennes* : « Les règles ont toujours quelque chose de sombre et de mort... Malgré toutes les règles, les hommes seront toujours indulgents à ceux qui les violent pour plaire. »

n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher! mourir n'est rien: mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

Sa servante disait de lui : « Il est plus bête que méchant », un peu comme dira Fontenelle : « Il était si bête qu'il ne savait pas qu'il valait mieux qu'Esope et que Phèdre ». C'était excessif. Mais cette servante, qui le connaissait, était rassurée sur son salut, et déclarait :

— Dieu n'aura jamais le courage de le damner.

La Fontaine avait fait lui-même son épitaphe, qui est en partie juste :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec le revenu;
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser.
Deux parts en fit, dont il soûlait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Le dernier trait est fanfaronnerie de paresse, car il avait beaucoup travaillé et beaucoup écrit.

Quand Fénelon apprit la mort de La Fontaine, il écrivit en latin quelques lignes d'éloge funèbre et les fit traduire en version à son élève, le duc de Bourgogne.

Le fabuliste eut pour successeur à l'Académie, l'abbé de Clérambault, qui était bossu, ce qui fit dire :

— C'est Esope qui a remplacé La Fontaine.

Sa mémoire a reçu de nombreux et éloquents hommages : l'un des mieux venus est celui d'Alfred de Musset, qu'une affinité de talent rapprochait de cet aimable modèle :

C'est avec celui-là qu'il est bon de veiller;
Ouvrez-le sur votre oreiller,
Vous verrez se lever l'aurore.
Molière l'a prédit, et j'en suis convaincu :
Bien des choses auront vécu,
Quand nos enfants liront encore
Ce que le bonhomme a conté,
Fleur de sagesse et de gaieté.

Mais quoi! la mode vient, et tue un vieil usage.
On n'en veut plus, du sobre et franc langage
Dont il enseignait la douceur,
Le seul français, et qui vienne du cœur;
Car, n'en déplaise à l'Italie,
La Fontaine, sachez-le bien,
En prenant tout n'imita rien;
Il est sorti du sol de la patrie,
Le vert laurier qui couvre son tombeau;
Comme l'antique, il est nouveau.

***

Pour en terminer avec la fable au XVIIe siècle, disons que La Fontaine a laissé toute une lignée : Vergier, qui fut assassiné en 1721 par les brigands de Cartouche; ami de Mme d'Hervart, il était en correspondance avec la société du Temple, avec Saint-Evremond, avec la duchesse de Mazarin, et dans ses lettres, il traite La Fontaine avec une condescendante pitié. N'écrit-il pas à Mme d'Hervart :

— Le bonhomme me marque qu'il va passer six semaines avec vous à la campagne. Voilà un bonheur que je lui envie fort, quoiqu'il ne le ressente guère, et vous m'avouerez bien, à votre honte, qu'il sera moins aise d'être avec vous que vous ne serez de l'avoir.

Je voudrais bien le voir aussi,
Dans ces charmants détours que votre parc enserre
Parler de paix, parler de guerre
Parler de vers, de vin et d'amoureux souci;
Former d'un vain projet le plan imaginaire,
Changer en cent façons l'ordre de l'univers,
Sur doutes proposer mille doutes divers,
Puis tout seul brusquement s'écarter d'ordinaire
Non pour rêver à vous, qui rêvez tant à lui,
Mais pour varier son ennui.

Car vous savez, madame, qu'il s'ennuie partout, et même, ne vous en déplaise ! quand il est auprès de vous, surtout quand vous vous avisez de vouloir régler ou ses mœurs ou sa dépense.

On ne pouvait rien dire de plus sot, ni qui fut plus en faveur de Mme d'Hervart et de La Fontaine.

Pavillon (1) fut homme de goût et de talent. Il avait un oncle qui fut évêque d'Aleth et presque martyr. Ce fut un poète aima-

(1) 1632-1705.

ble, de sens et de verve. Ces vers, adressés dans l'âge mûr à une jeune fille, sont jolis par leur mesure et leur réserve :

Si je pouvais vous voir souvent sans m'engager,
Je ne voudrais faire autre chose;
Mais pardonnez-moi si je n'ose
M'exposer désormais à ce charmant danger.
C'est en vain que mon cœur serait fidèle et tendre
Un barbon à l'amour doit-il s'abandonner?
On ne peut trop craindre d'en prendre
Quand on ne peut plus en donner.

Il a de la bonhomie, de la prosaïque et tranquille prudence. Voici un gentilhomme qui regrette sa noblesse; le ton est assez neuf et plaisant :

Dans ma maison des champs, heureux et sans envie,
Je passais doucement ma vie
Avec quelques voisins heureux,
Peu guerriers et fort amoureux...
J'allais à Paris rarement...
Je plaignais le roi d'Angleterre.
Sans dessein de le soulager,
Je laissais aux héros, le soin de le venger.
Mais Paris quelquefois venait dans mon village
Me voir et manger mon potage.
Je les traitais fort sobrement.
Mes pigeons, mes poulets, tout leur semblait charmant.
Aujourd'hui j'ai regret d'être né gentilhomme,
Ce titre glorieux m'assomme.
Hélas, il me contraint dans ce malheureux an
De paraître à l'arrière-ban.
Oh ! vous, mon bisaïeul de tranquille mémoire,
Dont les armes n'étaient que l'aune et l'écritoire,
Qui viviez en bourgeois et poltron et prudent,
Reconnaissez en moi votre vrai descendant!

Ses fables ne sont que louables. Ce sont de froides allégories où l'Honneur fait voyage avec le Feu; en cas d'accident, s'ils étaient séparés, ils conviennent d'un signe pour se retrouver. Le Feu dit à l'Honneur : Quand vous verrez de la fumée, je serai là. Mais l'Honneur lui répond : « Moi, si vous me perdez en route, vous ne me trouverez plus ». Ce sont ainsi d'ingénieuses fictions sans conviction ni chaleur.

Senecé (1), fils d'un médecin célèbre, fut un poète gai, humo-

(1) Antoine Bauderon de Sénecé, Mâcon 1643-1737.

ristique, fantaisiste, raconta ce qui se passait aux Enfers, écrivit des contes, comme *Le Serpent Mangeur de Kaïmack et le Turc son pourvoyeur*, des *Satires*, des *Epigrammes* trop diffuses, railla les médecins et les femmes. Il n'est plus guère aujourd'hui connu que par sa fantaisie d'Orphée, qui est plaisante en effet :

Pour ravoir sa femme Eurydice
Orphée aux enfers s'en alla.
Est-il si bizarre caprice
Dont on s'étonne après cela ?

Dans un accès de ce délire
Où son jugement se perdit,
Pouvait-il chercher rien de pire
Ni dans un endroit plus maudit?

Il chanta des airs pitoyables
Dont le tendre accompagnement
Suspendit la fureur des diables
Et des coupables le tourment !

Sa voix ne touchait pas leur âme,
Mais la seule admiration
Qu'un sot, pour recouvrer sa femme,
Témoignât tant de passion.

Alors Pluton, hochant la tête,
Dit au chanteur alangouri :
« O maître fou comme poète,
Et beaucoup plus comme mari!

« Proserpine est bonne diablesse,
Mais je te jure, sur ma foi,
Que les six mois qu'elle me laisse
Ne sont pas les moins gais pour moi.

« Fût-elle aux cieux cent ans encore,
Pour se soustraire à mon pouvoir,
Je n'irais point sur la mandore
Braire en bémol pour la ravoir.

« Quand tu conçus quelque espérance
De nous fléchir par tes accords,
Ignorais-tu que le silence
Est le charme unique des morts?

« Puisqu'une impertinente flamme
Pour nous troubler t'a fait venir,
Parques, qu'on lui rende sa femme :
On ne saurait mieux le punir. »

Il s'est essayé dans le genre de la fable, et a écrit *Le Chat et le Renard*. Il n'en est pas aujourd'hui plus avancé.

Ménage, Furetière, le P. Bouhours, Grécourt, Lenoble, Fénelon, Voltaire, Lamotte, Richer, ont fabulisé et entretenu ce genre, pour le transmettre à Florian avant qu'il ne fût oublié.



Avec Racan, avec La Fontaine, nommons encore, au nombre des poètes de la nature, Jean Regnauld de Segrais (1).

Ce Normand fut la pastorale incarnée. Il fut le clair de lune de Théocrite et de Virgile. La campagne normande lui apparaissait avec des aspects italiens et antiques; il la peuplait de bergers siciliens, et les pommiers se tordaient à ses yeux comme des oliviers noueux ombrageant Tityre et Alphésibée.

Il excella dans l'églogue, y apporta quelque naturel, de la douceur, du sentiment. Boileau faisait grand cas de lui. Les vers de Segrais ont une facilité aimable, fluide :

Tyrcis mourait d'amour pour la belle Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine.
Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisait qu'aux lieux aussi tristes que lui.
Errant à la merci de ses inquiétudes,
Sa douleur l'entraînait aux noires solitudes;
Et des tendres accents de sa mourante voix,
Il faisait retentir les rochers et les bois.

D'autres vers encore peuvent se redire :

En mille et mille lieux de ces rives champêtres,
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en aperçoive, il croîtra chaque jour:
Hélas ! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour.
. . . .
Quiconque sait aimer peut devenir aimable.

Voici un tableau champêtre qui a du charme :

Timarette aux rochers racontait ses douleurs,
Et le triste Eurylas soupirait ses malheurs;

(1) Caen, 1624-1701.

Tous deux (dieux! que ne peut l'aveugle jalousie!)
L'un pour l'autre troublé de cette frénésie,
Abandonnaient leur âme à d'injustes soupçons,
Qu'ils faisaient même entendre en leurs douces chansons.
Echo les redisait aux nymphes du bocage;
Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage...

On cueille ainsi comme des bouquets ou des fleurettes dans cette prairie émaillée des pastorales de Segrais. Ici, un berger pense tendrement à son amie :

Enfant, Maître des Dieux, qui, d'une aile légère,
Tant de fois en un jour voles vers ma bergère,
Dis-lui combien loin d'elle on souffre de tourment;
Va, dis-lui mon retour, puis reviens promptement
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle)
M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle.
O dieux! que de plaisir, si, quand j'arriverai,
Elle me voit plus tôt que je ne la verrai,
Et du haut du coteau qui découvre ma route,
En s'écriant : « C'est lui...... »
O les discours charmants! ô les divines choses
Qu'un jour disait Amire en la saison des roses !
Doux zéphyrs qui régniez alors dans ces beaux lieux,
N'en porterez-vous rien à l'oreille des dieux?

Il sut utiliser ses lectures, broder de perles virgiliennes l'étoffe soyeuse de sa poésie, et donner à ses chants une harmonie caressante et savante; ses bergers achètent leur hautbois, non dans la cabane du mercier du village, mais chez le meilleur faiseur de la ville.

Secrétaire gentilhomme ordinaire de la duchesse de Montpensier, puis de Mme de Lafayette, il aidait ces dames dans leurs travaux littéraires, guidait celle-ci pour sa *Princesse de Clèves*, et celle-là pour sa *Relation de l'Ile Imaginaire*, comme aussi pour sa *Princesse de Paphlagonie*.

Lui-même cultivait le roman dans ses *Nouvelles Françaises ou les Divertissements de la Princesse Aurélie*, dans *le Tolédan ou Histoire romanesque de don Juan d'Autriche*, dans *Bérénice* encore.

Il traduisit tout *Virgile*, et André Chénier le pratiqua assidûment : l'élève témoigne de la valeur du maître.

L'Académie de Caen date de son temps, et fut créée chez lui

après qu'il se fut retiré pour vivre paisiblement dans sa province, et respirer l'air des forêts qu'il avait « charmées ». Il a réuni ses souvenirs dans un recueil célèbre et commode, le *Segraisiana*.

Ce poète romancier nous est une transition toute naturelle vers le roman, qui fut la grande affaire et l'engouement le plus fervent de la société précieuse.

CHAPITRE IV

Le Roman.

Importance du Roman au XVIIe siècle. — Précieux et Bourgeois. — Le roman de galanterie et le roman vulgaire.

Romans précieux. — L'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. — Vie et caractère de l'auteur. — Isambert et Hirmantride. — Histoire des petits loups. — D'Urfé soldat. Honoré et Diane. — Coquetterie et obésité. — Mort glorieuse. — Astrée et Céladon. — Le noyé et les dames d'Issoure. — Le Forez au Ve siècle. — Innocentes bergeries. — Passe-temps chez le Druide. — La fausse jeune fille. — Casuistique amoureuse. — Hommage aux dames. — *Polexandre*, par Gomberville. — Le *Grand Cyrus*, par Mlle de Scudéry. — Les tribulations de la belle Mandane. — La *Clélie*. — L'*Ariane* de Desmarets. — *Cassandre* et *Pharamond*, par La Calprenède.

Romans Bourgeois. — Le *Francion* de Sorel. — Vie de Charles Sorel. — — L'homme et l'écrivain. — Fausseté de ses dénégations. — Le souci de la vérité. — Un romancier naturaliste. — Album d'eaux-fortes. — Le procès des Précieux. — Charges contre les financiers. — Importance de *Francion*. Le *Roman Comique*. — Une charretée. — Scènes et types. — Composition molle. — Episodes de folie et de gaieté. — Le réalisme de Scarron.

Le *Roman Bourgeois* de Furetière. — Qui était l'auteur? — Les galantes aventures de la jolie Javotte. — Chez les précieuses.

Le Genre Burlesque. — Son caractère de trivialité. — Influence étrangère. — La *Burla* de Séville. — Les deux burlesques. — Le genre héroï-comique. — La puce de Mlle Desroches. — Le *Lutrin*. — Le *Chapelain Décoëffé*. — D'Assoucy, l'Empereur du Burlesque. — Scarron. — Sa vie. — Un fâcheux bal masqué. — Son portrait par lui-même. — Mlle d'Aubigné et Mme de Maintenon. — Le *Typhon*. — L'*Enéide Travestie*. — La *Foire Saint-Germain*. — Le burlesque au temps de la Fronde. — D'Ouville. — Cyrano de Bergerac à la fois précieux et burlesque. — Le trait d'union. — Sa vie. — Souvenirs de l'ami Le Bret. — L'épée et la plume. — L'écrivain. — *Voyages à la Lune et au Soleil*.

La littérature scientifique. — Le point de jonction. — Fusion du précieux et du bourgeois. — L'attaque : *Le Berger Extravagant*, *Les Héros de Roman*, *Le Parnasse Réformé*. — La guerre à l'invraisemblance des deux parts. — Le réalisme naissant. — *Paris Ridicule*. — La *Ville de Paris*. — Nombreux divers. — Les romans historiques. — Récits d'observation. — *Mémoires du chevalier de Grammont* par Hamilton. — Les *Illustres Françaises*, de Challes. — Femmes de lettres. — Mme de Villedieu. — Mme de La Fayette. — *La Princesse de Clèves*.

Les *Contes de Fées* de Perrault.

Le chapitre des romans est généralement écourté dans les « littératures ». Nous avons voulu lui ménager une place plus ample, en rapport avec l'importance de ce genre dans l'histoire de l'esprit public en France.

Le roman est une imitation de la vie, soit en mieux, soit en pire, soit en vrai. Il idéalise, ou il enlaidit, ou il tâche de calquer la réalité. De ces trois genres, le XVIIe siècle en a connu deux, et il n'en a connu que deux.

Le roman a beaucoup d'affinités avec le théâtre, et le même sujet peut être produit successivement sous les deux espèces. Les deux genres ont, entre autres, ce point commun, qu'ils reflètent la société du temps où ils naissent. La distinction, si nette sous Louis XIV, de l'aristocratie et de la bourgeoisie, est fidèlement rendue au théâtre par la distinction non moins précise de la tragédie et de la comédie, le genre noble et le genre bourgeois. Ils n'ont pas plus de rapports entre eux que les deux castes dont ils sont l'image.

Le roman, de même, retrace l'état social : ici les grands seigneurs, les princes, les capitaines, les bergers aussi, il est vrai, mais des bergers qui portent l'épée mieux que la houlette ; là, au contraire, les bourgeois, ou moins que des bourgeois, des cabotins de province, des petits clercs, des filles aux mœurs équivoques, de minces avocats, de grotesques procureurs.

La transition manque entre Francion et Polexandre, comme entre Géronte et Agamemnon. Ici encore il faut en renouveler la constatation: l'esprit français a deux tendances contraires, nettement opposées au XVIIe siècle : l'une mène à une certaine liberté de pensée et d'expression, au goût de la plaisanterie un peu grasse et de la grivoiserie, c'est *l'esprit gaulois* ; l'autre se manifeste par des raffinements, des scrupules timides dans le langage, cette recherche de l'exquis, du bel esprit, des pointes, qui constituent ce qu'on appelle *l'esprit précieux*.

Le roman français au XVIIe siècle a subi ces deux tendances, et n'a subi que ces deux tendances; il est précieux ou gaulois, selon qu'il est écrit par Mlle de Scudéry ou par Scarron.

* * *

Commençons par les romans de la première catégorie, les romans de galanterie métaphysique et précieuse, dont les sept ou huit exemplaires les plus célèbres sont :

L'Astrée (1), d'Honoré d'Urfé : *Polexandre* (2), de Gomberville; *Ibrahim* ou *l'Illustre Bassa* (3), *Le Grand Cyrus* (4), et *Clélie* (5), de Mlle de Scudéry; *Ariane*, de Desmarets; *Cassandre* (6), et *Pharamond* (7), de La Calprenède.

Tous ces romans étaient fort longs. L'imagination de l'auteur avait quelque peine à suffire, pour l'invention de péripéties et de récits qui ne fussent pas la reprise d'événements déjà vus, qui apportassent jusqu'aux douzième et treizième volumes leur part d'imprévu et de nouveauté. Aussi suppléait-on à l'imagination fatiguée, par l'emploi de procédés empruntés aux prédécesseurs : songes, prophéties, travestissements, narrations épisodiques.

Pour le reste, les incidents merveilleux, les conjonctures les plus inattendues, tenaient lieu d'observation. L'héroïsme chevaleresque était mort « depuis l'invention de la poudre à canon », comme dit Marmontel. Les canons de Chantilly portaient cette inscription : « C'est fait de la valeur ». On la remplaça dans les romans par un genre de merveilleux antique et galant. *L'Astrée* est le roman type de l'espèce, et il mérite à ce titre une plus longue attention que celle qu'on lui donne d'ordinaire. Ayons le courage d'ouvrir ce roman célèbre, et d'y faire au moins connaissance avec le héros fameux, l'amant d'Astrée, Céladon, dont le nom a enrichi le vocabulaire, car il sert encore à désigner l'amant fidèle et obstinément dévoué, et il est devenu proverbial et légendaire.

Qui était l'auteur ? Il se nommait Honoré d'Urfé. C'est un homme curieux, dont la vie évoque toute une époque, la fin du règne de Henri IV.



Le dimanche 24 avril 1583, c'était grande fête à Tournon, en ville et au collège, pour la triomphale entrée de très illustre

(1) 1610-1618-1627.
(2) 6 vol. 1632-1641.
(3) 1641.
(4) 1650.
(5) 1656-1660.
(6) 1642.
(7) 1661.

dame Madame Magdeleine de la Rochefoucauld, épouse de haut et puissant seigneur, Just Loïs de Tournon. Un théâtre avait été dressé dans « la basse cour » du collège; on y joua un divertissement imaginé et mené par le petit Honoré d'Urfé, âgé de quinze ans, qui en fut le plus brillant et le plus remarqué des interprètes : aussi est-ce à lui que fut confié le soin de rédiger le compte rendu de la représentation, et son livret fut imprimé, à Lyon, chez Jean Pillehotte.

Les élèves étaient superbement costumés, malgré « leur air tout esbahi ». Les uns étaient couverts de lierre, les autres de mousse, les autres de peaux de chèvre, et ils étaient accoutrés en satyres; les autres étaient habillés en Mores noirs, avec leurs hauts baretins de satin rouge, vert et jaune, passementés d'argent, et de beaux « pennaches », de grandes écharpes de toile d'or et d'argent, de beau taffetas rouge, et des chausses larges jusqu'aux talons. Ils portaient tous des targues décorées de chiffres et de devises « belles et fort à propos », et un arc coloré avec sa flèche de même. Cependant le décor ne le cédait point aux costumes; les arbres et les murailles étaient gentiment tapissés de dialogues, épithalames, énigmes, odes, hymnes, anagrammes, emblèmes, épigrammes faits en œufs, en tours, en balances, en coutelas, hallebardes, lances, ailes et autres jolies inventions en plusieurs langues, principalement en latin et en grec, le tout copié et peint sur de belles feuilles de papier, dont on usa pour le moins six rames.

Cette description, — dont on pourrait conclure que sur les théâtres de collège les costumes avaient plus d'éclat et surtout plus d'exactitude que sur les scènes de la ville — nous montre, à ses débuts dans l'existence et dans la littérature, le jeune Honoré d'Urfé absorbé déjà par des occupations qui seront celles de presque toute son existence. Il passera celle-ci à costumer et à grouper des bergers et des nymphes, à coller des églogues et des emblèmes sur les arbres et sur la caverne de Céladon. Quant à l'arc coloré, il le changera pour l'arquebuse, comme étant plus moderne et plus propre au service de la sainte Ligue, dans les plaines de Feurs et sous les remparts de Montbrison.

Honoré d'Urfé, né le 11 février 1568, était Marseillais. Il ne

séjourna pas assez dans sa ville natale pour en emporter la hâblerie légendaire, mais il en avait assez respiré l'air pour y gagner la loquacité prolixe de ses compatriotes. Bien qu'il ait conservé au pays de sa naissance un tendre et constant souvenir, et que les Massiliens aient leur rôle dans l'*Astrée*, il réserva toute son affection pour le pays de sa jeunesse, qui était le berceau de sa famille, le Forez et les bords du Lignon. Les d'Urfé étaient les grands seigneurs de toute la contrée. Le sol était hérissé de leurs castels et de leurs donjons, qui y sont encore. Dans le Puy-de-Dôme, sur la commune de Champoly, s'élèvent, au sommet d'un pic, les ruines imposantes du château d'Urfé, bâti au XIIIe siècle. L'architecture en est massive et défensive ; du sommet des épaisses tours, que surmonte le chemin de ronde bordé de machicoulis, on aperçoit à l'horizon les montagnes du Dauphiné et de la Savoie.

La généalogie des d'Urfé remonte si haut qu'elle se perd dans la légende des vieux princes allemands. Celle-ci conte qu'en l'an 789, le seigneur Isambert épousa Hirmantride, qui lui donna douze enfants d'une « ventrée », pendant qu'il était à la chasse. Croyant qu'une telle portée ne se pouvait faire par le moyen d'un seul père, elle craignit que son mari ne l'accusât d'adultère, et chargea un domestique d'en jeter onze à l'eau. Mais celui-ci rencontra son maître sur le bord de la rivière. Il lui dit qu'il allait noyer onze louveteaux que sa louve venait de faire. Isambert ayant reconnu que c'étaient des enfants, soupçonna que c'étaient les siens, les fit élever secrètement, et quand ils furent grands, les amena devant leur mère en lui demandant si elle reconnaissait ces loups, en allemand *Vulphe*. Hirmantride pleura de joie avec son mari, et leurs descendants conservèrent le nom de Vulphe qui devint par corruption Urfé. L'un deux, — Henri Vulphe, surnommé le Lion Orgueilleux, vint habiter le Forez, où les généalogistes ont pu établir toute une glorieuse filiation jusqu'à l'extinction de la famille à l'époque de la Révolution.

Honoré passa son enfance dans le Forez, au château de la Bâtie, où il revint quand il eut terminé ses études au collège de Tournon. Il a conservé de cet heureux temps le plus gracieux souvenir. Trente ans après, dans la préface du troisième

volume de l'*Astrée*, il aimait à se rappeler la belle et agréable rivière de Lignon, et « tant de contentement que j'ai reçu le long de ton rivage à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraîcheur de tes belles eaux ». Les événements politiques vinrent l'arracher à cette retraite champêtre; il fut de la Ligue, et servit d'abord sous les ordres du duc de Nemours, dont il était lieutenant, quand il fut fait prisonnier par les royalistes à Feurs, en 1595, à la suite d'une perfidie dont il fut victime. Il fait beau l'entendre, dans ses *Epîtres morales*, parler le fier langage du gentilhomme et du soldat quand il menace le traître qui voulut le perdre pour lui succéder dans les bonnes grâces du duc : « Il lui est advenu non autrement qu'à l'enfant peu avisé qui voyant la flamme de la chandelle, espris de sa beauté, y porte la main sans jugement pour la prendre, et pensant se l'éteindre entre les doigts, trouve que, tuant la beauté de cette flamme, il ne lui en reste autre chose qu'une brûlure qui lui en cuit par après longuement... » Sans daigner le nommer, il le défie avec une crânerie dédaigneuse : « Que cela te suffise, attendant que mon épée t'en rende plus claire connaissance; car c'est elle et non pas cette plume qui m'a été donnée en partage pour marquer mes ennemis. » Il fallait citer cette page, entre bien d'autres, pour montrer d'Urfé dans l'attitude fière des cavaliers du règne de Henri IV, le poing sur la garde de la rapière, oubliant les madrigaux pour les cartels, et les houlettes enrubannées pour la dague et l'estoc. On ne doit pas imaginer une parenté trop étroite entre d'Urfé et Céladon, ni se le figurer perpétuellement langoureux, amoureux, flûtant de petits vers galants. Regardez son portrait gravé en tête de ses œuvres : ce regard assuré sans fausse férocité, cette barbiche pointue, cette moustache retroussée en éventail, ce front dégagé sous la chevelure relevée, cette peau de lion jetée sur les épaules, ces massues soutenant l'encadrement, tous ces détails ne sont pas les attributs d'un doucereux dameret, et n'était le petit amour qui voltige auprès d'un carquois dans un coin de cadre, rien ne rappellerait que cet Artaban a écrit l'*Astrée*. On ne réussit pas toujours à reconstituer la physionomie véritable d'un auteur par l'examen seul de ses œuvres, et l'on conviendra peut-être

que le genre pastoral est à ce point de vue le plus perfide, si l'on songe que le père de Céladon a ferraillé pendant la moitié de sa vie en Forez, en Provence ou en Savoie; que le doux Florian faisait passer son cheval sur le corps des gens du peuple, fut officier de la garde nationale pendant la Révolution et prononçait des harangues populaires à la section de la Halle au blé, quand il ne composait pas de petits romans obscènes; et enfin que Robespierre écrivait des bergeries. Peut-être même pourrait-on dire que la douceur inoffensive de l'œuvre marque chez son auteur un tempérament actif et fougueux, qui se plaît à se détendre, et, comme disait Molière, à se dulcifier au milieu des fadeurs champêtres, tout comme il est certain que le succès de l'*Astrée* tint en partie à ce qu'il apportait d'émotion pure, calme, reposante au milieu d'une des époques les plus troublées et les plus sanglantes.

Lorsque d'Urfé sortit de sa prison, le duc de Nemours était moribond, et la cause de la Ligue ne valait guère mieux. Il courut à Montbrison, que menaçaient les royalistes, et sa bouillante témérité le fit une fois encore prisonnier. La Ligue a eu en lui un de ses héros. Ce serait une épopée que le récit de sa carrière militaire. Dans son cachot, il se mit à l'œuvre et composa *Les Epîtres morales* avec une sénérité souriante et une résignation facile : « Ces discours sont nés d'un fâcheux loisir que m'a donné la prison où je suis encore. Toutefois, comme des fleurs plus amères l'abeille tire son miel, j'ai pensé que de ce fâcheux temps je pourrai tirer quelque soulagement par ma plume. »

Après la soumission du Forez, d'Urfé ne jugea point prudent de se présenter devant Henri IV, et il alla demander asile au duc de Savoie, dont il paya l'hospitalité en servant sous lui contre la France. On a besoin de se rappeler, pour excuser cette vilenie, que l'idée de patrie a subi des défaillances au cours de l'histoire. D'Urfé se souvint-il en outre que sa maison comptait parmi ses ancêtres le connétable de Bourbon ? Il eût dû le faire oublier. En 1596, il quitta le métier des armes et s'installa à Chambéry pour se consacrer aux lettres. Il écrivit alors son poème bucolique *Sireine*, un poème héroïque

sur les origines fabuleuses de la maison de Savoie, *la Savoysiade* ou *la Beroldide*, du nom de Berold, son fondateur.

En 1600, d'Urfé avait trente-deux ans. Sa belle-sœur Diane de Chateaumorand étant devenue veuve par l'entrée d'Anne d'Urfé dans les ordres, Honoré l'épousa, moins par inclination que par intérêt, pour que ses biens, qui étaient considérables, ne pussent passer à une autre famille. Ce mariage a donné lieu à la légende qui fait d'Honoré le prototype de Céladon, l'amoureux transi et malheureux de Diane, dédaigné pour son frère Anne, et ne possédant enfin l'objet de sa flamme qu'après un stage galant de vingt-trois ans, au cours duquel le désespoir l'aurait poussé à entrer momentanément dans l'ordre des chevaliers de Malte. Comme il est regrettable que ce touchant conte soit pure fable, et comme il est comique que des historiens l'aient racontée, si l'on fait réflexion qu'au mariage de Diane avec Anne, Diane avait treize ans, et son amant dédaigné, le pauvre Honoré, était un charmant enfant de neuf ans ! Encore une histoire qui s'en va retrouver celle où Marguerite de Navarre venait adoucir la captivité d'Honoré à Usson par quelques heures d'amour. Il semble que la critique se plaise quelquefois à rendre aux romanciers un peu de ce qu'ils nous prêtent ; et comme ils romancent notre existence, aussi voulons-nous romancer la leur. La réalité est plus plate que ces charmantes imaginations.

Qu'on se figure à distance le ménage que firent Honoré et Diane dans leur imposant château de Forez. Celle-ci, après avoir été très belle, était devenue fort grosse, et comme elle n'avait pas encore abdiqué ses prétentions, elle offrait le ridicule contraste de la coquetterie dans l'obésité. Entre les jours de fête, on la voyait peu, elle était invisible et insociable, ayant bien d'autres soucis que de rendre la vie agréable à ses familiers, quand il lui fallait lutter contre les années et préserver ses restes. Elle vivait, par précaution, dans une demi-obscurité; les fenêtres avaient de doubles vitres pour la préserver de l'air, et les vitres de doubles rideaux pour la sauver de la lumière ; sa délicate figure était continuellement protégée par un masque.

Elle avait des amis, c'étaient ses chiens, qui ne la quittaient pas, et à qui elle laissait toute licence de salir les tapis, d'encombrer les sièges, d'accaparer le lit.

Honoré fut bien vite las d'une pareille femme, nous le croyons sans peine. Ils se séparèrent, mais de corps seulement: ce romancier était un habile homme, il abandonna la femme, et garda les biens. Je le répète, il n'a rien de commun avec Céladon.

D'Urfé se consola de ses infortunes conjugales par la plume et les armes. Il alla vivre quelque temps près de Turin, sur les bords du Pô, puis revint en Forez, guerroya en Savoie et en Piémont, monta à l'assaut de la Piève (1625), dans l'Etat de Gênes qui s'était soulevé à l'instigation de l'Espagne, fit une chute de cheval, fut transporté à Villefranche, où il mourut le mois suivant. On lui fit des funérailles pompeuses à Turin. Pierre Camus, évêque de Belley, qui l'avait vu peu de temps auparavant, et qui avait béni ses armes, écrivait en apprenant sa fin: « La mémoire de ce seigneur m'est douce comme l'épanchement d'un parfum ». C'est la plus belle et la plus touchante des oraisons funèbres.

Quelle figure intéressante et énergique que ce romancier tué dans une charge de cavalerie, ce soldat qui fut à la fois un noble seigneur, un vaillant général, un homme du monde et un grand écrivain! Van Dyck a peint son portrait, qu'ont gravé Van Schouppen et Michel Lasne: c'est bien l'homme que nous fait connaître l'histoire, assez aimable pour peindre l'amour, assez décidé pour risquer jusqu'à la fin sa liberté et sa vie à travers la grêle de la mousqueterie.

Venons présentement à l'*Astrée*, dont un personnage, Céladon, est devenu fameux.

« Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé Forez. » Ainsi commence le premier des cinq gros volumes de l'*Astrée*. Dans ce pays, on a vu de tous temps des bergers qui, pour la bonté de l'air, la fertilité du rivage et leur douceur naturelle, vivent « avec autant de bonne fortune qu'ils reconnaissent peu la fortune ». Et voilà un charmant concetti.

Le plus joli de ces bergers était Céladon, qui aimait

la bergère Astrée. Or, ce matin-là, quand ils se rencontrèrent au bord de la rivière, Astrée était triste et fâchée, ayant cru le faux rapport qu'on lui conta, que Céladon était volage. Elle lui fait une scène sévère, et lui défend de se présenter jamais devant sa vue. Céladon se jette à l'eau, de désespoir. Astrée y tombe aussi. Des bergers la sauvent.

Quant à Céladon, on ne retrouva que son chapeau sur le bord de la rivière Lignon.

Son corps fut recueilli par trois belles nymphes « dont les cheveux épars allaient ondoyant sur les épaules, couverts de guirlandes de diverses perles ». Elles emmenèrent le beau noyé dans leur palais.

Ces événements se passaient au ve siècle, au moment où le monde romain croulait sous les invasions des barbares, où la ruine et les guerres dévastaient et ravageaient tous les peuples, à l'exception des bergers du Lignon. Ceux-ci vivaient dans une paix inaltérable au milieu du trouble universel, pareils à la salamandre qui sommeille sous un brasier. Ils avaient remis le pouvoir et le gouvernement aux mains des femmes, qui se l'étaient transmis héréditairement depuis des siècles. Au temps d'Honoré d'Urfé, le Forez, après avoir été longtemps l'apanage des duchesses de Bourbon, faisait partie du douaire des reines de France: il n'a fait que prolonger dans le passé cette tradition. Quant aux sujets de la reine, c'étaient des bergers, non pas de ces pasteurs vulgaires qui n'ont ni éducation ni manières; bergères et bergers étaient autrefois grands seigneurs et grandes dames; ils avaient renoncé au monde, pour être assurés de rencontrer le calme et le bonheur dans la solitude. Ils s'étaient retirés dans le sein de la nature, comme d'autres s'enferment au cloître, à la discipline près. Ne les prenez pas pour des gens de village, mais bien pour des gens en villégiature.

Quant au pays où vivent ces heureux pastoureaux, c'est le Forez, avec Marcilly pour capitale, où la reine Amasis tient sa cour de nymphes. Aux alentours sont éparpillés quelques domaines, châteaux ou hameaux, Montbrison, Issoure, Montverdun, où est le collège des druides, Bonlieu où se trouve

le couvent des vierges druidesses, Feurs, Moind et quelques autres.

Astrée se trouvait être la victime de ses soupçons injustes. Elle avait recommandé à Céladon de feindre de l'amour pour une autre bergère, afin de donner le change à leurs deux familles qu'une haine profonde divisait. Sémire, jeune étranger arrivé depuis peu en Forez, ne put voir Astrée sans l'aimer. Se reposant dans cette assurance que l'amour justifie les moyens, il jeta dans le cœur de la bergère des doutes amers sur la fidélité de Céladon, et lui persuada que celui-ci ressentait en effet la sympathie qu'il semblait feindre auprès d'une fausse rivale. Si l'on croit aisément ce que l'on désire, on n'a pas moins de penchant à croire ce qu'on redoute. Astrée, ébranlée dans sa confiance, se laissa persuader par le fourbe, accusa Céladon d'ingratitude, le bannit de sa présence. Mais quand elle sut la fin funeste de son ami, quand elle lut sur l'écorce des arbres les vers passionnés que Céladon gravait pour elle, quand elle trouva dans la doublure du chapeau où Céladon avait l'habitude de cacher leur correspondance, les tendres galanteries que le défunt lui réservait, elle put à peine survivre à sa douleur, et ne trouva plus de consolation que dans l'amitié de ses deux fidèles compagnes, Diane, l'amie du berger Sylvandre, et Philis qui aimait le frère de Céladon, nommé Lycidas.

C'est avec ces amies dévouées qu'Astrée soupirait sur ses malheurs, pendant que Céladon surpris recevait au château d'Issoure les soins compromettants de la nymphe Galatée. Tandis qu'Astrée se plaît à rappeler les circonstances dans lesquelles elle avait connu cet aimable berger, et qui furent une moderne et scabreuse reconstitution du jugement de Pâris, revenons à Céladon, que nous avons laissé à demi asphyxié entre les mains de la princesse Galatée et de ses deux suivantes, Sylvie et Léonide. L'inflammable princesse s'éprit du beau berger.

Ils faisaient des promenades sentimentales dans le parc. C'est dans ce parc que se trouvait la fameuse fontaine de Vérité d'Amour, où les amants venaient s'assurer de la fidélité de leur maîtresse. Si Astrée avait des doutes sur Céladon,

elle eut dû venir les éclaircir devant cette eau de vérité : malheureusement, la fontaine avait momentanément perdu son charme ; elle était enchantée, on ne pouvait plus la consulter, depuis que deux braves chevaliers, nommés Clidaman et Guyemans, avaient inutilement tenté de toucher le cœur de l'insensible Sylvie.

Si Galatée, fille de la reine Amasis, se promenait sur les bords du Lignon au moment où Céladon s'y précipita, c'est qu'elle avait ses raisons. Le général en chef des troupes d'Amasis, Polémas, était amoureux d'elle, mais il n'en était pas aimé. Il imagina une fourberie pour conquérir ce cœur rebelle. Il pria un sien ami, Climante, de contrefaire le druide prophétique, de prédire à Galatée que si elle se promenait sur les bords du Lignon à une certaine heure,un certain jour, elle rencontrerait celui que les cieux lui destinaient pour époux. Polémas se réservait de s'aller promener précisément au même instant dans ces parages pour bénéficier de la prophétie, et se présenter en prétendant céleste. Il n'eut pas de chance : le flot apporta sur la rive déserte le corps de Céladon avant que Polémas eût été aperçu, et ce fut Céladon qui bénéficia de l'oracle dans le cœur sensible de Galatée.

Voici comme la supercherie fut connue. Léonide avait jugé prudent de prévenir son oncle, le grand druide Adamas, que Céladon avait été à l'insu de tous recueilli à Issoure et soigné par Galatée. Adamas étant absent à ce moment, sa nièce partit pour l'aller trouver à Feurs. La nuit la surprit en route, et elle dut coucher dans une hôtellerie. Une mince cloison séparait sa chambre de la chambre voisine, où elle entendit des voix qu'elle reconnut. C'étaient le faux druide Climante et le général Polémas qui se trouvaient par hasard dans la même auberge. Climante racontait à l'amoureux général la façon dont il s'y était pris pour amener Galatée sur les bords du Lignon. Léonide ne perdit pas un mot de leur conversation, et elle fut ainsi initiée aux gaietés de la fausse magie.

Galatée était trop pieuse pour désobéir à l'oracle qui lui commandait d'aimer Céladon. Celui-ci était jeune, beau; l'obéissance fut facile. Quand le noyé fut rétabli, il s'aperçut qu'on espérait lui faire payer de sa liberté et de son amour

les soins qu'il avait reçus. Galatée en voulait furieusement à son cœur, et trouvait mille prétextes à le vouloir retenir dans cette prison dorée et mystérieuse. Car cette princesse était encore trop soucieuse de son honneur pour ne pas cacher aux yeux de tous son cher prisonnier, dont personne, dans le pays, ne soupçonnait ce qu'il était devenu. Or, sa beauté faisait des ravages. La dame d'atour de la princesse Galatée, appelée Léonide, devint aussi éprise de ses charmes. Pour ne pas se trouver en rivalité avec sa maîtresse, et d'autre part pour éviter les souffrances de la jalousie, elle fit ses confidences à son oncle Adamas, le Grand Druide, et implora son aide.

Celui-ci la lui accorda d'autant plus volontiers qu'un oracle attachait son bonheur à la félicité de Céladon et d'Astrée. Ils mirent à profit une visite que la reine Amasis vint faire à Issoure, et dans l'encombrement produit par les préparatifs de réception et par la nombreuse cour royale, Céladon se déguisa en fille et sortit du château.

Respectueux des ordres d'Astrée, qui lui avait défendu de la revoir sans commandement, il n'osa pas rentrer au hameau où il l'eût pu rencontrer. Il fit son installation dans une caverne des environs, qu'il aménagea de son mieux, et qu'il décora du portrait d'Astrée, ainsi que de nombreux vers galants.

Un jour qu'il sortit, il rencontra endormi sur le gazon, Sylvandre, l'amant de Diane, qui était l'amie intime d'Astrée. Il ne put résister au plaisir de lui glisser entre les doigts un billet pour la plus belle des bergères. L'étonnement de Sylvandre fut grand à son réveil, et celui d'Astrée plus encore, lorsque Sylvandre ayant laissé tomber le poulet mystérieux, elle reconnut à n'en point douter l'écriture de Céladon.

Astrée n'eut pas dès lors de plus vif désir que de revoir l'endroit où Sylvandre dormait quand un génie lui remit cette lettre troublante. L'étrange nouvelle s'étant répandue, ils partirent en troupe, Astrée et ses amies, Philis et Diane, avec le soupirant de celle-ci, Sylvandre, escorté de l'inconstant et amusant Hylas, qui les divertit par les paradoxes de son humeur volage. Ces deux amis, tous deux savants docteurs en métaphysique amoureuse, et tout frais émoulus des fortes études

qu'ils avaient faites aux écoles de Marseille, charmèrent par leurs subtiles dissertations la longueur du trajet.

Soit que Sylvandre fût distrait par cette dialectique, ou peut-être par son amour pour Diane, soit que la contrée étant un lieu consacré et rarement visité, il ne connût pas très bien la route, ils s'égarèrent, et Sylvandre ne retrouva plus l'arbre au pied duquel il avait dormi. Au cours de leurs erreurs, ils ne furent pas peu surpris d'apercevoir entre les fourrés un temple dédié à la déesse Astrée; les voûtes et l'enceinte étaient faites de branches entrelacées. Des écriteaux, des tables de marbre portaient des vers gravés ou tracés à la plume, sonnets galants ou lois de l'amour. Un sixain écrit au-dessus de l'entrée défendait l'approche du temple à ceux qui n'éprouvaient pas la flamme durable d'une passion constante. Aussi Hylas n'osa-t-il pas entrer avec les autres. Pour se distraire en leur absence, il prit une écritoire, et se mit à corriger de telle sorte les lois d'amour, qu'il semblait qu'elles recommandassent l'inconstance et la frivolité. Il avait fait ces corrections d'une manière si adroite, qu'il ne doutait pas qu'elles dussent beaucoup surprendre ses amis à leur retour.

Cependant ceux-ci avaient pénétré dans l'enceinte sacrée, lisant les vers, les inscriptions, admirant l'autel sur lequel reposait un portrait fort ressemblant d'Astrée, et mille autres merveilles qui troublaient fort le cœur de la bergère.

Quand ils sortirent, ils prirent le temps de se laisser abuser par l'artifice d'Hylas devant les tables d'amour, puis d'admirer sa folle humeur, et la nuit vint. Il fallut camper à la belle étoile.

Le lendemain matin, Céladon faisait sa promenade ordinaire dans ces parages toujours déserts, quand il aperçut avec surprise la troupe endormie des visiteurs. Il reconnut aussitôt sa belle Astrée, et ne put résister à la tentation d'écrire un billet pour elle, de le glisser dans le corsage de la bergère, de lui dérober un baiser discret ; puis il s'enfuit de son pied léger. Faut-il s'étonner si tout ce manège éveilla la dormeuse ? Elle aperçut son fidèle amant, qui disparut aussitôt, et comme le soleil levant lui dardait ses rayons dans les yeux, elle ne le vit qu'entouré dans une auréole de trente-six lumières, pareil

à une âme transfigurée qui prend son vol vers le ciel. Elle demeura persuadée, et elle raconta à ses compagnes, qu'elle avait été visitée par l'ombre de feu Céladon, à qui elle jura aussitôt d'élever un cénotaphe pour son repos éternel.

Dans la forêt voisine les ifs et les chênes tombèrent sous la hache des bergers, et le grand druide Adamas présida à la cérémonie funèbre en l'honneur d'un défunt, dont il savait qu'il se portait à merveille.

Le druide Adamas, depuis qu'il avait aidé sa nièce Léonide à faire sortir le berger du château de l'inflammable Galatée, avait souvent été voir Céladon, et usait tout ce crédit pour lui persuader d'aller retrouver Astrée, et de perpétrer une heureuse union — dont il n'ajoutait pas que dépendait son avenir druidique. Mais le malheureux exilé demeurait inflexible, soucieux de respecter à la lettre un commandement, dont il devait outrageusement violer l'esprit. A toutes les instances du druide, il opposait les ordres d'Astrée et la défense de se laisser voir. Si on lui reprochait d'avoir déjà désobéi en revoyant Astrée endormie, il protestait en alléguant qu'il lui était interdit non pas de la voir, mais de se faire voir. Adamas profita habilement de ce biais. Il avait une fille qui était élevée au couvent de Chartres, ou, pour parler gaulois, dans l'antre des Carnutes, et qui n'était pas revenue au pays depuis de longues années. Il feignit qu'elle dût pour sa santé venir respirer l'air natal, il en répandit la nouvelle, et personne ne fut étonné de voir un jour chez lui une jeune personne répondant au nom d'Alexis, dont personne ne soupçonna qu'elle fût Céladon déguisé en fille.

Le druide Adamas n'était pas sans quelque appréhension sur l'issue de cette aventure; il savait sa nièce Léonide fort sensible, et il se demandait s'il était sage de lui donner pour compagne un berger enjuponné. Mais l'oracle le rassura en lui prédisant que le cœur de Léonide ne serait pas troublé par les charmes de Céladon.

Ce fut une grande nouvelle dans le pays quand on sut que la fille du druide était revenue en convalescence. Toute la société lui vint faire visite.

Nous assistons au jour de réception de la druidesse, et si

nous nous étonnions soit du confort de l'ameublement, soit de l'élégance charmante des entretiens, soit de l'invraisemblance de ces scènes teintes de si peu de couleur locale, nous prouverions que nous ne comprenons rien au roman du XVIIe siècle, qui consiste, par un amusement ingénieux, à peindre la société contemporaine sous des noms antiques, sans le moindre souci de cette antiquité.

Les romans qui suivront seront tous aussi invraisemblables au point de vue de la critique historique ; c'était un postulat, une convention accordée, et encore aujourd'hui, ils déplaisent non pas parce qu'ils sont mal en conformité avec l'histoire, mais parce qu'ils sont trop longs, et que leur actualité, alors toute tiède, a refroidi. Quant à la vérité historique, elle ne nous manque pas plus dans ces romans que la vérité géographique et ethnographique ne se fait regretter dans les *Lettres Persanes*.

La renommée de la Fontaine de Vérité d'Amour attirait beaucoup d'étrangers qui la venaient consulter. Entre autres vinrent un beau chevalier et sa jeune dame, Alcidon et Daphnide. Leur histoire présente quelques épisodes qui, pour nous écarter un certain temps de Céladon, n'en ont pas moins d'intérêt. Ils s'étaient joints aux bergers qui firent visite à la belle Alexis. Pressés d'interroger le grand druide Adamas et de se confesser à lui, ils le tirèrent à l'écart, dans un salon voisin.

Adamas pressa Daphnide de faire connaître son histoire. Elle conta alors comment elle était l'une des plus accomplies dames d'honneur à la cour de Torrismond, fils aîné de Thierry, roi des Visigoths; comment Torrismond voulait que sa cour fût des plus brillantes, et comment « il faisait tenir le bal fort souvent », avec des courses de bague, des joutes, des tournois ; comment il lui prit fantaisie d'unir Alcidon, qui avait dix-huit ans, avec la jeune Daphnide ; comment ceux-ci s'aimèrent aussitôt. Mais Torrismond mourut, et Daphnide dut suivre ses parents qui se retirèrent dans la Province Romaine où étaient leurs biens, craignant quelque tumulte de ce changement de roi. Alcidon dut suivre le belliqueux Enric dans ses campagnes, où il prit Marseille, Arles, et dompta quantité de peuples. Les deux amants étaient affligés par cette séparation qu'ils tentèrent d'adoucir en se donnant secrètement des ren-

dez-vous furtifs. Tandis qu'Alcidon guerroyait dans le voisinage, Daphnide lui fit d'abord tenir une lettre où elle lui mandait qu'il eût à faire visite au château de Lers, sur le Rhône, dans le Veniscin, où elle devait aller. Le châtelain était grand ami du roi Enric, « et le servait en son armée pour ce qui concernait les machines de guerre, ayant commandement sur les catapultes, béliers et janclides et autres tels instruments ». Ils se rencontrèrent là et purent échanger la promesse d'un autre rendez-vous chez un parent, aux environs de la fontaine de Val-Close, qui est celle de Vaucluse. Un homme sûr devait guider Alcidon jusqu'à cette heureuse demeure. Sur l'assurance de la revoir bientôt, il quitta Daphnide.

Alcidon alla vers la fontaine de Vaucluse, — fort célèbre au temps de d'Urfé, à cause du souvenir de Pétrarque, le modèle de tous les poètes d'alors. Là, il vit l'eau mugir, s'enfler, et un vieillard vêtu d'algues surgit pour prophétiser :

— Heureux démon de Sorgues, écoute ce que je te promets. Vingt-neuf siècles gaulois ne seront point plus tôt écoulés, que sur tes rives viendra le Cygne Florentin, qui sous l'ombre d'un laurier, chantera si doucement, que ravissant les hommes et les dieux, il rendra à jamais ton nom célèbre par tout le monde, et te fera surpasser en honneur tous les fleuves, qui comme toi, se dégorgent dans la mer.

« Il voulait continuer, dit Alcide, lorsqu'oyant quelque bruit, et comme je crois, apercevant venir ceux qui me cherchaient, je fus tout étonné que lui et toute la troupe frappant des mains tout à coup dans l'eau, ils la firent rejaillir si haut que je les perdis de vue, et je demeurai comme endormi. »

Le roi ne tarda pas à remarquer Daphnide, et Alcidon eut un rival. L'intrigue à laquelle donna lieu cet amour royal fut des plus romanesques. Mais il faut la laisser là.

Quand Daphnide eut achevé son récit, Adamas remercia les jeunes gens de leur confiance et leur promit de ramener la sérénité et l'amour tranquille dans leurs jeunes cœurs.

Ils rejoignirent la compagnie qui était venue visiter la belle Alexis.

Astrée, séduite par une ressemblance qui la troublait, ac-

cepta de passer plusieurs jours auprès de cette *feinte* jeune fille, qu'elle ne devait plus quitter.

On juge si, pendant quelque temps, Céladon fut au comble de ses vœux, ayant trouvé ce moyen ingénieux de ne pas désobéir à Astrée, et néanmoins de ne pas la quitter. Il ne violait pas sa promesse, puisqu'Astrée avait banni Céladon, mais non pas Alexis. La bergère devint aussitôt l'amie inséparable de la fausse druidesse ; elles échangeaient des baisers, des caresses ; la druidesse revêtait les habits de la bergère, la bergère s'habillait en druidesse ; elles couchaient dans une même chambre, et l'on ne peut dire autre chose, sinon que la pauvre Alexis était bien souvent à rude épreuve. Ils éprouvaient des frissons involontaires, comme si quelque instinct secret eût averti Astrée de son erreur, sans qu'elle en eût conscience. Ils se jurèrent une amitié éternelle, et quand Alexis rentra au couvent, Astrée promit d'aller s'y enfermer avec elle. Ils échangèrent les serments les plus tendres, que l'une fit au nom de l'amitié, que l'autre reçut au nom de l'amour.

A quelque temps de là, Adamas présida la grande cérémonie du Gui l'An Neuf. Tous les bergers du pays et des environs y vinrent. Astrée et Alexis y accompagnèrent le grand druide avec son fils Pâris, sa nièce Léonide, et quelques seigneurs et dames qui venaient d'Italie, comme Daphnide et Alcidon, ou de Lyon comme Palinice, Circène et Florice. Qui dira les transports mal contenus d'Astrée, tandis qu'elle promène Alexis dans les lieux où habita Céladon, quand elle lui fait visiter le temple que son berger lui a élevé, lire les vers qu'il a composés pour elle, et gravés sur l'écorce des arbres ? Charmants souvenirs dont le pouvoir s'accrût de la ressemblance troublante d'Alexis et de Céladon.

Après la cérémonie du Gui l'An Neuf, copieusement et joliment décrite, l'assemblée des bergers se réunit pour tenir une cour d'amour. Diane jugea un différend de galanterie, où Philis avait provoqué Silvandre.

Le soir, toute la compagnie se réunit et coucha chez Phocion, oncle d'Astrée. Comme ils étaient nombreux, il fallut se partager les chambres et les lits. On mit ensemble Astrée, Léonide, Diane et Alexis. Le grand druide Adamas, qui n'avait rien de si pressé que de voir la reconnaissance d'Astrée et de

Céladon, favorisait les occasions et les rapprochements, nullement gêné par ce métier un peu étrange pour un ministre de la religion.

Les scènes des jeux des jeunes filles, — dont une fausse, — dans le dortoir des bergères sont un des plus piquants épisodes du livre, par le mélange d'audace et de réserve, de galanterie spirituelle, sans abus ni lourdeur.

Cependant le général Polémas continuait à brûler pour la fille de la reine, et Galatée continuait à lui préférer Lindamor. Nous avons vu comment sa ruse avait échoué, quand il avait fait assigner un rendez-vous perfide à sa cruelle amante par un faux druide, puisque celle-ci avait rencontré et aimé Céladon, au lieu désigné par l'oracle. Le faux druide fut d'ailleurs puni pour ce sacrilège, emprisonné, et mis à mort dans la place de Marcilly.

Autant pour le venger que pour assurer l'exécution de ses projets, Polemas leva l'étendard de la révolte. Par une trahison noire, il fit alliance avec les princes voisins, s'assura l'appui du roi des Burgondes, qui avait sa capitale à Lyon, et mettant à profit l'absence de la noblesse du Forez, alors à l'armée du roi de France, il marcha contre Marcilly pour renverser la reine Amasis et épouser la princesse. Heureusement pour celles-ci, un grand nombre de chevaliers étaient précisément venus de tous les points pour consulter la Fontaine de Vérité d'Amour: ils prirent en mains la cause du bon droit et des dames, et vinrent défendre la reine. Celle-ci fut d'autant plus inquiète des dangers dont la menaçait l'ambition de Polemas, qu'elle apprit la mort de son fils Clidamant, tué à Paris dans une émeute où il défendait le roi Childéric. Léonide fut rappelée par Galatée: Alexis et Astrée demeurèrent seules chez l'oncle Phocion. Leur intimité augmentait de jour en jour. Céladon avait bien parfois des scrupules, et n'étaient les assurances du grand druide Adamas, il doutait par instants qu'il fût bien honnête à un berger de se déguiser en fille, pour surprendre les caresses d'une bergère qui l'avait banni de sa vue. Quant à Astrée, toujours inconsolable de la mort de Céladon, elle s'abandonnait à l'affection qui la portait vers Alexis avec une confiance innocente.

Cependant, le pays est couvert de milices et de solduriers. L'asile paisible des bergers est le théâtre de scènes violentes et retentit, non plus du bêlement et des pas pressés des blanches brebis, mais du galop des chevaux et du bruit des armes. Des troupes de cavaliers sillonnent la plaine et effarouchent les modestes bergères, assises en rond devant leur cabane, et occupées à deviser gracieusement.

A Marcilly, Adamas a organisé la défense, secondé par de vaillants chevaliers, Damon, Alcidon, Godomar, fils de Gondebauld, roi des Burgondes. Trois mille braves soldats repoussent le premier assaut de Polemas, qui couvrait sa révolte sous le prétexte d'arracher les princesses à l'influence du grand druide. Il résolut de venger férocement sa défaite. Ayant su qu'Adamas avait auprès de lui sa fille et que celle-ci se nommait Alexis, il la fit enlever. Mais, de fortune, Astrée et Alexis avaient ce jour-là échangé leurs robes, et les solduriers de Polemas, se trompant, ramenèrent au camp Astrée. Céladon fut témoin de ce rapt sans pouvoir l'empêcher ; il courut à la suite des cavaliers; haletant et couvert de sueur, il va trouver Polemas et veut le désabuser en se faisant reconnaître pour la véritable fille d'Adamas. Alors s'engage entre les deux amants, comme autrefois entre Nysus et Euryale, un sublime combat de générosité, chacun d'eux voulant périr pour sauver la vie de l'autre au prix de la sienne. En vain Polemas les menace de châtiments terribles, ni l'un ni l'autre ne recule, et tous deux s'offrent à les affronter. Le tyran lui-même était presque ému et ne pouvait se défendre d'une secrète tendresse pour Astrée, que le dévouement rendait plus belle encore, mais enfin, la haine l'emporta.

Astrée et Céladon furent attachés ensemble et poussés devant les remparts de Marcilly par des cavaliers qui les suivaient la lance dans les reins. On leur avait mis entre les mains à chacun une torche avec ordre de s'en servir pour mettre le feu à la porte de la ville, dont le tyran savait qu'ils approcheraient impunément. Du haut des remparts, les assiégés contemplaient tristement ce douloureux spectacle et n'osaient tirer une seule flèche contre les soldats ennemis, dans la crainte de blesser ces malheureuses victimes.

C'en serait fait d'elles ou de la ville, si soudain le capitaine du lugubre peloton n'arrêtait ses hommes: il ordonne qu'on délivre les captifs, et fait donner des armes à Céladon, tandis qu'il favorise la fuite d'Astrée. La stupeur est grande et dans la ville et dans le camp, et surtout dans l'escorte, de voir cet officier trahir Polemas et armer ses captifs contre leurs gardiens : dévouement inutile, car déjà Polemas envoie des soldats de renfort pour reprendre ses prisonniers et punir l'officier perfide. Heureusement, à cet instant, deux chevaliers de Marcilly sautent du haut des remparts dans le fossé, et accourent au secours de Céladon, qu'ils parviennent à dégager, jusqu'au moment où les assiégés font une sortie vigoureuse, et repoussent les troupes assiégeantes.

Quant au généreux traître, qui avait sauvé Céladon, il fut aussitôt reconnu pour Semire. Ce perfide berger, qui aimait autrefois Astrée, et qui lui avait inspiré la défiance et les rigueurs dont Céladon avait pensé mourir, était parti, bourrelé de remords. Il avait pris du service dans le camp de Polemas. A cette heure, ayant reconnu Céladon et Astrée, il venait de leur rendre un service qui rachetait sa faute au prix de son sang. Il fut en effet gravement blessé pendant l'escarmouche, et mourut presque aussitôt avec la joie d'emporter dans l'autre monde le pardon et la reconnaissance de Céladon. Quant à Astrée, elle était en lieu sûr. Aussitôt que du haut des remparts on l'avait vue libre, on lui avait jeté un panier pendu à une corde, et on l'avait hissée par-dessus les murailles. Les deux amants étaient sauvés, et le traître Polemas était repoussé.

Honoré d'Urfé mourut, avant d'avoir achevé son roman. La suite, de Baro, est la plus généralement admise comme reproduisant le plan véritable de l'auteur.

Il nous suffit d'indiquer brièvement cette conclusion. — La reine Amasis est anxieuse. Elle voudrait faire prévenir ceux de ses braves chevaliers qui sont loin du pays. Elle leur envoie des messagers qui doivent traverser la ligne d'investissement pour chercher plus loin le secours fiévreusement attendu. Enfin il arrive : l'armée est amenée par Lindamor, par Sigismond, fils de Gondebaud, par Rosiléon, roi des Pictes et des

Santons. Polemas avait commencé à miner la ville pour y faire entrer son armée par des souterrains, mais son projet est découvert et contrarié. Lindamor lui propose de mettre fin aux hostilités par un duel. Polemas accepte et est tué. La paix se rétablit dans ce séjour tranquille et champêtre.

Adamas, rassuré du côté de la reine Amasis, voudrait unir Astrée et Céladon tant pour leur bonheur que pour le sien, puisqu'un oracle attache sa fortune à la leur. Céladon était toujours résolu à observer, sinon l'esprit, qu'Alexis violait étrangement, au moins la lettre de la défense faite par Astrée: ne pas reparaître devant elle qu'elle ne l'eût ordonné.

Aux instances d'Adamas, il répondait qu'il fallait qu'Astrée lui permît de revenir. Léonide n'eut pas trop de peine à obtenir ce doux commandement. Elle les mena dans un bois sacré obscur. Après quelques cérémonies cabalistiques, elle ordonna à Astrée d'appeler Céladon, et Alexis parut. Astrée attendait toujours. « Mais je ne vois qu'Alexis. » — « Il n'y a plus d'Alexis, je suis Céladon! » La pauvre bergère ne fut peut-être pas tant fâchée d'avoir été abusée, qu'elle ne fut honteuse des privautés qu'elle avait permises à la feinte druidesse. Dans sa colère, et dans sa pudeur offensée, elle chassa l'insolent plus rudement encore que la première fois.

A ce moment, deux couples se trouvaient plongés dans le même désespoir: Astrée et Céladon, et leurs amis Diane et Sylvandre. Tous ayant trop de chagrin pour vivre, avaient résolu de mourir, et avaient choisi le même genre de mort, qui était de se faire dévorer par les lions et les licornes, gardiens de la Fontaine d'Amour. Mais des phénomènes terribles se produisent alors. Astrée et Diane sont trouvées endormies sur le gazon, et deux licornes sont couchées, la tête sur les genoux des jeunes filles, dont leur présence atteste la pureté. Céladon et Sylvandre gisent à côté, privés du sentiment.

Les nuages obscurcissent les cieux, la foudre éclate, la terre tremble. Soudain apparaît le génie de l'Amour pour annoncer le désenchantement de la Fontaine de Vérité d'Amour. Lions et licornes sont changés en statues de pierre, et pour expliquer ce miracle, Adamas fait un peu de casuistique. La fontaine

devait être désensorcelée par la mort d'une fidèle amante : une fidèle amante est morte, puisqu'Alexis n'est plus. Les deux couples d'amants reprennent leurs sens, et sur l'ordre de l'Amour, ils se mettent à s'aimer sans scrupules ni remords.

Un dernier oracle vient assombrir cette joyeuse journée. Il ordonne au druide Adamas de tuer Sylvandre, l'amant de Diane. Le druide croit, comme nous tous, qu'il le faut immoler sur un bûcher. Quelle erreur ! Au moment où tous les préparatifs funèbres sont faits, au moment où Abraham lève le couteau sur ce nouvel Isaac, il aperçoit sur l'épaule de la victime une cicatrice révélatrice : Sylvandre n'est pas Sylvandre, il est Pâris, fils perdu et retrouvé du grand druide; Sylvandre n'existe plus, Sylvandre est tué, l'oracle est content, et les bergers ne le sont pas moins.

Les mariages d'Astrée et de Céladon, de Pâris et de Diane, de Galatée et de Lindamor, d'Ergaste et de Léonide, et beaucoup d'autres, égaient cette mémorable journée. Tous sont si heureux que la fontaine soit désenchantée, qu'ils s'y viennent mirer deux par deux, et le miroir magique leur est à tous clément, même à l'inconstant Hylas dont il fixe le cœur. Le grand druide Adamas est au comble de ses vœux, la reine Amasis est rassurée et heureuse, et le contentement universel est le plus riant présage de l'universelle félicité.

Tel est ce roman; le résumé qui précède conte l'essentiel, et néglige les histoires parasites et intercalaires, qui ont enflé l'ouvrage jusqu'à lui faire remplir 4.385 pages, pas une de moins. C'est un peu long pour un roman.

Les contemporains ne le jugèrent pas ainsi, car ils lui firent un des succès les plus larges et les plus persistants. Du jour où parut l'*Astrée*, le roman type et modèle est créé en France : tous vont marcher sur cette brisée.

L'*Astrée* concentre et vivifie tout ce qu'il y avait de pureté, de générosité, de déférence dans le vieil esprit de la chevalerie française, dans la galanterie innée à notre race, et, j'ajoute, dans sa distinction. Durant cinq volumes, où il n'est question que d'amour, il n'y a pas une ligne ou une expression qui soit ou brutale ou choquante. Quand un pareil effet serait le seul

résultat acquis par la préciosité naissante, ce triomphe de la pudeur, qui n'exclut pas la galanterie, serait à considérer et à honorer. Je ne sache pas d'œuvre qui soit plus délicatement flatteuse pour les femmes, et celles-ci l'ont assez compris pour assurer le succès d'un pareil hommage. Si elles l'ont oublié depuis, ce n'est pas qu'elles en aient reçu beaucoup d'autres, même et surtout de nos jours.



Après ce roman type, il nous suffira de jeter sur les autres un coup d'œil rapide de pure reconnaissance.

Dans le *Polexandre* de Gomberville, Polexandre est un jeune roi des Canaries. Il descend en droite ligne du frère de saint Louis, René d'Anjou; par son père, Périandre, tué chez les Turcs, il a même des droits sur le trône de Constantinople. Il a été élevé aux Canaries par sa mère Axiamire, avec sa sœur Cydarie. Il n'avait que dix ans, et déjà il n'eut su trouver personne pour le surpasser à la course, à la lutte et, en général, dans tous les exercices où il faut joindre la force à l'adresse.

Polexandre avait treize ans quand les rois d'Espagne et de Portugal se conjurèrent pour le détrôner. Vain espoir, il les repousse et sur terre et sur mer; avec un seul vaisseau, il en coule deux aux Portugais; il reçoit un coup de masse d'arme, mais grâce à l'élixir de son médecin Dircée, il ne s'en porte pas plus mal. Ce fut un combat terrible : Polexandre, son médecin Dircée, et son gouverneur Pinante furent les trois seuls survivants. A eux trois, ils auraient aisément refoulé la flotte hispano-portugaise jusqu'à Gibraltar, mais leur vaisseau désemparé les emporta au large; ils se perdirent, et ils voguaient depuis trois jours quand un énorme navire de guerre les attaqua. S'ils furent vaincus, ce ne fut pas sans peine; les vainqueurs « furent effrayés de leur conquête ». Le chef des Corsaires, qui était Breton, ne put s'empêcher d'admirer qu'un enfant de treize ans fût aussi crâne, et pour le récompenser, il l'emmena en Bretagne.

Anne de Bretagne, qui allait épouser Charles VIII, roi de France, fut charmée en voyant cet héroïque bambin: elle l'invita

à ses noces; le jeune sauvage se distingua dans tous les tournois. Charles VIII, le duc d'Orléans, qui sera plus tard Louis XII, se prennent pour lui d'une affection que vint contrarier l'arrivée d'un Canarien délégué par ses compatriotes pour leur ramener leur roi. Les adieux furent très tendres. Polexandre gagne Nantes où il doit s'embarquer. Sur les bords de la Loire, il entend une voix douce qui chante; c'est la comtesse de Foix, qui est follement amoureuse des charmes exotiques de Polexandre; elle s'est travestie en musicien pour tâcher d'arrêter au passage l'objet de sa flamme. En passant devant l'Espagne, Polexandre tire des Espagnols une petite vengeance en leur brûlant plusieurs navires et plusieurs bourgs.

Il arrive à la hauteur du Maroc. Il apprend là qu'un grand tournoi s'annonce, le tournoi de l'Afrique contre l'Europe. Abdelmalec, un Marocain fanfaron, défie le monde entier de lui disputer le cœur de son Alcidiane. Il n'en faut pas tant pour piquer au jeu Polexandre. Il relâche, juste pendant le temps qu'il faut pour vaincre Abdemalec, pour s'emparer du portrait d'Alcidiane qu'il n'a jamais vue, et pour donner une leçon au prince Néphise qui avait séduit la fille d'un capitaine arabe, Izélie. Il allait repartir quand des brigands l'attaquent et le laissent pour mort sur la place. Ils n'avaient aucune idée de la vitalité des héros de roman. Nous retrouvons en effet Polexandre de retour dans les îles Canaries: il y apprend que sa sœur Cydarie a été enlevée.

Vite! qu'on pare un navire, et le revoilà reparti. Une tempête le jette dans une île inconnue. Il fait tendre ses pavillons royaux sur le rivage, et le lendemain, après avoir sellé son plus beau cheval barbe, il part avec quelques amis pour explorer le pays.

Après trois ou quatre mille pas, il descendit par une pente fort douce dans des vallons si délicieux, soit pour les fontaines qui coulaient du haut des collines, soit pour les prairies couvertes de mille sortes de fleurs, soit pour les petits bois dont elles étaient environnées, que Polexandre jugea que les anciens Grecs avaient eu raison de placer dans les îles de la mer Atlantique la demeure de leurs héros. S'il fut en-

chanté d'un si beau séjour, il le fut encore plus de la rencontre de ceux qui l'habitaient. C'étaient des bergers si bien faits et des bergères si belles, si élégamment vêtues, qu'en les voyant Polexandre se souvint des chevaliers et des dames de la Cour de France ; il crut les voir représenter quelque pièce de théâtre sous des habits champêtres.

Voilà ce que sont devenus les pays sauvages et torréfiés des îles du Cap Vert!

Il retrouva la belle Alcidiane sous les traits d'une jeune chasseresse « habillée en nymphe ». Or Alcidiane était la fille d'Alcide et de Diane, sœur d'Edouard II d'Angleterre; sur des ruines mises à découvert par une inondation de la rivière d'Arzilée, on lut une prophétie qui prédisait le mariage d'Alcidiane et de Polexandre. Cette femme était si parfaite que son amant accusait les cerfs « d'une stupidité plus que brutale de fuir la gloire d'être percés par les flèches de sa belle »; il souhaitait quelquefois d'être à leur place.

De nombreuses péripéties reculent et préparent le mariage final d'Alcidiane et de Polexandre.



De Polexandre, et des romans similaires qui charmèrent le public de 1630 à 1640, la géographie, les voyages, les explorations en terre inconnue et lointaine firent d'abord l'attrait et les frais. L'histoire ne tarda pas à revendiquer ses droits à l'amusement des lettrés. *Le Grand Cyrus* en marque à peu près l'avènement. C'est l'œuvre de la féconde Mlle de Scudéry, qui composa aussi ce long roman de l'*Illustre Bassa*, où figurent Charles-Quint, Fiesque et sa conjuration, Bajazet, Roxelane, Tamerlan, Soliman et bien d'autres.

Le Grand Cyrus, ou *Artamène*, est un mélange bizarre de vérités historiques défigurées par de gigantesques fictions. Il s'agit effectivement du Cyrus bien connu. Les détails les plus précis nous sont donnés sur sa famille, sur son histoire : c'est le fils de Mandane, le neveu de Cyaxare, le petit-fils d'Astyage, qui détruisit l'empire de Crésus et porta la guerre chez Thomyris, la reine des Massagètes.

Cette exactitude même ne sert qu'à mettre en relief les monstrueuses imaginations qui engloutissent ces quelques détails vrais. On ne reconnaît plus Cyrus dans cet élégant seigneur qui porte le casque à grosses plumes et des gants parfumés. Il a pris le faux nom d'Artamène, pour échapper aux poursuites de son grand-père, que les mages ont effrayé ; le voici à Sinope, perdu dans la foule qui entoure le temple de Mars, et ébloui par l'apparition, dans le cortège royal, de la fille de Cyaxare, roi de Cappadoce, la belle Mandane.

Certes, c'était une princesse accomplie: chacun admirait sa taille élégante et noble; elle marchait avec une majesté modeste, sa gorge était l'albâtre même; elle avait les yeux bleus, mais si doux, si brillants, si remplis de pudeur et de charmes, qu'il était impossible de la voir sans respect et sans amour; ajoutez une bouche incarnate, des dents blanches, égales, bien rangées, un teint si éclatant, si lustré, si uni, si vermeil que la fraîcheur des fleurs du printemps n'en savait donner qu'une idée imparfaite : et vous comprendrez comment le faux Artamène se mit en tête de tout faire pour lui plaire, sauva deux ou trois fois la vie au père de Mandane, brilla dans tous les combats, tuant toujours, jamais blessé, enfin se fit si bien venir de Cyaxare, que celui-ci pria son sauveur d'aller à Ancyre distraire la princesse. Il lui donna donc cette lettre:

Cyaxare, roi de Cappadoce et de Galatie
à la princesse Mandane, sa fille.

« Celui qui vous rendra ma lettre m'ayant sauvé la vie, j'ai cru ne pouvoir vous apprendre plus agréablement le péril dont je suis échappé que par la même personne qui me l'a fait éviter. Et j'ai pensé ne pouvoir employer un moyen plus puissant pour l'arrêter auprès de nous, que les prières que je sais que vous lui en ferez. Fassent les dieux que tous mes capitaines lui ressemblent, et ne pouvant en faire mon sujet, tâchez du moins d'en faire mon ami. »

Commission délicate, et qui ne déplut pas, si l'on en juge par la grande douleur que Mandane fit publiquement éclater,

quand se répandit la fausse nouvelle de la mort d'Artamène. Mais ce n'était là que le premier et le plus mince déboire de nos deux amants. Alors seulement commencent leurs peines : Mandane est enlevée et tombe successivement aux mains de divers ravisseurs, que Cyrus passe son temps à punir. Et Mandane ne le laisse pas chômer : c'est d'abord le roi d'Assyrie qui s'allie à Cyrus quand sa captive lui est ravie, en barque, par Mazare, prince des Saces; puis c'est le tour du roi de Pont, qui se réfugia avec sa proie chez Crésus, roi de Lydie; de là, destruction du royaume de Crésus par Cyrus. Le roi de Pont eût été cruellement puni de sa félonie, mais cet habile homme se rendait invisible grâce à l'anneau de Gygès, qui lui sauva la vie ; il ne put empêcher que Mandane lui fût ravie par Aryante, frère de la reine Thomyris. Celle-ci aimait sans espoir le beau Cyrus, elle eut joie à retenir captive sa rivale, et à faire plonger devant elle dans une cuve remplie de sang une fausse tête de Cyrus. Pour comble de disgrâce, le véritable Cyrus fut lui-même fait prisonnier, et la jalouse Thomyris n'aurait pas manqué de faire poignarder les deux amants, si le bouillant Cyrus n'eût su désarmer le gardien de sa prison, terrasser et occire tous les Massagètes. Thomyris, étonnée de tant d'audace, n'eut que le temps de s'enfuir, et Cyrus rentra dans la ville d'Ecbatane avec sa Mandane retrouvée. Le jour du mariage, tous ses parents réunirent entre ses mains les royaumes qu'ils possédaient; ainsi fut accompli l'oracle qui épouvantait Astyage à la naissance de Cyrus, et qui assurait au jeune prince la monarchie universelle.



Si l'on veut rencontrer autre part que dans le *Grand Cyrus* un semblant de vérité historique ou d'observation, il faut le chercher ailleurs que dans les dix volumes de la *Clélie*, qui parurent successivement de 1656 à 1660, sous le nom de Georges de Scudéry, frère du véritable auteur. Les noms seuls sont historiques. L'action, étirée à perte de vue, conserve à peine l'unité nécessaire pour relier entre elles les histoires accessoires, histoire d'*Artemidore*, histoire de *Césonie*, his-

toire d'*Herminius et de Valérie*, histoire de *Themiste et de la princesse Lindamire*, histoire de *Cloranisbe et de Lisonice*, etc.

Le nombre des acteurs y est tel, qu'il faudrait, comme dirait Clélie, une Ariane, pour délabyrinther le réseau de leurs généalogies. Il faut saisir le moment précis où Aronce croit encore qu'il est le fils de Clélius et de Sulpicie; celui où il apprend qu'il n'est pas ce fils; celui où il découvre que Porsenna est son père, et Galérite sa mère; celui où Mézence ne connaît pas encore ce détail, et veut faire épouser Galérite par Aronce; il faut ne pas se perdre au milieu des amants de Clélie, distinguer les amants temporaires comme Sextus Tarquin qui la quitte pour Lucrèce, ou Horace qui la quitte pour Valérie; les amants perpétuels comme Adherbal ou Aronce: les amants coupables comme le roi Tarquin, sans cesse rappelé à la morale et au devoir par sa femme Tullie, dont Amilcar a soin d'entretenir la légitime jalousie. Quant à Clélie, bien qu'auprès d'elle la Célimène de Molière nous paraisse la plus dédaignée des jolies femmes, elle oppose victorieusement à de si nombreuses entreprises, une vertu qui serait problématique, sans l'assurance de l'auteur.

Chercher quelque souvenir des mœurs romaines au milieu de cette société serait aussi inutile que de chercher la Loire sur la carte du *Tendre*. Tous les personnages sont des gens du siècle de Louis XIV, et Mlle de Scudéry n'eut jamais l'intention de les habiller à l'antique. Tout le monde savait que c'était Louis XIV dans sa jeunesse, cet Alcandre « qui faisait présager qu'il serait un jour un des plus grands monarques »; Cléonine, dans son palais de Valterre, représentait Fouquet dans ses domaines de Vaux-le-Vicomte, et il n'est pas jusqu'à l'écureuil de ses armes qui n'y figurât; on reconnaissait aisément Scarron et sa femme dans Scaurus et Liriane; l'éloge du cardinal Mazarin n'y est nullement déguisé; on savait que Damo, la fille de Pythagore, avait beaucoup d'analogie avec Ninon de Lenclos, ainsi que Mme de Rambouillet avec la princesse des Léontins, et Mlle de Scudéry elle-même se complaisait à se donner pour l'original d'Arricédie, chez qui « une grande bonté, un esprit naturel, une agréable humeur suppléent aux avantages de la beauté, de l'âge ou de la fortune ».

Comment donc habiller et faire vivre à la romaine des personnes si connues, et contemporaines ? Aussi n'ont-ils rien de romain ni d'agreste. La princesse des Léontins tient un salon où l'on dessine des cartes de Tendre, et où l'on discute des maximes contradictoires : « Quand en amour la peine passe le plaisir, et que l'on reconnaît que le joug auquel on s'est soumis est trop pesant, il faut bien se dégager; mais on est toujours obligé à la discrétion, on ne doit jamais insulter l'autel sur lequel on a sacrifié, c'est bien assez de l'abandonner », ou : « Il faut n'avoir jamais connu l'amour pour croire qu'on puisse renoncer aux sentiments qu'une belle nous a inspirés. Qui cesse d'être amoureux ne l'a jamais été », etc...

Le farouche Brutus répond à la tendre Lucrèce qui donnait à lire à la société deux vers grecs de Phocilide traduits en latin :

> Qu'il serait doux d'aimer, si l'on aimait toujours !
> Mais, hélas ! il n'est pas d'éternelles amours,

par ce madrigal des mieux tournés, qui égaya Boileau :

> Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours,
> Et vous verrez qu'il est d'éternelles amours.

Le meurtrier de Tarquin excelle dans le genre doucereux, et Julie d'Angennes n'a jamais reçu couplets plus galants que Lucrèce :

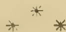
> Quand verrai-je ce que j'adore
> Eclairer ces aimables lieux ?
> O doux moments, ô moments précieux,
> Ne reviendrez-vous point encore ?

Quand on ne sait à quoi tuer le temps, on s'amuse aux petits jeux, et chacun est prié de dire ce qu'il désirerait le plus, et chacun proclame qu'il voudrait être aimé de la dame dont il est amoureux.

A part quelques faits généraux, qui tiennent bien peu au roman lui-même, il n'y a là d'historiques que des noms propres de gens ou de villes : mais ces appellations romaines n'ont pas plus de sens, que dans les ruelles des Précieuses, qui se débap-

tisaient pour s'appeler Arthénice ou Sapho, Cléomire ou Cornélie.

Clélie est l'éternelle reprise du même cliché : péripéties innombrables, que traverse un amant dévoué, à la recherche d'une maîtresse perdue, mais fidèle.



Dans l'*Ariane* de Desmarets, Néron aime sans succès une Syracusaine qui aime le Syracusain Mélinte. Ils se trouvaient tous deux à Rome : Ariane était venue rejoindre son ami tombé subitement malade. Néron ayant remarqué la belle, avait cru qu'il suffisait, pour la conquérir, de la charmer par des décorations dorées. Il fit orner, dans le temple de Diane, la salle des bains, le jour où Ariane vint s'y purifier. Le stratagème échoua. En vain avait-on préparé une scène magique d'apparitions. La plus belle comédienne de Rome devait se présenter sous les traits de Diane, et le favori de Néron devait apparaître, vêtu en dieu, pour donner des ordres célestes. Ariane entre au bain, et se trouve dans un décor d'opéra. Elle admire la richesse de la mise en scène, le lit dont les pentes étaient de pourpre brodée d'un ouvrage très riche, les gros tuyaux d'or qui se pouvaient ouvrir et fermer, de l'un desquels se tirait l'eau chaude, et de l'autre la froide, le buffet chargé de vaisselles d'or, enrichies de diamants, de rubis et d'émeraudes, les meubles pareils et quantité de linges pour servir au sortir du bain. Quand elle a promené sa vue sur toutes ces merveilles, tandis qu'elle fait ses ablutions, soudain apparaît, en musique, une déesse balancée par des nuages; elle annonce à la baigneuse qu'elle va lui envoyer un dieu. Le dieu ne tarde pas à se montrer, et lui ordonne de se livrer à Néron. Mais Ariane, en fille avisée, reconnaît le favori de l'empereur dans le faux dieu; elle se met à crier et se cache dans le lit. Le faux dieu appelle alors six amours, six forts gaillards, qui garrottent la baigneuse.

La prêtresse, qui ignorait tous ces apprêts, accourt, et pousse à la porte les amours, le dieu et la déesse. Le coup était manqué. Néron savait qu'Ariane irritée devait quitter prochai-

nement la ville de Rome : pour la surprendre avant son départ, il fit mettre le feu au quartier qu'habitait sa cruelle; si le feu se répandit sur toute la ville, il n'en put mais; telle fut la cause de cet incendie demeuré célèbre.



Un autre fait historique a fourni le sujet du *Pharamond* de La Calprenède (1661).

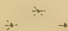
Si Pharamond fit campagne sur les bords du Rhin, c'était sans doute qu'il fallait délivrer la Gaule du joug des Romains. Mais il était attiré de ce côté par le voisinage de la belle Rosemonde, princesse des Cimbres, contre laquelle il était contraint de défendre ses frontières, et qu'il espérait captiver par sa hardiesse, sa valeur et ses hauts faits d'armes. Il fut si brave et si imprudent qu'il fut fait prisonnier, et que la reine, dans son admiration, lui rendit sa liberté. Si le mariage ne se fit pas, c'est qu'un autre tyran plus impérieux et plus puissant que l'amour, l'honneur, défendait à Rosemonde d'épouser l'assassin de son frère Théobald. Et le roman s'arrête là.

Pour le corser, chacun des guerriers qui entourent Pharamond a raconté ou fait raconter par son écuyer sa propre histoire, ce qui remplit très proprement sept gros volumes de huit cents pages chacun.

Pierre d'Ortigues de Vaumorière ramassa pieusement la plume des mains défaillantes de La Calprenède. A travers cinq nouveaux volumes, il sut mener à bonne fin les fiançailles du roi des Francs avec la reine des Cimbres.

La *Cassandre*, bien antérieure, (1642) du même La Calprenède, était le tableau modernisé de la cour d'Alexandre et de la smala de Darius. Ils sont tous polis, et raffinés, et galants, et doucereux, ces Asiatiques, tout comme on pouvait l'être à la Chambre Bleue. Alexandre, après la défaite de Darius dont il convoite la fille Statira, pousse le scrupule, avant de risquer sa demande, jusqu'à laisser s'écouler le temps légal du deuil, et « à feindre de passer deux ou trois heures par jour à pleurer avec elle dans le lugubre appartement ». Et quelle femme

distinguée que la reine des Perses, Sisigambis ! Et comme Lysimaque parle bien ! Quel gracieux mélange de honte et de plaisir chez Talestris, quand son amie Orithie lui dévoile qu'elle est un homme travesti, et qu'elle se fait reconnaître pour Oronte, refaisant ainsi la scène déjà vue, entre Astrée et Céladon! Généraux d'Alexandre ou femmes orientales, ils sont tous aimables et parfaits; ils imitent tous leur chef de file, le Grand Alexandre, partageant leur temps entre le soin de « fléchir une cruelle », ou « de ravir une faveur », et celui de « prodiguer les plus tendres soins de l'amour confiant, généreux et tranquille ».



Parallèlement à ces romans, où la réalité était déformée par le souci de l'idéaliser, de l'embellir, de l'orner de toutes les grâces de la galanterie la plus délicate, de l'étirer, et de lui donner une gracilité aristocratique et une élégance fuselée, — il paraissait des romans d'un tout autre genre, qui n'altéraient pas moins la vérité, mais pour l'épaissir, l'enlaidir, la ridiculiser, la bouffir par tous les procédés déformants de la caricature.

Leur étude, qui nous conduit jusqu'au royaume du Burlesque, nous fait sortir du cercle, du « rond » des Précieuses, pour passer dans le camp des bourgeois.

Ce sont les romans gais, grotesques, satiriques, dont trois types représentent complètement le genre et la nature : le *Francion* (1622), le *Roman Comique* (1651), et le *Roman Bourgeois* (1666).



Ouvrons d'abord le *Francion* de Sorel.

Veut-on savoir quel genre d'homme fut Charles Sorel ?

« C'est un petit homme grasset, avec un grand nez aigu, qui regarde de près, âgé de cinquante-quatre ans, qui paraît fort mélancolique et ne l'est point. » Tel est le signalement

que nous donne de lui son illustre ami Gui Patin, dans une lettre à Falconet, du 25 novembre 1653. Il nous dit, à la même date, dans une lettre à Ch. Spon, quel fut son caractère : « Il est homme de fort bon sens et taciturne ; il n' y a guère que moi qui le fasse parler et avec qui il aime à s'entretenir. Je ne suis point savant comme lui, mais nous sommes fort de même humeur et de même opinion presque en toutes choses ; il n'est ni bigot, ni Mazarin, ni Condé. Depuis le 4 juillet de l'an passé que nous perdîmes ce bon M. Miron qui était fort son ami, il ne m'en parle jamais que les larmes ne lui en viennent aux yeux, quoiqu'il soit bien stoïque. »

C'est bien l'homme qu'on s'imagine devant le portrait gravé par Michel l'Asne. Après l'homme, voici l'écrivain, que nous présente encore Gui Patin dans la lettre à Falconet : « Ce M. Ch. Sorel a fait beaucoup de livres français, entre autres *Francion*, le *Berger extravagant*, l'*Ophize de Chrysanthe*, l'*Histoire de France* et une *Philosophie universelle*. Il a encore plus de vingt volumes à faire, et voudrait bien que cela fût fait avant que de mourir, mais il ne peut venir à bout des imprimeurs. Il est fort délicat, et je l'ai souvent vu malade. Néanmoins, il vit commodément, parce qu'il est fort sobre. Il est homme de fort bon sens et taciturne, point bigot ni Mazarin ».

Complétons ces derniers renseignements, qui répètent les informations données à Spon, par ceux que nous fournit son rival Furetière dans le *Roman Bourgeois*. Il y maltraite son ancien ami (1) Charles Sorel, sous le nom transparent de Charroselles, dont il fait ainsi le portrait peu flatté :

« Ce nez qu'on pouvait à bon droit appeler son éminence, et qui était toujours vêtu de rouge, avait été fait en apparence pour un colosse ; néanmoins, il avait été donné à un homme de taille assez courte. Ce n'est pas que la nature eût rien fait perdre à ce petit homme, car ce qu'elle lui avait ôté en hauteur, elle le lui avait rendu en grosseur ; de sorte qu'on lui trouvait assez de chair, mais assez mal pétrie. Sa chevelure était la plus désagréable du monde, et c'est sans

(1) Furetière et Sorel, avant leur brouille, avaient commencé par échanger des aménités; celui-ci dans sa *Bibliothèque Françoise* (1664), celui-là dans sa *Nouvelle Allégorique* (1658).

doute de lui qu'un peintre poétique, pour ébaucher le portrait de sa tête, avait dit :

On y voit de piquants cheveux
Devenus gras, forts et nerveux,
Hérisser sa tête pointue,
Qui tous mêlés s'entr'accordans,
Font qu'un peigne en vain s'évertue
D'y mordre avec ses grosses dents.

« Aussi, ne se peignait-il jamais qu'avec ses doigts; et dans toutes les compagnies, c'était sa contenance ordinaire. Sa peau était grenue comme celle des maroquins, et sa couleur brune était réchauffée par de rouges bourgeons qui la perçaient en assez bon nombre. En général, il avait une vraie mine de satyre. La fente de sa bouche était copieuse et ses dents fort aiguës, belles dispositions pour mordre. Il l'accompagnait d'ordinaire d'un ris badin dont je ne sçais point la cause, si ce n'est qu'il voulait montrer les dents à tout le monde. Ses yeux gros et bouffis avaient quelque chose de plus que d'être à fleur de tête. Il y en a qui ont cru que, comme on se met sur des balcons en saillie hors des fenêtres pour découvrir de plus loin, aussi la nature lui avait mis des yeux en dehors, pour découvrir ce qui se faisait de mal chez ses voisins. Jamais il n'y eut un homme plus médisant ni plus envieux ; il ne trouvait rien de bien fait à sa fantaisie. S'il eût été du conseil de la création, nous n'aurions rien vu de tout ce que nous voyons à présent. C'était le plus grand réformateur en pis qui ait jamais été, et il corrigeait toutes les choses bonnes pour les mettre mal. Il n'a point vu d'assemblée de gens illustres qu'il n'ait tâché de la décrier ; encore, pour mieux cacher son venin, il faisait semblant d'en faire l'éloge lorsqu'il en faisait en effet la censure, et il ressemblait à ces bêtes dangereuses qui en pensant flatter égratignent ; car il ne pouvait souffrir la gloire des autres. Sa vanité s'était accrue par quelque réputation qu'il avait eue en sa jeunesse, à cause de quelques petits ouvrages qui avaient eu quelque débit. »

Cette page haineuse fournit à Sorel l'occasion de faire œuvre d'esprit. Il ne biffa pas, dans sa seconde édition de la

Bibliothèque française (1664), les éloges qu'il avait donnés à Furetière avant le *Roman bourgeois* (1666), et il feignit de ne pas se reconnaître dans Charroselles. Gui Patin avait raison : il était « homme de fort bon sens ».

Charles Sorel, sieur de Souvigny, était fils d'un procureur de Paris et se prétendait de la même famille que la fameuse Agnès. Nous avons vu que Gui Patin lui donne cinquante-quatre ans en 1653. D'autre part, Sorel dit de lui-même, dans sa nomenclature des livres attribués à l'auteur de la *Bibliothèque française* : « Il a fait ses premiers livres à dix-sept ans. » Or, les *Amours de Floris*, un de ses premiers ouvrages, datent de 1613. Il faut donc hésiter pour la date de sa naissance entre 1696 et 1699, selon que l'on veut croire Sorel ou Gui Patin. Il avait un oncle, Charles Bernard, qui fut historiographe du roi, et qui légua à son neveu en 1635, sa charge et ses manuscrits. Il vécut simplement et sobrement chez son beau-frère, écrivant beaucoup, et ne voulant pas s'abaisser à quêter des pensions en échange de dédicaces. Il est un des premiers hommes de lettres qui aient eu, en France, avant Lesage et Voltaire, le soin de leur dignité et le goût de leur indépendance. Il ne fréquenta pas les grands, qu'il n'a su ni voulu peindre. Quand sa charge d'historiographe lui fut enlevée, il se résigna, dédaigna les démarches, et se consacra aux lettres jusqu'à sa mort. Il mourut le 8 mars 1674, laissant un bagage considérable d'œuvres dont la postérité n'a pas voulu.

A part le *Francion*, et, si l'on veut, le *Berger Extravagant*, que feuillettent encore les curieux, qui se soucie ou se souvient aujourd'hui, soit des études historiques commencées par l'oncle et terminées par le neveu, soit — pour ne plus nommer les œuvres que j'ai déjà citées, — du traité des *Talismans*, ou la *Maison des Jeux où se trouvent les divertissements d'une compagnie par des narrations agréables et par des jeux d'esprit*, soit du *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, soit de la diatribe *De l'Académie Française établie pour la correction et l'embellissement du langage, et si elle est de quelque utilité aux particuliers et aux publics* (1654), soit de la *Description de la grande isle des portraitures*, soit de la *Relation de ce qui s'est passé au royaume de Sophie*,

soit du *Rôle des présentations faites aux grands jours de l'éloquence française*, pour abréger considérablement la longue liste, d'ailleurs incomplète, qu'a faite des ouvrages de Sorel le P. Niceron dans ses *Mémoires* ?

Peu d'auteurs ont autant écrit que Sorel, et peu ont eu autant que lui la pudeur de leur abondance. Il considérait, ou plutôt on considérait de son temps ces exercices littéraires et satiriques comme indignes d'occuper sérieusement un honnête homme et un historiographe de France. Il se crut obligé de désavouer la plupart de ses œuvres ; c'est ainsi qu'il signa Delisle son livre *Des Talismans*, et rendit Moulinet du Parc responsable d'abord des *Amours de Floris et de Cléontine*, où un personnage s'appelle déjà Francion, puis de *Francion*.

C'était, dans ce dernier cas, lui faire un précieux présent.

Il a existé un écrivain, nommé Nicolas de ou du Moulinet, sieur du Parc, à qui Sorel attribue les *Agréables Diversités d'Amour, contenant cinq histoires de ce temps sur les aventures de Chrisaure et de Phinimène* (1), les *Fidèles Affections*, et à qui il faut peut-être attribuer aussi les *Facétieux Devis* (2).

Mais la question de l'authenticité du *Francion*, à vrai dire, n'en est pas une, et pour la poser, il faut accorder aux dénégations de l'auteur une foi un peu bien naïve. On n'est jamais trahi que par les siens, et Sorel l'a été par son meilleur ami, le seul « qui le faisait parler ». Gui Patin. S'il ne suffisait pas d'une preuve aussi évidente que l'attestation donnée à deux reprises par l'illustre médecin, et quand il écrit le 25 novembre 1653 que Sorel a fait beaucoup de livres « entre autres *Francion* », et quand il répète le 14 juin 1657 : « Sorel, l'auteur du *Francion* » ; s'il fallait, après cet aveu péremptoire et autorisé, un plus ample informé, on pourrait encore constater, dans sa *Bibliothèque Française*, l'embarras perfide de son désaveu, la complaisance paternelle de ses éloges, la chaleur de la défense, l'orgueil mal dissimulé avec lequel il nous fait confidence des mérites et des succès de ce livre, et de ses soixante impressions à Paris, à Rouen, à Troyes et en d'autres lieux, et de ses traductions, qu'il rappelle souvent, « en an-

(1) Paris, J. Millot, 1614.
(2) Paris, J. Millot, vers 1612.

glais, en allemand, et en quelques autres langues ». Faut-il ajouter que ses contemporains n'eurent aucun doute à cet égard ? Quand Pellisson apprend, par une indiscrétion, quel est le véritable auteur de la satire dirigée contre l'Académie : *Rôle des présentations faites aux grands jours de l'éloquence française*, il nomme « l'Auteur du *Francion* et du *Berger Extravagant* », et ce n'est pas Moulinet qui a écrit le *Berger*.

Le désaveu était passé chez Sorel à l'état d'habitude, et l'on pourrait dire de chacun de ses ouvrages ce que l'abbé d'Artigny dit du *Rôle:* « Sorel s'explique d'une manière si embarrassée qu'on ne sait point s'il adopte cette satire, ou s'il la désavoue » (1). Enfin, il serait étonnant qu'on ne retrouvât pas dans le *Francion* les préoccupations favorites de son auteur : aussi les y retrouve-t-on, et elles achèvent de signer l'œuvre.

Celui qui a écrit le *Rôle des présentations* (1630), le *Discours sur l'Académie* (1654), la *Relation de ce qui s'est passé au royaume de Sophie depuis les troubles excités par la rhétorique et l'éloquence* (1659), ne pouvait écrire un livre de l'importance du *Francion* sans s'y préoccuper des questions de réformes, d'assemblées littéraires, de travaux relatifs à la langue, à l'orthographe, qui remuaient déjà en 1622 l'opinion et le monde des lettres, quelques années avant la fondation de l'Académie, — qui se tenait, en 1631, à l'abbaye de Saint-Victor, et que réorganisa le cardinal de Richelieu. Chez le libraire de la rue Saint-Jacques, nous prenons part à toutes les querelles littéraires du temps, au cours desquelles sont débattues les questions des néologismes, des rimes, de la construction des phrases, de l'orthographe, dont on voulait déjà qu'elle fût phonétique : « Il faut retrancher de notre orthographe les lettres superflues; il est certain que l'on a parlé avant que de savoir écrire, et que par conséquent, l'on a formé son écriture sur sa parole et cherché des lettres qui, liées ensemble, eussent le son des mots. Il m'est donc avis que nous devrions faire ainsi, et n'en point mettre d'inutiles; car, à quel sujet le faisons-nous ? Me direz-vous que c'est à cause que la plupart de nos mots viennent du latin ? Je vous répondrai que c'est là une occasion

(1) *Nouv. Mém.*, VI, 194.

de ne le suivre pas : il faut montrer la richesse de notre langue et qu'elle n'a rien d'étranger. Si l'on vous faisait des gants qui eussent six doigts, vous ne les porteriez qu'avec peine, et cela vous semblerait ridicule. Il faudrait que la nature vous fît à la main un doigt nouveau, ou que l'ouvrier ôtat le fourreau inutile; regardez si on ne ferait pas ce qui est le plus aisé ».

Francion s'intéresse vivement à ces projets qu'il approuve ; et quand il en vient à songer à leur application, il prévoit et il annonce la fondation prochaine d'une compagnie chargée de les élaborer officiellement, et de répandre au nom du roi les réformes nouvelles parmi tout le peuple. « Il faut faire une chambre nouvelle des auteurs français pour représenter aux autres l'utilité de ces opinions, et persuader au roi qu'il les doit faire embrasser par tous ses sujets. » Douze ans après, la fondation de l'Académie Française réalisait ce projet.

Un dernier trait reste à marquer. Lorsque Francion s'entretient avec ses amis de ses projets littéraires, — dans tout ce long discours du livre XI qui est véritablement la préface du livre et le manifeste littéraire de Sorel, — il fait une sortie contre les plates dédicaces dans lesquelles les auteurs quémandaient des pensions en échange de leur adulation. Il appartient à Sorel de protester contre cette humiliation au nom de la dignité des gens de lettres, lui qui méprisa les grands, ne leur demanda rien, et aima mieux perdre sa charge que de se soumettre aux humiliantes bassesses de la cour. Sauf un livre de première jeunesse, l'*Orphize de Chrysanthe*, dédié à Mgr de Baradat, Sorel n'a jamais daigné offrir à personne la dédicace de ses ouvrages. Il charge son héros de lancer toutes ses invectives contre cet usage mortifiant ; lorsque Francion se fait auteur, il dédie son livre *aux grands* pour leur dire mille sottises ; quant à Sorel, il dédie son roman à Francion lui-même, comme étant seul digne d'une pareille faveur. Ainsi l'on retrouve clairement dans l'œuvre le caractère de l'homme, sans qu'il soit permis d'hésiter entre les noms, là où Moulinet n'a rien à faire, quand tout dénonce et désigne Sorel.

Il nous renseigne, dans l'*Avis aux lecteurs*, sur l'édition de son ouvrage, dont les sept premiers livres parurent en 1622.

La seconde, plus complète, en a onze : la première édition complète en douze livres est de Paris, chez P. Billaine, 1628. Le titre fut d'abord *Histoire Comique de Francion, fléau des vicieux* (1622), puis *La vraie histoire comique de Francion*, qui est souvent comique, et dont ce n'est pas un mince éloge de pouvoir dire à cette date, qu'elle est, sinon toujours vraie, du moins quelquefois vraisemblable.

Ceux-là, — et ils sont nombreux, — qui ont vu dans le *Francion* le premier de nos romans de mœurs, en ont singulièrement surfait et faussé la portée, pour avoir assigné l'importance d'une manifestation éclatante à ce qui est une ébauche encore imparfaite. Il s'en faut de beaucoup que nous trouvions ici la vraisemblance et les qualités d'observation qui font le charme du *Gil Blas de Santillane* par exemple, et quand M. Veckenstedt, et quand M. Hönncher reconnaissent dans les romans de Sorel l'original de celui de Lesage, ils ne marquent pas assez la prodigieuse distance qui les sépare. Nous n'en sommes pas encore à cette reproduction fidèle de la vie, qui fait de Gil Blas un type vivant et vrai. Nous sommes à l'aurore du roman de mœurs. Entre Sorel et Balzac, comme entre deux extrêmes, s'espacent des tentatives dont la plus efficace fut celle de Lesage. Il manque encore à Sorel d'avoir évité le grossissement de la caricature et les bouffissures de la charge. Ni les aventures, ni les caractères n'ont cette apparence d'authenticité que les romans prendront seulement plus tard. Les ridicules séances de Valentin au fond de sa cuve, les pendaisons grotesques des voleurs arrêtés dans leur chute aux grilles des fenêtres par le fond de leurs chausses, les mystifications bouffonnes du faux roi de Pologne, les plaisanteries indiscrètes de Francion, la sotte crédulité de ses dupes, ses rêves, ses aventures de gentilhomme et de bouvier, sont mieux faites pour dilater à tout prix la rate du lecteur et pour dauber sur le compte de quelques contemporains, que pour nous présenter un tableau fidèle des mœurs humaines et une peinture de la société. Tant d'imaginations cornues et de billevesées lui font un peu perdre le bénéfice des scènes naturelles et des portraits véritablement humains qu'il a su composer. Car, si l'on fait une fois la part des exagérations et des extrava-

gances, il demeure vrai qu'il y a dans ce livre les premiers éléments de l'observation fidèle et du réalisme, tel que nos romanciers l'entendent. Ce n'est pas, certes, le côté le moins intéressant et le moins neuf de l'œuvre, de voir l'auteur protester contre les divagations auxquelles les romanciers avaient habitué le public. Il a eu l'intuition, sinon le secret de la peinture exacte, et ne fût-ce qu'à ce titre, Sorel a droit à une place considérable dans l'histoire des antécédents, qui ont préparé et réalisé le roman de mœurs.

S'il s'insurge contre les romans de chevalerie et les pastorales à la mode, dont il reprendra le procès dans le *Berger Extravagant*, c'est qu'il n'y trouve pas le naturel et la vérité. La gentille Joconde, occupée à lire « un livre où il est traité des amours des bergers et des bergères », déclare : « Je me plais fort en la vraisemblance et je n'en saurais trouver en pas une histoire que je puisse voir dedans un tel livre. Il y a bien de l'apparence : les bergers sont ici dedans philosophes, et font l'amour de la même sorte que le plus galant homme du monde (1) ». Nous savons bien que Francion aime trop Joconde pour n'être pas de son avis, et que Sorel estime trop Francion pour ne pas penser comme lui. Lorsque Hortensius s'autorise des romans pour affermir ses convictions, ce personnage ridicule fait à son insu la plus mordante satire de ses autorités. « Voyez dans tous les romans les belles reconnaissances qu'il y a. Chariclée croyait être fille de prêtre, et l'on trouva qu'elle était fille de roi. Je m'imagine qu'ainsi, ma vie n'étant tissue que de merveilles, je serai enfin reconnu pour le fils de quelque grand prince. L'on apportera mon berceau, mes langes, mes bandelettes et quelque hochet garni de pierreries, qui fera foi de la noblesse de ma race. » Des protestations de ce genre étaient rares à une époque où l'on aimait ces événements merveilleux, dont le goût subsistera encore jusqu'aux comédies de Molière et même jusqu'à *Athalie*.

Sorel eut la sagesse d'être d'un autre avis. Il exprime, l'un des premiers, cette théorie qui depuis a fait du chemin : « L'histoire véritable ou feinte doit représenter les choses au

(1) Livre X.

plus près du naturel, autrement c'est une fable qui ne sert qu'à entretenir les enfants au coin du feu » (liv. X). Il conseilla de diminuer la part de la convention aussi bien dans la forme que dans les sujets des romans. Deux cents ans avant Victor Hugo, cent ans avant Diderot, il protesta en faveur des humbles, qu'ils fussent des personnes, ou des mots.

Ecoutez cette déclaration de principes, bien surprenante en 1622 : « N'est-il pas vrai que c'est une très agréable et très utile chose que le style comique et satirique ? L'on y voit toutes les choses dans leur naïveté. Toutes les actions y apparaissent sans dissimulation, au lieu que dans les livres sérieux il y a de certains respects qui empêchent de parler de cette sorte, et cela fait que les histoires sont imparfaites et plus remplies de mensonge que de vérité. Que si l'on est curieux du langage, comme en effet l'on le doit être, où le peut-on considérer mieux qu'ici ? Je pense que dedans ce livre on pourra trouver la langue française tout entière — cette idée devenue banale est à sa date fort imprévue — et que je n'ai point oublié les mots dont use le vulgaire, ce qui ne se voit pas partout, car dans les ouvrages trop modestes l'on n'a pas la liberté de se plaire à cela, et cependant ces choses basses sont souvent plus agréables que les plus relevées (liv. X) ». On ne saurait trop arrêter l'attention sur cette page, qui fait de Sorel un précurseur conscient du réalisme au XVII[e] siècle.

Ce serait une erreur d'assigner une date récente à la théorie réaliste : ce courant circule déjà sous les substructions de notre littérature classique. Boileau s'est moqué des gens qui en abusaient : il en use lui-même, et je ne sache rien de plus réaliste que son *Repas ridicule*, cette soupe au jus de citron avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus, ces lapins qui sentent encore le chou, ces verres mal rincés, ou ces ris de veau aux champignons, si ce n'est les chats, les coqs, les serruriers, les chiens, les couvreurs, les ruisseaux grossis qu'on passe sur deux pavés, et les autres embarras de Paris. Les poètes épiques ne détestèrent pas cette note, ce que Boileau appelle les « basses circonstances ». Quand Saint-Amant envoie son *Moïse sauvé* à travers la mer Rouge, et que les poissons le regardent passer, Perrault trouve contre Boileau le détail joli

et pittoresque (*Parallèle*, III). Saint-Amant avait le sens de l'observation et du détail curieux, soit qu'il décrive un enfant jouant sur la plage et venant montrer à sa mère les cailloux qu'il ramasse, soit qu'il nous représente une ruine où le plancher s'est effondré dans la cave,

> Que la limace et le crapaud
> Souillent de venin et de bave!

Le réalisme de la *Pucelle* est ridicule par l'expression et la place qu'on lui donne, mais il existe. Quant à La Bruyère, on se rappelle ces portraits si crument burinés : Gnathon à qui, quand il mange, le jus et les sauces dégouttent du menton et de la barbe, et M*** qui a le teint verdâtre, qui est sujet aux coliques néphrétiques, et qui fait bâtir dans la rue*** une maison en pierres de taille. On se rappelle aussi la page des paysans penchés sur la terre, qui est vigoureuse comme une toile de Millet, et le pâturage la nuit, en pleine campagne (*du Souverain*), et l'étonnante guerre des chats (*des Jugements*), et ce tableau si pittoresque : « Déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues du palais, les astres brillent au ciel et font leur course; toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres; nous reposons aussi, tandis que le roi, retiré dans son balustre, veille sur nous ». (*Disc. à l'Acad.*) N'est-ce pas un bel effet de soir ? M. Taine a fait honneur à La Bruyère de cette innovation ingénieuse, qui consistait à attirer l'attention du lecteur par des peintures réalistes. « Nommer les choses par leur nom, parler de peintres, de vitriers, de contrats, des objets les plus bas et les plus populaires, c'est là un prodige dans un siècle où les convenances étaient impérieuses. Les traits généraux sont vagues, et pour maîtriser l'attention du lecteur, La Bruyère, comme Balzac, est obligé de le toucher au vif par des traits particuliers. » (*Nouv. Ess. de crit. et d'hist.*) Cela est vrai; mais bien avant Balzac et avant La Bruyère, il faut nommer, je ne dis pas Furetière, je ne dis pas non plus Scarron, mais bien Sorel qui a voulu incliner la littérature vers le réalisme de parti pris, après réflexion, en pleine conscience des avantages et de la nouveauté de cette théorie.

Il y a une page intéressante des *Caractères* où La Bruyère

invite les écrivains à détourner leur observation des « hommes polis » et de l'aristocratie, pour la porter vers le bas peuple. « Celui qui se jette dans le peuple ou dans la province y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutait pas. » (*De l'Homme.*) Le *Francion* est l'application anticipée de ce précepte, que nos plus récents réalistes ont porté à ses dernières conséquences, sans le mener plus loin que n'avait déjà fait Sorel. Quand il déclare : « Nous avons dessein de voir une image de la vie humaine », il exagère tout juste autant que nos naturalistes quand ils ont prétendu imiter la vie, dont ils ne connaissaient qu'un côté. Il a vu et dépeint la société par ses dessous. Il s'en tient aux trivialités qui l'amusent. Son idéal pose sur la terre. Quand Francion fait mine d'abréger le conte de ses aventures picaresques, son interlocuteur se désole : « Comment, monsieur, dit le seigneur bourguignon, est-ce ainsi que vous me privez cruellement du récit de vos plus plaisantes aventures ? Ignorez-vous que ces actions basses sont infiniment agréables, et que nous prenons même du contentement à ouïr celles des gueux et des faquins comme de Guzman d'Alfarache et de Lazaril de Tormes » ? Cette complaisance pour les réalités vulgaires, grossières ou obscènes fait de Sorel un naturaliste intrépide. Francion est, par endroits, plus crapuleux que les études de nos observateurs les plus endurcis. Son auteur ne dépeint pas l'aristocratie, qu'il semble mal connaître ; ses gentilshommes sont des aventuriers, et ses héros, des paysans, des concierges, des débauchés, des tire-laine, des aubergistes, des sbires et des drôlesses. Il nous maintient de propos délibéré, et par réaction contre d'Urfé, dans le « bas peuple » et les « basses circonstances ».

Comme s'il était encore mal satisfait d'avoir ainsi opposé la peinture du populaire aux rêveries dorées des romans métaphysiques, il semble qu'il ait eu l'idée d'un genre intermédiaire qu'ignora tout le XVIIe siècle, que défendront Diderot et Beaumarchais ; et ceux-ci paraîtront avoir découvert la peinture de la vie bourgeoise, quand avant eux Lesage l'avait déjà tentée, et quand Sorel l'avait déjà conseillée. Lorsque Beau-

marchais écrivit son drame financier des *Deux Amis*, il s'essayait dans la peinture jusqu'alors délaissée des « conditions », c'est-à-dire des professions, dont il était déjà question dans *Gil Blas* ou dans *Turcaret*, et dont, bien auparavant, Sorel pressentait qu'on pourrait tirer des situations intéressantes. Il faut noter et retenir ce projet que Sorel glisse timidement dans les statuts de l'académie polonaise, comme s'il n'osait en assumer la responsabilité. Le passage est surprenant, comme toutes les idées nouvelles que l'avenir doit réaliser et consacrer : « On n'a vu encore des romans que de guerre et d'amour, mais l'on en peut faire aussi qui ne parlent que de procès, de finance ou de marchandise. Il y a de belles aventures dans ce tracas d'affaires, et personne que moi ne s'est encore imaginé ceci (Liv. XI) ». Cette conception, avec laquelle nos romanciers nous ont familiarisés, devait déconcerter une société dans laquelle les bourgeois et les commerçants étaient considérés comme indignes d'occuper l'attention des littérateurs, à moins que ce ne fût pour être ridiculisés dans des pochades, ou pour recevoir la bastonnade sur les tréteaux de la scène. On ne saurait laisser inaperçue cette petite revendication du droit, pour la bourgeoisie, de fournir des sujets aux auteurs sérieux. Elle n'obtiendra satisfaction qu'au siècle suivant, quand la société, aussi bien que la littérature, devra faire aux bourgeois une place plus large; mais Sorel conserve, de ce fait, une vague apparence de précurseur et de champion des humbles, qu'il a décrits avec complaisance et bonheur, et qu'il semble avoir voulu consoler ou venger en osant faire imprimer cet audacieux axiome : « Un roi n'est rien, qu'un serf honorable (Liv. XI) ».

Car on entend, dans l'œuvre de Sorel, un de ces échos des revendications sociales qui n'ont cessé de gronder sourdement en France du XVIe au XVIIIe siècle, et il arrive parfois à Francion de dicter d'avance ses plus audacieux manifestes à Figaro lui-même : « Vous semble-t-il que je me doive humilier devant une infinité de gens qui sont tenus de rendre grâces à la fortune de ce qu'elle leur a donné des richesses pour couvrir leurs défauts ? Celui qui est paysan et qui vit fort bien en paysan me semble plus louable que celui qui est né gentilhomme

et n'en fait pas les actions : tellement que, ne prisant chacun que pour ce qu'il est et non pas pour ce qu'il a, j'estime également ceux qui ont la charge des plus grandes affaires et ceux qui n'ont qu'une charge de cotrets sur le dos, si la vertu n'y met de la différence ». (*Ibid.*)

C'est par la peinture des petites gens que le *Francion* est demeuré le tableau le plus animé des basses classes au XVII[e] siècle. On y trouve toute une suite de scènes et de portraits qui ont la saveur des anciennes estampes populaires. On croirait feuilleter un album d'eaux-fortes, vigoureusement creusées, comme celles d'Abraham Bosse. On revoit tout le vieux Paris dans son pittoresque entassement, de l'Arsenal au Palais, du Puits Certain et de la rue Saint-Hilaire à l'Ecole du Décret et à la rue Saint-Jean-de-Beauvais; nous parcourons les ruelles étroites et sombres que surplombent les étages et les tourelles en encorbellement, et qu'éclairent mal les lanternes fumeuses pendues à leur poulie; nous nous mêlons à la foule des badauds qui se bousculent au bas des tréteaux de Tabarin et de Carmeline; nous suivons à la piste les tire-laine qui écument les presses, les spadassins qui se gardent du guet, les sergents qui sont de connivence et de moitié dans les opérations des filous qu'ils surveillent; nous pénétrons dans les maisons interlopes qui sont à la fois le rendez-vous, l'entrepôt et le champ d'action de ces bandes de ruffians : obscurs repaires aménagés pour le guet-apens et la débauche. Nous écoutons sur le Pont-Neuf, devant les Augustins, le dentiste italien qui arrive à cheval, vêtu d'une casaque fourrée, un manteau de taffetas par-dessus, un cordon de chapeau fait avec des dents enfilées ensemble, et qu'entourent aussitôt les crocheteurs, les laquais, les marchandes de cerises et les vendeurs d'almanachs. Nous flânons le long des boutiques de la galerie du Palais devant les bouquinistes, les parfumeurs, les modistes, dont les poupées habillées ornent la devanture. Nous nous promenons auprès des guichets du Louvre, où l'insolence des pages, redoutables aux bourgeois, égaye les passants. S'il y a ballet royal, nous nous mettons à la queue dans la rue, et nous nous amusons des quolibets et des réflexions qu'échangent les gavroches du temps. Si nous remon-

tons vers la rue Saint-Jacques, nous visitons les plus célèbres officines de la librairie, nous y croisons les célébrités du jour, et nous avons la primeur de ce qui s'imprime. Nous pénétrons, rue Saint-Etienne des-Grès, dans le collège de Lisieux, nous revivons toute la vie des écoliers et des régents au début du XVIIe siècle. Si de l'Université nous allons au Palais, nous entrons dans l'antre de la chicane et on nous fait des gens de justice une portraiture qu'il faut mettre au rang des plus célèbres satires dont la magistrature ait fait les frais, de Rabelais à Beaumarchais.

Le coin de rue, l'échoppe, le cabaret, le carrefour, les quais, les cours ou promenades, la vie dehors, voilà tous les motifs bien curieux que le *Francion* nous a conservés. N'y cherchez pas des peintures de la vie de famille ou des scènes d'intérieur; ses héros sont comme leur cadet *Gil Blas*, tant soit peu « picaros », et ils vivent moins chez eux que sur le pavé ou à la taverne : c'est ce qui les rend à nos yeux si pittoresques. Ils nous transportent dans le vieux et noir Paris de 1620, le Paris qu'on retrouve dans les dessins d'Israël Silvestre et les gravures de Gabriel Perelle ou de Colignon, et dont Claude Le Petit, Berthod, Colletet et Boileau nous ont si joyeusement conté les embarras, les tracas, les cris, les rumeurs, les amusements et les dangers.

Francion ne nous maintient pas dans l'intérieur de Paris, dont nous franchissons les barrières à sa suite. Il nous mène en province, aux eaux, où il trouve moins de maladies que d'intrigues galantes, et surtout en pleine campagne, au milieu de ses chers paysans, à qui il paraît avoir porté un intérêt qui, à cette date, est une originalité, puisqu'il étonnera encore et passera pour hardiesse quand La Bruyère et Racine plaindront la misère du peuple. Sorel décrit avec bonhomie les mœurs des villageois, leurs curiosités bavardes, leurs caquets, leurs quolibets, leur naïveté crédule, leurs fêtes champêtres, leurs galanteries gauches et leurs compliments maladroits qu'ils débitent d'un air embarrassé, le regard fixé à terre, les pieds joints, en tournant dans leurs doigts les bords de leur chapeau. Il connaît et il déplore leurs misères, quand le seigneur du château les rançonne de chevaux et de vivres, les bat,

leur fait payer l'amende s'ils ont ramassé quelques bûchettes autour de son bois, et n'a d'autre souci que de ne les pas ruiner au point de n'avoir plus ensuite de quoi rapiner.

Le réalisme, en général, est mélancolique. L'étude des misères humaines et des bas côtés de la vie engendre l'amertume, le dégoût et la tristesse. *Francion*, qui n'y regarde pas de si près, ne donne pas cette impression pénible, et si nous ne savions d'ailleurs que Sorel était d'humeur mélancolique, nous ne pourrions le soupçonner par son livre. Son héros, comme Estebanille Gonzalès, est un garçon de bonne humeur; son histoire est intitulée histoire comique, et ses premières lignes sont : « Nous avons assez d'histoires tragiques qui ne font que nous attrister; il en faut maintenant voir une qui soit toute comique ». Cette gaîté est divertissante, mais elle rabaisse un peu la portée de l'œuvre, d'où toute philosophie est absente. Malgré le souci constant qui perce à chaque page de faire œuvre utile et de contribuer à l'éducation des hommes, ces leçons ne dépassent pas le niveau d'une morale peu élevée dont l'intérêt et l'utilité sont les fins. C'est un enseignement discutable, celui où l'on nous expose toutes les astuces et toutes les gredineries pour nous en inspirer l'horreur après nous avoir amusés par leur spectacle. Pareil au moine qui récite son *meâ culpâ* en s'enivrant chaque jour dans la distillerie du couvent, Sorel prodigue les sermons et les préceptes à la suite des récits licencieux qu'il se permet. Outre qu'il n'a pas très bonne grâce à s'abriter derrière le « bien en soi » pour égrener des gravelures, son enseignement manque d'efficacité parce qu'il n'a ni élévation, ni idéal. Ce sont des conseils pratiques qui nous mettent en garde contre le mal, à cause des inconvénients qui en résultent, comme le prouvent ses exemples. Aucun grand problème ne trouble tous ces raisonneurs, aucune grande idée ne traverse, comme un éclair furtif, ce livre prosaïque qui nous maintient en pleine boue, dans la demi-obscurité des dessous de la société. Malgré tout, c'est un défilé amusant de gentilshommes à rapière, de sbires à grosse moustache, de régents en robe à grandes manches, d'écoliers débraillés qui ont « la toque plate, le pourpoint sans boutons attaché avec des épingles ou des aiguil-

lettes, la robe toute délabrée, le collet noir et les souliers blancs », de malades aussi usés « que la marmite des Cordeliers », de bourgeois vêtus de noir, de bateleurs dont les deux bas sont de couleur différente, de soldats qui, ayant vendu leur mousquet, ne rapportent que leur fourchette, et s'en vont, après les guerres, vendre des drogues dans les villages en soufflant dans une trompette. Puis voici, au cabaret ou dans la boutique du libraire, les auteurs, envieux et vaniteux, bruyants et querelleurs, les mêmes, déjà, que Mercier appellera « des futailles » d'autant plus sonores qu'elles sont plus vides.

Sans doute, ce n'est point encore la précision consciencieuse de nos descriptifs. Si quelques physionomies sont bien vivantes, on voudrait souvent plus d'étude dans l'indication de leur costume, de leur allure, de leur air; on désirerait surtout, derrière leur groupe pittoresque, un décor et pour ainsi dire, une toile de fond, où les lignes ne demeurassent pas en gris, ou même en blanc.

Quand l'action se déplace et voyage de Paris aux eaux, ou de la Bourgogne à Rome, sans l'avis de l'auteur, il nous serait impossible de nous douter que nous avons quitté le Pont au Change. Pas un trait, pas un détail de couleur locale ne nous avertit que nous traversons les Alpes, ou que nous sommes en vue du Quirinal. Sorel n'en est pas encore à soigner le décor. Il s'en explique pendant un voyage de Francion : « Je ne veux point vous dire s'il passa des rivières ou des montagnes, s'il traversa des villes ou des bourgades : je ne suis pas en humeur de m'amuser à toutes ces particularités; vous voyez que je ne vous ai pas seulement dit en quel lieu Nays était aux eaux, si c'était à Pougues ou autre part; je ne vous ai point appris le nom de la forteresse où Francion fut prisonnier, ni celui du village où il fut berger ni aussi celui de la ville où demeurait Joconde. C'est signe que je n'ai pas envie que vous le sachiez puisque je ne le dis pas, et que l'on ne s'aille pas imaginer que ce soit une faute de jugement si je ne mets pas tout ceci. » Il ne met rien en vérité, mais il serait injuste de méconnaître chez lui le souci naissant de la reproduction exacte et de la précision. S'il demeure vague, il en a cons-

cience et il s'en excuse. Il montre la voie, sans s'y engager.

S'il néglige de nommer les pays, s'il laisse le paysage s'estomper dans une brume confuse et indistincte, le satirique au contraire attire à la pleine lumière des premiers plans ses personnages. C'est tout au plus s'il déguise leurs noms; mais leurs aventures, qui sont des commérages du jour, ne laissent aucun doute sur leur identité. Il n'a certainement pas nui au *Francion*, pour son succès immédiat, d'être un roman à clé. La malice humaine a toujours des encouragements pour ces sortes d'ouvrages. Le livre entier semble dirigé contre les précieux, les diseurs de phœbus, les beaux causeurs de salon que nous rencontrons chez Luce, les épistoliers délicats et à la mode; on y trouve du plus important de tous, de Balzac, une caricature démesurément bouffie et méconnaissable sous les traits grotesques du pédant Hortensius. Tallemant des Réaux nous raconte à propos de Racan, de Bois-Robert, de La Mothe le Vayer, de Maillet, de Neufgermain, de Dulot, d'Alary et de tant d'autres, les mêmes anecdotes qui, dans le Francion, sont mises au compte de personnages dont les pseudonymes, quelquefois collectifs, sont assez transparents, Musidore ou Saluste, Mélibée ou Collinet.

A vrai dire, si l'on cherchait dans le Francion un tableau complet de la société, on serait déçu. Si Sorel a dépeint et ridiculisé certaines classes, certains travers, s'il a poursuivi avec un acharnement comique les précieux de son temps et le goût à la mode des bergeries enrubannées, les gens de robe, les auteurs, on ne voit pas par contre qu'il ait jamais songé à représenter ou à critiquer les gens de théâtre par exemple, ou les médecins. L'ami de Gui Patin a respecté la Faculté. Mais il est fort curieux de constater la franche animosité dont il ne songe pas à se cacher, et qu'il porte contre les gens de finance. Quand Sainte-Beuve écrivait à propos de *Turcaret* et de la satire des traitants, qu'avant Lesage cette veine était encore intacte au théâtre, il oubliait trop facilement M. Harpin, Harpagon, toute la comédie italienne; et si l'on pensait qu'il en fut de même dans le roman, on aurait tort de mal se rappeler les financiers de Sorel. Ce sont gens que Francion tient en profond mépris, qui doivent leurs succès à leur argent

plutôt qu'à leur personne, et sur lesquels il n'est pas rare de l'entendre prononcer des jugements aussi sommaires que sévères : « Il n'a aucun mérite, puisqu'en un mot ce n'est qu'un financier ». Les traits dont Sorel dessine leur physionomie sont les moins flatteurs : la couardise en est un. Celui que Bajamond provoque en duel refuse de se battre et ne marchande pas les excuses: « Qu'il s'imagine que je me suis vu l'épée à la main contre lui et qu'il m'a mis par terre, qu'il l'aille publier partout, je l'avouerai ». Un autre, nommé Chastel, nous donne la mesure de leur distinction, quand il contemple dans un miroir autre chose que son visage. Il faut retenir toutes ces épigrammes, qui reculent beaucoup plus loin qu'on n'a coutume de le faire les premières escarmouches des lettres contre l'argent.

L'influence considérable que ce roman exerça sur son époque, et même, à distance, sur les générations suivantes, est constatée par le nombre incalculable des réminiscences, allusions ou imitations qu'il a fait naître. S'il est peut-être excessif de penser qu'Edgar Poë a pu y trouver la première idée du crime de la rue Morgue, dans les tours anonymes que joue à Francion le singe de son voisin, il est assuré que Lesage avait lu et étudié ce roman dont on a pu croire que Gil Blas était une lointaine copie (1)! La peinture et la satire des gens de justice y est vive, acerbe et précise: on ne voit guère que Beaumarchais qui leur ait décoché des pointes aussi acérées et qui ait aussi impitoyablement flagellé leur avidité, à ce point qu'on ne peut lire les *Mémoires* contre Guzman sans songer au *Francion*, qui leur servit peut-être de modèle (notamment liv. III et XII). Avant Boileau, Hortensius a rêvé d'aller conquérir les « palmes idumées »; et au contraire du célèbre satirique, Sorel déclare : « J'aime mieux perdre mes bons mots que mes amis ». (liv. VIII). Boileau en a fait un vers. Comment ne pas soupçonner où Pascal a pris l'idée de son éloquente page sur les deux infinis, quand on écoute parler Hortensius : « Sçachez que, si le monde nous semble grand, notre corps ne le semble pas moins à un pou ou à un *ciron :*

(1) Veckenstedt, *Die Geschichte der Gil Blas Frage.*

il y trouve ses régions et ses cités. Or, il n'y a si petit corps qui ne puisse être divisé en des parties innombrables; tellement qu'il se peut faire que, dedans ou dessus un ciron, il y ait encore d'autres animaux plus petits qui vivent là comme dans un bien spacieux monde » (liv. XI). Quant à Cyrano de Bergerac, il a puisé chez son confrère quantité de notions sur l'astronomie fantastique, sur les voyages « à l'épicycle » de la lune, et à son « grand orbe déférent », et même l'idée de faciliter le crédit aux poètes : « Qui n'aura point d'argent portera une stance au tavernier, il aura demi-setier, chopine pour un sonnet, pinte pour une ode ».

En 1642, Gillet de la Tessonnerie emprunta à Sorel le sujet et le titre de sa comédie *Francion*. Mais, au théâtre, c'est surtout Molière qui s'est fidèlement rappelé ses lectures. Dans ses comédies, plus d'un type, d'une aventure ou d'une expression porte encore la marque de son origine. Il se pourrait faire que Thomas Diafoirus ait pris auprès d'Hortensius ses premières leçons d'éloquence, quand celui-ci admirait « les attraits prodigieux » de sa maîtresse et se molestait d'avoir « auparavant blasphémé contre les empanons des flèches de Cupidon » (liv. IV). Cet homme qui se croit le plus brave du monde et qui veut porter le nom d'une terre, au lieu que la terre devrait porter le sien; cet autre, qui dans le salon de Luce fait la roue en minaudant : « Quel jugement faites-vous de mon habit ? n'est-il pas de la plus belle étoffe ? Mon tailleur n'entend-il pas bien les modes ? Mais que me diriez-vous de mon chapeau? » Ces types divers ressemblent furieusement à ceux que nous retrouverons groupés autour de Molière, qu'ils s'appellent Mascarille ou Gros-Pierre. Voici Philinte et sa philosophie accommodante : « Vous vous fâchez du désordre du monde, ne vous en souciez point puisque l'on n'y peut remédier ». Hortensius et l'Ecluse, le jour où l'un communiqua de ses vers à l'autre, avaient déjà joué, avant Vadius et Trissotin, la scène du pugilat des auteurs. Lorsqu'Argan, assuré qu'il n'y a point de danger à contrefaire le mort, s'étend tout raide sur sa chaise pour éprouver l'affection de Béline, nous savons assez de qui il tient l'idée de ce tour ingénieux, qu'avait déjà exécuté tout au long le tavernier de *Francion*

pour surprendre sa volage épouse (liv. VIII). Quant à Harpagon, il lui est bien impossible de renier sa parenté avec le gentilhomme avare que berna le héros de Sorel. Si les provinciaux de Molière connaissent si bien leurs patois, la cause en est peut-être que Molière a beaucoup vécu en province, mais il ne serait pas impossible que ses Limousins, ses Picards et même ses Suisses aient été à l'école de *Francion* dont ils semblent souvent se rappeler les reparties. Quand Sganarelle déplore la fâcheuse coutume qui force les gens à s'entretuer pour le plus grand bien de leur honneur, il peut s'autoriser, dans sa couardise, des précédents que lui fournissent les grotesques de Sorel, soit le financier qui décline la provocation de Bajamond : « Il serait bien temps d'implorer sa merci quand il m'aurait bien blessé ! » soit Valentin qui déplore « que l'honneur d'un homme dépende du devant de sa femme », soit le tavernier lorsqu'il regrette d'avoir laissé sortir son rival surpris en flagrant délit : « Je lui devais jeter son chapeau par les fenêtres ou lui déchirer ses souliers ! » S'il fallait d'autres preuves des nombreux emprunts que le *Francion* a fournis à Molière, il suffirait d'ajouter que le poète comique a mis en vers des passages du romancier, et qu'avant Armande, Francion avait dit : « Ce n'est pas imiter un homme de ne faire que cracher (il y a un autre mot dans le texte), ou tousser comme lui. »

La composition de l'ouvrage n'est pas plus savante que celle des romans d'aventures en général. Il serait injuste pourtant de lui refuser le mérite de l'unité, puisque d'un bout à l'autre du livre l'intérêt est le même, et c'est de savoir si Francion épousera Naïs, ce qu'il finit par faire, au bout de nombreuses digressions qui sont les biographies de ses amis ou le récit des traverses et des empêchements qui retardent ses fiançailles. Le héros principal est toujours en scène ; c'est la seule physionomie expressive et vivante. Hortensius est une caricature. Les autres, Bajamond, Clérante, Laurette, Naïs elle-même, sans nommer le reste qui est plus obscur encore, demeurent dans une demi-pénombre, dont ils sortent par intervalles sans que la figure apparaisse jamais suffisamment modelée et animée pour laisser dans la mémoire une impression nette et

durable. Francion lui-même n'atteint pas à ce degré de vérité, à cette vie intense qui fait un type d'un héros de roman. A part quelques circonstances où son image prend plus de netteté, ainsi durant ses années de collège où il fut le plus espiègle gamin, un vrai poste d'écolier, les traits dont on nous le dépeint en font un personnage souvent amusant, un peu sermonneur qu'on ne voit pas assez distinctement. Le texte guiderait mal l'artiste qui voudrait en donner une silhouette, elle le laisserait trop libre. On voit trouble dans ce dédale d'aventures qui pourraient occuper plusieurs existences humaines, et qui s'égrènent les unes derrière les autres, dans le vide pour ainsi dire, sans qu'un nom ou une date vienne en déterminer le lieu ni le temps. Le récit suit les caprices de l'auteur et les hasards des circonstances. Francion, ainsi que nous l'apprend le titre de la première édition, est le « fléau des vicieux »; c'est le don Quichotte de la morale, redresseur des torts et soutien des faibles. « Il ressemblait à ces chevaliers errants dont nous avons tant d'histoires, lesquels allaient de province en province pour réparer les outrages, rendre la justice à tout le monde et corriger les vicieux. » Il suffit d'une infortune qu'il rencontre pour retarder ses pas et ralentir le récit. Tout le livre est à la merci des gens vicieux, avares ou intempérants qu'un héros en voyage peut croiser sur sa route. Des circonstances insignifiantes, l'arrivée d'un personnage inconnu, un cachet oublié au fond d'une caisse, une conversation entendue à l'auberge, un hasard heureux suffisent pour lancer le roman sur une piste nouvelle et pour nourrir l'intrigue, qui reste anémique. En vain l'auteur a-t-il tenté de la raffermir et d'en resserrer l'unité en la flanquant de nombreux étais, en s'arrêtant par intervalles pour résumer tout ce qu'il a raconté, pour annoncer brièvement les aventures que l'on va voir, pour rappeler des événements ou des personnages dont le souvenir relie le récit aux autres parties du volume : l'ouvrage demeure légèrement disloqué; l'intervention persévérante de Francion est le seul fil, bien ténu, qui en unit les morceaux.

Le style en est un des grands mérites. Il a une saveur singulière, souvent piquante, quelquefois trop forte; mais, mal-

gré des audaces et des écarts de goût, qui à cette époque n'effarouchaient pas même les dames, c'est une prose aisée, agréable, facile, qui ne cherche ni ne rencontre souvent le trait, mais qu'animent des dialogues vifs, des plaisanteries de gaillarde humeur, des narrations bien faites, des scènes copiées au naturel, où les paysans, les provinciaux et les étrangers parlent leur jargon et leur patois avec autant d'aisance que Sorel la langue française. Il suffirait d'en élaguer les plus grossières trivialités et quelques mots écrits, pour cause, en caractères grecs, pour avoir des modèles exquis de récits pittoresques, gais, pleins d'entrain et d'esprit, de bonhomie railleuse et d'amusantes rancunes.



Après *Francion*, le *Roman Comique*. Nous allons retrouver tout à l'heure Scarron, le roi du genre burlesque. Son roman seul m'occupera pour l'instant.

— Le soleil avait achevé plus de la moitié de sa course, et son char, ayant attrapé le penchant du monde, roulait plus vite qu'il ne voulait. Si ses chevaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restait du jour en moins d'un demi-quart d'heure ; mais, au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amusaient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisait hennir, et les avertissait que la mer était proche, où l'on dit que leur maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement et plus intelligiblement il était entre cinq et six, quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette comme un petit fou qu'il était.

La charrette était pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle habillée moitié ville, moitié campagne.

Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pen-

daient par les pieds une poule et un oison qui avaient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs, et cet habillement de tête n'était encore qu'ébauché, et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque de grisette, ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une épée qui était si longue qu'on ne s'en pouvait servir adroitement sans fourchette. Il portait des chausses troussées à bas d'attaches, comme celles des comédiens quand ils représentent un héros de l'antiquité, et il avait, au lieu de souliers, des brodequins à l'antique que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulièrement, quoique très mal, marchait à côté de lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole et, parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue qui marchait sur ses jambes de derrière. Quelque critique murmurera de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme; mais j'entends parler des grandes tortues qui se trouvent dans les Indes, et de plus, je m'en sers de ma seule autorité.

Voilà le début, et voilà le ton.

La charrette s'arrêta à l'auberge de la Biche, devant laquelle des bourgeois de la ville prenaient le frais.

— Qui êtes-vous? demanda le sieur de la Rappinière, qui était alors le rieur de la ville du Mans.

— Français de naissance, comédiens de profession.

Ils mettent pied à terre : Le Destin, jeune premier, La Rancune, vieux grime, La Caverne, la duègne. Et le reste de la troupe? Il est resté à Tours, à la suite d'une bagarre où un valet fut tué. A eux trois, ils offrent de payer leur écot à l'auberge en jouant gratis. La Rancune a fait quelquefois plus fort :

— J'ai joué une pièce à moi seul, et ai fait, en même temps, le roi, la reine et l'ambassadeur. Je parlais en fausset quand je faisais la reine, je parlais du nez pour l'ambassadeur, et me tournais vers ma couronne, que je posais sur une chaise; et pour le roi, je reprenais mon siège, ma couronne et ma gravité, et grossissais ma voix.

Comme il y avait là les vêtements de quelques clients qui jouaient à la paume dans un jeu voisin, ils s'en saisissent, les revêtent et jouent, ainsi nippés, la *Marianne* de Mairet. Cependant les clients reviennent, ne trouvent pas leurs vestes, les aperçoivent sur les épaules de Phérore et d'Hérode, crient,

jurent, tapent de leurs raquettes: c'est l'une des scènes les plus coutumières du livre.

— Leurs habits que portaient Hérode et Phérore, leur ayant d'abord frappé la vue, le plus colère des deux s'adressant au valet du tripot: « Fils de chienne, lui dit-il, pourquoi as-tu donné mon habit à ce bateleur ? » Ce valet, qui le connaissait pour un grand brutal, lui dit en toute humilité que ce n'était pas lui. « Et qui donc, barbe de bouc ? » ajouta-t-il. Le pauvre valet n'osait en accuser la Rappinière en sa présence; mais lui, qui était le plus insolent de tous les hommes, lui dit en se levant de sa chaise : « C'est moi. qu'en voulez-vous dire ? — Que vous êtes un sot », repartit l'autre en lui déchargeant un démesuré coup de sa raquette sur les oreilles. La Rappinière fut si surpris d'être prévenu d'un coup, lui qui avait accoutumé d'en user ainsi, qu'il demeura comme immobile, ou d'admiration, ou parce qu'il n'était pas encore assez en colère, et qu'il lui en fallait beaucoup pour se résoudre à se battre, ne fût-ce qu'à coups de poing : et peut-être que la chose en fût demeurée là, si son valet, qui avait plus de colère que lui, ne se fût jeté sur l'agresseur, en lui donnant dans le beau milieu du visage un coup de poing avec toutes ses circoustances, et ensuite une grande quantité d'autres où ils purent aller. La Rappinière le prit en queue, et se mit à travailler sur lui à coups de poing, comme un homme qui a été offensé le premier: un parent de son adversaire prit la Rappinière de la même façon. Ce parent fut investi par un ami de la Rappinière pour faire diversion; celui-ci le fut d'autre et celui-là d'un autre; enfin tout le monde prit parti dans la chambre. L'un jurait, l'autre injuriait, tous s'entre-battaient. La tripotière, qui voyait rompre ses meubles, emplissait l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement ils devaient tous périr par coups d'escabeaux, de pieds et de poings, si quelques-uns des magistrats de la ville, qui se promenaient sous les halles avec le sénéchal du Maine, ne fussent accourus à la rumeur.

La Rappinière, enchanté de la valeur de l'acteur Le Destin, emmène toute la troupe chez lui, la présente à sa femme, une laide maigre : on soupe, on se couche. La Rappinière, ivre, se réveille, rencontre dans le corridor une chèvre « qui allaitait dans la maison les petits d'une chienne morte en couches », crie, hurle; chacun sort de sa chambre en costume négligé, et c'est une bouffonnerie de plus.

Cependant, le reste de la troupe étant arrivé, la voici au complet, avec Mlle de l'Etoile, Angélique, fille de La Caverne, et le poète fournisseur Roquebrune, un *mâchelaurier*, amoureux et rêveur.

Les beaux esprits se donnent rendez-vous dans la chambre de Mlle de l'Etoile, qui reçoit les hommages les plus flatteurs

et les plus indiscrets. Parmi les plus échauffés était Ragotin :

— Il y avait entre autres un petit homme veuf, avocat de profession, qui avait une petite charge dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier, et le clergé de la province de se faire prêtre, et même de se faire prélat à beaux sermons comptant. C'était le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avait étudié toute sa vie; et, quoique l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et opiniâtre comme un pédant, et assez mauvais poète pour être étouffé, s'il y avait de la police dans le royaume.

Il va devenir le bouffon sentencieux de l'aventure. Il commence aussitôt son rôle ridicule, raconte, comme étant de son cru, une histoire qu'il vient de lire dans un livre qui sort de sa poche, fait le galantin auprès de Mlle de l'Etoile et d'Angélique :

— Mademoiselle de l'Etoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses et velues, et sa compagne, Mlle Angélique, lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans dire mot, tout rouge de dépit et de honte, et rejoignit la compagnie où chacun parlait de toute sa force, sans entendre ce que disaient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie, tant il haussa la voix pour leur demander ce qu'ils disaient de son histoire. Un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lui répondit qu'elle n'était pas plus à lui qu'à un autre, puisqu'il l'avait prise dans un livre; et en disant cela, il en tira un qui sortait à demi de la poche de Ragotin, lequel lui égratigna toutes les mains pour le ravoir ; mais, malgré Ragotin, il le mit entre celles d'un autre que Ragotin saisit tout aussi vainement que le premier. Le livre ayant déjà convolé en troisième main, il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes auxquelles Ragotin ne put atteindre parce qu'il était le plus petit de la compagnie. Enfin s'étant allongé cinq ou six fois inutilement, ayant déchiré autant de manchettes et égratigné autant de mains, et le livre se promenant toujours dans la moyenne région de la chambre, le pauvre Ragotin, qui vit que tout le monde éclatait de rire à ses dépens, se jeta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion, et lui donna quelques coups de poing dans le ventre et dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avaient l'avantage du lieu tombèrent à plomb cinq ou six fois sur sa tête, et si pesamment, qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton ; dont le pauvre petit homme eut le siège de la raison si ébranlé, qu'il ne savait plus où il en était. Pour dernier accablement, son adversaire, en le quittant, lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller choir sur le derrière au pied des comédiennes, après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme

plus glorieux lui seul que tous les barbiers du royaume, dans un temps où il se faisait tout blanc de son épée, c'est-à-dire de son histoire, et devant des comédiennes dont il voulait devenir amoureux. Le petit homme huriait cependant comme un taureau dans son chapeau, parce qu'il lui bouchait les yeux et la bouche, et lui empêchait la respiration. La difficulté fut de le lui ôter. Il était en forme de pot à beurre; et l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête qui y était entrée de force et dont le nez était très grand, en pouvait sortir comme elle y était entrée. Ce malheur fut cause d'un grand bien: car vraisemblablement il en était au plus haut point de sa colère, qui eût, sans doute produit un effet digne d'elle, si son chapeau qui le suffoquait ne l'eût fait songer à sa conservation plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût, car il ne pouvait parler; mais quand on vit qu'il portait vainement ses mains tremblantes à sa tête pour se la mettre en liberté, et qu'il frappait des pieds contre le plancher, de rage qu'il avait de se rompre inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoiffer furent si violents qu'il crut qu'on lui voulait arracher la tête. Enfin, n'en pouvant plus il fit signe avec les doigts que l'on coupât son habillement de tête avec les ciseaux. Mlle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture ; et la Rancune, qui fut l'opérateur de cette belle cure, après avoir fait semblant de faire l'incision vis-à-vis du visage (ce qui ne lui fit pas une petite peur) fendit le feutre par derrière la tête, depuis le bas jusqu'en haut. Aussitôt que l'on eut donné de l'air à son visage, toute la compagnie éclata de rire de le voir aussi bouffi que s'il eût été prêt à crever.

L'autre aventure, demeurée classique, est celle de la chevauchée. Toute la troupe a été conviée à une noce. Ragotin a pris les devants, et se promet de faire les honneurs aux comédiennes à leur arrivée, en cavalcadant sur un cheval de louage.

— On l'avertit que les carrosses approchaient. Il vola à son cheval sur les ailes de son amour, une grande épée à son côté et une carabine en bandoulière. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il allait à une noce avec une si grande quantité d'armes offensives, et la Rancune même, son cher confident, ne l'a pu savoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval, les carrosses se trouvèrent si près de lui qu'il n'eut pas le temps de chercher de l'avantage pour s'ériger en petit Saint-Georges. Comme il n'était pas fort bon écuyer et qu'il ne s'était pas préparé à montrer sa disposition devant tout le monde, il s'en acquitta de fort mauvaise grâce, le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en était court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier et porta la jambe droite de l'autre côté de la selle ; mais les sangles qui étaient un peu lâches, nuisirent beaucoup au petit homme ; car la selle tourna sur le cheval quand il pensait monter dessus. Tout allait pourtant assez bien jusque-là ; mais la maudite carabine qu'il portait en bandoulière, et qui lui pendait au cou comme un collier, s'était mise malheureuse-

ment entre ses jambes sans qu'il s'en aperçût, tellement qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il ne touchât au siège de la selle, qui n'était pas fort rase, et que la carabine traversait depuis le pommeau jusqu'à la croupière. Aussi il ne se trouva pas à son aise, et ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. Là-dessus les éperons qui armaient ses jambes courtes se firent sentir au cheval. Cela le fit partir plus gaiement qu'il n'était nécessaire à un petit homme qui ne posait que sur une carabine. Il serra les jambes, le cheval leva la croupe, et Ragotin, suivant la pente naturelle des corps pesants, se trouva sur le cou du cheval et s'y froissa le nez, le cheval ayant levé la tête par une furieuse saccade que l'imprudent lui donna ; mais, pensant réparer sa faute, il lui rendit la bride. Le cheval en sauta, ce qui fit franchir au patient tout l'étendue de la selle et le mit sur la croupe, toujours la carabine entre les jambes. Le cheval, qui n'était pas accoutumé d'y porter quelque chose, fit une croupade qui remit Ragotin en selle. Le méchant écuyer resserra les jambes, et le cheval rua encore plus fort, et alors le malheureux se trouva assis sur le pommeau, où nous le laisserons comme un pivot pour nous reposer un peu, car, sur mon honneur, cette description m'a plus coûté que tout le livre, et encore n'en suis-je pas trop satisfait.

Nous avons laissé Ragotin assis sur le pommeau d'une selle, fort empêché de sa contenance et fort en peine de ce qui arriverait de lui. Je ne crois pas que défunt Phaéton, de malheureuse mémoire, ait été plus empêché après les quatre chevaux fougueux de son père, que le fut alors notre petit avocat sur un cheval doux comme un âne ; et s'il ne lui en coûta pas la vie comme à ce malheureux téméraire, il s'en faut prendre à la fortune sur les caprices de laquelle j'aurais un beau champ pour m'étendre, si je n'étais obligé en conscience de le tirer vitement du péril où il se trouve ; car nous en aurons beaucoup à faire, tandis que notre troupe comique sera dans la ville du Mans. Aussitôt que l'infortuné Ragotin se sentit n'être assis que sur fort peu de chose, il quitta la bride en homme de jugement, et se prit aux crins du cheval qui se mit à courir. Là-dessus la carabine tira. Ragotin crut en avoir au travers du corps ; son cheval crut la même chose et broncha si rudement que Ragotin en perdit le pommeau qui lui servait de siège, tellement qu'il pendit quelque temps aux crins du cheval, un pied accroché par son éperon à la selle et l'autre pied et le reste du corps attendant le décrochement de ce pied accroché pour donner en terre, de compagnie avec la carabine, l'épée, le baudrier et la bandoulière. Enfin le pied se décrocha, ses mains lâchèrent le crin, et il fallut tomber, ce qu'il fit bien plus adroitement qu'il n'avait monté.

Par ces citations, on jugera précisément de ce livre d'une folle gaîté, écrit dans un style pittoresque, fluide, facile, abondant, juste et coloré, plein de verve, de belle humeur et de vie. Quant au sujet lui-même, il va comme il peut. Un chapitre attire l'autre. Et d'ailleurs peu nous importe. Que nous fait que, dans des complications d'intrigue à la manière espagnole,

Le Destin et Mlle de l'Etoile soient en réalité un fils de villageois et une fille noble, Garigues et Léonore ? Garigues a deux ennemis, Saldagne et Saint-Far, et un ami, Verville. Il se bat à plusieurs reprises contre ses adversaires, rend service à son ami, sauve Léonore de l'amour de Saint-Far qu'elle hait, se sauve avec elle, et comme elle est ruinée, ils s'engagent tous deux dans cette troupe de comédiens dont le chef, La Rancune a sauvé Garigues d'un danger de mort. Toutes ces histoires nous sont indifférentes, et valent par le détail des innombrables aventures, par le style, par l'agrément du tour et l'abondance du récit. Comment Angélique fut enlevée et retrouvée, comment le méchant Saldagne s'empara de Léonore L'Etoile et dut la rendre, ce ne sont là que des épisodes semblables aux crans d'une roue à engrenage, qui sans eux n'avancerait pas.

Ce qui est admirable par la fantaisie, la folie comique, l'entrain irrésistible, ce sont les bons tours de La Rancune, les mésaventures de Ragotin, et quand La Rancune, forcé de partager son lit d'auberge avec un colporteur, fait le mauvais coucheur, ne cesse de réveiller son compagnon en lui écrasant la poitrine avec son coude pour aller prendre par-dessus lui un objet de seconde nécessité, qu'il finit par lui vider sur la tête; et le malheureux colporteur s'en va en maugréant se sécher à la cuisine, où il achève sa nuit. C'est encore Ragotin recevant sur l'estomac, dans un escalier étroit, La Caverne, sa fille, un valet et un sac de farine; c'est La Rancune s'installant dans le lit mortuaire de l'aubergiste décédé afin d'y dormir seul et à l'aise, et il porte le cadavre dans le lit de Ragotin, qui se réveille et hurle. C'est aussitôt une mêlée; La Rancune s'y distingue.

— Il donna tel soufflet qui, ne donnant pas à plomb sur la première joue qu'il rencontrait et ne faisant que glisser, s'il faut ainsi dire, allait jusqu'à la seconde, même troisième joue, parce qu'il donnait la plupart de ses coups en faisant la demi-pirouette, et tel soufflet tira trois sons différents de trois différentes machoires.

Voilà le *leit motiv* de ces imaginations désopilantes qui dégénèrent toujours, comme à Guignol, en dégelée de horions, en tapes sonores sur des surfaces charnues qu'ont rougies de

récentes fessées ou d'indiscrètes piqûres d'abeilles, quand ce n'est pas Ragotin qui, après une volée de claques, disparaît dans un égoût sur la plaque duquel la chaise était placée.

Scarron n'a pas fini son livre. La suite, d'Offray, mène à bien toutes les intrigues amorcées : le vilain Saldagne meurt et Le Destin épouse son Etoile. Ragotin périt misérablement; Scarron certes ne l'eût pas voulu.

Preschac aussi fit une suite (1679), à sa mode; c'est une rallonge gaie et non un dénouement. La Fontaine et Champmeslé ont porté le Roman Comique au théâtre dans une piètre comédie en cinq actes, en 1684.

Ce roman est un des plus amusants qui soient, mais son comique est celui de la charge, qui épaissit et rend difforme la vérité. C'est une caricature de la vie, qui n'a nulle prétention à une peinture exacte et observée. Scarron n'y a point prétendu d'ailleurs, et il en convient quand il nous prévient :

— Je suis trop homme d'honneur pour n'avertir le lecteur bénévole que, s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusqu'ici dans le présent livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage, car, en conscience, il n'y verra pas autre chose quand le livre serait aussi gros que le Cyrus.

Et quelle étourdissante verve dans la satire des ridicules et des types de la province, sans compter La Rappinière et Ragotin; la vésuvienne et grosse Mme Bouvillon, le large La Baguenaudière, qui, au théâtre, bouche avec son dos la vue de la scène à une partie de la salle et on lui crie : assis ! le croyant debout, et les hôteliers, médecins, curés, religieuses, et ce bon M. de la Garouffière, et cet excellent marquis d'Orsay, tous grimaçants et drôlatiques, acteurs falots d'une pantalonade sans arrière-pensée. Des érudits, comme Paul Lacroix ou l'ingénieux M. Henri Chardon, ont cherché à nommer les originaux de ces visages bouffis. C'est, je crois, peine perdue, car ce ne sont pas des portraits, mais des grimaces, rêves folâtres de la plus cocasse imagination. M. Morillot, le dernier historien de Scarron, doit moins regretter d'avoir vainement attendu ces clés d'un livre qui n'a pas de serrure.



Un dernier exemplaire de ce même genre, et non l'un des moindres, est de Furetière, le *Roman Bourgeois*.

Antoine Furetière (1), Parisien, laissa les ridicules de province que Scarron venait de tancer, et s'attaqua à ceux de Paris.

Avocat au Parlement et procureur fiscal de Saint-Germain-des-Prés, il se fit pourvoir, pour vivre, d'un bénéfice ecclésiastique.

Il débuta par une nouvelle *Sur les derniers troubles arrivés au Royaume d'Eloquence;* on y voit la princesse Rhétorique enjoindre aux dames Allusion et Equivoque de se retirer dans le pays de Pédanterie. Mais Galimatias arrive à la tête d'une armée d'Epiphonèmes. Ce lourd badinage plut tant, que Furetière fut appelé par l'Académie, qui le chassa ensuite, pour la concurrence qu'il lui faisait avec son projet de dictionnaire.

François, admirez mon malheur,
Voyant ces deux dictionnaires;
J'ai procès avec mes confrères
Quand le mien efface le leur;
J'avais un moyen infaillible
De nourrir avec eux la paix :
J'en devais faire un plus mauvais;
Mais la chose était impossible.

Furetière mourut en 1688; le fameux dictionnaire parut à Rotterdam en 1690, quatre ans avant celui de l'Académie.

Le Roman Bourgeois est une œuvre intéressante, trop bouffonne encore pour montrer une observation bien sagace de la vie, mais pleine de types et de scènes qui nous amusent toujours, et de descriptions d'un réalisme consciencieux. Il y a même des caricatures de contemporains, Sorel, Mlle de Scudéry, Pellisson; la gaieté était parfois une vengeance. La

(1) 1620-1688.

charge y est encore un peu grosse. Dès le début, on peut juger du ton :

— Je chante les amours et les aventures de plusieurs bourgeois de Paris de l'un et l'autre sexe, et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que je chante sans savoir la musique.

L'auteur commence par une bouffonnerie, son premier mot est un lazzi de Polichinelle. Cependant le début du *Roman bourgeois* peut passer pour un tableau de mœurs pittoresque et juste, et l'œuvre de Furetière serait tout autre qu'elle n'est. si la suite n'était si différente. On revit pendant quelques pages la vie du vieux Paris; on revoit la vieille place Maubert et, tout proche, l'église des Carmes, rue des Carmes. On assiste à l'office dans la nef pleine de fidèles, au milieu desquels passe et repasse la gentille Javotte qui tend sa tasse aux offrandes des dévots.

— A cette solennité se trouva un homme amphibie, qui était le matin avocat et le soir courtisan; il portait le matin la robe au Palais pour plaider ou pour écouter, et le soir il portait les grands canons et les glands d'or, pour aller cajoler les dames. C'était un de ces jeunes bourgeois qui, malgré leur naissance et leur éducation, veulent passer pour des gens du bel air, et qui croyent, quand ils sont vestus à la mode et qu'ils méprisent ou raillent leur parenté, qu'ils ont acquis un grand degré d'élévation au-dessus de leurs semblables. Celui-ci n'était pas reconnaissable quand il avait changé d'habit. Ses cheveux, assez courts, qu'on lui voyait le matin au palais, étaient couverts le soir d'une belle perruque blonde, très fréquemment visitée par un peigne qu'il avait plus souvent à la main que dans sa poche. Son chapeau avait pour elle un si grand respect, qu'il n'osait presque jamais la toucher. Son collet de manteau était bien poudré, sa garniture fort enflée, son linge orné de dentelle; et ce qui le parait le plus était que, par bonheur, il avait un poireau au bas de la joue, qui lui donnait un honnête prétexte d'y mettre une mouche. Enfin il était ajusté de manière qu'un provincial n'aurait jamais manqué de le prendre pour modèle pour se bien mettre. Mais j'ai eu tort de dire qu'il n'était pas reconnaissable: sa mine, son geste, sa contenance et son entretien le faisaient assez connaître, car il est bien plus difficile d'en changer que de vêtement, et toutes ses grimaces et affectations faisaient voir qu'il n'imitait les gens de la cour qu'en ce qu'ils avaient de défectueux et de ridicule. C'est ce qu'on peut dire, en passant, qui arrive à tous les imitateurs en quelque genre que ce soit.

Et, derrière un pilier, ne quittant pas des yeux la jolie quêteuse, le petit avocat Nicodème roule déjà, dans sa tête, les

moyens d'entamer les négociations avec la belle inconnue. Comme c'est une honnête fille du quartier, le plus sûr est d'attaquer d'abord les parents, et rien n'est si naturel, ni si divertissant que le manège de Nicodème multipliant chez le papa Villochon les consultations et les visites: il s'invite à venir manger avec lui les lièvres qu'il lui envoie ; ils jouent, aux boules, des chapons que l'on mangera tous ensemble chez Villochon. Tout ce récit est intéressant, exact, nullement forcé ou invraisemblable, c'est Paul de Kock en 1666, au quartier Maubert. Mais ces qualités disparaissent bientôt ; le naturel est chassé dans la suite, et il ne revient malheureusement pas au galop.

Le mariage projeté entre Nicodème et Javotte est empêché par l'intervention d'une certaine Lucrèce, dite Lucrèce la Bourgeoise (pour la distinguer de la Romaine qui se poignarda). Notre Lucrèce est une coquette chez qui on joue, et qui fait signer à chaque nouvel amant dont elle fait acquisition une promesse formelle de mariage. Nicodème a été jouer chez Lucrèce, et il a signé lui aussi. Villochon l'apprend, et chasse son futur gendre, qui sort de la maison par une scène bouffe.

— Nicodème qui ne trouvait pas là grande satisfaction, d'ailleurs impatient de savoir la cause de cette brouillerie, prit congé d'elle peu de temps après. Il ne fut pas assez hardi pour saluer, en sortant, sa maîtresse de la manière qu'il est permis aux amants déclarés. Pour Javotte, elle se contenta de lui faire une révérence muette; mais en se levant elle laissa tomber un peloton de fil et ses ciseaux, qui étaient sur sa jupe. Nicodème se jette aussitôt avec précipitation à ses pieds pour les relever; Javotte se baisse, de son côté pour le prévenir; et se relevant tous deux en même temps, leurs deux fronts se heurtèrent avec telle violence, qu'ils se firent chacun une bosse. Nicodème, au désespoir de ce malheur, voulut se retirer promptement ; mais il ne prit pas garde à un buffet boiteux qui était derrière lui, qu'il choqua si rudement qu'il en fit tomber une belle porcelaine, qui était une fille unique fort estimée dans la maison. Là-dessus la mère éclate en injures contre lui. Il fait mille excuses, et en veut ramasser les morceaux pour en renvoyer une pareille; mais en marchant brusquement avec des souliers neufs sur un parquet bien frotté et tel qu'il devait être pour des fiançailles, le pied lui glissa, et comme en ces occasions, on tâche à se retenir à ce qu'on trouve, il se prit aux houppes des cordons qui tenaient le miroir attaché ; or, le poids de son corps les ayant rompus, Nicodème et le miroir tombèrent en même temps.

Le plus blessé des deux, néanmoins, ce fut le miroir, car il se cassa en mille pièces. Nicodème en fut quitte pour deux contusions assez légères. La procureuse, s'écriant plus fort qu'auparavant, lui dit : « Qui m'a amené ici, ce brise-tout ? » et se met en état de le chasser avec le manche du balai. Nicodème, tout honteux, gagne la porte de la salle; mais, étant en colère, il l'ouvrit avec tant de violence qu'elle alla donner contre un théorbe qu'un voisin avait laissé contre la muraille, qui fut entièrement brisé.

Javotte, redevenue libre, est demandée en mariage par Jean Bedout, personnage grotesque:

— Or, comme il se trouva plus près de Javotte quand ils eurent pris des sièges, ayant mis son chapeau sous son coude, et frottant ses mains l'une dans l'autre, après un assez long silence, peut-être afin de méditer ce qu'il devait dire, il ouvrit ainsi la conversation: « Hé bien mademoiselle, c'est donc vous dont on m'a parlé ? » Javotte répondit avec son innocence accoutumée: « Je ne sais pas, monsieur, si on vous a parlé de moi; mais je sais bien qu'on ne m'a point parlé de vous. — Comment, reprit-il, est-ce qu'on prétend vous marier sans vous en rien dire? — Je ne sais, dit-elle. — Mais que diriez-vous, repartit-il, si on vous proposait un mariage? — Je ne dirais rien, répondit Javotte. — Cela me serait bien avantageux, reprit Bedout assez haut, croyant dire un bon mot, car nos lois portent en termes formels que qui ne dit mot semble consentir. — Je ne sais quelles sont vos lois, lui dit-elle; mais pour moi je ne connais que les lois de mon papa et de maman. — Mais, reprit-il, s'ils vous commandaient d'aimer un garçon comme moi, le feriez-vous? — Non, dit Javotte; car ne sait-on pas bien que les filles ne doivent jamais aimer les garçons? — J'entends, répliqua Bedout, s'il était devenu mari. — Ho, ho! dit-elle, il ne l'est pas encore; il passera bien de l'eau sous les ponts entre cy et là. » La bonne mère, qui voulait ce parti, qu'elle regardait comme très avantageux, se mit de la partie, et lui dit: « Il ne faut pas, Monsieur, prendre garde à ce qu'elle dit : c'est une fille fort jeune, et si innocente qu'elle en est toute sotte. — Ha! Madame, reprit Bedout, ne dites pas cela; c'est votre fille, et il ne se peut qu'elle ne vous ressemble. Quant à moi, je trouve qu'il n'y a rien de tel que de prendre pour femme une fille fort jeune, car on la forme comme l'on veut avant qu'elle ait pris son pli. » La mère reprend aussitôt: « Ma fille a toujours été bien élevée, et je la livrerai à un mari bonne ménagère; depuis le matin jusqu'au soir elle ne lève pas les yeux de dessus sa besogne. — Quoi! interrompit Javotte, faudra-t-il encore travailler quand je serai mariée? Je croyais que quand on était maîtresse on n'avait autre à faire qu'à jouer, se promener et faire des visites? Si je savais cela, j'aimerais autant demeurer comme je suis. A quoi sert donc le mariage? » Laurence, qui était adroite et malicieuse, se mit là-dessus à lui dire: « Non, non, mademoiselle, n'ayez point de peur; mon cousin est plus galant homme qu'il ne semble; il a du bien assez pour vivre honorablement, sans que vous songiez tant à le ménager.

Vous vivrez à votre aise et fort en repos; vous dormirez toute la matinée, vous irez jouer et vous promener tout le reste du jour; pourvu que vous soyez avec lui à dîner et à souper, cela suffira. — Vous parlez sans procuration spéciale, lui dit Bedout presque en colère; un mari ne prend une femme que pour avoir de la compagnie et pour régler sa maison. Cependant, au lieu de ménager son bien, elle irait le dissiper! Le bien de Crésus n'y fournirait pas. Pour moi, je voudrais qu'une femme vécût à ma mode, et qu'elle ne prît plaisir qu'à voir son mari. — Vous donneriez, dit Laurence, des bornes bien étroites à ses plaisirs. — Pour moi, reprit Bedout, je vous vais prouver par cent authoritez que cela doit aller ainsi ». Et il allait enfiler cent sottises et pédanteries quand, par bonheur, une collation entra dans la salle, qui rompit ce ridicule entretien.

La seule galanterie qu'il fit, ce jour-là, fut qu'il voulut peler une poire pour sa maîtresse; mais comme c'était presque fait, elle lui échappa des doigts, et se sucra d'elle-même sur le plancher de la chambre. Il la ramassa avec une fourchette, souffla dessus, la ratissa un peu, puis la lui offrit et lui dit encore, comme font plusieurs personnes maintenant, qu'il lui demandait un million d'excuses. A quoi Javotte répondit ingénuement: « Monsieur, je ne vous en saurais donner, car je n'en ai pas une seule ».

Peu après, Javotte reçut de son soupirant cette jolie déclaration par écrit:

— Mademoiselle, comme j'agis sous l'aveu et l'autorité de Messieurs vos parents, qui m'ont permis d'espérer d'entrer en leur alliance, je ne crois pas qu'il soit hors des limites de la bienséance de vous tracer ces lignes, et vous faire là-dessus ma déclaration, qui est que je vous offre mon cœur tout neuf, tout pur et tout net, et qui est comme un parchemin vierge où votre image se pourra peindre à son aise, n'ayant jamais été brouillé par aucun autre crayon ou portrait qu'il ait reçu. Mais que dis-je? C'est plutôt une planche d'airain sur laquelle, par le burin et les pointes de vos regards, votre belle figure a été dessinée, et puis, y ayant versé l'eau forte de vos rigueurs, elle y a été gravée si profondément, que vous pouvez désormais en tirer tant d'épreuves qu'il vous plaira. Je voudrais, en revanche, que je me pusse voir sur le vôtre gravé en taille-douce; et, pour ne pas pousser plus loin mon allégorie, je voudrais que nos deux cœurs, passant sous la presse du mariage, reçussent de si belles impressions, qu'ils pussent être après reliés ensemble avec des nerfs indissolubles, pour venir tous deux habiter dans une étude où nous apprendrions à jouir des bonheurs d'une vie privée et tranquille; bonheurs que vous souhaite dès aujourd'hui et pour toujours votre très humble et très affectionné époux. Jean Bedout.

Mais Javotte, que son père veut déniaiser avant de la marier, est conduite dans le monde, et nous pénétrons avec elle dans quelques ruelles précieuses. Elle y rencontre Pan-

crace. Elle s'en éprend, refuse Jean Bedout, son père la met au couvert, et elle se fait enlever par son préféré.

Le reste se passe en coq-à-l'âne entre Colantine, et le juge, cet imbécile de Belastre, un grand-père de Bridoison, et le poète Charoselles, autrement dit Charles Sorel, dont Furetière tira cette mesquine vengeance.

Voilà qui peut suffire à donner l'idée de ce qu'est cet amusant récit.



Pour bien marquer le sens et la portée de ces romans gais, il faut les prendre comme une protestation, une manifestation dirigée contre les romans de galanterie métaphysique. Entre les deux instincts de notre race, la gauloiserie et la préciosité, il n'y a jamais eu accord et entente, mais toujours lutte et rivalité, l'un pourchassant l'autre.

Dans leur aversion pour la distinction aristocratique de la littérature des salons, les écrivains de l'autre bord descendirent dans la trivialité la plus basse et la plus populaire, et alors germa le genre burlesque qui n'a jamais retrouvé pareil provignement, parce que jamais l'amour du distingué ne provoqua, par son engouement exaspéré, pareille ni plus décidée réaction.

C'est ainsi qu'au précieux, Scarron opposa « le burlesque comme antidote », a dit Sainte-Beuve.

— Plus on s'habitua chez Mlle Bocquet ou chez Mme Arragonais, à extraire le fin du fin, plus la réaction populaire devait être violente ; au jargon prétentieux et amphigourique de l'amour pur, on opposa les termes fort crus d'un autre amour ; aux dissertations subtiles et quintessenciées, les raisonnements les plus vulgaires ; par opposition à la manie d'employer des périphrases discrètes, le burlesque affecta de crier bien fort les mots qu'on ne devrait jamais prononcer en bonne société ; il appela un chat un chat, et d'autres choses encore par leur nom, et tandis que les Cathos et les Madelon s'évertuaient à donner de nobles définitions d'objets les plus bas, comme un fauteuil ou comme une chaise, le burlesque s'attacha à appliquer les termes les plus grossiers aux idées et aux choses les plus respectables ; enfin il prit en tout le contrepied de ce qui se faisait dans les bureaux d'esprit.

L'Espagne, avec Mendoza, Quevedo, Francisco Rojas; l'Italie avec Pulci, Arioste, Firenzuola, Caporali Lalli, avaient donné des exemples dont l'effet favorisa en France l'inclination naturelle de nos auteurs à ces facéties ou « coglionerie ».

Qu'est-ce que le burlesque ?

Quand on visite les jardins de l'Alcazar de Séville, le guide vous mène dans une allée dallée qu'ombragent les citronniers et les magnolias. Il vous fait remarquer dans les interstices des dalles de nombreux petits trous. Ils sont tous percés sur une conduite d'eau souterraine, établie par don Pèdre le Cruel. Quand il avait des invités, il envoyait dames et cavaliers se promener dans cette allée perfide, et il lâchait les jets d'eau sous les pas des imprudents promeneurs soudain envahis par ces faisceaux de douches ascendantes.

Cette plaisanterie s'appelait une *burla*. Un plaisant, un farceur est un *burlador*.

La comédie de Tirso de Molina, de laquelle Molière a emprunté son *Don Juan*, s'appelle le *Burlador* de Séville. Le burlesque désigne donc une sorte de bouffonnerie. Il est à la littérature ce que la caricature et la charge sont au dessin ou au portrait.

C'est un grossissement, ou travestissement, une boursouflure, une bouffissure, qui déforment l'original.

Il y a deux façons. Si l'objet est en soi bas, vil, commun, trivial, et qu'on le traite avec égards et honneurs, c'est du genre burlesque. Alors le poète chante sur le mode épique une grenouille ou un lutrin.

C'est le burlesque héroï-comique.

En revanche et par contre, on peut avilir de parti-pris ce qui est noble et élevé en soi, et traiter comme un savetier Enée, fils d'Anchise, ou Clélie, la belle romaine. C'est l'autre burlesque.

Le burlesque héroï-comique ennoblit des sujets roturiers et humbles.

Etienne Pasquier se trouvait un jour dans un salon littéraire de Poitiers, chez les dames Deroches, où fréquentaient tous les beaux esprits.

Une puce sautilla sur le sein décolleté de Mlle Deroches.

C'était sous Henri III. Les gens d'alors n'étaient pas si délicats sur le chapitre de la propreté. On sait que le nom de couleur isabelle vient de la teinte que prit la chemise trop longtemps portée par la reine Isabelle. Les plus grandes dames ne se lavaient pas les mains tous les jours.

La puce de Mlle Deroches n'effaroucha personne ; pas même cette demoiselle. Bernardin de Saint-Pierre voyait l'une des preuves de l'existence de Dieu et de la Providence, dans ce fait que les puces sont noires et vont sur les peaux blanches afin d'être mieux vues et plus facilement prises. Il eut gain de cause ce jour-là.

On rit fort, et on en fit des madrigaux. La petite bête fut célébrée en vers dignes des dieux. On en fit un recueil fort rare aujourd'hui, où l'heureuse coquine fut chantée en vers grecs, latins, français, italiens, espagnols.

La demoiselle en question rougit-elle de confusion pour tant de bruit que faisait sa puce ? Aucunement. Les meilleurs vers du recueil, ce sont les siens. Voilà un héros héroï-comique.

Raconter sur le ton des poèmes d'Homère le fait d'un lutrin que les uns voulaient au grenier et les autres dans le chœur, dire comment les dieux s'émurent de la querelle, introduire dans cette épopée les artifices, les usages, les apparitions, les divinités, les songes, les allégories, l'emphase et les discours des poèmes épiques, c'est faire *Le Lutrin* de Boileau, poème héroï-comique, où le comique jaillit du contraste entre la forme solennelle et l'humilité du sujet.

> Partons, lui dit Brontin ; déjà le jour plus sombre
> Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre...
> Où donc est le grand cœur dont tantôt l'allégresse
> Semblait du jour trop long accuser la paresse ?
> Marche et suis-nous du moins où l'honneur nous attend.

Ces vers n'ont rien de comique en eux : ils le deviennent par la suite, parce que le héros qui parle est un sacristain qui encourage un perruquier :

> Le perruquier honteux rougit en l'écoutant.
> Aussitôt, de longs clous il prend une poignée,
> Sur son épaule il charge une lourde cognée

Et derrière son dos qui tremble sous le poids
Il attache une scie en forme de carquois.

Tout *Le Lutrin* est un chef-d'œuvre du genre, d'un style pur, d'une fantaisie sage, d'une parodie douce, où le procédé consiste à prêter aux gens du commun le langage et les manières des grands seigneurs.

Le *Chapelain Décoiffé*, de ce même Boileau en collaboration avec Furetière, est de même farine, puisque ce sont des personnages en charge qui tiennent, au sujet de vétilles, les propos de don Diègue, de Rodrigue et de don Gormas :

Les trois fois mille francs qu'il mit dans ma famille
Témoignent mon mérite et font connaître assez
Qu'il ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.
Rends-moi donc ma perruque...
Rends la calotte au moins...
O rage, ô désespoir, ô perruque ma mie !
Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre
Et te mettre crottée ou te laisser à terre ?
Cassaigne, as-tu du cœur ?...
Rime ou crève !...

Mais la ressource la plus ordinaire du burlesque est de traiter familièrement les dieux, d'avilir ce qui est noble, de déprécier le précieux, d'embourgeoiser l'aristocratie ou d'encanailler la bourgeoisie. Il coiffe Jupiter d'un bonnet de mitron et remplace le sceptre des reines par une cuiller à potage. On dit de lui ce que Mercure dit de Sosie :

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud.

Il est le Triboulet de la littérature.

Comme l'esclave antique qui montait sur le char du triomphateur pour lui redire que tout est mortel, il s'attelle aux grandeurs de ce monde pour leur rappeler que tout est transitoire, que tout est vil, pris par un certain biais, et ridicule. Marmontel disait qu'il avait pour mission d'être le commentaire perpétuel et éloquent de la parole évangélique : *Vanitas vanitatum.*



Il y a eu un homme au XVII[e] siècle qui s'appelait l'Empereur du Burlesque. Ce titre est usurpé; il se l'est donné lui-même. Les autres appelaient d'Assoucy plus modestement: le Singe de Scarron.

Ce d'Assoucy avait assez bonne opinion de lui-même. Il disait : « Le burlesque est la pierre de touche des fins esprits; j'y excelle »; et il a écrit quelque part: « Si on me demande pourquoi le burlesque qui a tant de parties excellentes et de détours agréables, après avoir si longtemps diverti la France, a cessé de divertir notre Cour, c'est que Scarron a cessé de vivre et que j'ai cessé d'écrire ».

Charles Coypeau, sieur d'Assoucy (1), débuta par le rôle de bouffon à la Cour de Louis XIII. Il partit ensuite en tournée par les provinces. On le rencontrait sur les grand'-routes, courant d'un château à l'autre pour se faire héberger, costumé de façon extravagante, suivi de deux pages excentriques qui tenaient les bords de son manteau, et passant par les alternatives variées de la bonne chère et de la misère, tantôt choyé, tantôt « mâchant à vide », tantôt libre, tantôt en prison, parodiant Ovide ou Claudien dans *L'Ovide en belle humeur* ou le *Ravissement de Proserpine*. Il a conté sa vie dans ses *Aventures Burlesques* en y mêlant des imaginations fantastiques et des éloges excessifs de lui-même. Il écrivait en tête de son livre :

En ce Démocrite contemple
D'un Socrate la fermeté.
Tout en riant il a surmonté
Par une force sans exemple,
Tout ce que le sort irrité
A de rage et de cruauté ;

(1) 1605-1679.

Jamais Apollon dans son temple
N'eût un si grand persécuté.

Il fut recueilli par la maison régnante de Savoie qui l'hébergea. Il déclara dans sa préface :

— Je suis le héros véritable de mon roman qui, après avoir longtemps vogué sur une mer orageuse contre vents et marée, ai finalement attrapé un heureux port. Celui qui m'a conduit en ce port est un dieu ! celui qui m'y a accueilli est un roi, et le génie qui m'y conserve est un ange.

Telle page sur les incommodités des grands repas « à cérémonie » comparés aux libres et franches repues de son goût constate de l'humour, de l'observation et du sens :

— C'est à ces bonnes tables dont Dieu préserve tout esprit tourmenté comme le mien, où bien loin d'oser dire ce que l'on pense, il faut tout écouter et tout encenser ;

Où, si le repas durait un an, il faut s'y tenir attaché, comme si l'on était cloué; où, hors de tendre la main et remuer les mâchoires, tout mouvement est interdit ;

Où, dans la presse qui s'y rencontre, bien heureux qui, sur la moitié d'un siège, trouve place pour la moitié d'une de ses jambes ;

Où l'on ne commence à manger que quand les viandes sont froides ;

Où, de peur de s'échauder en mangeant sa soupe, on voit sans aucune pitié morfondre un misérable ménestre, dans l'attente d'un tardif benedicite ; où, quand vous n'avez aucune soif, trois personnes vous portent à boire à la fois: où, quand vous en demandez, personne ne vous regarde;

Où on porte à un homme qui a coutume de boire pinte à un repas, autant de vin dans un verre qu'il en faudrait pour rincer un godet, et de l'eau, comme si l'on avait la fièvre ;

Où, à moins de clouer votre assiette à la table, vous ne sauriez vous garantir d'un maudit page, qui sous prétexte de vous en donner une autre, vous ravit le plus beau morceau et le meilleur de votre dîner ;

Où, sous prétexte de vous faire honneur, un écuyer tranchant vous sert du gras quand vous voulez du maigre, et du maigre quand vous voulez du gras ;

Où vous n'oseriez commander une grillade, ni faire seulement un pauvre rubis sur l'ongle; bref, d'où l'on sort toujours enflé comme un ballon, crevé de viandes, et non jamais content et rassasié.

Les mésaventures qui le guettaient sur la route de Savoie furent multiples et ridicules, mais contées dans un style assez alerte pour plaire, et jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.



Scarron personnifie le genre, et la définition du gazetier Loret est demeurée vraie .

Scarroniser, cela veut dire
Exciter plaisamment à rire,
Car d'ici jusqu'aux Iroquois
Il n'est point d'esprit burlesquois
Qui soit, en ce genre d'écrire,
Plus capable de faire rire.

On sait quel type étrange ce fut, et comment après une jeunesse aventureuse, un grave accident le rendit infirme pour toute sa vie, sans lui enlever sa gaîté. Il chantait au milieu de ses souffrances :

Je suis depuis quatre ans atteint d'un mal hideux
Qui tâche de m'abattre ;
J'en pleure comme un veau, bien souvent comme deux,
Quelquefois comme quatre.

C'était à un bal masqué. Il était alors galant et pimpant, familier des ruelles de Marion Delorme et de Ninon de l'Enclos; il eut l'idée pour aller au bal de se déguiser en oiseau. Il se frotta de miel, et après avoir ouvert un lit de plumes, il s'y roula pour que le duvet s'attachât à sa peau et lui donnât l'apparence d'un volatile. Emplumé de la sorte, il fit plusieurs visites, mais la chaleur ayant fait fondre le miel, les plumes se détachèrent; les gamins le poursuivirent; il dut se cacher dans un marais et pour voiler sa nudité, il s'y enfonça jusqu'au menton. La fraîcheur glaciale de l'eau le saisit, il fut pris de rhumatismes qui lui tordirent les membres et firent de lui ce goutteux, ce cul-de-jatte, ce paralytique à la poitrine concave, au dos convexe qui traçait de lui-même ce plaisant et pitoyable portrait.

— Les uns disent que je suis cul-de-jatte, les autres, que je n'ai point de cuisses et que l'on me met sur une table dans un étui où je cause comme une pie borgne; et les autres que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et le baisse pour

saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus longtemps, et c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon livre. Tu murmureras sans doute, car tout lecteur murmure, et je murmure comme les autres quand je suis lecteur ; tu murmureras, dis-je et tu trouveras à redire de ce que je ne me montre que par le dos. Certes, ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie, mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription que le concave de mon estomac qui est tout couvert de ma tête penchante, et que par ce côté-là, aussi bien que par l'autre, on peut voir la situation ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné, des cheveux assez pour ne porter point perruque ; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros, je les ai bleus, j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté où je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise ; j'en ai perdu une et demie du côté gauche et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un angle aigu ; mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, enfin je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait.

Ce bel Adonis épousa la fille d'une voisine qui revenait d'Amérique et qui était dans la misère. Elle s'appelait Mlle d'Aubigné ; elle descendait de ce fameux d'Aubigné qui se fit connaître sous Henri IV par la confession de Sancy. Bien que la fillette fût fort jeune, le mariage fut décidé (1) et il y a quelque chose de touchant et de triste dans les lettres très tendres que ce futur biscornu adressait à sa fiancée.

C'est de l'amour le plus délicat. Il lui écrivait :

— Je ne sais si je n'aurais point mieux fait de me défier de vous la première fois que je vous vis; je devais le faire, à en juger par l'événement; mais aussi, quelle apparence y avait-il qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieil garçon, et qui l'eût jamais soupçonnée de me faire assez de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher ?... La male peste que je vous aime, et que c'est une sottise que d'aimer tant ! A tout moment, il me prend envie d'aller en Poitou; et, par le froid qu'il fait, n'est-ce pas une forcenerie! Ha! revenez de par Dieu : de par Dieu, revenez, puisque je suis assez fou pour me mêler de regretter vos beautés absentes.

(1) M. Catulle Mendès a mis au théâtre la Vie de *Scarron*, en 1905.

Le jour du contrat, le notaire demanda à Scarron ce qu'il reconnaissait lui être apporté par sa future ; il répondit : « Deux grands yeux fort mutins, un très beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit. »

— Quel douaire lui assurez-vous? ajouta le notaire.

Il répliqua:

— L'immortalité !

Il ne se doutait pas combien il disait vrai. Pour lui, il mourut dans une quinte de toux pendant laquelle il grondait:

— Si j'en reviens, je ferai une fameuse satire contre le hoquet.

Il n'en revint pas, et l'on put mettre sur sa tombe la traduction qu'il avait lui-même faite de l'épitaphe de Trivulce.

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Garde bien que tu ne l'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille!

Quant à Mme veuve Scarron, elle se retira au couvent. Elle s'y lia avec Mme de Thiange par laquelle elle connut Mme de Montespan. Louis XIV la remarqua et elle devint la fameuse Mme de Maintenon. Scarron lui avait promis l'immortalité : elle la reçut des deux mains, du pauvre poète perclus et du grand Roi Soleil.

Le succès de notre infirme était fort grand, tant pour ses livres que pour ses comédies. A la représentation de *Don Japhet*, la presse fut telle aux abords du théâtre que deux concierges furent étouffés. Rare effet de la gloire! Combien d'auteurs souhaiteraient d'étouffer deux concierges par drame.

Il a excellé dans le burlesque. Son poème *Le Typhon ou la Gigantomachie*, est le récit de la guerre des géants contre les dieux.

Au début du poème, les dieux ont fait bombance dans l'Olympe. Jupiter s'est endormi le nez sur la table, Junon s'est étendue sur son lit très peu chastement drapée, Mars, qui arrive de Flandre, boit de la bière et jure en vrai soudard.

Tout cet Olympe est bizarrement habité. Saturne est un gâteux qui s'appuie sur sa faux pour ne pas trébucher. Vénus est une gouge et Bacchus n'aime pas l'ambroisie; ce n'est que de la limonade; il préfère les jambons de Mayence et les vins de Bourgogne. Jupiter est ivrogne, gourmand; il jure par le Coran, pour le moins autant qu'un charretier.

Cependant sur la terre, les géants s'amusent à leur façon. Ils jouent aux quilles; on pense bien que ces quilles de géant ne sont pas des hochets d'enfants ; ce sont des roches hautes comme le clocher de Strasbourg; leur boule est un quartier de montagne; leur partie de quilles cause des tremblements de terre dans la contrée. La boule du géant Limnas atteint par mégarde le cor au pied du géant Typhon. Celui-ci dans sa douleur, saisit les boules et les quilles et les lance en l'air. Elles crèvent la voûte du ciel et vont retomber sur le buffet de vaisselle des dieux : grand émoi à ce tintamarre d'assiettes cassées; tous sursautent et se réveillent. « Ah çà, dit Jupiter, on crève donc le ciel comme un plafond de papier? Nous ne sommes donc plus en sûreté dans cette bicoque d'azur ? »

Apollon, qui a fini sa journée et qui rentre précisément après avoir mis sa rosse à l'écurie et sa diligence à la remise, a vu ce qui s'est passé. Jupiter est furieux. Ce Typhon commence à lui échauffer la bile. Il commande à Mercure : « Va lui dire qu'il aura affaire à moi. » Mercure prend sa canne et fend les airs; il ne s'arrête qu'un instant sur la montagne de Hélicon pour casser une croûte chez les Muses qui sont occupées à vanner et à bluter, à faire des confitures. Mercure goûte celles-ci, s'essuie la bouche avec le dos de sa main et arrive entre chien et loup à l'endroit où les vauriens de géants préparent leur souper. Ils ont abattu trois forêts entières pour allumer leur feu sur lequel ils font rôtir des centaines de bœufs, qu'ils ont négligé « d'éplucher de leurs charrues ».

Mercure est mal reçu. La guerre est déclarée, les géants escaladent le ciel. Un matin, en ouvrant sa fenêtre, Jupiter aperçoit le géant Typhon qui envahit l'Olympe; il a des sueurs froides, il réclame sa foudre, sa mèche, sa boîte à poudre et son petit tonnerre de poche, et les dieux sont obligés de se sauver en se déguisant en animaux.

Jupiter devint un bélier,
Sa femme Junon devint vache,

Neptune lévrier, Momus singe, Apollon corbeau, Diane une chatte, Mercure une cigogne. Ils fuient ainsi en Egypte. Jupiter s'enfonce une épine dans le pied. Enfin Mercure va à Memphis acheter des vêtements et vendre le collier de perles de Vénus. Il revient avec un mulet chargé de jupes et de caleçons, les dieux peuvent ainsi s'habiller, reprendre forme humaine et loger à l'auberge. Là Hercule les rejoint, ce qui leur rend courage. Il les exhorte à attaquer l'ennemi. Plusieurs géants sont tués, ce qui les contrarie beaucoup attendu qu'ils n'étaient jamais morts jusqu'à cette heure. Jupiter renverse Typhon et lui met le mont Etna sur la poitrine.

Ainsi presque toujours le vice
A la fin trouve son supplice,
Et jamais la rébellion
N'évite sa punition.

Les mêmes procédés de trivialité et d'anachronisme lui servent pour raconter les aventures d'Enée chassé sur toutes les mers avant de pouvoir fonder en Italie la puissance romaine.

Neptune, ce dieu « au poil bleu mourant », s'ennuie et bâille dans ses vastes domaines, il s'occupe :

Faute d'amusoires meilleures,
A faire en mer des ricochets.

Lorsque Enée arrive à Carthage, on nous présente la reine Didon. Qui reconnaîtrait dans ce portrait-charge la tendre et intéressante amoureuse dont la triste aventure faisait pleurer saint Augustin :

C'était une grosse dondon
Grasse, vigoureuse, bien saine,
Un peu camuse à l'Africaine
Mais agréable au dernier point.

Elle accable Enée de questions relatives à Troie et à la belle Hélène. Elle voulait savoir :

Si dame Hélène avait du liège,
De quel fard elle se servait,

Combien de dents Hercule avait,
Si Pâris était un bel homme...,
Si cette malheureuse pomme
Que ce pauvre prince a perdue
Etait rainette ou capendue.

On connaît la tendresse maternelle d'Andromaque pour son fils Astyanax, que Racine a si délicatement marquée :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Le voici, ce jeune Astyanax, gâté par sa grand'mère Hécube qui a pour lui toutes les faiblesses.

Cet enfant était son idole,
Et la vieille en était si folle
Qu'avec lui, troussant hocqueton,
Entre les jambes un bâton,
Elle courait la prétentaine
Jusqu'à perdre souvent l'haleine.
Andromaque s'en tourmentait
Connaissant bien qu'on le gâtait.
Priam, le voyant à toute heure
S'empiffrant de pain et de beurre,
Disait avec sévérité:
« Ce sera quelque enfant gâté ! »

Le rire de Scarron est impitoyable; même la mort du pauvre vieux roi Priam égorgé par Néoptolème devient un plaisant tableau.

Cela dit, d'une main débile
Il lança sur le fils d'Achille
Un dard, qui certes le toucha
Mais qui seulement écorcha
Le bord de sa forte rondache.
Il en rit un peu, le bravache,
Et de ce que, faisant effort
Afin de le frapper plus fort,
Il était chu sur le derrière
D'une pitoyable manière.

La fuite de Troie est une débandade comique ; chacun fait ses paquets. Enée fait ce conte à Didon :

L'un prit un poêlon, l'autre un seau,
L'un prit un plat, l'autre un boisseau ;
Je me nantis comme les autres ;

Je mis les unes sur les autres
Six chemises, dont mon pourpoint
Fut trop juste de plus d'un point.
Mon fils se chargea des mouchettes ;...
Enfin sur mon dos fort et large
Mon bon père Anchise je charge...
Quoique j'eusse l'échine forte,
Mon bon père à la chèvre morte,
Ne put sur mon dos s'ajuster,
Ni je n'eusse pu le porter:
Par bonheur je vis une hotte ;
Mon père dedans on fagotte,
Et tous nos dieux avecque lui.
Puis un banc me servant d'appui
On charge sa lourde personne
Sur la mienne qui s'en étonne
Et fait des pas mal arrangés
Comme font les gens trop chargés.

En route, il perd sa femme Créuse:

Ma femme, hélas !
Mon unique joie et soulas,
Se trouva manquer à la bande.
Jugez si ma douleur est grande.
Mon père ne fit autre chose
Que dire : « Elle reviendra,
Où bien quelqu'un la retiendra.
Est-elle restée en arrière
Pour raccommoder sa jartière ? »

Didon, amoureuse d'Enée, est la plus sotte des commères, qui papote avec sa sœur Anne :

Dis-moi donc, ma sœur, pourquoi ? d'où ?
Comment ? par quelle destinée
Est venu chez moi cet Enée ?
O qu'il est frais ! ô qu'il est gras !
O qu'il est beau quand il est ras !
Qu'il est fort, qu'il est beau gendarme !

Toute l'*Enéide* est ainsi racontée. Le poème est si comique qu'on pense avec Scudéry : « Virgile rirait lui-même, s'il se voyait si bien masqué ».

Ces poèmes témoignent surtout d'une facilité copieuse et large. C'est un robinet ouvert. Scarron semble causer en rimant.

Sa facilité à rimer se manifestait par d'aimables et fluides épîtres :

Sarrazin,
Mon voisin,
Cher ami,
Qu'à demi
Je ne voi,
Dont, ma foi,
J'ai dépit
Un petit...

Sa comédie *Les Boutades du Capitan Matamore* est un acte en vers octosyllabes à une rime.

Il a beaucoup emprunté à l'Espagne, presque tout son théâtre, et les nouvelles intercalées dans le *Roman Comique*, et celles qu'il publia à part ; mais ce qu'il n'a emprunté à personne, c'est cette belle humeur, et ce rire large et franc et sonore, et ces vers éclatants, empanachés, qui font de *Dom Japhet d'Arménie*, ou du *Gardien de soi-même*, des comédies d'inspiration et de résonance toutes romantiques.

Son tableau de la *Foire-St-Germain* est d'un coloris rehaussé et d'un mouvement vrai. C'est d'abord la cohue.

Ces cochers ont beau se baster,
Ils ont beau crier : gare ! gare !
Ils sont contraints de s'arrêter.
Dans la presse rien ne démarre.
Les bruits des pénétrants sifflets,
Des flûtes et des flageolets,
Des cornets, hautbois et musettes,
Des vendeurs et des acheteurs,
Se mêle à celui des sauteurs
Et des tabourins à sonnettes
Des joueurs de marionnettes
Que le peuple croit enchanteurs.
Mais je commence à me lasser
D'être si longtemps dans la boue ;
Porteurs, laissez un peu passer
Ce carrosse, qu'il ne vous roue ?
Et puis, pour marcher sûrement,
Appliquez-vous soudainement
A son damasquiné derrière.
Moins de monde vous poussera ;
Le chemin il vous frayera.
Mais s'il reculait en arrière

De peur de briser notre bière,
Faites de même qu'il fera.

Et ces vers qui suivent ne sonnent-ils pas de tout le tintamarre des forains, ne répandent-ils pas une odeur de graisse brûlée, ne rendent-ils pas l'écho de la foule bruissante qui se tasse dans les allées entre les baraques et les jeux ?

Que de peinturez affiquets,
Dont les mères et les nourrices
Régaleront leurs marmouzets!
Que de gâteaux et pains dépices!
Que ces souillons de gauffriers
Font sentir l'odeur du fromage!
Et que ces noirs chauderonniers
Font un fâcheux carillonnage!
Mais nous voilà quasi dedans.
Bon jour, la Foire! Dieu soit céans !
Je suis un pauvre cul-de-jatte,
Qui vient tout exprès de chez nous,
Non pour acheter des bijoux,
Mais pour, au grand bien de ma rate,
Sur votre los qui tant éclate,
Faire quelques vers aigres-doux.

Avançons, et voici les articles d'Orient :

Menez-moi chez les Portugais,
Nous y verrons à peu de frais
Des marchandises de la Chine :
Nous y verrons de l'ambre gris,
De beaux ouvrages de vernis,
Et de la porcelaine fine
De cette contrée divine,
Ou plutôt de ce Paradis;
Nous achèterons des bijoux,
Nous boirons de l'aigre et du cèdre ;
Mais comment diable ferons-nous
Pour trouver une rime en èdre ?

Nous faisons ainsi le tour de ce marché, dont l'éclat s'accroîtra au siècle suivant, où nous le retrouverons.

Tandis que la Fronde déchaînait la malice, la satire et les pamphlets, le Burlesque triomphait et avait toute la vogue. Il s'immisçait dans les sujets les plus rebelles, puisque, sans parler des Gazettes en vers drôlatiques de Loret, de Subligny,

de Robinet, ni des drôleries de Brebeuf, Barciet, Picou et bien d'autres, il parut en 1649 une *Passion de Notre-Seigneur en vers burlesques*, et aussi une *Extase de la France mourant d'amour devant Jésus-Christ crucifié, en vers burlesques.*

Boileau n'y tint plus et fulmina :

> L'avocat au Palais en hérissa son style,
> Et le docteur en chaire en sema l'évangile.

Ce genre tomba aussi bas que possible.

Le Métel d'Ouville compila des calembours et des calembredaines dans son recueil *Les Contes aux heures perdues du sieur d'Ouville*, ou *Recueil de tous les bons mots, reparties, équivoques, brocards, simplicités, naïvetés, gasconnades et autres contes facétieux, non encore imprimés.*

En veut-on prendre idée ?

— Une dame de fort peu de sens, mais femme d'un homme qui était dans le haut emploi, et dont on faisait état à cause de son mari, avait reçu un présent d'une belle paire d'Heures. Elle, croyant que tout ce qui était dans ces Heures fussent des prières, se mit à genoux dans l'église, et ouvrant les Heures droit où était la permission de l'imprimeur, elle fait un grand signe de croix et avec une grande dévotion commença à dire: « Il est permis d'imprimer et faire imprimer le présent livre à Jehan Petit, marchand libraire, à Paris, etc., etc.,... » Puis, tournant le feuillet où est le calendrier et refaisant le signe de la croix, elle dit : Janvier a trente et un jours et la lune n'en a que trente, et ainsi des autres jusqu'à la fin de décembre. » Oh ! que ces oraisons étaient bien dévotes ! »

J'ai choisi l'une des moins niaises de ces balourdises. Il n'y a là ni intérêt ni valeur. Ce sont bourdes à vendre à deux sols dans les foires. Les journalistes d'aujourd'hui y puisent à pleines plumes leurs « nouvelles à la main ».

Que le burlesque soit un genre secondaire et même tertiaire, Scarron lui-même ne faisait nulle difficulté d'en convenir dans sa dédicace du livre V de l'*Enéide :*

— Par Apollon, par les Neuf Muses et tout ce qu'il y a de vénérable sur le sacré coteau, je suis prêt de signer devant qui l'on voudra que tout le papier que j'emploie à écrire est autant de papier gâté, et qu'on

aurait droit de me demander, aussi bien qu'à l'Arioste, où je prends tant de coyonneries. Tous ces travestissements de livres, et mon Virgile tout le premier, ne sont pas autre chose que des coyonneries, et c'est un mauvais augure pour ces compilateurs de mots de gueule, tant ceux qui se sont jetés sur Virgile et sur moi, comme sur un pauvre chien qui ronge un os, que les autres qui s'adonnent à ce genre d'écrire là comme au plus aisé; c'est, dis-je, un très mauvais augure pour ces très brûlables burlesques, que cette année, qui en a été fertile et peut être incommodée autant que de hannetons, ne l'a pas été en blé. Peut-être que les beaux esprits qui se sont gagés pour tenir notre langue saine et nette y donneront ordre, et que la punition du premier mauvais plaisant, qui sera atteint et convaincu d'être burlesque relaps, et comme tel, condamné à travailler le reste de sa vie pour le Pont-Neuf, dissipera le fâcheux orage qui menace l'empire d'Apollon. Pour moi, je suis tout prêt d'abjurer un style qui a gâté tant de monde et, sans le commandement exprès d'une personne de condition qui a toute sorte de pouvoir sur moi, je laisserais le Virgile à ceux qui en ont tant envie et me tiendrais à mon infructueuse charge de malade, qui n'est que trop capable d'exercer un homme entier.

Il y persista pourtant, parce qu'on aime faire ce qu'on fait bien. Avec le *Roman Comique* en 1651, avec sa *Gazette de Jacquemard et de la Samaritaine* en 1655, avec son Ode à Fouquet en 1656, il soutint un genre qui s'affaissa vite, malgré la parodie de Virgile et *Les Murs de Troie* par les frères Perrault, qui en 1659 dédièrent leur œuvre badine à la jatte de M. Scarron.

Quand le P. Vavasseur, à l'invitation de Balzac, — qui lui sacrifia aussi, — rédigea le manuel théorique du genre burlesque, dans son in-folio *de Ludicra dictione*, il en écrivit le testament, et la province resta seule à admirer le *Typhon*, qu'elle ne connaît même plus du tout.



Ainsi le burlesque grimaçait, pour faire pièce et échec au précieux.

Boileau comprenait, approuvait l'attaque, qu'il eût voulu mieux conduite; il applaudissait aux bottes bien portées :

J'aime assez Bergerac et sa burlesque audace.

Bergerac, le dégingandé nasillard, aux longues jambes couvertes de bottes molles, évasées, tailladées, présente un cas à part ; il eut un pied dans chaque camp, et son grand nez fut assez long pour servir de trait d'union entre les extrêmes qu'il toucha. Il était précieux : il crut prendre le vent en se faisant à la fois l'homme des ruelles et de la rue.

Savinien Cyrano de Bergerac est né à Paris en 1619; il fut élevé chez un curé de campagne des environs de Bergerac, et se fit une réputation de mauvais sujet par les vilains tours qu'il ménageait à son maître et les querelles qu'il soutenait contre ses camarades. L'un d'eux s'attacha à lui et devint son ami le plus fidèle; c'était Le Bret.

Dès l'âge des classes, Savinien était turbulent et indépendant. Il déclara à son père que son vieux curé était un pédant incapable et ennuyeux. Le gentilhomme, fort indifférent au savoir ou à l'ignorance, envoya son fils à Paris, au collège de Clermont, où il eut Molière pour condisciple. Ils travaillèrent ensemble à un scénario que chacun d'eux conserva et reprit plus tard : Molière en fit *Les Fourberies de Scapin;* Cyrano en tira sa comédie *Le Pédant Joué*. De là l'analogie des deux pièces. Ils suivirent ensemble le cours de philosophie du matérialiste Gassendi.

A Paris, Savinien se laissa aller à sa fantaisie batailleuse. « Cet âge, dit son ami Le Bret, où la nature se corrompt plus aisément, et la grande liberté qu'il avait de ne faire que ce que bon lui semblait, le portèrent sur un dangereux penchant, où j'ose dire que je l'arrêtai; parce qu'ayant achevé mes études, et mon père voulant que je servisse dans les gardes, je l'obligeai d'entrer dans la même compagnie que moi. Les duels qui semblaient être en ce temps-là le plus sûr et le plus prompt moyen de se faire connaître, le rendirent en peu de jours si fameux, que les Gascons, qui composaient presque seuls cette compagnie, le considéraient comme le démon de la bravoure et lui comptaient autant de combats que de jours qu'il y était entré. »

Les batailles ne l'éloignèrent pas de la littérature. Il rimait des élégies au corps de garde, sans que le bruit ni le mou-

vement le gênassent. Mars et Minerve recevaient également ses hommages.

Il avait su se gagner des amitiés littéraires. Ses services étaient brillants. « Il alla, dit encore Le Bret, au siège de Mouzon, où il reçut un coup de mousquet au travers du corps, et, depuis, un coup d'épée dans la gorge, au siège d'Arras, en 1640. Mais les incommodités qu'il souffrit pendant ces deux sièges, celles que lui laissèrent ces deux grandes plaies, les fréquents combats que lui attirait la réputation de son courage et de son adresse, qui l'engagèrent plus de cent fois à être second (car il n'eut jamais une querelle de son chef), le peu d'espérance qu'il avait d'être considéré, faute d'un patron auprès de qui son génie tout libre le rendait incapable de s'assujettir, et enfin le grand amour qu'il avait pour l'étude, le firent renoncer entièrement au métier de la guerre, qui veut tout un homme, et qui le rend autant ennemi des lettres que les lettres le font ami de la paix. »

Tout en tenant la plume, il ne laissait pas rouiller son épée; M. Edmond Rostand, dans sa comédie héroïque *Cyrano de Bergerac*, a bien rendu ce côté de son caractère, le bretteur doublé d'un lettré, quand il suppose un duel à l'Hôtel de Bourgogne entre Cyrano et le vicomte de Valvert :

LE VICOMTE, méprisant.

Poète !...

CYRANO

Oui, monsieur, poète! et tellement,
Qu'en ferraillant je vais — hop! — à l'improvisade
Vous composer une ballade.

LE VICOMTE

Une ballade?

CYRANO

Vous ne vous doutez pas de ce que c'est, je crois?

LE VICOMTE

Mais...

CYRANO, récitant comme une leçon.

La ballade, donc se compose de trois
Couplets de huit vers...

LE VICOMTE, piétinant.

Oh!

CYRANO, continuant.

Et d'un envoi de quatre...

LE VICOMTE

Vous...

CYRANO

Je vais tout ensemble en faire une et me battre,
Et vous toucher, monsieur, au dernier vers.

LE VICOMTE

Non !

CYRANO

Non ?

(Déclamant.)

« Ballade du duel qu'en l'hôtel bourguignon
Monsieur de Bergerac eut avec un bélître! »

LE VICOMTE

Qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plaît ?

CYRANO

C'est le titre.

LA SALLE, surexcitée au plus haut point.

Place! — Très amusant! — Rangez-vous! — Pas de bruits!

CYRANO

Attendez!... je choisis mes rimes... Là, j'y suis.

(Il fait ce qu'il dit à mesure.)

Je jette avec grâce mon feutre,
Je fais lentement l'abandon
Du grand manteau qui me calfeutre,
Et je tire mon espadon;
Elégant comme Céladon,
Agile comme Scaramouche,
Je vous préviens, cher Myrmidon,
Qu'à la fin de l'envoi je touche!

Vous auriez bien dû rester neutre!
Où vais-je vous larder, dindon?...
Dans le flanc, sous votre maheutre?...
Au cœur, sous votre bleu cordon?...
— Les coquilles tintent, ding-don!
Ma pointe voltige: une mouche!
Décidément... c'est au bedon,
Qu'à la fin de l'envoi, je touche.

Il me manque une rime en eutre...
Vous rompez, plus blanc qu'amidon...
C'est pour me fournir le mot pleutre?
— Tac! je pare la pointe dont
Vous espériez me faire don; —
J'ouvre la ligne, — je la bouche;
Tiens bien ta broche, Laridon !
A la fin de l'envoi, je touche.

ENVOI

Prince, demande à Dieu pardon !
Je quarte du pied, j'escarmouche,
Je coupe, je feinte...

(Se fendant.)

Hé! là donc,

(Le vicomte chancelle; Cyrano salue.)

A la fin de l'envoi, je touche.

Il était terrible, avec son grand nez dont il forçait le respect par sa bravoure redoutée; quiconque le regardait de travers était un homme mort. Il imposait son bon plaisir ; il fit défense à l'acteur Montfleury de paraître sur la scène quand il était là, sous le simple prétexte qu'il lui déplaisait. Il lui envoya une lettre restée fameuse, *Lettre à un Gros Homme*, où il lui disait :

— Enfin, gros homme, je vous ai vu : mes prunelles ont achevé sur vous de grands voyages, et le jour où vous éboulâtes corporellement jusqu'à moi, j'eus le temps de parcourir votre hémisphère, ou pour parler plus véritablement, d'en découvrir quelques cantons... Ah! si les coups de bâton s'envoyaient par écrit vous liriez ma lettre des épaules. Et ne vous étonnez pas de mes procédés; car la vaste étendue de vos épaules me fait croire si fermement que vous êtes une terre, que de bon cœur, je planterais du bois sur vous pour voir comme il s'y porterait. Pensez-vous donc, à cause qu'un homme ne vous saurait battre tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne saurait en un jour échigner qu'une de vos omoplates, pensez-vous que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau? Non, non, je serai moi-même votre Parque; et ce serait déjà fait de vous si j'étais délivré d'un mal pour la guérison duquel les médecins m'ont ordonné encore quatre ou cinq prises de vos impertinences; mais, sitôt que j'aurai fait banqueroute aux divertissements, tenez pour assuré que je vous enverrai défendre de vous compter entre les choses qui vivent.

Montfleury apeuré fit retraite pendant un temps, et n'osa reparaître pour la *Clorise* de Baro.

Une autre fois, étant au cabaret avec son ami Linière, celui-ci fut prévenu qu'une troupe de cent hommes l'attendait à la sortie pour lui faire un mauvais parti.

— Pardieu, dit Cyrano, rentrons chez toi, et c'est moi qui ferai la couverture de ton lit.

Il mit flamberge au vent, rencontra les spadassins, en tua ou navra plus d'un et dispersa le reste.

Généreux et obligeant, il avait un beau caractère, et ne se montrait le redoutable pourfendeur qu'avec les sots et les orgueilleux; il promenait sa rapière traînante de justicier à travers les inepties et les impudences. Le Bret complète ainsi son portrait :

— Il passa toujours pour un homme d'esprit très rare : à quoi la nature joignit tant de bonheur du côté des sens, qu'il se les soumit toujours autant qu'il voulut; de sorte qu'il ne but du vin que rarement, à cause, disait-il, que son excès abrutit, et qu'il fallait être autant sur la précaution à son égard que de l'arsenic (c'était à quoi il le comparait), parce qu'on doit tout appréhender de ce poison, quelque préparation qu'on y apporte; quand même il n'y aurait à en craindre que ce que le vulgaire nomme qui pro quo, qui le rend toujours dangereux. Il n'était pas moins modéré dans son manger, dont il bannissait les râgoûts tant qu'il pouvait, dans la croyance que le plus simple vivre et le moins mixtionné, était le meilleur; ce qu'il confirmait par l'exemple des hommes modernes, qui vivent si peu; au contraire de ceux des premiers siècles, qui semblent n'avoir vécu si longtemps qu'à cause de la simplicité de leurs repas.

Il joignait à cela une si grande aversion pour tout ce qui lui semblait intéressé, qu'il ne put jamais s'imaginer ce que c'était de posséder du bien en particulier, le sien étant bien moins à lui qu'à ceux de connaissance qui en avaient besoin. Aussi le ciel, qui n'est point ingrat, voulut que, d'un grand nombre d'amis qu'il eut pendant sa vie, plusieurs l'aimassent jusqu'à la mort, et quelques-uns même par delà.

Sa gêne était croissante et ses ressources minces. Le seul parti pour un homme de lettres était alors de flatter les grands pour en obtenir des subsides ou une pension, en échange de plates dédicaces. Cyrano se refusa à cette humiliation, jusqu'au jour où la nécessité le contraignit d'accepter l'hospitalité du duc d'Arpajon.

En 1655, il se heurta de nuit contre une poutre, et se blessa mortellement. La mort l'enleva à 35 ans.

Sa carrière littéraire n'est pas sans intérêt. Sa tragédie

d'*Agrippine* est d'un talent élevé que gâte trop d'exubérance. Une cabale la fit tomber sur un malentendu.

Le Pédant Joué montra de vraies qualités de naturel, de belle humeur, de malice. Là se trouve la scène, que Molière reprit, de la galère turque.

Ses *Œuvres diverses* témoignent de sa souplesse à adopter tous les genres à la mode, le précieux comme le burlesque. Car ce bretteur agile fut un précieux renchéri, et ceci par exemple est tout à fait dans le ton des ruelles :

— Monsieur, ne pleurez plus, le beau temps est revenu. Le soleil s'est réconcilié avec les hommes, sa chaleur a fait trouver des jambes à l'hiver, tout engourdi qu'il fût; il ne lui a prêté de mouvement que ce qu'il fallait pour s'enfuir ; et, cependant, ces longues nuits, qui semblaient ne faire qu'un pas en une heure (à cause que pour être dans l'obscurité, elles n'osaient courir à tâtons) sont aussi loin de nous que la première qui fit dormir Adam.

La chute en est jolie. Et ceci, sur le miroir des eaux que l'hiver ternit de sa gelée; les eaux sont prises, glacées :

— Le vieux jaloux, l'Hiver, avait fait cela, afin que les animaux n'y pussent voir leur image: il avait malicieusement tourné vers eux la glace de ces miroirs qui coulent, du côté du vif-argent, et ils y seraient encore, si le Printemps à son retour ne les eût renversés.

Cette charade veut dire que les eaux ont dégelé. Et cette procession de fleurs, d'une ingénieuse mièvrerie :

— Le lis, ce colosse, ce géant de lait caillé, glorieux de voir ses images triompher au Louvre, s'élève sur ses compagnes et fait devant soi prosterner la violette qui, jalouse, redouble ses odeurs afin d'obtenir de notre nez la préférence que nos yeux lui refusent ; là, le thym s'agenouille devant la tulipe, à cause qu'elle porte un calice.

On est surpris de voir s'amuser à de pareilles futilités ces doigts plus accoutumés à se serrer sous la coquille de l'épée qu'à tresser des pétales de fleurettes.

Il prit sa revanche de Gascon par une gasconnade restée fameuse, et ce fut son roman burlesque *Histoire comique des Etats et Empires de la Lune*, suivie de l'*Histoire comique des Etats et Empires du Soleil*. En un style ferme, court, alerte, juste, il écrivit cette œuvre de physique amusante, où se re-

connaît l'ami du physicien Rohaut, et qui rappelle les *Oiseaux* d'Aristophane, le roman grec d'Antonin Diogène *Ce qu'on voit par delà Thulé* et *l'Histoire véritable* de Lucien, ou les excursions de Pantagruel, et qui précède et prépare Swift, Fontenelle, Voltaire et toute la série de la *Bibliothèque des Voyages imaginaires*, jusqu'à la *Ballade à la Lune*, d'Alfred de Musset, ou Wells, ou Jules Verne. Comment l'idée lui en vint-elle? Il nous le dit en son début:

— La lune était dans son plein; le ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées, lorsque revenant de Clamart près Paris (où M. de Guigy, le fils, qui en est seigneur, nous avait régalés, plusieurs de mes amis et moi), les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin. De sorte que, les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel; tantôt un autre assurait que c'était la platine où Diane dressa les rabats d'Apollon; un autre, que ce pouvait bien être le soleil lui-même, qui, s'étant, au soir, dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde quand il n'y était pas.

« Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois, sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune. »

Quelques-uns de la compagnie me régalèrent d'un grand éclat de rire. — « Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant dans la lune de quelque autre qui soutient que ce globe-ci est un monde. »

Il y alla voir, voici comme :

— J'avais attaché, autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le soleil dardait si violemment ses rayons que la chaleur qui les attirait, comme elle fait les plus grosses nuées, m'éleva si haut qu'enfin je me trouvai au-dessus de la moyenne région.

Le voyage ne se fit pas sans difficulté, mais enfin il se termina heureusement, malgré la chute que le voyageur aérien avait faite en prenant pied sur l'astre des nuits.

Sans le suivre à travers les péripéties de son excursion, il suffira de constater la place que tiennent dans cette fiction la littérature scientifique et la littérature descriptive, outre le souci constant de corser le récit par la satire du temps et un fonds de vérité voilée. Et nous avançons vers une conclusion.



Donc, comme Ormuzd et Ahriman, luttaient les deux principes, le précieux et le bourgeois.

Cette guerre fut féconde, et nous en avons depuis longtemps recueilli les heureux résultats. Les deux genres ennemis ont agi l'un sur l'autre, et de leur choc est né le roman moderne, dit le roman de mœurs, celui de Balzac, de Flaubert, de tout le XIXe siècle, dont le caractère est l'exacte observance de la vraisemblance et de la vérité, l'imitation fidèle, quoique artistique, de la vie et de la réalité dans ses conditions normales et ses exigences logiques.

Le roman français, d'abord divisé en deux branches distinctes qui partaient de points opposés, a vu s'opérer leur jonction et leur soudure au point commun du roman vrai; c'est à la fin du XVIIe siècle que ce travail de fusion a commencé. Le roman métaphysique se fit de nombreux ennemis.

Dès 1627, *Le Berger* de Sorel était devenu *Extravagant* par la lecture des romans, dans ce livre où, ainsi que l'annonce le titre, parmi les fantaisies amoureuses l'on voit les impertinences des romans et de la poésie. Et pour que nul n'en ignorât, Sorel avait d'abord ajouté en sous-titre *l'Antiroman.*

L'Astrée avait ses détracteurs. Le don Quixote gascon *(Jeux de l'inconnu)* rangeait ce livre parmi ceux que les « hommes accorts rejettent comme excrémens de l'esprit », et Fancan l'enterrait, en 1626, dans son *Tombeau des Romans.*

Ce fut pire dans la seconde moitié du siècle. Boileau, en 1665, s'égayait aux dépens des héros de roman, et il croyait sous ses plaisanteries exprimer des vérités si fortes, qu'il disait plus tard avoir donné dans son *Dialogue* le moins frivole ouvrage qui fût encore sorti de sa plume.

A la même époque, les mêmes idées étaient présentées sous

une forme piquante par Gabriel Guéret dans *Le Parnasse réformé*, qui eut un grand succès.

Apollon, assourdi par les plaintes de ses sujets, réforme son royaume. Il rappelle les traducteurs à plus de fidélité pour les textes, il condamne « à vingt pieds parisis de honte » les méchants auteurs dramatiques, il supprime les épîtres à la Montoron et à la d'Aimery. Après avoir passé ainsi en revue les différents genres littéraires, il arrive au roman. Les héros de roman, sous la présidence d'Apollon, accourent chercher noise à leurs auteurs, qui les ont si mal traités. Polexandre s'indigne des visions de son romaniste. Ariane est scandalisée : « On ne trouve chez moi que des lieux infâmes, les héros du roman sont donc bien accoutumés à fréquenter ces endroits, qu'on les prendrait pour des soldats aux gardes ou des mousquetaires. Me rendre visite, ou aller où vous m'entendez bien, n'est plus qu'une même chose ! » Scudéry, quoique matamore et spadassin, est épouvanté des fureurs de l'Illustre Bassa. Il veut s'enfuir, mais le Bassa le retient par le bras, et lui détaille les inepties qu'il lui prête : la moindre est de lui faire épouser « une femme qui a de l'expérience et trois mois de demeure au serrail ». Et il continue : « Comment vous tirer de ce pas de clerc, comme aussi des quatre mille lieues par terre que vous faites faire à ma flotte, de Constantinople à la mer Caspie ? » Scudéry s'esquive prudemment, de crainte de mauvais traitements.

C'est aussi le parti que prend La Calprenède. Il devient triste et défait, en voyant Alexandre se faire faire place avec grand bruit, et crier de sa voix de tonnerre : « Je fais une belle figure dans votre Cassandre ! » Il querellait encore que voici venir « un gros de héros et d'héroïnes », Orazie, Prazimène, Cydie, Bérénice, Hermozène, Scanderberg, Laodice, Cythérée, Scipion, Tarsis, Rodogune, Macarise, Clélie... Apollon effrayé du nombre les remet à une autre fois.

Un peu plus tard, le prince Fanferedin rapportait de son *Voyage Merveilleux* dans la Romancie un dégoût profond des romans. Il avait vu « des rochers tendres comme du gazon ou de la laine », des faunes jouer aux quatre coins ; les oiseaux ont le bec dans l'eau, les ormes attendent les rendez-vous.



La guerre aux romans galants et hyperboliques détermina une recrudescence dans la production des romans mieux observés et moins fantastiques.

On s'avisa d'observer, de copier le réel, de calquer le vrai, de peindre d'après nature. Saint-Amant fut parfois un réaliste heureux.

Claude Le Petit rima en dizains comiques son *Paris ridicule*, amusant aujourd'hui comme un album de vues de ce temps-là, où l'on reconnaîtrait le Louvre, les Tuileries, la Grande Ecurie, les Quinze-Vingts, le Palais-Royal, la Butte Saint-Roch, l'Hôtel de Bourgogne, les Piliers des Halles, le Charnier des Innocents, la Croix du Trahoir, la Samaritaine :

Donnons à la Samaritaine
Le bon jour en chemin faisant;
Son fantôme est assez plaisant,
Accoudé sur cette fontaine.
Que cette eau sous ce pavillon,
Qui danse au son du carillon,
Fait un agréable spectacle !
Mais Dieu qui lui tend son vaisseau,
Ferait un bien plus beau miracle
S'il changeait en bon vin son eau.

Ce poète est un amusant historien des coins de Paris, et bien que l'esprit y soit un peu forcé, bien que le comique y manque parfois de spontanéité, les tableaux ont le pittoresque et le mordant de bonnes eaux-fortes d'après nature. Voyez Paris du haut des tours de Notre-Dame :

Ah ! que de nids d'oyseaux farouches ;
Que de hiboux et de choucas !
Les gens ne paraissent là-bas
Pas plus gros que des pieds de mouches ;
Je vois des clochers, des maisons,
Des habitacles, des cloisons,
Et des girouettes sans nombre;
Qu'ici l'air est à bon marché!
Et qu'il dort de bestes à l'ombre,
Lors que le soleil est couché!

Israël Silvestre a dessiné ces mêmes paysages de Paris, que le poète évoque avec autant d'art que le graveur d'estampes. Nous traversons le pont Notre-Dame dont les maisons ont leurs façades peintes d'attributs, avec une suite de soixante rois; nous voici en place de Grève, au pont Marie, à l'Echelle du Temple, à la Bastille.

C'est la Bastille, ce me semble ;
C'est elle-même, par ma foi!
Ventre-bleu, voilà bien de quoi
Faire que tout le monde tremble !
Qu'à donc de si particulier
Ce massonnage irrégulier?
Est-ce une tour ? En est-ce quatre ?

Qu'il nous mène à Montfaucon, à l'Arsenal, au Mail, à la Sorbonne, au Luxembourg, son poème est un guide amusant qui marque un sens véritable du pittoresque et du passé, et une belle humeur entretenue par l'amour de son sujet.

Berthod aussi fit même chose dans son poème en vers burlesques *La Ville de Paris*, tableau assez vif des galanteries du Palais, des filouteries du Pont-Neuf, des harengères de la Halle, de servantes qui « ferrent la mule » (c'était faire danser l'anse du panier, comme nous disons par une autre métaphore); puis nous allons chez les fripiers, chez les écrivains publics de Saint-Innocent. Chaque poème est plus étendu que ceux de Le Petit, plus animé, plus dramatisé, et constitue ce qu'on nommerait aujourd'hui un monologue à récit. Tantôt c'est un paysan chicanoux qui veut amadouer son procureur :

« Ardé, regarde bien, monsieur,
Je sis tout mouillé, car y pleu,
Et si pourtant je vous apporte
Une poule, le guièbe emporte!
Plaidez-moi fort biau et fort biau,
Car je crève dedans ma piau,
Et je sis si fort en colère,
Que, pargué, je ne me puis taire,
Voigeant mes brebis en prison !
Mergué, c'est une trahison
D'un des beaux-frères de ma fame!
Vouy, j'enrage dessus mon âme!
Boutez, gaignez-moi mon procès :
Si j'en pouvais voir le succès,
Que j'en ayons les mains levées,

Et que mes brebis soient sauvées,
Je vous feré un biau présent.
Je sçay qu'ous estes bien disant?
Allez, plaidez-moi bien ma cause
C'est sur vous que je me repose. »

Cecy n'est-il pas bien bouffon?
Ce pauvre pitant se morfond
Et s'explique comme une beste,
Suivant son Procureur nud teste.

Ce sont copies de lettres d'amour que rédigent pour deux sols les scribes en plein vent; les propos de la rue, les disputes des cochers, les boniments des boutiquiers; c'est le Paris d'autrefois vivant et grouillant, observé et véritable.

Théophile de Viau avait essayé, dans ses *Fragmens d'une histoire comique*, de rendre, d'après nature, quelques types, le libertin, l'Italien, l'Allemand, le pédant, mais il s'égarait en dissertations et digressions philosophiques. Il manquait aussi trop de vérité au *Roman satirique* de J. de Lannel, où la forme est amphigourique, l'invention invraisemblable, et où les personnages se nomment Argentuare, Ennemidor ou Boittentual (1624). Mais, les écrivains n'étaient pas rares, qui essayaient de regarder et de peindre. Tristan l'Hermite dans *Le Sage disgracié où l'on voit de vifs caractères d'hommes de tous tempéraments et de toutes professions ;* d'Assoucy dans ses *Aventures* ou d'Ouville dans ses *Contes aux heures perdues*, Le Noble dans ses *Promenades* ou dans *Le Gage touché*; Ysarn dans *Le Louis d'or* (1695), sorte de prototype du *Diable boiteux;* C. Le Petit, dans *L'Heure du berger, demi-roman comique ou roman demi-comique*, et de Préfontaine dans *Les Aventures tragi-comiques du Chevalier de la Gaillardise ;* et encore l'abbé de Pure dans *La Précieuse*, ou Somaize dans les *Véritables Précieuses*, voire même Mlle de Montpensier dans la *Princesse de Paphlagonie*, et cent autres, au théâtre, par le roman, nous font pénétrer dans la vie intime de l'époque, dans la vie à Paris, dans la vie hors Paris, nous promenant de la place Royale à la galerie du Palais, du salon à l'église, de la rue aux ruelles : il manquait qu'une œuvre forte et durable sortît de cette observation et de ces peintures. Tout le roman y tendait.

De fantastique, métaphysique, déréglé, burlesque, et toujours faux, il devint d'abord historique, non plus à la façon de Clélie ou du grand Cyre, mais, historiquement, plus vrai. On étudia le passé, avant d'aborder le présent. Des personnages réels racontèrent leur vie, et furent tenus d'éviter toute invraisemblance sous peine d'être taxés de mauvaise foi et de mensonge. Des romanciers racontèrent à leur tour les mémoires de personnages fictifs, mais tinrent à honneur qu'on crût vrai leur récit apocryphe, et furent ainsi obligés à la plus stricte vraisemblance. Bayle disait : « C'est un inconvénient qui s'augmente tous les jours par la liberté qu'on prend de publier des Amours secrètes, l'histoire secrète, etc. de tels et tels seigneurs fameux dans l'Histoire. Les libraires et les auteurs font tout ce qu'ils peuvent pour faire accroire que ces histoires secrètes ont été puisées dans des manuscrits authentiques... De là vient que l'on s'éloigne autant que l'on peut de l'air romanesque dans les nouveaux romans ».

Les grands seigneurs et les femmes de qualité, réunis dans un salon ou retirés dans leurs terres, occupaient leurs loisirs à conter et à lire des anecdotes, souvent fort galantes, et si secrètes qu'on n'en trouve nuls vestiges dans les documents historiques; mais elles frappaient vivement par leur air de vraisemblance et par leurs noms connus, souvent des noms chers à la maison où on les prononçait. Henriette Julie de Castelnau, comtesse de Murat (1), amie de Mme de Nemours, qui était la propre fille de Mme de Longueville et du sang de Dunois, lui dédia en 1691, son roman des *Amours du comte de Dunois* où figurent Charles VIII, Anne de Bretagne, Louis, duc d'Orléans, le futur Louis XII, Pierre de Rohan, seigneur de Gié, du Verger et de Ham, Louis II de la Trémouille, etc. Sans doute il y a là bien plutôt une peinture de la cour de Louis XIV que de celle de Charles VIII; sans doute La Trémouille est bien galant, et M. de Gié n'est pas chargé par l'histoire des calomnies qu'on lui inflige ici; sans doute la féroce Mme de Comminges a vécu sous Louis XI, et non sous Charles VIII, — cruelle mégère qui brûla le yeux à son mari Jean,

(1) Mme de Murat, 1671-1716.

bâtard d'Armagnac. Mais outre que le roman contient plus d'un fait véridique, comme l'amitié d'Anne de Bretagne pour Dunois, comme l'existence de bouffons à la cour des Valois, le récit y est simple et les sentiments y sont vrais. Il y a bien de la délicatesse, par exemple, dans le dialogue entre Mlle d'Alençon et le maréchal de Gié qui, sous le nom de Dunois, a obtenu un rendez-vous dans le jardin à l'entrée de la nuit. La princesse s'aperçoit qu'on l'a trompée, que Dunois n'est pas celui qui lui parle d'amour. Elle le repousse durement, il insiste, elle l'accable : « Vous ne rougissez pas de vous servir d'un tel avantage et vous ne craignez pas que mon mépris n'égale l'indignité de votre procédé » ? Mais le maréchal est tout-puissant auprès du duc d'Alençon, qui peut lui donner sa fille malgré elle. Il y a beaucoup d'habileté dans le discours de la princesse qui comprend tout à coup le danger, qui s'adoucit par politique, et tâche de concilier la prudence avec son honneur.

C'est avec ce ton et cette finesse que Mme de Murat imagine et décrit les intrigues de ces hauts personnages, tout comme Mlle de Lussan quand elle écrit les *Annales* de la cour de Philippe-Auguste, de Charles VI ou de Charles VII.

Les infortunes de *Marie Stuart* inspirent quelques pages émues, en 1675, à De Paris qui n'invente rien et ne pouvait rien inventer dans un sujet consacré, fixé par la tradition, assez romanesque de lui-même.

En 1682, un magistrat, M. d'Argences, conte fort agréablement les amours d'Edouard III d'Angleterre et de la comtesse de Salisbury, à qui l'on doit l'institution de *l'Ordre de la Jarretière*.

Le roman de M. de Larray, *Eléonore de Guienne*, paru en 1691, est de l'histoire pure. Son auteur, que sa mémoire prodigieuse avait rendu célèbre, que ses fonctions d'historiographe des Etats généraux de Hollande mettaient à même de compulser les documents, et qui a aussi composé une *Histoire d'Angleterre; d'Ecosse, d'Italie, avec un abrégé des événements les plus remarquables arrivés dans les autres Etats*, figure indifféremment au nombre des historiens ou des romanciers historiques.

Vanel écrit en 1698 les *Intrigues galantes de la cour de*

France depuis le commencement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV, où l'on trouve les traces d'une érudition profonde dont la valeur nous est garantie par ce fait, que Vanel se contenta de rédiger les notes prises par son ami Sauval au cours de ses savantes recherches sur Paris.

Que de noms pourraient allonger cette liste : le P. Maimbourg et ses nouvelles historiques, comme *Marcesine*, la maîtresse de l'empereur Vatace; Le Noble qui raconte, en 1698, la *Conjuration des Pazzi* sous une forme aussi romanesque qu'historique, et qui avait révélé l'année précédente les amours d'Elisabeth d'Angleterre. C'est lui encore qui emprunta aux archives de Westphalie, dans *Zulima*, l'événement très historique du cas de bigamie du baron de Gleichen.

Quand Mlle de la Roche-Guilhen nous dit l'histoire d'*Adélaïde, reine de Hongrie*, nous ne savons trop quelle part l'histoire de Hongrie peut réclamer dans son invention, ni si ce fut Ladislas IV ou Ladislas V ou Ladislas VI qui eut l'heur d'épouser Adélaïde, mais nous constatons qu'il ne va pas sans une certaine vérité d'observation d'avoir rendu par exemple Hildegarde plus attachée à Adélaïde « par le service qu'elle lui avait rendu ». L'histoire d'Elisabeth d'Angoulême, donnée malgré elle à Jean-Sans-Terre en dépit de son amour pour le comte de la Marche, qui était un parti moins avantageux, puis délivrée en 1216 de son odieux mari après deux ans de mariage, et alors réunie à son premier amant, — est touchante, simplement écrite, elle est mieux inspirée assurément que celle d'Hiéron de Syracuse, de Thémir, ou d'Arioviste, roman gaulois, où la galanterie et l'invraisemblance s'épanouissent dans toute leur fleur, par une erreur de goût, qui, à cette heure, devient un anachronisme.



Bientôt, du passé, on en vint au présent. L'attention se reporta sur la société de cette fin de siècle, on en décrivit les mœurs et les types ; on fit des portraits, des caractères ; les

romanciers amenèrent en France des Siamois ou des Persans en tournée, qui regardèrent, scrutèrent, notèrent, écrivirent leurs impressions, et firent le tableau de Paris pour leurs congénères.

Les romanciers vrais furent alors légion : D'Artigue de la Vaumorière, de Mailly, de Lesconvel, Gatien de Courtilz de Sandras, dont Alexandre Dumas père arrangea les romans sans le dire, Vignacourt, Boudet de Juilly, Vanel, Le Noble. Hamilton écrivit les fameux *Mémoires du Chevalier de Grammont* « dans un genre agréable et plaisant qui n'est pas le burlesque de Scarron », comme le constatait Jaucourt, et il vaut de nous arrêter un instant.



L'auteur des *Mémoires du Chevalier de Grammont* a groupé dans son récit des portraits qui sont délicieux et vivants, au point de faire de ces annales de la Cour d'Angleterre sous Charles II une véritable résurrection.

Aventure étrange d'une époque très française de l'Histoire des Anglais, racontée par un Anglais en français. Nos voisins d'Outre-Manche en sont quelque peu froissés. Pour eux, le règne de Charles II est hors la tradition nationale, et le livre d'Hamilton ne les intéresse pas. Ils y perdent.

Hamilton écrit dans son roman :

— Il y avait à Londres, un peintre assez renommé pour les portraits; il s'appelait Lely. La grande quantité de peintures du fameux Van Dyck répandues en Angleterre l'avait beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui, dans le goût de tous ses ouvrages a le mieux imité sa manière et qui en a le plus approché. La duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour. Lely les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution. Il ne pouvait travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre.

Quand le Chevalier de Grammont arriva à la Cour d'Angleterre, il fut ébloui par l'éclat de cette société brillante et par la beauté des femmes. « Pour les beautés, on ne pouvait s'y

tourner sans en voir. » La duchesse d'York les fit peindre par Lely, et leurs portraits font cette admirable suite des « Beautés de Windsor » qu'on admire aujourd'hui à Hampton Court, dans les salles qu'ombrage la fameuse vigne géante.

Ce Lely était un hollandais né en Allemagne, Van der Faes du Lys, qui vint à Londres et qu'on appela de ce diminutif. Il succéda à Van Dyck dans l'estime de la noblesse.

Jamais ou rarement cour fut plus aimable et plus brillante.

— Tout respirait à la cour les jeux, les plaisirs et tout ce que les penchants d'un prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse. Les beautés voulaient charmer et les hommes ne cherchaient qu'à plaire. Chacun enfin faisait valoir ses talents le mieux qu'il pouvait. Les uns se signalaient par la danse, d'autres par l'air et la richesse, quelques-uns par l'esprit, beaucoup par la tendresse et peu par la constance.

Hamilton s'est fait le rival de Lely ; il a exécuté à la plume ce que l'autre peignait avec son délicat pinceau.

Son livre est une galerie de beaux portraits de femmes : et voici d'abord la reine, épouse malheureuse et irréprochable, portugaise trop épaisse pour les mièvreries de Whitehall, qui supporta avec résignation les dédains de son volage et royal époux, en tâchant de se mettre au ton :

— La nouvelle reine n'ajouta guère d'éclat ni par sa présence, ni par sa suite. Cette suite était alors composée de la comtesse de Panétra, passée avec elle en qualité de dame d'atours, de six monstres qui se disaient filles d'honneur, et d'une duègne, autre monstre, qui se portait pour gouvernante de ces rares beautés. La reine avait de l'esprit et mettait tous ses soins à plaire au roi par les complaisances qui coûtaient le moins à sa tendresse. Elle était attentive aux plaisirs et aux amusements qu'elle pouvait fournir, surtout lorsqu'elle devait en être. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de tous au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeait sa présence. Elle défendit absolument l'un et l'autre et renferma au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvait vaincre.

Il y a à St-Martin's Place un portrait d'elle, par Gascar : elle figure Cléopâtre au moment où elle va boire une perle : soit que le peintre l'ait flattée, soit que les beautés de la cour de Charles II aient rendu le goût du Chevalier de Grammont fort difficile, elle nous paraît beaucoup plus avenante et jolie que Hamilton ne le dit.

Voici l'ambitieuse Mme de Castelmaine, et « cette grande idole », Mlle Stewart, qui faisait l'enfant et jouait aux châteaux de carte, mais qui était assez politique pour évincer son ancienne protectrice devenue sa rivale, Mme de Castelmaine, à laquelle elle ravit l'honneur de se promener à travers Hyde Park dans le carrosse royal ; et lady Middleton, dont ce portrait est joliment poussé, et ressemble fort à celui que Lely a fixé sur la toile :

— C'était une des plus belles femmes de la ville, peu connue à la cour, assez coquette pour ne rebuter personne, assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étaient le plus, mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Bien faite, blonde et blanche, elle avait dans les manières et le discours quelque chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paraît n'était pas du goût de tout le monde. On s'endormait aux sentiments de délicatesse qu'elle voulait expliquer sans les comprendre, et elle ennuyait en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentait tous les autres, et l'ambition de passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistait longtemps après sa beauté.

Que de jolies femmes encore à convoquer : c'est Mme de Shrewsbury dont les galanteries font dire à Hamilton : « C'est une bénédiction », et qui tourna la tête au duc de Buckingham; le mari réclama et fut tué en duel. C'est Mlle Brook, comtesse de Denham, que son mari, jaloux du duc d'York, empoisonna. C'est la douce Mlle Bagot, la seule qui eût quelque air de sagesse et de beauté. Elle avait les traits beaux et réguliers, et ce teint rembruni qui plaît tant, quand il plaît. Il plaisait beaucoup en Angleterre, parce qu'il y était rare. Elle rougissait de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Milord Falmouth jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent bien reçus, et quelque temps après, l'amour l'éleva au poste de fille d'honneur de la duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auraient pu envier.

C'est la belle et vertueuse Hamilton, sœur de l'auteur, que le Chevalier de Grammont épousa, et que Lely peignit en sainte Catherine sur la jolie toile d'Hampton Court, tandis que son frère écrivait d'elle :

— Le Chevalier de Grammont la vit pour la première fois de près et s'aperçut qu'il n'avait rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'entre-

tint, elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle, et dès ce moment plus de ressentiment contre la Middleton. Elle était dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avait la plus belle taille, la plus belle gorge et les plus beaux bras du monde. Elle était grande et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvements. C'était l'original que toutes les femmes copiaient pour le goût des habits et l'air de la coiffure. Elle avait le front ouvert, blanc et uni, et les cheveux bien plantés et dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauraient imiter, formait son teint. Les yeux n'étaient pas grands, mais ils étaient vifs et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Sa bouche était pleine d'agréments et le tour de son visage parfait. Un petit nez retroussé et délicat n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable.

Ce fut auprès d'elle que Grammont soupira longtemps avant de l'épouser à la fin de ce livre charmant, poli, délicat, et hardi, où triomphe l'art subtil de représenter avec décence ce qui en manque, et où éclate en couleurs chaudes et moelleuses la vérité des luxueuses peintures.



Et bien d'autres aussi travaillaient au retour vers le naturel.

Challes, ce délicieux bohème errant, fit le tour de la moitié du monde, écrivit les délicates et trop oubliées nouvelles de ses *Illustres Françaises*, d'un réalisme aimable et simple, d'une peinture vraie et sûre.

C'est là que Collé prit le sujet de sa comédie bourgeoise *Dupuis et Desronais*, qui eut tant de succès : aventure pathétique de l'égoïsme paternel, protestation d'un père aimant contre l'institution du mariage. Le problème de la jeune fille a attiré Challes. La figure de ce beau-père malgré lui est d'une touche délicate et heureuse.

C'est l'histoire de deux amants honnêtes qui reculent au moment de commettre la faute ; c'est celle d'une jeune fille qui donne l'exemple que la sagesse et la vertu suffisent pour arriver à une haute fortune; c'est le conseil recommandé aux

pères de ne pas forcer leurs fils à une vocation pour laquelle ils n'ont pas de goût; c'est l'aventure d'un libertin ramené dans le droit chemin par une honnête femme qu'il voulait séduire, tous sujets simples qui nous font pénétrer dans l'intérieur de ménages bourgeois, où circulent des gens bien vivants, qui vont chez le « pâtissier », qui mangent « des fricassées de poulets »; des femmes qui portent des « jupes de crépon noir » et qui « se piquent les doigts » en faisant de la tapisserie.



Le roman était réconcilié avec la réalité, et cette nouveauté plut assez pour déterminer cette abondante éclosion de romanciers et de romancières, car les femmes s'en mêlèrent, et ce serait une longue énumération de nommer toutes les femmes de lettres qui écrivirent alors avec succès, Mme Gomez, Mme Murat, Marguerite de Lussan, Mlle Durand, la comtesse d'Aulnoy, Mlle de la Force, Mme Petit-Dunoyer, Mlle Lhéritier, Mlle de la Roche-Guilhen, Mme de Xaintonges.

Il en est deux que nous tirerons de pair : Mme de Villedieu et Mme de La Fayette.



D'abord Mme de Villedieu, qu'on a trop oubliée.

Catherine Desjardins naquit à Alençon en 1640. Toute jeune, elle dévorait avec passion de nombreux romans qui lui tournèrent la tête ; elle s'enfuit avec son cousin, pour faire comme les héroïnes dont elle lisait l'histoire. A Paris, elle fut recueillie par une dame chez qui sa mère avait été en service. Là, elle se fit séduire par M. de Villedieu pour se faire épouser ; puis elle poussa son mari dans un duel où il fut tué. Elle brilla dans le monde, se remaria avec un vieux marquis riche, fut de nouveau veuve, retrouva le cousin de sa jeunesse, l'épousa, épousa aussi les goûts bachiques de son mari, et

mourut d'ivrognerie à 43 ans. Telle est la peu intéressante personnalité d'une intéressante romancière.

Elle écrivit beaucoup, conta avec fantaisie et extravagance les *Annales Galantes de la Grèce*, les *Amours des Grands Hommes ;* dans *La Chambre de Justice de l'Amour*, dans les *Portraits des faiblesses humaines*, l'invraisemblance et la préciosité triomphent encore, comme aussi dans les *Exilés*, *Tamerlan*, *Carmante ;* c'est encore l'esthétique de *Polexandre* et d'*Artamène*.

Mais elle subit aussi l'évolution, et ses derniers romans se distinguent par le souci qui la prit soudain de la vérité et de l'observation scrupuleuse. Elle respecta l'histoire, et ne l'altéra que dans des détails sans portée ; elle se documenta, compulsa les archives, les annales, et fit du roman historique qui fut historiquement admissible. Si elle conte le *Pèlerin*, les *Fraticelles*, *Don Carlos*, elle cite des autorités, et ses récits furent étayés d'une telle érudition, qu'on en attribuait plus d'un à l'historien Saint-Réal. Elle nous présente la comtesse de Castille, sous Ramire XVI, roi d'Oviedo, et Boniface VIII, et Philippe II d'Espagne, et le prince de Condé, Mme d'Alençon, Mlle de Tournon, avec simplicité, sans mépris des conditions ordinaires de l'existence.

On pourrait encore aujourd'hui relire son roman *Les Désordres de l'Amour*, qui conte avec pathétique et talent les amours de Mme de Sauve, veuve d'un secrétaire d'Etat sous Charles IX, avec le duc de Guise : le tableau de la Cour de Catherine de Médicis et de Henri III est vivant, intéressant, animé. Ses livres plurent, et La Bruyère nous dit que les bourgeoises sensibles faisaient leur délices des *Annales Galantes* et du *Journal Amoureux*.



Dans ce même genre, celle qui l'emporta de beaucoup sur ses contemporaines, et qui fit le chef-d'œuvre de la nouvelle historique, ce fut Mme de La Fayette.

Madeleine Pioche de La Vergne (1), reçut une éducation très poussée, apprit le latin avec Ménage, et à 22 ans, épousa le comte de La Fayette. Grande dame fêtée dans le monde, elle eut quelques bonnes amitiés littéraires, celle de La Fontaine, de Segrais, de Huet, et surtout de La Rochefoucauld, dont l'amitié ancienne et sûre lui valut les plus précieux conseils. C'est en collaboration avec lui qu'elle écrivit son chef-d'œuvre, *La Princesse de Clèves.*

Aimable et aimée, très en vue à la cour, spirituelle, franche, elle était de bon jugement et de goût sûr ; elle avait lu et pratiqué les bons auteurs ; elle disait de Montaigne :

— On aimerait à avoir un voisin comme lui.

Elle avait des mots justes, des définitions heureuses, des boutades pleines de bon sens, comme cette pensée à propos des mauvais traducteurs :

— Les sots traducteurs ressemblent à des laquais ignorants qui changent en sottises les compliments dont on les charge.

Quand elle écrivit la *Princesse de Clèves*, La Rochefoucauld avait 60 ans ; elle en avait 44 ; il y avait treize ans que durait leur liaison. Mme de La Fayette avait composé déjà des nouvelles fort goûtées, *La Princesse de Montpensier*, où l'on pressent les pages délicates qu'elle écrira dans *La Princesse de Clèves*, — son chef-d'œuvre, qui donne l'idée la meilleure et la plus complète de son délicat talent.

L'action est placée à la fin du règne de Henri II, époque brillante de bals et de fêtes et d'intrigues, où parut Mlle de Chartres, si jolie, que la blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat qu'on n'avait jamais vu qu'à elle.

Elle fut élevée par sa mère qui s'appliqua à la prémunir contre les embûches de la cour, « pays du joli mensonge », lui contant le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leurs infidélités, les malheurs domestiques où plongent les engagements, et lui faisant voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, combien la vertu

(1) 1633-1693.

donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance.

Parmi les nombreux prétendants de Mlle de Chartres, M. de Clèves se fit remarquer et agréer ; ou du moins elle l'épousa « avec moins de répugnance qu'un autre », sans avoir aucune inclination particulière pour personne ». Très franche, elle l'avoua à son mari, qui eut la tristesse, « en gagnant sa main, de sentir qu'il lui restait à obtenir son cœur ».

A ce moment, le duc de Nemours arrivait de Bruxelles. Il y eut bal au Louvre à l'occasion du mariage de Claude de France.

Le bal commença, et comme la princesse de Clèves dansait avec M. de Guise, entra M. de Nemours, qui passa par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait.

Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne. Mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement frappé de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges.

Nemours fut aussitôt amoureux. Mme de Clèves fut troublée, et pour la première fois, elle n'osa tout dire à sa mère.

Celle-ci avait des soupçons. Elle remarqua que sa fille n'alla pas au bal du maréchal de Saint-André, parce que Nemours n'y allait pas, et qu'il avait dit:

— Il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir la femme qu'on aime au bal, si ce n'est de savoir qu'elle y est et de n'y être pas.

Pour dissiper ses doutes, elle annonça à sa fille que M. de Nemours était amoureux de la Dauphine. Au trouble de la malheureuse, elle connut aussitôt ce qu'elle voulait connaître, et ce qu'elle redoutait de savoir. Elle ne put tirer parti de sa découverte, car elle mourut peu après.

Sa fille pleura surtout dans cette mort la perte du soutien dont elle avait besoin pour se défendre contre son propre cœur. Elle voyait sans cesse et forcément Nemours à la Cour. Leur passion grandissait en silence. Un jour, il lui déroba son portrait, et elle n'eut pas la force de le lui reprendre.

Elle sent ses résistances fléchir, et elle ne sait où se prendre. A défaut de sa mère, à qui demander du secours ? Elle songe à consulter son propre mari. Un incident précipita l'événement.

Au jeu de paume, une lettre a été trouvée. Le bruit courut que c'était un billet de Nemours à la Dauphine. Mme de Clèves en conçut quelque dépit, quoiqu'elle en eût, mais on apprit après que la lettre était du vidame de Chartres. Cette nouvelle version causa à Mme de Clèves une joie qui lui fit peur, parce qu'elle lui prouvait le pouvoir et l'étendue de son amour. A cette découverte, elle s'enfuit à Coulommiers, dans ses terres, et là elle avoua tout à son mari qui la pressait de questions.

Il faut lire la scène qui est une des situations les plus hardies traitée avec une délicatesse et un charme qui en font une des plus belles pages de toute cette époque.

— M. de Clèves disait à sa femme: « Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ? Qui peut vous retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. — Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé; mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent, que l'on ne cherche du repos. — Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes, chez vous et dans la cour, d'une sorte à ne vous pas donner de lassitude, et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. — Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours; mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous pouviez y demeurer, j'en aurais

beaucoup de joie, pourvu que vous y demeuriez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent quasi-jamais. — Ah ! madame, s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule, que je ne sais point, et je vous conjure de me les dire. » Il la pressa longtemps de les lui apprendre sans pouvoir l'y obliger; et, après qu'elle se fût défendue d'une manière qui augmentait encore la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés; puis tout d'un coup prenant la parole et le regardant : « Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour. — Que me faites-vous envisager, madame, s'écria M. de Clèves ; je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser ». Mme de Clèves ne répondit point, et son silence acheva de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé : « Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. — Eh bien ! monsieur, répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu, que l'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore Mme de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons si j'ai des sentiments qui vous déplaisent; du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu. Conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez. »

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête

appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'aurait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur en l'embrassant, et la relevant : « Ayez pitié de moi vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde; mais aussi je me trouve le plus malheureux des hommes qui ait été. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre; elle dure encore; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte? Depuis quand vous plaît-il? Qu'a-t-il fait pour vous plaire? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne pas l'avoir touché, par la pensée qu'il était incapable de l'être; cependant un autre a fait ce que je n'ai pu faire; j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne pas me donner une sûreté entière; il me console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini; vous m'estimez assez pour croire que je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari; mais, madame, achevez et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. — Je vous supplie de ne pas me le demander, répondit-elle; je suis résolue de ne pas vous le dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. — Ne craignez point, madame, répondit M. de Clèves; je connais trop le monde pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont, et non pas s'en plaindre; et, encore une fois, madame, je vous

conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. — Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse; il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher. »

M. de Clèves, accablé de douleur, ignorait encore ou plutôt soupçonnait le nom de son rival. Il en devint plus certain, et un jour qu'il était à la cour, il apprit que Nemours était pendant ce temps en visite chez sa femme. « Mmes de Nevers et de Martigues, en sortant de chez elle, allèrent chez la reine Dauphine; M. de Clèves y était. Cette princesse leur demanda d'où elles venaient; elles lui dirent qu'elles venaient de chez Mme de Clèves, où elles avaient passé une partie de l'après-dînée avec beaucoup de monde et qu'elles n'y avaient laissé que M. de Nemours. Ces paroles, qu'elles croyaient si indifférentes, ne l'étaient pas pour M. de Clèves; quoiqu'il dût bien s'imaginer que M. de Nemours pouvait trouver souvent des occasions de parler à sa femme, néanmoins, la pensée qu'il était chez elle, qu'il y était seul, et qu'il lui pouvait parler de son amour, lui parut dans ce moment une chose nouvelle et si insupportable, que la jalousie s'alluma dans son cœur avec plus de violence qu'elle n'avait encore fait. Il lui fut impossible de demeurer chez la reine; il s'en revint, et ne sachant pas même pourquoi il revenait, et s'il avait dessein d'aller interrompre M. de Nemours; sitôt qu'il s'approcha de chez lui, il regarda s'il ne verrait rien qui lui pût faire juger si ce prince y était encore : il sentit du soulagement en voyant qu'il n'y était plus, et il trouva de la douceur à la pensée qu'il ne pouvait y avoir demeuré longtemps. Il s'imagina que ce n'était peut-être pas M. de Nemours dont il devait être jaloux; et, quoiqu'il n'en doutât point, il cherchait à en douter; mais tant de choses l'en avaient persuadé, qu'il ne demeurait pas longtemps dans cette incertitude qu'il désirait. Il alla d'abord dans la chambre de sa femme, et après lui avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avait fait, et qui elle avait vu; elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommait point M. de Nemours, il lui demanda en tremblant si c'était tout ce qu'elle avait vu, afin de

lui donner lieu de nommer ce prince, et de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fit une finesse. Comme elle ne l'avait point vu, elle ne le lui nomma point, et M. de Clèves reprenant la parole avec un ton qui marquait son affliction : « Et M. de Nemours, lui dit-il, ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié ? — Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle. Je me trouvais mal; et j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. — Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, répondit M. de Clèves puisque vous avez vu tout le monde ? Pourquoi des distinctions pour M. de Nemours ? Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre ? Pourquoi faut-il que vous craigniez sa vue ? Pourquoi lui laissez-vous voir que vous le craignez ? Pourquoi lui faites-vous connaître que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui ? Oseriez-vous refuser de le voir, si vous ne saviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité ? Mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui ? D'une personne comme vous, madame, tout est des faveurs, hors l'indifférence. — Je ne croyais pas, reprit Mme de Clèves, quelque soupçon que vous ayez sur M. de Nemours, que vous puissiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu. — Je vous en fais, pourtant, madame, répliqua-t-il, et ils sont bien fondés. Pourquoi ne le pas voir, s'il ne vous a rien dit ? Mais, madame, il vous a parlé; si son silence seul vous avait témoigné sa passion, elle n'aurait pas fait en vous une si grande impression; vous n'avez pas pu me dire la vérité tout entière, vous m'en avez caché la plus grande partie; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, et vous n'avez pas eu la force de continuer. Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru, et je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, et je vous en vois aimer un autre ! Cet autre est le plus aimable de la cour, et il vous voit tous les jours, il sait que vous l'aimez. Et j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour lui ! Il faut que j'aie perdu la raison, pour avoir cru qu'il fût possible. — Je ne sais, répondit tristement Mme de Clèves, si vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé aussi extraordinaire que le mien; je ne sais si je me suis trompée d'avoir cru

que vous me feriez justice. — N'en doutez pas, madame, répliqua M. de Clèves; vous vous êtes trompée; vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attendais de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison ? Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdument, et que j'étais votre mari ? L'un des deux peut porter aux extrémités, que ne peuvent point les deux ensemble ? Eh ! que ne font-ils point aussi ? continua-t-il. Je n'ai que des sentiments violents et incertains dont je ne suis pas le maître; je ne me trouve plus digne de vous; vous ne me paraissez plus digne de moi; je vous adore, je vous hais; je vous offense, je vous demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admirer; enfin, il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. »

Le plus à plaindre fut le mari. Sa vie devint un tourment secoué par la fièvre. Tandis que sa femme était à Coulommiers, il fut obligé d'être à Chambord avec le roi. Un jour, Nemours s'absente. Les soupçons de Clèves se réveillent. Il envoie un gentilhomme pour épier son rival. Il apprend qu'on a vu Nemours pénétrer deux fois de nuit dans le parc. A la vérité, la première fois, il aperçut seulement de loin Mme de Clèves, immobile, rêveuse, devant un tableau du siège de Metz où il figurait. La seconde fois, il ne vit personne et erra quelques instants dans le parc. Mais le gentilhomme rapporta à Clèves ces deux entrées nocturnes, et Clèves se sentit frappé au cœur. Il prit une forte fièvre. Sa femme accourt et adoucit sa douleur en lui protestant de sa parfaite innocence.

Clèves, profondément atteint, meurt.

Une autre que la princesse de Clèves se serait crue libre. Pour elle, cet amour restait coupable et criminel, puisqu'il avait tué son mari. Elle se retira au couvent où elle reconquit la paix de l'âme, la sérénité et l'assurance. Elle reçut sans crainte cette fois celui qu'elle avait aimé, et lui en fit l'aveu sans faiblesse.

« Ne vous excusez point, reprit-elle, il y a longtemps que je vous ai pardonné... Je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étaient inconnus devant que de vous avoir vu, et dont j'avais même si peu d'idée, qu'ils me donnèrent d'abord une surprise qui augmentait encore le trouble

qui les suit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je puis le faire sans crime, et que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée par mes sentiments. »

Elle alla aux Pyrénées. Nemours l'oublia, en aima d'autres, et voilà un roman qui est comme un feuillet de la vie.

C'est une œuvre admirable par le ton sobre, discret, simple et délicat. Rarement on posa une situation aussi hardie, car il n'est pas ordinaire que le mari soit confident de ces sortes de choses. Ce cas étonnant échauffa les esprits et fut passionnément discuté. On trouva la confession de la princesse à son mari extravagante !

Un pareil aveu étonne par quelque chose de supérieur et d'héroïque. On s'apercevait à cette invention que le vieux Corneille enchanta la jeunesse de Mme de La Fayette. Elle fut elle-même une grande âme fortement trempée. Un souffle cornélien passe dans son roman. C'est Pauline qui avoue Sévère à Polyeucte, et qui sait conserver l'estime et la respectueuse adoration de l'un et de l'autre.

Quant à M. de Clèves, il était digne d'être le confident d'une telle femme. Il veut savoir, et il a honte de cette faiblesse; il est à la fois curieux et discret, il reste toujours gentilhomme. « Refusez-moi toutes les fois que je demanderai de pareilles choses. Ne vous offensez pas pourtant quand je vous les demande. »

Le cas est embarrassant. Que faire ? L'exemple de la princesse de Clèves n'est pas encourageant. Il a fait trois malheureux, elle, lui, l'autre. L'originalité est d'avoir laissé au mari une dignité touchante et sans ridicule. La princesse eut-elle raison ? N'était-ce pas plutôt associer le mari à la souffrance que chercher un secours ? Pour lui, à la tendresse confiante, succéda encore de la tendresse souffrante, triste office qui aboutit au mot de M. de Clèves : « Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris ?»

Et voilà comme la vertu elle-même est mal récompensée.

L'œuvre est belle, elle est triste. Triste parce que l'amour ne triomphe pas, comme dans *Roméo et Juliette* ou dans *Paul et Virginie.*

Triste aussi parce qu'elle constate toute l'impuissance de la volonté contre notre cœur.

N'y a-t-il pas de bonheur, même dans le devoir ?

Voyez la scène de l'aveu. Tous deux pleurent de quoi ? Ils n'ont rien fait de mal. Ils ont tout fait bien. Ils pleurent d'un mal qu'ils n'ont pu fuir. Ils pleurent de leur impuissance contre la fatalité. Et c'est là qu'on doit reconnaître les deux parts de la collaboration de Mme de La Fayette et de La Rochefoucauld.

Mme de La Fayette croit à notre force, au devoir cornélien, au bonheur d'une vie sans tache. La Rochefoucauld ne reconnaît que l'amour-propre, l'égoïsme dont il aperçoit le germe jusque dans l'amitié, jusque dans la pitié (*Maximes*).

C'est lui qui a mis dans ce beau récit le correctif de la fatalité, de la faiblesse et de l'oubli.

Autre remarque : Dans le *Roman Bourgeois*, Furetière dit, en parlant des amours de Bedout et de Lucrèce :

« S'ils vécurent bien ou mal ensemble, vous le pourrez voir quelque jour, si la mode vient d'écrire la vie des femmes mariées. »

On ne l'écrivait pas.

Les histoires étaient antérieures aux fiançailles et finissaient par le mariage. C'est la première fois que le roman raconte un drame de la vie conjugale. Ce problème intéressa vivement. Comme à *Polyeucte* on disait : « Voilà pourtant une très honnête femme qui n'aime pas son mari. » Et cela parut conforme à la vie; car nous revenons ainsi à notre point de départ : Le roman et la vie.

Après *La Princesse de Clèves*, le roman de mœurs était créé; la fantaisie, l'invraisemblance en furent à jamais bannies. Ce qui allait à présent suivre, c'étaient : *Gil Blas; Mariane; Le Paysan Parvenu; Manon Lescaut; Paul et Virginie.*

Historiquement, le récit était fantaisiste, puisque le prince de Clèves ni n'a épousé Mlle de Chartres, ni n'est mort de jalousie, ayant été tué à la bataille de Dreux en 1561. Mais mieux que la vérité historique, ce roman a la vérité humaine; il sonne vrai, il semble vécu, et nous voilà loin de *Polexandre !*



Avant de quitter les conteurs nous ne pouvons oublier, sinon Mme d'Aulnoy, son *Oiseau Bleu* et sa *Chatte Blanche*, du moins l'un des plus gracieux dans sa simplicité étudiée, ni négliger le délicieux recueil des *Contes* de Charles Perrault.

Dans d'agréables mémoires, Perrault nous renseigne lui-même sur sa jeunesse et sur son âge mûr. Né le 12 janvier 1628, à Paris, après que sa mère lui eut appris à lire, il fréquenta comme externe le collège de Beauvais, d'où il s'échappa un jour, pour continuer, dans les jardins du Luxembourg, ses humanités, en lisant tous les livres de la Rome antique. Il se fit recevoir avocat. Il pressentit quelques-unes des réformes que la Révolution réalisera. « *Les coutumes*, dit-il quelque part, *qu'il faudrait réduire à une seule pour toute la France de même que les poids et les mesures...* »

Il passe au service de son frère aîné, receveur des finances de Paris, et profitant de ses loisirs, il compose des vers. Il avait, dans sa jeunesse, parodié le VIe chant de *l'Enéide*, raillant « l'ombre d'un cocher qui, tenant l'ombre d'une brosse, nettoyait l'ombre d'un carrosse. »

Il rima un *Portrait d'Iris*, et en même temps se mêla de surveiller les travaux d'une maison que son frère faisait bâtir à Viry. Architecte d'ailleurs à ses heures, il eut la première idée de la façade du Louvre, que son frère Claude fera construire, « en l'embellissant infiniment ». Ami et conseiller de Colbert, il se fit recevoir de l'Académie, y lut son poème en vers: *le Siècle de Louis le Grand*; partisan des modernes, il affirma ses préférences dans le *Parallèle des Anciens et des Modernes*, en 1688.

Retiré dans une maison du faubourg Saint-Jacques, en plein quartier des écoles, pour y diriger l'éducation de ses enfants, il s'y consacra, et leur raconta, avant de les écrire sans doute, les contes qui ont immortalisé son nom.

Bien qu'il fût un esprit brillant, curieux de tout comprendre et de tout connaître, et, sinon universel, du moins érudit en

bien des sortes de matières, beaux-arts, lettres, sciences, cerveau ouvert et large, Charles Perrault n'avait encore recueilli qu'une renommée assez pâle pour avoir pris part à la Querelle des Anciens et des Modernes; et ce n'est pas les vers de l'*Enéide travestie*, même avec, en marge, l'illustration burlesque de Claude, qui lui eussent assuré l'attention de la postérité.

Sa gloire, il la doit à ses contes de fées, récits de *ma mère l'Oye*, que, grave académicien, il écrivit presque en se jouant, et qu'il publia, en les mettant au compte de son petit garçon d'Armancour. C'était rendre justice à cet enfant, qui avait forcé le père à se mettre à sa portée, et à se faire ainsi intelligible et attrayant pour toute l'enfance.

Ce fut un Homère bourgeois. Théophile Gautier a écrit de *Peau d'Ane* que c'est « le chef-d'œuvre de l'esprit humain, quelque chose d'aussi grand dans son genre que l'Iliade et l'Odyssée »; et, après tout, Barbe-Bleue, Petit-Poucet, Cendrillon et les autres sont devenus aussi célèbres qu'Ulysse et Achille et Agamemnon. Perrault a puisé dans le fonds des épopées populaires, et en fixant ses histoires de rêve, il leur a donné, sous sa plume, comme un air de réalité. Tandis qu'on en fait le récit aux enfants, « on les voit, disait-il lui-même, dans la tristesse et dans l'abattement tant que le héros ou l'héroïne du conte sont dans le malheur, et s'écrier de joie quand le temps de leur bonheur arrive ».

En reprenant les thèmes des contes des mères-grands, Perrault respecta leur caractère fantastique et légendaire, qu'il sut teindre d'un certain réalisme.

Les fées, grandes dames au service du Destin, interviennent dans la vie : les jeunes, dispensant les dons les plus précieux, et les vieilles, qu'on méprise, parce qu'elles sont laides, rendant d'impitoyables arrêts.

Les voici toutes, accourues au baptême de *La Belle au Bois Dormant*. Elle lui prédisent « qu'elle serait la plus belle personne du monde, qu'elle aurait de l'esprit comme un ange, une grâce admirable, qu'elle danserait parfaitement bien, chanterait comme un rossignol », etc... toutes les qualités et les talents nécessaires, au jugé du temps, à une princesse. Mais la vieille fée, étant venue, trouble-fête et empêcheuse de dan-

ser en rond, prédit, « en branlant la tête de dépit, que la Belle se percerait la main d'un fuseau et en mourrait. » Heureusement, il reste encore une jeune fée qui « n'ayant pas assez de puissance pour défaire ce que son ancienne a fait », change cette mort en un sommeil de cent ans.

Perrault prend une aventure merveilleuse, l'encadre dans un petit tableau de mœurs, la ramène sur la terre et la fixe dans le temps ; on peut même dire dans *son* temps. Car il y a une certaine affectation d'anachronisme, d'esprit, d'humour, de naïveté consciente, qui en fait, au fond, une œuvre mondaine et savante de contes « populaires pour salons ». Dans le grenier où on délace la Belle au bois dormant, on lui frotte les tempes avec de l'eau de Hongrie ; le roi lui présente la main à la descente de son chariot, comme il se pratique à Versailles ; le personnel du château se compose congrument de gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, galopins, pages; on nous fait sourire devant « le nez bourgeonné » et la face vermeille des suisses ; les jeunes fées voyagent dans des carrosses bossués d'or qui sortent des écuries de la Place d'Armes ; les vieilles s'appuient sur leur bâton courbé avec des attitudes de Mme Pernelle au nez de corbin. La méchante fée mange Aurore et Jour à la sauce Robert ; cela était alors actuel, et cela depuis a vieilli aussi, et est devenu à son tour historique. Ce vernis Louis XIV s'est superposé au charme naïf de la légende primitive, et celle-ci est devenue un peu roide et empesée, ce qu'elle n'était pas pour les enfants du XVIIe siècle, car alors ce vernis était neuf et souple, et aucun détail n'était vieillot.

Les personnages de même ont été accommodés aux types du jour.

Barbe-Bleue, c'est ce parvenu enrichi, qui a « belles maisons à la ville et à la campagne, vaisselle d'or et d'argent, meubles en broderies et carrosses tout dorés ». Il épouse une fille « de qualité », et d'ailleurs le lui fait regretter. Sans compter cette leçon, que toutes nos actions nous suivent dans la vie. La femme désobéissante a beau laver la clef enchantée. « Quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre. »

Mais à tout pêcheur, miséricorde ; et Perrault a sauvé la femme de Barbe-Bleue.

Et de Cendrillon encore il a pitié; et l'imagination enlève la pauvre fille à ses pires misères pour la conduire au bal « où le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse, courut la recevoir... Le roi, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne... Et le fils du roi ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. »

Descendue de son rêve, la pauvre Cendrillon, tout de même, s'endort heureuse.

Le Chat Botté, auprès du brave homme de roi qui aime trop la bouteille, est cousin des valets fripons et ingénieux de Molière, et de la comédie italienne. Ce chat, mauvais sujet, qui « devint grand seigneur et ne courut plus après les souris que pour se divertir », se rencontrait à plus d'un exemplaire dans la vie.

L'Ogre du Petit-Poucet, c'est le gentilhomme déchu, retiré dans ses terres, où il a emporté, dernières reliques de sa splendeur, ses bijoux et sa vaisselle massive ; ses filles dorment avec des couronnes d'or ; dans la cuisine, devant la haute cheminée, l'ogresse fait rôtir un mouton entier, tandis que dans l'alcôve, voilé par des rideaux, le lit vénérable s'étale, assez large pour que sept enfants y puissent dormir à l'aise.

Histoires merveilleuses mises à la portée des petits, en précisant le temps, le lieu, et les décors et les costumes, ce qui leur donne un air de vérité, telle est la façon de Perrault.

Entrez à la métairie de Peau-d'Ane, par exemple, c'est un croquis d'après nature, et qui a la crudité d'un tableau de Téniers. Il n'est pas jusqu'à l'ouvrière parisienne que l'on ne puisse évoquer dans ces quatre vers :

Ensuite vinrent les grisettes
Dont les jolis et menus doigts
(Car il en est de très bien faites)
Semblèrent à l'anneau s'ajuster quelquefois.

Là-dessus, un style simple, d'allure alerte et aisée, avec de la bonhomie naïve, non dépourvue de légèreté et de malice, et

tel, en un mot, qu'il semble qu'on ne pouvait dire ces choses d'autre sorte. C'est là tout ce qu'il y a dans ces petits chefs-d'œuvre, et c'est, en effet, tout ce qu'il y fallait, et dont tout le monde n'est point capable.

Quant aux symboles que représentent les fictions de ma *Mère l'Oye*, on les a retrouvés aujourd'hui dans les mythes successivement transmis à travers les âges de l'humanité, et transformés selon l'imagination riante ou rêveuse des peuples.

A l'origine des temps, dans l'innocence du monde, le loup représentait le Soleil engloutissant l'Aurore en petit Chaperon rouge. Petit-Poucet, venu de l'Orient, était le postillon de la Grande-Ourse : en passant par le moyen âge, dur aux nains et aux difformes, il a pris ce caractère, infiniment goûté des enfants et des foules, par quoi nous voyons, selon le mot de Victor Hugo, « d'affreux géants très bêtes, vaincus par des nains pleins d'esprit ».

L'âne de Peau-d'Ane est la brume humide derrière laquelle l'Aurore se dérobe, échappant ainsi à la poursuite du soleil.

Et les fées représentent tous les esprits similaires des mythologies scandinaves et celtes. C'est l'ondine fuyant de biais sous les eaux vertes, la walkure (Belle au Bois dormant), chevauchant les cimes dans les nuages, et Origan et Marjolaine et tous les génies des bois et des prés, dont le folklore est l'histoire, et dont les ailes couleur de lune mettent des reflets roses et bleu pâle, argentés et cuivrés sur toute cette littérature moins enfantine que populaire.

Leur passage n'est signalé que par le bruissement des arbres, et leurs voix se confondent avec le bruit des sources ; leurs voiles d'or se perdent dans l'or roux des feuilles d'automne. Ce sont elles qui se jouent dans les rais du soleil, tandis que les nains vêtus de rouge dansent dans les hautes herbes au bord des fontaines sous lesquelles les nixes veillent les âmes des noyés. Et pour le reste, c'est toute une bizarre mythologie où la fantaisie de l'Orient s'entrelace aux terreurs scandinaves, où des ogres mangent la chair fraîche des petits enfants, où des sorcières ridées, voûtées, sordides, manipulent des crapauds, tandis que sautent de petits êtres impalpables, kobolds, djinns, elfes, nornes, gnomes et farfadets.

Perrault a négligé avec raison l'archéologie dans ses récits : c'était pour les enfants un des plus beaux présents qui pouvaient leur être faits, puisqu'ils sont à l'âge des « fictions et des crédulités heureuses », où l'imagination fleurit encore dans toute la fraîcheur de la nouveauté.

Ils ne s'informent pas d'où viennent ces contes. Ils pensent simplement, sans doute, qu'ils ont fait comme le petit Chaperon rouge, qui « s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait. »

CHAPITRE V

Le Théâtre.

Précieux et Bourgeois. — Tragédie et Comédie. — Organisation matérielle des Théâtres. — Hôtel de Bourgogne. — Théâtre du Marais. — La Maison de Molière. — Théâtre espagnol. — Théâtre italien. — Opéra-Lulli. — Aspect d'une salle. — Décors et Machines. — Places de scène. — Les Passevolants. — Le Public. — Prix des places.

LA TRAGÉDIE.

Hardy. — Monchrestien. — Le Cardinal de Richelieu. — Théophile de Viau. — Desmarets de Saint-Sorlin. — Tristan l'Hermite. — Georges de Scudéry. — Mairet. — Du Ryer.

Corneille. — Sa famille. — Antoine Corneille. — Premières Comédies. — *Le Cid.* — Son caractère. — Son Théâtre. — Ses examens et les trois Discours. — La Décadence. — La Misère. — Jugements sur son génie.

Rotrou. — Un joueur. — Rotrou et Molière. — *Venceslas.* — *Saint-Genest.* — Le héros de Dreux. — L'Abbé d'Aubignac. — La Pratique du théâtre. — Un abbé curieux. — Le calepin de Benserade. — Thomas Corneille. — Quinault.

Racine. — Sa famille. — Son pays. — Ses études. — Port-Royal. — La Provence. — Ses amis. — Son caractère. — Ses querelles. — Le costume et la tragédie. — Jugement sur ses œuvres.

LA COMÉDIE.

La farce. — Les parades et les charlatans. — La crédulité publique au XVIIe siècle. — Histoires de diables. — Les badauds du Pont-Neuf. — Tabarin.

Molière. — Ses origines bourgeoises. — Sa famille. — Ses joujoux. — Au Collège. — Le prêcheur Converti. — Ses débuts dans la Carrière. — A travers la France. — A Paris. — Traits de caractère. — Tristesse de sa vie et de sa mort. — Molière et l'Académie. — Ses œuvres. — Les péripéties de sa gloire. — Ses défauts par la forme et par le fond. — Trop bourgeois. — A quelles époques il a plu. — Jugements sur son génie.

Bois-Robert. — Un singulier abbé. — Ses mots plaisants. — Le théâtre de Scarron. — Saint-Evremond. — Hauteroche. — Champmeslé. — Un pauvre homme. — Un acteur auteur de talent. — Donneau de Visé. — Montfleury fils. — Baron : Un type de comédien écrivain. — Le Monde des Théâtres. — Le jeu naturel. — Boursault. — Sa vie, ses œuvres. — Un gentil talent. — Babet. — Son Esope. — Vers une comédie nouvelle.

Si un genre littéraire fut l'objet de l'engouement public à l'égal du roman, et peut-être même davantage, ce fut l'art dramatique. Le théâtre fit fureur, et plus encore que le roman

et la poésie, il accuse la division qui marqua en ce siècle le domaine artistique entre les aristocrates et les bourgeois, la Cour et la Ville.

Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, au début de ses deux chapitres sur le théâtre, déclare :

— Il faut séparer d'abord la tragédie d'avec la comédie.

C'était vrai au XVIIe siècle. Les deux genres étaient distincts et ne devaient jamais se confondre. La tragédie, récit des aventures des grands personnages et des rois, était le genre noble. La comédie, exposé des ridicules bourgeois ou populaires, était le genre roturier. Roture et noblesse n'étaient pas plus éloignées l'une de l'autre que les deux genres littéraires qui les représentaient.

Il eût été indigne à la tragédie d'employer des moyens trop bas qui l'eussent fait déchoir.

Il était en revanche interdit à la comédie d'oser employer ressorts qui fussent analogues à ceux de la tragédie.

On fit reproche à Racine d'avoir dans *Britannicus* caché Néron derrière une tapisserie, car cette démarche manque de noblesse.

On blâma Molière, par contre, d'avoir, dans la scène de l'*Avare*, entre le père et le fils, tendu la situation et le dialogue au point de les rendre tragiques.

On trouva à redire que la supercherie par laquelle Mithridate découvre l'amour de Monime et de Xipharès fût la même par laquelle Harpagon se convainc des amours de Cléante et de Mariane ; Molière fut trouvé bien osé d'user de procédés dignes de la tragédie, et Racine parut avoir démérité pour avoir consenti à ramasser ses moyens dans l'arsenal comique.

La réforme morale et sociale des castes entraînera des changements dans la formule si absolue de Fénelon. Durant le XVIIIe siècle, à mesure que la noblesse descendra et que la bourgeoisie montera, le même mouvement de bascule emportera ces deux genres littéraires ; ils se rencontreront à mi-chemin et fusionneront dans un genre nouveau qui tiendra de ses deux origines, la *tragédie bourgeoise*, ou la *comédie larmoyante*, devenue de nos jours la « grande comédie » des Augier et des Dumas.

La distinction étant ainsi tranchée, commençons par le genre noble, la tragédie. Mais rendons-nous compte d'abord de l'installation matérielle des théâtres en ce temps-là.



Depuis 1598, les Confrères de la Passion louaient leur salle de théâtre dans l'Hôtel de Bourgogne. La principale troupe qui s'y distingua fut celle de Valleran Lecomte.

Vers 1629, un nouveau théâtre s'ouvrit au Marais.

Quand Molière parut, Paris comptait trois spectacles français : l'Hôtel de Bourgogne. — Le Théâtre du Marais. — La Troupe de Molière.

L'hôtel de Bourgogne était situé à l'angle de la rue Mauconseil et de la rue Française. C'était une des plus brillantes troupes, avec Baron et Champmeslé, Hauteroche, Poisson, Brécourt, Montfleury, la d'Ennebaut, etc. Le Théâtre du Marais lui faisait une redoutable concurrence. Il se trouvait rue Vieille-du-Temple, à droite, en montant, entre la rue de la Perle et la rue Culture-Saint-Gervais. Le célèbre Mondory y attirait tout Paris.

La troupe de Molière, arrivée à Paris en 1658, avait joué d'abord dans la salle des Gardes du Louvre, puis au Petit-Bourbon, près de Saint-Germain-l'Auxerrois, puis dans la salle du Palais-Royal, qui avait servi pour *Mirame*. Molière mourut en 1673. Sa troupe alla s'établir rue Mazarine. Elle comptait des artistes célèbres: Armande Béjart, la du Parc, la de Brie, du Croisy, La Grange, Guérin d'Estriché qui épousa la veuve de Molière, etc. La troupe du Marais vint l'y rejoindre. Leur réunion constitua la troupe du Théâtre Guénégaud, installé dans le Jeu de Paume de la Bouteille, entre la rue Mazarine (autrefois rue des Fossés-de-Nesle), et la rue de Seine, aux numéros 42 et 44 des maisons actuelles. On voit encore l'entrée des artistes et quelques loges, chez le gazier qui y est aujourd'hui établi. Enfin, en 1680, la troupe de l'hôtel de Bourgogne fut fondue dans celle de Guénégaud. De la réunion des trois troupes fut formée la Comédie Française, dont tous les

papiers officiels portent encore le timbre : *Comédie Française, 1680*. De la rue Guénégaud, elle alla s'installer rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie), où elle demeura près d'un siècle, avant de s'établir rue Richelieu.

A ces troupes, il faut ajouter deux ou trois autres.

Les comédiens espagnols vinrent à Paris pour le mariage du roi en 1660. Ils n'y demeurèrent qu'une quinzaine d'années sans grand succès, et ne jouèrent qu'à la cour. A la ville, on ne comprenait pas leur langage ; ils n'insistèrent pas.

La comédie italienne, introduite en France par Catherine de Médicis, amusa les Valois, déplut à Richelieu, et retrouva sa vogue sous Mazarin avec Scaramouche, Trivelin. Ils formaient une troupe régulière. Ils jouaient trois fois par semaine d'abord au Petit-Bourbon, puis au Palais-Royal et à Guénégaud. Les Italiens alternaient avec les Français. Nous les retrouverons sous la Régence.

L'Opéra fut la réunion de trois arts, danse, poésie et musique. Louis XIII aimait et dansait les ballets.

Mazarin et Louis XIV favorisèrent l'opéra italien.

Le premier opéra français date de 1660, et ce fut l'œuvre d'un abbé, Perrin, qui eut avec le musicien Cambert le privilège de cette sorte de spectacle.

Le marquis de Sourdéac eut le monopole de la machinerie. Lulli succéda à Perrin dans son privilège, s'associa Quinault pour les livrets, et ouvrit l'opéra au Palais-Royal, en 1673, d'où il chassa Molière. Il obtint du roi le droit exclusif de faire des opéras, l'interdiction pour les autres théâtres d'avoir plus de six violons, et, pour les théâtres des marionnettes, de chanter des couplets.

Lulli avait un incroyable ascendant sur le roi. Italien souple, avisé, adroit, insinuant, il était amusant, il avait su se rendre nécessaire à tous les divertissements.

Lulli manquait, quand il n'était pas là. Sa carrière fut admirable. Prenez-le à ses débuts : vous le trouverez dans le sous-sol d'une cuisine, il lave la vaisselle. Retrouvez-le quelques années plus tard. Il est sur le théâtre, le rideau baissé. Le roi doit assister à la représentation. C'est un ballet, *Le*

Temple de la Paix. Soudain Lulli, d'un dernier coup d'œil jeté sur les préparatifs de la mise en scène, aperçoit au-dessus du fronton du temple une chouette peinte.

— Qu'est ceci ? Une chouette ? A cette place d'honneur ? Pour jouer devant le roi soleil ! Vite, le décorateur !

— Mais il est parti.

— Alors, qu'on m'apporte une échelle et un pot de couleur.

— Mais le roi arrive.

— C'est l'affaire d'un instant.

Et voilà Lulli qui barbouille un soleil. On accourt, tandis qu'il est encore juché au haut de son échelle.

— Le roi est là ! Le roi attend !

— Oh ! qu'il attende !

Pareille désinvolture donne idée du crédit et de la haute situation atteinte par l'ancien laveur de vaisselle.

Il était pétillant, vif, spirituel, gamin, séduisant. On lui disait :

— Amuse-ncus, Baptiste !

Et il amusait. Quel feu ! quelle verve ! que de singeries ! quel drôle de corps! un vrai salpêtre, un vif argent! Un jour, n'ayant pas son bâton de chef d'orchestre, il bat la mesure avec sa canne, et il y met une telle ardeur qu'il se frappe sur le pied ; le coup fut si rude qu'il y eut plaie, gangrène : il en mourut, en 1687.

L'art fit en lui une perte. La morale ne perdit rien, car il était débauché, viveur, ivrogne, et avec cela, malin, rusé comme un singe. Voyez-le étendu sur son lit de mort. Il se repent, se confesse, tout contrit; il cherche les pénitences; il va jusqu'à jeter au feu le manuscrit de son opéra d'*Armide*. Après le départ du confesseur, le prince de Conti s'étonne, s'afflige :

— Quoi ! ce chef-d'œuvre jeté au feu et à jamais perdu !

Lulli, d'un air innocent :

— Oh ! non, sire, j'en avais gardé une copie.

Ce duplicata dit toute sa duplicité.

Tels étaient les comédiens de Paris. De nombreuses troupes

sillonnaient la province dans l'équipage que Scarron a décrit (1).

Le théâtre d'alors, dans son organisation matérielle, ne différait pas essentiellement des nôtres. Quelques détails lui sont particuliers.

Il y a une jolie estampe mise par Charles Coypel en frontispice à son édition illustrée des œuvres de Molière. Elle donne l'idée de ce qu'était une salle de spectacle au XVII[e] siècle.

Deux rangs de loges encadrent la salle. Il n'y a pas de places au-dessus des secondes loges. Là sont les dames et leurs cavaliers. En bas, c'est le parterre. Point de sièges ni de banquettes. Le public est debout.

A droite et à gauche du rideau, on aperçoit le commencement de la barrière, derrière laquelle sont assis les spectateurs de la scène.

Ceci demande explication. Jusqu'au XVI[e] siècle, on jouait dans un décor, et ce décor était multiple et simultané. Sur la scène, les lieux à travers lesquels l'action voyageait étaient tous figurés en même temps par des compartiments, comme il arrive encore aujourd'hui quand la scène représente au centre un palier d'escalier et deux chambres, l'une côté cour, l'autre côté jardin ; le spectateur voit à la fois trois décors.

Notez pourtant cette différence que dans le système actuel, les compartiments contigus le sont dans la nature, et les actions qui y sont représentées comme simultanées, le sont ou le seraient dans la réalité.

Au XVII[e] siècle, le nombre de ces compartiments, très variés au moyen âge, avait été fort réduit. Le milieu était laissé libre à l'avant. L'acteur s'y avançait, et était censé se trouver, pendant qu'il parlait, dans la *mansion* d'où on l'avait vu sortir. Les autres ne comptaient plus pendant ce temps-là ; elles étaient supprimées par convention. A ces décors de fond s'ajoutaient des tapisseries peintes qu'on déroulait et qu'on relevait. Quant à la machinerie, au début du siècle, elle était si sommaire, que les anges et les étoiles arrivaient à pied, et qu'une toile peinte figurait ce qu'on ne pouvait exécuter, faute de place ou de gens.

(1) Voir pages 28[illegible] [illegible]antes.
[illegible]-1631.

Dans la *Vengeance de Thomyris*, par Rozidor, en 1662, la reine criait : *A moi, soldats !* Une toile peinte se déroulait, figurant des soldats.

La convention des temps était accommodante ; on voyait naître, à droite du théâtre, un personnage qui, deux scènes plus tard, reparaissait, âgé de sept ans.

Ce système dura assez longtemps. *Le Cid* fut joué dans un décor à compartiments représentant « l'appartement du Roi, celui de l'Infante, la maison de Chimène et la rue », dit Scudéry, qui s'en plaint, car « le spectateur ne sait le plus souvent où sont les acteurs ».

Le Cid attira tant de monde que la salle fut trop petite. Il fallut mettre des gens sur le théâtre, plutôt que de les refuser. La recette s'en trouva accrue, le décor disparut, devint inutile, puisqu'on ne le voyait plus, et fut supprimé, vers 1640. Les pièces se passèrent dans l'espace laissé libre entre les deux barrières qui maintenaient le public des deux côtés.

Il en sera ainsi jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, jusqu'à Voltaire et Le Kain. Il arrivait des méprises. Le roi disait :

— Mais le voici qui vient !

Et l'on voyait entrer un spectateur qui gagnait sa place. On ne s'en étonnait même pas.

Sur la gravure de Coypel, on voit les spectateurs de scène retrousser les bords du rideau pour regarder la salle ; ils encombraient le théâtre, sur lequel il n'y avait pas de décors à poser.

Jusqu'en 1620, les lustres étaient faits de deux lattes en bois croisées, et portant des chandelles fichées aux extrémités. Durant les entr'actes, six moucheurs coupaient les mèches des lumières.

Des tonneaux pleins d'eau étaient préparés dans les coins en cas d'incendie. Il n'y avait pas de pompiers.

Au milieu de la soirée, un orateur annonçait le programme du lendemain. Les affiches ne portaient pas les noms des acteurs.

Le spectacle durait de cinq à sept heures,

Les directeurs connaissaient l'art de « f[illegible] la salle », quand

elle était à moitié vide. Ils plaçaient des spectateurs bénévoles, des bouche-trous qu'on appelait des passevolants.

Un buffet copieux, varié, tenait à la disposition du public des oranges de Chine, liqueurs, rossolis, vins d'Espagne, bières, tisanes citronnées, truffes, pâtes de guimauve pour l'hiver.

La police de la salle était mal faite; les gens de la maison du roi causaient mille désordres, et ne payaient pas. Ils tuèrent un jour le portier qui avait ordre de les empêcher d'entrer. Un mousquetaire lança un soir sa pipe sur le théâtre. Molière la reçut en pleine figure.

La situation des comédiens était fort déconsidérée. Ils étaient excommuniés, et n'avaient droit ni à la messe des morts, ni à une place au cimetière. On les enterrait dans les champs, sur les berges.

Quant aux prix des places, on donnait quinze sols au parterre, trente aux galeries.

Les grands ne payaient pas comptant, et les comédiens avaient des ennuis sans nombre avec les mauvais payeurs. Ils étaient grevés de charges : pour les bancs et lanternes, droit des pauvres, etc.

Les comédiennes refusaient les rôles des femmes âgées qui ne leur permettaient pas de se montrer parées et jolies. Ceux-ci étaient tenus par des hommes. Mme Pernelle, les nourrices, étaient jouées par des acteurs.

Venons présentement aux œuvres qu'ils ont représentées.



Le nombre des auteurs dramatiques fut considérable.

Voici les principaux :

Hardy (1), le prodigieux et fécond auteur qui pouvait produire six tragédies par an, fluide et prolixe entrepreneur d'œuvres dramatiques, mêla les Pantalon et les Matamore

(1) Paris, 1570-1631.

aux souvenirs confus de l'antiquité et aux grossièretés, aux intempérances, aux incorrections d'un langage sans tenue; il montra sur la scène une courtisane dans ses draps, une jeune fille violée, des amants sans gêne, dans des spectacles destinés à des troupes de province, et qui s'appelaient *Les Chastes et Loyales Amours de Théagène et de Cariclée*, *Didon* (1603), *Scédaze*, *Panthée* (1604), *Procris* (1605), *La Mort d'Achille*, *Coriolan*, *Cornélie*, *Le Ravissement de Proserpine*, *La Force du Sang* (1611), *La Gigantomachie* (1612), *Timoclée*, *Lucrèce*, *Aristoclée*, *Frédégonde* qui inaugura les sujets nationaux, *Phraarte*, et cinq cents autres.

Il avait l'instinct dramatique, le sens de l'action et du mouvement ; le style est naturel jusqu'à être négligé, et sa versification se sent de la hâte qui le pressait. Mais entre le théâtre du moyen âge et celui du XVII[e] siècle, son œuvre forme l'anneau nécessaire. Elle annonce et prépare toute la littérature dramatique qui a suivi (1).

Antoine de Monchrestien (2), né à Falaise, élevé dans la boutique paternelle entre les pots et les fioles d'apothicaire, esprit actif, ouvert, fier, supérieur, sut faire sa trouée. Il ramassa une épée, et s'en fit un porte-respect; bretteur décidé et redoutable, il eut des duels fatals pour ses adversaires, s'enfuit en Angleterre, y vécut, y admira, y étudia les rouages de sa prospérité commerciale, industrielle, rentra en France tout anglicanisé, tout pénétré de l'éminente dignité de la *business*, fonda des aciéries sur les bords de la Loire, des services de transport fluvial, devint un personnage influent, que les ouvriers considérèrent; il fut le type prématuré du maître de forges lancé dans la politique ; il soulevait les provinces, déplaçait les masses; de nos jours, il eût mené les élections de sa région. Il fallut des troupes pour l'abattre; il fut considéré comme rebelle, et le seigneur de Tourailles fit sa cour au roi, en exécutant le gros industriel d'une balle de pistolet, sur les marches d'une auberge. Fin tragique d'un auteur de tragédies. Car il a fait jouer, non sans succès, *La Liberté*, *Le Désastre*, *L'Adultère*, *La Constance*, etc.

(1) Lire l'étude de Rigal.
(2) 1575-1621.

Comme industriel, il a consigné ses idées sur le commerce, l'industrie, l'économie politique, dans son curieux *Traité d'Economie politique*, qui abonde en vues intéressantes, modernes, sur le régime protecteur et la colonisation. C'est une figure très particulière et pittoresque, ce duelliste, homme de lettres et de théâtre, chef de bandes, patron d'usine et politicien. De notre temps, il eût été président du Conseil général de son département, membre de l'Académie, et président de la Chambre syndicale de sa partie.

Le cardinal de Richelieu (1), qui se piquait d'écrire, s'était entouré d'un état-major dramatique de cinq auteurs, Colletet, Bois-Robert, L'Estoile, Corneille et Rotrou, ses garçons poètes, et composait, de concert avec eux, des comédies: *Mirame*, *Les Tuileries*, dont on ne parlerait plus, sans la curiosité qui s'attache au nom d'un pareil collaborateur.

Puis, c'est Théophile de Viau, né à Boussères-Sainte-Radegonde (2), ce huguenot qui s'attacha au duc de Montmorency, et que sa tragédie de *Pirame et Tisbé* a fait célèbre par le vers fameux sur le poignard teint du sang de Pirame :

> Le voilà, ce poignard, qui du sang de son maître
> S'est souillé lâchement: il en rougit le traître!

Ces gentillesses ne choquaient pas à une époque où Corneille faisait dire à Chimène, dans le *Cid*, en parlant de son père mort :

> Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
> De se voir répandu pour d'autres que pour vous...
> . . . .
> Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ;
> Ou plutôt sa valeur, en cet état réduite,
> Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite;
> Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
> Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Je vous ai dit combien la vie de Viau fut errante et aventureuse.

Il dut plus d'une fois fuir la persécution qui harcelait les huguenots et qu'il attirait par ses imprudences, comme le

(1) 1585-1642.
(2) 1590-1626.

jour où il refusa de se découvrir sur le passage de la procession. Il ne garda pas cette audace, et finit par se convertir pour plus de commodité. Il salua généreusement l'avènement de Corneille:

> Le soleil s'est levé, disparaissez, étoiles.

Puis, s'apercevant qu'il n'était qu'une étoile, il fut pris de jalousie et déclara la guerre au Soleil. On verra quelle part il prit à la querelle du *Cid*.

C'est encore Desmarets de Saint-Sorlin (1), que Richelieu traitait de pair, lui disant :

— Couvrez-vous, asseyez-vous, dites-moi: « Monsieur. »

Et il lui commanda une tragédie par an, série dont furent *Aspasie* (1636), parue l'année du *Cid*, et qui eut du succès, *Scipion*, *Roxane*, *Erigone*, tragédie en prose.

C'est Tristan l'Hermite (2), descendant probable de Pierre l'Hermite, qui prêcha la première croisade, et de celui qui, sous le même nom, fut prévôt de Louis XI. Bretteur hardi, il entra dans la vie en tuant son adversaire en duel, s'enfuit en Angleterre, en Espagne, et échoua sans ressources en Poitou. Devenu secrétaire de Gaston d'Orléans, il triompha avec sa *Mariamne* (1637), qui fit pleurer Richelieu. Il fut de l'Académie, en 1649. Ami de Quinault, il signa *Les Rivales* de celui-ci, pour les faire accepter au théâtre, à la faveur de sa gloire, reçut en échange cent écus, dont il garda la moitié. Il mourut poitrinaire.

De Georges de Scudéry (3), à signaler au théâtre: *Lydagmon*, où Sylvie déclare :

> Il est vrai, j'admirais la hauteur de ces bois.

Et Lygdamon lui répond avec ingéniosité :

> Admirez mon amour plus grande mille fois.

Ajoutez *Le Trompeur puni* (1635), *Orante*, *Le Vassal généreux*, *Le Prince déguisé*, *La Mort de César* (1636), *Didon*, *L'Amour tyrannique* (1638), *Arminius*, *Axiane*.

(1) 1596-1676.
(2) 1601-1655.
(3) 1601-1667.

Le Besançonnais Jean Mairet (1), donna en 1620, *Chryséide et Arimand*, où l'amant dit des yeux de sa belle :

> Les cieux n'ont qu'un soleil qui fait qu'on les adore ;
> Mais toi, tu en as deux, et plus puissants encore.

La fameuse *Sylvie* (1621), eut un prodigieux succès; *Sophonisbe* (1631), était un sujet dramatique que reprendront Corneille, Crébillon, Voltaire. Celle de Mairet fut jouée devant Louis XIII. L'auteur y appliqua, l'un des premiers, la règle des Trois Unités. Il tira de l'*Astrée*, comme il avait déjà fait avec sa *Chryséide*, le sujet de la *Sylvanire ou la Morte vive* (1625). Il fut, comme Hardy, un fécond producteur et fournisseur de comédiens.

Parmi ses contemporains, nommons encore Du Ryer (2), qui vécut pauvre et travailla beaucoup, aux gages des troupes et des libraires parcimonieux, pour lesquels il écrivit *Argénis et Poliarque ou Théocrine*, tragédie en deux journées (1630-1631), et de 1635 à 1645, *Alcimédon*, *Les Vendanges de Suresne*, un titre que reprendra Dancourt, *Lucrèce*, *Clarigène*, *Esther* (le sujet réussira mieux à Racine), une *Bérénice* en prose, *Nitocris*, *Dynamis*, et mainte autre pièce, sans compter des traductions de Salvien, des psaumes, de Strada, d'Hérodote, Cicéron, Polybe, Ovide, Sénèque.

Et, suivant l'ordre des temps, nous voici au grand Corneille.



Corneille appartenait à une famille de robe. Le nom de son arrière-grand-père est mentionné dans un arrêt de 1542. Son grand-père, Pierre Corneille, était avocat et commis-greffier au Parlement vers 1586. Il épousa, en 1570, Barbe Houel; il en eut huit enfants. Le second, Pierre, est le père du grand Corneille. Le dernier, François, est le chef de la branche à la-

(1) 1604-1686.
(2) 1606-1658.

quelle appartient Mlle Françoise Corneille, qui fut recommandée par le poète Lebrun à Voltaire, et que celui-ci adopta en 1764.

Le frère de François, qui s'appelait Pierre, était maître des eaux et forêts. Il épousa, en 1602, Marthe Le Pesant, fille d'un avocat. Ils eurent sept enfants, notables à des titres divers. L'aîné fut le grand Corneille auquel nous allons revenir. Le troisième est Antoine Corneille, curé de Presville, poète comme son frère. Nous avons exhumé et analysé ailleurs son œuvre curieuse par le pillage effronté des tragédies fraternelles. Il concourait avec faveur aux séances du Puy de Rouen, où il remporta plus d'une fois la Palme et la Tour.

Plus célèbre qu'Antoine, mais moins fameux que Pierre leur frère, Thomas Corneille a mérité qu'on dise de lui : « Si Pierre n'avait pas existé, Thomas eût été un grand poète ». Il obtint de beaux succès au théâtre, où il donna des œuvres qui sont encore fort estimées, comme ses tragédies *Ariane*, *Le Comte d'Essex*, ou *Timocrate*. Une de ses tragédies eut tant de vogue, qu'un soir, un des personnages s'avança au-devant de la rampe, et déclara au public que s'il n'était pas las d'entendre la pièce, les acteurs étaient las de la jouer, et qu'on ne la donnerait plus. Voilà un cas enviable et rare dans les annales du théâtre. Thomas Corneille a traduit en vers le *Don Juan* de Molière. Il était l'un des principaux rédacteurs du journal de Donneau de Visé, *Le Mercure Galant*, organe du parti des Cornéliens contre les partisans de Racine.

Monchesnay rapporte à son propos ce trait plaisant de Boileau :

— Je demandais à M. Despréaux ce qu'il pensait de Thomas Corneille, frère du fameux poète de ce nom. « C'est un homme, disait-il, emporté de l'enthousiasme d'autrui et qui n'a jamais pu rien faire de raisonnable. Vous diriez qu'il ne s'est étudié qu'à copier les défauts de son frère. *Decipit exemplar vitiis imitabile*. J'ai vu représenter son *Comte d'Essex* et le parterre faire de grands brouhahas sur ce vers qui a un sens louche et qui est une espèce de galimatias. On vient dire au comte d'Essex qu'il court risque d'être condamné quoique innocent, et que toute son innocence ne l'empêchera pas de laisser sa tête sur l'échafaud. Or, voici la réponse du Comte :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

On voit bien qu'il a eu en vue ce passage de Tertullien *martyrem facit causa non pœna*. Mais ce passage est-il rendu de manière à être entendu des hommes ? En voici un autre de son *Ariane*, qui n'est que trop intelligible. Thésée, dégoûté d'Ariane, en conte à Phèdre sa sœur et lui propose de l'enlever. Phèdre, après quelques faibles résistances, se rend aux empressements de Thésée, en lui remontrant toutefois que son enlèvement va mettre le poignard dans le cœur de sa chère sœur. Or, c'est ainsi qu'elle s'exprime :

Je la tue, et c'est vous qui me le faites faire.

Voilà, disait-il, qui donne beau jeu à tous les plaisants du parterre. Ah! pauvre Thomas, continuait M. Despréaux, tes vers comparés avec ceux de ton frère aîné font bien voir que tu n'es qu'un cadet de Normandie. »

Pierre et Thomas vécurent en parfaite intelligence, quoique rivaux sur le même terrain.

— Les deux Corneille, conte De Boze, ont épousé les deux demoiselles de Lampérière. Il y avait entre les deux frères le même intervalle d'âge qu'entre les deux sœurs; ils ont eu un même nombre d'enfants ; ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique ; ils ont parcouru la même carrière.

Enfin, après plus de vingt-cinq ans de mariage, les deux frères n'avaient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes, situés en Normandie : il ne fut fait qu'à la mort de Pierre.

Et Voisenon confirmait :

— La distance qui était entre l'esprit des deux Corneille n'en mit aucune dans leur cœur. Ils étaient extrêmement unis et logeaient ensemble. Thomas avait le travail infiniment plus facile que Pierre et, quand celui-ci cherchait une rime, il levait une trappe et la demandait à son frère, qui la lui donnait aussitôt.

Quoi qu'il en soit, Thomas Corneille porte un nom qui honore à la fois et sa famille et notre littérature.

Le grand Corneille eut encore une sœur, Mlle Marthe Corneille, dont le seul titre est la gloire de son fils Fontenelle, le spirituel auteur de *La Pluralité des Mondes*.

Quant à Corneille lui-même, et pour en finir avec sa descendance, il eut six enfants, dont l'aînée, Marie Corneille, est l'aïeule de Charlotte Corday, qui assassina Marat. Ponsard, dans son drame *Charlotte Corday*, n'a pas manqué de suspendre le portrait de Corneille dans la chambrette de son héroïne.

Il y eut un Corneille qui entra à l'Ecole Normale Supérieure en 1813, et devint député. Un autre Corneille était libraire à Paris, rue de Lafeuillade. La famille existe encore.

L'auteur du *Cid* est né à Rouen, dans une petite maison de la rue de la Pie. Cette habitation historique a été abattue. On en conserve la grande porte d'entrée au Musée de Rouen. L'un des grands battants était percé d'une porte bâtarde pour les allées et venues quotidiennes.

Pierre fut élevé à la campagne dans un domaine appelé *Petit-Couronne*, où l'on a installé aujourd'hui un musée de souvenirs relatifs à Corneille.

Il fit ses études au Collège des Jésuites, à Rouen, où il révéla déjà son goût pour la poésie. Il traduisit en vers des passages de Lucain, cet Espagnol de l'antiquité avec lequel il a des affinités. On a retrouvé dans sa bibliothèque des livres de prix qu'il reçut en classe. La plupart sont relatifs à l'histoire romaine. Leur lecture a sans doute contribué à lui donner le goût de cette époque, qu'il a si brillament mise au théâtre.

On a pu faire un livre intitulé *Corneille historien*, qui est comme un cours d'histoire romaine fait avec la série des tragédies de Corneille. Puisque nous parlons de sa bibliothèque, ajoutons que dans sa chambre était pendue au mur une estampe qui représentait Rodogune. Qui sait si ce sujet, si souvent regardé pendant sa jeunesse, n'a pas été l'origine de la tragédie de ce nom, qu'écrivit l'homme mûr?

Au sortir du collège, il étudia le droit : il fut reçu avocat en 1624. Il ne plaida qu'une fois et sans succès. Il préféra ne plus parler en public. Il s'exprimait mal et difficilement. Il entra au parlement de Normandie. Il lui resta de ses études en droit une singulière habileté de plaidoyer, dont il fit preuve plus d'une fois au théâtre, par exemple dans la grande scène du Cid, pour le plaidoyer de Chimène et de Don Diègue devant le roi.

Il a débuté par des comédies sur cette scène qu'il devait illustrer par des tragédies. Les grands auteurs ont souvent commencé par méconnaître eux-mêmes leur propre vocation. Molière se crut d'abord fait pour la tragédie. On voit son

portrait au foyer de la Comédie-Française, sous les traits de Brutus, avec la perruque chargée de lauriers, et il se fit plus d'une fois siffler en province dans des rôles tragiques.

Les premières comédies de Corneille n'ont qu'un intérêt historique. La Bruyère est sévère à leur endroit.

— Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût aller si loin.

Quelques-unes sont, par certains traits, de curieux tableaux du vieux Paris, comme *La Galerie du Palais*, où se tenaient les bouquinistes, à peu près comme ils sont aujourd'hui sous les galeries de l'Odéon, ou encore la *Place Royale*.

Voici un coin de Paris dans la *Galerie du Palais*.

On tire le rideau, et l'on voit le libraire, la lingère et le mercier, chacun dans leur boutique.

LE LIBRAIRE

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau.
C'est pour vous faire riche.

LA LINGÈRE

On le trouve si beau,
Que c'est pour mon profit le meilleur qui se voie.
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de soie!

LA LINGÈRE

De vrai, bien que d'abord on en vendît fort peu,
A présent, Dieu nous aime, on y court comme au feu.
Je n'en saurais fournir autant qu'on m'en demande.
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint,
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.

Le libraire cause avec ses clients de la littérature du jour.

(Dorimant prenant un livre sur la boutique du libraire.)

Je connais celui-ci; sa veine est fort égale:
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmants.
Mais on ne parle plus qu'on fasse de romans ;
J'ai vu que notre peuple en était idolâtre.

LE LIBRAIRE

La mode est à présent des pièces de théâtre.

DORIMANT

De vrai, chacun s'en pique, et tel y met la main,
Qui n'eût jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

Les autres comédies s'appellent *Mélite*, *Clitandre*, la *Veuve*, la *Suivante* et le *Menteur*.

En dehors du théâtre, il avait publié un recueil de mélanges poétiques, en 1632. En 1633, Louis XIII, la reine et le cardinal, firent une saison aux eaux de Forges. On leur rendit les honneurs. Harlay de Champvallon, archevêque de Rouen, pria Corneille de faire des vers. Il lut une pièce de vers latins en l'honneur du roi. Le cardinal de Richelieu remarqua ce jeune provincial, il se l'attacha comme collaborateur, car il se piquait lui-même de théâtre, et se faisait suivre par une sorte d'Académie poétique, composée de cinq auteurs. Mais il ne trouva pas Corneille assez docile, et il se sépara de lui, sous prétexte qu'il ne lui reconnaissait pas assez « l'esprit de suite ». Corneille n'était pas de ceux qui vont à la remorque d'un autre, et son génie le poussait à servir de modèle plutôt que de disciple.

Il revint donc à Rouen. Il aborda la tragédie en 1635, avec *Médée*. C'est alors qu'un ami, M. de Châlons, lui conseilla d'étudier la littérature espagnole pour y découvrir des exemples. Il s'y appliqua, et il en rapporta deux œuvres d'inspiration bien diverse : une comédie, l'*Illusion Comique* et une tragédie, son premier grand chef-d'œuvre, le *Cid*. Malgré la différence des genres, on sent que ces deux ouvrages sont nés en même temps. Le Matamore de l'*Illusion Comique* a des couplets pleins de feu, de bravade castillane, qui font quelquefois penser à Rodrigue:

> Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
> Défait les escadrons et gagne des batailles...
> D'un seul commandement que je fais aux trois Parques,
> Je dépeuple l'Etat des plus heureux monarques.
> La foudre est mon canon, les destins mes soldats,
> Je couche, d'un revers, mille ennemis à bas;
> D'un souffle je réduis leurs projets en fumée,
> Et tu m'oses parler cependant d'une armée !

Rodrigue, de sa part, a des couplets empanachés qui sentent leur rodomontade.

Le *Cid* date de 1636. Un an avant, c'était la fondation de l'Académie française (1635); un an après, c'était le premier chef-d'œuvre en prose française moderne, le *Discours de la*

Méthode de Descartes (1637). La première grande tragédie de Corneille est bien encadrée.

Le sujet est emprunté au romancero espagnol du Cid, et imité de Guilhem de Castro.

C'est une vieille et célèbre légende d'Espagne que celle de Rodrigue, qui tua le père de sa fiancée pour venger l'honneur de son propre père, — et celle de sa fiancée, Chimène, qui aima assez son ami pour lui pardonner son affreux parricide. Ces personnages ont-ils existé ? En tout état de cause, on montre à Burgos le tombeau d'un Cid Campéador et de sa femme, — peut-être comme on fait visiter dans la Crau, le Mas (ferme) de Mireille, bien que celle-ci soit fille de l'imagination poétique de Mistral, et aussi, sur les bords du Lignon, en Auvergne, la tombe de Céladon, bien que ce héros soit de l'invention du romancier Honoré d'Urfé.

Dès le XII[e] siècle, une *Chronique Rimée* conte le duel imaginaire de don Diègue et de don Gormas, et comment don Diègue trop vieux se fit suppléer par son fils. La légende est souvent reprise : en 1568, par Ximènes de Aillon, dans *Les fameux et héroïques exploits de l'invincible et valeureux Cavalier le Cid Ruy Diaz de Bivar*, ouvrage considérable, trop embarrassé de personnages et d'aventures épisodiques; en 1589, dans la *Cronica del Cavallero Ruy Diaz de Bivar el Cid Campéador*, en prose divisée par chapitres avec des titres en *Comme quoi* qui sentent la *Bibliothèque Bleue;* à la même époque, dans le Trésor de François Meige, recueil de romances. Lope de Vega fit plusieurs tragi-comédies des différents épisodes de la vie du héros, entre autres *Las Almenas de Toro*, les créneaux de Toro. En 1619, François Loubayssin de la Marche, un gentilhomme attaché au duc de Guise, raconte, en espagnol, *Les Aventures historiques du Comte Raymond de Toulouse et de don Rôderic de Bivar.* J.-B. Diamante écrit une comédie, *la Comedia famosa y muy grande del Cid honrador de su padre*, titre médiocrement modeste, et en cela bien espagnol : « Comédie fameuse et très héroïque du Cid vengeur de l'honneur paternel. » Voltaire sut persuader à ses contemporains que Diamante était le véritable modèle de Corneille, et qu'il en avait nommé un autre

par habileté, pour détourner la curiosité et la dépister : assertion non fondée. Le modèle de Corneille est bien celui qu'il a nommé, Guilhem de Castro (1), auteur, en 1618, de *Las Mocedades del Cid* (les Actes de jeunesse du Cid), comédie en trois parties, dont il compléta la donnée par la lecture de l'historien Mariana (2).

On voit que le Cid avait été, avant 1636, l'objet de nombreux travaux, que Corneille n'a pu tous ignorer.

Nous allons résumer la légende du Cid telle qu'elle ressortait de ces divers ouvrages, quand Corneille se mit à l'œuvre, en suivant principalement Guilhem de Castro, que notre tragique avoue seul pour modèle, et en nous bornant à l'épisode qui fait le sujet du Cid français, la querelle et le duel avec le comte. Ainsi apparaîtront, par l'exemple du plus pur chef-d'œuvre, la manière, l'inspiration, l'adaptation et la méthode du travail cornélien.

Jamais homme ne fut plus triste que l'était don Diègue vieilli, souffleté, puis désarmé en duel par don Gormaz. Jour et nuit, il ne faisait que penser à la honte de sa maison. La Maison de Laynès était riche, noble, antique, passant celle des Ignigos et des Abarcas. Il voit que sa force le trahit, et que l'ennemi Gormaz se pavane sous le ciel, sans que personne ose lui barrer le chemin. Il ne dort ni ne dîne plus. Il ne parle plus à ses amis, il craint que l'haleine d'un homme déshonoré ne les déshonore. Enfin, il secoue la charge de tant d'idées cruelles et fait venir ses fils. Sans dire un mot, il leur prend les mains à tous, et les leur serre avec de gros liens, si fort qu'ils en pleuraient, mais sans se plaindre. Le père désespérait, quand vint le tour du plus jeune, Rodrigue. Lui, avec des yeux embrasés de colère, pareils à ceux d'un tigre, il recule avec souplesse et dit au vieillard avec fierté : « Vous oubliez que vous m'avez fait gentilhomme ; si vous n'étiez mon père, cette main irait au fond de vos entrailles chercher la réparation de l'injure que vous me faites ! »

Des larmes de joie coulent sur les joues du vieillard : « Bien, mon fils, mon vrai fils, tu me redonnes la paix et le repos.

(1) 1567-1630.
(2) 1536-1623.

Cette main, mon enfant, il te faut la montrer à l'infâme qui nous a ravi l'honneur. » — Rodrigue demeure pensif, songeant à sa jeunesse encore si tendre, et à l'importance de son ennemi, qui a la première voix au Conseil du Roi, et la première place à la guerre. Mais quand il songe à l'affront fait à son père, il n'hésite plus. Il s'en va dépendre une vieille épée, que portait jadis le vaillant soldat Mondarra, bien vieille épée, rongée de rouille, et qui semble encore triste de la mort de son maître.

Il rencontre Gormaz sur la place : « Saviez-vous, noble Gormaz, que j'étais le fils de don Diègue, lorsque vous avez porté votre main sur sa face vénérable? Saviez-vous que don Diègue descendait de Layn Calvo et que rien n'était aussi pur que son blason? Saviez-vous que pour insulter don Diègue, il n'y avait que le puissant Dieu du ciel qui le pût faire? » Gormaz le raille. « Que viens-tu faire ? — Chercher ta tête ! — Non, mon enfant, vous êtes venu vous faire fouetter comme un page. » Saints et Saintes du ciel ! que devint Rodrigue après ces paroles !

Le duel fut favorable à Rodrigue. Leconte de Lisle a mis en beaux vers la scène où le fils rapporte à son père la tête de l'insulteur, la *Tête du Comte*:

Les chandeliers de fer flambent jusqu'au plafond
Où, massive, reluit la poutre transversale ;
On entend crépiter la résine qui fond...
Entre les escabeaux et les coffres trapus
Pendent aux murs, dépouille aux Sarrazins ravie,
Cottes, pavois, cimiers que les coups ont rompus.
Don Diégo, sur la table abondamment servie,
Songe, accoudé, muet, le front contre le poing,
Pleurant sa flétrissure et l'honneur de sa vie...
Don Diégo rêve ainsi, prolongeant la veillée,
Sans ouïr, dans sa peine enseveli, crier
De l'huis aux deux battants la charnière rouillée.
Don Rui Diaz entre. Il tient, de son poing meurtrier,
Par les cheveux, la tête à prunelle hagarde,
Et la pose en un plat devant le vieux guerrier.
Le sang coule et la nappe en est rouge. — « Regarde !
Hausse la face, père! Ouvre les yeux, et vois!
Je ramène l'honneur sous ton toit que Dieu garde.
Père! j'ai relustré ton nom et ton pavois,
Coupé la mâle langue et bien fauché l'ivraie. »

Le vieux dresse son front pâle et reste sans voix,
Puis il crie : « O mon Rui ! dis si la chose est vraie !
Cache la tête sous la nappe, ô mon enfant!
Elle me change en pierre, avec ses yeux d'orfraie.
Couvre, car mon vieux cœur se romprait, étouffant
De joie, et ne pourrait, ô fils, te rendre grâce!...
Vierge et saints! mieux que l'eau de tous les océans
Ce sang noir a lavé ma vieille joue en flamme.
Plus de jeûnes, d'ennuis, ni de pleurs malséants!
C'est bien lui ! Je le hais certe, à me damner l'âme ! »
Rui dit : « L'honneur est sauf et sauve la maison,
Et j'ai crié ton nom en enfonçant ma lame...
Mange, père ! » — Diégo murmure une oraison,
Et tous deux, s'asseyant côte à côte à la table,
Graves et satisfaits, mangent la venaison,
Et regardent saigner la tête lamentable.

Un grand vacarme de cris, de voix se fit entendre au palais de Burgos, à Burgos où l'on trouve la fleur des guerriers.

Le Roi descendit de son appartement royal ; toute la cour le suivit jusqu'aux portes du palais, où l'on vit la fille du comte de Gormaz, l'infortunée Chimène, échevelée, toute en larmes.

Et d'un autre côté, venait le vieillard don Diègue, suivi de plus de trois cents gentilshommes, Rodrigue au milieu d'eux tous, l'épée sanglante au poing, et la foule murmure : « Voilà le marmot qui a tué le comte ». Rodrigue se tourne à ce mot : « Si quelqu'un de ses amis se trouve offensé par sa mort, qu'il vienne me l'apprendre ! » Et les couards de répondre en se sauvant : « Te l'apprendra le Diable, s'il le veut, mais pas nous ».

Chimène éplorée dit sa plainte au Roi. Rodrigue l'a faite orpheline ; chaque jour son épervier vient tuer chez elle ses colombes. Elle le déteste et crie vengeance.

Cependant, cinq rois arabes sont entrés en Castille, portant l'alarme, le feu, la mort ; ils emmènent les troupeaux, tuent les femmes, les enfants ; ils allaient s'en retourner, sans que personne ait osé les arrêter. Mais Rodrigue de Bivar est monté sur son cheval Babiéca. « Comme le Très-Haut sur un Orage », il accourt. Bénédiction du Ciel ! pas un Maure ne passa plus loin.

Le noble roi Ferdinand se tenait assis sur son fauteuil de parade, jugeant les querelles de ses sujets, quand Chimène

en deuil se présenta : « Voilà six mois, Sire, que mon père est mort, et je demande toujours vengeance, sans rien obtenir! — Console-toi, dit le roi, un temps viendra où tu demanderas non la tête, mais le salut de Rodrigue ».

On voit combien est peu préparé l'amour de Chimène et de Rodrigue ; on ne se l'explique pas quand il naîtra. Corneille a fait habilement, quand il suppose leur passion antérieure au duel.

L'Infante Urraque ne put voir sans émotion ce bel et vaillant Campéador. « Ah ! le beau chevalier, ma mère » ! Elle l'aime, mais Rodrigue demeure insensible. Triste, voyant qu'il ne l'écoutait pas, elle reprit son aiguille qu'elle avait quittée et se mit à franger une écharpe pour le Cid qui ne la lui demandait pas.

Au temps de la Pâque fleurie, où la terre s'ouvre avec sa robe renouvelée de verdure, comme une fée, tout à l'heure vieille et en cheveux blancs, qui redevient une jeune nymphe joyeuse et brillante, le roi se promenait dans les vallées autour de Burgos. « Rodrigue, il faut songer à te marier. — Sire, donnez-moi Chimène, l'orpheline du comte Gormaz ». Ils s'épousèrent, en effet, devant l'évêque Layn Calvo. Le soleil venait de sortir clair et vermeil du côté de l'Orient. Rodrigue, avec ses frères, alla se vêtir de ses habits de noce. Il chaussa des chausses wallonnes, et des souliers grenés en écarlate de bon cuir de vache ; il les arrêta par deux chevilles d'acier. Il dit à Chimène en l'épousant : « Je vous ai privée d'un homme, je vous en donne un autre ». Le roi conduisait Chimène par la main ; la reine était de l'autre côté ; la noblesse derrière elle. On jetait du blé par les fenêtres, tant de blé, que le roi en eut plein les plis de son chapeau, et la modeste Chimène tout plein sa gorgerette.

Mais c'est en vain que le roi veut égayer Chimène ; elle est trop heureuse pour être joyeuse ; elle ne peut rien dire de si charmant que son modeste silence.

La légende du Cid ne s'arrête pas là. Ce n'est qu'un épisode, celui que Corneille a choisi : il n'y aurait donc aucun intérêt à poursuivre, au delà, à travers les règnes successifs de Sanche le Fort, et d'Alphonse II le Brave, après lesquels l'histoire

du Cid se continue par la vie de ses deux filles, Elvire et Dona Sol. C'est le sujet de la tragédie de Chevreau, parue peu après: *La suite et le mariage du Cid* (1637), en même temps que celle de Desfontaines : *La vraie suite du Cid*. Il en parut une autre encore, *Le mariage du Cid*, en 1696. Ces différentes suites constatent que le dénouement de Corneille ne satisfit pas pleinement la sympathie du public pour Chimène et Rodrigue.

On voit, pour peu que le souvenir du *Cid* français soit présent à la mémoire, combien Corneille avait adouci la sauvagerie castillane de la légende. Le succès fut considérable, — et fit beaucoup de jaloux, même en très haut lieu. Le cardinal de Richelieu ne vit pas sans ombrage se lever ce redoutable rival. Il encouragea la guerre d'épigrammes qui commença aussitôt. Son complaisant ami Bois-Robert fit jouer devant lui une parodie du *Cid* par des laquais et des marmitons ; et quand don Diègue s'écriait :

« Rodrigue, as-tu du cœur? »

On lui répondait :

« Je n'ai que du carreau! »

La tragédie de Corneille plaisait à un certain public par l'apologie qu'elle fait du duel et du point d'honneur chevaleresque. Richelieu avait interdit le duel, par arrêt de 1636. Les rencontres sur le terrain étaient devenues si fréquentes, que l'Etat perdait ses meilleurs officiers sans profit. Le *Cid* fut incriminé comme contraire à l'édit, et Corneille dut en supprimer quatre vers considérés comme délictueux et provocants. Les voici : il s'agit des excuses qui peuvent éviter une rencontre :

Ces satisfactions n'apaisent point une âme;
Qui les reçoit n'a rien, qui les fait se diffame,
Et de pareils accords, l'effet le plus commun
Est de déshonorer deux hommes au lieu d'un.

Corneille les biffa, et pour apaiser le cardinal, il offrit la dédicace de la pièce à sa nièce, Mme de Combalet.

Mais la querelle prit un nouvel aliment dans la publication que fit alors Corneille d'une poésie intitulée *Excuse à Ariste*.

Il y parlait de ses ennemis avec dédain, et de lui-même avec orgueil.

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue.
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue,
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.
Mon travail sans appui monte sur le théâtre:
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre;
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
J'arrache quelquefois trop d'applaudissements;
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne:
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans;
Par leur seule beauté ma plume est estimée;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

C'est de ce ton hautain que Corneille parlait de lui à ses rivaux, et même aux femmes. Plus tard, vieux et dédaigné par la jeune et jolie actrice Marquise, qu'il aimait, ne lui adressa-t-il pas cette peu galante et peu modeste leçon, dont les vers sont jolis?

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront :
Il saura faner vos roses,
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits;
On m'a vu ce que vous êtes;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Cette fierté de langage exaspéra ses rivaux, qui l'accablèrent de pamphlets. Celui qui tenait les plus grands succès à la scène, Mairet, jaloux du nouveau venu, l'accusa d'avoir plagié l'Espagne. Il faisait dire à l'auteur du vrai *Cid* espagnol :

Ingrat, rends-moi mon Cid jusques au dernier mot:
Après tu connaîtras, Corneille déplumée,
Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,
Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

Voici la réponse de Corneille :

Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvencel,
A qui le Cid donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure,
Rimer de rage une lourde imposture,
Et se cacher ainsi qu'un criminel.

Tandis que Mairet répondait, le fameux bretteur et poète, Georges de Scudéry, rédigeait des *Observations* sur le *Cid*, où il était montré que le sujet ne vaut rien, choque les règles, comporte beaucoup de méchants vers et de larcins, que les sentiments y sont cruels et barbares, que Chimène est impudique et parricide, que Rodrigue est un brutal sans délicatesse, le comte, un fanfaron ridicule, et que Corneille parle français en allemand.

Les raisons de Scudéry relatives à l'effronterie de Chimène ont de nouveau reparu de nos jours, quand Alexandre Dumas fils les reprenait à son compte dans la Préface de *La Femme de Claude :*

— Chimène a vu son père tué par Rodrigue, il y a deux heures: vous croyez que cette jeune fille va maudire le meurtrier de son père, le tuer peut-être, en tout cas le chasser à tout jamais de sa présence? Pas le moins du monde. Don Gormaz n'est pas encore enterré, que sa fille déclare qu'elle ne peut pas résister davantage à son amour pour Rodrigue, et le roi est forcé de lui dire que le mariage n'aura lieu qu'un mois plus tard, pour ne pas trop blesser les convenances. Charmante fille, vraiment! Si vous avez une fille, monsieur, j'es-

père pour vous qu'elle n'est pas faite de cette sorte; quant à moi, je recommande bien ici aux miennes de ne pas imiter Chimène le cas échéant. Rodrigue est le seul espoir de son pays. L'Espagne a les yeux fixés sur ce jeune capitaine. Des millions d'existences, des millions d'âmes sont suspendues à son bras. Vous croyez que c'est pour lui d'un intérêt suffisant. Pas le moins du monde. Il vient trouver Chimène et lui déclare que, si elle ne lui pardonne pas, si elle ne l'aime pas, si elle ne l'épouse pas, il se fait tuer par don Sanche, et laisse son pays se tirer d'affaire comme il pourra. Pour Chimène, il n'y a plus de famille; pour le *Cid*, il n'y a plus de patrie. Qu'est-ce qu'il y a donc pour eux au-dessus de cela? Il y a l'A-a-a-mour, comme dirait Bridoison. Aussi les femmes, le lendemain de la première représentation de cette pièce, où elles avaient vu immoler à l'amour les plus saintes traditions de leur sexe et les plus grands devoirs du nôtre, ont-elles énoncé cet axiome: « Beau comme *le Cid* ».

Si l'Académie d'alors a protesté contre *le Cid*, œuvre dramatique, elle a eu tort; si elle a protesté contre *le Cid*, œuvre morale, elle a eu raison. Cette apothéose de l'amour, proclamé supérieur à tous les hauts intérêts de la conscience humaine, limite à trop peu l'idéal et la fonction de l'homme. Déclarer que lorsqu'il y a lutte entre le devoir et la passion, c'est la passion qui l'emporte, et cela, dans des âmes aussi élevées que doivent l'être les âmes du Cid et de Chimène, c'est mettre la femme au-dessous de ce qu'elle peut, et l'homme au-dessous de ce qu'il doit, et je déclare que si demain nous avions en France un Cid quelconque sur lequel nous crussions pouvoir compter pour nous rendre le territoire perdu, et que nous apprissions que cet homme passe son temps à gémir aux pieds d'une Chimène, si charmante qu'elle fût, et qu'il est prêt, si elle ne l'aime pas, à abandonner son pays et à se passer au travers du corps son épée ou celle de don Sanche, je déclare que nous aurions une piètre idée de ce troubadour, et que nous ferions bien d'en chercher un second. Malheureusement, nous n'avons pas le premier!

En lisant les griefs de Scudéry, Corneille fut surpris par cette attaque d'un homme qu'il croyait son ami.

Il répliqua par sa Lettre apologétique, belle d'ironie et d'indignation :

— Les bons esprits trouvent que vous avez fait un haut chef-d'œuvre de doctrine et de raisonnement en vos *Observations*. La modestie et la générosité que vous y témoignez leur semblent des pièces rares, et surtout votre procédé merveilleusement sincère et cordial envers un ami. Si un volume d'*Observations* ne vous suffit pas, faites-en encore cinquante: tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raisons plus solides, vous ne me mettrez point en nécessité de me défendre, et de ma part je verrai, avec mes amis, si ce que votre libelle vous a laissé de réputation vaut que j'achève de la ruiner. Vous m'avez voulu faire passer pour un simple traducteur, sous ombre de soixante et douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille, et que ceux

qui s'y connaissent n'appelleront jamais de simples traductions; vous avez déclamé contre moi pour avoir tu le nom de l'auteur espagnol, bien que vous ne l'ayez appris que de moi et que vous sachiez fort bien que je ne l'ai célé à personne. Ce n'est pas assez de dire : « Soyez encore mon ami » pour recevoir une amitié si indignement violée... Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils, j'ai assez de bonté pour ne pas vous la refuser... Jusque-là, je suis assez glorieux pour vous dire de porte à porte que je ne vous crains ni ne vous aime.

La mêlée fut générale. C'était un orage de pamphlets et de brochures pour ou contre le *Cid*, avec des titres divers : *Le souhait du Cid en faveur de M. de Scudéry: une paire de lunettes pour mieux faire ses observations*, ou bien *l'Inconnu et véritable ami de MM. Scudéry et Corneille.*

La pièce de Corneille continuait cependant à avoir le plus vif succès, et Boileau put dire :

En vain contre le *Cid* un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Ce ministre, c'était Richelieu. Il ordonna à l'Académie française de flétrir et de condamner publiquement l'œuvre de Corneille. Les Académiciens hésitaient à se prêter à cette besogne injuste ; ils déclarèrent qu'ils ne la feraient que si Corneille les en priait. Celui-ci refusa. Mais le cardinal lui ordonna de consentir, et il ne put résister. Il écrivit ce pénible assentiment :

— Messieurs de l'Académie peuvent faire ce qu'il leur plaira; puisque vous m'écrivez que Monseigneur serait bien aise d'en voir le jugement, et que cela doit divertir son Eminence, je n'ai plus rien à dire.

L'Académie dut refaire par trois fois ses observations, que le Cardinal trouvait toujours trop débonnaires et trop indulgentes. Ce fut Chapelain qui donna la version définitive, — Chapelain, poète médiocre, et grand favori de la Cour, qui tenait le compte et la liste des pensions et générosités faites aux écrivains; sur cette liste, il s'était inscrit lui-même en tête pour la plus forte somme, comme étant le plus grand poète du royaume.

Les Sentiments de l'Académie française sur le Cid parurent en 1638. Ils forment un volume quatre fois épais comme le *Cid* lui-même ; c'est un examen tâtillon et minutieux, vers par vers, qui se résume en cette conclusion :

— Nous concluons qu'encore que le sujet du *Cid* ne soit pas bon, qu'il pèche dans son dénouement, qu'il soit chargé d'épisodes inutiles, que la bienséance y manque en beaucoup de vers bas et de façons de parler impures, néanmoins la naïveté et la véhémence de ses passions, la force et la délicatesse de plusieurs de ses pensées, lui ont acquis un rang considérable entre les poèmes français de ce genre qui lui ont le plus donné de satisfaction. Si son auteur ne doit pas toute sa réputation à son mérite, il ne la doit pas toute à son bonheur, et la nature lui a été assez libérale pour excuser la fortune, si elle lui a été prodigue.

Les Académiciens se donnaient là une peine superflue. Personne ne fut content. Ce n'était pas encore assez sévère au gré du Cardinal; ce l'était trop aux yeux du public qui pensait avec Boileau :

L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Il n'a cessé depuis. Cette belle tragédie a vécu dans la gloire. Napoléon Ier l'avait en grande estime. Il la vit un jour mal jouée : c'était un débutant qui figurait Rodrigue, et les autres rôles étaient tenus par les acteurs Naudet, Lacave, Gros, Varenne. Il fut mécontent, est-il raconté dans la *Macédoine littéraire*, et il appela M. de Rémusat pour lui imposer la distribution suivante : Rodrigue par Talma, don Diègue, don Gormaz et le Roi, par Monvel, Saint-Prix et Lafond, Chimène par la fameuse Mlle Duchesnois.

La querelle du *Cid* est un des gros événements de la biographie de Corneille, comme aussi un de ses gros chagrins. Il reçut peu après une consolation par l'anoblissement qui fut conféré à son père. Mais il demeura quelque temps dégoûté du théâtre, et n'y revint qu'en 1640, avec deux nouveaux chefs-d'œuvre, *Horace* et *Cinna*.

La raison, aussi, de ce retard et de ce silence, est peut-être encore qu'il s'était marié. Le mariage de Corneille fut agré-

menté d'une anecdote plaisante. Il aimait la fille d'un lieutenant général des Andelys, Mlle de Lampérière, dont le père était hostile à cette union. Richelieu, voyant un jour Corneille triste et pensif, voulut connaître la cause de sa mélancolie. Ils s'étaient réconciliés depuis l'affaire du *Cid*. Corneille avoua son amour malheureux. Le Cardinal fit alors mander M. de Lampérière à son cabinet. Quand l'exprès de son Eminence Rouge arriva aux Andelys, le malheureux de Lampérière se tint pour perdu. Ne soupçonnant pas le motif de cette convocation imprévue et pressante, il crut aux plus grands malheurs et se vit déjà enfermé, pour le restant de ses jours, à la Bastille. Il se présenta tout tremblant devant le terrible Cardinal. Quand il sut qu'on exigeait seulement de lui qu'il accordât la main de sa fille à Corneille, il respira et donna de grand cœur son consentement, trop heureux d'en être quitte à si bon compte.

Les incidents n'étaient pas terminés. Le jour de la noce, Corneille tomba en syncope. Comme il ne revenait pas à lui, le bruit de sa mort se répandit. A Paris, le poète Ménage composa aussitôt son épitaphe en latin. Mais la nouvelle fut démentie. Corneille ayant recouvré la santé, Ménage s'empressa de composer un nouveau poème latin qu'il intitula : *Corneille ressuscité*.

A cette époque, Corneille fréquentait l'hôtel de Rambouillet et les salons des Précieuses. Quand le duc de Montausier, qui fut quinze ans le fiancé de la fille de la marquise de Rambouillet, Mlle Julie d'Angennes, lui offrit un superbe album de fleurs peintes, appelé la Guirlande de Julie, Corneille rima plusieurs des quatrains qui figurèrent au bas des pages. C'est dans la Chambre bleue, lieu de réunion des Précieuses à l'hôtel de Rambouillet, qu'il lut d'abord *Polyeucte*. Il n'eut d'ailleurs aucun succès. Il lisait mal. Il était gauche de sa personne. La Bruyère le dépeint comme un homme simple, timide, d'une ennuyeuse conversation.

Vigneul de Marville nous confie que la première fois qu'il le vit, il le prit pour un marchand de Rouen. Son neveu Fontenelle nous le représente grand, négligé, avec un long nez et un visage agréable. Sa prononciation n'était pas nette. Il était

rude et mélancolique, avec l'âme fière et sans souplesse, et l'esprit assez pratique. Charpentier disait :

— Corneille, avec son patois normand, vous dit franchement qu'il ne se soucie pas des applaudissements s'ils ne sont suivis de quelque chose de plus solide.

Il se rendait compte lui-même de son inurbanité, car il disait de lui dans un billet adressé à Pellisson :

J'ai la plume féconde et la bouche stérile ;
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville;
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Quand ses amis, qui souhaitaient le voir parfait en tout, lui faisaient remarquer sa mise négligée, il souriait et disait :

— Je n'en suis pas moins pour cela Pierre Corneille.

La série de ses œuvres emplit les années suivantes: *Polyeucte* en 1643, *Pompée* et *Le Menteur*, « partis d'une même main », dans l'hiver de 1644; la suite du *Menteur* en 1644, *Rodogune* dans l'hiver de 1644-1645, *Théodore* en 1645.

La suprématie de Corneille au théâtre n'était plus discutée, et dans sa tragédie de *Saint-Genest*, Rotrou constatait le succès de *Cinna* et de *Pompée*, au moment où l'empereur romain Dioclétien interroge l'acteur Genest sur l'état de la littérature:

DIOCLÉTIEN

Mais passons aux auteurs et dis-nous quel ouvrage
Aujourd'hui de la scène a le plus de suffrage,
Quelle plume est en règne et quel fameux esprit
S'est acquis dans le cirque un plus juste crédit.

GENEST

Nos plus nouveaux sujets les plus dignes de Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un grand homme
A qui les rares fruits que la muse produit
Ont acquis dans la scène un légitime bruit,
Et de qui certes l'art, comme l'estime, est juste,
Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste.
Ces poèmes sans prix, où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
Rendront de leurs beautés votre oreille idolâtre;
Ils sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

La faveur mit le comble à la fortune de Corneille, qui fut élu membre de l'Académie française en 1647, tandis que le peintre Lebrun peignait de lui le fameux portrait vulgarisé par la gravure.

Son discours à l'Académie n'ajoute rien à sa gloire; le style en est embarrassé, l'humilité en est exagérée et le choix des expressions n'en est pas heureux; il parle de son peu de mérite et des taches de fange qu'il porte; sa joie est une « liquéfaction intérieure » qui l'empêche de s'exprimer. Il y a dans ce discours plus de gêne que de génie.

Les troubles de la Fronde étouffèrent, sous le bruit des armes, les sons de la lyre. Le poète se tut et se fit fonctionnaire. Il exerça, en effet, des fonctions publiques, et fut nommé procureur des Etats de Normandie, en remplacement d'un agent du duc de Longueville, gouverneur de cette province, pendant le temps que celui-ci fut retenu en prison pour participation à la Fronde, en 1650.

En 1651, Corneille donna *Nicomède*, puis, après l'échec de *Pertharite*, en 1652, il demeura quelques années éloigné de la scène. Il vivait paisiblement retiré à Rouen, où il fit connaissance de Molière, alors modeste débutant en tournée.

A ce moment, le surintendant des finances Fouquet, célèbre par son faste et par sa disgrâce, encouragea Corneille à revenir à l'art dramatique. Celui-ci répondit fièrement:

> Je sens le même feu, je sens la même audace
> Qui fit plaindre *le Cid*, qui fit combattre *Horace;*
> Et je me trouve encor la main qui crayonna
> L'âme du grand *Pompée* et l'esprit de *Cinna.*
> Choisis-moi seulement quelque nom dans l'histoire
> Pour qui tu veuilles place au temple de la gloire.

Fouquet proposa la légende d'*OEdipe*, et Corneille la traita avec un grand succès. Le roi favorisa Corneille, lui fit des libéralités; le poète les reconnut en composant pour Marie-Thérèse d'Autriche un sixain que Lambert mit en musique, et en célébrant le mariage du roi dans le prologue de la *Toison d'or.*

C'était en 1660. Une querelle littéraire survint à propos d'un livre nouveau, un traité de l'art dramatique, aux idées étroites, aux principes exclusifs, la *Pratique du Théâtre* de

l'Abbé d'Aubignac. La poétique de Corneille n'y était pas approuvée. Il répondit de deux façons : d'abord en ajoutant à chacune de ses pièces, dans la nouvelle édition qu'il en donna, un *Examen*, fort intéressante étude où l'auteur se fait critique, et juge lui-même les défauts et les qualités de son œuvre. Le recueil de ces *Examens* de Corneille forme un ensemble très important de jugements et de préceptes relatifs, non seulement à ses tragédies, mais encore à l'art dramatique en général. Il est assez rare de voir un auteur être à la fois créateur et juge. Ces deux attributions exigent des qualités fort diverses, et fort peu d'écrivains, pas même Victor Hugo, ont su les réunir.

La seconde réponse de Corneille à l'abbé d'Aubignac fut la publication de trois Discours sur la Poésie dramatique. Le premier était « sur l'utilité et sur les parties du poème dramatique »; le second, « sur la tragédie et sur les moyens de la traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire »; le troisième, « sur les trois unités d'action, de jour, et de lieu ». Cette dernière question des trois unités était capitale. L'abbé d'Aubignac la comprenait au sens le plus strict et le plus littéral, comme Boileau:

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

On reprochait au *Cid* d'avoir violé l'unité de lieu (1), puisque l'action se déplace et se passe tantôt dans le palais du roi, tantôt dans la chambre de Chimène, tantôt dans la rue. On n'y trouvait pas non plus respectée l'unité de temps, qui exigeait que toute l'action se passât dans l'espace de vingt-quatre heures. Or, il était invraisemblable qu'en vingt-quatre heures, Rodrigue eût tué le comte en duel, et repoussé une invasion de Maures: c'était beaucoup d'ouvrage en bien peu de temps. Les trois *Discours* de Corneille et ses *Examens* sont d'une lecture indispensable pour qui veut étudier l'art dramatique.

Vers ce temps-là, Corneille quitta Rouen pour venir s'établir à Paris. En 1675, il habitait rue de Cléry, sur la paroisse

(1) Cf. page 397.

de Saint-Eustache. Il ne cessait d'écrire des œuvres nouvelles, œuvres dramatiques ou poésies pieuses. Il était à l'apogée de sa gloire. A cette date, on fit présent à Mazarin d'un meuble décoré, portant quatre médaillons qui figuraient les quatre plus grands poètes : c'étaient Homère, Virgile, le Tasse et Corneille. Aucun hommage ne pouvait être plus flatteur.

Un soir, Corneille étant venu à la Comédie, où il n'avait point paru depuis deux ans, les acteurs s'interrompirent d'eux-mêmes; le grand Condé, le Prince de Conti, et généralement tous ceux qui étaient sur le théâtre, se levèrent, les loges suivirent l'exemple; le parterre se signala par des battements de mains et des acclamations qui recommencèrent à tous les entr'actes. Des marques d'une distinction si glorieuse devaient être bien embarrassantes pour un homme dont la gaucherie allait de pair avec le mérite. Si Corneille eût pu prévoir cette espèce de triomphe, personne ne doute qu'il ne se fût abstenu de paraître au spectacle.

C'était le dernier éclat de la fin.

Après *Œdipe*, il donna *La Toison d'Or* (1661), *Psyché*, *Sertorius* (1662), et Turenne s'écria à plusieurs reprises :

— Mais où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre?

Puis ce fut *Sophonisbe* (1663), *Othon* (1665) et l'on souriait au vers:

Dis-moi donc lorsqu'Othon...

Cependant la pièce plut. Le maréchal de Grammont disait d'elle que Corneille devrait être le bréviaire des Rois. M. de Louvois ajoutait qu'il faudrait un parterre composé de ministres d'Etat pour la juger.

L'*Agésilas* fit pousser des hélas ! (1666). Voltaire écrivit :

— *Attila* parut malheureusement la même année qu'*Andromaque*. La comparaison ne contribua pas à faire remonter Corneille à ce haut point de gloire où il s'était élevé; il baissait et Racine s'élevait: c'était alors le temps de la retraite; il devait prendre ce parti honorable. La plaisanterie de Despréaux devait l'avertir de ne plus travailler, ou de travailler avec plus de soin:

J'ai vu l'*Agésilas*,
Hélas!
Mais après l'*Attila*,
Holà!

Le jeune Racine venait d'apparaître, et ses premiers triomphes obscurcirent la vieillesse du vieux Corneille. La ville fut divisée en deux partis, et la rivalité anima Raciniens contre Cornéliens.

Tite, *Pulchérie*, *Suréna*, achevèrent cette agonie littéraire.

Il prit congé et du théâtre et de la Muse, qui lui avait inspiré, outre ses œuvres dramatiques, quelques odes encore, ou poèmes, *Au Roi*, *la Poésie à la Peinture*, *Louanges de la Vierge*, *Au cardinal de Richelieu*, *Au cardinal de Mazarin*, des traductions sacrées, etc.

Quand le malheur s'attaque à un homme, il le harcèle de toutes parts. Marot l'a dit:

L'on dit bien vrai, la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle, sire!

Corneille eut un de ses fils blessé au siège de Douai. On le rapporta chez lui sur un brancard. Il tomba de la paille de la litière devant la porte, et le vieux Corneille, recevant son fils mourant, commit le crime d'être assez distrait pour ne pas penser à balayer aussitôt les fétus devant sa maison. Les agents du lieutenant de police lui dressèrent procès-verbal et il fut frappé de l'amende.

En 1670, Henriette d'Angleterre mit aux prises Corneille vieilli et Racine, en leur faisant traiter à tous les deux le même sujet de *Titus* et *Bérénice :* la tragédie de Racine fut de beaucoup supérieure.

En 1674, le fils de Corneille, guéri de la blessure reçue à Douai, avait repris du service. Il fut tué à la bataille de Graves.

Les dernières tragédies du poète n'étaient plus que des insuccès. Sa pension ne lui était plus payée, et il adressait à Colbert des réclamations navrantes. Il paraît bien que Corneille a souffert du dénûment le plus injuste Le métier d'auteur au XVIIe siècle, ne nourrissait pas son homme, et ne rapportait guère que le produit des dédicaces. Il faut espérer pourtant que la légende s'en est mêlée pour exagérer le tableau de la misère de Corneille vieilli. N'a-t-on pas été conter qu'il n'avait pas deux paires de souliers, et qu'il lui

fallait attendre dans l'échoppe du savetier que son soulier fût recousu ? Il existe à ce propos, une lettre d'un ami, écrite en 1679. Corneille avait alors soixante-treize ans et demeurait rue d'Argenteuil. Voici ce récit :

— J'ai vu hier M. Corneille, notre parent et ami, il se porte assez bien pour son âge, il m'a prié de vous faire ses amitiés, nous sommes sortis ensemble. après le dîner, et en passant par la rue de la Parcheminerie, il est entré dans une boutique pour faire raccommoder sa chaussure qui était décousue, il s'est assis sur une planche, et moi auprès de lui, et lorsque l'ouvrier eut refait, il lui a donné trois pièces qu'il avait dans sa poche. Lorsque nous sommes rentrés, je lui ai offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir ni la partager; j'ai pleuré qu'un si grand génie fût réduit à cette misère.

Théophile Gautier a mis cet épisode en vers. Un soir de gala, chez Delphine Gay — Mme de Girardin, — il raconta que, chargé d'écrire des vers pour l'anniversaire de Corneille qui s'approchait, il était à court de sujet, ne trouvant rien dans sa tête qui lui plût.

— Pourquoi, lui dit Victor Hugo, ne prendriez-vous pas l'auteur du Cid, faisant raccommoder ses souliers au coin de la rue ?

Gautier composa le petit poème suivant :

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel et le pied dans la fange,
Cheminait à pas lents une figure étrange.
C'était un grand vieillard, sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau râpé.
Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes,
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes,
Et l'on eût dit, à voir ce masque souverain,
Une tête romaine à frapper en airain.
Chaque pli de sa joue austèrement creusée
Semblait continuer un sillon de pensée,
Et de son regard noir, qu'éteint un sombre ennui,
On sentait que l'éclair autrefois avait lui.
Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.
Le Roi-Soleil alors illuminait l'Europe,
Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
A le chanter Boileau passait ses doctes veilles;
Pour le loger Mansart entassait ses merveilles.
Au coin d'un carrefour, auprès d'un savetier,

Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier.
Sur la poussière d'or de sa terre bénie
Homère, sans chaussure, aux chemins d'Ionie,
Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté.
Mais Homère à Paris, sans crainte du scandale,
Un jour de pluie, eût fait recoudre sa sandale.
Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*,
Celui que de ses mains la Muse couronna,
Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame,
Qui peignit les Romains si grands, d'après son âme !
O pauvreté sublime, ô sacré dénûment,
Par ce cœur héroïque, accepté seulement!
Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.
A ton siècle vanté, de lui-même amoureux,
Je ne pardonne pas Corneille malheureux;
Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe.
De la pourpre, où ton faste à grands plis s'enveloppe,
Je voudrais prendre un pan pour Corneille vieilli,
S'éteignant loin des cours, dans l'ombre et dans l'oubli.
Sur le rayonnement de toute ton histoire,
Sur l'or de tes soleils, c'est une tache noire,
O roi! d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
Corneille sans souliers, Molière sans tombeau.
Mais pourquoi s'indigner? — Que viennent les années,
L'équilibre se fait entre ces destinées.
Le roi rentre dans l'ombre et le poète en sort,
Et chacun à sa place est remis par la mort.
Pour courtisans, Versaille a gardé ses statues ;
Les adulations et les eaux se sont tues.
Versaille est la Palmyre où dort la royauté.
Qui des deux survivra, génie ou majesté?
L'aube monte pour lui, le soir descend pour l'autre.
Le spectre de Louis, aux jardins de Le Nôtre,
Erre seul, et Corneille, éternel comme un dieu,
Toujours sur son autel voit reluire le feu,
Que font briller plus vif à ses fêtes natales,
Les générations, immortelles vestales!
Quand en poudre est tombé le diadème d'or,
Son vivace laurier pousse et verdit encor ;
Dans la postérité, perspective inconnue,
Le poète grandit et le roi diminue!

Rien n'est moins assuré cependant que la misère de Corneille. De 1681 à 1684, l'année de sa mort, il fut joué, en quatre ans, cent soixante-quinze fois. *Andromède* eut, en 1682-1683, quarante-cinq représentations de suite avec le maximum; l'édition du livret fut d'un bon rapport. Une brillante reprise de

la *Toison d'Or* lui apporta de nouvelles recettes durant trente-quatre soirées de 1683. Et tout cela lui donnait assurément les ressources nécessaires à l'achat d'une paire de souliers.

En 1680, Corneille écrivit à l'occasion du mariage du Dauphin, une épître touchante et triste:

Quel supplice pour moi que l'âge a tout usé,
De n'avoir à t'offrir qu'un esprit épuisé...
De quel front oserais-je avec mes cheveux gris
Ranger autour de toi les amours et les ris.
Ce sont de petits dieux enjoués mais timides,
Qui s'épouvanteraient dès qu'ils verraient mes rides.

Le 10 novembre 1683, il vendit sa maison de Rouen, rue de la Pie.

Il était dans la gêne. Boileau alla demander au Roi qu'il fît régulièrement payer la pension du pauvre poète. Louis XIV lui envoya 200 louis. Corneille mourut peu après dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684. L'Académie fit les frais des funérailles. Le directeur était l'abbé de Lavau; ses fonctions cessaient le dernier jour du mois et c'est Racine qui lui devait succéder. Comme l'oraison funèbre d'un académicien doit être faite par celui de ses confrères qui est le directeur au moment du décès, il y eut une discussion courtoise entre Racine et l'abbé Lavau pour savoir qui aurait l'honneur de prononcer l'éloge. Ce fut l'abbé qui l'emporta. Mais Racine eut sa revanche peu après, quand il répondit à Thomas Corneille, reçu membre de l'Académie Française; il prit cette occasion de rendre le plus bel hommage à la mémoire de son illustre rival, et les louanges qu'il lui décerna font autant d'honneur au génie du défunt qu'à la générosité du survivant.

Voici un passage de cet éloge:

— En quel état se trouvait la scène française lorsque Corneille commença à travailler! Quel désordre! Quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les acteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance: point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et les misérables jeux de mots faisaient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienfaisance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poème dramatique parmi nous, Corneille, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si j'ose le dire ainsi, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des Anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart désespérèrent de l'atteindre, et qui, n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler. La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent, à leur naissance, *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous les chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité, et, en même temps, quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres !

Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable; enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en veut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse; mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les Etats, nous ne craindrons point de dire à l'avantage des Lettres, que du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile.

Ainsi lorsque, dans les âges suivants, on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses, et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poètes.

C'était parler le langage de la postérité. Il n'y a pas de note discordante dans le concert d'éloges dont les plus grands esprits ont toujours comblé l'Œuvre de Corneille, pour son inspiration élevée, généreuse, sublime et surhumaine. La Bruyère l'a marquée de traits précis et justes.

Il a porté sur lui un jugement que l'avenir n'a pas revisé et a souvent répété :

— Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ; il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches et languissantes et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre dans un si grand homme. Ce qu'il y a en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardé contre les règles des Anciens, et enfin de ses dénouements ; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur simplicité : il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable, autant, par l'extrême variété et le peu de rapports qui se trouve, pour le dessein, entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés.

Tous les contemporains, non prévenus ou envieux, pensaient ainsi. Ecoutez Boileau.

— Son génie semblait incliner d'abord vers le tendre, le touchant et le passionné, du moins si l'on en juge par le *Cid*, et par quelques vers de l'*Illusion Comique;* mais sa vocation naturelle l'entraînait du côté du Grand et du Merveilleux; et l'amour qu'il regardait comme une passion frivole n'entrait guère que par surprise dans la plupart de ses Tragédies. Il semblait dédaigner la tendresse, de peur qu'elle n'avilît son style, accoutumé au plus éclatant sublime.

Entendez Mme de Sévigné, très férue de Corneille :

— Vive notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers

en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent! Ce sont des traits de maître inimitables. En un mot, c'est le bon goût : tenez-vous-y.

Au XVIII[e] siècle, l'admiration de Voltaire fut telle qu'il adopta, dota, maria la petite nièce de celui qu'il appelait son général, édita et commenta ses œuvres, et il disait que le seul commentaire devait être d'écrire au bas de chaque page ces simples mots:

— Beau, sublime, divin!

Corneille doit à sa grandeur, à sa puissance, à son éloquence d'avoir dompté jusqu'aux farouches romantiques qui l'exclurent de leur haine ou de leur dédain pour les classiques du grand siècle. Leur enthousiasme fut tel qu'il dépassa peut-être la mesure et donna plus qu'on ne lui demandait en mettant *Agésilas* et *Attila* au rang du *Cid*, sans doute pour faire la pige à Boileau, à qui ils ne pardonnaient pas d'avoir écrit :

Après l'*Agésilas*,
Hélas!
Mais après l'*Attila*,
Holà!

Versiculets qu'ils dénoncèrent comme stupides, bons pour les revues de Clairville, ou le *Corsaire-Satan*.

Corneille leur plut par sa liberté d'allure, par le souvenir qu'il avait reçu et qu'il conservait des habitudes de l'âge précédent.

— Heureusement placé au confluent, pour ainsi dire, des idées du XVI[e] et des idées du XVII[e], entre Boileau qui allait venir et Régnier qui s'en allait, Corneille réunit les qualités et les défauts des deux époques, et cela seul lui constitue une puissante originalité. Par l'élévation des beaux morceaux du *Cid*, de *Cinna*, des *Horaces*, il proteste contre l'enflure et les préciosités de ses devanciers immédiats et se rattache à l'école puritaine: par sa libre allure, son indépendance de forme, il rompt en visière avec les regrattiers de Malherbe et donne la main à la Pléiade. Il était assez naturel que les gens qui méprisaient Ronsard méprisassent *Othon*, *Attila*, *Agésilas*, *Suréna*, mais il est tout aussi naturel que nous, qui tenons Ronsard pour un grand poète, n'acceptions pas leurs jugements sur *Suréna*, *Agésilas*, *Attila*, *Othon*.

Corneille est de la famille des libres poètes du XVI[e] siècle, et il a dû fatalement être repoussé par la petite classe des rimailleurs emperruqués.

Voici deux vers que je trouve dans la scène première de sa première tragédie :

> Mais je te parle en vain, et l'aube, de ses rais,
> A déjà reblanchi le haut de ces forêts.

Il est incontestable que l'élève de Campistron qui aurait dit, lui: *et déjà de Phœbus la lumière sacrée*, a dû hausser les épaules à l'aube qui reblanchit.

Dans la même pièce :

> ...Et le soleil, de ses rayons, essuie
> Sur ces moites rameaux le reste de la pluie.

N'est-ce pas du pur Ronsard, ce poète *trébuché de si haut?*

Et la robe magnifique de Médée peinte en ces vers :

> Jamais éclat pareil
> Ne sema dans la nuit les clartés du soleil !

(A. Roland).

A l'étranger aussi, on l'apprécie d'un commun accord, et l'admiration est toujours sincère, même quand elle est moins clairvoyante.

Henri Heine dit quelque part de Racine:

— Qui sait combien d'actions d'éclat jaillirent des vers tendres de Racine ? Les héros français qui gisent enterrés aux Pyramides, à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Moscou, avaient entendu les vers de Racine, et leur empereur les avait écoutés de la bouche de Talma. Euripide est-il un plus grand poète que Racine? C'est ce que j'ignore; mais ce que je sais, c'est que ce dernier fut une source vivante d'enthousiasme, qu'il a enflammé le courage par le feu de l'amour, et qu'il a enivré, ravi et ennobli tout un peuple.

Cette opinion est surprenante et bien contestable, si l'on parle de Racine. Il n'y a qu'un nom à changer, et c'est précisément ce que l'on peut dire et ce qu'on a dit de Corneille.

La lecture de son théâtre élève et ennoblit. Le respect du devoir, le sacrifice à la justice, à la foi, au patriotisme, à la famille, il n'est pas de plus sublimes leçons à donner et à répandre! Celui-là avait une belle et grande âme qui a su animer ces grandioses idées.

Vieux et découragé, retiré du théâtre il disait:

— Ma poésie s'en est allée avec mes dents.

Elle pouvait se reposer après tant d'œuvres immortelles, qui diront aux siècles futurs l'amour de Rodrigue, l'héroïsme d'Horace, la clémence d'Auguste, le martyre de Polyeucte. Corneille est un sublime éducateur, un redresseur d'idées, un conseiller élevé. Son théâtre, il faut le redire, est une école de grandeur d'âme. C'est en ce sens que Napoléon I[er] déclarait :

— La tragédie échauffe l'âme, élève le cœur, peut et doit créer des héros. Sous ce rapport peut-être, la France doit à Corneille une partie de ses belles actions. Aussi, messieurs, s'il vivait, je le ferais prince.



Il y avait à cette époque un auteur dramatique, de trois ans plus jeune que Corneille, et que celui-ci appelait cependant son père. Quel était ce mérite qui valait un tel honneur ?

Jean Rotrou (1) était d'une famille de magistrats fort aisée. Le démon du théâtre hanta sa jeunesse. A 22 ans, il avait déjà écrit une trentaine de grandes pièces : *L'Hypocondriaque*, ou *Le Mort amoureux*, *La Bague de l'Oubli*, *Cléagénor et Doristée*, *Diane*, *Les Occasions perdues*, *Les Ménechmes*, *Hercule mourant*.

En 1632, Chapelain disait de lui :

— C'est dommage qu'un garçon de si beau naturel ait pris une servitude si honteuse ; il ne tiendra pas à moi que nous ne l'en affranchissions bientôt.

Quelle était cette servitude ? Etait-ce d'être aux gages d'un libraire ? On le savait, on le disait, on le rimait :

Rotrou fait bien les vers, mais est poète à gage.

Ou bien était-ce sa déplorable passion du jeu ? Il était joueur comme les cartes. Pour se corriger, il jetait son argent dans un tas de fagots au coin de sa cour, et la peine qu'il fallait pour retrouver les pièces de monnaie ralentissait son entrain et ses pertes. Il vendit son *Venceslas* pour vingt pistoles. Il fut des Cinq auteurs de Richelieu. Il a collaboré à *L'Aveugle de Smyrne* et à la *Comédie des Tuileries*.

Corneille en était aussi. Il était alors le moins connu des

(1) 1609-1650.

cinq. « Il n'avait, dit Voltaire, trouvé d'estime et d'amitié que dans Rotrou qui sentait son mérite ; les autres n'en savaient point assez pour lui rendre justice ».

Aussi Corneille l'appelait son père. Les débuts de Rotrou ne justifient pas un pareil hommage, car Corneille n'avait rien à prendre ni à gagner dans cet *Hypocondriaque* qui se croit mort et ressuscite en voyant de faux morts réveillés par la musique, ni dans *La Belle Alphrède*, où l'action voyage d'Oran à Londres, ni dans *L'Innocente Infidélité*, où des Epirotes de l'antiquité se battent en duel au pistolet. Rotrou, en revanche, vénérait Corneille. Il y paraît dans son *Saint-Genest*, où Dioclétien interroge le célèbre acteur :

> Quelle plume est en règne, et quel fameux esprit
> S'est acquis, dans le cirque, un plus juste crédit?

Et Genest répond, comme je vous l'ai dit (1), par un bel éloge de Corneille.

Cet hommage honore les deux amis ; Corneille l'estimait évidemment, puisqu'il disait un jour en associant familièrement leurs deux noms :

— *M. de Rotrou et moi*, nous ferions subsister des saltimbanques.

Le théâtre de Rotrou est compliqué, touffu, chargé de combats, de reconnaissances, enlèvements, songes, morts opportunes, avec des traits comiques (par exemple dans *La Sœur*), que Molière ne dédaigna pas de reprendre pour *Scapin* ou *Le Bourgeois Gentilhomme*. Ergaste a de l'entrain, quand son maître, qui a épousé une fille d'auberge, présente sa femme comme sa sœur à son oncle Anselme, qui s'étonne de leur tendresse. Le valet explique à Anselme cette anomalie:

> Car les Turcs, comme on sait, sont fort mauvais chrétiens ;
> Les livres en ce lieu n'entrent point en commerce ;
> En aucun art illustre aucun d'eux ne s'exerce
> Et l'on y tient quiconque est autre qu'ignorant,
> Pour *catalaméchis*, qui sont gens de néant.
> La loi de Mahomet, par une charge expresse,
> Enjoint ces sentiments d'amour et de tendresse

(1) Page 377.

Que le sang justifie et semble autoriser ;
Mais le temps les pourra démahométiser.
Ils appellent *tobalch* cette ardeur fraternelle,
Ou *boram*, qui veut dire intime et mutuelle.

Les Turcs de *La Sœur* (1645) n'étaient pas les premiers Turcs qu'eussent éclairés les chandelles de nos théâtres. Dès 1554, Gabriel Bounyn avait fait jouer *La Soltane*, dont le sujet, le meurtre de *Mustapha*, par Soliman le Grand, est aussi celui d'une tragédie de Mairet jouée en 1630, *Le Grand et dernier Soliman* ou *La Mort de Mustapha*. En 1637, Dalibray avec son *Soliman ;* en 1643, Desmares avec sa *Roxelane ;* en 1647, deux ans après *La Sœur*, *Le Grand Tamerlan* de Magnon et l'*Osman* de Tristan l'Hermite renouent la chaîne continue des œuvres relatives aux Turcs pendant le XVIIe siècle, en attendant Bajazet, la traduction des *Mille et une Nuits*, les relations du voyage de Chardin, les *Lettres persanes*, etc.

Molière avait joué les comédies de Rotrou. Les deux comiques se connaissaient et se traitaient d'amis. Un exemplaire de *La Bague de l'oubli* (1635) porte la dédicace : *A. M. J.-B. Pocquelin, son amy Rotrou.* Rotrou était lié avec Magdeleine Béjart qui lui adressa ce quatrain, à propos de son *Hercule mourant :*

Ton *Hercule mourant* va te rendre immortel;
Au ciel comme en la terre, il publiera ta gloire ;
Et laissant ici-bas un temple à ta mémoire,
Son bûcher servira pour te faire un autel.

Molière a porté le souvenir de son ami et de son devancier jusque dans ses pièces, *Amphitryon*, *Scapin* et aussi *Le Bourgeois Gentilhomme*, dont les Turcs parlent le même turc que l'Ergaste de *La Sœur ;* tout comme Sganarelle du *Médecin malgré lui* lui emprunte quelques termes amphigouriques pour en orner son latin : *Cabricciam* [act. II. sc. IV] ou *Ossabondus nequei nequer* (I. 6.). Le fils du Grand Turc, dans Molière, salue M. Jourdain en termes dont plusieurs appartenaient déjà au vocabulaire de l'Ergaste de Rotrou. Si Molière ne doit à personne *Ambousahim oquiboraf* et *Mamamouchi*, qui est presque devenu un mot turc en France, il n'en est pas de même pour tout le reste. L'intérêt ici n'est pas tant

dans l'emprunt lui-même, que dans la façon dont Molière imite. Il ne copie pas, il glane de droite et de gauche un mot, un tour, il le mêle à son propre travail, l'y pétrit, l'y mélange et semble avoir tout fourni lui-même.

Dans Rotrou, Horace répond à une question d'Ergaste (act. III, sc. IV) : *Bensen, Belmen.*

Plus loin, Horace dit : *Vare hecc.*

Ergaste explique le sens de ces deux mots :

Il dit qu'ils sont entrés dans une hôtellerie
Où, trinquant à l'honneur de leur chère patrie,
Et d'un peu de bon temps régalant leurs esprits,
Son père en a tant pris qu'il s'en est trouvé pris ;
Qu'il n'en a pu sortir sans une peine extrême
Et ne pouvait porter ny son vin, ny soy-même.

ANSELME

T'en a-t-il pu tant dire en si peu de propos ?

ERGASTE

Ouy, le langage turc dit beaucoup en deux mots.

Molière se rappelle les deux passages isolés, il les rapproche, il les soude, et en fait la fin de la scène IV, acte III :

CLÉONTE

Bel-Men.

COVIELLE

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage.

M. JOURDAIN

Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE

Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles.

Autre exemple : Dans Rotrou, Géronte dit :... *havete carbulath;* plus loin, Horace répond : *Acciam bien croch soler;*

plus loin encore, Horace réplique: *Chidelum boba!* Toutes ces bribes turquoises, Molière s'en saisit, et les membres épars du poète se retrouvent rejoints dans les propos du fils du Grand Turc : « *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem... carbulath ?* » Quant à *baba*, il reparaît plus loin dans *mara baba sahem*, c'est-à-dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ».

Outre les Turcs, Rotrou a suivi de près les Anciens; ce que Molière paraît lui avoir emprunté provient souvent de la communauté de leurs sources. Il a imité Euripide, dans *Iphigénie en Aulide*, Sénèque dans *Hercule mourant*, Sophocle dans *Antigone*, qui doit aussi beaucoup aux *Phéniciennes* d'Euripide et à la *Thébaïde* de Sénèque, et dont Racine disait qu'elle est « remplie de quantité de beaux endroits ». Au reste, il n'a pas dédaigné de se souvenir, pour son *Iphigénie*, de celle de Rotrou.

Le *Venceslas* est pris de Francisco de Roxas ; l'auteur y a mis assez du sien pour que, parmi des naïvetés de facture, on sente le poète dramatique fortement doué pour peindre la passion et les secrets mouvements du cœur. Son *Cosroës* n'a ni assez de fermeté ni assez de grandeur.

Le *Saint-Genest* est la meilleure de ses tragédies.

Polyeucte est de 1643. En 1645, Desfontaines fit un *Saint-Genest* qui en était un décalque. En 1646, Rotrou composa son *Véritable Saint-Genest*, tragédie curieuse qui conte le cas de l'acteur Genest, converti au christianisme en récitant un rôle de chrétien, dans une tragédie, devant Dioclétien. Une seconde scène est établie sur le théâtre, pour la troupe de Genest, qui joue devant la cour impériale. La représentation nous initie d'abord aux apprêts, quand, avant la venue des invités, le machiniste, le moucheur, les acteurs de moindre importance mettent la dernière main à l'installation de l'estrade et des chandelles. La pièce commence. Genest paraît, déclame son rôle de chrétien conduit au martyre ; mais, soudain ses répliques s'embrouillent, il dit des mots qui ne sont pas du livret, son partenaire s'interdit, s'étonne, demande : « Qu'y-a-t-il ? Il perd la raison et la mémoire ! Cela n'est pas dans la réplique ! » En réalité, Genest en jouant le rôle, a été frappé de

la grâce et est devenu chrétien. Il laisse là le texte écrit, et lance à pleine voix devant l'Empereur sa protession de foi de chrétien et de martyr. Il est aussitôt appréhendé et jeté au cachot.

Rotrou, marié, père de trois enfants, lieutenant du bailliage de Dreux, était à Paris quand il apprit que sa ville était désolée par une maladie contagieuse. Il n'hésita pas à faire son devoir, et rejoignit son poste que les autres fonctionnaires avaient abandonné. Il visita les malades et contracta le mal. Il écrivit une lettre admirable où il disait :

— Le salut de mes concitoyens m'est confié, j'en réponds à ma patrie. Je ne trahirai ni l'honneur ni ma conscience. Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui; ce sera pour moi quand il plaira à Dieu.

Quelques jours après, le fléau l'emporta. Il avait 41 ans.

On a pu dire de lui :

— Ce qui reste de Rotrou donne l'idée d'un homme qui ne fut pas assez fort pour s'élever au-dessus de son temps, mais qui était digne d'un temps capable de le mieux soutenir. Rotrou manque de l'invention qui produit, ordonne et conduit les incidents d'un grand drame ; mais il n'est pas aisé d'assigner des bornes aux beaux effets qu'il aurait su tirer des mouvements du cœur et de la passion; son style souvent obscur, impropre ou forcé, reçoit quelquefois, du sentiment qui l'anime, une élégance naturelle qu'un peu plus d'art et d'étude aurait pu lui rendre plus familière.

Sa statue se dresse sur une place de Dreux ; il est représenté tenant à la main la belle lettre qu'on vient de lire. En 1810, l'Académie Française mit son éloge au concours; Millevoye remporta le prix. C'est un beau nom dans l'histoire littéraire; il réalise l'accord d'un heureux talent et d'un grand caractère.

* * *

En vous parlant de Corneille, je vous nommais le régent de la scène, cet abbé d'Aubignac, fameux par sa *Pratique du Théâtre*.

François Hédelin, abbé d'Aubignac (1), a tenu un grand rôle dans les fastes dramatiques.

Il faut se l'imaginer tel qu'il est sur son portrait par Gilles Rousselet: un grand et maigre abbé, aux lèvres minces, à l'œil vif, au nez long, le front fuyant, le crâne en pain de sucre, le menton cassé, l'arcade sourcilière droite beaucoup plus grosse que la gauche, avec une expression de malice agressive répandue sur toute la physionomie.

Sa carrière littéraire fut riche, mais d'une richesse inutile et passagère. Tout jeune, il était remarquablement intelligent. Dès douze ans, il lisait Horace dans le texte, et congédiait ses professeurs. Il a fait son éducation intellectuelle tout seul, et elle n'a point été mal faite. Il fut fort érudit, et pourtant fort méthodique.

A Nemours, où il habitait, il organisait des réunions académiques hebdomadaires, qui étaient fort recherchées. Il y lisait des vers, de petites poésies galantes, des allégories, *La Foire d'amour*.

Un de ses premiers travaux est des plus curieux, et l'intérêt en subsiste encore. C'est une contribution aux études de la mythologie grecque, une dissertation sur la nature des satyres et autres êtres fabuleux de l'antiquité. Cette thèse fort documentée devait inaugurer une série de recherches du même genre sur les centaures, les arimaspes et autres monstres. La vie l'emporta d'un autre côté.

Son ouvrage constatait une telle science, que Richelieu l'approuva et désigna son auteur pour être le précepteur du duc de Fronsac, son neveu. Il devint en même temps abbé d'Aubignac. Il manifestait son savoir étendu dans des sermons fort érudits, comme celui où il démontre que toutes les religions ont à leur origine le dogme d'une Vierge enfantant un Dieu. Ses œuvres oratoires eurent la vogue, et pourraient encore se relire en partie.

Le cardinal de Richelieu donnait l'exemple de la réconciliation du clergé avec le théâtre. D'Aubignac ne résista pas au penchant qui l'entraînait vers la scène. Il écrivit des tra-

(1) 1604-1672.

gédies en prose, *Cyminde*, *La Pucelle d'Orléans*. L'avis dont il fit précéder le volume, quand il le publia, montre un homme préoccupé des réformes à faire dans le théâtre, soucieux des défauts et des abus qu'il y découvre; il avait l'instinct de la dramaturgie. Ceci, après tout, n'est pas d'un sot, quand il incrimine la mise en scène de sa *Pucelle* :

— Au lieu de faire paraître un ange dans un grand ciel dont l'ouverture eût fait celle d'un théâtre, ils l'ont fait venir quelquefois à pied, et quelquefois dans une machine impertinemment faite et impertinemment conduite ; au lieu de faire voir dans le refondrement et en perspective l'image de la Pucelle au milieu d'un grand feu allumé et environné d'un grand peuple, ils firent peindre un méchant tableau sans art, sans raison et tout contraire au sujet ; et au lieu d'avoir une douzaine d'acteurs sur le théâtre pour représenter l'émotion des soldats contre le conseil, au jugement de son procès, ils y mirent deux simples gardes qui semblaient plutôt y être pour empêcher les pages et les laquais d'y monter, que pour servir à la représentation.

Il faut noter là un souci tout à fait curieux, et assez rare alors, de la vraisemblance dans la mise en scène. C'était un sujet qui le passionnait. Seulement il eut le tort de ne pas se contenter des conseils, et de vouloir donner des exemples, des modèles. *Le Martyre de Sainte-Catherine* et sa *Zénobie* furent des essais malheureux, qui prêtèrent des armes à ses ennemis. Car il en avait, à commencer par Ménage, contre lequel il rompit des lances sur le dos de Térence, et à continuer par Mlle de Scudéry qui l'accusa d'avoir plagié sa description de *La Carte du Tendre* pour écrire sa *Relation du Royaume de Coquetterie*. La défense de l'abbé montre à quelles plaisantes minuties les intellectuels d'alors, les précieux, occupaient leurs heures:

— Quel rapport entre ces deux ouvrages pour être copiés l'un sur l'autre? Dans toute la *Carte de Tendre* on y voit quatre villes, trois rivières, deux mers, un lac et trente petits villages sur les diverses routes qu'on y peut tenir, et si proches l'un de l'autre que les voyageurs n'ont pas seulement le loisir de se lasser. Dans le *Royaume de la Coquetterie*, on ne voit point de rivière, on n'y parle de mer qu'en passant; il n'y a qu'une grande ville et les chemins ne sont point remplis de gistes. C'est un pays où l'on doit aller vite et faire de longues traites si l'on veut arriver à ses fins; et dans cette petite carte qu'y trouve-t-on de conforme en la moindre circonstance avec la place de

Cajolerie, le tournoi des *chars dorés*, le combat des *belles-jupes*, la place du *Roy*, le palais des *Bonnes-Fortunes*, le bureau des *Récompenses*, la borne des *Coquettes* et la chapelle de *Saint-Retour ?* Le *Tendre* est un petit coin de terre dans le pays de l'Amitié, sans autre description que les lieux, et le royaume de *Coquetterie* est d'une vaste étendue, composée de tout ce qui peut rendre un état considérable et réglé par toutes les maximes de la politique. Ce peuple a son roy, sa religion, ses lois, ses écoles, son trafic, ses jeux publics, ses magasins et ses différentes conditions.

Voilà ce qui amusait et divisait les beaux esprits, les femmes savantes, si bien et si plaisamment énumérées par l'abbé: les Admirables, les Précieuses, les Ravissantes, les Mignonnes, les Evaporées, les Embarrassées, les Barbouillées.

Son nom demeure attaché à la règle des trois unités, qu'il a formulées dans son traité *La Pratique du Théâtre*, et qui imposa, de par Aristote, à la tragédie l'obligation: par l'unité de temps, de faire tenir l'action dans l'espace de vingt-quatre heures ; par l'unité de lieu, de se passer tout entière au même endroit; par l'unité d'action, de ne pas se compliquer d'intrigues accessoires et parallèles.

Aujourd'hui, de ces trois nécessités, l'unité d'action est la seule qui survive et soit exigée des auteurs dramatiques. On a renoncé aux deux autres, qui ont tant gêné Corneille, et l'ont forcé à des interprétations d'une casuistique trop ingénieuse, pour expliquer que la rue, la chambre de Chimène et la salle du trône sont un même lieu, étant dans la même ville. Au demeurant, il n'est point interdit de donner à l'action une durée même inférieure à vingt-quatre heures, ou de la faire évoluer dans un décor unique. Mais la liberté la plus grande est laissée aux auteurs, qui en usent, de faire voyager leurs personnages à travers le temps et l'espace.

C'est tout ce qui reste des prescriptions de d'Aubignac, dont l'exemple d'ailleurs avait été malheureux. Il voulut appliquer sa théorie, et il ne fut pas plus chanceux que ne devait l'être plus tard Diderot en pareille circonstance.

La Pratique du Théâtre parut en 1657. Elle défend la doctrine d'Aristote avec moins d'entêtement et d'étroitesse qu'on ne dit ordinairement. Comme Boileau, l'abbé invoque surtout

la Raison. En complétant ce traité par la lecture de la préface à *Cyminde*, on peut réunir un recueil des critiques les plus sensées qui aient été portées contre la convention trop facile de la mise en scène d'alors, et le moyen, par exemple, de ne pas être avec d'Aubignac, quand il demande qu'un acteur ne s'interrompe pas dans son rôle pour faire taire les bavards, et laisse ces interruptions « aux sermonnaires? »

Il faut joindre à ces traités dramatiques un projet pour le relèvement du théâtre en France, dont il démêle les causes de décadence: la créance commune qu'aller au théâtre n'est pas chrétien; l'infamie attachée aux comédiens; la mesquinerie de la mise en scène; la pauvreté des œuvres; la mauvaise tenue des spectateurs. Et voilà, dans les remèdes qu'il apporte à ces abus, le germe de bien des réformes à présent accomplies, le principe de la subvention, le relèvement moral de la profession du comédien, l'installation des sièges dans la salle, la police dans le public. Nous devons plus que nous ne croyons à cet excellent abbé, dont le théâtre fut la passion.

De ses amusantes satires des médecins, que Molière utilisa dans son *Amour Médecin;* de sa *Macarise*, « histoire allégorique contenant la philosophie morale des stoïques sous le voile de plusieurs aventures agréables », que Boileau loua, et qui inaugure le système de l'éducation attrayante, nous n'avons pas le loisir de parler longuement. D'Aubignac ayant été refusé par l'Académie Française, il se consola en tenant chez lui des réunions académiques, et en reformant à Paris son Académie de Nemours. Elle fut très estimée, très fréquentée, et le succès l'engagea à écrire au Roi, en 1664, son *Discours au Roy sur l'établissement d'une* SECONDE ACADÉMIE dans la ville de Paris, — tout comme on devait faire un second Théâtre Français à côté du premier. D'Aubignac voulait l'estampille officielle pour son salon et ses conférenciers. Elle ne lui fut pas accordée, dans la crainte de voir soudain se multiplier les petites académies locales à l'ombre de la grande.

D'Aubignac était un cerveau plein d'idées, et sur plus d'un point, soit hasard, soit prescience, il nous apparaît comme un moderne. Le premier, il nia l'existence d'Homère, et l'on ne peut faire fi de ses *Conjectures académiques sur l'Iliade.*

Sa fin fut obscure et cachée. Presque aveugle, il se retira en province, réunit ses œuvres complètes, et mourut en 1672.

***

Son contemporain, La Calprenède, dont je vous ai dit les romans, a donné, entre autres, une tragédie, en 1637, *La Mort de Mithridate*. Elle fut jouée le jour des Rois. Au moment où le monarque approche la coupe de ses lèvres, un plaisant du parterre cria : « Le Roi boit ! »

A quoi bon nommer ses autres drames, *Jeanne d'Angleterre*, *Le comte d'Essex*, que Thomas Corneille refera, *Edouard, Roi d'Angleterre*, *Hermenegilde*, tragédie en prose ?

Nous retrouvons aussi Benserade (1), avec sa *Cléopâtre*, jouée en 1635, *Iphis*, une *Mort d'Achille*, et de nombreux ballets royaux dansés par Sa Majesté : *La Nuit*, *Les Noces de Thétis et de Pélée*, *Les Ballets des Arts*, *Le Ballet des Muses*, etc. Ils firent sa gloire et sa fortune. Je vous ai dit, ailleurs, du poète, l'essentiel à connaître.

Thomas Corneille, déjà nommé au sujet de son frère, fut un fécond et heureux auteur dramatique, avec : *Le Généreux Ennemi*, *Dom Bertrand de Cigarral*, *Le Festin de Pierre*, *Ariane*, *Le Comte d'Essex*.

Il avait l'oreille du public. Il eut les plus grands succès. Vous vous rappelez ce que je vous contais tout à l'heure de son *Timocrate*. Son *Ariane* est un chef-d'œuvre de conduite dans l'intrigue : l'intérêt n'y languit pas, et la progression est habilement aggravée avec les transes d'Ariane, qui découvre successivement que Thésée ne l'aime plus, qu'il en aime une autre, et que cette autre est la propre sœur de la malheureuse, Phèdre, à qui elle est sacrifiée et qu'elle avait prise pour sa confidente.

Thomas fut aussi critique, journaliste ; nous le retrouverons.

Et voici le fameux Pradon (2), le lutteur rouennais qui voulut « tomber » Racine et Boileau, — célèbre surtout pour avoir

(1) 1612-1691. Cf. page 90.
(2) 1632-1698.

écrit une médiocre tragédie de *Phèdre et Hippolyte* qui faillit l'emporter sur celle de Racine, grâce à la précaution qu'avaient prise les ennemis de celui-ci de louer les six premières salles pour accueillir la pièce par des bordées de sifflets.

Après bien d'autres tragédies, assez vivement conduites, mais mal écrites, comme *La Troade*, *Statira*, *Régulus*, *Scipion* (1), etc., il mourut et on lui fit cette épitaphe :

Ci-gît le poète Pradon
Qui, durant quarante ans, d'une ardeur sans pareille,
Fit, à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille!

De trois ans plus jeune, Quinault (2) balança la renommée de son aîné, et fit une fortune rapide dans les lettres et dans le monde. Boileau traça son portrait :

— Il était bien fait de sa personne, d'une taille élevée; il avait les yeux bleus languissants et à fleur de tête, les sourcils clairs, le front élevé, large et uni; le visage long, l'air mâle, le nez bien fait et la bouche agréable, la physionomie d'un parfaitement honnête homme. Il avait plus d'esprit qu'on ne pouvait dire, adroit et insinuant, tendre et passionné.

Il était parti de très bas, et était fils d'un boulanger de Paris. Il se lia avec Tristan, eut dès 16 ans un grand succès avec sa comédie des *Rivales* qui précéda d'autres, *La Mort de Cyrus*, *Le Mariage de Cambyse*, *Amalasonte* (1658), *L'Amant Indiscret*, comédie (1664), *Les Coups de l'Amour et de la Fortune*, tragi-comédie, *Agrippa ou le Faux Tiberinus*, *Pausanias*, et surtout ses deux triomphes, *L'Astrate* (1663), et *La Mère Coquette ou les Amants brouillés.*

Lié avec Lulli, qui obtint le privilège et le monopole de l'Opéra, il lui donna les livrets de *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Isis*, *Proserpine*, *Persée*, *Phaeton*, *Amadis*, *Roland*, *Armide* (1686), et *Psyché*, qu'il fit en collaboration avec Molière et Corneille.

Il fut de l'Académie Française en 1670.

(1) 1679, 1683, 1688, 1697.
(2) Paris, 1635-1688.

Injustement dédaigné de nos jours, Quinault eut de son vivant une réputation sans égale, qui ne fut pas imméritée, et qui vaudrait qu'on prît à présent la peine de l'examiner et de la rappeler.

Avec de l'esprit, de la tendresse et du style, il régna un instant dans le genre tragique ; c'est Quinault qui détint ce qu'on pourrait appeler l'intérim du génie, de Corneille vieilli à Racine (1), à qui nous voici arrivés.



Racine n'était point de grande naissance : ses ancêtres, depuis plusieurs générations déjà, établis à la Ferté-Milon, y exerçaient de père en fils les fonctions de contrôleurs du grenier à sel. L'un d'eux, Jean Racine, mort en 1593, joignait à cette charge, celle de receveur pour le Roi et la Reine du domaine et duché de Valois. Il obtint l'anoblissement et prit des armes parlantes, faisant graver sur son blason un « rat » et un « cygne » ou « cyne », comme on prononçait alors. Jean Racine, son fils, fut seulement contrôleur du grenier à sel, et, de son mariage avec Marie Desmoulins, eut huit enfants, parmi lesquels Agnès Racine, plus tard religieuse et abbesse de Port-Royal, sous le nom d'Agnès de Sainte-Thècle, et le père du poète, Jean Racine. Celui-ci, né en 1615, élevé comme cadet au régiment des gardes, revint de bonne heure à la Ferté-Milon, acheta une charge de procureur au bailliage, et le 15 décembre 1638, épousa Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, président au grenier à sel et garde du sceau de la Ferté-Milon. Douze mois après, le 21 décembre 1639, naissait de ce mariage le futur auteur d'*Andromaque*.

En mai 1899, une députation d'académiciens et d'hommes de lettres célébra le deuxième centenaire de la mort de Racine dans sa ville natale. C'est un pays pittoresque, charmant, avec ses vallonnements qui ressemblent un peu à ceux de Port-Royal, et ses vertes prairies baignées par l'eau paresseuse de

(1) *Nicomède*, le dernier chef-d'œuvre de Corneille est de 1652, sans compter de 1653 à 1674, *Pertharite*, *Œdipe*, la *Toison d'or*, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon*, *Agésilas*, *Attila*, *Tite et Bérénice*, *Pulchérie*, *Suréna*. Le premier chef-d'œuvre de Racine, *Andromaque*, est de 1667.

l'Ourcq. De Racine que reste-t-il ? Peu de chose. Contre la mairie, une statue, par David d'Angers, représente le poète de façon assez ridicule, le corps nu, en perruque, avec un manteau insuffisant, ramené aux hanches. A la mairie, on lit dans l'unique registre commun aux deux paroisses de Notre-Dame et de St-Vast, l'acte de baptême du grand homme, et, à côté, l'acte de mariage de Jean de La Fontaine avec Marie Héricart, cousine de Racine. Quant à la maison du poète, on ne sait plus où elle est. Il y a une trentaine d'années, Saint-Marc-Girardin écrivait déjà :

— Je n'ai pas retrouvé dans l'église de la Ferté-Milon les pierres tombales qui subsistaient encore, selon Louis Racine, au XVIIIe siècle, et qui y témoignaient de l'ancienneté de la famille de Racine. L'Eglise, où il y a encore, au-dessus de la porte du baptistère une boiserie fleur-delisée d'or en mémoire sans doute des Bourbons-Vendôme, l'église n'a plus de pierres tombales. Elle est proprement pavée en carreaux comme une chambre d'auberge. J'avais pris avec soin sur mon calepin les noms des familles alliées à celle de Racine, les Sconin, les Desmoulins, les Vitart, les Héricart, les Duchesne, les Fournier, les Logeois, les Lahaye, afin de voir si je les retrouverais sur les pierres tombales que j'attendais. Je n'ai trouvé dans l'église que deux pierres sépulcrales qui servent de marches à la porte latérale, au nord de l'église, et les inscriptions en sont illisibles, étant usées par les pas des paroissiens.

« Vous savez, dit Racine, écrivant à sa sœur, Mme Rivière, que notre famille est fort étendue, et que j'ai un assez bon nombre de parents à aider de temps en temps. » Il y a de quoi faire réfléchir à la fuite rapide des familles sur cette terre, quand on songe que de cette nombreuse parenté il ne reste à la Ferté-Milon, si nous en croyons M. l'abbé de la Roque, un des petits-fils de Racine, qu'une seule famille, celle des Masson, descendant de Mme Rivière, sœur de Racine. Aussi n'est-ce pas sans une certaine émotion que j'ai trouvé sur les bancs à dos de cette église le nom de Mme Masson. Ce simple nom d'une petite nièce de Racine me mettait pour un instant plus près de lui.

Le jour de la célébration solennelle de l'anniversaire de Racine, dans l'église de Notre-Dame-de-la-Ferté-Milon où Racine fut baptisé, et où La Fontaine « commit la distraction de se marier », l'éloge du Grand Tragique fut prononcé par l'abbé Vignot en des pages délicatement pensées, où l'orateur expliquait ainsi devant son auditoire choisi, présidé par Mgr l'Evêque de Soissons, l'affinité du génie de Racine avec son pays natal :

— A la Cour, il pouvait se croire encore dans ce Midi qui l'avait choqué. Le doge de Gênes était moins dépaysé dans l'éblouissement de la galerie des Glaces que cette muse en habit gris. Qui lui avait enseigné ces élégances unies?

Sa vraie patrie était ailleurs. Ou plutôt, — évitons que l'on nous soupçonne de partialité, — toute riche nature a plusieurs patries: Racine en eut trois. D'abord la Grèce, qu'il eut l'avantage de ne connaître que par les livres. Entre des Romains comme Corneille ou Bossuet, ou des Gaulois comme La Fontaine ou Molière, il fut Grec, timidement, à la façon d'un excellent écolier qui a cultivé le jardin de M. Lancelot; pourtant il conserva du terroir attique ce parfum que nul ne surpasse. Il eut aussi Port-Royal-des-Champs où il prit la méthode serrée des Solitaires, pour l'appliquer à des sujets plus riants. Mais il eut avant tout votre coin de l'Ile de France.

Un critique demande si l'on se douterait que Racine fut le compatriote de La Fontaine. C'est qu'il ne l'est pas le moins du monde! C'est que la Ferté-sur-Ourcq est à cent lieues de Château-Thierry! C'est que rien ne se ressemble moins que le Valois et la Champagne, sinon le tragique et le fabuliste! Celui-ci, certes, est de mon pays, plus net et plus éclatant. Et que votre Racine aussi est bien du sien, — pays, non des côtes brûlées, mais de souples horizons et des feuillées murmurantes, non des crus capiteux, mais de belles sources canalisées pour arriver sans circuit et sans déchet à leur terme, bassins qui attendent les cygnes! Qu'elle a bien l'air de s'être amassée ici, cette nappe de poésie limpide et régulière comme les eaux descendues de la colline des Effontenieux! Tous deux sont du meilleur sang français; mais le vôtre, Messieurs, est proprement, eût dit Ronsard, le sang Valésien.

D'autres garderont sa tombe, et ce que, au bout de deux siècles, peut laisser dans un cercueil un trésorier général de France, quelques ossements disjoints et une paire d'éperons dorés: son âme charmante est parmi vous.

La page est jolie et valait d'être lue.

Racine fut tenu sur les fonts, le lendemain de sa naissance, par Marie Desmoulins, son aïeule paternelle, et Pierre Sconin, son grand-père maternel, et reçut comme ses ancêtres le nom de Jean. Jeanne Sconin mourut au mois de janvier 1641, en mettant au monde une fille qui fut baptisée sous le nom de Marie Racine.

Le 4 novembre 1642, son mari épousait en secondes noces, Madeleine Vol, fille d'un notaire de la Ferté-Milon. Il mourut trois mois après, ne laissant que des dettes; la jeune veuve renonça à son douaire et devint dès lors une étrangère pour les enfants. Pierre Sconin se chargea de l'orpheline, dont le frère fut recueilli dans la maison de l'aïeul paternel, Jean

Racine, et Marie Desmoulins veilla sur son enfance avec la plus tendre sollicitude.

Jean Racine, l'aïeul, étant mort en 1649, Marie Desmoulins se retira, peu après, au monastère de Port-Royal des-Champs, où sa fille Agnès et deux de ses sœurs étaient religieuses. Racine, alors âgé de dix ans, fut envoyé au collège de Beauvais, dont l'évêque Choart de Buzenval était en rapports suivis avec ceux qu'on appelait les Solitaires. C'était l'époque de la Fronde; les discordes civiles qui agitaient alors Paris, avaient leur retentissement dans les provinces et jetaient le trouble jusque dans les collèges. A Beauvais, comme ailleurs, les écoliers, frondeurs ou mazarins, se partageaient en deux camps et parfois en venaient aux mains. Dans une de leurs bagarres, une pierre atteignit Racine au front et lui fit une blessure dont il garda toujours la cicatrice. Le principal, fier de lui, le montrait, en vantant son courage.

Racine quitta le collège de Beauvais, le 1er octobre 1655, pour entrer à Port-Royal. Il fut admis, malgré sa jeunesse, à l'école des Granges, dirigée par Lancelot et Nicole, et dont l'un des élèves était le duc de Chevreuse, plus tard duc de Luynes. Les deux jeunes gens s'unirent d'une affection qui devait durer jusqu'à la mort.

Lors de la dispersion des écoles, en 1656, Racine, en considération de ses liens de famille, fut gardé seul à Port-Royal, où il resta jusqu'en 1658.

Ces trois années qu'il y passa furent pour lui décisives. La solitude où il vivait, loin de tout compagnon de son âge, tourna ses regards vers la nature, lui donna une sensibilité exquise, tandis que les leçons de maîtres incomparables favorisaient, en le réglant, l'épanouissement de son heureux génie. Il reçut de Nicole, esprit judicieux et méthodique, qui le dirigeait dans ses humanités, les premières notions de cet art difficile, où il est demeuré sans égal, la composition. Lancelot, le célèbre helléniste, lui donna le premier fonds de goût et de savoir antiques, lui inspira l'amour des poètes grecs, de Sophocle et d'Euripide surtout, qu'il étudia toute sa vie avec passion. Dès cette époque, il traduisait Diogène Laerce, Philon, Eusèbe, annotait Homère et Pindare, et par-

fois même s'échappait vers des lectures interdites. Il s'était un jour procuré un roman d'Héliodore, les *Amours de Théagène et de Chariclée*, et le dévorait en cachette, quand Lancelot le surprit, lui arracha le livre et le jeta au feu. Un second exemplaire ayant eu le même sort, Racine en acheta un troisième, l'apprit par cœur dans le texte original, et le porta à son maître en lui disant : « Vous pouvez brûler encore celui-ci comme les autres. » M. Lemaistre, qui l'aimait comme un fils, et n'avait pas oublié ses propres succès au barreau, en voulait faire un avocat. A ses yeux, la plus belle profession du monde, quand on n'était pas Solitaire, était celle d'orateur. Il enseigna à son élève l'art du développement et l'élégance du style par un commentaire vivant et chaleureux des plus beaux morceaux d'éloquence et de poésies antiques. M. Hamon le remplaça, quand un ordre d'exil l'eût, en 1656, forcé d'abandonner Port-Royal.

C'est à cette date ou à peu près qu'il faut placer le premier essai littéraire de Racine, une élégie latine, *Ad Christum*, sur les malheurs d'Israël, dont il s'est peut-être souvenu dans les chœurs d'*Esther*. En français il composa sept odes sur Port-Royal, dont il vantait les bâtiments, le site, les bois, les étangs. Le style en est faible encore et vague, mais on y sent déjà l'inspiration et le sentiment vrai de la nature. Sa traduction en vers français des Hymnes du Bréviaire romain fut aussi ébauchée alors ; il la retoucha plus tard.

Sorti de Port-Royal au mois d'octobre 1658, Racine vint au collège d'Harcourt, à Paris, suivre les cours de logique. Ses études finies, il entra chez le duc de Luynes, dont Nicolas Vitart, son cousin, ancien élève de Lancelot, était intendant. Les fonctions de surveillant qu'il remplissait, sous l'indulgente direction de son parent, lui laissaient assez de loisir pour se livrer à ses goûts littéraires et s'exercer à la poésie. Il émaillait de petits vers ses lettres à l'abbé Le Vasseur, son ami, hérissait de pointes un sonnet composé pour la naissance du fils de Vitart, et en adressait un autre au cardinal Mazarin sur la Paix des Pyrénées. La première pièce qui le fit connaître hors du cercle des siens fut l'ode intitulée *La Nymphe de la Seine*, qu'il écrivit à l'occasion du mariage

du roi. Ce n'était point un chef-d'œuvre, et même elle ne le devint jamais, malgré les corrections nombreuses qu'y fit Racine dans la maturité de son talent. Il y avait trop d'amours, d'astres, de soleils; mais beaucoup de strophes étaient fort bien venues, et ses défauts mêmes, qui étaient ceux du temps, servirent à son succès. Chapelain et Perrault, auxquels Vitart avait communiqué l'œuvre de son cousin, la goûtèrent fort, et adressèrent au jeune auteur des remarques écrites, lui indiquant des changements. Chapelain voulut qu'on le lui présentât, le prit en amitié et usa du grand crédit qu'il avait près de Colbert pour lui faire obtenir une gratification de cent louis.

Racine, en même temps, était attiré vers le théâtre et composait une pièce intitulée l'*Amasie*. Les comédiens du Marais l'avaient accueillie d'abord, mais se ravisèrent et ne la voulurent plus représenter. L'année suivante, encouragé et conseillé par Mlle de Beauchateau, comédienne à l'Hôtel de Bourgogne, il travaillait à une tragédie des Amours d'Ovide, qu'il ne termina pas.

La poésie ne l'absorbait point tout entier, et les principes austères de son éducation ne prévalaient pas toujours contre l'ardeur de ses vingt ans. L'abbé Le Vasseur, dont le titre seul était ecclésiastique, colportait ses vers chez les comédiens et l'introduisait dans leur société. Il liait connaissance avec La Fontaine, de dix-huit ans plus âgé, mais toujours enfant, le suivait au cabaret en compagnie d'un ami commun, Poignant, de la Ferté-Milon, capitaine de dragons et joyeux viveur. Il faisait, suivant sa propre expression, « le loup avec les loups ». Port-Royal était dans la désolation. Les pieuses femmes gémissaient de voir l'enfant si tendrement aimé s'engager de plus en plus dans les sentiers du monde et tromper les espérances qu'elles avaient conçues pour lui. Le sonnet à Mazarin avait éveillé leurs premières inquiétudes; l'ode à la Nymphe de la Seine et les dissipations où le jeune homme se laissait aller sous l'influence de ses amis les mirent au désespoir. Des cris pleins de larmes s'élevaient pour le rappeler, on lui adressait lettres sur lettres, « excommunications sur excommunications », mais le démon de la poésie résistait à

tous les exorcismes. Racine même, par un tour de malice qui fut toujours en lui, répondit par des railleries, d'autant moins excusables, que Port-Royal, à ce moment, était en butte à de nouvelles persécutions.

Ses parents du côté maternel n'étaient point non plus sans inquiétudes, car la carrière poétique leur semblait dangereuse pour un jeune homme sans fortune. Racine lui-même songeait à un poste sérieux, qui lui assurât l'existence et lui permît de payer les dettes contractées envers son cousin Vitart.

Aussi, répondit-il sans répugnance à l'appel d'Antoine Sconin, son oncle, vicaire général et archiprêtre de la cathédrale d'Uzès, qui le mandait auprès de lui pour l'initier à la théologie et tâcher de lui procurer un bénéfice. Il quitta Paris vers la fin d'octobre 1661, à la grande joie de tous les siens, ravis de le voir arraché à la ville de perdition, et le croyant déjà sur le chemin du salut et de la fortune. Son oncle l'accueillit avec bonté et, malgré son désir de le voir entrer dans les ordres, ne pensa jamais à exercer sur lui la moindre contrainte. La prêtrise, d'ailleurs, n'était pas nécessaire alors pour avoir part aux revenus de l'Eglise ; il suffisait de la tonsure. Racine y était tout disposé ; mais une formalité oubliée retarda tout de six mois, pendant lesquels des intrigues monacales se nouèrent de tous côtés autour de Pierre Sconin et paralysèrent les bonnes intentions qu'il avait pour son neveu. Celui-ci errait, rêvait, écrivait et confiait à ses correspondants, en des lettres charmantes, ses impressions de poète:

— Les plus beaux jours que vous donne le printemps ne valent pas ceux que l'hiver nous laisse ici, et jamais le mois de mai ne nous paraît si agréable que l'est pour nous le mois de janvier.

Le soleil est toujours riant,
Depuis qu'il part de l'Orient
Pour venir éclairer le monde.
Jusqu'à ce que son char soit descendu dans l'onde
La vapeur des brouillards ne voile point les cieux.
Tous les matins, un vent officieux
En écarte toutes les nues:
Ainsi nos jours ne sont jamais couverts;
Et dans le plus fort des hivers,
Nos campagnes sont revêtues
De fleurs et d'arbres toujours verts.

Les ruisseaux respectent leurs rives ;
Et leurs naïades fugitives,
Sans sortir de leur lit natal,
Errent paisiblement, et ne sont point captives
Sous une prison de cristal.
Tous nos oiseaux chantent à l'ordinaire,
Leurs gosiers n'étant point glacés,
Et n'étant pas forcés
De se cacher ou de se taire
Ils chantent en liberté
L'hiver comme l'été.

Enfin, lorsque la nuit a déployé ses voiles
La lune au visage changeant,
Paraît sur un trône d'argent,
Et tient cercle avec les étoiles.

Le ciel est toujours clair tant que dure son cours
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

Après quelque temps de lutte, il fallut renoncer à tout espoir, et Racine sans tonsure et sans bénéfice, reprit le chemin de Paris vers la fin de 1662.

Peu après son retour, il écrivit une ode sur la convalescense du Roi, dont la rougeole avait mis les jours en danger. Le roi y répondit par une gratification de six cents livres, et la reconnaissance du poète s'exprima l'année suivante, dans une seconde pièce, la *Renommée aux Muses*, qui lui valut la protection du duc de Saint-Aignan et la connaissance de Boileau. Ce dernier, de trois ans plus âgé que Racine, commençait déjà sa lutte pour le goût et le bon sens. L'abbé Le Vasseur lui ayant porté l'*Ode à la Renommée*, il la critiqua et remplit de ses remarques « une grande et belle lettre », qui fut remise à Racine. Celui-ci, frappé de la justesse des observations, conçut pour l'auteur une vive estime, qui, dès les premières entrevues, se changea en profonde et solide amitié.

La Thébaïde ou les *Frères ennemis*, tragédie commencée à Uzès, fut achevée dès la fin de 1663 et représentée par la troupe de Molière, le 26 juin 1664. Remarquable par la pureté du style et sa noble élégance, cette œuvre est médiocre au point de vue dramatique. On y sent trop l'imitation de Corneille et de Sénèque ; les caractères manquent de naturel et de mesure, et l'amour, au milieu des horreurs dont l'intrigue est pleine, semble un hors-d'œuvre déplacé.

Racine connaissait déjà Molière avant de lui confier son ouvrage, mais leurs relations en devinrent plus étroites, et c'est alors que se forma entre les quatre poètes illustres, Racine, Boileau, Molière et La Fontaine une intimité charmante. Boileau aida son ami de son conseil, de son réconfort et lui apprit avec l'art « de la rime » à faire difficilement des vers faciles. Ils se rencontraient tantôt chez Boileau, rue du Colombier, tantôt dans quelque cabaret à la mode, au *Mouton Blanc*, qui vit naître les *Plaideurs* et le *Chapelain décoiffé;* à la *Pomme de pin*, à la *Croix de Lorraine*. Ils se retrouvaient aussi à Versailles, au milieu des jardins, et c'est là que La Fontaine, au début de Psyché nous les montre réunis.

— L'envie, la malignité, ni la cabale n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des Anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque l'un d'eux tombait dans la maladie du siècle et faisait un livre, ce qui arrivait rarement.

Cet accord délicieux fut malheureusement de peu de durée, car la tragédie d'*Alexandre* amena une rupture entre Racine et Molière. La troupe de celui-ci ayant donné cette pièce le 4 décembre 1665, Racine, mécontent de l'interprétation, la porta secrètement à l'Hôtel de Bourgogne, où elle fut représentée quinze jours plus tard. Il enlevait en outre à Molière sa meilleure actrice, Mlle Duparc, dont la mort devait plus tard l'impliquer dans la fâcheuse affaire des Poisons et de la Brinvilliers; il la donna à la troupe rivale. Ce procédé peu délicat froissa le grand comique ; ils cessèrent de se fréquenter, tout en gardant l'un pour l'autre une mutuelle estime.

Alexandre obtint un réel succès. Inférieur à la *Thébaïde*, sous le rapport du plan, il la surpassait par le développement des scènes et la précision du style, où se sentait encore l'imitation de Corneille. Ce dernier, cependant, consulté par Racine, n'avait point reconnu un disciple, et lui avait conseillé de renoncer au théâtre. Le roi permit que cette œuvre lui fut dédiée, Condé l'applaudit, et Saint-Evremond, tout cornélien qu'il était, écrivait à son propos: « Depuis que j'ai lu le grand

Alexandre, la vieillesse de Corneille me donne moins d'alarmes ».

Ici se place, dans la vie de Racine, un épisode douloureux, sa querelle avec Port-Royal. Desmarets de Saint-Sorlin, l'un des cinq auteurs du cardinal de Richelieu, était devenu fou en composant son poème de *Clovis* pour lequel il se disait inspiré de Dieu. Il tourna sa folie contre les Jansénistes qu'il calomnia dans une œuvre extravagante, l'*Avis du Saint-Esprit au Roi*.

Nicole entreprit de le réfuter dans une série de lettres finement intitulées *les Visionnaires*, nom d'une ancienne comédie de Saint-Sorlin. Dans l'une d'elles, il eut le tort de trop généraliser le débat et traita les poètes de théâtre « d'empoisonneurs publics ». Racine, importuné depuis longtemps par les sévères admonestations de Port-Royal, profondément blessé par une récente lettre de la mère Agnès, sa tante, qui refusait de le voir s'il ne renonçait au théâtre, se crut visé dans ce passage, et l'irascibilité de son caractère ne connut plus de frein. Dans une lettre pleine de malice et de verve, mordante comme une *Provinciale*, il bafoua les Solitaires avec une cinglante ironie, étalant sans pitié les petits défauts et les ridicules qu'il avait saisis en eux, n'épargnant rien, ni personne, raillant jusque dans leur tombe M. Lemaistre et la Mère Angélique Arnauld. Deux amis de Port-Royal se chargèrent de lui répondre et lui reprochèrent amèrement son ingratitude. Racine, hors de lui, composa une seconde lettre plus impitoyable encore que la première, et l'allait publier quand Boileau l'arrêta en lui disant : « Cela est joliment écrit, mais vous ne songez pas que vous écrivez contre les plus honnêtes gens du monde ».

Un tel emportement étonne chez un écrivain dont les œuvres décèlent plutôt une âme attendrie et sensible. Mais ce tendre avait l'esprit cruel, il lui manquait peu de chose pour être méchant. Sa sensibilité même le rendait plus redoutable, en lui révélant celle des autres et les endroits douloureux à frapper.

Andromaque, représentée en novembre 1667, obtint un succès comparable à celui du *Cid* et dépassa, même pour les amis

de Racine, toutes les espérances qu'avaient fait concevoir ses premiers essais.

— Elle inaugura, dit Sainte-Beuve, une nouvelle ère dramatique, comparable à celle qui avait vu le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. Quelque chose de moins éclatant, de moins héroïque, de moins transportant, mais d'aussi beau, d'aussi passionné, de plus soutenu, de plus en accord dans toutes ses parties, de plus égal et de plus naturel en noblesse et en élévation et qui se développera sans fatigue et sans heurt à chaque récidive de talent, qui montera de degré en degré, sans heurt et sans chute, jusqu'à son couronnement suprême, qui enfin, sans sortir de l'élégance continue, atteindra son genre de sublimité aussi.

Quelques voix cependant, s'élevèrent pour protester contre l'enthousiasme général. Un comédien, Subligny, fit une critique de la pièce sous la forme d'une comédie, la *Folle Querelle*, qui fut jouée par la troupe de Molière, et Saint-Evremond, n'osant l'attaquer ouvertement, disait :

— Elle a bien l'air des belles choses, il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand.

Condé blâmait le personnage de Pyrrhus comme trop violent, d'autres le trouvaient malhonnête de manquer de parole à Hermione. Racine profita de ces critiques pour corriger dans la seconde édition de sa pièce quelques négligences.

En 1668, parut la comédie des *Plaideurs*, de plaisante origine. Racine, quelque temps avant *Andromaque*, avait été nommé prieur de l'Epinay. Mais le bénéfice était à peine obtenu, qu'il se l'était vu disputer par un régulier, sous prétexte que ce prieuré ne pouvait être possédé par un laïque. Il fallut plaider; et bientôt, las de courir après les juges et les avocats, le poète abandonna ses prétentions et se vengea de ses ennemis en raillant sans pitié, dans une comédie, plaideurs et gens de loi, et par ricochet Corneille. C'était l'époque où il fréquentait avec ses amis le cabaret du *Mouton Blanc*. Ceux-ci, instruits de son dessein, s'empressèrent de le seconder. Un conseiller au Parlement lui apprenait les termes du palais; Boileau lui suggéra l'idée de la scène entre Chicaneau et la Comtesse, enfin le plaidoyer de l'Intimé parodiait

le discours d'un avocat du temps. L'œuvre ne réussit pas d'abord et n'eut à Paris que deux représentations. Un mois après, les comédiens mandés à Versailles, se risquèrent à la jouer devant le Roi qu'elle fit rire aux éclats. Ravis de ce succès inattendu, les comédiens revinrent de nuit à Paris, et coururent en carrosse frapper à la porte de Racine pour le lui annoncer. Le tapage qu'ils firent, le bruit des carrosses à pareille heure dans une rue déserte, réveillèrent le voisinage, et, comme certains membres du Parlement avaient mené grand bruit contre la comédie, tout le monde s'imagina qu'on venait arrêter l'auteur.

Britannicus, représenté au mois de décembre 1669, réussit, mais non sans peine. Une meute implacable, ramas de toutes les médiocrités jalouses, des partisans aveuglés de Corneille et du vieux théâtre, s'était acharnée contre Racine dès ses premiers succès, et le poursuivait sans relâche. Elle envahissait le théâtre aux premières représentations qu'elle troublait de ses remarques bruyantes et de ses protestations. L'œuvre d'ailleurs était trop profonde pour être comprise du gros public. Cette fois encore, le bon goût du roi protesta contre l'égarement de la foule; il approuva hautement *Britannicus*, et s'appliquant à lui-même, si nous en croyons Boileau, quelques vers de Narcisse, en tira une leçon de dignité.

La fantaisie d'une jeune princesse, Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, mit aux prises Racine et le vieux Corneille, en leur imposant à tous deux le sujet de *Bérénice*. La lutte n'était plus égale; l'âge avait affaibli le génie de Corneille, et Racine se trouvait alors dans toute la force de la jeunesse et du talent. Les deux pièces furent jouées en même temps vers la fin de 1670 et la faveur publique se déclara pour Racine.

Avec *Bajazet*, dont le succès marqua les premiers jours de 1672, Racine introduisait sur la scène l'histoire contemporaine, tentative assez rare jusqu'alors chez les poètes dramatiques. L'éloignement, il est vrai, et le peu de notions que le public possédait sur la Turquie et ses habitants laissaient le champ libre à la fantaisie du poète. Il en profita pour disposer les événements à sa guise et changer les noms trop

difficiles à mettre en vers français. Constantinople devint Byzance, et Bagdad s'appela Babylone, et personne ne s'en formalisa. Corneille prétendait que les personnages, sous leurs habits turcs, avaient des sentiments trop français, mais sa voix ne trouva point d'écho. Le public applaudissait dans cette œuvre une peinture chaleureuse de la passion.

La tragédie de *Mithridate*, en 1673, fit tomber toutes les vieilles préventions et semble avoir été, avec *Iphigénie*, la moins discutée des œuvres de Racine. Seul, Barbier d'Aucour, dans une satire insipide, *Apollon vendeur de Mithridate*, décocha contre elle quelques jeux de mots sans portée.

Racine fut servi par une interprétation en conformité avec le genre de son œuvre. Il est rare qu'un auteur dramatique ne doive pas une part de son succès à un comédien ou à une comédienne qui semblent nés pour dire expressément ce qu'il écrit.

Il faut nommer à son sujet celle qui fut son interprète et son amie, la fameuse actrice, la Champmeslé (1), qui mit à ses tragédies l'auréole éclatante de son talent et de ses triomphes. La Fontaine lui écrivait, en 1676, cette jolie lettre qui associe les deux noms et les deux gloires:

— Je suis à Chaûry, mademoiselle; jugez si je dois penser à vous, moi qui ne vous oublierais point au milieu de la plus brillante cour. M. Racine avait promis de m'écrire : pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Il aurait sans doute parlé de vous, n'aimant rien tant que votre charmante personne.

Que vous aviez raison, mademoiselle, de dire qu'ennui galoperait avec moi devant que j'aie perdu de vue les clochers du grand village!

A guérir un atrabilaire,
Oui, Champmeslé saura mieux faire
Que de Fagon tout le talent;
Pour moi, j'ose affirmer d'avance
Qu'un seul instant de sa présence
Peut me guérir incontinent.

Bois, champs, ruisseaux, et nymphes des prés, ne me touchent plus guère.

Voudrez-vous engager M. Racine à m'écrire? Vous ferez œuvre pie, j'en réponds. J'espère qu'il me parlera de vos triomphes; en quoi je suis d'autant persuadé que la matière ne lui manquera pas.

(1) 1641-1698.

Elle était belle, spirituelle, aimable, accueillante; La Fontaine, Racine, le comte de Clermont Tonnerre et d'autres ne sont plus là pour l'attester.

Le 12 février 1673, l'Académie française ouvrit ses portes à Racine qui remplaça la Motte le Vayer, et fut reçu le même jour que Fléchier et l'abbé le Gallois. Fléchier harangua le premier, et son talent d'orateur lui valut tous les applaudissements. Racine eut ensuite la parole, mais, pris de timidité, il ne fit que balbutier, et d'un ton si bas, que personne ne put l'entendre. Confus de cet échec, il ne voulut jamais faire imprimer son discours. Il s'en releva plus tard, d'une manière éclatante, en 1678, à la réception de l'abbé Colbert, et, en 1685, à celle de Thomas Corneille, où il célébra avec une éloquence admirable et généreuse à la fois, la gloire du vieux Corneille. Le 27 octobre de la même année, Racine, « avocat au Parlement », obtint la charge de trésorier de France en la généralité de Moulins, qui lui permettait de prendre le titre de chevalier. C'était, sous le titre d'une fonction, une pure faveur, car le roi le dispensa de la résidence.

Iphigénie, représentée en premier lieu à Versailles, devant le roi et toute la cour, le 13 août 1674, et donnée quelques jours plus tard à l'Hôtel de Bourgogne, excita l'admiration générale: « Jamais pièce dans sa naissance, nous dit un contemporain, ne resta plus longtemps sur le théâtre et ne fit couler tant de larmes. » Un rival pourtant surgit. Un académicien, Michel Le Clerc, jadis médiocre dramaturge, sentit se réveiller sa verve juvénile et, de concert avec son ami Coras, voulut traiter à sa façon le thème d'*Iphigénie*, mais sa pièce jouée au mois de mai 1675, n'eut que cinq représentations, et elle serait depuis longtemps oubliée sans l'épigramme de Racine :

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Tous deux auteurs rimant de compagnie,
N'a pas longtemps sourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit: « La pièce est de mon cru. »
Le Clerc répond : « Elle est mienne et non vôtre ! »
Mais aussitôt que la pièce a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Racine excella dans l'épigramme. Il avait la réplique vive et dure, l'épiderme délicat et chatouilleux, la riposte impitoyable.

— M. Racine était fort amer dans ses railleries, et naturellement avait l'esprit malin et railleur, quoique cela fut raccommodé par un fonds de probité et par de grands principes de Christianisme; ses amis mêmes ne trouvaient point grâce auprès de lui, quand il leur échappait quelque chose qui pût lui donner prise. Un jour, M. Despréaux ayant par mégarde avancé une proposition qui n'était pas juste, à l'Académie des Inscriptions, M. Racine ne s'en tint pas à une simple plaisanterie, qui part souvent du premier feu de la dispute, mais tombant rudement sur son ami et allant même jusqu'à l'insulte, M. Despréaux fut obligé de lui dire: « Je conviens que j'ai tort; mais j'aime encore mieux l'avoir que d'avoir aussi orgueilleusement raison que vous l'avez. »

C'est Monchesnay qui conte ce trait auquel il ajoute:

— Je disais une fois à M. Despréaux : « Savez-vous que M. Racine est aussi satirique que vous ? — Dites, répondit-il, qu'il est plus malin que moi. »

Chacun savait que Racine était venu à la vertu par la religion; son tempérament le portait à être railleur, inquiet, jaloux et voluptueux.

Il y paraissait. Vous observerez que celles de ses pièces qui ont donné lieu à une querelle littéraire sont précédées de deux préfaces de tons différents. La première, écrite sous le coup de l'attaque, dans le feu de la passion et du ressentiment, est violente, agressive, emportée. La seconde apporte des tempéraments, est adoucie, assagie. La réflexion et le temps ont fait tomber l'ardeur du premier bouillonnement. Il fut un nerveux, un irritable, un cardiaque.

A part ses moments d'humeur, il ne faudrait pas se le figurer comme un esprit désagréable et grondeur. Il était d'un commerce agréable, d'un abord affable. Regardez-le dans ses portraits, le buste fameux de Santerre, le portrait de Rigaud, celui du Musée de Langres, celui de Tournières à Caen, le dessin de Bouchot, la statue de Lemaire à Versailles, le buste de Boizot à la Comédie-Française : l'œil est franc, le nez a de la noblesse, les lèvres sourient, le menton est plein, arrondi,

on sent qu'on a devant soi un excellent cœur, une âme sensible; rien de sec, d'anguleux, de parcimonieux ne gâte cette franche physionomie, c'est bien celle que Louis Racine nous a pieusement et fidèlement décrite :

— Il n'était point un de ces poètes qui ont un Apollon renfrogné ; il avait, au contraire, une physionomie belle et ouverte, ce qu'il m'est permis de dire, puisque Louis XIV la cita un jour comme une des plus heureuses, en parlant des belles physionomies qu'il voyait à sa cour. A ses grâces extérieures il joignait celles de la conversation dans laquelle il n'était jamais distrait, jamais poète, ni auteur; il songeait moins à faire paraître son esprit que l'esprit des personnes qu'il entretenait. Il ne parlait point de ses ouvrages, et répondait modestement à ceux qui lui en parlaient.

Deux ans après *Iphigénie*, une autre rivalité aussi méprisable en soi, mais appuyée par une cabale puissante et sans scrupules, suspendit quelque temps le succès d'un nouveau chef-d'œuvre, et par les amertumes dont elle abreuva Racine, contribua, pour une large part, à le détourner de la carrière dramatique. En 1676, vers la fin de l'été, le bruit courut qu'il travaillait à une tragédie, imitée de l'*Hippolyte*, d'Euripide, et qu'il comptait donner au commencement de l'année suivante. La duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, et son frère, le duc de Nevers, poète amateur de quelque talent, tenaient alors un bureau d'esprit et s'érigeaient en arbitres du goût et des réputations.

Racine, en relation avec les Condé, ne s'était point mêlé au cercle des grands seigneurs et des auteurs qui se réunissaient à l'hôtel de Bouillon, et par là même y passait pour ennemi. Il sembla que le meilleur moyen de faire échouer son œuvre était de lui en opposer une autre sur le même sujet. Pradon, à qui l'on s'adressa, se mit à l'œuvre avec une vanité confiante. Trois mois seulement lui restaient pour être prêt en même temps que son rival; au bout de quelques semaines, aidé de tous les beaux esprits de la maison, il avait achevé sa pièce, et le 3 janvier, elle parut sur le théâtre du Palais-Royal. La *Phèdre* de Racine avait été donnée le premier jour de l'an, à l'Hôtel de Bourgogne.

La cabale n'épargna rien. Mme de Bouillon dépensa quinze mille livres pour retenir les premières loges aux six pre-

mières représentations des deux pièces. Un moment, l'issue de la lutte parut incertaine, et Racine était au désespoir. Mais quand l'argent de la duchesse cessa d'enlever au public impartial la liberté de son opinion, le bon sens reprit ses droits. Le succès de Pradon déclina rapidement, et trois mois après, son œuvre passait à l'état de souvenir.

Racine demeura victorieux, mais il était découragé, et, malgré les témoignages d'estime et l'appui généreux du prince de Condé, malgré les efforts de ses amis pour relever son courage, ceux de Boileau surtout qui composait à sa louange une de ses plus belles épîtres, il résolut de renoncer pour toujours à la tragédie. Les attaques de ses ennemis ne furent d'ailleurs pas le seul motif qui le détermina. Depuis quelque temps une transformation intérieure s'opérait en lui. Les passions devenues plus calmes et la jeunesse déclinante le ramenaient aux croyances austères de son jeune âge et au souvenir des affections anciennes. La tragédie de *Phèdre*, expression si intense de vérité humaine, manifeste l'effort vers une morale plus haute; lui-même affirme dans la préface son désir de réconcilier la tragédie « avec quantité de personnes célèbres par leur piété et leur doctrine, qui l'ont condamnée ces derniers temps. »

Ces personnes n'étaient autres que ses anciens amis de Port-Royal, dont il voulait se rapprocher. Le plus difficile était de rentrer en grâce auprès d'Arnauld. Boileau lui porta la tragédie de *Phèdre*, dont il approuva le sens chrétien. Boileau lui demanda alors la permission de lui amener son ami. « Ils vinrent chez lui le lendemain, dit Louis Racine, et quoiqu'il fût encore en nombreuse compagnie, le coupable, entrant avec l'humilité et la confusion peintes sur le visage, se jeta à ses pieds: M. Arnauld se jeta aux siens; tous deux s'embrassèrent. M. Arnauld lui promit d'oublier le passé, et d'être toujours ami. »

Le divorce de Racine avec le théâtre fut entier. Jusqu'à quel point faut-il faire entrer en ligne de compte une affaire d'empoisonnement à laquelle il fut mêlé, la Voisin l'ayant accusé de la mort de Mlle Duparc? L'obscurité règne sur ce procès, étouffé dès l'abord, et jamais éclairci.

Une tragédie *Alceste* presque finie, une *Iphigénie en Tauride*, dont la première esquisse a été retrouvée dans ses papiers, demeurèrent inachevées. Sa ferveur religieuse était si ardente au début, qu'il voulait se faire chartreux; mais son confesseur, plus calme, lui conseilla, comme préférable, un mariage « bourgeois et chrétien ».

Racine suivit ses avis, et, le premier juin 1677, épousa, dans l'église de Saint-Séverin, une orpheline âgée de vingt-cinq ans, Catherine de Romanet, dont le père, Jean-André de Romanet, avait été maire de Montdidier et trésorier de France en la généralité d'Amiens. La raison, bien plus que le sentiment, semble avoir dicté cette union. Mlle de Romanet pouvait avoir du jugement et le sens du ménage, mais elle manquait de culture, et son indifférence pour les choses de l'esprit tenait du prodige. Elle ignorait ce que c'était qu'un vers; elle n'avait jamais vu, ni même lu, aucune tragédie de son mari, et n'en connaissait les titres que pour les avoir entendu citer dans la conversation. Il est bien difficile d'admettre l'entière union des cœurs dans une pareille séparation des intelligences.

Au mois d'octobre 1677, Racine et Boileau furent nommés historiographes du roi, en remplacement de Pellisson. Racine considéra cette faveur royale comme une grâce du ciel qui lui permettait de persévérer dans son renoncement aux lettres profanes, en même temps qu'elle répondait à un besoin de son cœur. L'amour de Louis XIV avait remplacé dans son âme toutes les passions mondaines: le roi restait le seul culte humain légitime à ses yeux, et lui vouer sa vie était tout son désir. Il se mit à l'œuvre avec ardeur, lisant Mézeray, Siri, consultant les documents que le roi faisait mettre à sa disposition, et recueillant avec soin toutes les informations qui pouvaient lui être utiles. En 1678, il suivit le prince au siège de Gand, en compagnie de Boileau. La présence au camp de ces deux bourgeois pacifiques, « Messieurs du Sublime », comme on les appelait par raillerie, médiocres cavaliers et sans prétentions belliqueuses, ne fut pas sans donner lieu à quelques plaisanteries, et leurs amis mêmes étaient souvent les premiers à tendre des pièges à leur simplicité. La considération dont ils jouissaient dans l'armée n'en était pas amoindrie. Vauban

et Luxembourg les tenaient en haute estime, et mettaient la bonne grâce la plus affectueuse à leur fournir les renseignements et les connaissances dont ils avaient besoin.

Quand, plus tard, la santé de Boileau fut devenue trop faible pour qu'il pût suivre les opérations militaires et se livrer à un travail assidu, presque toute la charge retomba sur Racine. Il suivit le roi en Alsace, en Luxembourg, en Belgique, au siège de Namur et dans la campagne des Pays-Bas. Il voulait écrire une histoire complète du règne de Louis XIV, et en rédigea quelques parties: tout fut détruit en 1726, dans l'incendie de la maison de Valincourt, à Saint-Cloud. Les extraits édités sous le nom de *Fragments Historiques* sont de simples notes qui n'appartinrent jamais au corps de l'ouvrage, et la *Relation du siège de Namur* fut un travail à part, publié aussitôt après les événements.

Racine était alors au moment le plus brillant de sa vie. Le roi l'estimait au plus haut point, pour la grâce exquise de son esprit, le charme de sa conversation, la distinction de ses manières, la spirituelle noblesse de sa physionomie qu'il trouvait une des plus belles de sa cour. Il lui avait donné à Versailles, un appartement qui fut, après sa mort, jugé digne d'une princesse du sang. Il aimait surtout sa diction: en 1696, pendant une maladie qui lui ôtait le sommeil, il gardait Racine dans sa chambre, et se faisait lire par lui les *Vies de Plutarque*. Mme de Maintenon ne l'appréciait pas moins et, parfois, lorsque le roi n'était pas occupé avec ses ministres, ou quand le temps leur semblait long à tous les deux, ils le faisaient venir pour se distraire dans sa conversation. Le grand Condé aimait aussi beaucoup sa compagnie, et le duc de Bourbon, son petit-fils, éprouvait un vif plaisir à voir le poète à sa table. Il tenait près de lui des tablettes, où il notait les plus spirituels propos de son convive. La cour entière avait pour lui de l'estime, et Saint-Simon, le juge impitoyable, écrivait: « Rien du poète dans son commerce, et tout de l'honnête homme et de l'homme modeste ».

Ces triomphes, si flatteurs qu'ils fussent, ne faisaient point oublier à Racine le soin de sa famille, et les plus heureuses heures de sa vie étaient celles qu'il pouvait passer au milieu

des siens. Sept enfants lui étaient nés: Jean-Baptiste Racine, qui, après la mort de son père, quitta la diplomatie et vendit sa charge de gentilhomme ordinaire, pour se donner tout entier à l'étude; il mourut en 1747 sans avoir rien publié. Marie Catherine Racine, née le 16 mai 1680, qui, entrée d'abord aux Carmélites, puis à Port-Royal, fut obligée d'en sortir pour sa mauvaise santé, et fut mariée, en 1699, à M. de Morambert; Anne Racine (Manette), née le 22 juillet 1682, religieuse à Melun; Elisabeth Racine (Babet), née le 31 juillet 1684, religieuse chez les dames de Variville en Beauvaisis; Jeanne Françoise Racine (Fanchon), née le 29 mars 1686, fut après la mort de sa mère, en 1732, à l'abbaye de Malecone; Madeleine Racine (Madelon), née le 14 mars 1688, qui, sans entrer en religion, consacra toute sa vie à des œuvres de piété; enfin Louis Racine, poète élégant, mais sans force, auteur de la *Religion*, mort en 1763. Leur père les aima d'une tendresse profonde. Les *Mémoires* de son fils Louis, sa propre correspondance avec son fils aîné, nous le montrent dans sa maison le plus simple et le plus affectueux des hommes. Il joue avec ses enfants, les appelle des plus doux surnoms, refuse une invitation à Chantilly pour ne point les priver d'un plaisir. Aucun détail n'échappe à sa sollicitude; les soins de l'éducation surtout le préoccupent; il veut pour ses fils une instruction solide, telle que lui-même l'avait reçue de ses maîtres; mais il tremble qu'ils ne s'en servent pour courir la carrière des lettres et de la poésie. Il s'effraye du penchant que son fils aîné semble suivre vers le roman et le théâtre, il confie ses craintes à Boileau et le prie de gourmander le jeune homme. Sa grande ambition était de faire de ses enfants des chrétiens sincères, et il ne manque aucune occasion de porter leurs âmes vers les idées religieuses. Lui-même, il leur donnait l'exemple de la plus fervente piété. Port-Royal avait repris l'ancienne influence de jadis; il vivait avec ses anciens maîtres dans une intimité confiante, voyait souvent Nicole qui s'était retiré à Paris, entretenait, avec Arnauld exilé, une correspondance suivie, travaillait à obtenir son rappel, et lui soumettait ses ouvrages. Il allait souvent à Port-Royal, malgré le discrédit dont cette maison était frappée à Versailles, et tous

les ans il y menait sa famille pour la procession de la Fête-Dieu. Souvent les religieuses eurent recours à son crédit près des archevêques de Paris, et Racine écrivit son *Abrégé de l'histoire de Port-Royal* pour éclairer la justice de M. de Noailles, successeur de Harlay.

En 1688, on avait imaginé de distraire les jeunes filles de Saint-Cyr et de former leur goût par des exercices dramatiques. Elles jouèrent d'abord *Cinna*, *Iphigénie*, puis *Andromaque*. Mais elle mirent tant de passion à rendre cette dernière pièce, que Mme de Maintenon effrayée écrivit à Racine: « Nos petites filles viennent de jouer votre *Andromaque*, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos pièces. » Elle le priait de composer pour ces enfants un simple ouvrage de classe qui, ne devant pas sortir de Saint-Cyr, n'engagerait en rien sa réputation. Racine hésita d'abord.

Depuis *Phèdre*, il avait fidèlement gardé la parole qu'il s'était donnée à lui-même de ne plus s'occuper des lettres. Sauf quelques corvées où l'obligeait son rôle de courtisan, un opéra de *Phaëton*, en 1680, où il collaborait avec Boileau, et qu'il ne fut pas obligé d'achever; une introduction et un madrigal pour les *Œuvres d'un auteur de sept ans*, le duc du Maine; la traduction du *Banquet*, de Platon, que lui avait réclamée l'abbesse de Fontevrault; l'auteur ne s'était réveillé en lui que pour l'*Idylle sur la Paix*, une ou deux épigrammes, ce fut l'éternel péché, et ses discours académiques. On était d'ailleurs au plus chaud de la *Querelle sur les anciens et sur les modernes*, où il avait dû suivre Boileau, et il craignait de prêter le flanc à de nouvelles attaques.

Cependant, il ne pouvait refuser Mme de Maintenon. Après mûres réflexions, il crut avoir trouvé, dans le sujet d'*Esther*, ce qu'on lui demandait, et se mit à l'œuvre. En quelques mois, la pièce était achevée, et les élèves de Saint-Cyr la jouèrent en janvier 1689. Ce fut le plus grand succès de Racine. Le Roi, qui avait assisté à la première représentation, en parla toute la soirée, et retourna voir l'œuvre plusieurs fois. L'attrait même de ce spectacle fermé, où c'était une faveur d'être admis, les allusions délicates qu'il était facile

de relever dans la pièce, la beauté des vers, les actrices elles-mêmes, le milieu, tout concourut au triomphe. Mme de Maintenon eut peur pour la modestie des jeunes filles, et fit cesser les représentations publiques, après la sixième ; mais la pièce resta au répertoire de l'école, et on la jouait encore, le jour où le gouvernement révolutionnaire décrétait la suppression de Saint-Cyr.

Deux ans après, Racine achevait pour les mêmes interprètes, une œuvre nouvelle, également tirée des Livres saints, *Athalie*. Mais le succès *d'Esther*, transformant les pensionnaires de Saint-Cyr en comédiennes de cour, avait éveillé les scrupules de plusieurs âmes austères, et les ennemis du poète, dont la jalousie reparaissait plus âpre que jamais, se drapant du manteau religieux, criaient au scandale. Mme de Maintenon fut prise d'inquiétude et n'osa faire jouer *Athalie* en public. La pièce ne sortit de la classe bleue de Saint-Cyr que pour être récitée sans appareil théâtral dans une chambre de Versailles, devant le roi et quelques intimes. Elle fit sur tous un très grand effet, mais imprimée quelques mois plus tard, elle fut peu goûtée du public. L'envie mit à profit cette froideur pour se déchaîner contre le chef-d'œuvre, et tenter de le salir par les plus basses insultes.

Racine douta de lui-même, malgré les protestations de Boileau, et garda toujours une préférence pour *Phèdre*. Une nouvelle faveur du roi, qui venait de le nommer gentilhomme ordinaire, fut impuissante à le consoler, et son adieu à la tragédie demeura irrévocable.

— M. Racine, dit Monchesnay, quelques années avant de mourir, avait une sorte d'indifférence pour ses ouvrages. Il ne voulut jamais corriger les épreuves d'une nouvelle édition, ni changer des endroits qui méritaient d'être réformés. M. Despréaux prit ce soin pour la gloire de son ami.

Sa dernière inspiration de poète lui dicta, en 1694, son chant du Cygne, les *Cantiques spirituels*, où se déploie dans toute son ampleur harmonieuse son génie lyrique, qui avait déjà illuminé de mélodieuse clarté les stances des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*.

Au commencement de 1698, Racine eut la douleur de voir

les sentiments du roi se refroidir à son égard. Les causes sont restées obscures. Racine, dans une lettre à Mme de Maintenon, en date du 4 mars 1698, attribue son infortune a un mémoire qu'il aurait présenté au roi pour se faire exonérer d'une taxe de dix mille livres, imposée par la pénurie du trésor à tous les officiers de finance, et fait allusion, pour s'en justifier, à des accusations de cabale et de jansénisme dirigées contre lui. Louis Racine parle d'un *Mémoire sur les misères du peuple*, rédigé par son père, à la demande de Mme de Maintenon, et que celle-ci aurait laissé surprendre par le roi. Il raconte même, pour dramatiser son récit, une entrevue secrète dans les jardins de Versailles entre Racine et sa confidente. Le mémoire sur la taxe est plus vraisemblable: Racine, dont cette mesure dérangeait les affaires, aura mis trop d'insistance dans ses démarches, et indisposé Louis XIV. Sa disgrâce, d'ailleurs, ne fut jamais complète ni définitive; les faits le démontrent.

Racine garda jusqu'à la fin son appartement de Versailles, fut de tous les Fontainebleau et de tous les Marly; Louis XIV montra, pendant sa maladie, une grande sollicitude, trouva, pour parler de sa mort, des expressions affectueuses, et fit servir à sa veuve et à ses enfants une pension de deux mille livres.

On lit dans le *Bolaeana :*

— Après la mort de M. Racine, M. Despréaux vint à la Cour proposer au Roi M. de Valincour pour être son associé à l'Histoire. Du plus loin que le Roi eut aperçu le satirique, il lui cria : « Despréaux, nous avons beaucoup perdu, vous et moi, à la mort de Racine. — Tout ce qui me console, Sire, repartit M. Despréaux, c'est que mon ami a fait une fin très chrétienne et très courageuse, quoiqu'il craignît extrêmement la mort. — Oui, oui, répliqua le Roi, je m'en souviens: c'était vous qui étiez le brave au siège de Gand. »

Un roi ne parle pas ainsi d'un homme qu'il n'aime pas.

Il est pourtant possible que cette défaveur ait abrégé les jours du poète. Au mois de septembre 1698, il fut pris de violentes douleurs au côté droit, qui se caractérisèrent bientôt par une tumeur. C'étaient les prodromes d'un maladie de foie qui l'emporta le 21 avril 1699, après de cruelles souffrances,

supportées avec beaucoup de fermeté. Il avait demandé que ses restes fussent portés à Port-Royal et inhumés dans le cimetière, aux pieds de M. Hamon son ancien maître. Ses vœux furent exaucés, et deux épitaphes latines, dont l'une avait été composée en français par Boileau et traduite par Dodart, furent gravées sur sa tombe. Mais, après la destruction de Port-Royal, en 1709, ordre fut donné aux familles qui avaient des parents dans le cimetière de l'Abbaye, de leur chercher ailleurs un tombeau, sous peine de voir leurs cendres dispersées. Le corps de Racine fut transféré, le 2 décembre 1711, en l'église de Saint-Etienne-du Mont, en même temps que ceux de MM. Lemaistre et de Saci. La pierre tombale, abandonnée dans les ruines du monastère fut retrouvée en 1808, dans l'église de Magny-Lessart, voisine de Port-Royal.

Dix ans après, le 21 avril 1818, jour anniversaire de la mort du poète, en présence d'une députation de l'Académie Française, elle fut solennellement portée à Saint-Etienne-du-Mont et placée dans la chapelle de la Vierge.

Des Odes, des Epigrammes, des Cantiques spirituels, un Abrégé de l'Histoire de Port-Royal, des Fragments historiques, un Précis du règne de Louis XIV, une Relation de ce qui s'est passé au siège de Namur, des traductions ou commentaires d'auteurs, des Lettres complètent la liste de ses Œuvres.

Racine est demeuré un modèle inimitable de poésie, de douceur, d'harmonie, de perfection dans la forme, de vivacité dans le sentiment. Tandis que Marivaux explorera les sentiers détournés du cœur humain, Racine a parcouru triomphalement la grande voie. Nul psychologue ne fut plus averti, plus perspicace; il connait merveilleusement l'âme humaine, il en sait les agitations, les joies ou les décevances dans leurs plus secrets détours et leurs replis les plus lointains.

On lui a reproché d'être trop de son temps, d'avoir à la façon de Mlle de Scudéry, civilisé et modernisé l'histoire dans des scènes où Pyrrhus est galant et Bajazet manque de turquerie.

Je crois en effet qu'on a cherché vainement dans Racine la

vérité historique et la couleur locale; il ne s'en préoccupait pas plus que ne le faisaient ses contemporains. L'archéologie et la critique lui sont demeurées étrangères, et à bon escient. Cet historiographe royal n'a jamais tenté d'être un historien dramatique. Il a plu à son temps par les qualités de grâce, d'élégance, de galanterie qui étaient alors goûtées, et il y a une part d'actualité dans ses premiers succès. Mais s'il a survécu à ses contemporains et s'il n'a cessé de plaire, ce n'est point par la vérité particulière de ces évocations antiques, car elles sont incontestablement modernes, c'est grâce à la part de vérité éternelle, d'humanité générale qu'il y a répandue et qui anime ses chefs-d'œuvre en les empêchant de vieillir.

Taine dans une page spirituelle et célèbre, proposait de jouer les pièces de Racine en costumes Louis XIV:

— Si j'avais le plaisir d'être duc et l'honneur d'être millionnaire, j'essayerais de rassembler quelques personnes très nobles et de grandes façons; je secouerais toutes les branches de mon arbre généalogique pour en faire tomber quelque vieille parente dogmatique qui aurait conservé dans la solitude de la province, la dignité et la politesse de l'ancienne cour, et je la prierais de m'honorer de ses conseils. J'ornerais quelque haut salon de panneaux sculptés et de longues glaces un peu verdâtres, et j'engagerais mes hôtes à se donner le plaisir de représenter les mânes de leurs aïeux. Je me garderais de leur serrer les mollets dans des maillots et de faire saillir leurs coudes pointus pour imiter la nudité antique, je laisserais là les malheureux travestissements grecs que Lekain, puis Talma ont imposés à notre théâtre ; je leur proposerais de s'habiller comme les courtisans de Louis XIV, d'augmenter seulement la magnificence de leurs broderies et de leurs dorures, tout au plus d'accepter de temps en temps un casque à demi antique, et de le dissimuler par un gros bouquet de plumes chevaleresques. Je demanderais en grâce aux dames de vouloir bien parler comme à leur ordinaire, de garder toutes leurs finesses, leurs coquetteries et leurs sourires, de se croire dans un salon d'une vraie cour. Alors, pour la première fois, je verrais le théâtre de Racine, et je penserais enfin l'avoir compris.

Serait-ce un remède? Ne serait-ce pas un mal pour un autre mal, puisque enfin ce serait remplacer un costume par un autre costume? L'habit Louis XIV, pour nous autres gens du XXe siècle, est encore un costume historique dont la restauration comporte, tout comme l'autre, la recherche et le respect de la couleur locale. Pour les contemporains de Racine,

c'était à peine un déguisement ; c'était, à peu près, le vêtement de tout le monde, la mode du temps.

Racine travaillait sans souci du costumier. Il n'en avait que faire. L'esthétique théâtrale a changé depuis. Mais si l'on voulait se donner l'idée la plus exacte d'une tragédie de Racine, peut-être le pire moyen ne serait-il pas de renoncer au costume, de songer que le poète a peint l'homme de toutes les époques bien plus que l'homme d'une époque; et, quelque paradoxale que puisse paraître l'idée, que ne joue-t-on les tragédies de Racine chez nous autres, gens de ce siècle, avec le costume de ce siècle, en habits de soirée, puisque l'habit de soirée a remplacé l'habit de cour ?

Mais cette idée même ne vaut rien : on peut s'en assurer chaque année au concours public du Conservatoire de Déclamation. Voyez-y le cinquième acte d'*Andromaque*, joué en habit noir. Vous vous convaincrez qu'il ne faut à la tragédie ni habit noir, ni costume Louis XIV, quoi qu'en pense Faine, mais la toge, le peplum, enfin un vêtement large, ample, flottant, qui s'accommode des mouvements violents. Il n'y a tragédie que s'il y a catastrophe, infortune royale, malheurs qui dépassent la mesure commune. Pour exprimer de pareils accidents, il faut de grands gestes de bras, de larges enjambées, une agitation désordonnée. Oreste, en habit noir, fait bien tout cela, mais au détriment de sa dignité. On le voit, aux approches de la folie, se démener, battre l'air de ses bras, enjamber les distances. L'habit noir supporte mal ces tumultueuses manifestations. Au bout d'un instant, le plastron de la chemise gode, gondole, s'échappe du cœur évasé du gilet; celui-ci se relève et une fâcheuse déhiscence fait bouffer la chemise au-dessus de la ceinture; les manchettes de toile sortent des manches et n'y peuvent plus rentrer; le nœud blanc de la cravate, s'échappant du bouton du col, tourne et s'égare sur l'épaule; le col lui-même se froisse et se casse; en bas du gilet apparaissent d'inutiles pattes de bretelles; le pantalon perd aussitôt sa correction initiale; bref, en très peu de temps, ce n'est plus un Oreste malheureux, c'est un Oreste pochard et débraillé. Vous le voyez, il faut le peplum.

La vérité impérissable et immuable a assuré à Racine la

durée dans le triomphe et la gloire. Il n'a point passé « comme le café », selon le mot, non pas de Mme de Sévigné. mais de Voltaire.

Par l'expression comme par le sentiment, il est au-dessus de tout ce qui a paru dans notre littérature. La Harpe, ce critique si iniquement dédaigné, pensait avec justesse : « Racine, qui avait reçu de la nature l'oreille la plus sensible et le tact le plus délicat des convenances, a su le premier de quelle importance était la science du mot propre et les effets de l'harmonie, science sans laquelle l'homme même qui a le plus de génie ne peut être un grand écrivain, parce que le naturel le plus heureux ne produit rien de parfait, et que l'art seul lui donne ce qui lui manque... L'expression de Racine est si naturelle, qu'il ne paraît pas qu'on ait pu en trouver une autre, et chaque mot est placé de manière qu'on n'imagine pas qu'il ait été possible de le placer autrement. Le tissu de sa diction est tel, qu'on n'y peut rien déplacer, rien ajouter, rien retrancher; c'est un tout qui semble éternel. Ses inexactitudes même sont souvent des sacrifices faits par le bon goût, et rien ne serait si difficile que de refaire un vers de Racine. Nul n'a enrichi notre langue d'un plus grand nombre de tournures; nul n'est hardi avec plus de bonheur et de prudence, ni métaphorique avec plus de grâce et de justesse; nul n'a manié avec plus d'empire un idiome souvent rebelle, ni avec plus de dextérité un instrument toujours difficile; nul n'a mieux connu cette mollesse de style, qu'il ne faut pas confondre avec la faiblesse, et qui n'est que cet air de facilité qui dérobe au lecteur la fatigue du travail et les ressorts de la composition; nul n'a mieux entendu la période poétique, la variété des césures, les ressources du rythme, l'enchaînement et la filiation des idées. Enfin, si l'on considère que sa perfection peut être opposée à celle de Virgile, et qu'il parlait en une langue moins flexible, moins poétique et moins harmonieuse, on croira volontiers que Racine est celui de tous les hommes à qui la nature avait donné le plus grand talent pour les vers. »

De son temps, on l'opposait à Corneille et chacun prit parti. Les vieillards aimaient peut-être en Corneille le souvenir de leur jeunesse: Cornéliens et Raciniens se querellèrent : des

deux parts, ils avaient tort. Il ne faut pas opposer l'un à l'autre. Loin de se nuire, ils sont différents, et ils se complètent. Il aurait manqué au XVIIe siècle l'expression éloquente, chaleureuse, puissante et entraînante de l'héroïsme, si Corneille n'avait pas écrit ses plus belles tragédies; il lui aurait manqué, sans Racine, tout ce qu'il a mis dans sa poésie de tendresse, d'amour, de passion vraie, spontanée, sincère, humaine. La Bruyère l'a dit, et il faut citer et retenir cet admirable parallèle :

— Racine est égal, toujours le même partout, soit pour le dessin et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse : exact imitateur des anciens dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action ; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant ni le pathétique...

Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées ; Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci, tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes : et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; et l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral. Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle et que l'autre doit plus à Euripide.

Quant à sa science du cœur humain, un penseur, Lamennais, en serait garant, si elle n'émanait de chacune de ses tragédies avec une évidence lumineuse.

— Virgile et Racine, enclins tous deux à une tristesse douce, à une rêveuse mélancolie, tous deux ont excellé dans la peinture des sentiments passionnés et tendres, tous deux ont également atteint la perfection de la forme. Les lignes de leur style ondulent avec la même pureté, la même finesse, la même grâce exquise que celle des plus belles statues grecques. Le travail, l'effort ne se sent nulle part dans ces vers si savants où l'art porté à son dernier terme redevient la nature, la nature idéale que l'esprit contemple avec ravissement. Et quel regard jeté dans les abîmes du cœur ! Comme Racine en pénètre les mystères, en dévoile les contradictions, les ruses secrètes, les mouve-

ments variés, les soudains élans et les brusques retours ! Puis, de ce cœur si mobile, si caché à lui-même, sort tout à coup un de ces mots simples où se révèle la mère, l'épouse, l'amante, un de ces accents que l'on prendrait pour le son même de l'âme. Racine est le Raphaël du drame. Expression, dessin, couleur à la fois sombre et brillante, il réunit toutes les qualités distinctives de ce grand maître.

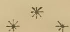
Sur la qualité, le titre et la sonorité de sa poésie, voulez-vous l'avis des poètes? Ecoutez celui qui fut son frère en harmonie, car il est également vrai de dire que les vers de Racine ont une douceur lamartinienne, ou qu'un charme racinien donne aux vers de Lamartine la mélodie et la sonorité cristalline :

— Racine, c'est-à-dire la perfection incarnée de la langue poétique en France! Nous plaignons ceux qui ne sentent pas cette perfection de langue dans un homme providentiel pour notre littérature. La langue poétique moderne s'était faite homme dans Racine, sa poésie et lui s'incarnent dans le même nom. Le vers est reconstruit, grand comme celui d'Homère, pur comme celui de Virgile. En diction poétique, après lui, on peut descendre, mais on ne peut plus remonter, à moins de monter plus haut que nature. Athalie, ce chef-d'œuvre incomparable de la scène française et de toutes les scènes, peut soutenir le parallèle avec toutes les épopées et tous les drames, avec toutes les langues de l'Inde, de la Grèce et de Rome. Athalie est le Parthénon des littératures modernes. La France a fait Athalie comme Athènes a fait le Parthénon ; car Athènes avait fait Phidias et la France avait fait Racine. Le pays qui a produit Athalie, n'eût-il produit que ces quinze cent vers, serait encore le premier pays littéraire parmi les nations d'Europe... Il n'y a point de parallèle possible, selon nous, entre Athalie et aucun des drames antiques ou modernes d'aucun théâtre profane. Sophocle, Euripide, Goëthe, Schiller, Shakespeare lui-même, cèdent la première place à cette œuvre. On a affecté dans ces derniers temps de subalterniser Racine et de lui préférer Shakespeare. Shakespeare regarde en bas, Racine regarde en haut ; mais en bas sont les ténèbres, en haut la lumière, fille et splendeur de l'Eternel.

Douceur humaine, perfection de la forme, et vérité de la passion, c'est assez pour assurer à Racine la première place parmi les poètes de l'amour et de la jeunesse, et si l'on ne veut pas se tenir à l'étrange métaphore de Henri Heine, qui, se séparant des premiers romantiques lui rendait cet hommage : « On y voit éclore dans son sein les premières violettes du printemps », du moins, on peut souscrire à l'éloge très juste de Voltaire :

— Racine passa de bien loin et les Grecs et Corneille dans l'intelligence des passions, et porta la douce harmonie de la poésie, ainsi que les grâces de la parole, au plus haut point où elles puissent parvenir.

Racine nous amène au seuil du XVIIIe siècle, et termine la revue des tragiques du siècle de Louis XIV, qui se poursuivra par Campistron, Crébillon et Voltaire avec un éclat déclinant.



A présent, quittons la tragédie, les palais, les princes, les manteaux de velours, les galeries bordées de gardes, de suisses et de hallebardes, les appartements royaux, les vestibules à colonnes et les portiques majestueux. Laissons la Cour et rentrons en Ville, où la Comédie a installé ses tréteaux, copié ses types, formé son vocabulaire. Le changement de décor est aussi complet qu'il se peut. Nous passons du royaume de la distinction, de la préciosité, de l'aristocratie raffinée, au clan adverse, celui des bourgeois.

Par son objet, par son public, par sa nature, la Comédie est populaire et tient encore de la farce, telle que les charlatans, fidèles dépositaires, l'avaient recueillie et conservée sur leurs planches. Car on la retrouvait dans les parades et elle servait d'enseigne aux orviétans.

Le passant s'arrêtait, attiré par le clinquant et les contorsions de Galinette ou d'Hieronimo : derrière le badaud, le pitre visait le client. Et il réussissait. Le peuple était crédule, au XVIIe siècle. Les drogueries, les petites fioles enroulées de papier doré, les élixirs prophylactiques, les panacées problématiques, séduisaient la foule. On croyait aux remèdes empiriques, on croyait au diable, à la magie, aux sortilèges, aux incantations infernales des sorciers. On pendit un prêtre, Adrien Bouchard, chez qui on avait trouvé deux livres de magie écrits sur du parchemin, et qu'on accusait d'avoir voulu faire périr par sortilège le cardinal de Richelieu. Urbain Grandier fut longtemps réputé sorcier, et brûlé comme tel, pour avoir logé des diables dans les corps des religieuses Ursulines de Loudun : affaire tragique, qui se termina à la lueur du bûcher.

On connaît les exploits de l'illustre César, qui mourut étranglé par Satan. César faisait tomber à son gré la grêle et le tonnerre. Il avait un chien qui portait ses lettres et rapportait les réponses. Il savait des philtres pour se faire aimer ou pour faire périr ses ennemis. Il faisait voir le démon à qui désirait lui être présenté.

— Vous ne croiriez pas, disait-il, combien il y a de jeunes courtisans et de jeunes Sérapiens (Parisiens) qui m'importunent de leur faire voir le diable. Voyant cela, je me suis avisé de la plus plaisante invention du monde pour gagner de l'argent. A un quart de lieue de cette ville, vers Gentilly, j'ai trouvé une carrière très profonde qui a de longues fosses à droite et à gauche. Quand quelqu'un vient voir le diable, je l'amène là-dedans; mais avant d'y entrer, il faut qu'il me paye pour le moins quarante-cinq ou cinquante pistoles ; qu'il me jure de n'en parler jamais ; qu'il me promette de n'avoir point de peur ; de n'invoquer ni les dieux ni les demi-dieux, ni de prononcer aucune sainte parole. Après cela, j'entre le premier dans la caverne, puis avant de passer outre, je fais des cercles, des fulminations, des invocations et récite quelques discours composés de mots barbares, lesquels je n'ai pas plutôt prononcés, que le sot curieux et moi entendons remuer de grosses chaînes de fer et gronder de gros mâtins. Alors je lui demande s'il n'a point de peur : s'il me dit que oui, comme il y en a quelques-uns qui n'osent passer outre, je le ramène dehors ; et lui ayant fait passer ainsi son impertinente curiosité, je retiens pour moi l'argent qu'il m'a donné.

S'il n'a point de peur, je m'avance plus avant en marmottant quelques effroyables paroles. Étant arrivé à un endroit que je connais, je redouble mes invocations et fais des cris comme si j'étais entré en fureur. Incontinent, six hommes que je fais tenir dans cette caverne jettent des flammes de poix-résine devant, à droite et à gauche de nous. A travers les flammes, je fais voir à mon curieux un grand bouc chargé de grosses chaînes de fer peintes de vermillon comme si elles étaient enflammées. A droite et à gauche il y a deux gros mâtins à qui l'on a mis la tête dans de longs instruments de bois larges par le haut, fort étroits par le bout. A mesure que ces hommes les piquent, ils hurlent tant qu'ils peuvent et ce hurlement retentit de telle sorte dans les instruments où ils ont la tête, qu'il en sort un bruit si épouvantable dans cette caverne que certes les cheveux m'en dressent à moi-même d'horreur, quoique je sache bien ce que c'est. Le bouc, que j'ai dressé comme il convient, fait de son côté en remuant ses chaînes, en branlant ses cornes, et joue si bien son personnage qu'il n'y a personne qui ne crût que ce fût un diable. Mes six hommes que j'ai fort bien instruits sont aussi chargés de chaînes rouges et vêtus comme des furies. Il n'y a point là-dedans d'autre lumière que celle qu'ils font par intervalle avec de la poix-résine.

Deux d'entre eux, après avoir extrêmement fait les diables, viennent tourmenter mon misérable curieux avec de longs sacs de toile remplis de sable dont ils le battent tant par tout le corps, que je suis après contraint de le traîner dehors de la caverne à demi mort. Alors,

comme il a un peu repris ses esprits, je lui dis que c'est une dangereuse et inutile curiosité de vouloir voir le diable, et je le prie de n'avoir plus ce désir, comme je vous assure qu'il n'y en a point qui l'aient après avoir été battus en diable et demi. *(Nouveaux Mémoires historiques de l'abbé d'Artigny.)*

Le diable ne lui pardonna pas d'abuser ainsi de lui. César fut enfermé à la Bastille, comme coupable de sorcellerie et pratiques occultes. Le 11 mars 1615, Belzébuth en personne vint avec un grand bruit de chaînes l'étrangler dans son lit. C'est le bruit qui fut répandu. Les mystifications de Gentilly semblent avoir inspiré à Cazotte le début de son *Diable amoureux*.

En 1662, il parut un *Avis au roi pour facilement prendre Montauban, La Rochelle et autres villes*, dans lequel on lit des prescriptions de ce genre : « Il serait à propos que Votre Majesté fît donner à chaque soldat un chapelet de deux sous, enfilé de fil ciré ou de corde de boyau, et aux chefs et qualifiés, Votre Majesté en donnerait de sa propre main, qui seraient de plus haut prix. » Quarante ans plus tard, Mayolas annonce cette découverte :

J'avertis tous les curieux
Des secrets les plus précieux,
Qu'un homme docte et remarquable
Fait parfaitement l'or potable,
De qui la force et la splendeur
Réjouit fort l'œil et le cœur.
En huile, en sel ou bien en poudre
Il sait promptement le résoudre ;
Et dans toutes sortes de maux
Il accroît les esprits vitaux.
Outre ce secret admirable
Et tout à fait considérable,
Tresfel, dans Paris bien-aimé
Et fort justement estimé,
Tant pour ses cures authentiques
Que ses remèdes spécifiques,
En a beaucoup d'autres encor
Qui ne valent pas moins que l'or
Pour de fâcheuses maladies
Qui menacent souvent nos vies.
En vainquant l'incommodité
Il vous ramène la santé.
Vous pouvez par expérience
Eprouver ce qu'ici j'avance.

A ce point de vue, rien n'est plus instructif que la « Satire contre les Charlatans et Pseudomédecins empiriques, en laquelle sont amplement découvertes les ruses et tromperies de tous Thériacleurs, Alchimistes, Chimistes, Paracelcistes, Distillateurs, Extracteurs de Quintessences, Fondeurs d'or potable, Maistres de l'Elixir, et telle pernicieuse engeance d'imposteurs, en laquelle d'ailleurs sont réfutées les erreurs, abus et impiétés des Iatromages, ou médecins magiciens, qui usent de charmes, billets, parolles, charactères, invocations de Démons et autres détestables et diaboliques remèdes en la cure des maladies ».

Sous ce titre prolixe, Sonnet fait le panégyrique de la médecine, à la confusion des faux médecins et de l'alchimie, à qui il veut faire garder son rang « et tenir le lieu de la plus basse et infime servante et marmitonne de la médecine ».

La physiologie est frappée d'ostracisme, à cause de ses affinités probables avec la sorcellerie et la magie. Le scalpel est assimilé au couteau des vieilles sorcières. La dissection est honnie comme une œuvre infernale. A côté du cadavre disséqué, l'imagination populaire mettait toujours le traditionnel chaudron pour le faire bouillir. Descartes se cachait pour suivre en secret un cours d'anatomie.

Barbier d'Aucour veut-il ruiner la réputation de Racine dans l'esprit du gros public? Il résume les griefs des Saint-Evremond, des Boursault, des Subligny, des Villars, des Robinet, des Visé contre les tragédies du grand poète dans sa satire : *Apollon vendeur de Mithridate*, ou *Apollon charlatan* : « dans le sacré vallon qu'arrosent les eaux du Permesse », le capricieux Apollon cultive la *Racine* de réglisse.

Le public se pressait aux pieds des tréteaux, riait et ne pouvait résister à la tentation d'acheter des drogues qu'on lui offrait de façon si plaisante. Ces charlatans étaient nombreux à Paris. Mais peu obtinrent la vogue de Tabarin, qui tenait ses séances au Pont-Neuf.

Le Pont-Neuf n'était guère plus neuf qu'aujourd'hui. Il avait de l'âge, et Claude Le Petit, dans son *Paris ridicule*, le lui reproche:

Pourquoi nous faites-vous la morgue
Avecque votre nouveauté,
Pont en cent endroits rapiesté,
Et mûr comme un vieil soufflet d'orgue ?

Il y avait toute une classe d'artistes, les *officiers du Pont-Neuf*, comme on l'appelait, dont l'occupation la plus honnête était d'y venir détrousser les gens. La police ne les inquiétait pas.

Vers 1656, ne vit-on pas des vauriens, connus sous le nom de *soudrilles*, parcourir les rues de Paris et signaler tous les quartiers par des exploits d'une témérité osée? Ils avaient affiché de faux décrets interdisant de porter des écharpes, et faisaient main basse sur tous les ornements de ce genre qu'ils voyaient aux épaules des femmes. Celles-ci, terrifiées à l'aspect de leur costume militaire, n'osaient protester, et pendant quelques jours le vol des écharpes fut organisé de façon savante et libre.

Les rôdeurs du Pont-Neuf avaient dans leur sac plus d'un tour. François Colletet, dans son *Tracas de Paris*, nous décrit ces scènes:

Des gens qui portent la rapière,
Qui marchent d'une mine fière
Meslés parmi les spectateurs,
Et qui font les admirateurs,
Glissent les doigts, sans vous le dire,
Au fond de votre tirelire,
Autrement dite le gousset,
Si bien que vous le trouvez net :
Là, souvent des colliers de perles
Y sont pris comme on prend des merles;
Des mouchoirs, manchons, montres d'or,
Des claviers et manteaux encor.
Des chapeaux à des gens paisibles
Deviennent parfois invisibles :
Tel les cherche et fait le surpris
Qui peut-être vous l'aura pris.

Voleurs, bagarres, querelles de gentilshommes se provoquant pour des futilités, embarras de carrosses, la boue de la chaussée, les ordures qui encadraient la statue d'Henri IV et qui faisaient dire aux plaisants : *On l'a placé dans un privé;* — rien ne rebutait les badauds.

Tabarin était établi du côté de la place Dauphine. Un peu avant lui, on avait déjà vu le seigneur Hieronimo, assisté de son pitre, Galinette la Galine, faire accourir les gens dans la cour du Palais, pour acheter son onguent contre les brûlures.

Tabarin est un type amusant, souvent trivial, ordurier même, mais spirituel, et plein de sens comique.

Quand, de sa mine ingénue et niaise, il interroge son maître Montdor, le savant médecin à longue barbe, à longue robe; quand, le menton dans la main, il se pose à lui-même des questions stupides ou profondes, il personnifie la pitrerie populaire.

On a recueilli ses facéties et ses fantaisies; on les a éditées, puis rééditées. Il est le coryphée du chœur des grotesques; c'est lui qui reçoit les coups que l'on frappe sur le genre burlesque. Mais il ne les reçoit pas d'aussi bonne grâce que les coups de pied de Montdor. Attaqué, il riposte. On connaît la *Réponse du sieur Tabarin au livre intitulé la Tromperie des charlatans découverte*. Le rigide Boileau ne lui a pas fait un mince honneur, le jour où il jeta le travesti de Tabarin sur les épaules d'Apollon.

Sur les tréteaux, ce sont des dialogues de haute saveur; Montdor fait le docteur raisonneur, et son souvenir inspirera Marphurius et Pancrace dans Molière.

TABARIN. — Cependant que nous sommes sur les femmes, faisons notre discours à loisir. Dites-moi, quelle distinction mettrez-vous entre une femme et une échelle?

LE MAISTRE. — Pour en parler philosophiquement, je te dirai qu'il y a quatre genres suprêmes en la nature, dont les espèces sont distinguées *a parte rei*, comme disent les philosophes : *la substance, le corps, le vivant et l'animal*. De sorte que tout ce qui est l'animal est vivant, tout ce qui est vivant est corps et tout corps est substance. *Non re conversa;* car il n'est pas vrai de dire, en descendant, que toute substance soit corps, car les anges sont incorporels; ni que tout corps soit vivant, car les pierres n'ont aucune vie : ni que tout vivant soit animal, car, bien que les arbres aient la vie végétante, ils n'ont pourtant pas la sensibilité qui les distingue des derniers.

Or, tous ces quatre genres suprêmes ont chacun leur espèce distinguée l'une de l'autre, en tant qu'elles sont immédiatement constituées sous genres divers. Toute substance est spirituelle ou corporelle. La substance corporelle est ou vivante ou sans vie; vivante,

comme les arbres, qui ont l'âme végétative : sans vie, comme les pierres, minéraux, etc. Le corps qui a vie est sensible ou insensible ; sensible comme les animaux, insensible comme les plantes. De sorte que si je veux trouver la vraie distinction d'une femme et d'une échelle, je regarde s'ils ont seuls un même genre immédiat ; je trouve que la femme est une substance corporelle vivante, sensible et animée ; de l'autre partie, je vois que l'échelle est seulement une substance corporelle, ni vivante, ni sensible. Je conclus donc qu'elles diffèrent en l'espèce et que, par conséquent elles sont distinguées l'une de l'autre, réellement et de fait.

TABARIN. — O tous les diables! voilà l'échelle effondrée, la philosophie s'enfuit par les fenêtres. Allez-vous tourner si loin pour venir tomber si près ? Ne savez-vous pas que la femme est une substance et l'échelle une substance ?

LE MAISTRE. — Il est vrai de ce que tu dis.

TABARIN. — Ergo est animal.

LE MAISTRE. — O la bonne conséquence !

TABARIN. — Laissez faire, avec le temps je deviendrai philosophe ; je ne ferai pas tant d'arguments que vous et prouverai mieux mon dire. La femme n'est différente de l'échelle qu'en une seule chose.

LE MAISTRE. — En quoi, Tabarin ?

TABARIN. — En ce que, quand... »

Le reste s'entend et se sous-entend. Les plaisanteries de Tabarin ne sont pas pour l'ordinaire marquées au coin de l'urbanité. Ce n'est pas toujours dans un pot de miel qu'il trempe sa plume, ou sa langue. Cependant, il a parfois des traits de satire piquante. Avant Alceste, il raille ses compatriotes, qu'il traite lui aussi d'inutiles donneurs d'embrassades frivoles : « Les Français s'embrassent, se caressent, se bienveillent, s'ôtent le chapeau »; il déplore que les bénéfices soient si injustement répartis; il déclare qu'il préfère la condition d'âne à celle de cheval, « car les chevaux ont la peine de courir les bénéfices, et le plus souvent les ânes les prennent », trait hardi, et qui pouvait attirer à son auteur quelque volée de bois vert. Soit dans les *Questions* à son maître, soit dans les *Farces tabariniques*, il rencontre toujours la note gaie, malicieuse. Nous venons de le voir devancer Alceste. Il devance Scapin aussi, en rossant ses personnages après les avoir enfermés dans un sac. Boileau

n'a pas pardonné à Molière d'avoir allié Térence et Tabarin, et d'avoir enveloppé dans le sac ridicule de Scapin l'auteur du *Misanthrope*. Tabarin a fait beaucoup parler de lui. Il poussa ses libertés jusqu'à la licence: sa muse, qui n'a jamais plané bien haut, rampa, se vautra dans l'ordure. Les voisins se plaignirent des spectacles que Tabarin mettait chaque jour sous leurs yeux. Il dut se supprimer.

Mais il fallait nous arrêter un instant devant ce théâtre qui fait transition entre les tréteaux des Basochiens ou des Enfants Sans Souci, et les Jeux des grandes foires du XVIIIe siècle; ce théâtre que nous représente le frontispice des œuvres de Tabarin : Montdor en robe de docteur, un bonnet basque sur la tête, une longue barbe au menton, les mains pleines de boîtes d'onguent et de baume; tandis que Tabarin, vêtu d'une souquenille, portant le chapeau et la batte d'Arlequin, le visage masqué, fait rire les badauds pour le plus grand contentement de leur rate et pour le plus grand profit de la caisse tabarinique.



Au pied du tréteau de Tabarin, voyez-vous ce tout jeune garçon à la mine éveillée, nu-tête, accouru là en voisin, et ouvrant ses grands yeux de petit tuberculeux, en regardant Montdor et son pitre? C'est le fils d'un tapissier du coin, Poquelin; il est tous les jours fourré là. Tabarin a l'honneur d'amuser Molière.

Non loin des halles de Paris, dans la rue actuelle du Pont-Neuf, un buste décore la façade d'un marchand de vins, et une inscription porte que Molière est né là. Tout près de cette maison, dans une rue voisine, un autre buste de Molière orne une autre façade et signale une seconde maison natale. C'est beaucoup pour un seul homme.

La maison véritable a disparu; elle était dans ces parages. Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, est né dans ce quartier; il est par sa naissance même un bon bourgeois; il tient par ses racines à une caste de commerçants et de gens simples; tenez

pour certain qu'un auteur, issu de ce milieu mal affiné, ne comprendra pas les Précieux et leur fera la guerre.

Il naquit le 15 janvier 1622, dans la maison paternelle qui était un magasin de tapissier à l'enseigne des « Cinges », au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Vieilles-Etuves. Son père était Jean-Baptiste Poquelin, tapissier du roi, qui avait épousé, en 1621, Marie de Cressé.

La mère de Molière fut une femme de goût, intelligente, instruite, élégante même. L'inventaire de son bien constate qu'elle avait des toilettes, des bijoux, des livres, parmi lesquels une *Bible* et un *Plutarque*, un gros in-folio que Molière se rappellera dans *les Femmes savantes* :

> Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats.

C'est de sa mère qu'il tient; elle avait l'esprit délié et distingué. Le père, au contraire, fut un caractère brusque et une nature épaisse. Sa femme mourut après onze ans de mariage, en 1632, lui laissant trois fils et une fille. On ne s'intéresse guère au sort de ces enfants, sauf Molière, qui ne parle nulle part de ses deux frères et de sa sœur. Après un an de veuvage, le père se remaria, épousa Mlle Catherine Fleurette, et déménagea : il prit un magasin sous les piliers des Halles. Le jeune Poquelin ne mena pas une enfance folâtre, entre son père indifférent et sa marâtre. Heureusement pour lui, il avait son grand-père maternel, Louis de Cressé, qui le tenait en très grande estime.

Louis de Cressé habitait la campagne, aux environs de Saint-Ouen. Le jeune Poquelin y venait souvent en villégiatures prolongées. Dans l'inventaire du mobilier de la maison de Saint-Ouen, on retrouve la nomenclature de ses jouets familiers, billes, toupies. Son grand-père l'aimait beaucoup. Quand il venait à Paris, il l'emmenait, tout proche la maison paternelle, sur le Pont-Neuf. Là étaient installées les baraqués des charlatans, vendeurs d'orviétan et de drogues, pitres et farceurs, dont le plus célèbre fut Montdor assisté de son valet, le désopilant Tabarin. Ces artistes donnaient des représentations en plein vent, et pour arrêter le chaland devant l'étalage des onguents, ils jouaient des

parades auxquelles le petit Poquelin prenait un vif plaisir. C'était sa manière à lui de cultiver et de développer sa vocation théâtrale.

Il en eut une meilleure et plus efficace. Son grand-père avait un ami, Pierre Dubout, qui était musicien au fameux théâtre de l'Hôtel de Bourgogne et qui lui donnait souvent des entrées de faveur. Il emmenait son petit-fils, — on jouait alors les pièces à quatre heures de l'après-midi, — et celui-ci apprit de bonne heure à admirer et à envier les acteurs célèbres du temps, Bellerose ou Montfleury.

Quand il eut l'âge, le petit Poquelin fut mis au collège de Clermont, qui est aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand. Il fit là de bonnes études, parmi des camarades dont plusieurs allaient devenir illustres. C'était d'abord le prince de Conti, qui fut plus tard gouverneur du Languedoc, où Molière le retrouvera, et lui devra aide et protection; c'était Bernier, qui fut un fameux voyageur; c'était Chapelle dont l'amitié dura; c'était ce gascon de Cyrano de Bergerac, bel esprit et bretteur. Sur les bancs du collège, Molière fit avec lui un canevas de pièce dramatique; chacun l'ayant gardé, et tous deux s'en étant servis plus tard pour le théâtre, Molière et Cyrano se trouvent avoir traité le même sujet, l'un dans ses *Fourberies de Scapin*, l'autre dans son *Pédant joué*, où l'on lit, comme dans Molière, la scène de la galère turque.

Il avait d'autres condisciples encore, entre autres Hesnault, qui fut plus tard un poète aimable. Tous ces jeunes gens avaient pour professeur de philosophie le grand philosophe Gassendi, un des maîtres de l'école matérialiste, un adversaire de Descartes. On raconte que quand Gassendi rencontrait Descartes, il lui disait, faisant allusion à ses théories idéalistes :

— O Esprit!

Et Descartes répondait au matérialiste:

— O Chair!

Le matérialisme a eu pour principal représentant dans l'antiquité Epicure, dont le système a fourni au poète latin Lucrèce, la matière de son beau poème *De la Nature*. Les élèves de Gassendi étaient tout désignés pour étudier et

aimer le poème de Lucrèce. Hesnault le traduisit. Molière aussi en fit une traduction sur les bancs du collège. Le poème de Lucrèce se compose de dissertations philosophiques mêlées à des digressions poétiques, qui en sont l'ornement et l'agrément; Molière mit en vers seulement celles-ci, laissant le reste en prose. Plus tard il brûla le tout: il ne subsiste de son œuvre qu'un court passage, connu sous le nom de : *Les Illusions de l'Amour*. C'est un couplet qu'il a mis dans la bouche d'Eliante, et c'est un fragment conserve de sa traduction de Lucrèce:

> L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
> Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
> Jamais leur passion n'y voit rien de blamâble,
> Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
> Ils comptent les défauts pour des perfections,
> Et savent y donner de favorables noms.
> La pâle est au jasmin en blancheur comparable;
> La noire à faire peur, une brune adorable ;
> La maigre a de la taille et de la liberté;
> La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
> La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
> Est mise sous le nom de beauté négligée;
> La géante paraît une déesse aux yeux ;
> La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
> L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
> La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
> La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
> Et la muette garde une honnête pudeur.
> C'est ainsi qu'un amant dont l'amour est extrême
> Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Ce que le feu ne détruisit pas, ce fut la trace de l'éducation épicurienne que Molière avait reçue. Il ne fut jamais spiritualiste, et resta toujours, comme son bonhomme Gorgibus, avec « l'esprit enfoncé dans la matière ». Il est demeuré insensible aux aspirations élevées et distinguées des Précieuses; il est demeuré le bourgeois ami de la grasse gaudriole et des plaisanteries rabelaisiennes.

Au sortir du collège, il remplaça quelque temps son père dans sa charge de tapissier du Roi, dont il avait la survivance. C'est à ce titre qu'il fit, à la suite de la cour, le voyage de Narbonne avec Louis XIII et Richelieu, qui traînait derrière

lui, dans une barque sur le Rhône, les conspirateurs Cinq-Mars et de Thou. Mais la tapisserie ne séduisait pas le futur poète du *Misanthrope*. Il s'échappait souvent du magasin pour aller au Pont-Neuf écouter les pitres en vogue, Gros Guillaume et Gautier Garguille, Bruscambille et Turlupin. Son père se désolait de le voir si mal préparé à son métier. Il le mit au droit, et Molière passa ses licences. Le père Poquelin pestait que son fils délaissât la boutique paternelle pour courir aux spectacles. Il usait de tous les moyens pour l'en détourner. Il chargea un de ses anciens maîtres, Pinel, de le sermonner et de le convertir : mais le prêcheur fut moins fin que le pénitent, car ce fut Pinel qui fut converti au théâtre, et qui suivit Poquelin dans sa troupe.

En effet, déjà le jeune homme songeait à faire du théâtre. Il s'était lié avec quelques amis de son âge, et ils fondèrent une scène d'amateurs qu'ils intitulèrent sans trop de modestie: l'Illustre Théâtre. Ce fut l'occasion de scènes violentes entre le fils et le père, qui lui défendait d'abandonner le commerce pour aller traîner le nom de sa famille dans un métier considéré comme dégradant. Le fils Poquelin rompit, quitta sa famille, changea de nom et se donna tout entier à son art.

Ce dut être un moment émouvant que celui où il dit adieu à tous ses souvenirs d'enfance, à ses parents qu'il n'allait plus revoir, pour se lancer dans l'inconnu de cette vie qui lui réservait tant d'amertume mêlée aux fleurs de ses triomphes. Dans la biographie de Molière, il n'est plus jamais question des siens. On ne sait quand son père mourut, si le fils fut là pour assister ses derniers moments et lui rendre les suprêmes devoirs. Molière a vécu la vie aventureuse, insouciant de ses proches. Il a mal senti et mal rendu les sentiments de la famille. Il avait à peine connu sa mère: son père s'était remarié presqu'aussitôt qu'il fut veuf: Molière ignorait les tendresses qu'ont les autres enfants. Il ne fait nulle part allusion à ses parents, et ses scènes familiales ont quelque chose de banal et de convenu.

En brisant avec son père, il changea son nom et prit un pseudonyme qu'il allait illustrer. On ne sait trop pourquoi

il a choisi Molière. Il existait vers cette époque, un écrivain appelé Molière qui fit un roman de *Polyxène*. Le jeune Poquelin lui emprunta-t-il son nom ? Il est possible. Le voilà donc entré dans la carrière dramatique. Il forma, avec des amis, une troupe d'amateurs, les Enfants de Famille, qui s'agrandit et devint l'Illustre Théâtre. Ils jouaient dans la grande salle du Jeu de Paume des Métayers, près la porte de Nesles. On peut lire aujourd'hui une inscription commémorative sur la maison qui s'élève à cette place, rue Mazarine, derrière l'Institut : c'était alors la campagne, ou du moins la banlieue.

Le jeu de paume était fort à la mode. On s'y exerçait dans de vastes salles aménagées pour cet usage, et dont on peut prendre idée en visitant le jeu de paume de Versailles.

Molière avait la passion du théâtre; il devint l'âme de la troupe.

Celle-ci comptait, entre autres artistes, l'acteur Beys, l'ancien magister Pinel, Mlle Germain Clérin, Mlles Geneviève et Madeleine Béjart, filles de Joseph Béjart et sœurs d'Armande, que Molière épousa plus tard. Armande naquit l'année où il fit connaissance de la famille, en 1643.

Molière avait sur tout ce monde un grand ascendant. Il se chargeait de tout, souscrivait les obligations pour le théâtre, fit réparer les abords du jeu de paume, et remplissait l'office de parfait administrateur. Aussi, quand le fournisseur de chandelles apporta sa facture, la troupe n'ayant pas les moyens de payer, ce fut son chef, Molière, qui fut mis en prison pour dettes. Heureusement, l'entrepreneur de pavages qui avait exécuté les travaux aux abords du théâtre s'intéressa à la petite troupe, paya la dette, et Molière fut libre.

Il résolut d'aller s'essayer et se perfectionner ailleurs qu'à Paris. Il partit pour faire son stage et son apprentissage en province, emmenant sa petite troupe et emportant son répertoire, encore bien maigre malgré ses titres ambitieux: l'*Illustre Pirate*, l'*Illustre Bassa*, l'*Illustre Olympie*, l'*Illustre Comédien*. Ce furent pourtant d'autres titres qui l'illustrèrent.

Molière fut absent de Paris durant douze années, de 1646 à

1658. Quelle curieuse odyssée, que ce roman comique vécu ! Molière parcourut toute la France: le voici à Bordeaux, où il s'essaye dans la tragédie, car il eut l'ambition première de jouer les rôles tragiques, se croyant fait pour ce genre. On ne pouvait davantage se tromper soi-même. Il poussa l'erreur jusqu'à tenter de composer une tragédie : elle ne réussit pas, et il en céda, dit-on, le sujet à Racine, qui en fit sa *Thébaïde*. De Bordeaux il passe à Nantes, où il ne fait pas ses frais, à cause de la concurrence du théâtre du vénitien Segale, qui prend et accapare tout le public. A Limoges, dans des tragédies, il fut trouvé détestable. Il fut sifflé. Il partit, mais il gardait sa rancune, et il se vengea plus tard en composant une comédie: *Monsieur de Pourceaugnac*, où l'on voit un Limousin impitoyablement berné.

Nous le suivons, dans les années suivantes, à Toulouse, à Narbonne, à Agen, à Lyon, où il tente d'écrire des comédies, *la Jalousie du Barbouillé*, *le Médecin volant*, *l'Etourdi*.

Il retrouva, à Pézenas, son ancien camarade de collège, le prince de Conti, qui se délia d'un engagement qu'il avait pris avec une autre troupe de comédiens, dirigée par Cormier, pour faire venir chez lui la troupe de Molière. Il voulut même attacher celui-ci à sa personne. Mais Molière préférait l'indépendance; d'ailleurs, il se serait mal accommodé du caractère violent du prince, qui envoya, un jour, une paire de pincettes à la tête du poète Sarrazin, dans une discussion.

Toutefois, il accepta de venir prendre part aux fêtes que le prince donna à Montpellier, à l'occasion de son mariage avec la nièce de Mazarin, Marie-Anne Martinozzi. Il y donna un ballet dit *des Incompatibles*. Le prince lui paya 600 livres: le reçu qu'il en signa est un des rares autographes que nous ayons de lui.

Nous n'avons ni manuscrits, ni autographes de Molière; tout a disparu, et ce serait une précieuse trouvaille à faire que de les découvrir. De tant de comédies, placets, lettres et œuvres diverses qu'il a écrits, pas une ligne ne subsiste. On connaît de lui, encore, une signature d'un reçu qui est encadré au foyer de la Comédie-Française, et une signature

au bas d'un acte de baptême, à Grenoble, en 1652. C'est tout ce qu'on pourrait donner en pâture aux graphologues.

Il y a une légende absurde, mais amusante. Molière, d'après ce conte, portait ses manuscrits dans une valise posée en croupe derrière sa selle. La valise glissa entre Bélarga et Saint-Pons. On rebroussa chemin pour la retrouver, mais ce fut peine perdue, et Molière disait : — « A quoi bon? Je viens de *Chignac*, je vais à *Lavagnac*, j'aperçois le clocher de *Montagnac*, au milieu de tous ces *gnacs*, ma valise est perdue ».

Certains ont souhaité de retrouver la valise de Molière : la découverte serait maigre, si l'on songe que, quand il la perdit, Molière n'avait pas encore écrit la première de ses grandes comédies.

Il séjourna quelque temps à Pézenas, où on lui a élevé naguère une statue. La légende et la gravure l'ont souvent représenté assis dans le fauteuil du barbier Gély, les jours de marché, et s'intéressant au défilé des hobereaux de province qui traversaient la boutique. Ce fauteuil est même devenu un meuble historique, témoin des goûts observateurs du grand comique, qui furent plus tard constatés dans une comédie du temps, *Zélinde*, où l'on voit Molière accoudé au comptoir d'une boutique à la mode, et griffonnant des notes sur un carnet, en se cachant sous son manteau.

A Narbonne, il habita l'auberge des Trois-Nourrices, où, en 1540, était descendu Rabelais, à qui il emprunta plus tard le sujet du *Médecin malgré lui;* à Béziers, il fit salle comble avec le *Dépit amoureux*. A Avign n, il se lia avec le peintre Mignard, qui peignit son portrait. Il quitta le Midi en février 1658; en juin, il était à Rouen, où il habita à deux pas des trois frères Corneille, Pierre, Thomas et Antoine. Il songea alors à revenir à Paris. Son ami, le peintre Mignard, était en bons termes avec Mazarin. Il obtint que la troupe de Molière vînt jouer un après-midi au Louvre, dans la salle des Gardes. Le spectacle se composa de *Nicomède*, tragédie de Corneille et du *Docteur Amoureux*. Le succès fut satisfaisant. Le frère du roi s'intéressa à cette petite troupe, la prit sous sa protection, lui donna le titre de *Comédiens de Monsieur*, et l'installa au Petit-Bourbon.

C'était un bâtiment qui faisait suite au palais du Louvre, et qui occupait l'emplacement actuel de la place de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris.

Mais les pères de l'Abbaye voisine de Saint-Germain-l'Auxerrois, dont la chapelle était contiguë au théâtre, se plaignirent d'entendre les violons et de voir leur quartier envahi par la foule des spectateurs. Molière dut déménager et fut quelque temps au théâtre du Palais-Royal, qui avait servi aussi aux essais dramatiques de Richelieu: puis il alla occuper un jeu de paume, rue Guénégaud, dans un immeuble qui existe encore, et qui sert aujourd'hui de magasin à un entrepreneur de plomberie. Peu après, le Petit-Bourbon était démoli, pour dégager et aérer la belle colonnade du Louvre qu'on admire encore du côté de la place.

En 1659, il obtint son premier grand succès avec *les Précieuses ridicules*, où il raillait le travers à la mode, la préciosité de langage.

Un vieillard, qui était au parterre, cria au milieu de la pièce:

— Courage, Molière, voilà de la bonne comédie!

Le 20 février 1662, Molière épousa, pour son malheur, la jeune Armande Béjart, qui fut égoïste et méchante, et que pourtant son mari aima, à la façon dont Alceste aime Célimène dans le *Misanthrope*. Elle le rendit très malheureux.

A partir de ce moment, Molière se consacra au dur travail de diriger sa troupe, d'écrire ses pièces, de les jouer et de les faire jouer. Ce fut une existence laborieuse et bien remplie. Il écrivait vite, et sa fécondité fut étonnante. Sa biographie est l'histoire de ses œuvres.

On rapporte à son sujet une foule d'anecdotes qui servent plus ou moins à déterminer les traits principaux de sa physionomie, — figure soucieuse et pensive, que révèlent mal ses comédies si gaies.

Il existe plusieurs portraits de Molière. Michelet en a décrit un, qu'on croit authentique, et qui est au musée du Louvre.

— Un portrait est au Louvre, un vigoureux tableau sans nom d'auteur. Il illumine la petite salle où il est, comme une flamme. L'artiste, un peintre secondaire peut-être, mais ce jour-là en face d'un tel original, s'est trouvé transformé. Ce visage est celui d'un grand révéla-

teur, et non pas moins celui d'un grand créateur, dont tout regard était un jet de vie. La vigueur mâle y est incomparable, avec un grand fond de bonté, de loyauté, d'honneur. Rien de plus franc ni de plus net. La lèvre est sensuelle et le nez un peu gros. Trait bourgeois que le peintre a cru devoir anoblir avec quelque peu de dentelle. A quoi bon ? On n'y songe pas. L'intensité de vie qui est dans cet œil noir absorbe, et l'on ne voit rien autre. On en sent la chaleur. Elle brûle à dix pas.

Cette page exprime bien le génie du poète, et indique quelque chose aussi du caractère de l'homme. C'est le même que nous montre le buste de Houdon, Molière tournant de côté son regard mélancolique et résigné, et souriant de ses grosses lèvres, plus tristes encore que railleuses. C'est le même que nous représente la gravure de Nolin, d'après Mignard en 1685, — un Molière grave et soucieux. Regardez encore, au foyer de la Comédie-Française, son portrait dans le rôle de César, avec l'ample perruque farcie de lauriers: ce comique à l'air fort tragique. Sous tous ces avatars, nous retrouvons le Molière sévère et soucieux dont l'actrice, Mlle Poisson, fit ce portrait:

— Il avait le port noble, marchait très gravement, avait l'air très sérieux.

Ce personnage grave n'est assurément pas celui dont ses œuvres donnent l'idée. De son temps, on le classait parmi les plus illustres bouffons, dans cette trinité grimaçante et imbécile, faite des trois types de la bêtise triviale et épaisse, Gringalet, Goguelu et Guillot Gorgu, que Gros Guillaume escorte en se frottant les reins. Gautier Garguille est leur cousin: et c'est cette estimable famille que l'opinion publique donnait à Molière.

Il y a, au musée de la Comédie-Française, un curieux tableau dont le titre est : *Farceurs français et italiens depuis soixante ans et plus, peint en 1670.* Molière est du nombre ! C'est un « farceur français ». Ainsi le jugeait-on, et quand on disait de lui qu'il « travaillait pour la rate des spectateurs », et quand on l'accusait de « faire toujours le drille ». La légende populaire le fixait dans la posture ridicule qu'il eut le soir où il jouait le rôle de Sanche dans *Don Quixote* ou *les Enchante-*

ments de Merlin par Guérin de Bouscal. Monté sur un âne, il attendait dans la coulisse le moment d'entrer, mais l'âne qui ne savait pas le rôle, avança avant son tour, et l'on vit Molière à califourchon sur la bête, tirant la longe, et criant à ses camarades:

« Baron! Laforest! Ce maudit âne qui veut entrer! »

C'était risible. Laforest était sa servante demeurée célèbre, Renée Vannier, dite Laforêt. Il lui lisait ses pièces et se fiait à son goût. Elle lui donnait comme un étiage du public. Il biffait ce qui semblait l'ennuyer, et gardait ce qui la faisait rire.

Ses joies furent rares et courtes. Il en eut une, quand il reçut pour sa compagnie le titre de *Troupe du Roi*, en 1665. C'eût été encore un heureux moment, s'il était vrai que le roi l'eût invité à sa table et l'eût montré aux courtisans en disant:

— Vous me voyez, Messieurs, occupé à faire dîner Molière.

Mais c'est là une pure légende, dont la critique moderne a fait justice.

Les heures les meilleures étaient celles qu'il passait à Auteuil, chez Boileau, au milieu d'amis excellents et sûrs, comme Racine, La Fontaine, et le trop gai Chapelle, qui était toujours entre deux vins. Ils formaient une société unie, se soutenaient et se défendaient entre eux. Molière disait de La Fontaine :

— Ils auront beau faire, ils n'effaceront pas le bonhomme.

Quand le roi demanda à Boileau quel était le plus grand écrivain du royaume, nous avons vu comment celui-ci répondit :

— Sire, c'est Molière.

C'étaient de bonnes et franches réunions, où Racine traduisait les vers grecs de Sophocle à livre ouvert, où Chapelle débitait les folies de sa belle humeur, où Molière se reposait et se retrempait, après les tracas de la vie et les misères de tous genres.

Certes, il ne les méritait pas, et si la bonté était un titre au bonheur, il eût été heureux. On cite de lui plus d'un trait qui marque la générosité de son âme.

Un jour, sur la route, il tend un louis d'or à un mendiant:

celui-ci croit à une méprise et veut le rendre; Molière sourit, et lui en donne un second en disant:

— Où la vertu ne va-t-elle pas se nicher?

Pendant sa tournée en province, il recueillit et hébergea un personnage extravagant, ce d'Assoucy, qui se faisait appeler l'Empereur du Burlesque, et qui voyageait accompagné de deux pages. Comme il était sans ressources, il vécut aux dépens de son généreux ami. Molière se plaisait à recueillir et à secourir les infortunés. C'est ainsi qu'il sauva la famille Raisin.

Le ménage Raisin montrait une épinette magique. C'était un instrument de musique qui jouait à volonté et sur commandement l'air qu'on lui demandait, sans qu'on dût seulement le toucher. Le succès de cette exhibition fut très grand. Le roi lui-même la voulut voir, et la fit venir à la Cour. Intrigué par le mystère, il ouvrit le couvercle de la boîte à musique, et nul n'osa l'en empêcher. Il aperçut alors dans la caisse un tout petit garçon qui tournait une manivelle. C'était lui qui jouait l'air demandé.

Le secret une fois éventé, le miracle s'évanouit, et la famille Raisin se fût trouvée sans ressources, si Molière ne l'eût pas secourue.

Et les médecins? Il ne les aimait pas, il les raillait et les criblait de traits. Mais dans la vie privée, il était, avec eux, affable et bienveillant. Le docteur Mauvillain était de ses meilleurs amis; il obtint un canonicat pour son fils, et il disait du père :

— Il est mon médecin, il me donne des ordonnances, je ne les suis point et nous sommes les meilleurs amis du monde.

Ces excellentes dispositions ne l'empêchèrent pas d'être victime de toutes les tracasseries, d'être exposé à tous les dangers, d'être en butte à toutes les attaques. Ses ennemis étaient nombreux et perfides. N'alla-t-on pas jusqu'à l'accuser d'avoir épousé sa propre fille? Le roi lui-même le vengea de cette calomnie en tenant sur les fonts, avec Mme Henriette d'Angleterre, le premier enfant de Molière, et en lui donnant le nom de Louis (février 1664).

Le duc de la Feuillade, en particulier, en voulait à notre

comique, parce qu'il s'était cru berné dans un des personnages de *l'Etourdi*.

Le grand seigneur rencontra un jour le poète dans une galerie de Versailles; il fit mine de l'embrasser et lui frotta les joues contre les boutons et les broderies de son costume, au point de lui mettre la figure en sang. Il eût fait pis, sans doute, sans la protection que le roi accordait ostensiblement à son écrivain préféré.

Certaines de ses pièces, comme *Tartufe*, qui attaquait la fausse dévotion, ou comme *Don Juan*, soulevèrent contre lui des orages et des noises. Le clergé fulminait. Le curé de Saint-Barthélemy, Pierre Roulez, disait dans son pamphlet *Le Roi Glorieux au Monde* :

— Molière est un homme ou plutôt un démon vêtu de chair et habillé en homme, et le plus signalé impie et libertin qui fut jamais.

Dans ses observations sur le *Festin de Pierre*, le sieur de Rochemont déclare : « Diabolique est son cerveau, c'est un diable incarné. »

Il menace le royaume du déluge, de la peste et de la famine si Molière n'est pas brûlé en place de Grève.

Les pamphlets et libelles se multipliaient contre lui. Il devait prendre la peine d'y répondre, et dans une préface de *Tartufe*, et dans le premier acte du *Misanthrope*. Il parut même une comédie dirigée contre lui, *Elomire hypocondre*, dont le titre est l'anagramme de Molière, et dont le sujet est la mauvaise santé du pauvre auteur. Avec une férocité macabre, le pamphlétaire trouvait matière à raillerie

Dans ces yeux enfoncés, dans ce visage blême
Et ce corps qui n'a plus presque rien de vivant,
Et qui n'est presque plus qu'un cadavre ambulant.

Molière était faible, en effet, avec la voix grêle. Monchesnay raconte ce trait plaisant:

— Molière était fort ami du célèbre avocat Fourcroy, homme très redoutable par la capacité et la grande étendue de ses poumons. Ils eurent une dispute à table en présence de M. Despréaux ; Molière se tourna du côté du satirique, et lui dit : « Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix, contre une gueule comme cela ? »

Un de ses ennemis encore était l'abbé Cotin, agréable poète. Molière le railla dans les *Femmes savantes* sous les traits de Trissotin, qu'il appela d'abord Tricotin : l'acteur qui jouait ce rôle portait sur le dos une soutane qui avait appartenu à Cotin.

Ce fut Boileau qui fournit à Molière l'idée de la scène des *Femmes savantes*, entre Trissotin et Vadius. La même scène s'était passée entre Gille Boileau, frère du satirique, et l'abbé Cotin. Molière était en peine de trouver un mauvais ouvrage pour exercer sa critique, et Boileau lui apporta le propre sonnet de l'abbé Cotin avec un madrigal du même auteur, dont Molière sut si bien faire son profit dans sa scène fameuse.

En sus des inimitiés personnelles, Molière rencontrait beaucoup de difficultés dans l'exercice de sa profession d'acteur et de directeur de troupe. Il y avait souvent des rixes et des batailles dans la salle. Il voulut un jour enlever leurs entrées gratuites aux mousquetaires du roi: ils vinrent, le soir, tout briser et tout saccager dans le théâtre. Un autre soir, il reçut à la tête une pipe à fumer qui lui ensanglanta le front. Une autre fois, au moment de lever le rideau, un ordre du président Lamoignon arrivait, et il fallait évacuer la salle, rembourser la recette, et faire cette annonce où Molière mit un calembour plein de malice:

— Messieurs, nous allions représenter le *Tartufe;* mais M. le Président ne veut pas qu'on le joue, — laissant le public incertain sur ce qu'il voulait dire, ou bien « représenter la pièce », ou bien « berner M. le Président ».

Tous ces déboires lui eussent été supportables, peut-être, sans celui qui fut la grande douleur de sa vie; la fatalité lui fit aimer et épouser la femme la plus indigne de sa tendresse; heureux s'il eût épousé la fille de son ami, le peintre Mignard, qu'il courtisa quelque temps. Au lieu de cette paisible jeune fille, il prit pour femme Armande Béjart, la comédienne dont l'égoïsme et l'ambition firent son malheur. Il fut fort jaloux d'elle, et sa perspicacité à dépeindre la jalousie, soit dans *Don Garcie de Navarre*, soit dans *le Misanthrope*, tient de l'expérience. Il avait vécu chez lui la scène qu'il porta au théâtre,

où l'amant courroucé querelle la femme perfide, et où celle-ci tourne si adroitement les choses, qu'elle le réduit à demander son pardon et à intervertir les rôles. Molière souffrit beaucoup du désaccord de son ménage, et l'on voudrait pour sa tranquillité passée, que George Sand ne se fût pas fait illusion, quand elle écrivait dans la préface de son drame, *Molière:*

— Moi, je crois que Molière eût méprisé et oublié une femme dissolue ; je crois qu'il a pu estimer la sienne, qu'il n'a souffert que de son ingratitude, de sa coquetterie, de ses travers et de sa sécheresse, et que c'en était bien assez pour le tuer.

En effet, il en est mort. Sa santé était fort délabrée et fort affaiblie. Il était miné par la fatigue. Il devait suivre un régime, et se nourrissait de lait. Il succomba à la peine. Vers les derniers temps, on lui conseillait de s'arrêter, de prendre un repos bien gagné; et il répondait en disant qu'il se devait à sa troupe, aux machinistes que son repos réduisait à la misère.

Le *Boleana* rapporte à ce propos, cet entretien:

— Molière récitait en Comédien sur le théâtre et hors le théâtre; mais il parlait en honnête homme, riait en honnête homme, avait tous les sentiments d'un honnête homme ; en un mot, il n'avait rien contre lui que sa profession, qu'il continuait plus pour le profit de ses camarades que pour le sien propre.

Deux mois avant la mort de Molière, M. Despréaux alla le voir, et le trouva fort incommodé de sa toux et faisant des efforts de poitrine qui semblaient le menacer d'une fin prochaine. Molière, assez froid naturellement, fit plus d'amitiés que jamais à M. Despréaux. Cela l'engagea à lui dire : « Mon pauvre M. Molière, vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre esprit, l'agitation continuelle de vos poumons sur votre théâtre, tout enfin devrait vous déterminer à renoncer à la représentation. N'y a-t-il que vous dans la troupe qui puisse exécuter les premiers rôles ? Contentez-vous de composer, et laissez l'action théâtrale à quelqu'un de vos camarades ; cela vous fera plus d'honneur dans le public, qui regardera vos acteurs comme vos gagistes; et vos acteurs, d'ailleurs, qui ne sont pas des plus souples avec vous, sentiront mieux votre supériorité. — Ah, Monsieur ! répondit Molière, que me dites-vous là ? Il y a un honneur pour moi à ne point quitter. — Plaisant point d'honneur, disait en soi-même le Satirique, à se noircir tous les jours le visage pour se faire une moustache de Sganarelle, et à dévouer son dos à toutes les bastonnades de la Comédie. Quoi ! Cet homme, le premier de son temps pour l'esprit et pour les sentiments d'un vrai philosophe, cet ingénieux censeur de toutes les folies humaines en avait une plus extraor-

dinaire que celles dont il se moquait tous les jours. Cela montre bien le peu que sont les hommes.

Quelle folie en effet de sacrifier sa vie à ses frères! Ni Boileau, ni Monchesnay, son écho, n'ont compris la grandeur de cette suprême charité.

Le 20 février 1673, Molière jouait pour la seconde fois le *Malade imaginaire*. Pendant la cérémonie doctorale qui termine la pièce, il eut un étouffement. En prononçant le mot *juro*, il cracha le sang. On lui demanda s'il fallait baisser le rideau. Il tint bon, et le public ne s'aperçut de rien. Quand la toile tomba sur les derniers mots de la comédie, il s'évanouit. On l'emporta chez lui, dans cette petite maison qui existe encore au n° 34 de la rue Richelieu, en face de la Fontaine Molière actuelle. Il habitait là l'entresol. Sa femme occupait le premier étage, plus aéré et plus éclairé. Elle rentra, prit comme à l'ordinaire la petite collation qui l'attendait, et s'endormit.

Pendant ce temps, Molière râlait dans un fauteuil à l'étage en dessous. Deux religieuses, qui étaient ses parentes, furent averties et vinrent le veiller. Il mourut ainsi, abandonné, dans l'isolement de cette nuit lugubre.

Le prêtre de sa paroisse ne vint pas l'assister. L'archevêque refusa même de le laisser enterrer en terre sainte. Les comédiens étaient alors hors la loi, et on les enfouissait à l'écart, dans les bois. A force d'intrigues, on eut, comme dit Boileau, « un peu de terre obtenu par prières », pour inhumer les dépouilles de ce grand génie. Le convoi se forma de nuit, à une heure du matin, pour ne pas éveiller l'attention de la foule. Molière fut enterré ainsi, furtivement, clandestinement. Le cortège composé d'un prêtre, de quelques enfants de chœur et d'amis portant des torches, traversa Paris nocturne et silencieux, sortit par la porte Saint-Jacques, et atteignit, en pleine campagne, le cimetière Saint-Jacques. Sur la porte, une main malveillante avait collé ces vers :

Il est passé, ce Molière,
Du théâtre à la bière.
Le pauvre homme a fait un faux bond;
Et ce tant renommé bouffon
N'a jamais su si bien faire
Le Malade imaginaire,
Qu'il a fait le mort tout de bon.

Le pauvre homme! Cet écho du *Tartufe* résonnait sur sa tombe comme un éclat de rire profane. La Fontaine le vengea par cette belle épitaphe :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence;
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute et Molière sont morts.

Telle fut cette fin misérable, de laquelle deux siècles de gloire ont assez vengé l'auteur du *Misanthrope*.

L'inventaire de sa maison, fait après décès, porte la nomenclature des habits de ses rôles, l'habit à rubans verts du Misanthrope, l'habit de velours vert de M. Jourdain, avec la liste de ses livres et de ses tableaux : une Sainte Famille, une vierge, une sainte Catherine, des paysages, des marines, les œuvres de Plutarque, Hérode, Lucien, Térence, César, Virgile, Horace, Sénèque, Tite-Live, Ovide, Juvénal, Montaigne, Balzac, La Mothe, 240 volumes de comédies françaises, italiennes, espagnoles : il n'a ni Plaute ni Rabelais. La cuisine était fort riche en ustensiles : c'était une maison où on devait beaucoup recevoir.

La veuve se remaria, fut veuve une seconde fois, et alla expier sa vie dissipée dans une retraite, à Argenteuil. Elle fit beaucoup de bien et se consacra à la charité. L'hiver, elle faisait allumer de grands feux pour les pauvres sur la pierre tombale de son mari : par un matin de gelée, la pierre fut fendue en deux.

Je vous ai dit ce que fut l'homme. Il posséda les meilleures parmi nos qualités nationales, la netteté et la vigueur. On peut reprocher à sa doctrine de manquer d'idéal et d'envolée, à sa morale d'être purement pratique, à son style de n'être pas mordant et spirituel, d'être quelquefois même incorrect : le colosse supporte les critiques, et elles n'entament pas sa gloire.

Un blâme pèse encore sur l'Académie française pour n'avoir pas appelé Molière à elle. Il faut être juste et mettre les choses

au point. Certes, Molière aurait plus honoré l'Académie, que celle-ci ne l'eût fait pour lui : mais enfin, il ne s'est jamais présenté, et il savait bien qu'il ne pouvait pas se présenter. La profession de comédien était honnie, excommuniée, hors la loi. Le moyen de faire alors un académicien d'un comédien, quand on refuse encore de le faire ? Molière n'y a jamais songé.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de passer en revue par le détail les comédies de Molière. Je me borne à rappeler, comme en un tableau, les éléments qui composent les œuvres complètes du grand comique.

Molière commença par écrire des canevas de farces, développés sur la scène au gré de l'inspiration des acteurs. Nous ne connaissons que les titres : le *Docteur amoureux*, les *Trois docteurs rivaux*, le *Maître d'école*, la *Casaque*, *Gorgibus dans le sac*, le *Fagoteux*; il nous reste deux pièces écrites en entier dans la forme définitive : le *Médecin volant* et la *Jalousie du Barbouillé*. Cette dernière est rudimentaire : on y voit le type traditionnel du docteur qui parle toujours sans écouter, comme Métaphraste dans le *Dépit amoureux*, et Pancrace dans le *Mariage forcé*.

Le Barbouillé, ayant à se plaindre de sa femme, lui ferme sa porte afin de la surprendre. La rusée commère feint de se tuer, et lorsque le mari, inquiet, accourt, elle entre dans la maison et s'y enferme. Les parents prévenus par Barbouillé arrivent et trouvent la situation renversée : elle leur affirme que son mari est un ivrogne qui court toute la nuit, et le malheureux se voit forcé de demander pardon à sa femme. Molière a repris cette scène, imitée de l'italien, dans *Georges Dandin*.

Quant au *Médecin volant*, on y trouve une ébauche du *Médecin malgré lui*. Une jeune fille feint d'être malade pour éviter un mariage qui lui déplaît. Un valet, Sganarelle, se déguise en médecin pour entrer chez le père, Gorgibus, qu'il éblouit par son jargon. Par malheur, le père le rencontre ensuite sans robe ni chapeau : craignant d'être reconnu, le valet se donne pour le frère jumeau du médecin, brouillé avec lui. Gorgibus s'offre aussitôt à les réconcilier. Sganarelle se voit alors réduit à jouer tout ensemble les rôles du médecin devant la maison de Gorgibus, et du frère à l'intérieur, ôtant

et remettant alternativement sa robe, entrant et sortant par la fenêtre, pendant que Gorgibus entre et sort par la porte. De là un jeu de scène animé et plaisant qui donne son nom à la pièce.

Ce fut à Lyon que, pour la première fois, Molière fit représenter, en 1653, une pièce écrite tout entière, une comédie véritable, en cinq actes et en vers. Imité du théâtre italien, *l'Etourdi*, malgré son titre, est une pièce d'intrigue. Le jeune Lélie, tête à l'évent mais cœur honnête, est amoureux d'une jeune esclave (car la pièce se passe à Messine, où l'esclavage existait encore, avec les pirates barbaresques). Il n'a pas assez d'argent pour racheter celle qu'il aime, et pour surcroît de malheur, un rival plus riche se prépare à le faire. Le valet Mascarille, un fourbe de génie, imagine mille ruses pour obtenir la jeune esclave : mais, chaque fois, Lélie, croyant bien agir, renverse toutes les batteries par son étourderie. Enfin tout se dénoue par une reconnaissance invraisemblable, comme dans les comédies italiennes, et Lélie épouse la jeune fille.

Trois ans plus tard, en 1656, Molière, chargé par son ancien condisciple, le prince de Conti, de diriger les divertissements des Etats de Languedoc, voulut reconnaître cette faveur par une œuvre nouvelle. S'inspirant, comme pour *l'Etourdi*, de la comédie italienne, il écrivit le *Dépit amoureux*. La complication du sujet et son invraisemblance ont fait tort à cette œuvre dont plusieurs scènes ont mérité de rester au rang des meilleures. Aussi a-t-on pris l'habitude, lorsqu'on joue à présent *le Dépit amoureux*, de le réduire en deux actes.

Des raisons de famille ont amené une substitution d'enfants : celui qu'on croit Ascagne, fils d'Albert et frère de Lucile, est, en réalité, une jeune fille déguisée. Elle imagine de prendre l'habit de sa prétendue sœur, pour épouser secrètement le jeune Valère. De là, confusion, quiproquos, brouilles et raccommodements entre Lucile et son amant Eraste. Tout finit par s'arranger.

Sur cette trame se détachent un certain nombre de bonnes pages, celle où le bavard précepteur étourdit de ses pédantesques discours le seigneur Albert ; les plaisants raisonne-

ments philosophiques du valet Gros René, et, surtout, ces deux célèbres scènes de dépit amoureux, où les amants, brouillés par un malentendu et parlant de rompre à jamais, se raccommodent avant d'avoir rien éclairci. Pleine de charme et de légère émotion chez les maîtres, la situation, en se reproduisant entre les valets, abonde en grosse et franche plaisanterie. *Le Dépit Amoureux*, sous sa forme tronquée, a mérité de rester au répertoire.

De retour à Paris, Molière s'amusa aux dépens des *Précieuses Ridicules* (18 novembre 1659), qu'il livra aux affronts de la compagnie de valets déguisés, et à la vengeance de deux honnêtes gens rebutés. En 1660, dans *Sganarelle*, il s'égaye des infortunes conjugales d'un niais; en 1661, *Don Garcie de Navarre* est une comédie héroïque où la peinture du sentiment de la jalousie fait prévoir les belles scènes du *Misanthrope*; la même année, *l'Ecole des Maris* opposait, dans une habile imitation de Térence, deux systèmes d'éducation, par l'indulgence et par la sévérité; et celle-ci y a tort.

La comédie des *Fâcheux* fut faite, apprise et représentée en quinze jours, pour la célèbre fête offerte au roi par Fouquet, en 1661, au château de Vaux. C'est une pièce à tiroirs, les scènes s'y succèdent sans lien solide entre elles. Le sujet est simple: un jeune marquis est venu dans un jardin public pour tâcher d'y rencontrer une jeune dame qu'il aime. Mais, sans cesse, des importuns, des fâcheux, viennent le déranger, l'ennuyer de leurs discours. Ainsi défilent devant nous, le savant insipide, l'inventeur, le duelliste, le joueur, le bel esprit de cour, etc.

Entre la première et la deuxième représentation de la pièce, le roi ayant indiqué à Molière un caractère oublié, celui du chasseur, Molière ajouta une scène dans laquelle il peignit le grand veneur M. de Soyecourt.

Un peu languissante à la scène, la comédie des *Fâcheux* reste encore, à la lecture, une utile peinture de mœurs.

L'Ecole des Femmes date de décembre 1662, — l'année du mariage de Molière avec la fille de Madeleine Béjart, Armande, qu'il avait connue toute jeune, comme Arnolphe éleva Agnès. On peut penser que dans sa comédie de *l'Ecole*

des Femmes, Molière a grossi et ridiculisé des sentiments ou des pressentiments qu'il portait en lui. Le vieux jaloux d'Arnolphe berné par la plus naïve ingénue qui fut jamais, la célèbre Agnès, et pris pour confident par son propre rival, un aimable étourdi, est un des types les plus vrais, les plus touchants qu'il ait créés. Bizarre et grotesque, il ne sait que se faire haïr, tant il est brusque, autoritaire, déplaisant; il est pourtant sincère et épris, et il inspire quelque pitié au milieu de ses transports extravagants. Quant à Agnès, la niaise à qui vient l'esprit, elle est charmante de jeunesse, de candeur et de fraîcheur aimable.

Le succès fut tel qu'il déchaîna les jalousies. Défendu par Boileau, dont les stances datent du 1er janvier 1663, il fut attaqué par de Visé, auquel Molière répondit par la *Critique de l'Ecole des Femmes* (1er juin 1663), sorte de feuilleton dramatique dialogué. Il nous y montre ses ennemis dans un salon, se déclarant à l'envi contre la pièce. Une prude lui reproche des indécences qu'elle est seule à apercevoir; un marquis écervelé répète cent fois les mots : « Tarte à la crème », qui l'ont choqué, et ne veut rien entendre; un bel esprit reprend dans cette comédie de prétendues fautes aux règles dramatiques, qu'il enveloppe de mots pédantesques. C'est en vain que des personnes de bon sens réfutent toutes les objections et défendent Molière contre ces attaques injustes et passionnées. On annonce le souper, et l'on s'en va sans rien conclure.

De Visé répliqua par la comédie de *Zélinde*, et Boursault l'aida avec sa comédie *Le Portrait du Peintre*. Le roi permit à Molière de se défendre. Sa riposte fut cinglante. Ce fut *L'Impromptu de Versailles*. A l'occasion d'une pièce qu'il suppose improvisée pour le roi, Molière se met lui-même en scène avec ses acteurs : il trouve l'occasion, chemin faisant, de contrefaire les principaux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et de montrer le ridicule de leur déclamation ampoulée. Puis, dans une feinte répétition, il met de nouveau en scène ses détracteurs, comme dans la Critique : il s'en prend cette fois plus particulièrement à son ennemi Boursault, et dit leur fait aux marquis, aux prudes et aux beaux esprits. Le dénouement est assez plaisant : l'arrivée du roi effarouche les comé-

diens, qui n'ont pas eu le temps de finir la répétition : Molière, désespéré, cherche en vain à les rassurer, lorsque le roi fait dire qu'il se contentera d'une pièce déjà représentée.

Ses ennemis ripostèrent par l'*Impromptu de Condé*, de Montfleury, et par la *Vengeance des Marquis*, comédie de Visé. Violemment attaqué jusque dans ses mœurs et son honneur, vengé par l'amitié du roi, Molière poursuivit sa carrière. L'année d'après, 1664, ce fut le *Mariage Forcé*, et aussi, en mai, aux fêtes de Versailles, la comédie-ballet de la *Princesse d'Elide*, où le type du fanfaron poltron Moron, est divertissant.

C'est cette année, le 12 mai, que furent représentés à Versailles les trois premiers actes de *Tartufe ou l'Imposteur*. Ce fut un scandale. Tous les dévots prirent pour eux des attaques dirigées contre la fausse dévotion et l'hypocrisie, comme les Précieuses avaient eu à souffrir des plaisanteries dirigées contre les pires d'entre elles. Ce fut l'événement du jour. Chez le légat Chigi, chez M. Montmor, chez Ninon de l'Enclos, on organisa des lectures. Le duc d'Orléans fit jouer ces trois actes à Villers-Cotteret, le 25 septembre 1664. La pièce complète fut représentée le 29 novembre 1664, chez la princesse Palatine, qui la donna de nouveau en novembre 1665.

Le 5 août 1667, première représentation à Paris, suivie d'interdiction du président de Lamoignon, et menace d'excommunication. Pour la seconde fois, Molière implora l'aide du roi, qui hésitait. C'est une période de découragement pour l'auteur; il fait relâche. En 1668, il joue *Tartufe* chez le prince de Condé. Enfin, en 1669 seulement, la défense fut levée, et *Tartufe* fut soumis au public, cinq ans après sa naissance.

Durant ces cinq années parurent *Don Juan* (février 1665), dont le caractère complexe comporta bien des interprétations, et souleva bien des critiques; *L'Amour médecin*, en 1665, comédie-ballet, plaisante satire de la médecine, où se trouve la consultation, sur le mode ridicule, des docteu s Tomès et Desfonandrès: *Paris est étrangement grand.*

C'est là aussi que paraît le type légendaire de M. Josse, qui est orfèvre.

La comédie du *Misanthrope*, le 4 juin 1666, rendit un son nouveau et inaugura la grande comédie de caractère. C'est

le chef-d'œuvre de Molière, qui a fait d'Alceste un type d'une vie intense, d'une originalité puissante, d'une vérité si évidente qu'on a nommé ses originaux, Boileau, Montausier, Molière lui-même. Par l'éloquence et la perfection de la forme, par la sincérité brûlante des sentiments, par l'étude approfondie des caractères, par l'éloquence de certains accents, le *Misanthrope* a mérité tant d'hommages, qu'il n'en a plus besoin.

Avec une fécondité déconcertante, cette même année, Molière donna *Le Médecin malgré lui*, une de ses cômédies les plus gaies (la scène de la consultation est célèbre), et *Mélicerte*, comédie pastorale héroïque, comme aussi *Le Sicilien ou l'Amour Peintre*, avec ballets et divertissements dans le goût, alors si brillant, des grandes fêtes théâtrales de Versailles parmi les massifs et le parc pour décor, les costumes chargés de panaches et de plumes, l'assistance la plus éclatante qui fût, les plus grandes dames et les plus chamarrés seigneurs.

Amphitryon, en 1668, donna une idée agréable de la comédie en vers libres, dans une imitation poétique de l'antique, où le fameux Sosie double comiquement son maître. *Georges Dandin*, qui rappela *Sganarelle* à huit ans d'intervalle, et l'*Avare*, qui a immortalisé les types d'Harpagon et de Maître Jacques, parurent en cette même année 1668, qui fut féconde et heureuse.

Au château de Chambord, au-dessus de la salle des Gardes, devant le fameux escalier à double vis, on montre la salle où fut représenté pour la première fois, devant le roi, *Monsieur de Pourceaugnac*, en septembre 1669, l'année de la levée de l'interdiction qui pesait sur *Tartufe*. En 1670, *Les Amants magnifiques* firent partie du divertissement royal de Saint-Germain; le *Bourgeois gentilhomme*, qui a valu à M. Jourdain une notoriété retentissante, parut à Chambord, puis à Paris.

Le dénouement du *Bourgeois gentilhomme* n'est qu'une turquerie.

Le roi lui-même donna à Molière l'idée d'une cérémonie orientale. Les Turcs commençaient à devenir chez nous une nation à la mode. Les ambassadeurs, comme M. de Césy, rappor-

taient mille souvenirs merveilleux qu'ils s'empressaient de communiquer aux « personnes de qualité ». Ces souvenirs de voyages, les gens de lettres ne manquaient pas de les utiliser. La relation de M. de Césy, touchant la mort de Bajazet, inspira successivement Segrais, qui conta l'histoire dans celle de ses *Nouvelles françaises* qu'il a intitulée *Floridon;* Racine, qui fit jouer *Bajazet* en 1672; Girault de Sainville, qui mit en prose de roman la pièce de Racine, en 1687. L'année même où l'on représentait le *Bourgeois gentilhomme*, en 1670, Ricaut donnait chez Mabre Cramoisy une traduction de l'histoire écrite en anglais par Briot : *Histoire de l'état présent de l'Empire Ottoman.* Elle complétait toute une série de savants livres parus dans les vingt années précédentes, et ayant pour objet les Turcs. En 1665, il y en avait deux : *l'Abrégé de l'Histoire des Turcs*, de du Verdier, et *l'Histoire du prince Osman*, par le chevalier de Jant. Onze années auparavant, en 1654, avaient paru les *Voyages du sieur du Loir contenus en plusieurs lettres écrites du Levant.* Ils suivaient de quatre ans la grande *Histoire des Turcs* de Mézerai, parue en 1650.

L'année 1671 fut bien remplie par *Psyché*, tragédie-ballet en collaboration avec Corneille, Quinault, Lulli; puis *Les Fourberies de Scapin*, le chef-d'œuvre de la bonne farce; ensuite *La Comtesse d'Escarbagnas*, un des types les mieux réussis de femme prétentieuse et sotte.

Les *Femmes savantes*, excellente comédie, attaque injustifiée contre les Précieuses, galerie de types curieux et justement fameux, Philaminte, Chrysale, Trissotin, Vadius, Henriette, ont suffi à illustrer les avant-derniers moments de Molière, dont la fin coïncide avec sa dernière œuvre *Le Malade Imaginaire*, où la scène de la mort feinte est une des plus saisissantes que lui ait inspirées son sens du vrai comique.

Ajoutez, pour être complet, un poème *La Gloire du Dôme du Val de Grâce*, qui contient de bons vers sur l'art de la fresque; Molière y célébrait la grande composition de la coupole, où son ami Mignard a représenté en deux cents figures les divers ordres de saints, Anne d'Autriche et saint Louis offrant à Dieu le modèle de cet édifice.

Telle est l'œuvre considérable que ce grand auteur-acteur a composée de 1656 à 1673, durant dix-sept ans environ.

Une remarque se présente à l'esprit quand on parle de Molière. Sa gloire a subi de fortes et longues éclipses. Il n'a pas été continuellement et également goûté. De son temps, La Bruyère, Fénelon apportaient de sérieuses réserves à leur louange, et le grand Arnaud disait à Boileau :

— Molière, avec tout son esprit, a bien des hauts et des bas ».

Le XVIIIe siècle l'a eu en médiocre estime. Le XIXe l'a ignoré ou méprisé à ses débuts, pour se revancher ensuite par la plus entière adoration, qui tient du fétichisme. Aujourd'hui, il y a une dépression, Molière fait moins de recettes et ne suffit plus à soutenir les frais de son culte dans son temple, la Comédie-Française.

D'où vient ce déchet de sa gloire ? En quoi et par où est-il plus faible et moins sûr ? On lui a fait le reproche de n'être pas spirituel. Il est vrai qu'il n'a pas d'esprit; il dit tout uniment, simplement, avec force et précision. L'esprit, cet agrément léger qui rend le style aimable, est chez lui chose inconnue. Duvert et Lauzanne ou Labiche lui en auraient revendu; s'ils eussent emporté, par ce troc, un peu de son observation, de sa pénétration, de ses dons de peintre expressif, ils n'auraient pas perdu au change.

C'est dire que ce manque n'est pas de conséquence, et que Molière a eu assez de génie pour se passer d'esprit.

Toutefois, certains défauts sont apparents; par la conduite de ses pièces, par le caractère hâtif de leurs dénouements, par les faiblesses du style, il gâte cette perfection qui marque les chefs-d'œuvre, et qu'il compromettait en outre par l'humilité matérielle et bourgeoise de ses aspirations, de sa nature et de son idéal.

Ses comédies sont parfois d'un dessin flottant; les entrées, les sorties des personnages ont tout le caprice des fantaisies de la comédie italienne, et la part de la convention y exige des postulats exorbitants. Les situations s'y enchevêtrent avec complaisance et s'y dénouent sans recherche, avec une naïveté dont nous nous faisons volontiers complices. Voyez le *Tartufe :* Molière a mis Orgon dans une situation telle qu'il

lui est logiquement impossible d'en sortir autrement que par sa ruine totale et irrémissible : il n'y a pas d'autre dénouement. Tartufe, en possession de l'acte de donation et du secret de la cassette, a barre sur son bienfaiteur, et le fera chanter jusqu'à la mort. Ce n'est pourtant pas ainsi que conclut Molière, forcé par les lois du genre de trouver une fin heureuse. Et le roi arrive là comme le dieu de la machine.

Les dénouements de Molière n'ont jamais plus de science. On tape au mur, il en sort un notaire, et on se marie, comme aux *pupazzi*.

Le style est inégal. Il a des pages définitives, classiques, d'une clarté, d'une sûreté, d'une propriété, d'une abondance, d'une harmonie, d'une justesse, d'une vérité, d'une élégance qui forcent l'admiration et emportent tous les suffrages. Quand Molière est bon, il est supérieur à ce qui est le meilleur. Mais il travaillait vite et cette hâte se sent parfois. Quand La Bruyère écrivait :

« Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et le barbarisme », il ne fait pas allusion, comme on l'a cru, aux scènes de paysanneries où des villageoises jargonnent en picard ou en limousin; sans doute ces scènes en patois ne sont ni nécessaires, ni littéraires: elles fâchaient Despréaux. Il eût voulu retrancher tout le jargon propre à divertir le menu public, et surtout le langage paysan.

— Vous ne voyez pas, disait-il, que dans ses pièces, ni Plaute, ni ses confrères n'estropient la langue en faisant parler des villageois ; ils leur font tenir des discours proportionnés à leur état, sans qu'il en coûte rien à la pureté du langage.

Mais quand La Bruyère écrivait dans son jugement ses attendus si sévères, il pensait à ces expressions peu claires ou incorrectes qui font tache sur l'ensemble :

Et *(l'âme)* la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.

Ou bien :

Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne.

Tartufe aussi a de ces obscurités. Boileau en souffrait pour son ami. Il ne se lassait point d'admirer Molière, qu'il appelait toujours le Contemplateur. Il disait que la nature semblait lui avoir révélé tous ses secrets, du moins pour ce qui regarde les mœurs et les caractères des hommes. Il regrettait fort qu'on eût perdu sa petite comédie du *Docteur Amoureux*, parce qu'il y a toujours quelque chose de saillant et d'instructif dans ses moindres ouvrages. Selon lui, Molière pensait toujours juste; mais il n'écrivait pas toujours juste, parce qu'il suivait trop l'essor de son premier feu, et qu'il lui était impossible de revenir sur ses ouvrages. Il avait cela de commun avec La Fontaine, dans le théâtre duquel on trouve beaucoup de négligences, de termes hasardés qui auraient pu être « réparés par une lime attentive et laborieuse »; mais Molière fuyait la peine, et ce fut Despréaux qui lui corrigea ces deux vers de la première scène des *Femmes savantes*, que le poète comique avait faits ainsi :

Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

M. Despréaux trouva du jargon dans ces deux vers, et les rétablit de cette façon :

Quand sur une personne on prétend se régler,.
C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

Il n'était guère plus content de ceux-ci de l'*Amphitryon*, quoiqu'en dépit de leur irrégularité, ils aient passé en proverbe :

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Tous les critiques n'ont pas eu l'indulgence de Dumas fils, qui disait dans sa préface à *Un Père prodigue*, en parlant du style de Molière :

— Le langage de théâtre a-t-il besoin d'être correct? Non, dans le sens grammatical.

Ces incorrections si choquantes à la lecture, non seulement passent inaperçues à la scène dans l'intonation de l'acteur et dans le mouvement du drame, mais encore elles donnent quelquefois la vie à l'en-

semble, comme des petits yeux, un gros nez, une grande bouche et des cheveux ébouriffés donnent souvent plus de grâce, de physionomie, de passion, d'accent à une tête, que la régularité grecque...

— Alors d'incorrections en incorrections, le style de M. Scribe, par exemple, vous suffit ?

Parfaitement, si le style de M. Scribe recouvre une pensée.

Boileau disait aussi :

— La prose de Molière vaut mieux que sa poésie, en ce qu'elle est plus régulière et plus chatiée, au lieu que la servitude des rimes l'obligeait souvent à donner de mauvais voisins à des vers admirables, voisins que les maîtres de l'Art appellent des *Frères Chapeaux*, par allusion aux moines qui ont à leur suite un petit frère qui porte le chapeau.

Ce sont ces répliques qui valaient à Molière la sévérité d'un Fénelon ou d'un Vauvenargues, quand Fénelon écrivait dans son jugement, l'un des plus équitables qui aient été rendus en l'espèce :

— Il faut avouer que Molière est un grand poète comique. Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que Térence dans certains caractères. Il a embrassé une plus grande variété de sujets...

Encore une fois, je le trouve grand : mais ne puis-je pas parler en toute liberté sur ses défauts ?

En pensant bien, il parle souvent mal. Il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores, qui approchent du galimatias.

Vauvenargues ne palliait pas ce reproche quand il déclarait :

— On trouve dans Molière tant de négligences et d'expressions bizarres et impropres, qu'il y a peu de poètes moins corrects et moins purs que lui.

Voilà ce que pensaient des esprits sensés et non prévenus, qui ont porté sur d'autres sujets des jugements estimés et acceptés.

A ces vices de forme, il faut joindre une autre critique plus grave, qui porte sur le fond, les idées, les sentiments. Fénelon lui reprochait d'outrer les caractères, de forcer la nature, et de tomber trop bas dans le badinage de la comédie italienne. Il oubliait de faire la part à l'une des exigences de la scene

qu'on appelle « l'optique théâtrale », et qui grossit tout pour atteindre le point. Il reste vrai, pourtant, que les personnages de Molière manquent de générosité, de sentiments délicats, de distinction, d'allure. Leurs ambitions sont courtes et immédiates. Les plus sages, les Ariste, les Cléante, ont du bon sens, de la mesure, sans aspiration élevée et noble: tout ce petit peuple de la comédie moliéresque sent furieusement son bourgeois. On dira que le contraire eût été étonnant ou impossible, que la part exclusive de la comédie était la peinture des bourgeois, et que les situations n'y comportent guère, pour l'ordinaire, l'explosion ou l'expansion de sentiments chevaleresques, dont on eût fait reproche à l'auteur comme d'une distinction déplacée. C'est vrai: mais de tous les caractères qu'il a créés, il n'en est guère qui ne soient ou ridicules ou terre à terre, et l'expression de sa pensée, que nous traduisent les raisonnables et les raisonneurs de ses comédies, constate assez quelles furent et sa naissance et son éducation et ses habitudes de petit bourgeois du Pont-Neuf.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait maltraité les précieuses et les femmes savantes. Tourné vers Rabelais et les satiriques, il a méconnu ce besoin de notre génie national que ne satisfont pas les farces, les gauloiseries, les grossièretés, et qui veut à ces facéties le correctif de pensées délicates, fines, ingénieuses et subtiles.

Il a relégué les femmes, sinon dans l'office, du moins dans la connaissance vague et rapide que donnent à l'esprit des clartés de tout. Un vernis lui suffit; il ne la laisse ni raisonner ni méditer, et il la tiendra volontiers quitte, si elle apporte à son intérieur les qualités d'une sage et économe femme de ménage. L'ambition des précieuses devait nécessairement l'indigner: et pourtant, ce sont les Philaminte qui ont eu raison, et à qui nous devons nos lycées de jeunes filles, dont l'intérêt et l'utilité ne sont plus contestés.

Il n'y a pas d'affection féminine dans sa vie. Il n'a pas vu la femme dans son beau rôle d'épouse et de mère; il ne l'a connue que par l'amour et les tourments qu'elle donne.

Il a méconnu la femme, il n'en a pas compris la pensée, le rôle élevé, la finesse, la délicatesse de sa nature, le charme de

sa jeunesse, sa douceur consolante, sa grâce qui embellit la vie. Il a desservi les femmes, parce qu'il a été mal servi par elles. Elles ont porté la peine de ses tristes expériences.

Elle est sans doute très sensée et très spirituelle, cette jolie Henriette, mais c'est tout. Aucune lueur de poésie n'illumine sa nature froide et correcte; son âme ne s'élève pas au-dessus du ciel de lit nuptial et de l'horizon du ménage. Elle n'a pas même l'ignorance charmante de la virginité, et elle parle en plus d'un endroit, des choses du mariage, avec une liberté bien crue. C'est, du reste, l'esprit de conduite et la sagesse incarnés. Elle aime son amant de toute l'honnêteté de son petit cœur. Que lui manque-t-il? Je ne sais quoi : une lueur, une rougeur, une nuance de tendresse ou de rêverie.

Vous êtes-vous jamais figuré ces intérieurs navrants et mornes dans lesquels elles vivent, les jeunes filles de Molière? Avez-vous, par la pensée, vécu quelques jours au sein de ces tristes familles, chez Orgon, chez Harpagon, chez M. Jourdain, chez Alcantor, chez Arnolphe, chez Sganarelle? Ah! les mornes maisons! Pas une lueur, pas un sourire, pas un éclair! Des pères ridicules, bourgeois, égoïstes, qui rendent la vie maussade, des mères attristées, découragées, ridicules ou impuissantes, quand elles ne sont pas odieuses comme Béline; la ladrerie, le grotesque, la maladie font les journées longues et insupportables; et la jeune fille s'ennuie, meurt de consomption, exaspérée dans ses rêves par le souvenir du Prince Charmant aperçu à la promenade, au théâtre, dans la rue, du haut du balcon. Qu'il vienne! il sera le libérateur qui enlèvera la pauvre captive, qui réveillera la Belle au cœur endormi et cloîtré; le mariage apparaît toujours comme une délivrance, une évasion, et comme tout se recommence, les Henriette, les Angélique, les Lucinde, les Mariane, vieilliront à leur tour, et elles seront aussi les mères affligées, les épouses de vieux grondeurs qui contrarieront et contristeront leurs filles, en leur imposant des mariages de raison avec les Thomas Diafoirus de l'avenir. Molière n'a pas eu d'autre vue de la vie de famille, et il n'en est pas de plus désolante ni de moins poétique, car il n'est rien de pénible comme ces ménages où n'apparaissent jamais un peu d'espoir, de joie, des

goûts élevés, des occupations intelligentes, une conception un peu noble d'une vie orientée vers le bien, le beau et l'idéal. Je m'adresse à vous, jeunes filles, et je vous donne à choisir dans laquelle de ces maisons vous accepteriez d'aller vivre quinze jours pour votre agrément: il n'en est pas une, où vous ne considéreriez qu'on vous aurait mise pour votre pire châtiment.

Il y a dans son théâtre des personnalités bien osées. La société riait à la caricature de Ménage et de Cotin, oubliant qu'elle avait fait d'abord elle-même leur notoriété et leur succès. Il était assez brutal de mêler la personne de Cotin à la louche affaire du mariage d'argent qui fait l'intrigue des *Femmes savantes*. De tels procédés ne seraient plus supportés aujourd'hui, et les querelles littéraires ont plus de discrétion. Les temps ont changé. Le Paris d'alors était une petite province qui défrayait les conversations avec les scandales, les racontars, les anecdotes sur l'un et l'autre. Tout le monde se connaissait; on nommait les originaux des masques. Il y a toute une part d'actualité qui, dans les comédies de Molière, ne compte plus. Utile leçon pour les auteurs : il ne faut prendre à l'actualité que ce qu'elle offre de généralité, d'humanité, et la revêtir d'une forme assez pure et belle, pour qu'en durant, elle ne cesse de plaire, indépendamment de la chronique et du fait récent qu'elle recouvre.

Les succès de Molière auprès de la postérité ont coïncidé avec des crises de matérialisme. Gassendi continue de triompher avec lui. Le XIXe siècle, dans sa seconde moitié, a été une époque scientifique, qui a donné tout son essor à l'esprit critique, rationaliste, réaliste, au détriment de l'idéalisme en déroute : Molière a plu à ces générations positives. La renaissance commençante du spiritualisme aura pour effet, et il y paraît déjà, de raisonner l'admiration et de tempérer l'enthousiasme pour une œuvre dont les faiblesses seront loyalement reconnues et confessées, comme on doit faire envers un génie solide, qui est amplement de taille à les supporter sans dommage pour sa gloire.

Les hommages n'ont jamais fait défaut à l'auteur du *Misanthrope*. Editions luxueuses, représentations fastueuses, inter-

prétations de choix, études érudites, il a tout obtenu, sauf une statue dans sa ville natale. Il a eu son journal, le *Moliériste*, qui, durant dix années, consigna et enregistra ce qui intéressait son souvenir. Les plus grands noms de la littérature s'associent au sien dans la revue des témoignages que sa mémoire a reçus, soit en France, soit à l'étranger. En Allemagne, Gœthe déclare :

— Molière est si grand que chaque fois qu'on le relit, on éprouve un nouvel étonnement. C'est un homme unique; ses pièces touchent à la tragédie, elles saisissent, et personne en cela n'ose l'imiter. Tous les ans, je lis quelques pièces de Molière, de même que, de temps en temps, je contemple les gravures, d'après de grands maîtres italiens. Car de petits êtres comme nous ne sont pas capables de garder en eux la grandeur de pareilles œuvres ; il faut que de temps en temps, nous retournions vers elles pour rafraîchir nos impressions. *(12 mai 1825.)*

... Quel homme que Molière ! quelle âme grande et pure ! Oui ! c'est là le vrai mot que l'on doit dire sur lui : c'est une âme pure! En lui rien de caché, rien de difforme. Et quelle grandeur! Il gouvernait les mœurs de son temps : au contraire Iffland et Kotzebue se laissaient gouverner par les mœurs du leur ; ils n'ont pas su les franchir et s'élancer au delà. Molière montrait aux hommes ce qu'ils sont pour les châtier. *(29 janvier 1826.)*

...Je connais et j'aime Molière depuis ma jeunesse, et pendant toute ma vie j'ai appris de lui... Ce n'est pas seulement une expérience d'artiste achevé qui me ravit en lui; c'est surtout l'aimable naturel, c'est la haute culture de l'âme du poète. Il y a en lui une grâce, un tact des convenances, un ton délicat de bonne compagnie que pouvait seule atteindre une nature comme la sienne, qui, étant née belle par elle-même, a joui du commerce journalier des hommes les plus remarquables de son siècle. De Ménandre je ne connais que quelques fragments, mais ils me donnent de lui une si haute idée, que je tiens ce grand Grec pour le seul homme qui puisse être comparé à Molière. *(28 mars 1827.)*

L'Angleterre y mettait moins de largeur d'esprit et plus d'envie, quand Kemble nous le disputait par ce sophisme :

— Je me figure que Dieu dans sa bonté, voulant donner au genre humain le plaisir de la comédie, créa Molière et le laissa tomber sur terre en lui disant: « Homme, va peindre, amuser, et, si tu peux, corriger tes semblables ». Il fallait bien qu'il descendît sur quelque point du globe, de ce côté du détroit ou bien de l'autre, ou bien ailleurs. Nous n'avons pas été favorisés, nous autres Anglais ; c'est de votre côté qu'il est tombé. Mais il n'est pas plus à vous, Français, qu'à personne, il appartient à l'univers.

En France, la littérature moliéresque emplirait une vaste

bibliothèque. C'est un concert d'éloges où tous les critiques ont chanté leur partie, de La Bruyère, de Fénelon, à Voltaire, à La Harpe et à nos jours.

Il y a de Sainte-Beuve une page célèbre, qui est comme l'hymne triomphal de Molière, et la formule définitive de la prière au demi-dieu.

C'est par elle que nous terminerons, par cet *Alleluia* motivé, ce *carmen* pieux, ce psaume d'un culte véritablement national.

— Aimer Molière, — j'entends l'aimer sincèrement et de tout cœur, — c'est, savez-vous? avoir une garantie en soi contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit. C'est ne pas aimer d'abord tout ce qui est incompatible avec Molière ; tout ce qui lui était contraire en son temps et qui lui eût été insupportable du nôtre. Aimer Molière, c'est être guéri à jamais, je ne parle pas de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'intolérance et de la dureté en ce genre, de ce qui fait anathématiser et maudire ; c'est apporter un correctif à l'admiration, même pour Bossuet, et pour tous ceux qui, à son image, triomphent, ne fût-ce qu'en paroles, de leur ennemi mort ou mourant ; qui usurpent je ne sais quel langage sacré et se supposent involontairement le tonnerre en main, aux lieu et place du Très-Haut. Gens éloquents et sublimes, vous l'êtes beaucoup trop pour moi.

Aimer Molière, c'est être également à l'abri et à mille lieues de cet autre fanatisme politique, froid, sec et cruel qui ne rit pas, qui sent son sectaire, qui, sous prétexte de puritanisme, trouve moyen de pétrir et de combiner tous les fiels, et d'unir dans une doctrine amère les haines, les rancunes et les jacobinismes de tous les temps. C'est ne pas être moins éloigné, d'autre part, de ces âmes fades et molles qui, en présence du mal ne savent ni s'indigner, ni haïr.

Aimer Molière, c'est être assuré de ne pas aller donner dans l'admiration béate et sans limite pour une humanité qui s'idolâtre et qui oublie de quelle étoffe elle est faite, et qu'elle n'est toujours, quoi qu'elle fasse, que l'humaine et chétive nature. C'est ne pas mépriser trop pourtant, cette commune humanité dont on rit, dont on est, et dans laquelle on se replonge chaque fois avec lui par une hilarité bienfaisante.

Aimer et chérir Molière, c'est être antipathique à toute manière dans le langage et l'expression; c'est ne pas s'amuser et s'attarder aux grâces mignardes, aux finesses cherchées, aux coups de pinceau léchés, au marivaudage en aucun genre, au style miroitant et artificiel.

Aimer Molière, c'est n'être disposé à aimer ni le faux bel esprit, ni la science pédante, c'est savoir reconnaître à première vue nos Trissotins et nos Vadius, jusque sous leurs airs galants et rajeunis ; c'est ne pas se laisser prendre aujourd'hui plus qu'autrefois à l'éternelle Philaminte, cette précieuse de tous les temps, dont la forme seulement change et dont le plumage se renouvelle sans cesse ; c'est aimer la santé et le droit sens de l'esprit chez les autres comme pour soi.

Acceptons cette « prose », et répétons-la orgueilleusement, agenouillés devant l'autel de nos gloires.



Un grand nombre d'autres écrivains ont écrit des comédies dans le même temps. Aucun n'a laissé d'œuvre vraiment durable, et elles ont disparu dans le sillage éblouissant de cet astre unique.

Il nous suffira de nommer quelques-uns de ces auteurs de second plan, qui n'ont pas, d'ailleurs, une formule différente.

Faisons une petite place à Bois-Robert, qui fut bien un type de son temps.

Bois-Robert (1), naquit à Caen; avocat sans cause, il vint à Paris, se lia avec le cardinal Du Perron, fit un ballet (1623), qui le mit un peu en vedette, et assista, avec le duc de Chevreuse, au mariage du futur Charles 1er d'Angleterre et d'Henriette de France. Il amusait de ses facéties Mme de Chevreuse, qui lui faisait faire des imitations, — il y excellait autant que le frère de Boileau, — en cachant derrière une tapisserie les personnages imités. Il alla à Rome et en rapporta un canonicat.

En 1633, il écrivit une tragi-comédie, *Pyrandre et Lisimène*, qui prit place parmi les œuvres dramatiques d'alors, les pièces de Hardy, de Billard de Courgenay, de Théophile de Viau, de Mairet. Il devint un écrivain apprécié, il fréquenta chez Colletet, chez Conrart, partout où un salon littéraire semblait inviter à la fondation de l'Académie française, à laquelle il contribua, dont il fit partie des premiers, et dont il écrivait plus tard :

> L'Académie est comme un vrai chapitre:
> Chacun à part promet d'y faire bien,
> Car tous ensemble ils ne font rien qui vaille,
> Depuis six ans que sur l'F on travaille ;
> Et le destin m'aurait fort obligé
> S'il m'avait dit: Tu vivras jusqu'au G.

(1) 1592-1662.

Souple, insinuant, il avait flatté la manie de Richelieu pour le théâtre, et s'en était fait un ami dont il obtenait des faveurs pour ses protégés. Richelieu l'appelait « l'ardent solliciteur des Muses incommodées ». Il était très considéré et très recherché.

Il collaborait, avec Colletet, Rotrou, L'Etoile et Corneille, aux pièces de Richelieu, *L'Aveugle de Smyrne*, *Les Tuileries* (1638), *Mirame* (1641).

L'affaire Cinq-Mars lui fut nuisible et le mit en disgrâce. Il revint sur l'eau, grâce à son ami Citois, le médecin du Cardinal, qui lui disait de temps en temps : « Prenez deux drachmes de Bois-Robert ».

Le Cardinal avait besoin de ce scurrile complaisant, qui reprit pied lors de l'affaire du *Cid*, et fit sa cour à son maître en faisant jouer devant lui par des laquais et des marmitons une parodie de la tragédie de Corneille où on disait, on s'en souvient :

« Rodrigue, as-tu du cœur ? — Je n'ai que du carreau. »

Il était simiesque, comédien, et il affermissait sa place auprès du Cardinal par des servilités et des bouffonneries.

Une de ses disgrâces auprès de Richelieu suivit une aventure quelque peu scandaleuse, qui était parvenue aux oreilles de l'Eminence. Comme il cherchait à se disculper auprès de Bautru, en affirmant que la personne, au sujet de laquelle on l'accusait, était affreuse, celui-ci répondit :

— Si elle est laide, vous n'êtes que plus coupable.

Exilé de nouveau, pour avoir conduit au théâtre des dames mal considérées, il fut rappelé. Ce ne fut pas pour longtemps. Un jour qu'il jouait la comédie avec les nièces du Cardinal, il laissa échapper une bordée de jurons qui les scandalisèrent : il dut repartir. C'était un grossier personnage ; Guy Patin le définissait : « un prêtre qui vit en goinfre déréglé ».

Il avait le goût du théâtre, déclamait bien, jouait avec talent, ne bougeait presque de l'hôtel de Bourgogne. On l'appelait l'abbé Mondori.

Le jour de la première représentation des *Apparences trompeuses*, l'auteur, qui n'était autre que l'abbé de Bois-Robert, entendait la messe aux Minimes de la place Royale, à genoux

sur un prie-Dieu magnifique, se faisant remarquer, autant par sa bonne mine, que par un bréviaire de grand format qui était ouvert devant lui.

Quelqu'un demanda à M. de Coupeauville quel était cet abbé :

— C'est l'abbé Mondori, qui doit prêcher cette après-midi à l'hôtel de Bourgogne.

M. de Coupeauville rencontrant un jour l'abbé, qui rentrait à pied de la Comédie, lui demanda où était son carrosse.

— On me l'a saisi et enlevé, pendant que j'étais à la Comédie.

— Quoi ! répliqua M. de Coupeauville, à la porte de votre cathédrale ? L'affront n'est pas supportable.

Il continuait à faire du théâtre, *le Couronnement de Darie*, et surtout *la Belle Plaideuse* (1655), où Molière prendra la scène de *l'Avare* entre le père usurier et le fils emprunteur : et l'on nommait les originaux, le président Bercy et son fils.

La Comtesse de Pembrock (comédie, 1653) est une précieuse qui tient ruelle; Lidamant et Telame sont ses principaux alcovistes, et le tableau de mœurs est assez piquant.

La comédie des *Trois Orontes* est la mise à la scène de l'aventure que je vous ai contée (1), des trois Racan chez Mlle de Gournay, dont deux étaient faux. Le Racan véritable était fort amusé de cette adaptation de son aventure, et avec son accent défectueux, il disait en riant : « C'est *vlai!* c'est *vlai!* »

Après la mort de Richelieu, Bois-Robert sut plaire à Mazarin; et il ne plaisait pas moins au cardinal de Retz, contre lequel il fit pourtant des couplets. Un jour, à dîner, de Retz lui dit :

— Bois-Robert, chantez-nous donc vos couplets.

Celui-ci se lève, va près de la fenêtre, et dit en revenant vers la table :

— Monseigneur, je n'en ferai rien, votre fenêtre est trop haute.

C'était un joyeux drille; il était des intimes de Ninon de Lenclos. Il s'égayait en tours pendables, et ne manquait pas d'esprit. Avec tous ces étranges types littéraires que nous

(1) Cf. p. 187.

faisons un instant sortir de l'ombre et de l'oubli, nous pénétrons davantage dans les mœurs du temps, — les mœurs, les coutumes, la vie des gens de lettres, qui manquait de dignité, et qui fait un peu penser au sort actuel des écrivains et amuseurs publics ou privés de la Turquie. Asservis, loués à gages, exilés, rappelés, bâtonnés (même les plus grands, même Boileau, même Molière), ils n'avaient ni indépendance ni honneur, et la protection du Roi ne les faisait pas sortir du rôle subalterne et du mépris où les tenaient les grands seigneurs de race.

Bois-Robert dut se rappeler qu'il était abbé, et se résigner à dire la messe. Mme Cornuel prétendait que sa chasuble était faite d'un jupon de Ninon de Lenclos. Sa dévotion fut la condition de son rappel, quand il fut exilé à nouveau pour ses écarts. Il ne demeura pas longtemps absent, Mme de Mancini le fit revenir; elle disait en riant qu'elle voulait être payée de quarante pistoles qu'elle lui avait gagnées au jeu.

Il était effronté, malin, subtil. Une grande dame lui promettait depuis longtemps un bénéfice; en réalité, elle le bernaït et le lanternait. A chaque occasion, ou bien le bénéfice venait d'être donné ou bien d'être promis. Un jour, l'abbé arrive:

— Madame, le prieuré de Rerimassonnet est vacant. Est-ce mon tour ?

— Hélas ! Bois-Robert, vous voilà encore en retard ! Je viens de le donner.

— Il est donné ? Tout de bon ?

— Tout de bon.

— Je n'en reviens pas, car il n'existait pas tout à l'heure, et c'est moi qui viens de l'inventer !

Ce singulier abbé, plut, attaqua, se fit craindre, exiler, rappeler, traduisit des psaumes, puis mourut comme il convenait, d'une indigestion de soupe à l'oignon. Loret fit son oraison :

Bois-Robert, homme assez notable,
Assez libre, assez accostable,
Ecrivain assez ingénu,
Sur le Parnasse assez connu,
N'est plus que poussière et que cendre...

Il joua divers personnages;
Il fit de différents ouvrages...
Il était de Cour et d'Eglise,
Et pour parler avec franchise
De ce poète signalé,
C'était un vrai marchand mêlé.

* * *

Je vous ai assez parlé de Scarron (1), pour n'y plus revenir autrement qu'en vous nommant quelques-unes de ses comédies romantiques à panache, sonores comme une rodomontade de capitan empenné : *Jodelet maître et valet*, *Jodelet duelliste*, *Don Japhet d'Arménie*.

Saint-Evremond (2)? Nous le retrouverons, et je signale ici seulement sa comédie aimable et injouable, *Les Académiciens* (1643).

Hauteroche (3), successivement acteur en Espagne, directeur de troupe en Allemagne, puis comédien à Paris, au Marais, à l'hôtel de Bourgogne et à la Comédie-Française, fut l'auteur applaudi de comédies dont quelques-unes, *Crispin Médecin*, le *Deuil*, le *Cocher supposé*, la *Dame invisible*, demeurèrent au répertoire durant tout le XVIII[e] siècle. Le *Crispin Médecin* (1673), est amusant, avec l'aventure d'un valet qui se trouve obligé de tenir, sur la table de dissection du docteur Mirobolan, le rôle de cadavre anatomique, tandis que le docteur, brandissant le bistouri, s'écrie :

— Hein ?... Ostéologie ! arthrologie ! myologie ! angiologie ! En un mot, Anatomie ! Science précieuse en coupures féconde !... Je crois ! je sais ! *(Il met le doigt dans la bouche de Crispin qui le mord)* je sens! Quel plaisir je vais prendre à faire sur ce corps une incision cruciale, et à lui perforer le ventre depuis les cartilages costaux jusques aux os pubis ! *(A ce moment, Crispin se met à plat ventre sur la table. Mirobolan, sans se retourner, étend la main sur Crispin).* Le cœur lui bat encore! Ah! s'il y avait ici quelqu'un de mes confrères, comme je lui ferais voir, par systole et diastole, le mouvement de la circulation du sang!

* * *

La Fontaine et Champmeslé, le mari de la fameuse comé-

(1) 1610-1660.
(2) 1613-1703.
(3) 1617-1707.

dienne, firent ensemble plusieurs choses, entre autres *L'Eunuque; Je vous prends sans vert; Ragotin; Le Florentin.*

Je ne reviens pas sur La Fontaine. Quant à Chevillet, dit Champmeslé (1), ce fut un acteur-auteur, dont le père vendait des rubans au Pont-au-Change, et dont la femme, la fameuse Champmeslé, l'a fait célèbre, sans qu'il ait trop de quoi s'en vanter. Il débuta avec elle, en 1669, au Marais, la suivit à l'hôtel de Bourgogne, puis rue Guénégaud. Dans ses *Anecdotes dramatiques*, l'abbé de la Porte explique : « Il jouait assez bien les rôles des rois dans la tragédie. Quelques auteurs, par crainte ou par modestie, ne voulant point faire paraître leurs pièces sous leur propre nom, les mettaient sous celui de ce comédien, fils d'un marchand de Paris. On assure néanmoins qu'il en a fait plusieurs. La pastorale de *Délie* est incontestablement de Visé. *La Coupe enchantée* et *Je vous prends sans vert* sont attribués à La Fontaine; mais il paraît que Champmeslé y a eu aussi un peu de part; les autres pièces qui forment ce qu'on appelle son théâtre sont : *Les Grisettes ou Crispin charretier; Les Fragments de Molière; L'Heure du Berger; Le Parisien; La Rue Saint-Denis*. Son talent principal consistait à peindre, d'après nature, les ridicules des petites sociétés bourgeoises. Cependant, son essai dans le genre pastoral annonce de la délicatesse et prouve, qu'avec plus d'application, il aurait réussi dans un genre plus élevé. Sa méthode ordinaire était d'introduire secrètement sur la scène le personnage le plus intéressé dans l'intrigue, et les choses dont il le rend témoin lui servent pour amener le dénouement. Ces petites ressources décèlent la paresse ou le peu de fécondité d'un auteur ».

Champmeslé rachetait ces défauts par des situations neuves et intéressantes, par des incidents heureux et plaisants, par un style badin et enjoué, et surtout par cette connaissance du théâtre qu'il devait moins à une étude réfléchie, qu'à un exercice journalier, qui perfectionne les talents.

De ses nombreuses comédies, pas même les moins banales, les *Grisettes* ou le *Parisien*, comédie dans laquelle joua la

(1) 1645-1701.

veuve de Molière (1682), ou *La Rue Saint-Denis*, curieux tableau du petit commerce des faubourgs, n'ont duré.

La nuit du vendredi 19 au 20 août 1701, Champmeslé rêva qu'il voyait sa mère, morte depuis plusieurs années, et sa femme, morte depuis trois ans, et que cette dernière lui faisait signe avec le doigt de la venir trouver. Frappé de ce songe, il en fit le récit à ses amis, qui n'oublièrent rien pour lui calmer l'esprit. Le lendemain il joua dans *Iphigénie* le rôle d'Ulysse, et, pendant qu'on représentait la petite pièce, il se promenait dans le foyer en chantant:

> Adieu, paniers, vendanges sont faites,

et il répéta tant de fois ce refrain, qu'on lui fit la guerre. Le lundi matin, Champmeslé alla aux Cordeliers, et donna une pièce de 30 sols au sacristain, en le priant de faire dire une messe de requiem pour sa mère et une autre pour sa femme. Le sacristain voulant lui rendre dix sols, Champmeslé ajouta: « La troisième sera pour moi, et je vais l'entendre ». Au sortir de la messe, Champmeslé prit le chemin de la Comédie; et comme tous les acteurs n'étaient point encore arrivés pour l'assemblée, il alla s'asseoir sur un banc, à la porte de l'*Alliance*, cabaret qui était alors à côté de l'hôtel des Comédiens. Il y causa avec Sallé, Roselis, Beaubourg, Desmares, frère de sa femme, et quelques autres de ses camarades. Il répéta plusieurs fois : « Sallé, nous dînerons ensemble ». Ensuite il prit sa tête entre ses deux mains, et tomba, tout étendu, le visage contre le pavé. On courut chercher le chirurgien, qui demeurait à deux portes de là; mais ce fut inutilement : il le trouva mort.

* * *

Donneau de Visé (1), le directeur du journal *Le Mercure galant*, organe des amis et partisans de Corneille, a écrit : *La Veuve à la Mode; La Devineresse*, où il met en scène l'affaire de l'empoisonneuse La Voisin.

Il était une nature de journaliste, un polémiste militant, atta-

(1) 1637-1710.

quant, mordant, malmenant tour à tour d'Aubignac et Molière, — celui-ci dans *Zélinde* ou *la véritable Critique de l'Ecole des Femmes* (1663); — Quinaut, qu'il accuse de lui avoir dérobé le titre et le sujet de sa comédie *La Mère Coquette;* en quête de scandales, de bruit, de publicité, de nouvelles, qu'il finit par publier avec une régularité périodique dans le journal *Le Mercure Galant*, fondé en 1672, vingt ans après les essais de Théophraste Renaudot.

Montfleury (1), avocat, acteur et auteur, fils d'acteur et d'actrice, gendre d'acteur, a donné quelques comédies, *Le Mari sans femme*, *L'Ecole des Jaloux*, *La Femme Juge et Partie* (1669), qui eut du succès, *Les Bêtes Raisonnables* (1661), *L'Ambigu Comique* (1673).

Il fit sa retraite dans la finance, où Colbert lui donna un emploi.



Un autre acteur, Baron (2), écrivit des comédies assez goûtées. Nous le prendrons comme type de tous ces comédiens qui haussèrent leur ambition jusqu'au métier des auteurs, qu'ils méprisaient pourtant assez.

La Bruyère et Lesage nous sont garants de la place considérable qu'il tint dans l'histoire du théâtre et des mœurs.

Le 8 octobre 1653, Mme Boyron, femme d'André Boyron, le fils d'un mercier d'Issoudun devenu acteur, mit au monde un garçon qui fut inscrit sous le nom de Michel, dans les registres de la paroisse Saint-Sauveur. André Boyron avait pris le goût des théâtres à la foire de Bourges, où il venait avec son père vendre des merceries. Les tréteaux l'attirèrent. Il s'engagea dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, où il devint glorieux. Louis XIII l'appelait Baron. Le nom lui resta, et à son fils. Il mourut d'une blessure qu'il se fit en jouant Don Diègue. En repoussant du pied son épée, que le comte de Gormas lui avait fait tomber des mains, il en rencontra la pointe. La grangrène se mit dans la plaie. Il aima mieux

(1) 1640-1685.
(2) 1653-1729.

mourir que de se laisser amputer. « Un roi de théâtre, disait-il, se ferait huer avec une jambe de bois. »

Son fils, Michel Baron, jouait dans les Petits-Comédiens Dauphins de la Foire Saint-Germain, ceux qui avaient servi à amuser l'enfance du Dauphin, grand père de Louis XV. Après une tournée en province, il voulut se fixer à Paris, et fut engagé au Palais-Royal.

Il était à la fois acteur et auteur. « Le sieur Baron, lit-on dans le *Mercure* (décembre 1729), était homme d'esprit et de goût. Il se piquait même de littérature, et avait un cabinet de livres choisis. » Dans son théâtre, il fut un précurseur du genre larmoyant. Il a écrit : *le Coquet trompé*, 1685; *les Enlèvements*, 1685; *l'Homme à bonnes fortunes*, 1686; *la Coquette ou la Fausse Prude*, 1686; *le Jaloux*, 1686; *les Fontanges maltraitées ou les Vapeurs*, 1689; *la Répétition*, 1689; *le Débauché*, 1689; *l'Andrienne*, 1703; *les Adelphes ou l'Ecole des Pères*, 1705. Une seule pièce a vécu : *l'Homme à bonnes fortunes;* elle est gaie, vive; le dialogue haché menu, y a de la vérité et de la verve. Elle mérite quelque attention par le souci qu'elle dénote de faire vrai, de calquer la réalité, de regarder le modèle: et dans l'espèce, ce modèle, c'était l'auteur.

Son héros, Moncade, est un grand séducteur, un don Juan plus bourgeois que l'autre, mais non moins victorieux. La liste de ses conquêtes s'allonge à plaisir. Il chôme, les jours où Pasquin « n'aide à tromper que six femmes ».

Voilà un rôle que Baron devait jouer au naturel, car il était joli garçon. Son portrait, par de Troy, est celui d'un bel homme, la figure ovale et régulière, le regard intelligent et fier, la taille bien prise, le maintien majestueux, qu'il garde encore sur ses vieux jours, dans le portrait peint par Largillière, conservé au foyer des artistes de la Comédie-Française. Ses ennemis mêmes, La Bruyère, Lesage, s'accordent à reconnaître qu'il était beau et bien fait. « Il a bonne grâce et les jambes bien tournées », confesse La Bruyère ; et Lesage reconnaît qu'il avait bonne mine. Il avait tout l'air d'un senor cavallero des plus lestes; il portait les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes

feuille morte, un haut de chausses bien étroit, et l'on voyait aux ouvertures de son pourpoint une chemise fine avec de fort belle dentelle; ses gants et son mouchoir étaient dans la concavité de la garde de son épée, et il portait son manteau avec une grâce toute particulière. *Le Mercure* déclare « que la nature semblait s'être épuisée en le formant ».

Tout, chez Baron et autour de lui, tout respirait l'amour.

Sa mère était d'une beauté remarquable. Quand elle entrait dans la toilette d'Anne d'Autriche, les dames de la reine se retiraient pour n'affronter point la comparaison. Mme Baron n'avait garde de laisser dormir un si beau capital. Elle eut des amants, et s'en trouva même fort mal. L'un d'eux, le dernier, l'abandonna d'abord, puis feignant un retour, la vint trouver un soir au théâtre, et lui demanda sa clef. La crédule créature la lui rendit avec joie. Grande fut sa déception quand, après la représentation, elle rentra chez elle : le perfide avait dégarni l'appartement et les écrins de tous les objets précieux qu'ils renfermaient, et s'était enfui. La pauvre femme, abandonnée, et de plus, volée, ne revint pas de son saisissement. Elle en mourut.

Il y avait comme une prophétie dans la distribution des rôles de *Pysché* en 1671, où Baron, tout jeune encore, fut chargé de jouer l'Amour. A peine paraît-il chez Molière qu'il fait la conquête de Mlle Duparc. Le premier soir, elle l'invite à souper, et il y fut allé, si une invitation de Molière lui-même n'eût forcé la jolie actrice à céder son tour au Maître. Plus tard, le Pamphlet de Francfort accuse le jeune débutant de récompenser son bienfaiteur en prenant sa femme pour maîtresse: pure calomnie assurément: mais on ne prête qu'aux riches.

La discrétion des contemporains et de Baron lui-même sur ses bonnes fortunes constate qu'il les plaçait en haut lieu. Il n'eut pas fait bon divulguer ces sortes d'intrigues. La duchesse de Berry s'était amourachée de l'acteur Dufresne. Leur liaison ne fut connue que plus tard, et le duc de Chartres s'écriait : « Si j'avais connu l'amour de ma sœur pour Dufresne, il serait mort dans un cul de basse fosse! »

Baron n'eut garde de s'y exposer. Quelle singulière volupté

il devait goûter sous l'habit brodé de Moncade, écoutant d'un air dégagé, avec une moue indifférente les brûlantes supplications d'Araminte ou de Cidalise : il devait alors se tourner de côté et lorgner d'un regard la loge où, derrière son éventail, rougissait la jolie fille d'Eve qui, un soir, lui demandait à genoux « l'aumône d'un peu d'amour », et à qui il répondait lestement : « Belle dame, j'ai mes pauvres! » Et quand Lucinde lui disait de sa voix émue : « Ah, Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis ou je suis bien faible! » son regard allait à celle dont il buvait un jour les larmes : « Fi! elles ne sont seulement pas salées! »

Il mettait de la coquetterie à cacher son âge. Profitant des désordres qui s'étaient produits pendant les troubles de la Fronde dans les registres des paroisses, il s'était rajeuni de trois ans. Quand les rides vinrent, il voulut se donner encore l'illusion de la jeunesse, au moins le soir. Lorsque à 67 ans, il remonta sur le théâtre après une absence de vingt-neuf années, ce ne furent pas les pères ou les barbons qu'il joua : il prit les *jeunes premiers*, et persévéra dans ces rôles, malgré les avertissements ou les épigrammes du public, malgré les mésaventures même que lui coûtait sa hardiesse. En 1721, âgé de 68 ans, il jouait le rôle du petit Misaël dans les *Macchabées* de la Motte, et l'on chantait :

> Le vieux Baron, pour l'honneur d'Israël,
> Fait le rôle enfantin du jeune Misaël,
> Et pour rendre la scène exacte,
> Il se fait raser à chaque acte.

Il était Rodrigue dans le *Cid*, et l'on riait aux vers :

> Je suis jeune, il est vrai.

Quand il se jeta aux genoux de Chimène, il fallut que deux valets l'aidassent à se relever. Mais il lui coûtait de renoncer à ces rôles.

Le Moncade de la Comédie est infatué de lui-même. Il parle de ses attraits en homme sûr de lui, et croit honorer les femmes qu'il daigne remarquer. Là encore, Baron pourrait bien avoir posé pour son portrait. Il avait de lui une opinion supérieure. Voici de ses propos : « La nature donne un

César tous les cent ans, et il en faut deux mille pour produire un Baron »; ou encore : « Il faudrait qu'un comédien fût élevé sur les genoux des reines »; ou mieux : « Depuis Roscius, je ne connais que moi ». Vanité ou naïveté ? Vanité plutôt: car Baron était plein de son mérite. On l'en a quelquefois félicité. On l'a loué de cette attitude fière qu'il savait prendre au milieu d'une société, d'où le comédien était banni. Il affirmait son orgueil par l'insulte ou le scandale. Il se présenta une après-midi dans le salon d'une jolie femme qui d'ordinaire ne le recevait que la nuit.

— Monsieur Baron, que venez-vous chercher ici?

— Mon bonnet de nuit.

L'acteur prenait sa revanche des inégalités sociales qui lui barraient l'entrée du monde. Que sa maîtresse lui rappelle son humble condition, sa bile s'échauffe et s'échappe en paroles grossières et cyniques. Une duchesse, dont la chambre était ornée des portraits de ses aïeux, demandait: — « Que diraient mes ancêtres, s'ils me voyaient dans les bras d'un homme comme vous ? — Eh! parbleu, ils diraient que vous êtes une c...! »

Il aimait la pompe, l'éclat. Collé raconte que, dans les rôles de rois, il se faisait toujours précéder de huit ou dix gagistes habillés à la romaine.

— Je me souviens à propos de cela que, représentant le grand prêtre dans Athalie, des gagistes qu'il avait fait habiller en lévites ne se présentant pas assez tôt, pour un jeu de théâtre nécessaire, il cria tout haut « un lévite! un lévite! Comment! par la mordieu! pas un b... de lévite! » Ceux qui étaient sur le théâtre l'entendirent, et rirent de tout leur cœur de sa colère d'enthousiaste.

Il menait grand train, et c'est lui que désignent les clés pour cette boutade échappée à La Bruyère: « Le comédien couché dans son carrosse jette de la boue au visage de Corneille qui est à pied ».

Il faillit refuser la pension que lui donna le roi, parce qu'il trouvait irrévérencieuse la formule de la donation: « Garde de mon trésor royal, payez comptant au nommé Michel Boyron, dit Baron, l'un de mes comédiens, la somme de... ».

Il ne fallait pas que le public s'avisât de l'admonester. Il ne l'eût pas souffert. Un jour qu'on lui criait :

— Plus haut!

— Et vous, plus bas! répondit-il.

On imagine sa fureur le soir où le duc de Roquelaure l'emmena souper avec quelques dames à qui il l'avait prié de lire ses *Adelphes*. Ces folles créatures causèrent de tout, sauf de la pièce et de l'auteur; et, au dessert, elles oublièrent les *Adelphes*, au point de demander des cartes pour jouer. Baron n'était pas homme à se laisser ainsi négliger. Il se leva et partit. L'anecdote rapportée par l'abbé de la Porte dans ses *Anecdotes dramatiques* a fourni à Poinsinet le sujet de son *Cercle ou la soirée à la mode* (1764).

Il suffit pour prendre idée de la vanité qui gonflait notre acteur, de relire ce qu'en dit Lesage, soit dans le *Gil Blas* (III, II); soit dans le *Diable Boiteux*.

— J'aperçois un histrion qui goûte dans un profond sommeil la douceur d'un songe qui le flatte agréablement. Cet acteur est si vieux qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vu débuter. Il y a si longtemps qu'il paraît sur le théâtre qu'il est pour ainsi dire théâtrifié. Il a du talent et il en est si fier et si vain qu'il s'imagine qu'un personnage tel que lui est au-dessus d'un homme. Savez-vous le songe que fait ce superbe héros de coulisse ? Il rêve qu'il meurt et qu'il voit toutes les divinités de l'Olympe assemblées pour décider ce qu'elles doivent faire d'un mortel de cette importance. Il entend Mercure qui expose au Conseil des dieux que ce comédien, après avoir eu l'honneur de représenter si souvent sur la scène Jupiter et les autres principaux immortels, ne doit pas être assujetti au sort commun à tous les humains et qu'il mérite d'être reçu dans la troupe céleste. Momus applaudit au sentiment de Mercure; mais quelques dieux et déesses se révoltent contre la proposition d'une apothéose si nouvelle; et Jupiter pour les mettre tous d'accord change le vieux comédien en une figure de décoration.

Il avait les qualités de ses défauts, aisance, indépendance d'esprit, libre allure. Il se dégagea de la tradition. Il jouait sans se préoccuper de ses devanciers, et comme s'il était le premier. Il créait jusque dans les reprises. Il ne voulait pas savoir s'il y avait eu des acteurs avant lui. Il se suffisait à lui-même, ne comptait que sur lui : il eut de l'originalité. Il fonda nombre de traditions neuves, qui ont été souvent rap-

pelées : par exemple, la façon dont il récitait dans *Iphigénie* ces vers d'Achille:

> Quelle entreprise ici pourrait être formée ?
> Suis-je sans le savoir la fable de l'armée?
> Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher!

Il les disait, non pas, comme on avait toujours fait avant lui avec feu et colère, mais d'un ton tranquille, supérieur et ironique.

Son dédain des autres l'a souvent servi. Dans l'art dramatique, il fut un esprit novateur. Il mit la nature au premier plan. Il renversa les préceptes admis. Il mit un bonnet rouge à l'art déclamatoire. « Les règles défendent d'élever les bras au-dessus de sa tête: mais si la passion les y porte, ils feront bien. » Le naturel, voilà ce qu'il demanda sans cesse. Il prêcha le mépris des conventions et de l'étude.

Les amis de la tradition regimbaient. On l'accusait de jouer la tragédie avec trop de familiarité, trop de sans-gêne, parce qu'au lieu de la déclamer, il la *parlait*. Ce fut presque un scandale le soir où jouant Polyeucte, et arrivé à ces vers:

> Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux,

il s'approche de Fabian, « comme lorsqu'on craint d'être entendu », et pour obliger ce confident à ne pas perdre un mot de ce qu'il allait lui dire, il lui mettait la main sur l'épaule.

Comme Moncade encore, il eut la présence d'esprit et l'aplomb.

Un soir, on avait changé l'affiche, et on avait négligé de le prévenir. Il entra en scène croyant devoir jouer *Phèdre* et en récita les premiers vers.

— Mais c'est *Mithridate*! lui crie le souffleur.

Baron ne se décontenança pas. Il remonta la scène, puis redescendit et recommença avec flegme :

> On nous faisait, Arbate, un fidèle rapport.

Une autre fois, il jouait *le Comte d'Essex*. Dans la scène avec Cecil, le ministre d'Elisabeth, sa jarretière se détacha. Il saisit l'occasion et la mit à profit pour la faire servir à un jeu de scène qui eut un grand succès : il se baissa, ra-

massa la jarretière, posa son pied sur une chaise et rattacha le ruban sans se presser, avec tout le dédain que devait avoir le comte parlant devant l'infâme Cecil. Ce jeu fut jugé si naturel, en si parfaite convenance avec la situation, que plusieurs acteurs n'oublièrent jamais de mal attacher leur jarretière à cette scène, afin de se donner le moyen de la faire tomber et de la rattacher.

Ce petit crayon d'un acteur-auteur de la fin du XVIIe siècle aura servi à nous montrer à la fois un coin de la société d'alors, et aussi que le théâtre a suivi le même mouvement que le roman vers le naturel, la réalité, le réalisme, la copie de la vie. Les caractères sont de moins en moins généraux, plus particuliers, plus personnels. Ce sont moins des types, que des portraits.

Dans toute cette fin de siècle, un nom encore mérite d'être mis à part pour clôturer cette revue des auteurs comiques, et c'est Boursault (1).



Le père de Boursault « avait, nous dit son petit-fils, passé sa jeunesse dans le service, n'avait pas pris dans les troupes beaucoup de goût pour les belles lettres; et il ne se mettait guère en peine que son fils fût mieux élevé et devînt plus habile homme que lui, et, quoiqu'il fût assez riche, il eût regretté un écu qu'il en eût coûté à ses plaisirs, pour donner à ses enfants une éducation qui eût suppléé au tort qu'il leur faisait d'ailleurs, et au peu de bien qu'ils avaient à espérer de son dérangement de conduite ».

Edme Boursault, notre auteur, fut élevé en Champagne, à Mussy-l'Evêque. Il vint à Paris à treize ans, sachant très bien parler le champenois, et mal le français. Il l'apprit, et à vingt-trois ans il écrivit une comédie *Le médecin volant*, comme Molière, puis *Le Mort vivant*, *Le Cadenas*, *Le Portrait du peintre ou la Contre Critique de la Critique de l'Ecole des Femmes* (1663), comédie dirigée contre Molière; *Les Nicandres ou les Menteurs qui ne mentent point;* les *Yeux de Philis changés en astres*, pastorale (1665); *La Satire des Satires ou*

(1) 1638-1701.

critique des Satires de M. Boileau (1669); et encore une tragédie de *Marie-Stuart*, une *Princesse de Clèves* qui ne réussit pas et qui reparut, ayant tous ses noms changés, sous le titre de *Germanicus*; la *Comédie sans titre* ou le *Mercure galant* (1679); *Esope à la ville* (1690); les *Mots à la mode*, satire des nouvelles façons de parler (1694); *Esope à la Cour* posthume, (1701), etc.

Le *Portrait du Peintre* mit Boursault en vedette. L'attaque était directe. Il n'est rien de tel pour se faire remarquer du public que de s'en prendre à quelqu'un ou à quelque chose qui en vaille la peine. Le public aime à regarder les batailles. On se pose en s'opposant. Boursault eut pour lui les comédiens, Molière riposta dans *l'Impromptu de Versailles*, et Boileau, attaqué par ailleurs, fustigea le satirique de verte façon. Boursault devenait célèbre à force de recevoir des coups. Boileau fit interdire la représentation de sa pièce *La Critique des satires de M. Boileau*. C'était assez pour assurer la vente de la brochure. Ils se réconcilièrent plus tard. Boileau, en 1687, écrivait à Racine :

— M. Boursault, que je croyais mort, me vint voir il y a cinq ou six jours... Il me fit offre de toutes choses, d'argent, de commodités, de chevaux... Je lui répondis avec les mêmes honnêtetés... Ainsi nous nous séparâmes amis à outrance...

Racine, lui, plus vindicatif, en voulut toujours à Boursault d'être ami de Corneille, et d'avoir été loué en pleine Académie pour son *Germanicus* en des termes où il était dit qu'il ne lui manquait que le nom de M. Racine pour être achevé.

Notre auteur eut de belles relations et de hautes protections : celle de la duchesse d'Angoulême, veuve du bâtard de Charles IX, celle de Jean Perrot qui se chargea de lui, celle du duc de Saint-Aignan. Il semait ses dédicaces à travers le grand monde; elles lui rapportaient toujours quelques louis. Trop peu à son gré, puisqu'il écrivit un factum sur l'*Inutilité des dédicaces*. Elles étaient alors une des formes des droits d'auteur.

Boursault était né critique. S'il lit Bossuet, il corrige des erreurs historiques dans le *Discours de l'Histoire universelle*.

Lit-il Fléchier? Il lui marque des fautes de français, et disserte sur *perdè-je* ou *perds-je*. Lit-il les sermons de son fils qui était théatin? il les corrige, et rime en petits vers la rhétorique de la chaire :

— J'ai lu le sermon que vous m'avez envoyé, avec autant d'attention que j'entendais autrefois ceux du Père Bourdaloue... Le texte m'a paru assez heureux, le style assez pur, l'harmonie assez belle, les transitions assez justes, la morale assez vive... et puisque vous me témoignez ne vouloir rien entreprendre sans mon conseil, pesez bien celui que m'inspire la tendresse que j'ai pour vous:

Avant que de vous hasarder
A paraître dans une chaire,
Par de hautes vertus faites-vous regarder
En homme de vie exemplaire:
Qui veut bien persuader
Doit commencer par bien faire.

Ses lettres sont charmantes à relire, et celles qu'il adresse à Saint-Aignan, à Noailles, à d'Aumont, et celles qu'il écrit à sa femme quand elle se retirait à Mussy-l'Evêque, pour chacune de ses douze couches. Les *Lettres à Babet*, une jolie inconnue, sont délicieuses. Babet savait le latin, Boursault ne le savait pas, et Babet proposait à son ami de le venger de Boileau :

— Si l'un de ces jours, écrit-elle, tu as quelques moments à perdre et que tu veuilles te venger de l'affront qu'il t'a fait de ne parler de toi qu'en passant, *comme tu n'es qu'un ignorant*, qui ne sais non plus de latin que moi d'hébreu, je te traduirai tous les endroits volés, dont je verrai que tu pourras tirer avantage.

Il eût été piquant que Boileau, détrousseur des Anciens, eût été confondu par cette fillette de la rue Vieille-du-Temple.

Le nom de Boursault appartient à la liste des gens de lettres qui ont eu des emplois dans les finances et les fermes. Il s'y distingua par sa bonté, ce qui lui fut alors compté comme un démérite, et ce dont il faut aujourd'hui lui faire honneur. Il y a plaisir à le lire, quand il écrit au fermier général Lejariel :

— Monsieur, las d'entendre les huissiers et les gardes, que j'envoie au recouvrement des sols prêtés dans toutes les paroisses de cette élection, crier que ce n'est que pauvreté et misère, j'ai voulu m'en éclaircir moi-même, et depuis quinze jours que je vais de village

en village, je n'ai pas disposé d'un moment que je n'aie employé à la sûreté de vos intérêts. Je vous jure que j'ai vu encore pis que ce qu'on m'a dit, et qu'à moins d'avoir la bonté de faciliter vous-même à de misérables débiteurs les moyens de vous payer, vous êtes en danger de tout perdre. Eh! que voulez-vous que des huissiers exécutent chez de pauvres gens qui couchent sur un peu de paille, et qui boivent de l'eau dans une cruche égueulée ? et comment feront-ils pour payer des frais, s'ils ont tant de peine à payer le principal ? J'attends qu'ils aient recueilli quelque grain, vendu quelques agneaux, enfin fait de l'argent de quelque denrée: et je remarque que moins je leur fais de frais, plus la recette grossit. En un mot, c'est ménager vos intérêts, que de ménager le pauvre peuple: il m'apporte ce qu'il ne donne pas à des sergents, et si vous y vouliez faire un peu d'attention, vous trouveriez que j'ai plus reçu dans un si mauvais temps que ceux qui m'ont précédé n'ont reçu dans le meilleur...

Il en vient aux faux saulniers.

— On en prit encore un hier matin, mais que je ne crois non plus faux saulnier que moi. C'est un pauvre diable de dix-huit ou vingt ans, espèce de maçon qui allait chercher à travailler à Moulins, et qui apparemment acheta à peu près deux livres de sel au pays rédimé, où il est à bon marché, pour se faire au besoin un peu de potage. En vérité, je fais scrupule de le poursuivre : à quelque faible amende qu'on le condamne, il lui est absolument impossible de la payer; et faute de paiement, il faudra qu'il ait le fouet par la main du bourreau. Je suis obligé, monsieur, de vous représenter qu'il y a de la conscience à punir un pauvre garçon qui n'est pas coupable.

Nous retrouverons ce sujet des fermiers généraux à propos de *Turcaret;* mais notez la réponse du traitant à Boursault :

— Nous n'aimons pas les commis si pitoyables.

C'est ce que dira Turcaret :

— Trop bon ! trop bon ! pourquoi s'est-il mis dans les affaires ?

Boursault était trop bon; il fut révoqué.

En 1672, son livre, *La Véritable Etude des Souverains* lui valut la faveur royale. Il fut mêlé à la querelle que Bossuet fit au théâtre, et il y donna un avis sage.

— Faut-il aussi faire cesser la comédie qui sert aux hommes d'un honnête divertissement, parce qu'il se trouve quelqu'un qui ne peut pas la voir, sans ressentir en soi les passions qu'on y représente?

Dans ses comédies, *Les Fables d'Esope ou Esope à la ville*, et *Esope à la cour*, on devine le ressort qui pousse une fable à

chaque occasion, et ces fables sont assez faibles. L'intérêt nouveau est dans le défilé des types, des caractères : c'est du La Bruyère, plus ordinaire, porté sur les planches. Mais le procédé dénote le souci de calquer, de croquer des silhouettes, pour apporter dans la littérature des observations et des instantanés.

Esope est inspecteur des Etats de Crésus : il nous associe à ses tournées d'inspection, nous récite beaucoup de fables, — son nom l'y oblige, — et nous présente sa galerie d'originaux, que complète le *Mercure galant :* la précieuse Hortense, M. Doucet, une caricature de d'Hozier, le généalogiste complaisant, les gens de petite robe qui singent la grande, les courtisans fallacieux, les paysans madrés, les financiers véreux, les journalistes, nouveaux venus sur la scène.

Le *Mercure galant* prenait son titre au journal que dirigeait de Visé. Celui-ci se croyant visé, fit interdire ce titre, et la comédie débaptisée demeura la *Comédie sans titre*. C'est une pièce à tiroir, un défilé d'originaux qui viennent chercher un peu de publicité dans le bureau de la rédaction; leur variété est divertissante; et c'est bien de l'école nouvelle, qui s'éloigne de la manière de Molière en précisant les types, en quittant l'étude des caractères généraux et humains, l'avare, le misanthrope, pour observer les types sociaux, leurs mœurs, leurs façons d'être, leurs professions, leurs besoins particuliers et leurs états d'âme. L'art dramatique est mûr pour ses nouvelles destinées; il va devenir la chronique de la société, il va appeler à lui le pittoresque, le décor plus précis; sur la scène défileront des tableaux de genre, signés Dancourt, Poinsinet ou Saurin, tous peintres des « mœurs du temps ».

CHAPITRE VI

Les Directeurs d'âmes.

SERMONNAIRES. — La Chaire avant Bossuet: Afféterie et Préciosité. — Camus. — P. Lejeune. — P. Senault — Claude de Lingendes. — Jean de Lingendes.
BOSSUET : Le pays. — La famille. — L'enfance. — Sa vie, ses œuvres. — Période de Metz. — Préceptorat du Dauphin. — Les *Sermons*. — Les manuscrits. — L'auditoire. — Les *Oraisons funèbres*. — Bossuet et Boursault. — La vieillesse. — Bossuet à Meaux. — L'Abbé Le Dieu et l'Abbé Fleury. — Caractères de son génie. — BOURDALOUE : Opinion de Dourdan. — Sa vie. — Caractères de son éloquence. — Le dialecticien du dogme. — FLÉCHIER : Un abbé mondain. — L'homme et l'orateur. — Les Grands Jours d'Auvergne. — Les *Oraisons*. — MASCARON. — Un violent. — Le doux FÉNELON : Ses ancêtres — Sa noblesse. — Ses débuts en Poitou. — Mme Guyon. — Rêves politiques. — Le Grand Seigneur. — Le précieux. — L'aristocrate Fénelon et le roturier Bossuet. — Ses œuvres. — Les *Fables*. — *Dialogues des Morts*. — Ses *Traités*. — *L'Éducation des Filles*. — *Télémaque*. — *Lettre à l'Académie*. — Fénelon critique littéraire.
MORALISTES. — François de Sales. — DESCARTES : Ses études. — Ses voyages. — Ses œuvres. — Sa philosophie. — Son influence. — La langue Française et les ouvrages scientifiques. — SAINT-EVREMOND : Ses satires. — Son exil. — Malmené par le bourgeois Boileau. — La vie à Londres. — LA ROCHEFOUCAULD : Son caractère. — Ses *Maximes*. — Morale déprimante. — PASCAL : Son enfance et sa sœur Jacqueline. — Ses travaux scientifiques. — Le Jansénisme. — Les *Provinciales*. — Les *Pensées*. — Pascal et Châteaubriand. — LA BRUYÈRE : Son pays, sa famille. — Son caractère. — Préceptorat du petit-fils de Condé. — Ses œuvres. — Les *Caractères*. — Originalité de ce livre. — Sa mort. — Jugement sur lui. — BAYLE : Un faux sceptique et un précurseur. — Mme DE MAINTENON : Son étrange destinée. — Ses aventures. — Mme Scarron. — Lutte avec Mme de Montespan. — Rôle politique. — L'Educatrice. — Saint-Cyr. — Son influence.

On voit quelle part la littérature occupa dans cette société brillante et oisive, destinée à une vie mondaine et factice, une vie aux lumières, faite pour quelques milliers de privilégiés qui occupaient ainsi leurs loisirs dorés. Quant au peuple, il ne compte pas, et on l'apercevait à peine dans le lointain, penché sur la glèbe et travaillant sans goût ni espoir.

La littérature seule n'a jamais suffi à une nation; elle n'est

que son divertissement. Il faut qu'elle recouvre une philosophie, un système de principes, une morale, rédigée, propagée, prêchée par des penseurs et des prêtres. Aussi, les grandes familles avaient-elles, auprès d'elles, concurremment avec le poète à gages, le directeur de conscience.

Le siècle a eu ses directeurs, les uns religieux, et ce furent les sermonnaires, les autres laïcs, et ce furent les moralistes.

Nous allons voir ce qu'ils prêchaient.

Allons d'abord vers l'église, où le prédicateur répand les exhortations du haut de sa chaire sur la sémillante assemblée des mondains; car le prêche même se fait littéraire et cultivé, pour des auditoires aristocratiques. Là encore la préciosité triompha, et si ce ton nous paraît choquant en l'espèce, c'est qu'il n'est pas d'usage ni de mise de transporter devant l'autel les mœurs des salons. Ce fut Bossuet qui, le premier, avisa ses contemporains de cette inconvenance, élevée par ses prédécesseurs à la hauteur d'une institution; mais Fénelon, plus fidèle au goût de son temps, opposera à la bourgeoisie rude et franche de l'évêque de Meaux son aristocratique et invincible préciosité.

Quand, en 1659, Bossuet, après un séjour dans les provinces de l'Est, vint à Paris, et parla en public, le caractère de sa prédication étonna par sa grande nouveauté. C'est que l'état de l'éloquence de la chaire était alors particulier. Le jugement le plus sévère, qui ait été porté contre elle, est dans le *Discours de réception à l'Académie française* de Massillon : « La chaire semblait disputer ou de bouffonnerie avec le théâtre ou de sécheresse avec l'école; et le prédicateur croyait avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion quand il avait déshonoré la majesté de la parole sainte en y mêlant ou des termes barbares qu'on n'entendait pas ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre. »

C'étaient, en effet, des métaphores extravagantes que celles d'un Pierre Besse, qui appelle Dieu « le grand maréchal de camp de l'univers », le soleil, « le grand-duc des chandelles », les mauvaises pensées, « les allumettes des vices ».

Telle était la mode, et de faire de l'esprit, des pointes, d'être précieux, d'agrémenter les discours de citations profanes

autant que religieuses. « Ovide et Catulle, écrivait La Bruyère, achevaient de décider des mariages et des testaments, et venaient avec les Pandectes au secours de la veuve et des pupilles; le sacré et le profane ne se quittaient point... Saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce parlaient alternativement; on parlait latin, on a parlé grec : il fallait savoir prodigieusement pour prêcher si mal. »

Le ton des orateurs hésitait entre la trivialité et la préciosité. « Eh là ! s'écriait un prédicateur, interpellant son auditoire féminin avec une rudesse grossière qui nous étonne; eh là ! femelles de cour ! vous êtes écrites au livre des damnés: vous êtes-vous bien mirées, lavées, époussetées ce matin ? »

Un autre, très érudit, citait le « vaillant capitaine Agésilaüs », le « savant philosophe Socratès », ou « Pline en son histoire naturelle », et même « *Pausanias in Arcadicis* ».

Et que penser de ce Père André qui commençait un jour un sermon en ces termes : « Foin du pape, foin du roi, foin de la reine, foin de M. le cardinal, foin de vous, foin de moi: *omnis caro fœnum est:* toute chair n'est que foin » ?

Pédantisme, subtilités, afféterie, telle était la rhétorique de la chaire. En 1643, Balzac, s'il défend l'éloquence sacrée, c'est que son génie se complaît à s'y reconnaître.

Quant à la tenue des prédicateurs, elle laissait à désirer. Les contemporains nous représentent les orateurs comme de petits maîtres

> coiffés à la moutonne,
> Se faisant les yeux grands et la bouche mignonne,

avec des effets de jolies mains. La Bruyère s'indignait :

« Le discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse évangélique qui en est l'âme, ne s'y remarque plus; elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte: c'est une sorte d'amusement entre mille autres... »

Et ailleurs : « L'oisiveté des femmes et l'habitude qu'ont les

hommes de les courir partout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids orateurs, et soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné. »

L'influence de Port-Royal et de l'Oratoire peu à peu releva le niveau des études, forma des docteurs; le goût public s'épura, les orateurs sacrés s'amendèrent, quelques-uns même ont atteint parfois la vraie éloquence.

Camus (1), consacré évêque de Belley par saint François de Sales, et plus tard nommé à l'abbaye d'Aulnay, près Caen, vicaire général de l'archevêque de Rouen, puis retiré à Paris, Camus n'est pas une des moins singulières figures de prédicateurs de l'époque. Il a mal imité saint François de Sales, outrant les défauts de l'écrivain et du genre, toujours « mené par la fleurette, par le son, par le calembour ». D'une érudition débordante, il cite à tout propos poètes et prosateurs de tous temps et de tous pays. Sur l'impossibilité d'une alliance avec les hérétiques, voici Didon qui jette des cendres; le bûcher apparaît d'Etéocle et de Polynice. « Esaü et Jacob s'entre-poussaient dans les flancs de leur mère, présage de leur future aversion. — Les cordes faites de boyaux de loup ne peuvent faire sympathie avec celles faites d'entrailles de brebis. »

Ce goût des citations profanes se retrouvera encore chez Bossuet à ses débuts. A partir de 1660, il se le défendit à peu près. S'il emprunte à Cicéron, c'est quand saint Augustin l'a fait avant lui; la citation « a passé par ce sacré canal ». Il connait tous ses auteurs, va souvent « se réchauffer devant le soleil d'Homère », mais il ne plaque pas des centons, il les enchâsse dans le texte.

Célèbre par sa guerre contre les moines mendiants, « cruches qui se baissent pour mieux se remplir », par ses romans spirituels, comme *la Palombe*, contrepoids et contrepoison aux romans profanes, dont il imite les procédés, Camus abonde en bons mots : « De grâce, disait-il du haut de la chaire, voyant une dame masquée aller à sa place en faisant lever la moitié de l'auditoire, laissez-la passer; elle ne vous mordra pas, elle est trop bien bridée. »

(1) 1582-1653.

Amelot de la Houssaye dit que Camus pouvait prêcher trois heures, on ne s'ennuyait jamais.

Le Père Cotton (1), sentit s'éveiller sa vocation religieuse à la suite d'un miracle dont il fut témoin en voyageant par l'Italie, devint le confesseur de Henri IV, et fut indulgent aux faiblesses mignonnes du royal pénitent; il prononça l'une des oraisons funèbres après le crime de Ravaillac. Il a servi la cause des Jésuites; il a exposé leur doctrine dans une *Lettre déclaratoire*, qui lui attira une *Réfutation* ou *Anticoton*.

Son éloquence, qui passait pour grande, atteste tous les graves défauts de l'époque : scolastique, pointes, fleurs de rhétorique. « Il n'y a pas longtemps, dit La Bruyère, qu'ils avaient des chutes et des transitions ingénieuses, quelquefois si vives et si aiguës qu'elles pouvaient passer pour des épigrammes; ils les ont adoucies, je l'avoue, et ce ne sont plus que des madrigaux. » Le Père Rapin, dans ses réflexions, le constate aussi avec indignation.

Avec le Père Lejeune, oratorien (2), la prédication s'élève; on sent bien encore un certain excès dans le ton, par exemple, lorsque, reprochant aux femmes leur coquetterie, il s'écrie : « Oui, mesdames, à tête levée, impudemment, au haut de l'église, tout auprès de l'autel, vous voulez être adorées..., plusieurs ont le cœur à vos vains ornements, au lieu de le porter à leur Créateur », — ou lorsque, à la galanterie du spectacle, il oppose des corps morts : « Voyez les tombes des morts qui sont enterrés en l'église..., les ossements de plusieurs demoiselles qui ont été autrefois aussi belles que vous, et encore plus...; leurs corps est la proie des vers. Dieu veuille que leur âme ne soit point rongée du ver qui ne meurt point ! »

Sous ce réalisme, on sent déjà comme un avant-coureur de l'éloquence même de Bossuet.

Jean-François Senault (3), général de l'Oratoire, fut, d'après Voltaire, « à l'égard de Bourdaloue, ce que Rotrou est pour Corneille, son prédécesseur et rarement son égal.

(1) 1564-1626.
(2) 1592-1672.
(3) 1601-1672.

Il est compté parmi les premiers restaurateurs de l'éloquence»; et Chapelain l'apprécie « dans la clarté et la pureté du langage, comme dans la douceur de ses mœurs. Par l'agrément de sa prononciation, il est suivi de toute la cour ».

Fléchier lui écrivit :

Cette éloquence non pareille
Que ton livre fait voir avec tant d'appareil
Donne aux prédicateurs un secret sans pareil
De gagner les cœurs par l'oreille.

Aucun de ses sermons ne nous étant parvenu, il faut le juger d'après ses *Panégyriques des Saints*. Pureté, décence, élégance sont ses qualités, dont il a les défauts: l'uniformité, le manque d'émotion, la raideur. Il cultive l'antithèse, sa figure favorite, et garde un goût marqué pour l'hyperbole.

La reine Anne d'Autriche était de ses auditrices ordinaires, Loret l'y a vue :

La Reine, avec sa robe noire,
Alla dimanche à l'Oratoire
Ouïr les vêpres, et sermon
De Senault, prêcheur de renom,
Que très habile homme on peut dire,
Tant pour parler que pour écrire...

Comme général de l'Oratoire, Senault a vu passer dans ses cours des élèves devenus célèbres par la suite, parmi lesquels Mascaron.

Les deux de Lingendes, nés à Moulins, sont parmi les devanciers de Bossuet, qui devait les surpasser jusqu'à les faire presque oublier.

Claude de Lingendes (1), de l'ordre des Jésuites, latiniste brillant qui se souvient de Sénèque et de Cicéron, a gardé, à son corps défendant, et en cherchant le naturel, le goût des phrases sonores, enjolivées de traits pittoresques et d'antithèses; mais il est souvent un prédicateur animé, véhément et terrible. Ecoutez-le interpeller les riches :

« La mort enlève toutes les différences des conditions humaines. Pourquoi donc, ô ver de terre, t'enfles-tu d'orgueil?

(1) 1591-1660.

Allons dans un cimetière, approchons de ce charnier, et montrez-moi un peu quelle différence il y a entre les os d'un pauvre et ceux d'un riche... Regardez donc les inégalités si grandes qui sont entre les hommes, sans en être troublés; c'est une comédie qui se joue : attendez la fin de la pièce, et bientôt vous verrez que les acteurs...., tous, comme ils n'ont qu'une même nature, n'ont aussi qu'une même condition et qu'une même destinée. »

Jean de Lingendes (1), — à qui Fléchier emprunta pour la transporter dans l'oraison funèbre de Turenne, la fameuse apostrophe : « Puissances ennemies de la France, vous vivez !... », — devint évêque de Mâcon, « fut le premier orateur qui parla dans le grand goût; ses sermons et ses oraisons funèbres, bien que mêlés encore de la rouille du temps, furent le modèle des orateurs qui l'imitèrent et le surpassèrent ».

En résumé, à l'époque où nous arrivons, la bonne prédication a été retrouvée et mise en honneur; si elle ne paraît pas complètement épurée, ni assez riche d'inspiration pour éclipser tous les faux talents en crédit dont parle La Bruyère, elle a commencé à ramener le public au bon goût. Il appartint au génie de Bossuet d'accomplir définitivement la réforme, de porter au degré de beauté et de grandeur que l'on sait, l'éloquence sacrée dont il fut le majestueux prophète.



Il faut aller à l'évêché de Dijon, au Musée Bossuet, pour retrouver les souvenirs les plus directs du grand orateur : l'estampe de la vieille maison des ancêtres, place de l'Estaple, a Seurre, avec, sur la porte, les armoiries de la famille, d'azur à trois roues d'or posées deux sur une, avec l'enseigne en lettres gothiques : L'An M Vc IIII, c'est-à-dire 1504. Les fameuses roues d'or datent de là, et peut-être ont-elles leur origine et leur explication dans la profession qu'indique le

(1) 1595-1665.

surnom d'un ascendant, Bossuet le Rouyer. Les descendants furent médecins de père en fils. L'un d'eux fut *mayeur* et anobli par François Ier en 1517. Il prit alors et donna à la famille des armes nouvelles, un cep de vigne rugueuse, trois B, et la devise parlante :

— Bon Bois Bossu Est.

Le cep de vigne figurait encore en 1789 au dos des chaises des Bossuet, dans l'église de Seurre.

Bossuet naquit à Dijon, place Saint-Jean. Sur le carnet de famille, où chaque naissance était marquée avec un verset de l'Ecriture, on écrivit pour lui:

— Dieu l'a guidé, Dieu l'a conduit.

C'était une prédiction: il allait être toute sa vie l'homme de Dieu.

Destiné dès le début à l'Eglise, il fut tonsuré à huit ans. Il fit ses études chez les jésuites; il passait ses vacances au village de Couternon. Quand son père fut nommé conseiller à la Cour de Metz, Jacques Benigne et son frère restèrent à Dijon, chez leur oncle Claude, au château d'Aiserey, où Jacques, nommé chanoine de Metz à 13 ans, en 1640, lut pour la première fois la Bible, en 1641, et en reçut la commotion violente qui lui révéla son devoir.

Il arriva à Paris en 1642. Il vit passer Richelieu dans sa litière de pourpre. Elève de philosophie au Collège de Navarre, il fut présenté par Arnaud à l'hôtel de Rambouillet, ce qui était un début bien mondain pour un futur évêque. Il avait seize ans. Un soir, il fit une conférence devant les habitués de la Chambre bleue, ce qui donna à Voiture l'occasion de son mot connu :

— Je n'ai jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard.

Après avoir achevé ses études à Paris, il revint dans son diocèse pour les ordres, et à 21 ans, rédigea la belle méditation *Sur la brièveté de la vie*, premier état de tous ses futurs sermons sur la mort.

De 1648 à 1650, ordonné sous-diacre, puis diacre, reçu licencié en même temps que l'abbé de Rancé (1), le célèbre réformateur de la Trappe, il reçut la prêtrise et le doctorat.

(1) 1626-1700.

Condé était le protecteur de la famille. Il assista à la soutenance de thèse, il admira le candidat, pressé de toutes parts, faisant face à tous; il fut même tenté de le secourir. On en parla. Anne d'Autriche le remarqua. Vincent de Paul l'instruisit et le conseilla. Il fut nommé archidiacre à Metz.

La période de Metz va de 1652 à 1659. Bossuet donna carrière à ses goûts pour la lutte et la polémique dans cette province très protestante; il réfuta le catéchisme de Ferry, et prêcha en 1649 le *Panégyrique de saint Gorgon*, en 1655 l'*Eloge de saint Bernard*, et en 1657 celui de *sainte Thérèse.* C'est à Metz qu'il prononça ses « petites oraisons funèbres », comme on appelle ses premiers essais dans ce genre qu'il allait illustrer, celle d'Yolande de Monterby et celle d'Henri de Gournay.

En 1656, il avait vingt-neuf ans; il revint à Dijon, sa ville natale, pour y prêcher à la sainte chapelle le *Mundus Gaudebit* du jubilé d'Alexandre VII, et le Bourguignon se rappela ses origines dans ses développements viticoles et savoureux:

— Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille; le même mouvement, dit saint Augustin, fait exhaler la puanteur de la boue et la bonne senteur des parfums ; *et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir : ainsi les afflictions qui consument les méchants purifient les justes.*

Trois ans après, en 1659, il revint à Paris, où il lutta, trente années durant, avec toute la fougue d'une fervente conviction.

Il arrivait au moment où Louis XIV inaugurait son gouvernement personnel. Mazarin avait dit du Roi, aux maréchaux de Villeroy et de Gramont :

— Vous ne le connaissez pas. Il se mettra en chemin un peu tard, mais il ira plus loin qu'un autre; il y a en lui de l'étoffe de quoi faire quatre rois et un honnête homme.

Et quand, à la mort de Mazarin, les Ministres demandèrent au roi à qui ils devraient désormais s'adresser, il leur répondit: « A moi! ». Il avait dit vrai. L'étonnant n'est pas qu'il

l'ait dit, mais qu'il ait tenu parole. Durant trente ans, il travailla huit heures par jour. Il disait à son fils :

— C'est par le travail qu'on règne; il y a de l'ingratitude et de l'audace à l'égard de Dieu, de l'injustice et de la tyrannie à l'égard des hommes, de vouloir l'un sans l'autre.

Colbert, Louvois, Séguier, de Lyonne constituèrent un cabinet de ministres tels qu'il s'en vit rarement de plus remarquables.

L'époque était belle et pleine de fortes promesses. Bossuet était bien l'homme du moment; il était à la hauteur de tant d'espérances; il fut choisi pour être le précepteur du Dauphin, dont M. de Montausier fut le gouverneur.

De 1660 à 1670, période du préceptorat, il prêcha cinq carêmes, dont deux à la cour, en 1662 au Louvre, et en 1666 à Saint-Germain, quatre avents, douze panégyriques de Saints, des retraites d'ordination, des instructions pour le séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, des conférences chez Mme de Longueville, cinq oraisons funèbres.

Il prêcha alors pendant le carême aux Minimes (1660), aux Carmélites (1661), au Louvre (1662), où il prononça son beau sermon sur la mort; il fit l'oraison funèbre du P. Bourgoin et celle de Nicolas Cornet, directeur du Collège de Navarre (1663). A la cour, il prêcha l'Avent de 1665 (sermon sur la Vigilance, sermon sur la Divinité de la Religion); et le carême de 1666 à Saint-Germain, avec les sermons sur l'Honneur, sur l'Enfant prodigue, sur la Justice. Son oraison funèbre d'Anne d'Autriche (1667) est perdue. La même année, il alla prêcher dans son pays le jubilé de Clément IX, à la sainte chapelle de Dijon, en présence de Condé, à qui il devait si éloquemment dire le dernier adieu.

Après le sermon pour la conversion de Turenne (1668), il fut nommé évêque de Condom, en 1669, l'année où commence la série des grandes oraisons funèbres, le plus prodigieux chef-d'œuvre de l'éloquence moderne. Cependant il serait injuste que l'éclat des oraisons fît pâlir et disparaître le mérite des Sermons qui tiennent une large part dans la gloire oratoire de ce prélat.

Le texte des sermons de Bossuet a été malaisé à établir; il

n'est pas encore définitif, et ne le sera sans doute jamais. Bossuet n'écrivait pas complètement ses discours; il jetait sur le papier des indications qu'il se réservait de développer; il ne faisait rien imprimer. A la différence d'un P. Senaut, qui installait des sténographes au pied de la chaire, Bossuet semait sa parole à tous les vents, estimait que le sermon est fait pour être dit, non pour être lu. En outre, ses papiers furent mal gardés; ils arrivèrent en désordre dans l'héritage de son neveu, l'abbé Bossuet, évêque de Troyes, qui ne les publia pas, et qui n'eut garde de les publier. Quand il avait à prêcher un avent ou un carême, il apprenait par cœur celui de son oncle, et ainsi ces textes ne sortaient pas de la famille. Il les prêtait quelquefois à des amis pris de court. Bossuet a défrayé l'éloquence bourguignonne pendant un quart de siècle après sa mort.

Ses papiers vinrent enfin entre les mains des Bénédictins. L'un d'eux, Dom Deforis, commença de les classer : on n'a pas encore fini. Le travail est délicat. Il a fallu tout consulter, le filigrane du papier qui fixe les dates, le format qui a varié avec les années, la teinte de l'encre plus pâle si elle est plus vieille, l'aspect de l'écriture que l'âge modifia. Ces faibles indices, complétés et fortifiés par des arguments d'ordre littéraire, historique et logique, ont permis de reconstituer la teneur et la série des principaux sermons. Bossuet avait pour méthode de s'entraîner par la plume à la parole. Il méditait dans le cabinet avant d'improviser, persuadé que l'improvisation est fille de l'étude. Parfois, ce ne sont que des notes jetées: mais il y passe un souffle puissant: ce sont comme des ébauches de maître retrouvées dans un coin, dans l'atelier d'un Michel Ange. En voici un saisissant exemple, dans ces notes, pour le jour de Pâques de 1685:

— La vie humaine semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche ! marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non ! non : il faut marcher, il faut courir. Rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudrait arrêter :

Marche ! Marche ! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable ! inévitable ruine ! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer. Les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires. Tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort. On commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne les yeux. Il faut marcher. En arrière ! plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Et quelle sûreté de vue, quelle observation implacable, quel tableau des mœurs et des gens! Ceci n'est-il pas une scène de tribunal d'une vigueur dramatique, en même temps qu'un croquis sévère des grands ministres et des importants de la cour ?

— Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire ; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité ? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois ; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi en quel état est donc cette affaire ? — Ah ! pensons-y, direz-vous. — Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut ? Mais, hélas ! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie ! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Ecoutez de quelle force on frappe à la porte ; on la rompra bientôt, si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement, pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Ecoutez avec quelle presse il vous parle de son prophète : « La fin est venue, la fin est venue ; maintenant la fin est sur toi, et je te jugerai selon tes voies ; et tu sauras que je suis le Seigneur. » O Seigneur, que vous me pressez ! Encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est venue; la justice que tu croyais endormie, s'est éveillée contre toi ; la voilà qu'elle est à la porte. *Ecce venit* ». Le jour de vengeance est proche. Toutes les terreurs te semblaient vaines et toutes les menaces trop éloignées ; et « maintenant, dit le Seigneur, je te frapperai de près, et je mettrai tous tes crimes sur ta tête, et tu sauras que je suis le Seigneur qui frappe ». Tels sont, Messieurs, les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître. *Ecce dies, ecce venil, egressa est contritio*. L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre, pour étendre le temps de la pénitence ; mais enfin il vient un ordre d'en haut : *Fac conclusionem :* Pressez, concluez ; l'audience est ouverte, le juge est assis ; criminel, venez

plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer ! Ah ! que vous jetterez des cris superflus ! Ah ! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues ! Vainement, inutilement : il n'y a plus de temps pour vous ; vous entrez au séjour de l'éternité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre juge ; mais regardez encore vos accusateurs : ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

Sur la mort, qui a dit des choses plus saisissantes, plus fortes, plus magnifiques par leur seule simplicité et la banalité même de l'idée ? La vie ? un château de cartes ! La mort ? une rature ! Le cadavre ? un je ne sais quoi. Et c'est tout ! Avec ce fonds si mince, Bossuet produit l'effet le plus troublant, il nous saisit, nous happe, nous impressionne, nous persuade sans merci, tantôt par la lucidité de l'image, par des visions des grands chênes de la forêt où courent les cerfs, tantôt par l'humilité de la métaphore, d'autant plus frappante, qu'elle est plus triviale, tantôt par la logique brutale de l'évidence et de la vérité commune :

— Qu'est-ce que cent ans? Qu'est-ce que mille ans ? puisqu'un seul moment les efface ? Multipliez vos jours comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles ; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace qui paraît immense, bonheurs, richesses, plaisirs : que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants ? que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer ? Encore une rature laisserait-elle quelques traces du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes : la chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps ; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue »; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

Il fallait frapper fort pour émouvoir et solliciter l'attention de ses auditoires brillants et frivoles.

On aime à se représenter ce que devait être un sermon au Louvre, dans la chapelle toute décorée d'ornements d'or et des

peintures de Lebrun et de Poussin; la lumière des vitraux éclairait la plus éblouissante assemblée. Les dames sont rangées en cercle sur les fauteuils rouges en bois doré; les hommes font un groupe chatoyant de pourpoints amarante ou feuille morte, plume au feutre, rubans à la coquille des épées, dentelles aux poignets et sourire aux lèvres. Ce sont tous des gens accomplis; pas un son de voix, pas un geste qui ne résume la culture mondaine la plus raffinée. Ils sont là silencieux, debout toujours, pratiquant le manuel du parfait courtisan qui était:

— Demandez toutes les places vacantes, et asseyez-vous, quand vous pourrez.

Voyez-les, immobiles, l'œil fixé sur le Roi pour prévenir ses volontés ou seulement pour se faire voir; car il faut être vu; c'est essentiel.

— Qui considère, dit La Bruyère, que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu fait toute la gloire et toute la félicité des Saints ».

Cependant le roi gagne sa tribune, où prend place la famille royale au son des orgues, et l'on n'en finirait pas si l'on voulait y reconnaître et y nommer tous les grands noms. Toute la Cour est là: le grand aumônier, le grand maître de France, le premier maître d'hôtel, le maître d'hôtel ordinaire, le premier panetier, le grand maître de la garde-robe et la foule des gentilshommes, des dames d'honneur, des pages, officiers de la fauconnerie, du vautrait: écuyers, capitaines des gardes, prévots, tous titrés de la plus haute noblesse, chefs d'emploi, sans oublier les sous-ordres non moins nobles, les 68 aumôniers ou chapelains en rabats de dentelle, les 170 gentilshommes de la Chambre, les 117 gentilshommes de l'écurie et de la vénerie, les 148 pages, les 114 dames de compagnie titrées; et ajoutez l'entourage spécial de la Reine, des princes et princesses, dont la moindre ne peut avoir lorsqu'elle a atteint l'âge d'un mois, moins de 80 personnes attachées à son service.

Et quand le silence s'est fait, debout, devant le Roi, au devant du chapitre chamarré, Bossuet apparaît tel qu'on le voit

sur la toile de Mignard, conservée au Séminaire de Meaux, avec la mosette de soie violette, le ruban de croix de même teinte, le rabat bleu et blanc, le regard clair, vif et doux, le nez arrondi, la bouche petite, les cheveux roux et longs, ou tel qu'il est au Palais Pitti à Florence, et au Musée du Louvre, peint par Rigaud, en robe de moire bleue, en surplis de mousseline blanche orné de dentelles, en manteau bleu à collet garni de cygne et doublé de rouge, avec le rabat et la croix pectorale.

Imaginez-le faisant résonner dans cette nef sa voix forte et vibrante, et, après l'office, le Roi appelant le père de l'orateur — un vieux magistrat de Dijon en cheveux blancs, — pour lui dire ces mots que la Cour répétera et commentera :

— Monsieur, je vous félicite d'être le père d'un tel fils.

C'était là vraiment un spectacle qui avait sa grandeur et une majesté imposante. Et, au lendemain de ces Carêmes royaux, les gazetiers, les mémorialistes les écrivaient pour nous les raconter. Loret et Mayolas invoquaient leur muse pédestre, et le chroniqueur en vers, Robinet, composait la chronique rimée de la Semaine Sainte à Paris :

Le Saint dimanche des Rameaux
Jour peu propre à faire cadeaux,
Les Majestés portant des palmes,
Avec la Cour, lors des plus calmes,
Montrèrent leur Dévotion
Allant à la Procession.

Leur Prédicateur de Carême
Dont le zèle est toujours extrême
Et le style fort délicat,
Abbé digne d'être prélat,
Fit un sermon à sa manière
Plein d'éloquence, de lumière,
Et surtout de cette ferveur
Dont le charme va jusqu'au cœur.

Pendant les trois jours, les Ténèbres
Furent dévotes et célèbres,
Comme elles le sont tous les ans,
Par les concerts doux et charmans
De la musique bonne et belle
De la chambre et de la Chapelle.

Mais dessus tout fut admiré
Un excellent Miserere
Du sieur Lully nommé Baptiste
De qui souvent maint est copiste.

Jeudi le Roi lava les pieds
A douze minces créatures....
La Reyne......
De ses deux mains les plus belles
A douze jeunettes Pucelles
Lava les pieds avec ferveur,
Afin d'imiter le Sauveur.

Le Vendredi-Saint, le Grand Sire
Dont la piété l'on admire,
Avecque la Reyne entendit
Ce que l'abbé *Bossuet* dit
Sur le spectacle du Calvaire.

Le Samedi-Saint le Roi
Toucha huit cents écrouelles
Qui vainement font les rebelles,
Alors qu'avec ses maîtres doigts
Il les congédia une fois.

La belle oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne, veuve de Charles Ier, roi d'Angleterre, fut prononcée le 16 novembre 1669 en présence de Philippe, duc d'Orléans, son gendre, en l'église des religieuses de Sainte-Marie-de-Chaillot. — L'histoire de la Révolution d'Angleterre, le portrait de Cromwell sont des pages classiques et bien connues.

Celle d'Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, sa fille, suivit de près; elle fut prononcée à Saint-Denis, le 21 août 1670. — C'est là que se trouve ce fameux effet d'éloquence dont l'orateur lui-même fut troublé comme par le choc en retour de l'émotion intense qu'il avait lancée sur l'auditoire.

— O nuit désastreuse! O nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte !

C'est alors qu'il fut nommé Précepteur du Grand Dauphin, pour lequel il écrivit, après sa lettre à Innocent XI sur l'Education, le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, le

Traité du Libre Arbitre, la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, le *Discours sur l'Histoire Universelle*, où Bossuet prend pour centre de son étude l'histoire du peuple juif, qui en constitue l'unité. Un jour, il reçut à ce propos cette plaisante lettre de l'auteur d'*Esope à la Cour*, Boursault :

— Monseigneur, je ne sais pas si la liberté que j'ose prendre est pardonnable ; mais je sais bien que mon intention est la meilleure du monde, et que si par malheur je vous offense, c'est à la force de vous honorer. J'ai lu, et par conséquent admiré, le dernier ouvrage que Votre Grandeur a donné au public. L'érudition, la force, la netteté, l'élégance, tout y est dans un souverain degré... Mais il serait à souhaiter qu'un livre qui doit porter votre gloire si avant dans les siècles à venir eût été corrigé à l'impression avec plus d'exactitude. Persuadé, comme vous avez raison de l'être, Monseigneur, qu'en sortant de vos mains il n'y pouvait avoir aucune faute, peut-être n'avez-vous pas donné toute votre application à le corriger de celles d'autrui. Et l'imprimeur, pour avoir mis *tué* ou vous n'avez mis que blessé, ou tout au plus *vaincu*, en a fait une si grande, qu'il semble (au moins selon moi) que l'empereur Valens, après sa mort, ait été encore plein de vie. C'est dans le volume *in-quarto*, page 119, ligne 23; et voici la période entière: *Valens, qui peut vaincre seul, précipite le combat, où il est tué, auprès d'Andrinople; les Gots victorieux le brûlent dans un village où il s'était retiré.* Ne dirait-on pas, Monseigneur, que Valens, après avoir été tué, se serait retiré dans un village ?

Il fut reçu membre de l'Académie française en 1671. Trois ans après, il alla à Dijon avec son élève le dauphin et la reine, à l'occasion de la campagne de Franche-Comté; il conduisit son jeune pupille à Plombières, à Notre-Dame de l'Etang, à la Chartreuse de Champmol, au château d'Arc-sur-Tille. Successivement élevé aux titres d'aumônier de la dauphine (1679), d'évêque de Meaux (1681), il prononça, de 1683 à 1687, ses plus belles oraisons funèbres, celle de Marie-Thérèse, celle d'Anne de Gonzague, celle de Michel Tellier, et celle de Louis de Bourbon, prince de Condé, à Notre-Dame de Paris, le 10 mars 1687. La péroraison en est célèbre :

— Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte: heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »

Ce n'était pas un adieu à l'éloquence, mais aux grands discours d'apparat.

A Meaux, dans le jardin de l'évêché, dessiné par Le Nôtre, en forme de mitre, au-dessus des vieux remparts, Bossuet s'était fait bâtir un pavillon dans lequel il s'enfermait durant des semaines, pour travailler loin du bruit et du monde.

En 1688, il revint à la charge contre les protestants, avec son livre sur les *Variations de l'Eglise protestante*, opposées à l'unité persistante de l'Eglise catholique; en 1694, il s'en prend au théâtre, dont il condamne l'art pernicieux dans sa *Lettre* au Père Caffaro et dans ses *Maximes et Réflexions de la Comédie*. Il bat en brèche le quiétisme de Mme Guyon, et poursuit Fénelon qui y inclinait, avec une rigueur qui amena la condamnation de celui-ci en cour de Rome, pour ses *Maximes des Saints* (1697-1699).

A la grande assemblée de Saint-Germain-en-Laye, en 1700, il rappela le clergé à ses devoirs et fit discuter, sur le dogme, des gens qui se croyaient venus pour s'en tenir à établir un budget.

Après d'autres polémiques contre Burnet, Basnage, Leibnitz qu'il tâcha de rallier, il fut nommé conservateur des privilèges de l'Université, dans une assemblée présidée par Rollin (1695). Louis XIV le fit conseiller d'Etat en 1697.

Il vieillissait. Sa vue s'affaiblissait; il posa sur son nez des lunettes; il chancelait; il avait des défaillances. Il traduisait en vers ces psaumes, que, jeune, il chantait de sa voix sonore. Atteint d'un mal cruel, il mourut le 12 avril 1704, à 76 ans.

— Paris et la France pleurèrent, Rome même pleura avec la France, et Rome et Paris se disputèrent d'obsèques et de panégyriques. Ce fut un deuil universel pour toute l'Eglise et pour tous les vrais savants. Il est honteux à l'Eglise de France que personne n'ait encore osé entreprendre d'écrire la vie de ce grand homme. *(Saint-Simon.)*

A son lit de mort, il protestait encore que la religion est certaine et ne l'avait jamais laissé en doute.

Il fut enterré dans l'église de Meaux, où il est encore.

En novembre 1854, Mgr Allan a fait ouvrir le tombeau

de Bossuet, dans la cathédrale de Meaux, où il repose, à droite du maître-autel.

Pour le comprendre et le connaître comme homme privé, il faut lire l'abbé Le Dieu, qui fit, du vivant de Bossuet, un *Journal* au jour le jour, et plus tard, des *Mémoires* de la vie de son maître. Il s'était attaché à lui dès 1684, comme l'abbé de Langeron auprès de Fénelon.

Par dommage, c'était un secrétaire à l'esprit mesquin, envieux, intéressé, qui soutirait tout ce qu'il pouvait, et qui bourrait ses carnets de détails bas et ridicules.

Bossuet plaça mieux sa confiance en s'intéressant à l'abbé Fleury, qui est resté connu pour ses *Mœurs des Israélites*, et dont on a oublié les *Mœurs des Chrétiens*, le *Traité d'Etudes*, l'*Histoire du Droit français*. Bossuet le guida, le dirigea, le fit recevoir à l'Académie française.

Mais quand on parle de ce prodigieux génie, ce qui captive, séduit et emporte l'admiration, c'est cette abondance si pure, si puissante, si frappante, qu'on en trouverait mal aisément un second exemple.

Il lisait, avec le zèle d'un néophyte et l'ardeur d'un élu, l'Ecriture, la Bible, saint Chrysostome, dont l'éloquence le ravissait, saint Augustin, dont la raison le charmait. Il trouvait une douceur délicieuse à Origène. Dans toutes ces lectures, selon le mot de Sainte-Beuve, le fleuve reconnaissait sa source. Bossuet, orateur, a gardé la mémoire de ses modèles.

Il a eu, ou bien il a chrétiennement voulu avoir peu d'idées. Les mêmes reviennent souvent, avec la même forme. Il n'est jamais si beau que quand il accommode des citations des Pères; il en tire un parti admirable; il les connaît, il en est pétri; il parle naturellement leur pensée. Le fonds de son invention et de ses motifs est restreint, peu renouvelé; il a des redites.

Les mièvreries précieuses, érudites, profanes, spirituelles sans spiritualité, qui déconsidéraient alors les homélies, lui inspirèrent l'aversion pour ce genre de profanation, et le désir de bousculer ces minuties, de rendre à l'éloquence sacrée sa majesté, son ampleur et sa dignité. Il ramena la grande tradition de saint Paul qui l'inspira, et quand il définit

l'éloquence de cet apôtre, l'image dépeint aussi la sienne propre :

— C'est le grand fleuve qui retient encore, roulant dans la prairie, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine.

La foi, il l'eut complète, communicative, impérieuse. C'était « la foi du charbonnier », a dit Sainte-Beuve. Il est vrai : jamais il ne consentit qu'on pût mettre en question un point de dogme.

Tout jeune, il avait reçu de ses camarades de classe un sobriquet qui formait calembour autour de son nom prononcé à la latine : *Bos suetus aratro*, le bœuf qui creuse droit et ferme le sillon. Opiniâtre, doué d'une puissance formidable de travail, de lecture, d'assimilation et d'invention, il fut le terrassier infatigable et vigoureux, qui remua par pelletées nos ambitions et nos erreurs.

Il reste toujours élevé, il plane dans les hauteurs sereines de l'abstraction, des généralités, sauf quand il convie à la charité : alors il descend aux détails les plus simples, aux conseils les plus pratiques. Sur les autres sujets, on lui reprochait, de son temps, d'être plus théologien que moraliste, à la différence de Bourdaloue, qui mettait plus de psychologie dans sa prédication.

Il fait la plus large part à la théologie, et aussi à la morale. A l'époque où il prêchait, et avant 1680, la foi publique n'avait pas subi d'atteinte; le « libertinage », qui désignait alors la libre pensée, n'avait pas paru, et il n'était pas nécessaire de consolider le dogme, qui n'était mis ni en cause ni en doute. Le seul, le vrai péril, était l'immoralité publique, dont l'exemple venait de haut, et dont les scandales emplissent les annales du temps. Bossuet vit le mal et s'acharna contre lui, non pas comme Bourdaloue par des discours qui sont de petits tableaux de mœurs, mais par la puissance magistrale des grandes idées générales, et moins préoccupé d'enseigner que de combattre. Il est moins le héraut et le champion des vertus, qu'il n'est le démolisseur des vices. De nature, il est polémiste ; il parle pour discuter, attaquer, ren-

verser ; il lutte pour la foi, il crosse épiscopalement l'impiété.

Rien ne l'arrête, pas même la Majesté de son royal auditeur, dont il tance l'orgueil, la dureté impérieuse, l'égoïsme, la violence. Si le roi n'assistait pas à un sermon dans lequel il y avait un paragraphe à son adresse, Bossuet le réservait pour la fois suivante, mais le Roi n'y échappait pas, et entendait flétrir l'orgueil, « cet enivrement de la grande puissance qui fait les Nabuchodonosor et les Néron ».

Bossuet est redoutable ; il entraîne, saisit, attache et enlace l'auditeur comme une victime vaincue. C'est un lutteur, qui ne connaît ni les mièvreries ni les douces exhortations. Il soutient le grand combat contre le siècle, c'est un duel corps à corps; il assène les coups, et ne ménage rien quand il s'agit du triomphe de la foi.

Ce n'est pas lui qui eût mis des coussins sous les genoux des pénitentes. Il les veut prosternées, effrayées, se traînant sur le pavé des temples, devant les tableaux saisissants que son imagination puissante évoque et que sa dialectique sait animer.

C'est un côté particulier du génie de Bossuet que sa préoccupation de l'effet saisissant, brutal même et réaliste.

Nulle image ne l'effraie. Les mots *ordure*, *pourriture*, *bourbier*, *canaille* reviennent sans cesse quand il parle de nous. Il se complait aux horreurs du siège de Jérusalem ; il représente une femme affamée qui arrache son enfant de son berceau, et qui a la rage de le massacrer, de le faire bouillir et de le manger. Sa peinture du supplice de saint Gorgon, brûlé vif sur un gril, « devenu rouge par la violence de la chaleur », est épouvantable.

Il voulait frapper, forcer l'attention, violenter les esprits par les plus rares vigueurs, en homme davantage séduit par le terrorisme biblique que par les tendresses de l'Evangile.

Quelles pages saisissantes et prenantes que celles de son sermon sur la Passion, en 1660, où il dit « l'horreur et la « puissance des Ténèbres », où gémit la plainte, où crie la pitié, où les touches se multiplient pour donner au tableau son horrible vérité, et où l'orateur, il faut dire ici le poète,

s'élève jusqu'aux plus beaux accents de lyrisme qu'ait jamais inspirés cette scène lamentable :

— On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues, frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules: on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu: Hérode et toute sa cour se moquent de lui, et on le renvoie comme un fou; il avoue tout par son silence: on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même : cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille: on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs; il faut lui mettre une couronne d'épines! *Tradebat autem judicanti se injuste;* il la reçoit. — Et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coup de bâton: — Frappez, voilà la tête. — Hérode l'a habillé de blanc comme un fou; apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleur ! — Mettez, voilà les épaules. — Donne, donne ta main, Roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ! — La voilà, faites-en ce que vous voudrez. — Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné; donne encore ta main qu'on la cloue ! — Tenez la voilà encore. — Enfin, assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats; revenez cent fois à la charge; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; insultez à sa misère jusque sur la croix; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat: *Tradebat autem;* il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

C'est l'expression la plus complète de l'abandon et du renoncement ; la belle prière qui suit est d'un lyrisme pur et céleste, d'une harmonie mélodieuse et forte :

— O plaies, que je vous adore! flétrissures sacrées, que je vous baise! ô sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré ! ô sang précieux, que je vous recueille ! Terre, terre ne bois pas ce sang. *Terra, ne operias sanguinem meum:* « Terre, ne couvre pas mon sang », disait Job: mais qu'importe du sang de Job? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus: ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. J'entends les Juifs qui crient: « Son sang soit sur nous et sur nos enfants! » Il y sera, pauvre race; tu ne seras que trop exaucée; ce sang te poursuivra jusqu'à tes derniers rejetons, jusqu'à ce que le Seigneur, se lassant enfin de ses vengeances, se souviendra à la fin des siècles de tes misérables restes. Oh! que le sang de Jésus ne soit point sur

nous de cette sorte, qu'il ne crie point vengeance contre notre long endurcissement; qu'il soit sur nous pour notre salut; que je me lave de ce sang; que je sois tout couvert de ce sang; que le vermeil de ce beau sang empêche mes crimes de paraître devant la justice divine !

Il pense fortement, et c'est là un premier motif de l'action puissante qu'exerce encore à distance sa parole.

Mais cette force a ses charmes, sa grâce même. Les colosses ont leurs délicatesses : il fut une manière de colosse au physique comme au moral. C'était un solide Bourguignon. Il disait :

— Rien ne m'incommode : le soleil, le vent, la pluie, tout est bon.

Il était lent, grave, digne. Mme Cornuau se souvient de ce trait. Elle se promenait avec lui dans un jardin où il y avait beaucoup de monde, des religieux, des prêtres. Une averse survient. Tous se mettent à courir, et disent à Bossuet en passant :

— Eh ! quoi, Monseigneur, vous n'allez pas plus vite ?

Il répondit :

— Il n'est pas de la gravité d'un prélat de courir.

Et il alla toujours à petits pas. Il revint retrouver la Compagnie avec un air de joie qui était charmant, et dit :

— Nous avons été mouillés un peu plus que vous, mais nous ne sommes point si las, parce que nous n'avons pas couru.

Ce rude logicien, impassible et implacable, était faible devant la mort des autres. Il s'évanouit devant Madame mourante, et la fin de Turenne lui fit presque perdre le sens. Il était doué d'une sensibilité exquise, qui se traduisit par une grande commisération pour les humbles et les pauvres. Il fit largesse d'aumônes. Quand sa bourse était vide, il disait avec résignation :

— On ne peut pas ce qu'on veut.

Et tout en plaignant les malheureux, il se réjouissait de connaître, aussi lui, la sainte pauvreté.

Sa tendresse se manifestait surtout par des finesses et des ravissements de poète. Il faisait des vers détestables, mais il y a une poésie en prose.

Bossuet est doublement poète : poète lyrique et poète dramatique.

Il y a dans ses sermons de véritables scènes de mystères : la mort du mauvais riche, l'assignation devant le Juge Suprême, ou bien la terrible Passion de 1660. Gréban et Jean Michel n'ont rien fait de plus réaliste.

Mais surtout quel lyrisme ! Par l'élévation sublime de l'inspiration, par la sensibilité émue et vibrante qui le fait souffrir des souffrances qu'il décrit, par l'expression troublante de son adoration, de sa pitié, de ses vœux, il a des affinités avec tous les plus grands génies de la poésie.

Une supériorité de son œuvre sur tant d'autres, et une garantie de durée, c'est qu'elle est, par sa nature, privée des avantages ou, si l'on veut, soustraite aux inconvénients de l'actualité.

Ecoutez ses sermons : rien n'a vieilli ; ils pourraient avoir été prononcés hier. La matière en est toujours jeune, puisqu'il s'agit de consoler, de soulager, de réconforter l'humanité.

De tous temps il y aura des plaintes à recueillir, des misères à consoler, des conseils à prodiguer, des exhortations à faire pour que les riches partagent le fardeau des misérables. Cela ne vieillit jamais de dire aux superbes et aux grands que leur orgueil est illusoire et leur grandeur mensongère, parce que leur vraie et seule mesure, « c'est la mesure de leur cercueil ».



Un homme d'esprit et de goût, aujourd'hui trop oublié, Doudan, écrivait, vers 1840, ce parallèle plaisant entre Bossuet et Bourdaloue :

— M. de Viel-Castel m'écrit qu'il lit Bourdaloue avec grande édification. Je ne mourrai pas content si je ne vois tomber la réputation usurpée de ce jésuite. Je vous demande s'il est juste de nommer le même jour Bossuet et Bourdaloue ?

L'un est le cheval de Job qui hennit quand il entend le clairon des batailles, l'autre est un sacristain élevé au collège de Saint-Omer. J'espère que vous n'avez pas la prétention de comparer un cheval à un sacristain. Les gens que Bourdaloue a ennuyés, et qui sont respectueux, disent qu'il raisonne admirablement, parce qu'ils prennent l'ennui qu'ils éprouvent pour l'effet d'un raisonnement serré sur leur cerveau. Si le ciel était toujours juste, Bourdaloue eût été le valet de chambre de Bossuet. Il aurait veillé à la dépense de la maison et fait faire des reprises aux pauvres bas violets et troués du grand homme ».

Le paradoxe est amusant, mais un peu fort. Voltaire était d'un autre avis et appelait Bourdaloue « le premier modèle des bons prédicateurs en Europe ».

Bourdaloue (1), a mené la vie la plus simple.

Né d'un père conseiller au présidial, et d'une mère, Anne le Large, vertueuse et distinguée, qui lui donna une éducation chrétienne, Bourdaloue entra dans la Compagnie de Jésus, à l'insu de ses parents, qui le firent ramener à eux, puis, ne pouvant résister à la fermeté de leur fils, se résignèrent à le laisser aller, « adorant la conduite de la Providence et craignant de s'opposer une seconde fois à ses desseins ». C'était en 1648.

Après son noviciat, il fut chargé d'une chaire de professeur de l'Institut, qu'il occupa dix-huit ans, jusqu'en 1659. Il y acquit les qualités qui devaient le distinguer plus tard : éloquence, ordre, méthode, talent d'exposition.

Appelé à remplacer un prédicateur tombé malade, il prêcha avec un tel succès, que ses supérieurs le destinèrent à la prédication. Ils l'envoyèrent à Eu, où la Grande Mademoiselle fut parmi ses auditrices, et lui reconnut une belle vocation oratoire; elle l'honora de son amitié, et, près de mourir, le manda près d'elle.

Bourdaloue, dix années durant, prêcha en province, à Amiens, à Rennes et à Rouen, où tous, artisans, avocats, médecins, malades allaient l'entendre : « Pour moi, dit le père

(1) Né à Bourges, 1632-1704.

d'Harrouis qui le remplaça, lorsque j'y prêchai l'année suivante, je remis toutes choses dans l'ordre. Personne n'abandonnait plus son emploi ».

Rentré à Paris, précédé d'une réputation éclatante, il attira autour de sa chaire la ville et la Cour. De 1666 à 1672, sa renommée grandit. C'était véritablement de la fureur. Bossuet, qui l'avait écouté, s'écria : « Il est notre maître à tous ».

Les lettres de Mme de Sévigné reflètent l'opinion publique. Elle disait habituellement, quand elle devait assister au sermon : « Je m'en vais en Bourdaloue... — Jamais prédicateur n'a prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes. Il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, et je ne respirais que quand il lui plaisait de finir... — Le Père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde ; il était d'une force à faire trembler les courtisans, il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi... Enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains points furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre Saint-Paul ». Le témoignage de Mme de Sévigné n'est pas suspect, car il s'accorde avec d'autres ; le grand Condé s'écriait en voyant apparaître en chaire l'orateur : « Attention, voilà l'ennemi! » Et Boileau répondait à la présidente de Lamoignon qui lui avait envoyé le portrait de l'illustre Père :

> Du plus grand orateur dont la chaire se vante,
> M'envoyer le portrait, illustre présidente,
> C'est me faire un présent qui vaut mille présents;
> J'ai connu Bourdaloue, et, dès mes jeunes ans,
> Je fis de ses sermons mes plus chères délices.

Quant à Mme de Sévigné, elle ne tarit pas. « J'avais grande envie de me jeter dans le Bourdaloue, je savais qu'il devait redire la Passion, que nous entendîmes l'année passée; elle était parfaitement belle, et je m'en souviens comme d'un songe... — J'ai été cette nuit aux Minimes, et je m'en vais en Bourdaloue... On dit qu'il passa toutes les merveilles passées... Nous entendîmes, après dîner, le sermon du Père Bourdaloue, *qui frappe toujours comme un sourd, disant ses vérités à*

bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère. Sauve qui peut : il va toujours son chemin. »

Ces jugements de Mme de Sévigné, tous aussi élogieux, ont été écrits à des époques diverses. C'est que Bourdaloue, depuis son premier Avent, prêché, en 1669, dans l'Eglise des Jésuites, parut, en 1670, pour le Carême, et dans la chapelle des Tuileries, devant Louis XIV, qui le rappela en 1672, et souvent encore jusqu'en 1697, contrairement aux usages qui ne permettaient pas au même prédicateur d'occuper la chaire pendant trois stations. Mais Louis XIV, après l'avoir entendu dix fois, voulait l'entendre encore : « J'aime mieux ses redites que les choses nouvelles d'un autre. » Et Mme de Maintenon écrivait : « Le Père Bourdaloue a fait le plus beau sermon. Il a parlé au roi sur sa santé, sur l'amour de son peuple, sur les craintes de la cour. Il a fait verser bien des larmes, il en a versé lui-même : c'était son cœur qui parlait, et qui parlait à tous les cœurs ».

Les remontrances de Bourdaloue avaient sur le roi une certaine influence. Elles semblent en leur temps avoir contribué à la retraite de Mlle de La Vallière ; et plus tard, elles firent éloigner Mme de Montespan. Louis XIV avait dit un jour au prédicateur : « Mon Père, vous devez être content de moi : Mme de Montespan est à Clagny! — Oui, Sire, avait répondu Bourdaloue ; mais Dieu serait plus satisfait si Clagny était à soixante-dix lieues de Versailles. » Et il faut sans doute expliquer, par l'influence de l'homme sur le roi, cette parole mitigée de Mme de Montespan, en passe de disgrâce : « Le Père Bourdaloue prêche assez bien pour me dégoûter de ceux qui prêchent, mais pas assez bien pour remplir l'idée que j'ai d'un prédicateur ».

Après la révocation de l'Edit de Nantes, Louis XIV envoya Bourdaloue à Montpellier pour y remplir la mission délicate d'apaiser les passions religieuses, et d'amener au catholicisme les huguenots mal ou nullement convertis.

Revenu à Paris, il reparut en chaire pour une station quadragésimale, à Saint-Eustache, en 1688, et depuis, il se consacra à son ministère, sans que rien troublât désormais sa paisible carrière. Prédicateur, confesseur, directeur de conscience,

« s'abandonnant à l'esprit de Dieu, il disait tout ce qui peut porter une âme à la pénitence et à la confiance ». Lorsqu'il sentit que l'âge était venu pour lui de la retraite, il écrivit à ses supérieurs une lettre en latin, dans laquelle il leur demandait de se retirer en quelque « maison qu'il plairait aux supérieurs, pourvu qu'il fût éloigné de Paris, et qui serait le lieu de son repos ». — « Il y a cinquante-deux ans, dit-il expressément, que je vis dans la Compagnie, non pour moi, mais pour les autres. Je sens que mon corps s'affaiblit et tend vers sa fin. J'ai achevé ma course... Qu'il me soit permis d'employer uniquement pour Dieu et pour moi-même ce qui me reste de vie, et de me disposer par là à mourir en religieux;... oubliant les choses du monde, je repasserai devant Dieu toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon âme... »

Il n'obtint pas satisfaction. Il reçut l'ordre de rester à Paris; le 11 mai 1704, il tomba malade. Il se sentit frappé à mort. Après avoir reçu les derniers sacrements, il expira le 13 mai, vers cinq heures du matin.

Bourdaloue semble n'avoir pas été inférieur à Bossuet, comme prédicateur. « Il nous a fait un sermon qui a ravi tout notre peuple et tout le diocèse », écrit Bossuet dans une lettre à Mme Albert de Luynes. « Combien de styles différents avons-nous admirés dans les prédicateurs, avant que d'avoir éprouvé celui du P. Bourdaloue, qui a effacé tous les autres, et qui est peut-être arrivé à la perfection dont notre langue est capable dans ce genre d'éloquence. » Et La Bruyère évoque le souvenir de Démosthène et de Cicéron pour comparer Bossuet et Bourdaloue. « Tous deux, ajoute-t-il, maîtres de l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modèles. » Voltaire déclarait : « Quand Bourdaloue parut, Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur ».

Quelles sont les qualités de premier ordre qui ont assuré à Bourdaloue tant de suffrages ? Est-ce l'éclat et l'imagination ? les élans soudains et hardis ? est-ce l'émotion passionnée ? Point. C'est là la part du génie de Bossuet.

Bourdaloue est moins spontané. Lorsqu'il composait un discours, il se recueillait, préparait son plan et ses divisions. Puis il élaborait la trame, prêtant une attention minutieuse au

style, à la composition : il l'apprenait de mémoire, mot à mot, et, une fois en chaire, le débitait, les yeux fermés, les mains jointes, collées sur la chaire, de peur de manquer, et très sobre de gestes. Quand on lui demandait lequel de ses sermons il préférait : « Celui que je sais le mieux », répondait-il.

Ce qui domine dans ses discours, c'est la raison; il dompta par le raisonnement. « Bourdaloue, dit Voltaire, fut un des premiers qui étalèrent dans la chaire une raison toujours éloquente. » Et d'Olivet, l'historien de l'Académie, l'appelle : « ce grand orateur, le premier qui ait réduit pour nous l'éloquence à n'être que ce qu'elle doit être... l'organe de la raison et l'organe de la vertu... »

Il parlait pour prouver et pour convaincre. Aussi, faut-il admirer la beauté des plans généraux, l'ordre lumineux et la distribution qui règnent dans chaque partie du discours. Les transitions sont amenées sans effort ; et l'auditeur est entraîné, dans le courant de l'argumentation, dans le développement fécond. Bossuet était brusque; Bourdaloue ne fait pas de sursauts ; la dialectique suivie, rigoureuse, est soutenue par une gravité sobre ; l'ordonnance puissante de la discussion où les preuves se succèdent les unes aux autres, ajoutant une nouvelle lumière aux premières idées émises; la netteté, la véhémence, la chaleur de la pensée, sont relevées par une parole austère et vive, claire, populaire sans bassesse, noble sans affectation, par une langue ferme, hardie, nombreuse, qui entraîne l'émotion des sources profondes de l'esprit et du cœur.

« Nulle part, disait La Harpe, le christianisme n'est plus grand aux yeux de la raison que dans Bourdaloue: on pourrait dire de lui qu'il est *sublime en profondeur*, comme Bossuet en élévation. »

Cette force de conviction arrachait un jour au maréchal de Grammont ce cri, qu'il lança à voix haute, en plein sermon, devant la cour : « Mordieu ! il a raison ! »

Dépourvu de pompe, Bourdaloue n'a pas craint d'aborder les sujets simples, blâmant lui-même les orateurs qui ont « pour maxime de ne traiter dans la chaire que certains sujets relevés, s'imaginant que ceux-là ne sont propres que pour le menu peuple et les campagnes ». Car tandis que Bossuet

s'attache plus au dogme qu'à la morale, Bourdaloue, lui, vit surtout dans la vérité chrétienne qui éclaire l'esprit, le moyen de purifier le cœur; mais le cœur ne peut être purifié si l'esprit n'est éclairé par l'Evangile : « J'y trouve, dit-il, la paix de l'esprit solidement établie dans la soumission à la foi, et j'y trouve la paix du cœur parfaitement conservée dans l'assujettissement à la loi de Dieu.... »

Si l'on voulait opposer et comparer Bossuet et Bourdaloue, il faudrait chercher les traits essentiels qui les séparent dans les sujets semblables qu'il leur est arrivé de traiter : la Trinité, la Conception de la Sainte Vierge, la Passion de Jésus-Christ, la Providence, et surtout les prédications morales : l'Ambition, la Pénitence, la Mort. On verrait que l'enseignement de Bossuet est plus général, parlé de haut, avec l'enthousiasme d'un prophète d'Israël. L'enseignement de Bourdaloue est plus pratique; il entre dans le détail de l'application, selon les besoins de ses auditeurs; il se met à leur portée : « Il est bon, disait-il lui-même, de descendre quelquefois aux conditions particulières des hommes pour y appliquer les règles universelles de la loi de Dieu. »

« On vous a cent fois touchés et attendris par le récit de la Passion, et je veux, moi, vous instruire. Les discours pathétiques et affectueux ont souvent ému vos entrailles, mais peut-être d'une compassion stérile... qui n'a pas été jusqu'au changement de vos mœurs : mon dessein est de convaincre votre raison. » Voilà Bourdaloue, jugé par lui-même.

Et c'est pour cela, c'est parce qu'il est humain, — et aussi sans doute parce que ses sermons, travaillés et écrits sont d'une forme parfaite, — que Bourdaloue semble ne rien perdre à la lecture. « Il y a des orateurs qu'il faut entendre ; ils perdent trop à être lus », a écrit M. Sylvestre de Sacy, une âme croyante. « Je croirais qu'on ne perd rien en le lisant », ajoute-t-il en parlant de Bourdaloue. L'appréciation est juste, appliquée à cet orateur que l'on surnomma, après un sermon qu'il fit devant Louis XIV et Jacques II « le prédicateur des rois, et le roi des prédicateurs ».



Dans le même temps que prêchait Bourdaloue, un autre orateur, qui avait juste le même âge, charmait par les fleurs de son éloquence les mondaines et les précieuses que l'autre terrifiait. C'était Fléchier.

Valentin-Esprit Fléchier (1), était de Pernes, près Carpentras, dans le Comtat Venaissin. Sa famille, anoblie au siècle précédent pour services rendus contre les hérétiques, avait dérogé assez tôt, car, d'après une repartie de Fléchier lui-même, il semble que son père vendait des chandelles : « Je crains, monseigneur, répondit-il à un évêque qui lui manquait, qu'avec votre manière de penser, si vous étiez né ce que je suis, vous n'eussiez jamais fait que des chandelles ». Il fit ses premières études au collège des Pères de la Doctrine chrétienne, que dirigeait à Tarascon, son oncle Hercule Audiffret; et, à quinze ans, ses études terminées, il entra lui-même dans la congrégation. Professeur d'humanité, à Draguignan, le 30 août 1648, il passe à Narbonne, où, en 1659, il prononce l'oraison funèbre de l'archevêque, Claude de Rebé. Il n'était alors connu que dans le cercle où il vivait, pour l'élégance et la recherche de son style et par son talent facile de tourner des vers latins. A la mort de son oncle, il quitta les Doctrinaires pour se rendre à Paris, où l'attirait son ambition. Il fut reçu par Conrart, qui devint de ses plus ardents amis, et lui fit obtenir la protection du duc de Montausier. Mme de Sévigné lui ouvrit aussi ses salons. Admis enfin dans la société de l'hôtel de Rambouillet, il écrivit, en 1662, une pièce de vers latins sur un carrousel donné par Louis XIV pour divertir Mlle de La Vallière, — ce qui lui valut une pension de trois mille livres.

Il accompagna, en 1665, M. de Caumartin, qui allait présider les grands jours d'Auvergne, et écrivit pour Mme de Cau-

(1) 1632-1710.

martin la relation du voyage, en style de bel esprit, et avec beaucoup de charme.

Vers le même temps, il entretint avec Mlle de la Vigne une correspondance mondaine, qu'il continua plus tard avec Mme Deshoulières.

Il étudiait déjà, en vue de la chaire, les maîtres en vogue, et s'exerçait à la prédication, sans rien obtenir qu'un succès d'estime.

Devenu le lecteur du Dauphin, en 1668, il resta attaché à sa personne durant dix-sept ans, pendant lesquels il écrivit une *Histoire de Théodose* dépourvue d'intérêt, et prononça les premières oraisons funèbres qui devaient faire de lui un des maîtres du genre : celles de Mme de Montausier (1672), de la duchesse d'Aiguillon (1675), celle de Turenne (1676), en l'église Saint-Eustache; celles du premier président Lamoignon (1679), de la reine Marie-Thérèse d'Autriche (1683).

Il était entré à l'Académie en 1673, en remplacement de Godeau, le même jour que Racine. Son discours provoqua un tel enthousiasme que celui de Racine passa inaperçu et ne fut même pas inséré aux *Annales de l'Académie*. « L'auteur d'*Andromaque*, dit un historien du temps, désespérait d'atteindre au même succès. »

Le discours de Fléchier était excellent et remarquablement dit. Il faisait d'abord l'éloge du roi et de l'Académie, — « s'il sait l'art de régner, disait-il, vous savez l'art d'écrire son règne ». Il continuait en ces termes : « Il n'y a que les ouvrages de l'esprit qui puissent donner une véritable gloire. Ils tiennent de la nature et de l'excellence de leurs principes, et sont presque aussi vifs et aussi immortels que l'esprit même qui les a produits... et passant de mémoire en mémoire jusqu'à la dernière postérité, ils font aux héros comme un triomphe perpétuel par tous les climats et dans tous les pays ».

Doté de l'abbaye de Saint-Séverin, nommé aumônier ordinaire de Mme la Dauphine, il reçut en 1685, l'évêché de Lavaur. « Je vous ai fait un peu attendre une place que vous méritez depuis longtemps, lui dit Louis XIV; mais je ne voulais pas me priver si tôt du plaisir de vous entendre. » Il n'avait pas encore reçu les bulles pontificales, qu'il était promu à l'évêché

de Nîmes (1687); par suite des démêlés royaux avec la papauté, son sacre n'eut lieu qu'en 1692, dans l'église du Val-de-Grâce, à Paris.

Il avait déjà prononcé ses trois dernières oraisons funèbres, celles du chancelier Le Tellier (1686), de la Dauphine (1690) et du duc de Montausier (1690), son Mécène.

Le diocèse de Nîmes, après la révocation de l'Edit de Nantes (1685), était très agité. Fléchier apporta dans ses fonctions au milieu de ce peuple, assez de circonspection politique, pour qu'on lui ait fait une réputation de modération. Placé dans le voisinage du bourreau Montrevel et du despote Bâville, il parut doux, et sut arrêter le zèle des fanatiques. « *Voilà l'évêque Fléchier !* » disait-on; et la persécution cessait d'être brutale.

La famine sévissant à Nîmes, il sut se multiplier et mériter qu'on imposât des bornes à sa charité. « Peut-être dites-vous vrai, répondit-il; mais suis-je évêque pour rien ? » Dans l'administration de son diocèse, il apporta une activité soutenue, s'efforçant de rétablir la discipline, les bonnes mœurs et l'étude parmi les membres de son clergé qu'il réunissait tous les ans en son palais épiscopal. Il cultivait la littérature, donnant un essor vigoureux à l'Académie provinciale de Nîmes, où, entouré d'amis, il aimait à discuter des questions de goût.

Il eut à cette époque, après la mort d'un ami cher, un rêve, qui hâta sa fin. Il lui sembla que cet ami, l'abbé Ménard, l'appelait à lui de l'autre côté d'une rivière.

Il assista, en 1710, aux Etats du Languedoc; le jour de la clôture, il fut pris de fièvre, le 6 février, en arrivant à Nîmes. On le saigna. Mais il ne voulut prendre aucun remède. Après une agonie de trois jours, il expira, le 16 février 1710, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Fléchier nous a laissé de lui un portrait qui est une de ses meilleures pages; avec un certain penchant à l'indulgence, elle ne manque pas de vérité; il reconnaît avoir la mémoire « un peu ingrate, mais pas infidèle »; il passe en revue les qualités aimables qui ont été le fonds, où, du moins, la tendance de son caractère:

« Sa figure n'a rien de touchant, ni d'agréable; mais rien

aussi de choquant; sa physionomie n'impose pas... mais on peut remarquer dans ses yeux et sur son visage je ne sais quoi de son esprit et de sa probité; son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit... Il sait se servir de son esprit; il laisse à chacun son jugement; il se rend la justice qu'on lui refuse... Quand on l'élève, sa pudeur est embarrassée; mais si on veut l'abaisser, il prend une fierté qui le met au-dessus de tous... Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement; il a réussi dans la prose; les savants ont été contents de son latin: *la cour a loué sa politesse, et les dames les plus spirituelles ont trouvé ses lettres ingénieuses et délicates*... Pour son style et ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur et de *l'élégance*... Il a de la droiture dans le sens, de l'ordre dans les discours et dans les choses... Tous les honneurs du monde lui paraîtraient trop achetés, s'ils lui avaient coûté quelque bassesse... Pour les grands qui se prévalent de ce qu'ils sont, il les respecte de loin, et les abandonne à leur propre grandeur... Il a toujours cru que le mérite pouvait se passer de la fortune. Il s'est contenté de l'un, et ne s'est point inquiété de l'autre... »

C'est là un délicieux portrait d'un précieux par un précieux. Le genre du portrait était à la mode dans les salons, et Fléchier était fort salonnier. Il excellait à ce jeu. Il a tracé là le crayon d'un sage, d'un homme aimable, une manière d'épicurien délicat.

Il eut un talent très laïc. Sa correspondance avec Mlle de la Vigne est frivole, profane et un tantinet galante. Elle rappelle qu'il était l'assidu de l'hôtel de Rambouillet. « Je vous écris de votre cabinet et peut-être de votre plume; combien en sortirait-il de jolies choses si elle était conduite par votre main, et vous verrez que la mienne n'en saura pas tirer un simple remerciement de toutes les honnêtetés que je viens de recevoir chez vous. » Voilà le ton. C'est joli, c'est précieux; il y a de l'esprit. De la sensibilité ? à peine. Fléchier a le cœur assez sec : « Je ne conseillerai jamais à un homme de se marier; je ne lui conseillerai aussi jamais de se faire un ami. Il n'y a guère moins d'engagement avec l'un qu'avec l'autre, et

l'obligation de partager les peines, les disgrâces et les afflictions avec tous les deux est égal. On a assez de ses chagrins sans en chercher ailleurs et de nouveaux ». L'épicurien ressemble d'assez près à un égoïste, mais il a la grâce, la langueur, la douceur, le charme, et il plaît infiniment.

Le ton change, il est vrai, dans les lettres sur les affaires protestantes : « Les huguenots, écrit il, osèrent tenir une assemblée à la porte de la ville, et, dans le temps que nous chantions vêpres, chanter leurs psaumes et faire leur prèche. M. le maréchal... fit passer au fil de l'épée hommes et femmes de cette assemblée, et réduire en cendres la maison. *Cet exemple était nécessaire pour arrèter l'orgueil de ce peuple* ».

Les Mémoires sur les grands jours d'Auvergne passent à côté de l'histoire proprement dite; à lire ce récit badin, léger, d'allure sautillante, on ne se douterait guère que, pendant toute sa durée (1), le Tribunal des Grands-Jours soumettait des accusés à la torture et faisait conduire des condamnés à la potence. Mais tout ceci n'a pas intéressé Fléchier. Ce qu'il observe, c'est la vie provinciale, les lieux où il passe; il écrit ses impressions avec finesse, esquissant des portraits amusants, des anecdotes piquantes et souvent gaillardes : il a des tableaux de mœurs pittoresques, des paysages de vérité et de fraîcheur.

Le récit s'ouvre sur les débats, contés avec humour, de la prééminence entre Riom et Clermont, « deux villes éloignées de deux lieues, mais le chemin qui les relie est si beau, qu'il peut passer pour une longue allée de promenade; il est bordé de houx des deux côtés; on découvre en éloignement les montagnes du Forez, et des prairies où serpentent une infinité de ruisseaux... »

Arrivée à Clermont. « Toutes les dames de la ville vinrent rendre leurs respects à nos dames... J'estime chose plaisante de les voir entrer, l'une les bras croisés, l'autre les bras baissés comme une poupée, car elles ne savent que leur façon de province; toute leur conversation est bagatelle... »

Les Grands-Jours commencent; « on ne parle que de gens

(1) 1665-1666.

arrêtés »; Fléchier et ses patrons vont se promener à Vichy, « le plus beau pays du monde, où l'on vient aux eaux; religieux et religieuses, arrivés les premiers, s'en vont les derniers »; il rencontre Mme de Brion en qui il cherche « esprit et vertu », et un capucin qui allait « de bain en bain », se croyant « appelé de Dieu pour consoler les dames malades qui prennent les eaux ».

Les arrêts et les condamnations se mettent de la partie. M. de Canilac est condamné, « plus malheureux que criminel ». Le tableau s'assombrit; mais non pour longtemps. Les magistrats des Grands Jours, le matin, graves et impassibles, jugeant et ordonnant les supplices, redeviennent, le soir, les mains lavées, coquets et galants, dans les salons où ils ne songent, en habit mondain, qu'à plaire aux dames. M. de Caumartin, seul, est épargné; modéré, charitable, il n'a aucun « faible »; pour les autres, il les raille avec esprit, surtout M. Nau, « dont on faisait peur aux petits enfants », et qui avait « eu l'industrie de manger beaucoup de perdrix à très bon marché ».

Tout le livre de Fléchier a cette ironie insinuante qui s'égaye sur les incidents du voyage, sur les mœurs locales et sur les prétentions des personnages, crayonnés par touches successives; et toutes les nuances sont rendues d'une plume fine et légère. On chercherait en vain dans ces mémoires une note qui révèle l'homme d'Eglise.

Le genre dans lequel Fléchier a déployé tout son talent, et atteint deux ou trois fois aux accents du génie, est l'oraison funèbre. Il était doué pour ce genre d'éloquence. La gravité des sujets fut avantageuse à la pesanteur naturelle de sa voix et de son action; d'où le succès de son action oratoire. L'usage du monde, l'esprit d'observation, la noblesse de la pensée, la tendresse et la mélancolie du sentiment, le style académique et la variété de l'érudition, toutes ces qualités, jointes à l'imagination, à la logique, à la véhémence et à la vigueur, fondues dans une harmonie aimable, sans disproportion, à un égal degré de convenance, ont assuré à Fléchier une place très honorable après Bossuet. Sa parole, morte pour nous, provoquait des murmures d'admiration, et il était quel-

quefois « obligé de s'interrompre, pour laisser un libre cours aux applaudissements ».

Il est à remarquer que Fléchier a fait des oraisons funèbres pour de grands noms comme pour de moindres personnalités, avec même talent et même éloquence. Il annonce son plan et ses divisions; ses antithèses ne brisent pas la trame liée des développements et l'enchaînement des périodes. Mais on regrette un peu trop de symétrie, et souvent un style peu varié, de vocabulaire restreint : idées, mots, figures, se répètent. Une certaine raideur officielle lui vient de ce qu'il recule devant le détail pittoresque, la vérité de couleur, devant certains traits et mots qui eussent assoupli la pompe théâtrale et la tenue empesée.

Dans l'oraison funèbre du duc de Montausier, quand il s'écrie : « Oserais-je employer le mensonge dans l'éloge d'un homme qui fut la vérité même ? Ce tombeau s'ouvrirait pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi qui ne mentis jamais pour personne? » certes, le trait ne manque ni d'émotion ni de grandeur.

La plus parfaite fut celle de Turenne. C'est « son grand chef-d'œuvre ». Mme de Sévigné, qui avait lu une oraison de Mascaron écrivait : « Il me semble n'avoir rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit que l'abbé Fléchier veut la surpasser, mais je l'en défie ». Et trois mois après, ayant lu « l'oraison *du* Fléchier », elle corrige: « Je demande mille et mille pardons à M. de Tulle, mais il me parut que celle-ci était au-dessus de la sienne. Je la trouve plus *également* belle partout ».

Il faut ajouter, pour estimer le succès de Fléchier, que « son action un peu triste et sa voix un peu faible et traînante mettaient l'auditeur dans la disposition convenable pour s'affliger avec lui; l'âme se sentait lentement pénétrée par l'expression simple du sentiment, et l'oreille par la noble cadence des périodes ». Aussi, lorsque, après ce mouvement : « Ne vous attendez pas, messieurs, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées; que je découvre ce corps pâle et sanglant..., que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la

patrie éplorée », Fléchier s'écria, non de « la vive voix », mais d'un ton lugubre et pénétré : « Turenne meurt, tout se confond », un sanglot courut dans l'auditoire. « Il s'éleva un cri, dit le biographe Ducreux, comme si la foudre qui avait renversé Turenne fût tombée au milieu du temple ».

Tel est Fléchier, esprit brillant, homme de goût, qui avait en horreur l'exagération en tout; qui n'a pas les beautés élevées d'un Bossuet; mais, élégant de manière et de forme, il mérite bien les surnoms qu'on lui a donnés, d'« Isocrate français » et d'« Atticus de l'épiscopat ».

Et il nous est la plus naturelle transition vers un autre précieux et un autre Attique, son contemporain, Fénelon.

Mais avant d'arriver à lui, nommons encore un prédicateur de cette même génération, Mascaron, — orateur vigoureux, auquel les Jésuites opposaient le cotonneux P. Cheminais (1), qui réussissait mieux, d'ailleurs, dans l'enseignement et la direction d'âmes.



Fils d'un avocat dont « les rares talents le faisaient choisir ordinairement pour les pièces d'éclat », Jules de Mascaron né à Marseille (2), entra, tout jeune, dans la congrégation de l'Oratoire; il devint professeur de rhétorique au collège du Mans, prêcha avec succès à Saint-Pierre de Saumur, et fut nommé théologal par l'évêque du Mans qui voulait l'attacher à son diocèse. Présenté à Versailles après l'oraison funèbre qu'il prononça à la mort de la reine-mère Anne d'Autriche, il fut chargé par Louis XIV de prêcher le carême de 1669. Le roi reçut là une sévère leçon. Mascaron, se comparant au prophète Nathan, annonça à David la punition de son adultère : « Si le respect que j'ai pour vous, dit-il du haut de la chaire au monarque, ne me permet de dire la vérité que sous des enveloppes, il faut que vous ayez plus de pénétration que je n'ai

(1) 1625-1689.
(2) 1634-1703.

de hardiesse, et que vous entendiez plus que je ne vous dis, et qu'en ne vous parlant pas plus clairement je ne laisse pas de vous dire ce que vous ne voudriez pas qu'on vous dît. Si, avec toutes ces précautions et ces ménagements, la vérité ne peut vous plaire, craignez qu'elle ne vous soit ôtée et que Jésus-Christ ne venge sa parole méprisée ».

Louis XIV eut le bon esprit de n'en pas vouloir à son censeur, et il le nomma à l'évêché de Tulle. Mascaron, devenu M. de Tulle, prononça les oraisons funèbres du duc de Beaufort, d'Henriette d'Angleterre, et celle de Turenne qui fait sa gloire (1675). Promu à l'évêché d'Agen, il reparut à la cour en 1683, 1684, 1694, pour y prêcher des stations d'Avent et de Carême. « Il n'y a, mon père, lui dit Louis XIV, que votre éloquence qui ne vieillit point. » Il s'éteignit paisiblement en 1703, dans son diocèse, au milieu de ses ouailles.

Mascaron, « disert comme feu Cicéron », au dire de Loret à la recherche de rimes, malgré la haute idée qu'il se faisait du sermonnaire, *voix de Dieu*, reste bien au-dessous de Bossuet.

Il a de la vigueur à défaut de grâce, et ses imprécations sont énergiques.

Il poussa les pécheresses à coups de fourche : « Combien de fois, Mesdames, venez-vous dans nos temples pour voir et y être vues, pour voir qui aura plus d'adorateurs ou de vous ou de Dieu ? »

Il a dans ses sermons des traces de faux goût, des rapprochements bizarres, des hyperboles outrées, des familiarités. Il emprunte aux anciens, fait étalage d'érudition. Ses développements sont abandonnés ; il compose avec une liberté singulière. Cependant il a le sens de l'éloquence et l'instinct de la grandeur. Véhément, passionné, pathétique, il n'évite pas l'emphase et l'enflure. Ce mélange de qualités et de défauts l'a servi dans l'oraison funèbre.

Il manque de sensibilité. Il frappe plus qu'il ne guérit. Il abuse du lieu commun. Orateur populaire et raffiné tout à la fois, il mêle les négligences aux artifices subtils et aux tours ingénieux; il a de la grandeur et de la simplicité; il balance entre des extrêmes.

Il a été mieux inspiré dans le panégyrique de Turenne. Il apporta l'élégance et l'ampleur, le tour et l'harmonie, des éclats d'éloquence, de belles apostrophes :

« Peuples que le Rhin sépare de nous, unissez-vous ; sortez de vos forêts et de vos neiges pour venir inonder les doux climats de la France. »

Mascaron doit être plutôt opposé que comparé à Massillon et à Fléchier, dont il n'a point l'habileté. Il rappelle Bossuet, dont la gloire le fait pâlir. Mais, pour user d'une de ses images familières, il n'est pas entraîné dans le mouvement de ce grand astre, et s'il brilla d'un éclat plus modeste, du moins n'était-il pas emprunté.



Tout autre que le nerveux Mascaron, fut le pacifique Fénelon.

La famille de Fénelon était fort ancienne et célèbre, alliée aux Talleyrand, aux La Trémoille, aux Montmorency. Un Bertrand de Salignac de La Mothe Fénelon avait été ambassadeur de France en Angleterre, de 1568 à 1575. Il est connu pour sa réponse courageuse à Charles IX qui lui demandait d'atténuer devant la reine Elisabeth le crime de la Saint-Barthélemy :

— Adressez-vous, Sire, à ceux qui vous ont conseillé.

Il vit le supplice de Marie Stuart. Il en écrivit une relation qui existe encore aux Archives.

L'auteur de *Télémaque* naquit au château de Fénelon, en Périgord.

A douze ans, il suivit les cours de l'Université de Cahors, puis il vint à Paris finir ses études au collège de Plessis. A quinze ans, il prêcha son premier sermon. Entré à Saint-Sulpice, il fut ordonné en 1675, et se consacra aux Missions étrangères. Il rêvait d'aller au Canada, de visiter le Levant, la Grèce surtout, vers laquelle son atticisme l'attirait. Sa famille le retint, et le fit nommer par Mgr d'Harlay, directeur

des Nouvelles Catholiques, pour catéchiser les jeunes filles protestantes récemment converties. Il écrivit pour elles son charmant *Traité de l'Education des Filles*. Il connut aussitôt Bossuet, qui le dirigea vers la polémique. Sous cette influence, il rédigea la *Réfutation du Traité de la Nature et de la Grâce* de P. Malebranche, qu'il accusa de socinianisme. Mais, même dans ses attaques, il marquait déjà toute la douceur courtoise de son caractère.

La Révocation de l'Edit de Nantes, les persécutions contre les protestants, traqués dans leurs montagnes, les dragonnades de Louvois, la sévère intransigeance de Mme de Maintenon, le jetèrent dans la lutte engagée contre la liberté de la pensée. Il fut chargé d'une mission dans ce sens en Poitou. Il commença par écarter la troupe mise à son service, et s'appliqua davantage à convertir et à persuader, plutôt qu'à poursuivre et à châtier. Les succès qu'il obtint par sa modération le mirent en vue, et le duc de Beauvilliers le fit désigner pour le poste de précepteur du duc de Bourgogne, en 1669.

Saint-Simon a fait de lui un portrait expressif, sous les traits d'un homme grand, maigre, pâle, avec un long nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient « comme un torrent »; il fallait faire effort pour cesser de le regarder. Plus coquet que toutes les femmes, il désirait surtout captiver, et se faisait bien venir même des sous-ordres. Il était ambitieux, et voulait parvenir; grand seigneur aussi, de manières tout aristocratiques, avec un fonds d'hostilité contre le roi, selon la vieille tradition des grands d'autrefois. Il méprisait le peuple, et rêvait de réformer la monarchie. Cette idée perça à travers ses *Fables*, son récit des *Aventures d'Aristonoüs*, ses *Dialogues des Morts*, son *Télémaque*, sa *Lettre au Roi :* et celui-ci l'appelait, non sans raison, un esprit chimérique. « Rare esprit, ajoutait La Bruyère, toujours maître de l'oreille et du cœur. » C'était un charmeur. Mme de Maintenon subit son charme.

Une femme rêveuse et exaltée avait préconisé une interprétation des Ecritures qui constituait une religion nouvelle, inspirée de François de Sales, et aboutissant à un abandon absolu dans la foi en Dieu, à la suppression des récompenses futures, à un culte désintéressé sans espoir ni sanction. C'était

Marie Bouvier de La Motte, plus tard Mme Guyon. Elle avait une imagination mystique, que le mariage avec un ingénieur du canal de Briare, M. Guyon, et cinq enfants qui en naquirent, tempéra pour un temps. Le veuvage la ranima et la livra à ses méditations, à ses lectures, qui étaient les livres de Mme de Chantal, de François de Sales, de sainte Thérèse. Liée avec les Barnabites, avec le P. Lacombe qui devint fou, elle fréquentait les couvents, et elle avait réuni ses visées et ses visions dans son ouvrage, ses *Torrents spirituels*, dont le titre marque la violence et l'impétuosité de son esprit. Elle voulait la suppression de tout intermédiaire entre l'Ame et Dieu, ni couvents, ni églises, ni prêtres. Elle se soumettait à des jeûnes qui lui donnaient des extases; elle voyait des apparitions. Elle intéressa Mme de Mortemart, M. de Beauvilliers, Fénelon même. Elle inspira de l'horreur à Bossuet, à Godet-Desmarets, à Bourdaloue, à l'opinion publique, qui la taxa de débauche et d'hérésie. C'était en réalité une exaltée, une illuminée, qui étouffait d'un trop-plein de grâce et surabondait en effluves. L'indulgent Fénelon, frappé d'ailleurs de l'amitié que Mme de Maintenon montrait pour elle, et soucieux de ménager celle-ci, ne cacha pas ses sympathies pour cette théorie, dont Bossuet s'indigna au point de dénoncer son ancien ami, qui fut condamné en cour de Rome. Il se soumit dans un mandement plein d'humilité, et fit don à sa cathédrale d'un ostensoir d'or sur lequel la Vierge foule aux pieds les livres de Luther, de Calvin, et les *Maximes des Saints* de Fénelon.

Le *Télémaque* avait aigri le roi. Fénelon fut envoyé en disgrâce à Cambrai, d'où il adressa ses lettres aux ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. A la mort du dauphin, l'élève de Bossuet, il conçut des rêves politiques, et put espérer que son élève, le duc de Bourgogne, succéderait à Louis XIV. Le jeune homme mourut avant le grand-père. Fénelon demeura seul et attristé dans le désastre de ses espérances. Il avait façonné, assoupli son élève, qui n'eût pensé et agi que par lui; il avait pu un instant entrevoir pour lui-même le rôle d'un futur Richelieu.

L'histoire n'a pas eu à regretter ce mécompte de l'auteur de

Télémaque. Voici, d'après Saint-Simon, ce qu'était le dauphin :

— M. le duc de Bourgogne naquit terrible, et dans sa première jeunesse, fit trembler. Dur, colère jusqu'aux derniers emportements contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps; c'est ce dont j'ai été souvent témoin: opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui était extrême: enfin, livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs, souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en raillerie, saisissant les ridicules avec une justesse qui assommait; de la hauteur des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent; à peine les princes, ses frères, lui paraissaient intermédiaires entre lui et le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois dans une égalité parfaite.

L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts, jusque dans ses emportements; ses réparties étonnaient: ses réponses tendaient toujours au juste et au profond; même dans ses fureurs, il se jouait des connaissances les plus abstraites: l'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses, et l'empêchaient de s'appliquer à une seule chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable.

...Le prodige est qu'en très peu de temps la dévotion et la grâce en firent un autre homme, et changèrent tant et de si redoutables défauts en vertus parfaitement contraires. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, humble et austère pour soi, tout appliqué à ses obligations et les comprenant immenses : il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet à ceux auxquels il se voyait destiné.

Sous Louis XIV vieilli et dominé par Mme de Maintenon, trois cabales se disputaient l'espoir du trône : le parti du dauphin, l'élève de Bossuet, dans lequel on rencontrait le prince de Conti, le duc d'Antin, tous soldats; le parti de Mme de Maintenon, avec Mgr l'archevêque de Paris, le comte de Noailles, le marquis de Boufflers, et autres; enfin le parti du duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, avec le duc de Beauvilliers, le duc de Chevreuse, Saint-Simon. Fénelon menait ce dernier parti, et lui confiait ses rêves. Dans la querelle du quiétisme, il y eut peut-être, de la part de Fénelon, un esprit d'opposition politique contre le parti du dauphin et de Bossuet.

Télémaque est le roman d'un politicien. Son *Mémoire sur*

la Guerre de la Succession d'Espagne est écrit du ton de l'homme d'Etat. La mort du Dauphin, en 1711, sembla donner du corps à ses espérances, en désignant son élève comme héritier présomptif. Et il rédigea un plan de gouvernement, de concert avec le duc de Chevreuse, à Chaulnes. Un an après, ce précieux élève, le duc de Bourgogne, faisait par sa mort évanouir tous ces beaux rêves. « Je suis saisi d'horreur et malade de saisissement », écrivait-il dans le désastre de ses ambitions. C'est apparemment, pour la France, une perte médiocre que celle de ce prince à l'esprit rétréci, étriqué, desséché, timoré; il eût déchaîné sur le pays des persécutions religieuses qu'il est mieux d'avoir évitées, même au prix des scandales du règne de Louis XV.

Fénelon raccrocha son dernier espoir au duc d'Orléans, le futur régent, bien que celui-ci fût accusé d'avoir empoisonné le duc de Bourgogne. Il s'en rapprocha et le défendit pour lui faire sa cour. Il y avait en lui un ambitieux résolu, qui appuyait sa crosse contre le sceptre, pour en être plus près.

Ministre, il eût été terrible, intolérant, acharné contre les partis, protestants ou jansénistes. Dans le privé, c'était par contre un homme doux et bon, que la légende a fixé dans l'attitude d'un prélat qui ramène à des paysans leur vache égarée.

Très aristocratique, très distingué, il fut entaché de ce bel esprit contre lequel il a prêché. Il rappelle Fléchier. Dans sa *Lettre à l'Académie*, il fait étalage de ses connaissances, de sa mémoire, il veut briller. Dans ses lettres, il cherche le trait, le mot fin qui fait sourire, l'effet. Il se préoccupe d'habiller sa pensée.

Très personnel, il méritait que Bossuet dît de lui qu'il abondait dans son sens individuel et n'était jamais que de son avis. Ses *Dialogues sur l'Eloquence* apportent des idées neuves et surprenantes, qui défient l'usage ou la routine. Il aime la nouveauté, et l'amour divin désintéressé, tel que l'enseignait Mme Guyon, le séduisit par son air de noblesse, de grandeur aristocratique et de distinction, éloigné de la piété des bonnes femmes.

Il identifia, comme devaient faire Robespierre et Saint-Just,

le domaine de la morale et le domaine de la politique : et ce fut sa chimère. Et Bossuet lui en voulut.

Il régnait entre ces deux hommes une rivalité innée et de race, un antagonisme de roturier à grand seigneur. Le grand seigneur, c'était le descendant des Salignac-Fénelon. Il était du grand monde; voyez les adresses de ses lettres : c'est le Tout Versailles. Il a l'orgueil aristocratique. Dans son plan de la cité idéale de Salente, au *Télémaque*, il veut que les castes soient bien distinctes, et se reconnaissent même au costume. Dans les *Tables de Chaulnes*, où il préparait son gouvernement sous le règne espéré de son élève, il exige que chaque cité ait son nobiliaire, que les mésalliances soient interdites, comme aussi les ennoblissements. Il veut une noblesse *ne varietur* dont il soit interdit de sortir, et aussi d'y entrer. Il a favorisé le secret mouvement et la révolte des nobles mécontents de Louis XIV qui s'entourait de roture, avec un Louvois, un Colbert, un Chamillard.

Il mourut en janvier 1715, dans la nuit du 6 au 7, à 5 heures du matin, ayant toute sa connaissance. Quelques instants avant d'expirer, il dictait encore une lettre relative à la création d'un séminaire à Cambrai.

Une tragédie de Marie-Joseph Chénier, *Fénelon ou les Religieuses de Cambrai*, où Fénelon rend à une jeune fille un fiancé que le père avait éconduit; un monument par David d'Angers, dans la cathédrale de Cambrai, avec un piédestal figurant en bas-reliefs Fénelon et le duc de Bourgogne, Fénelon et la vache égarée, Fénelon soignant les blessés de Malplaquet; sa statue à Périgueux par Lanno; son buste au Louvre par Coysevox; son portrait par J. Vivien (Musée de Munich); un *Fénelon pendant la bataille de Malplaquet*, par L. Maillot; un *Fénelon ramenant la vache égarée* par Hersent, — tels sont quelques-uns des hommages qu'a reçus sa mémoire. Le plus durable est la popularité persistante de quelques-unes de ses œuvres.

Que peut-on, que doit-on lire encore de nos jours dans l'œuvre considérable de Fénelon ? Ses ouvrages les plus connus sont ses *Fables*, ses *Dialogues des Morts*, le *Traité de l'Education des Filles* (1686), le *Télémaque* (1699), le *Traité de l'Exis-*

tence de Dieu, les *Dialogues de l'Eloquence*, la *Lettre à l'Académie*.

Les fables, écrites pour le Dauphin, sont agréables. Elles se rapportent à des faits récents, afin de se tourner en enseignements délicats, pleins de ménagements, de nuances prudentes, d'avis paternels, d'une douceur irrésistible, et les enfants bégaient encore aujourd'hui ces contes les plus jolis qui soient, l'ourse qui lèche patiemment son petit, la pauvre mouche malmenée par la riche abeille, le vieux et le jeune renard, aussi fous l'un que l'autre, le jeune prince qui regarde les abeilles « au retour des zéphirs lorsque toute la nature se ranime », le singe et le perroquet, le pigeon puni de son inquiétude, la vieille reine et la jeune paysanne, la reine Gisèle et la fée Corysandre, et cette exquise île des Plaisirs :

— Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candie et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins, et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avait aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays, où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avait, à dix lieues de là, une île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait, comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauces à l'oignon. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin couvert, quand le temps est chargé; et dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours du vin blanc, semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fûmes mettre sur le port de celle dont nous voulions partir douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avait endormis; ils soufflaient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit; car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts. Il y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure; mais il y avait des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on voulait avoir.

Vous rappelez-vous encore le Roi Alfaronte et Clariphile, Rosimond et Braminte, et Alibée, le berger Cléobule et la nymphe Phidile, les aventures de Mélésichton, et celles d'Aris-

tonoüs ? Ce sont petits morceaux exquis, qui doivent prendre la première place dans la littérature enfantine.

Les *Dialogues des Morts* entre Louis XI et La Balue, le connétable de Bourbon et Bayard, Charles-Quint et un jeune moine de Saint-Just, etc., sont des scènes historiques inspirées par la saine morale, et dont Bossuet regrettait que « tous ces morts ne font que se dire des injures ».

Le *Traité de l'Existence et des Attributs de Dieu* contient de poétiques développements tirés des causes finales et des merveilles de la nature, avec une discussion serrée du spinosisme.

Le *Traité de l'Education des Filles* comporte treize chapitres dictés par un sens droit et un véritable amour des enfants, en un temps où on ne les aimait guère. « Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles »; tel est le début de cet ouvrage; c'est cette vérité que Fénelon veut détruire. Frappé de l'ignorance et de la frivolité qui présidaient à l'éducation des fillettes, il insiste sur l'importance des soins à leur donner, sur l'inconvénient de l'usage établi, fait d'oisiveté, d'ennui, d'abandon, de scènes et de colères maternelles. Il pose les principes d'une éducation qui doit commencer dès la plus tendre enfance, descendant aux détails les plus exacts, le sommeil, la nourriture, le danger d'en faire « de jolis enfants », l'utilité des connaissances usuelles de la vie pratique, des instructions « indirectes », des méthodes attrayantes. Les expressions sont charmantes :

— Le cerveau des enfants est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent: sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question; et, avant que vous répondiez, ses yeux s'enlèvent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui sont aux fenêtres; si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison.

Il sait sauvegarder les droits de l'élégance et de la beauté, et cette déclaration, pour un évêque, marque assez d'indépendance :

— Il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfants certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Bien des idées étaient alors neuves, qui ont depuis été acquises et acceptées, comme de ne pas apprendre à lire aux enfants « dans du latin ». Il veut que tout lui sourie, que le livre d'alphabet soit « doré avec de belles images ». Rendre l'étude agréable est la grande préoccupation de cet homme doux et affable que les larmes émeuvent. Il pose les bases de tout un programme : et l'on apprendra l'histoire en se riant, en jouant la comédie, « l'un sera Abraham et l'autre Isaac », en regardant des images coloriées. Il a pressenti l'avenir de l'enseignement par la vue. La religion faisant l'objet principal de ces études, il en renouvelle les méthodes pédagogiques avec une ingéniosité qui se plie aux convenances et à l'âge de son petit monde, pour lui apprendre les grandes notions de l'âme, de l'immortalité :

— Dites-donc à un enfant en qui la raison agit déjà : « Est-ce votre âme qui mange? » S'il répond mal, ne le grondez point; mais dites-lui doucement que l'âme ne mange pas. « C'est le corps, direz-vous qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit? Sont-elles savantes? — Non, répondra l'enfant. — Mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange, c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir; c'est lui qui marche, c'est lui qui dort. — Et l'âme que fait-elle? — Elle raisonne; elle connaît tout le monde ; elle aime certaines choses ; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. » Ajoutez, comme en vous jouant: « Voyez-vous cette table? — Oui. — Vous la connaissez donc? — Oui. — Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise; vous voyez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée, qui est de pierre? — Oui, » répondra l'enfant. N'allez pas plus loin sans avoir reconnu, dans le ton de sa voix et dans ses yeux, que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui : « Mais cette table vous connaît-elle? » Vous verrez que l'enfant se mettra à rire, pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez: « Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise ? » Il rira encore. Continuez : « Et la fenêtre est-elle bien sage? » Puis essayez d'aller plus loin. « Et cette poupée, vous répond-elle quand vous lui parlez ? — Non. — Pourquoi ? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit? — Non, elle n'en a pas. — Elle n'est donc pas comme vous; car vous la connaissez, et elle ne vous connaît point. Mais, après votre mort, quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée? — Oui. — Vous ne sentirez plus rien? — Non. — Vous ne connaîtrez plus personne? — Non. — Et l'âme de la poupée, où est-elle à présent ? » Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'âme.

D'utiles avis mettent en garde contre les petites superstitions mesquines: treize à table, une salière renversée.

Tout ce qui suit sur les défauts des filles, les vanités de la beauté et des ajustements, les devoirs de la femme, est marqué au coin de la finesse, de l'observation, et est toujours à relire. Il semblerait que les méthodes modernes se soient inspirées en partie de lui, et il y aurait intérêt à appliquer ce qui a été négligé jusqu'à présent, comme l'enseignement du droit usuel et des arts décoratifs. De même le dernier chapitre sur le choix des gouvernantes est la sagesse même, et il n'est pas chimérique de s'étonner que des mères confient à d'anciennes femmes de chambre, ou moins encore, le soin de former les manières, le cœur et l'âme d'une future dame de qualité. Le projet d'une Ecole Normale d'institutrices termine ce traité avec assez de bonheur, puisque c'est un dernier vœu qui a reçu son éclatante réalisation dans les temps modernes.

Le roman poétique de *Télémaque*, écrit pour l'amusement du royal élève, fut imprimé par le fait de l'infidélité d'un domestique, qui en prit et en vendit une copie.

Le sujet est emprunté à l'*Odyssée* d'Homère, enrichi de tous les ornements d'une imagination aimable et d'une érudition guidée par un goût sûr. Qui n'a lu les voyages de ce fils pieux qu'accompagne Mentor, ses aventures qu'il conte dans un style enchanteur à la nymphe Calypso, son amour grandissant pour la belle Eucharis, le séjour chez Idoménée, roi de Salente, la campagne contre les Dauniens sous les ordres de Nestor, les réformes politiques d'Idoménée, conseillé par Mentor, les malheurs de Philoctète, la descente aux enfers, la caverne Acherontia, la visite des sombres bords du Tartare, la rencontre d'Arcésius aux Champs-Elysées, le châtiment d'Adraste, l'amour du jeune héros pour la fille d'Idoménée, Antiope, dont il sauve la vie à la chasse, la rencontre finale d'Ulysse, et les expansions du fils qui peut enfin embrasser son père ?

C'est un chef-d'œuvre qu'on ne lit plus assez. L'ordonnance en est belle et simple comme le développement des belles frises de l'art grec; d'Antiope à Calypso, la peinture de l'amour offre toute la variété de la passion violente à l'affection touchante; de Sésostris à Idoménée, de Pygmalion à Adraste,

l'ambition apparaît avec tous ses aspects, magnanime, imprévoyante, odieuse et hypocrite. L'invention dans l'intrigue vaut celle des caractères. Télémaque à l'âge des passions, s'instruit à ses propres écoles et présente un mélange charmant de droiture, d'orgueil, de candeur et d'obéissance, qui se dégage peu à peu, comme dans une ascension lumineuse, des faiblesses humaines jusqu'au triomphe touchant de la vertu. Quelle harmonieuse alliance des souvenirs féconds de l'antiquité païenne avec les idées modernes d'un christianisme doux et consolant ! Quelle force et quelle éloquence dans le tableau des tortures morales aux Enfers ! et dans celui des Champs-Élysées, quelle mélodie suave et pure, dont les accents angéliques et célestes font vibrer l'air éthéré de ces demeures purifiées par dix-sept cents ans de foi, de bonté et de beauté ! Jamais on ne réalisa avec autant de délicatesse et de perfection l'accord de la mythologie païenne et de la chrétienne; l'ombre du Golgotha enveloppe l'Olympe, et la musique des psaumes chante sur les théâtres des élus; des ailes de chérubins voltigent autour des divinités antiques; les colombes blanches ont incarné l'Esprit sacré; les chants ont comme un écho eucharistique, et il flotte sur les autels des nuages d'encens qui semblent adorer des ostensoirs. Un immense amour a envahi le monde régénéré, et ses héros antiques ont gagné, depuis Homère, tout ce que la foi nouvelle a répandu sur la terre de justice, de bonté, de charité, de pitié, d'émotion et de fraternité.

Quel charme aussi dans ce style pur, aisé, clair, facile, d'une aménité touchante, d'une simplicité qu'on lui a parfois reprochée !

Où connaître, avec plus de séduction, dans la forme et dans la pensée, cette antiquité délicieusement infidèle, où Platon a lu les apôtres, et où le soleil de la Judée illumine les rives de la Grèce ? Des temps anciens et des temps modernes, Fénelon, comme les abeilles du Lycabète, a extrait le suc et l'essence de poésie, de philosophie, de rêve artistique; l'aube rayonnante des siècles nouveaux embrase d'un reflet jeune et ardent les vieux bas-reliefs du temple dorique, sur lesquels les Chimères, et les chevaux des Panathénées prennent des formes impré-

cises de sculptures et d' « ymaiges » familières à la symbolique du moyen âge. De tout ce spectacle enchanteur émane une beauté tranquille et bienfaisante, faite de mansuétude, de simplicité, de loyauté, d'un amour sans mélange pour l'idéal et la paix.

On n'oublie plus, quand on les a lues, ces pages pittoresques, tendres, adorables, la grotte de Calypso rafraîchie par des fontaines pures comme le cristal, le domaine d'Admète, où, au pied des montagnes boisées, les rivières étalent au creux des vallées verdoyantes leurs paresseux méandres que regardent les bergers, en jouant sur la flûte; le char d'Amphitrite, tout doré et rose des écailles, des algues, des ivoires, des voiles de pourpre; la Bétique embaumée de jasmins et de grenadiers, la placide et silencieuse félicité des Champs-Elysées :

— Les hautes montagnes de la Thrace, qui, de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient même pas être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivants dans le monde; mais c'est une pitié douce et tranquille, qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant ; elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

C'est le livre exquis de douceur, de calme, de pureté, de bonté angélique et poétique, de repos et de rêverie; on peut dire de lui ce que Saint-Simon disait de Fénelon : « Quand on a commencé de l'écouter, il faut faire effort pour cesser de le regarder ».

Les trois *Dialogues de l'Eloquence* sont un sage traité de l'élégance des sermons, dont il faut chasser le bel esprit pour imiter les Pères. Les interlocuteurs sont désignés par des lettres de l'alphabet, et cette impersonnalité anonyme jette bien de la froideur dans tout ce débat.

Le *Mémoire* et la *Lettre sur les occupations de l'Académie Française* sont un plan élégant de travaux qu'il propose à l'activité de ses confrères en quête d'œuvres utiles après l'achèvement du dictionnaire. Le *Mémoire* est de 1714 ; la *Lettre* est de 1715. Elle comprend huit rubriques: l'achèvement du dictionnaire, la rédaction d'une grammaire, un projet d'enrichir la langue par des archaïsmes rajeunis et des néologismes, des mots étrangers :

— J'entends dire que les Anglais ne se refusent aucun des mots qui leur sont commodes. Ils les prennent partout où ils les trouvent chez leurs voisins; de telles usurpations sont permises. En ce genre, tout devient commun par le seul usage. Les paroles ne sont que des sons, dont on fait arbitrairement les signes de nos pensées. Les sons n'ont en eux-mêmes aucun prix. Ils sont autant au peuple qui les emprunte, qu'à celui qui les a prêtés.

Cet appel a été complaisamment entendu depuis. Sur les mots nouveaux, il dit des choses charmantes.

— Quatre ou cinq personnes le hasardent modestement en conversation familière, d'autres le répètent par le goût de la nouveauté ; le voilà à la mode. C'est ainsi qu'un sentier qu'on ouvre dans un champ devient bientôt le chemin le plus battu, quand l'ancien chemin se trouve raboteux et moins court.

Le projet de Rhétorique résume ses vues sur l'éloquence, qu'il a déduites plus amplement dans son *Dialogue sur l'Eloquence*, entendez l'éloquence de la chaire. La page sur les orateurs grecs est restée classique :

— Chez les Grecs tout dépendait du peuple, et le peuple dépendait de la parole....

Son style se fait gracieux, copieux, poli, comme pour justifier son aveu : « J'avoue que le genre fleuri a ses grâces. »

Le projet de Poétique est le plus charmant chapitre, plein d'aimables réminiscences de Virgile et d'Horace ; le réquisitoire contre la rime est célèbre; le jugement sur Ronsard, et surtout la page du Goût sont à relire :

— Le goût exquis craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même. L'esprit lasse beaucoup dès qu'on l'affecte et qu'on le prodigue. C'est en avoir de reste que d'en savoir retrancher pour s'accommoder à celui de la multitude et pour lui aplanir le chemin. C'est, dira-t-on, un beau défaut, c'est un défaut rare; c'est un défaut merveilleux. J'en conviens.

mais c'est un vrai défaut, et l'un des plus difficiles à corriger. On gagne beaucoup en perdant tous les ornements superflus, pour se borner aux beautés simples, faciles, claires et négligées en apparence. Pour la poésie, comme pour l'architecture, il faut que tous les morceaux nécessaires se tournent en ornements naturels. Mais tout ornement, qui n'est qu'ornement, est de trop; retranchez-le, il ne manque rien ; il n'y a que la vanité qui en souffre. Un auteur qui a trop d'esprit, et qui en veut toujours avoir, lasse et épuise le mien. Je n'en veux point avoir tant ; s'il en montrait moins, il me laisserait respirer et me ferait plus de plaisir. Il me tient trop tendu ; la lecture de ses vers me devient une étude. Tant d'éclairs m'éblouissent. Je cherche une lumière douce qui soulage mes faibles yeux. Je demande un poète aimable, proportionné au commun des hommes, qui fasse tout pour eux, et rien pour lui. Je veux un sublime si familier, si droit et si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'aurait trouvé sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de le trouver. Je préfère l'aimable au surprenant et au merveilleux. Je veux un homme qui me fasse oublier qu'il est auteur, et qui se mette comme de plain-pied en conversation avec moi.

Les deux chapitres *Projet d'un traité sur la Tragédie et Projet d'un traité sur la Comédie* sont remplis de jugements ingénieux sur toute la littérature dramatique, dont cet évêque parle avec liberté et sympathie, à la différence des anathèmes d'un Bossuet. Le *Projet d'un traité de l'Histoire* annonce déjà les grands travaux historiques, tels que le siècle de Louis XIV n'en a pas connus, et dont le dix-huitième siècle donnera les premiers essais.

Quelques questions diverses, entre autres la querelle des Anciens et des Modernes, dans laquelle on pense bien que Fénelon fut un ancien, complètent cet opuscule d'un goût pur et charmant, d'une forme claire, facile, abondante, élégante ; il est, durant plusieurs années, entre les mains de nos écoliers, qui le pratiquent avec fruit, car il est le complément nécessaire des pages de La Bruyère: *des Ouvrages de l'Esprit*, pour constituer une anthologie précieuse et rare des plus fins jugements qui aient été portés par de grands esprits sur les plus illustres noms de la belle époque littéraire.

Au total, de l'évêque, du polémiste, de l'éducateur, de l'orateur (son *Sermon pour l'Epiphanie* (1685), et son *Discours* de réception à l'Académie Française, en remplacement de Pellisson (1693), sont de belles pages d'éloquence); de l'épisto-

lier (*Lettres à Houdart de la Motte*); du philosophe, de l'homme politique, de tout ce que fut Fénelon, la postérité s est bornée a retenir et à aimer en lui ce qu'il eût le moins attendu, sa critique littéraire.



Tandis que du haut de la chaire tombaient les paroles édifiantes des prédicateurs, d'autres étudiaient l'âme et le monde, approfondissaient les mystères de la métaphysique et de la psychologie, sondaient le problème de la destinée, posaient les lois de la morale, ou seulement répandaient par le livre les résultats de leurs observations sur le mécanisme de la vie intérieure, des sentiments, des passions, des instincts qui guident ou dévient les actions des hommes.

De ceux-là furent un Descartes, un Pascal, un Bayle, qui par des chemins divers tendirent vers l'explication et le secret du monde et de l'humanité.

Avec moins d'ambition et moins d'ampleur, Saint-Evremond, La Rochefoucauld, La Bruyère, sans élever leurs regards jusqu'aux nues de l'espace, se repliant vers l'homme, observèrent l'âme, et dirent de la vie et de la société leur opinion, qui fut sévère et sans merci.

Est-il rien de plus aimable, de plus fleuri, de plus pomponné que les douces et insinuantes exhortations d'un François de Sales (1), ce poète évangélique qui appartient au XVIIe siècle plus encore qu'au précédent ?

Cœur tendre, belle et riante imagination, écrivain plein de charme, ce Savoyard traitait de théologie en un français aussi gracieux, aussi naïf, aussi abondant que la langue de Calvin était sobre et sévère. Son livre de l'*Amour de Dieu* est d'une lecture délicatement troublante. Par le charme onctueux de sa douceur, son mysticisme eut sur le cœur des femmes une action efficace. On sait les relations épistolaires de François de

(1) 1567-1622. Voir au tome précédent.

Sales avec Sainte Jeanne de Chantal et les Dames de la Visitation. Tout ce recueil de lettres est empreint d'une fraîcheur de style, d'une grâce insinuante dont il est peu d'exemples avant Fénelon.

Il a la netteté claire des bienfaisantes eaux de source : « Il n'y a point en Dieu diversité d'actions, mais un seul acte qui est sa divinité même. »

Il a la bienveillance : « La pénitence sans l'amour ne sert de rien pour la vie éternelle. »

C'est pour le bien qu'il a vécu, et c'est pour les âmes tourmentées qu'il a écrit.

Il a incarné la morale évangélique dans ce qu'elle a de bon et de secourable. Loin de terroriser les consciences, il leur donne le calme et la sérénité. C'est la doctrine de la miséricorde, du pardon, de la lumière. Port-Royal frémissait d'entendre dire: « Les saints tristes sont de tristes saints. »

Il a été l'apôtre de la paix, des espoirs, des compensations futures et des joies célestes.

Son œuvre contemplative a reçu un heureux complément et achèvement par l'initiative pratique de Saint Vincent de Paul (1). Le rêveur vit naître le laborieux ami des pauvres. L'action faisait écho à la prière.

L'œuvre de la Mission des Prêtres de campagne, celle des Sœurs de Charité, celle des Enfants Trouvés, celle des Blessés Militaires et des Secours aux Pauvres apportaient dans la vie matérielle les adoucissements que François de Sales prodiguait aux âmes malades; et ainsi la société recevait ce double bienfait, la consolation morale de la méditation, de l'indulgence et du pardon, le secours de la charité prodiguée et organisée par celui qui fut l'intendant de la Providence et que le poète a appelé:

> Le bon Monsieur Vincent, aumônier des galères,
> Vieux prêtre, humble de cœur et de mœurs populaires.

Mais venons à la morale laïque, et laissons la religion pour la philosophie. Nous rencontrons tout d'abord un des plus grands noms dont elle puisse se glorifier.

(1) 1576-1660.



René Descartes (1), « ce mortel dont on eût fait un dieu chez les païens, » est le promoteur en France des méthodes scientifiques de la pensée et de la critique.

Il était d'une noble et ancienne famille provinciale. Il fit ses études au collège de La Flèche, où il apprit tout ce qu'on savait alors de la philosophie. « J'ai été nourri aux lettres, écrit-il dans le *Discours de la Méthode*, dès mon enfance, et pour ce qu'on me persuadait que, par leur moyen, on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. » Mais il souffrit profondément de l'incertitude et des ténèbres de cette science ; dès lors, il lutta contre les obscurités de la philosophie des écoles, en étayant sur un autre système une philosophie nouvelle.

« Si tôt que j'eus achevé tout ce cours d'école... je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me semblait n'avoir fait d'autre profit en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. »

Le voici à Paris, à peine sorti du collège ; il ne veut se souvenir que des mathématiques, « à cause de l'évidence de leurs raisons. » Non point qu'il n'estimât pas l'éloquence et ne fût amoureux de la poésie ; « mais, dit-il, je pensais que l'une et l'autre étaient des dons de l'esprit plutôt que des fruits de l'étude. »

Jeune et noble, sollicité de mener la vie du monde, il s'y livra d'abord, puis brusquement se reprit ; il ne se retira pas dans une maison du faubourg Saint-Germain, où, prétend un biographe, il se serait caché pour se donner entièrement à ses méditations et à ses études, tandis que ses amis le cherchaient, deux années durant, sans le retrouver; non, il était parti pour Poitiers, où il étudia le droit, comme le prouvent

(1) Né à La Haie (Touraine), 1596-1650.

les registres de la Faculté, qui, aux dates des 9 et 10 novembre 1616, font mention de ses examens.

Il s'engagea l'année suivante au service de princes allemands et fit plusieurs campagnes. Son instinct belliqueux qui n'était, dit-il, que « l'effet d'une chaleur de foie qui s'éteignit dans la suite », lui permit de passer six années à étudier les machines de guerre, les travaux de fortification, car il avait, à vrai dire, l'étoffe d'un ingénieur et d'un philosophe, plutôt que d'un homme de guerre.

C'est à Bréda, en Hollande, qu'il lui arriva un jour de voir un grand concours de gens arrêtés devant une affiche en flamand. Il pria un de ses voisins de la lui traduire en français ou en latin; le voisin,qui n'était autre que Isaac Beeckmann, le principal du collège de Dordrecht, mathématicien célèbre, lui fit la traduction; c'était un problème de géométrie dont on défiait de trouver la solution; et il railla aimablement Descartes, en lui demandant de lui apporter la réponse. Descartes ne dit rien; mais le lendemain il se présentait au domicile de Beeckmann avec la réponse demandée.

Il continua de « rouler çà et là dans le monde, tâchant d'y être spectateur plutôt qu'acteur, dans les comédies qui s'y jouent. » Arrêté par l'hiver en 1619, à Neubourg, il passa ses journées, enfermé dans une petite chambre chauffée par un poêle, « où il avait tout le loisir de s'entretenir de ses pensées ». Puis il visita la Hongrie, la Pologne, la Suisse, l'Italie, revint à Paris, où il hésita à prendre un état, et se décida enfin à rester libre, pour se livrer à ses études et les poursuivre sans distractions. Il s'installa en Hollande, dans le « désert » d'un peuple affairé, pour éviter les inconvénients du séjour à Paris, où sa renommée, qui se levait, lui eût valu trop d'indiscrets hommages. En Hollande même, où il demeura vingt ans, interrompus par trois voyages qu'il fit en France, il changeait souvent de domicile pour esquiver les visites et dépister les importuns.

La seule concession qu'il fit au monde, et parce qu'elle lui était nécessaire, fut d'entretenir une correspondance suivie avec son ami le P. Marsenne, qui lui servait d'intermédiaire entre les savants de l'époque.

Ayant publié plusieurs ouvrages purement scientifiques, de mathématique, de physique et de métaphysique, il donna, en 1637, le *Discours de la Méthode*, suivi, en 1644, des *Principes* et, en 1647, des *Méditations*. Ces deux derniers, en latin.

Invité par la reine Christine de Suède à venir lui enseigner la philosophie, il se rendit à Stockolm, mais à regret ; pour disserter avec sa royale élève sur des sujets philosophiques, il gagnait la bibliothèque de la Cour, tous les jours à cinq heures du matin ; les rigueurs du climat lui donnèrent une pneumonie, et il mourut, ayant consenti trop tard à se laisser saigner, après avoir dit aux médecins : « Messieurs, épargnez le sang français. » C'était le 11 février 1650 ; il avait cinquante-trois ans. Ses restes, rapportés de Suède en France, en 1667, reposent à Paris dans l'église Saint-Etienne-du-Mont.

« Descartes, dit Hégel, est le vrai fondateur de la philosophie moderne, en tant qu'elle prend la pensée pour principe. L'action de cet homme ne sera jamais exagérée. C'est un héros. »

Il y a, au Louvre, un portrait de Descartes, par Frans Hals : front proéminent, que ne cachent pas les cheveux tombants, sourcils accentués, grands yeux ouverts sous les paupières longues, méditatives ; la bouche un peu dédaigneuse, avec la lèvre inférieure qui dépasse celle de dessus, le nez fort ; l'ensemble laisse une impression de forte tête, de penseur obstiné, pleine de raison et d'intelligence.

Quant à son caractère, bien que Descartes ait assigné à sa vie, comme but unique, la recherche de la vérité, et peut-être même à cause de cette exigence, c'est celui d'un homme pratique, qui ne cherche point à se compromettre ; ce philosophe, d'esprit révolutionnaire, n'eut pas la vocation du martyre. Il est « de la religion de son prince, de la religion de sa nourrice ». En théologie, « il a, dit Bossuet, toujours craint d'être noté par l'Eglise, et on lui a vu prendre là-dessus des précautions qui allaient jusqu'à l'excès ». De la politique, Descartes n'a cure, « n'étant pas de ces humeurs brouillonnes et inquiètes qui, n'étant appelées ni par leur naissance ni par leur fortune au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire toujours en idée quelque nouvelle réformation. »

Au total, un homme prudent. Il était de l'avis de Galilée sur le système du monde, et l'avait même développé dans un traité *du Monde*, qu'il se garda de faire paraître, de son vivant, par précaution, comme il nous l'apprend au début des cinquième et sixième parties du *Discours de la Méthode*. Le traité ne fut publié qu'en 1664: Descartes était mort depuis quatorze ans ; et s'il avait osé, dans son livre des *Principes*, exposer la théorie du mouvement de la terre, conformément à Galilée, il la niait en apparence. « Que ne preniez-vous un biais ? » écrivait-il à un ami qui s'était compromis par son imprudence. Descartes demeure en paix avec l'orthodoxie, ayant le désir de « vivre en repos », sans perdre toutefois l'espérance « qu'il n'en arrive ainsi que des antipodes, qui avaient été quasi condamnés autrefois ».

S'il n'avait pas l'héroïsme pratique, il a eu la hardiesse de la pensée et de l'esprit. Dédaigneux du passé, novateur hardi, il fit table rase de tout ce que la science avait trouvé jusqu'alors, afin de « déraciner ainsi, dit-il, de mon esprit toutes les erreurs qui avaient pu s'y glisser auparavant. » Mais le doute stérile, comme celui des sceptiques, ne fut pas le doute de Descartes, « car au contraire, ajoute-t-il, tout mon dessein ne tendait qu'à m'assurer, et à rejeter la terre mouvante ou le sable, pour trouver le roc ou l'argile. »

Après avoir douté, et tout détruit, Descartes se mit à reconstruire. Il s'y employa dans tous ses traités, *Discours de la Méthode*, *Dioptrique*, *Météores*, *Géométrie*, *Méditations*, *Principes*, *Traité des passions de l'âme*, *Règles pour la direction de l'esprit*, et *Correspondance*.

Pour cette entreprise, pour rétablir la science universelle embrassant tout ce qui est le monde, l'âme, Dieu, après avoir tout nié, Descartes se traça une méthode en quatre règles :

1° Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'on ne la connaisse évidemment être telle ;

2° Diviser chacune des difficultés qu'on examine en autant de parcelles qu'il se peut, et qu'il est requis pour les mieux résoudre ;

3° Conduire par ordre ses pensées en commençant par les objets les plus faciles à connaître pour monter comme par degrés jusqu'à la connaissance des plus composés ;

4° Faire en tout des dénombrements si entiers, qu'on soit assuré de ne rien omettre.

Ainsi armé, et ayant proclamé la souveraineté de la raison, ce qui est sa gloire incontestée, et son plus beau titre, ayant écrit la Déclaration des Droits de la Raison, Descartes commença son raisonnement.

Douter, c'est penser, et pour penser, il faut être. « Je pense, dit-il, donc je suis. » De la pensée, découle l'existence de l'âme spirituelle, et de l'âme imparfaite, puisqu'elle doute, donc perfectible. L'idée de la perfection le conduit à l'idée de l'être parfait, c'est-à-dire Dieu.

L'âme et Dieu étant prouvés, Descartes prouve le monde par cette « tendance à croire à l'existence des corps, invinciblement mise en nous par le Créateur, qui ne peut nous tromper ».

Reste à dégager une philosophie. C'est ce que Descartes se propose, dans deux développements, traitant, l'un de Dieu et de l'âme, c'est la métaphysique, l'autre du monde extérieur et des êtres organisés, c'est la physique.

Quant à la morale, Descartes la fait dériver, malaisément, à la fois de la physique et de la métaphysique. Lui-même nous dit qu'il se refusait « d'écrire ses pensées sur la morale, parce qu'il n'y a point de matière d'où les malins puissent plus aisément tirer les prétextes pour calomnier. » Il craint le blâme, « s'il allait s'occuper de morale », en quoi son « éloignement des affaires le rend incompétent ». Sans aller jusqu'à prétendre « qu'il n'y a pas de morale cartésienne », ou qu'elle est, si elle existe, celle des sceptiques de tous les temps et de toutes les écoles, il n'est pas douteux qu'on peut entrevoir à travers l'œuvre de Descartes sa doctrine de la vie. Et c'est en somme, la recherche du bonheur par l'effort vers l'intime harmonie entre la volonté, et l'intelligence; « bien penser » pour « bien faire » ; c'est l'accession progressive par la science, à la liberté, à l'amour, à la béatitude, à la divinisation. Car « il n'y a d'amour éternel que l'amour intellectuel. L'amour de Dieu pour les hommes et l'amour intellectuel des hommes pour Dieu ne sont qu'une seule et même chose. » On croirait entendre l'enthousiasme métaphysique de

Spinoza, chantant avec une passion austère la suprême félicité, par « l'amour constant et éternel pour Dieu ».

Quant à ses doctrines scientifiques, mathématiques, physique, astronomie, elles ont étonné et révolutionné le monde savant. Plus même, certaines théories modernes, grandes hypothèses et généralisations, basées d'ailleurs sur les méthodes cartésiennes, se trouvent dans Descartes déjà, comme la théorie mécanique de la chaleur, ou implicitement quand on veut le lire, notamment la théorie de l'évolution de Darwin.

Descartes, mathématicien et physicien, était renommé de son temps. Son éditeur, l'érudit Saumaise écrivait de lui en 1637, à Leyde : « Je ne vous dirai rien du personnage ; il suit une autre philosophie que celle d'Aristote, principalement pour la physique. En la géométrie même, il a une toute autre méthode de l'enseigner... *Les savants d'ici le tiennent pour le non pareil.* » Sa réputation devait être grande déjà en effet, puisqu'on vit les salons s'intéresser à ses théories. Rohault avait même institué, sur le cartésianisme, des conférences publiques qui furent suivies à Paris par le clergé, la magistrature, la noblesse, et où les dames tenaient le premier rang. Aussi est-il naturel d'en voir le reflet chez les auteurs. Le bon La Fontaine défend, contre Descartes, l'âme des bêtes dans ses fables les *Deux Rats*, le *Renard* et l'*Œuf*. Le philosophe avait prétendu que les phénomènes que nous appelons actes réflexes étaient les « esprits vitaux et animaux », auxquels seuls sont soumises les bêtes, qui n'ont donc point de conscience ni d'intelligence. Contre cette théorie de l'animal-machine, le fabuliste, soutenu dans la discussion par Mme de Sévigné, répondit que l'animal n'est pas une montre, citait des traits de réflexion chez les cerfs, les perdrix, les castors, et, en particulier, les deux rats qui, ayant trouvé un œuf, dérangés par un renard au moment de le manger, inventèrent pour le sauver le moyen que l'on sait :

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,...
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir après un tel récit
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

En physique, Descartes, expliquait la transmission de la lumière « par tourbillons », c'est-à-dire qu'elle est, non point rectiligne, mais ondulatoire.

On retrouve l'écho du succès mondain de la théorie des tourbillons dans *les Femmes Savantes* de Molière, dans la scène du madrigal *amarante* de Trissotin. L'« impertinent » Lépine s'étant laissé « choir, après avoir appris l'équilibre des choses », la précieuse et vieille Bélise lui dit:

> De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
> Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
> Ce que nous appelons centre de gravité ?

Et Lépine de répondre :

> Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.

Et plus loin, Trissotin, faisant assaut d'érudition avec les « femmes savantes », avoue d'un ton fat et protecteur :

— Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

— J'aime ses tourbillons, ajoute Armande. — Moi, ses mondes tombants, termine Philaminte.

L'influence philosophique de Descartes a été, par la suite, inappréciable. Spinoza, Leibnitz, Clarke, Hume, Malebranche, Bossuet et Fénelon, Kant et Hegel, lui sont redevables de la meilleure part de leur pensée. Et l'esprit moderne, basé sur l'esprit de critique, procède directement de la méthode cartésienne.

Mais surtout, par la précision, la clarté et la netteté de son style, qui s'entend à merveille, malgré la longueur parfois démesurée des phrases, — et dans telle demi-page on rencontre plus de trente *qui* ou *que* et *dont*, enchevêtrés et subordonnés, — Descartes a rendu la langue française, on l'a dit, « adéquate à la raison ». D'autres que lui, et avant lui, avaient écrit en français sur des sujets austères : Montaigne et Calvin avaient philosophé, chacun à sa manière, dans leur langue maternelle.

Mais Descartes, grâce à sa renommée bientôt universelle, et à son influence philosophique, auprès de laquelle pâlissent celles de Calvin et de Montaigne, a été le vulgarisateur. Il

a le premier écrit en français des choses qu'on n'osait exprimer qu'en latin. « J'ai écrit en français, a-t-il dit lui-même, qui est la langue de mon pays, plutôt qu'en latin qui est celle de mes précepteurs. » Il a été l' « un des bons témoins de la langue de son temps », car il ne faut pas oublier que ses ouvrages sont purement philosophiques, ce qui ne peut se dire du livre des *Essais*, pas plus que de *l'Institution Chrétienne*.

La science pure, avant lui, n'était pas faite pour le peuple : elle était réservée à un mandarinat, aux clercs, aux érudits; le latin qui lui servait de truchement, était une barrière entre la foule et le savant. Descartes osa l'abattre, et s'il est vrai qu'on lui en a voulu, il n'en reste pas moins qu'en parlant à tous, en écrivant pour tous, il a fait de son œuvre ce qu'il dit dans une de ses lettres, pour *le Discours de la Méthode* : « C'est un livre où j'ai voulu que les femmes mêmes puissent entendre quelque chose. »

A lui seul donc, sans partage et sans conteste, il faut laisser la gloire d'avoir assoupli la langue à l'expression des sciences positives, d'avoir écrit le premier chef-d'œuvre scientifique en français moderne, et d'avoir facilité certainement la tâche, pour les sujets qu'ils ont traité, à Bossuet, à Fénelon, et même à Molière.



C'est passer du sévère au plaisant que quitter Descartes pour Saint-Evremond.

Charles-Denis Le Guast, seigneur de Saint-Evremond (1) a vu le XVIIe siècle naître et mourir.

Homme d'esprit et d'épée, il sut se battre et causer, se faire redouter et se faire rechercher. Condé l'estima fort et l'attira. Saint-Evremond fit briller à Chantilly ses qualités légères de chroniqueur, d'homme du monde, de conseiller habile et spiri-

(1) 1613-1703.

tuel, chez qui la conversation secouait et multipliait les idées, penseur peu profond mais agréable, plaisant, mordant et élégant. Les Académiciens en savent quelque chose, car il débuta par sa comédie des *Académistes*, qui était une piquante satire de la docte Compagnie occupée à fixer le *langage de cour*. Si ce n'est pas une comédie au sens dramatique, c'est un plaisant défilé, avec Saint-Amand et Faret, les deux piliers de cabaret, Colletet, Godeau l'égalitaire,

> Je suis évêque ailleurs, ici Godeau pour vous,

Chapelain le Heurté, Silhon, le champion des termes *or*, *parfois* et *pour ce que*. Quelle amusante discussion, où les Immortels rompent des lances pour ou contre il *conste*, il *nous appert*, *fermer la porte*, *car*, *nonobstant*, *néanmoins !*

Ces questions philologiques étaient à l'ordre du jour, et c'est elles encore que Saint-Evremond introduit dans sa satire des Précieuses, qu'il appela *Le Cercle*, et qui ajoute à ce qu'on a dit d'elles quelques touches nouvelles en ce qui concerne la facilité des mœurs reçues dans ce milieu.

Saint-Evremond n'était pas méchant : sa critique est toujours réservée et urbaine ; elle est souvent gaie et humoristique, témoin la *Relation des Voyages de M. de Longueville en Normandie*, pamphlet divertissant et fin contre la Fronde et les ennemis de la Cour, car il préféra se détacher de Condé, et demeurer gouvernemental ; témoin aussi l'*Apologie du duc de Beaufort contre la Cour, la Noblesse et le Peuple*, à laquelle il eut la plus grosse part, dans la collaboration de plusieurs gentilhommes qui aimaient après boire à rire de l'ancien roi des Halles ; témoin enfin la *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye*, son chef-d'œuvre par l'allure alerte, le style aisé, le son clair de la langue et la vivacité de l'esprit : c'est du Pascal adouci par Hamilton.

Sa malice faillit lui coûter cher. Il avait assisté aux conférences de don Luis de Haro et de Mazarin pour les préliminaires de la Paix des Pyrénées : il s'égaya en rédigeant pour le maréchal de Créqui une chronique d'une impitoyable raillerie. Cette lettre fut trouvée dans la fameuse cassette de Fouquet. Saint-Evremond crut prudent de mettre bon nombre de

brasses de mer entre le déplaisir du gouvernement et sa propre sécurité. Il partit vers l'Angleterre. Il avait 48 ans.

C'était le règne de Charles II. La cour de Londres était brillante, fort lettrée, fort sémillante, fort amie des esprits délicats, de la conversation, des fêtes et des élégances. Notre Parisien ne fut pas dépaysé : la société du comte de Buckingham, des poètes Waller et Cowley, de la belle lady Castlemaine, de la charmante Stewart, n'était pas pour lui déplaire, et il vécut là les *Mémoires du Comte de Gramont*, collaboran à des comédies, dont il se dédommageait par ses éloquentes *Réflexions sur les divers génies des Romains*, où il porta de graves et justes avis, sans détester le paradoxe ou la galanterie, blâmant par exemple Lucrèce de s'être tuée pour si peu de chose. Il mit là toute son originalité, se gardant bien de se plier aux idées reçues et « d'admirer avec le peuple ». Cette œuvre ne saurait être indifférente à l'histoire de l'évolution des sciences historiques; et d'autre part, Saint-Evremond est l'un des premiers qui ont pratiqué ce genre alerte et vif, que nous appelons aujourd'hui du titre un peu ambitieux de critique littéraire. Il excellait à dire de façon exquise son opinion sur les ouvrages, vite connus et jugés.

Il lisait beaucoup, français ou latins, italiens, espagnols, anglais, et mesurait leur mérite ou son plaisir à l'aune du bon sens et du naturel. Il admirait fort *Don Quichotte*, et aussi Corneille, qu'il soutint jusqu'à la fin, et sur qui ses jugements sont encore bons à relire. Il fut plus sévere pour Racine. Mais il mettait dans son expression tant d'indépendance, de facilité, de bonheur, qu'il reste là encore un véritable maître. Toute son œuvre est une charmante Miscellanée, où il y a de tout un peu, de la critique, de l'histoire, des dissertations morales, aimables et mondaines, qui lui assignent sa petite place dans ce chapitre, de petits vers, des épigrammes, des interviews, des pages jolies sur la femme, le théâtre, le mot *vaste*, des lettres à ses amis de France, à La Fontaine, à Ninon de Lenclos.

Etant très délicat, d'allures très aristocratiques, il ne pouvait plaire à Boileau, qui l'a en effet fort malmené, et dont

l'antipathie est ici comme un brevet de précieuse distinction :

— Qu'est-ce, disait-il, qu'un Saint-Evremond, que les sots osent comparer à Montaigne ? Les écarts de l'un valent mieux que tout le concert et l'arrangement de l'autre, qui n'est qu'un charlatan de ruelles qui se pannade dans ses termes étudiés et ses maximes prétendues philosophiques. Passons-lui ce qu'il a écrit sur la Guerre, dont il ne se démêle pas trop mal. Mais pour le reste, c'est un faux Aristarque qui veut toujours juger comme Perrin Dandin, quoiqu'il prenne souvent l'ombre pour le corps. Admirez pourtant la folie d'un certain public particulier qui a longtemps été ébloui de ses décisions. Pour moi, j'estime plus un seul chapitre d'Aulu-Gelle, que tous les *Miscellanea* de cet auteur.

Vers 1675, arriva à Londres une femme fort belle, très intelligente, très brillante; elle fut aussitôt la reine des salons : c'était Hortense Mazarin, qui fuyait un mari trop jaloux. Tous les Français de Londres lui firent une cour assidue; Saint-Evremond, quoique septuagénaire, fut distingué. Il devint le conseiller, le confident, le directeur, l'ami indispensable. Il donna des leçons de style, lut, corrigea les pages qu'on lui montrait; il s'attacha; et quand la permission lui fut donnée de rentrer en France, il ne voulut plus en user. D'ailleurs, la France, avec Mme de Maintenon, était devenue austère et ennuyeuse. Tandis qu'à Londres, c'était la vie large et brillante, et Mme Mazarin était captivante. Il faut, pour prendre idée de cette existence, lire les stances, madrigaux, compliments, petits vers rose tendre, que soupire alors le galant vieillard qui, en vérité, rajeunit un peu trop. Il mourut en exilé aimable, indulgent, souriant, perspicace mais discret, écrivain charmant qui parle de lui sans cesse, et qui sut pourtant faire goûter et aimer son sujet.

Du même âge que Saint-Evremond, beaucoup plus âpre et mordant, La Rochefoucauld promena dans la société son implacable et froid pessimisme.

François VI, duc de La Rochefoucauld, duc de Marcillac (1), se présente lui-même à nous de cette sorte :

— Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni; le front élevé, et d'une raisonnable grandeur; les yeux noirs, petits et enfoncés; et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché de dire de quelle sorte j'ai le nez fait; car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois: tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches, et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton: je viens de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est; et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai carré ou en ovale; lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête. J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors.

Au moral, il se voit mélancolique, réservé, spirituel, bon juge, vertueux, de belle inclination, de passions douces et réglées, sans ambition, fidèle à sa parole, galant, sans grand amour.

Son contemporain de Retz ajoute un trait ou deux à ce portrait complaisant. D'après lui, La Rochefoucauld ne savait pas voir grand et loin; il avait la douceur, non la force et l'énergie; il était irrésolu, sans feu, ni imagination, ni décision; il ne prenait pas parti et sortait d'une affaire aussitôt qu'il y était entré; en somme, un esprit brouillon, sans suite ni logique, timide et égoïste.

Sa jeunesse fut brave et galante.

La duchesse de Longueville l'entraîna à travers la Fronde, parmi les fumées des arquebusades qui pensèrent l'éborgner. Il l'aima, la quitta, lui préféra Mme de Lafayette, qui travailla à réformer son cœur, en échange des leçons d'esprit qu'elle en recevait. Il vieillit, goutteux, auprès d'elle, et l'aida pour ses romans.

(1) 1613-1680.

Lui-même écrivit ses *Mémoires* qui racontent avec une fidélité pénétrante le règne d'Anne d'Autriche dans un récit qu'il est intéressant de contrôler par celui de Mme de Motteville.

Mais son œuvre capitale, qui tient toute en cinquante pages, ce sont ses fameuses *Maximes*, fort belles dans leur stérilité âpre et desséchante.

L'égoïsme est la base de toute sa philosophie, il en a fait la réputation. On parlerait peu de La Rochefoucauld, s'il n'avait condensé en ces six cents *Maximes* toute sa psychologie, dont les deux ressorts sont l'intérêt et l'amour de soi, qu'il appelle amour-propre. Ce point de vue manque de noblesse, d'idéal, d'élévation, et ses maximes sont des constatations déprimantes, déshonorantes pour la société. Il la piétine, la ravale, lui met aux ailes les lourds poids de plomb de la convoitise et de l'individualisme, il supprime le rêve, l'amour, le don de soi, le dévouement, l'héroïsme, les nobles sentiments, le désintéressement, l'enthousiasme, tout ce qui soulève, exalte, grandit. Son humanité est pleutre et laide, elle calcule, elle prévoit, elle jauge son plaisir et aune ses actes, elle tient la comptabilité de ses énergies ; elle devient une caissière comptable ; l'amour est un carnet de chèques ; l'héroïsme est une traite à terme ; tout est mesuré, cadastré, hypothéqué, escompté. Un roi qui pardonne est un roi qui fait un bon calcul ; un condamné courageux qui méprise la mort n'a que de la crainte de l'envisager ; le bonheur, les bonnes qualités, les mérites, voilà ce qu'il faut fuir et redouter. Car tout le mal vient d'eux, bien plus que des infortunes; les désintéressés ne sont que des intéressés dissimulés ; la sincérité ? ne vous y fiez pas, c'est une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres; la prudence est une duperie inutile; l'amour, c'est de la haine ; l'amour de la justice, c'est la crainte de souffrir l'injustice ; l'éloquence n'est que la vanité ; l'honnêteté est une habileté ; la vertu des femmes est un fard, quand elle n'est pas l'amour du repos ; la simplicité ? affectation ; le regret ? coquetterie ; la bonté ? faiblesse.

Les mots *tromperie*, *déguiser*, reviennent à chaque page ; cet homme a vécu entouré de leurres et de pièges, de visages cachés par des loups, à qui il ne cesse de dire en soulevant

la dentelle : Je te connais beau masque ! La vie lui fait l'effet d'une mascarade ; il ne voit qu'apparences fausses et duperies; la méfiance est son premier devoir et sa principale leçon. Triste rôle, qui tue l'espoir et la bonté, qui brise tout ressort, qui enlaidit la société, qui prône la haine, le mépris et l'insultante pitié.

Il reste à ces trop fameuses *Maximes* le mérite d'un style sobre, fort, condensé, qui dit beaucoup en peu de mots, et en mots tels, qu'ils éveillent les idées et les images, qu'ils font réfléchir et méditer, avec le désir de rencontrer le point où ce pessimiste amer glisse dans l'erreur et l'excès, et devient dupe lui-même de sa trop perspicace sagacité.

Il n'a vu et dit que la moitié des choses. Il a démêlé la laideur de l'homme, il n'en a pas soupçonné ni admis la supériorité et la grandeur.



D'une vue plus complète, plus large, plus haute, et avec beaucoup plus d'éloquence, voici Pascal (1), qui nous montre ces deux aspects.

Il n'est pas d'écrivain peut-être qui ait été plus admiré que Pascal. Il a été salué comme l'un des plus étonnants génies, et le plus pur, de tous les temps, esprit, pensée, style, caractère, tout, de Pascal, a paru prodigieux. Boileau, Racine, Voltaire, Chateaubriand, Villemain, Lamennais, Cousin, Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, Sully-Prudhomme: c'est un concert unanime.

Né à Clermont-Ferrand, d'un président à la Cour des Aides, et d'une mère dont on vantait l'esprit, la piété, l'active charité, Blaise Pascal fut d'abord un enfant prodige.

A deux ans, tombé « dans la maladie la plus étrange du monde », il fut sauvé par une vieille qui le tira d'une léthargie de plusieurs jours, en lui appliquant sur le corps une sorte de gâteau de farine et d'herbes de jardin.

A l'âge de cinq ans, il perdit sa mère. Son père vendit sa

(1) 1623-1662.

charge et vint à Paris avec ses enfants Blaise, Gilberte, âgée de huit ans, et Jacquette, plus tard Jacqueline, qui marchait à peine. Elle était destinée à faire de l'éducation de cette jeunesse la principale occupation de sa vie. Sous sa direction, le petit Blaise se développa, révélant une force de génie peu commune.

Ayant remarqué qu'un plat de faïence, frappé avec un couteau, rendait une résonnance qui cesse, dès qu'on le touche de la main, il étudia les sons, fit des expériences, et, à douze ans, composa un traité de ses remarques, que l'on trouva bien raisonné.

C'est à la même époque, que, empêché par son père de s'adonner à l'étude des mathématiques, cette science « des figures justes », et « des proportions qu'elles avaient entre elles », il se mit lui-même à rêver sur ce sujet durant ses heures de récréation, et il inventa à nouveau la géométrie élémentaire. Son père, émerveillé et pleurant de joie, lui laissa étudier alors toutes les propositions d'Euclide. Blaise écrivit à seize ans le Traité des sections coniques; et il imagina une machine à calculer, dont l'essai, au dire de Loret, fait au Luxembourg, devant

> Grande compagnie
> Tant duchesses que cordons bleus,

fit bien voir, en vérité,

> Qu'un très beau génie il possède ;
> Et on le traita d'Archimède.

Sa sœur Jacqueline composait des vers, qui lui valurent d'être présentée à la reine, tant on avait peine à croire qu'une enfant pût écrire les poésies dont on la disait l'auteur.

Entre temps, le père de Pascal avait été nommé intendant des finances à Rouen, qu'il quitta en 1648, lors de la suppression de cette charge par le Parlement, et il reçut comme compensation des lettres de Conseiller d'Etat.

Blaise s'était surmené dans ses recherches de la machine à compter. Sa santé en fut ébranlée au point qu'il ne se remit jamais. Il ne ralentit point ses travaux. Instruit des expériences

d'hydrostatique qui avaient amené la découverte du baromètre, en Italie, il les renouvela lui-même, en combina de nouvelles sur la pesanteur de l'air.

La lecture de traités jansénistes le toucha de la grâce, et sous l'influence de la doctrine de Port-Royal, il se mêla à une querelle contre un professeur de philosophie, qu'il dénonça parce qu'il professait des idées contraires à la religion. Il le contraignit à un désaveu public.

C'est vers ce temps que, sa maladie empirant, il renonça aux mathématiques, et mena, pour distraire son mal, une vie mondaine.

Qu'il ait éprouvé alors pour une « beauté mortelle » de tendres sentiments, « ayant perdu la paix de Sion », mais sans connaître « l'ivresse de Babylone », cela est certain, mais c'est tout ce qu'on sait de l'innocent mystère de ses amours. Pascal habitait alors rue de Touraine (aujourd'hui rue du Perche), dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève. C'est là qu'il perdit son père en 1651. Blaise avait alors vingt-huit ans. Jacqueline tournait ses vœux vers Port-Royal; Gilberte, mariée à Clermont, était devenue Mme Périer. Un accident de voiture, au pont de Neuilly, les chevaux s'étant emportés, faillit coûter la vie à Blaise. Ce fut pour lui un avertissement ; il renonça au monde, entra à Port-Royal, où Jacqueline l'avait devancé. L'occasion de défendre le jansénisme contre les attaques des Jésuites lui fit écrire *les Provinciales*, en 1656. Il avait trente-trois ans. Sa santé délicate s'appauvrissait chaque jour. Il mourut six ans plus tard (1662). Vieillard dès son enfance, il était épuisé par la moindre fatigue, il était arrivé au détachement complet de tout: sujet à des accidents nerveux, obligé d'être accompagné quand il sortait, c'est dans cet état de détresse physique qu'il jeta les fragments d'un grand ouvrage sur la Religion. Recueillis avec soin, ils sont devenus les *Pensées*.

Les cinq dernières années de sa vie ont assuré à Pascal un des premiers rangs parmi les plus grands écrivains.

Outre les *Provinciales* et les *Pensées*, il reste de lui des *Lettres*, divers *Opuscules* sur des questions scientifiques, des su-

jets de théologie, des polémiques. On lui attribue aussi un *Traité sur les Passions de l'Amour*.

Les *Provinciales*, ou, plus exactement, les *Lettres à un provincial*, sont au nombre de dix-huit. Les quatre premières et les deux dernières se rapportent au débat théologique sur la Grâce; les autres attaquent la morale et la casuistique des jésuites.

C'est un maître pamphlet, dans lequel Pascal a manié l'ironie comme une arme terrible, et où l'on peut trouver le plus parfait modèle, pour se rompre à l'escrime de la polémique.

Pascal met en présence un jésuite et un provincial, celui-là expliquant à celui-ci que l'on peut prévoir et résoudre d'avance les cas de conscience, plier aux exigences mondaines la morale de l'Evangile, que les Jansénistes veulent imposer dans son austérité, sa pureté, et sa rigueur.

Ainsi pour « conserver tout ensemble deux choses aussi opposées en apparence que la piété et l'honneur », pour concilier l'Evangile du « bien pour le mal » et la loi du monde qui défend « de souffrir les injures, sans en tirer raison soi-même, et souvent par la mort de ses ennemis », le Jésuite cite des passages qui, selon lui, justifient le meurtre, et en particulier le duel, « pourvu qu'on dirige son intention à l'accepter seulement pour conserver son honneur ou sa fortune ». Toute la méthode est de « *diriger l'intention* », et consiste à se proposer pour fin de ses actions des objets permis. On justifie, par l'intention, la vanité, l'ambition, l'avarice, l'envie et la paresse. Pour ce qui est « d'éviter le mensonge et surtout quand on voudrait bien faire accroire une chose fausse, dit le jésuite, c'est à quoi sert admirablement notre doctrine des équivoques, par laquelle *il est permis d'user de termes ambigus, en les faisant entendre en un autre sens, qu'on ne les entend soi-même*, comme dit Sanchez, Jésuite espagnol du XVI[e] siècle, célèbre casuiste ». Et le provincial de répondre :

— Je sais cela, mon Père.

— Nous l'avons tant publié, continue l'autre, qu'à la fin tout le monde en est instruit. Mais savez-vous bien comment il faut faire quand on ne trouve point de mots équivoques ?

— Non, mon Père.

— Je m'en doutais bien, dit-il ; cela est nouveau : c'est la doctrine des restrictions mentales. Sachez-la donc. *On peut jurer*, dit-il, *qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soi-même qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant qu'on fût né...*

— Comment, mon Père, et n'est-ce pas là un mensonge et même un parjure ?

— Non, c'est *l'intention qui règle la qualité de l'action...* N'avouerez-vous pas de même qu'il serait souvent bien commode d'être dispensé de tenir certaines paroles qu'on donne?

— Ce serait, mon Père, la plus grande commodité du monde.

— Ecoutez donc Escobar : *Les promesses n'obligent point, quand on n'a point intention de s'obliger en les faisant : de sorte que, quand on dit simplement : je le ferai, on entend qu'on le fera si l'on ne change de volonté ; car on ne veut pas se priver par là de sa liberté.*

— O mon Père, je ne savais pas que la direction d'intention eût la force de rendre les promesses nulles.

— Vous voyez, dit le Père, que voilà une grande facilité pour le commerce du monde.

A partir de la dixième provinciale, Pascal répond aux attaques de ses victimes qui le traitaient d'imposteur et de faussaire ; il riposte avec la puissance de la vertu indignée ; « c'est un torrent qui emporte tout », il anéantit ses contradicteurs de ses ripostes foudroyantes, les suivant sur le terrain de la morale, et revenant, pour finir, à la question de la grâce.

Telles sont, dans leurs deux manières, les Provinciales, que Bossuet, il l'avouait un jour, aurait aimé avoir faites, et où l'ironie s'allie à la logique passionnée. Elles eurent un succès considérable, et firent triompher les Jansénistes devant l'opinion publique; la cour de Rome les condamna.

— Peut-on avoir un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces Dialogues de Platon qui sont si beaux ? Mais après les dix premières Lettres, quel sérieux ! quelle solidité ! quelle force ! quelle éloquence ! quel amour pour Dieu et pour la vérité ! quelle manière de la soutenir et de la faire entendre !

C'est en ces termes d'admiration enthousiaste que Mme de Sévigné écrivait à Mme de Grignan, le 21 décembre 1689, ses impressions sur les *Provinciales*.

La postérité n'a rien à retrancher à l'éloge.

Les *Pensées* de Pascal, œuvre posthume et inachevée, tendent à l'apologie du christianisme. Il est assez aisé d'entrevoir l'objet et le plan de la tâche, à travers les lacunes. D'ailleurs, un entretien de Pascal avec M. de Saci, un des Solitaires de Port-Royal, nous a été conservé par Fontaine, secrétaire de celui-ci; on y voit que Pascal se proposait de montrer que la nature humaine est un mélange singulier de grandeur et de misère, et que la religion chrétienne, seule, peut l'expliquer par le dogme du péché originel et le mystère de la Rédemption. Et il aurait prouvé que l'homme ne peut arriver à la vérité par la lueur de sa propre intelligence, mais qu'il lui faut la foi pour suppléer à sa raison insuffisante.

L'étude sur l'homme — « qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? » — est la partie maîtresse des *Pensées*. Pascal, pour peindre le « roseau, le plus faible de la nature, mais un roseau pensant », a trouvé une éloquence lyrique et déchirante, qui va jusqu'au plus amer pessimisme, pour le relever ensuite jusqu'au noble titre de « roi dépossédé ».

« Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout... La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable... Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. » Pascal passe ensuite en revue « les diverses agitations des hommes », cause de tout leur « malheur », ainsi que la « recherche de la gloire », qui est « la plus grande bassesse de l'homme », comme « la plus grande marque de son excellence »; il flagelle la « vanité, si ancrée dans les cœurs, qu'un goujat se vante et veut avoir des admirateurs », l'amour-propre, ce « *Moi* humain », dont la nature « est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi »; et il écrit le mot fameux: « le *Moi* est haïssable ».

L'homme, monstre inexpliqué, composé de grandeur

et de bassesse, ne devient compréhensible que par la foi en Dieu : « pesons le gain et la perte, prenant croix que Dieu est ; estimons ces deux cas. Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter ».

Parlant des diverses religions, qui toutes sont impuissantes à expliquer l'homme, Pascal ne voit que dans le christianisme la solution du problème. Toute cette partie des *Pensées* est restée à l'état d'ébauche, où l'on rencontre cependant des cris d'une sincérité et d'une foi qui rappellent et égalent les plus belles apostrophes de Saint Augustin.

« Le silence éternel de ces espaces infinis, m'effraie. — Es-tu moins esclave, pour être aimé et flatté de ton maître ? — Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. — Craindre la mort, hors du péril, et non dans le péril, car il faut être homme. »

Quant au style des Pensées, — ce dont peut-être Pascal se souciait le moins, lui qui disait : « Il est injuste qu'on s'attache à moi », — le style est moins achevé sans doute que celui des *Provinciales*. C'est un jet de l'âme, avec les expressions fortes et les images vraies. On l'a dit : Pascal, admirable écrivain quand il achève, est supérieur là où il fut interrompu.

En quittant Pascal, comment ne pas se rappeler le jugement de Chateaubriand, qui, dans son raccourci, est un morceau d'ensemble fort juste sur l'homme et sur l'œuvre :

« Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des barres et des ronds, avait créé les mathématiques ; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité : qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant et tourna ses pensées vers la religion ; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue

que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux... jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal. »



Les *Pensées* de Pascal parurent pour la première fois en 1670. Elles furent aussitôt dans toutes les mains. Elles devaient profiter à plus d'un; elles eurent entre autres un lecteur enthousiaste et attentif : c'était La Bruyère, qui écrivait dans son *Discours de Théophraste :*

— Je n'ai point été détourné de mon entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, et d'où, faute d'attention ou par un esprit de critique, quelques-uns pourraient penser que ces remarques sont imitées.

Il s'agissait des *Pensées* de Pascal et des *Maximes* de La Rochefoucauld, dont il porte ce jugement à retenir en comparant leurs ouvrages au sien.

— L'un, par l'engagement de son auteur, fait servir la métaphysique à la religion, fait connaître l'âme, ses passions, ses vices, traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien. L'autre, qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde et dont la délicatesse était égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses faibles, l'attaque sans relâche, quelque part où il le trouve; et cette unique pensée, comme multipliée en mille manières différentes, a toujours, par le choix des mots et par la variété de l'expression, la grâce de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des *Caractères*, il est tout différent des deux autres que je viens de toucher: moins sublime que le premier, et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode et selon que les divers chapitres y conduisent, par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les faibles et le ridicule qui y sont attachés.

Il cita encore Pascal dans son chapitre de l'*Homme*, et le transcrivit même dans celui de *La Cour :*

— « Diseurs de bons mots, mauvais caractère. » Je le dirais, s'il n'avait été dit.

La Bruyère craignait que ses remarques parussent imitées des *Pensées*. La crainte était chimérique, sinon modeste. Ce sont deux ouvrages fort différents, tant comme genre et comme ton, que comme valeur.

Jean de la Bruyère (1), naquit à Paris d'une famille bourgeoise, dans la paroisse de Saint-Christophe, non loin de Notre-Dame, en l'île de la Cité. On a longtemps dit qu'il était né dans la petite ville de Dourdan, près Rambouillet, mais l'acte de baptême établit ses titres de bourgeois de Paris. Cependant, sa famille était originaire du bourg de Mondoubleau, dans le Vendômois.

Son père, Louis de la Bruyère, exerçait les fonctions de contrôleur des rentes de l'Hôtel de Ville. Il avait épousé, en 1644, la fille d'un procureur au Châtelet, Elisabeth Hamonyne; de ce mariage naquirent huit enfants, dont cinq vécurent, trois garçons et deux filles : Jean était l'aîné. Les ancêtres de la Bruyère avaient, à la fin du XVIe siècle, joué un rôle assez important dans les affaires de la Ligue pour que le nom de l'un d'eux, Jean de la Bruyère, apothicaire de la rue Saint-Denis, ait été cité dans la Satire Ménippée. Il fut, avec son fils Mathias, un des plus zélés défenseurs de la Sainte Union, et tous deux comptèrent parmi les chefs les plus actifs de la Ligue. Ils durent s'exiler à l'entrée de Henri IV.

Le fils de Mathias fut Guillaume de la Bruyère, secrétaire de l'évêque de Paris, secrétaire de la Chambre du Roi, un homme très processif qui ruina sa femme.

Tel est le milieu dans lequel grandit Jean de la Bruyère, l'aîné des fils de Louis. Il fit probablement, chez les Oratoriens, de fortes études, à en juger par le premier chapitre des *Caractères*, et par le choix qui fut fait de lui pour être le précepteur du petit-fils de Condé. Il connait bien son Antiquité, qu'il a jugée avec un goût sûr et délicat. Il parlait allemand, et une let-

(1) 1639-1696.

tre à Ménage constate qu'il savait à l'occasion commenter du grec. Ses humanités achevées, La Bruyère aborda l'étude du droit et se prépara à soutenir les deux thèses de licence, droit romain et droit civil. Il les soutint en 1665, sur les Tutelles et les Donations. Aussitôt après, il prit ses licences, et écrivit de sa main sur les registres de la Faculté d'Orléans :

« Je soussigné, Jean Delabruyère, du diocèse de Paris, ay ce jourdhuy pris mes Licences par acte public sur Thèses imprimées *de Tutelis et donationibus*. Faict ce le troisième jour de juin mil six cens soixante cinq. »

Il ne paraît pas avoir exercé son état. La vie dans sa famille était aisée et large ; il y avait le vivre, le couvert, le carrosse. Il y resta près de son frère, et vécut dans ce milieu confortable de bonne et grasse bourgeoisie ; et l'été, on allait à la campagne, à Saulx-les-Chartreux, près de Longjumeau. Il y prit ce goût de la nature qui lui faisait regretter « qu'on s'élève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres ; on distingue à peine la plante qui porte le chanvre de celle qui produit le lin, et le blé froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil ; on se contente de se nourrir et de s'habiller... Il n'y a si vil praticien qui, au fond de son étude sombre et enfumée, et l'esprit occupé de la plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, et qui fait de riches moissons ; et s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches, de leur vie champêtre et de leur économie, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels temps, où il n'y avait encore ni offices, ni commissions, ni présidents, ni procureurs : il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du greffe, du parquet et de la buvette ».

Il méprisait la magistrature assise, telle qu'il l'avait connue, et il précisait ses reproches :

« Il y a un usage, des lois, des coutumes : où est le temps, et le temps assez long, que l'on emploie à les digérer et à s'en instruire ? L'essai et l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la férule à la pourpre, et dont la consignation a fait un juge, est de décider souverainement des vies et des fortunes des hommes. » Il se faisait, en revanche, une haute idée de la

mission de l'avocat, et, dans le chapitre de la *Chaire*, il mit ce bel éloge de la profession : « La fonction de l'avocat est pénible, laborieuse, et suppose dans celui qui l'exerce un riche fonds et de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé, comme le prédicateur, d'un certain nombre d'oraisons composées à loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui, avec de médiocres changements, lui font honneur plus d'une fois. Il prononce de graves plaidoyers devant des juges qui peuvent lui imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent. Il doit être prêt pour la réplique ; il parle en un même jour, dans divers tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos et de retraite, ni un asile contre les plaideurs ; elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions et de leurs doutes. Il ne se met pas au lit, on ne lui prépare point des rafraîchissements, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes, pour le féliciter sur l'agrément et sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a, sur le chevet, d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long discours par de plus longs écrits, il ne fait que changer de travaux et de fatigues : j'ose dire qu'il est, dans son genre, ce qu'étaient, dans le leur, les premiers hommes apostoliques. »

La tâche lui parut trop ardue, et il quitta le barreau.

Il acheta à un sieur Metezeau, bourgeois de Paris, pour la somme de vingt mille livres, une charge de trésorier général des finances dans la généralité de Caen, afin de faire comme l'oncle Guillaume, que la finance avait enrichi.

Non plus que Racine, pourvu d'une charge analogue dans la généralité de Moulins, La Bruyère ne fut astreint à la résidence. Après avoir prêté serment devant les conseillers maîtres de la Chambre des Comptes de Rouen, il se rendit à Caen pour prendre possession de son office, à une réunion du bureau des finances de la Généralité, puis revint à Paris.

Il y vécut assez retiré, quoique très sociable, affable, sympathique, tel que nous le montrent ses portraits. Ce sont bien les qualités que ses contemporains, même ses maladroits enne-

mis, se sont plus à lui reconnaître. Boileau écrivait de lui en 1687 : « C'est un fort bon homme, à qui il ne manquerait rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. » Et Saint-Simon disait, peu après la mort de La Bruyère : « C'était un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant, et fort désintéressé. Je l'avais assez connu pour le regretter, et les ouvrages que son âge et sa santé pouvaient faire espérer de lui. »

La Bruyère lui-même s'est donné ce brevet d'affabilité : — Venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible, je ne vous remettrai pas à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connaissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes : mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant: passez jusqu'à moi sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger... »

D'Olivet l'a vu ainsi, vivant tranquille au milieu de ses amis et de ses livres, écrivant pour son agrément.

Ce n'est pas « l'homme de lettres trivial comme une borne au coin des places », c'est un amoureux des longues causeries intimes, que les habitués de son grenier trouvent toujours trop courtes. Ce grenier, Bonaventure d'Argonne, sous le pseudonyme de Vigneul-Marville, nous y introduit, et le portrait inconsciemment flatteur qu'il trace de La Bruyère ne peut être suspect de la part d'un ennemi : « ... Il n'y avait, dit-il, qu'une porte à ouvrir et qu'une chambre proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie. Le vent, toujours bon serviteur des philosophes, courait au-devant de ceux qui arrivaient, levait adroitement la tapisserie, et laissait voir le philosophe, le visage riant, et bien content d'avoir l'occasion de distiller dans l'esprit et le cœur des survenants l'élixir de ses méditations. »

C'est là, plus près du ciel et plus loin des bruits de la rue,

que méditait cet indépendant épris surtout de liberté, — la liberté « qui n'est pas oisiveté : c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice. Etre libre, en un mot, n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point. Quel bien, en ce sens, que la liberté » !

Et encore : « Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'humanité le plus naturel ! » A présent, vous connaissez l'homme ; un Rousseau croyant.

Cette précieuse liberté, La Bruyère l'aliéna de la manière la plus fâcheuse, le jour où Bossuet, à qui l'on s'adressait pour les précepteurs, le fit entrer dans une famille de sang royal, les Condé.

Il fut chargé de faire l'éducation du jeune duc de Bourbon, petit-fils du Prince de Condé. A partir de 1684, il ne quitta presque plus Chantilly. C'est là que Condé, usé prématurément autant par la vie que par la guerre, s'était retiré après la sanglante bataille de Senef. Le héros consacra dès lors ses loisirs à orner et à embellir la princière demeure où sa jeunesse avait connu de si heureux jours, et se livra à ses goûts littéraires. L'homme qui pleurait aux tragédies de Corneille, aimait à s'entourer des plus beaux esprits du temps; il les protégeait, suivait avec intérêt leurs travaux, et se plaisait à leurs conversations.

Cette cour (car c'en était une), que les Condé tenaient à Chantilly, n'avait rien de l'austérité que Louis XIV faisait régner dans la sienne: c'est à Chantilly que les courtisans venaient se détendre et oublier le ton glacial de Versailles. Tel fut le cadre dans lequel La Bruyère fut appelé à vivre : c'est là qu'il vit défiler tous les plus grands personnages de la Ville et de la Cour, observant, notant, bourrant ses carnets.

Il se consolait et se vengeait ainsi de ses fonctions, que rendait pénibles le caractère de son sacripant d'élève. En général, les descendants du grand Condé, et Condé lui-même, furent bien éloignés de cette « bonté » dont Bossuet a si étrangement gratifié le prince. En particulier, chez M. le Duc, le caractère violent et despotique de la famille se manifestait sou-

vent par des accès d'une brutalité féroce. Au collège, il battait ses camarades et vivait dans un perpétuel emportement. Pourtant, c'était bien le plus chétif enfant, et laid à faire peur. Il était ridiculement petit, Saint-Simon dit :

— C'étoit un homme très considérablement plus petit que les plus petits hommes, qui, sans être gras, étoit gros pourtant, la tête grosse à surprendre, et un visage qui faisoit peur... Il étoit d'un jaune livide, l'air presque toujours fou furieux, mais en tout temps si fier, si audacieux, qu'on avoit peine à s'accoutumer à lui. Il avoit de l'esprit, de la lecture, des restes d'une excellente éducation, de la politesse et des grâces même, quand il le vouloit, mais il le vouloit très rarement. Il n'avoit ni l'avarice, ni l'injustice, ni la bassesse de ses pères, mais il en avoit toute la valeur, et montra de l'application et de l'intelligence à la guerre. Il en avoit aussi toute la malignité et toutes les adresses pour accroître son rang par des usurpations fines, et plus d'audace et d'emportement qu'eux encore à embler. Ses mœurs perverses lui parurent une vertu, et d'étranges vengeances qu'il exerça plus d'une fois et dont un particulier se seroit bien mal trouvé, un apanage de sa grandeur. Sa férocité étoit extrême, et se montroit en tout. C'étoit une meule toujours en l'air, qui faisoit fuir devant elle, et dont ses amis n'étoient jamais en sûreté, tantôt par des insultes extrêmes, tantôt par des plaisanteries cruelles en face, et des chansons qu'il savoit faire sur-le-champ, qui emportoient la pièce et qui ne s'effaçoient jamais, aussi fut-il payé en même monnoie plus cruellement encore. D'amis, il n'en eut point, mais des connaissances plus familières, la plupart étrangement choisies, et la plupart obscures comme il l'étoit lui-même, autant que le pouvoit être un homme de ce rang. Ces prétendus amis le fuyoient... Ce naturel farouche le précipita dans un abus continuel de tout, et dans l'applaudissement de cet abus qui le rendoit intraitable, et, si ce terme pouvoit convenir à un prince du sang, dans cette sorte d'insolence qui a plus fait détester les tyrans que leur tyrannie même. Les embarras domestiques, les élans continuels de la plus furieuse jalousie, les vifs piquants d'en sentir sans cesse l'inutilité, un contraste, sans relâche, d'amour et de rage conjugale, le déchirement de l'impuissance dans un homme si fougueux et si démesuré, le désespoir de la crainte du roi, et de la préférence de M. le prince de Conti sur lui, dans le cœur, dans l'esprit, dans les manières de son propre père, la fureur de l'amour et de l'applaudissement universel pour ce même prince, tandis qu'il n'éprouvoit que le plus grand éloignement du public et qu'il se sentoit le fléau de son plus intime domestique... toutes ces furies le tourmentèrent sans relâche et le rendirent terrible, comme ces animaux qui ne semblent nés que pour dévorer et pour faire la guerre au genre humain : aussi les insultes et les sorties étoient ses délassements, dont son extrême orgueil s'étoit fait une habitude et dans laquelle il se complaisoit.

La race s'appauvrissait. Les sœurs de M. le Duc restèrent comme lui d'une extrême petitesse ; celle qui devint plus tard

la Duchesse du Maine était une des plus grandes ; quand le Duc du Maine la choisit comme épouse parmi les filles non mariées de M. le Prince, il prit celle-ci parce qu'elle avait quelques lignes de plus que les autres : aussi ne les appelait-on pas les princesses du sang, mais les poupées du sang.

En 1684, quand La Bruyère entra « aux gages » de Condé, le jeune duc de Bourbon venait de quitter, à l'âge de 16 ans, le collège de Clermont où il avait terminé une deuxième année de philosophie. Les révérends Pères jésuites l'avaient gâté, s'extasiant sur toutes ses démarches. Celui-ci, avec l'orgueil que donne une grande naissance, avait abusé de cette étrange faiblesse de ses maîtres pour débrider tous ses mauvais instincts. La Bruyère fut appelé en remplacement d'un précepteur appelé Deschamps, trop consciencieux et trop sévère.

La situation était modeste, le traitement était de 1.500 livres. La Bruyère, à qui un laquais venait de voler une forte somme d'argent, accepta. Il était chargé d'apprendre au Duc la géographie et l'histoire de l'Europe, en particulier de la France, les généalogies des maisons régnantes, le blason, la mythologie, la philosophie cartésienne et la lecture de l'Etat de la France, sorte d'annuaire à l'usage des courtisans. Son collègue, M. Sauveur, se chargeait de l'art militaire et des mathématiques.

La correspondance que La Bruyère échangea avec Condé, au sujet de son élève, nous a été conservée. On le voit aux prises avec le caractère rebelle du Duc. On admire sa patience, sa conscience; il voudrait être le seul professeur de l'enfant : « Je voudrais, dit-il, de toute mon inclinaison, avoir six grandes heures par jour à employer auprès de Son Altesse ; je vous annoncerais d'étranges progrès, du moins sur mon fait et sur les choses qui me regardent. Et si j'avais l'honneur d'être chargé de tout, comme j'ai eu le plaisir de le croire, j'en répondrais aussi sûrement ; mais j'ai des collègues, et qui font mieux que moi et avec autant de zèle. »

Condé suivait avec soin cet enseignement et exigeait qu'on le renseignât : il écrivait lui-même à La Bruyère pour diriger les études ; lui demander la traduction d'une petite histoire

de Hongrie écrite en Allemand ; modifier l'emploi du temps : les lundis, mardis et mercredis étaient consacrés à la géographie et à l'étude des gouvernements, les jeudis, vendredis et samedis à celle de l'histoire et des généalogies, les dimanches à l'histoire encore et à la fable.

Cette surveillance perpétuelle était complétée par les inspections personnelles de Condé. A Chantilly, le jeune Duc « rendait compte », suivant l'expression de La Bruyère, chaque soir à son grand-père, qui lui faisait des interrogations sur tout ce qu'il avait appris.

La Bruyère usait de la terreur qu'inspirait à l'enfant le nom de l'aïeul. Il écrit de Versailles à Condé, le 7 juillet 1685 : « Je ménage avec soin tout le temps qui m'est accordé sans en rien perdre, et profite le mieux que je puis de l'application de M. le Duc de Bourbon, dont je suis assez content. Quand je le serai moins, je ne vous le dissimulerai pas : je le lui ai déclaré nettement, et cela fait un très bon effet. » Bossuet, l'ami de Condé, s'intéressait aussi beaucoup à l'enseignement de La Bruyère, qu'il ne perdait pas de vue; un jour, il assista même à une leçon de philosophie cartésienne. Le P. Alleaume l'écrit à Condé : « Monsieur de Meaux l'est venu voir aujourd'hui, et a assisté à une partie de l'étude qu'il a faite avec M. de La Bruyère qui lui expliquait Descartes; on dit que le Prélat en est sorti fort content et ne manquera pas d'en rendre compte à Votre Altesse Sérénissime ».

Ces études étaient souvent interrompues par les fréquents déplacements. L'élève et le maître demeurèrent d'abord quelque temps à Paris, à l'Hôtel de Condé, dans l'actuelle rue de Condé, au carrefour de l'Odéon. Après être restés trois mois à Chantilly, ils reviennent à Versailles, au commencement de janvier 1685; nous les retrouverons à Chambord avec la Cour; les chasses portaient un grave préjudice aux leçons, et Condé en manifesta son mécontentement à son fils. A la fin de septembre, la Cour revient à Fontainebleau, nouveau déplacement.

La Bruyère lui-même dut s'absenter à la mort de sa mère. Le mariage du duc de Bourbon ne mit pas fin à ses études.

Il vécut, jusqu'au mois d'avril 1686, séparé de sa femme. Celle-ci, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, avait douze ans, et son mari, à peine dix-sept. Ils continuèrent leurs classes, chacun de son côté, mais à des heures différentes, sous la direction des mêmes maîtres, en compagnie de la jeune Louise Bénédicte de Bourbon, la future duchesse du Maine, qui, comme son frère, avait un esprit très brillant. Ce fut la mort de Condé, le 11 décembre 1686, qui mit un terme au préceptorat de La Bruyère. Celui-ci regretta vivement cet homme supérieur qui lui avait donné sa confiance, et il lui décerna plus tard un éloge ému dans le portrait magistral de l'Emile des *Caractères*.

Il ne quitta pas la maison princière et demeura à Chantilly en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension et le titre de gentilhomme ordinaire de M. le Prince fils de Condé, père du jeune élève.

Saint-Simon nous a dépeint tristement ce pauvre sire, qui ne témoigna pas à La Bruyère la même sympathie que son père.

— Personne n'a eu plus d'esprit et de toutes sortes d'esprits, ni rarement tant de savoir en presque tous les genres, et pour la plupart à fond, jusqu'aux arts et aux mécaniques, avec un goût exquis et universel... Et quand il voulait plaire, jamais avec tant de discernement, de grâces, de gentillesse, de politesse, de noblesse, tant d'art caché coulant comme de source... Jamais aussi tant de talents inutiles, tant de génie sans usage, tant et si continuelle et si vive imagination, uniquement propre à être son bourreau et le fléau des autres ; jamais tant d'épines et de dangers dans le commerce, tant et de si sordide avarice, et de ménages bas et honteux, d'injustices, de rapines, de violences ; jamais encore tant de hauteur ;... jamais, en même temps une si vile bassesse... Fils dénaturé, cruel père, mari terrible, maître détestable,... sans amitié, sans amis, incapable d'en avoir, jaloux, soupçonneux, inquiet sans aucune relâche, plein de manèges et d'artifices à découvrir et à scruter tout, à quoi il étoit occupé sans cesse, aidé d'une vivacité extrême et d'une pénétration surprenante ; colère et d'un emportement à se porter aux derniers excès, jamais d'accord avec lui-même, et tenant tout chez lui dans le tremblement ; à tout prendre, la fougue et l'avarice étoient ses maîtres...

La vie de La Bruyère changea. Valincourt raconte qu'on se moquait du pauvre précepteur, « qui pensait profondément et plaisamment, deux choses qui se trouvent rarement en-

semble... c'était un bon homme dans le fond, mais que la crainte de paraître pédant avait jeté dans un autre ridicule opposé, qu'on ne saurait définir, en sorte que, pendant tout le temps qu'il a passé dans la maison de M. le Duc, où il est mort, on s'y est toujours moqué de lui ».

La Bruyère se trouvait dépaysé au milieu des gentilshommes de M. le Duc, près de ce Gourville, qui, de laquais des La Rochefoucauld, devenu confident intime des Condé, s'était aperçu que les philosophes sont d'ordinaire « chagrins contre les gens d'affaires »; quant à Santeul, c'était le bouffon de Chantilly, un bouffon qui perdait à tout moment le sens des réalités, ou s'émancipait sans souci des mesures; aussi ne lui épargnait-on pas les mauvaises plaisanteries : la dernière fut telle qu'il en mourut; et ce fut une tasse de café où le duc vida sa tabatière. C'était sa manière à lui d'aimer les gens, car il aimait Santeul; Bouhier disait :

— Monsieur le Prince n'a presque point fait de voyage, soit à Chantilly, soit en Bourgogne, dont il ne l'ait mis, jusque là qu'il le mettait dans son carrosse préférablement à beaucoup d'autres qui le souffraient fort impatiemment. J'en ai vu entre autres La Bruyère fort offensé, car il se croyait fort au-dessus de Santeul. Mais l'enjouement et la vivacité de celui-ci plaisaient mieux à Monsieur le Prince que le sérieux, cynique et mordant de l'autre. D'ailleurs, Monsieur le Prince faisait à Santeul cent niches qu'il prenait fort bien, au lieu que La Bruyère ne s'en serait pas accommodé.

Santeul était en effet d'une patience à toute épreuve. Un jour, la duchesse du Maine, en pleine table, lui envoya sur le visage d'abord un soufflet, puis le contenu d'un verre d'eau. Santeul en fit un poème en vers latins. Voilà comme il prenait les choses, et quelles étaient ses vengeances. Par sympathie et par goût, il rechercha l'amitié des hôtes lettrés que les Condé invitaient à leur cour, Bossuet, Boileau, Racine, Fénelon, La Fontaine, qui le payèrent largement de retour.

Boileau disait de La Bruyère : « Il a du savoir, de l'esprit et du mérite. » C'est un éloge un peu froid. Il n'aimait pas la manière de La Bruyère. Lisez le *Bolaeana :*

— M. Despréaux disait de la Bruyère que c'était un homme qui avait beaucoup d'esprit et d'érudition, mais que son style était prophétique, qu'il fallait souvent le deviner; qu'un ouvrage comme le sien ne de-

mandait que de l'esprit, puisqu'il délivrait de la servitude des transitions, qui est, disait-il, la pierre d'achoppement de presque tous les écrivains. J'ai eu, continuait-il, le courage de lui soutenir que son discours à l'Académie était mauvais, quoique d'ailleurs très ingénieux et parfaitement écrit : mais que l'éloquence ne consiste pas à dire simplement de belles choses, qu'elle tend à persuader, et que pour cela il faut dire des choses convenables aux temps, aux lieux et aux personnes. Il n'y a pas, poursuivait-il, deux sortes d'éloquences, celle de Démosthène ou l'éloquence du Pont-Neuf. Des bateliers veulent noyer Démosthène : il les attendrit par ses figures. Un charlatan veut vendre ses savonnettes, il les vend au bout de sa harangue. Un orateur fait toujours bien quand il persuade.

Ce même Boileau écrivait en 1687 à Racine : « Maximilien (c'est La Bruyère) m'est venu voir à Auteuil et m'a lu quelque chose de son Théophraste. » C'était la traduction des *Caractères grecs*, qui furent son modèle pour son fameux ouvrage.

Un discours sur Théophraste en est la préface. Il y constate la variété des goûts, et les bienfaits de la science des mœurs, qui examine les hommes et développe les caractères. Il conte la vie de son modèle Théophraste, élève de Platon puis d'Aristote, et successeur de celui-ci à la tête de son école; il célèbre les vertus de son devancier, sa bonté, son zèle pour le bien public. Il estime que nous devons nous intéresser aux mœurs décrites par les Anciens, car les hommes changent peu, dans le cours des siècles, selon le cœur et les passions, et il termine par un beau portrait du peuple athénien.

En mars 1688 parut, sans nom d'auteur, la première édition, sous le titre : « *Les Caractères de Théophraste*, traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle. A Paris, chez Etienne Michallet, premier imprimeur du roy, rue Saint-Jacques, à l'image Saint-Paul. MDCLXXXVIII avec privilège de Sa Majesté. »

Formey raconte :

— Je tiens l'anecdote suivante de M. de Maupertuis. M. de La Bruyère venait presque journellement s'asseoir chez un libraire, nommé Michallet, où il feuilletait les nouveautés et s'amusait avec une enfant fort gentille, qu'il avait prise en amitié. Un jour, il tira un manuscrit de sa poche et dit à Michallet: « Voulez-vous imprimer ceci (c'étaient les *Caractères*)? Je ne sais si vous y trouverez votre compte; mais, en cas de succès, le produit sera la dot de ma petite

amie. » Le libraire, plus incertain de la réussite que l'auteur, entreprit l'édition, mais à peine l'eut-il exposée en vente qu'elle fut enlevée, et qu'il fut obligé de réimprimer plusieurs fois ce livre, qui lui valut deux ou trois cent mille francs. Telle fut la dot imprévue de sa fille, qui fit par la suite le mariage le plus avantageux, et que M. de Maupertuis avait connue. *(Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1787.)

Les *Caractères* eurent dès leur apparition un succès considérable; M. de Malézieu l'avait prévu, quand il disait à La Bruyère : « Voilà de quoi vous procurer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis ». Les deux prédictions se réalisèrent. Dès la première année, deux autres éditions sans notables modifications furent épuisées. Encouragé par la faveur du public, l'auteur inséra plus de 350 caractères nouveaux dans la quatrième édition, qui parut en 1689, plus de 150 dans celle de 1690. La sixième, de 1691, et la septième, de 1692, s'augmentèrent chacune de près de 80 ; dans la huitième, qui renferme en outre le *Discours de réception à l'Académie*, environ 40 sont inédits. La neuvième parut quelques jours après la mort de La Bruyère, sans aucune addition ; elle avait été revue et corrigée par l'auteur.

Ce genre nouveau plut à ce point, qu'on vit surgir des légions de nouveaux Théophraste. « Tout est mode en France, dit l'Abbé d'Olivet ; les *Caractères* de La Bruyère n'eurent pas plus tôt paru que chacun se mêla d'en faire. »

Fort de ce succès, La Bruyère songea à l'Académie. Il se présenta une première fois, en 1691, on lui préféra le poète Etienne Pavillon. Il revint deux ans après, et le 14 mai 1693, il fut élu au fauteuil de l'Abbé de la Chambre, « un homme qui avait de la vertu », c'est-à-dire un homme dont il eût été difficile de louer les mérites littéraires.

La Bruyère avait été soutenu par ses amis et protecteurs, Boileau, Racine, Fénelon, La Fontaine, le contrôleur général Pontchartrain, Simon de la Loubère, qui entra peu après à l'Académie, Bussy-Rabutin, cousin de Mme de Sévigné, le marquis de Termes.

Son discours de réception est assez particulier. L'habitude était de faire l'éloge de l'Académie, de Richelieu, de Séguier, de Louis XIV. La Bruyère écourta cette partie traditionnelle et il fit la louange des Académiciens vivants. Il ajouta une

profession de foi littéraire. C'est dans ce discours que se trouve ce passage de l'éloge du Roi, si romantique, si pittoresque, qu'on reconnaît dans son auteur un romancier à qui il n'a manqué, pour faire du roman, que l'art de composer et d'agencer de vastes ensembles :

« Toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni temps de relâche, ni heures privilégiées : déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leur course, toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres ; nous reposons aussi, tandis que ce roi, retiré dans son balustre, veille seul sur nous et sur l'Etat. Tel est, Messieurs, le protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples. »

Le discours s'achève en remerciements adressés à l'Académie, pour l'honneur qu'elle a fait au récipiendaire, en l'appelant à elle en dépit de la malignité des envieux.

La préférence qu'il témoigna pour Racine, dépita les partisans de Corneille, Thomas, son frère, Fontenelle, son neveu, l'Académicien.

Le *Mercure galant*, rédigé par Donneau de Visé, se fit leur interprète, en servant sa propre vengeance.

La Gazette jugea ce discours « directement au-dessous de rien », et commença une campagne de calomnies, d'épigrammes et de chansons : Chanson sur l'air : *D'une main je tiens mon pot, sur la réception à l'Académie Française de La Bruyère, le 15 juin 1693 :*

Les quarante beaux esprits,
  Grâce à Racine ont pris
L'excellent et beau La Bruyère
Dont le discours ne fut pas bon...
Du dernier, je vous en réponds,
  Mais de l'autre, non, non.

Avec un air de soldat,
  Bien qu'il soit un pied plat,
Devant les maîtres du langage,
Il parla presque bas-breton...
Du dernier, etc...

Dans son fichu compliment
  Il dit effrontément

Qu'il n'avoit pas brigué sa place.
Cet endroit fut assez bouffon...
Du dernier, etc...

Avec d'assez brillants traits
  Il fit de faux portraits.
Racine au-dessus de Corneille
Pensa faire siffler, dit-on...
Du dernier, etc...

L'Académie en frémit,
  Et dans son courroux dit:
— « Je vengerai bien ce grand homme.
L'honneur le veut et la raison... »
Du dernier, etc...

Mais La Bruyère a pris feu,
  Il jura que dans peu,
Dans ses merveilleux *Caractères*,
Il la mettra tout de son long...
Du dernier, etc...

On proclamait « qu'il n'était pas capable de rien faire de suivi, pas même la moindre préface, tant ils estimaient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser et d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées et de faire des transitions ». La Bruyère le leur fit bien voir, et c'est par une belliqueuse et fière Préface à son Discours, qu'il riposta. Il malmena ces « oiseaux lugubres », ces « vieux corbeaux croassant autour de ceux qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits ».

Il prit cette occasion de protester contre les accusations de médisance; il désavouait les clefs que l'on faisait courir par la ville, avec les noms des prétendus originaux de ses *Caractères :*

— Qu'on me permette une vanité sur mon ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme, en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux de sa ville ou de sa province.

Les dernières années de la vie de La Bruyère s'écoulèrent dans la maison des Condé. Il occupa ses loisirs à retoucher les éditions successives de son livre, et à composer un nouvel ouvrage inspiré par ses entretiens avec Bossuet, les *Dialogues sur le quiétisme*, sur cette doctrine de Fénelon que l'évêque de

Meaux poursuivit avec l'âpreté d'un orthodoxe autoritaire. Ils sont à l'imitation des *Provinciales;* le style en est ferme, et l'esprit n'y manque pas. La Bruyère n'eut pas le temps de les achever ni de les publier : ils parurent en 1699, après sa mort, par les soins de l'abbé du Pin, docteur de Sorbonne qui, à la suite des sept dialogues originaux, en écrivit deux autres, et ajouta, en tête de l'édition, une préface de sa composition.

La préface résume la matière de l'ouvrage :

— L'auteur des *Dialogues* a cru qu'il était à propos de tourner les doctrines quiétistes en ridicule, en les exposant au public d'une manière agréable et naturelle. Pour y réussir, il n'a eu qu'à faire parler les quiétistes comme ils parlent dans leurs écrits, et à découvrir l'extravagance de leurs discours par des réflexions aussi solides que retentissantes. C'est ce qu'il a heureusement exécuté, en introduisant d'abord un directeur quiétiste, bien instruit de la doctrine de ses auteurs, qui en entretient sa pénitente: elle croit aveuglément tout ce qu'il lui enseigne: pleine de ces maximes, elle en confère avec un docteur de Sorbonne, son beau-frère. Le docteur, justement indigné contre des impiétés cachées sous de captieux principes, reproche à sa sœur sa faiblesse et son dévouement aux rêveries de ce pernicieux maître. Elle s'offense des raisons de son beau-frère, et court en diligence chez son directeur lui rendre compte de sa conversation, et le fait consentir à une entrevue dans laquelle le docteur n'a pas de peine à convaincre ce directeur de la fausseté de ses principes et de ses maximes. Pour achever de le confondre, on propose une autre conférence avec un homme du monde qui, ayant été autrefois dans les mêmes erreurs dont il était revenu, en tire exprès des conséquences pour autoriser une vie toute mondaine et les faire servir d'excuse à toute sorte de dérèglements. La pénitente, voyant son directeur confus et embarrassé, et comme contraint d'avouer les suites pernicieuses de cette infâme doctrine, le déteste et prend le parti de rentrer pour jamais dans les sentiments d'une véritable catholique.

Pour compléter la liste des œuvres de La Bruyère, ajoutons qu'il nous reste dix-sept lettres adressées au prince de Condé pendant les années1685 et 1686 : toutes se rapportent à l'éducation du duc de Bourbon.

La Bruyère comprenait son rôle avec élévation et conscience : il n'enseigna pas l'histoire sèchement, mais « avec les motifs des guerres et les fautes des princes ou de leur bon conseil ». En dehors de ces sujets, on y trouve aussi des allusions aux fêtes qui eurent lieu aux mois de juillet et août 1685, à l'occasion du mariage de M. le Duc et de Mlle de Nantes, à l'orai-

son funèbre de la Princesse Palatine, prononcée par Bossuet, aux déplacements de la cour à Fontainebleau et à Versailles, aux chasses et aux danses. Les études ne s'en poursuivent pas moins, et le duc travaille, le matin, de dix heures à midi et demi; le soir, de trois heures à cinq heures, on répète les leçons étudiées antérieurement. A Versailles, vers la fin de 1685, la mère du jeune Duc le fait souvent venir près d'elle, en compagnie de sa jeune femme, qui suivait les mêmes leçons, afin de les interroger tous les deux. Ce n'est pas sans peine que La Bruyère atténue les mutineries de son élève, fréquemment rebelle ou inattentif.

Je signale encore une lettre de La Bruyère à Ménage, à l'occasion d'une critique courtoise de celui-ci sur certains passages de la Traduction de Théophraste : La Bruyère y témoigne d'une finesse érudite.

La lettre à Bussy n'est qu'une page pour le remercier d'un service. Un billet à Santeul : La Bruyère le gronde amicalement d'être resté un enfant de douze ans et demi, et de se figurer à tort qu'on le calomnie auprès des Condé. Quant à la lettre à Phelypeaux, comte de Pontchartrain, c'est une causerie aimable, un spirituel badinage sur divers faits d'actualité.

Le 7 mai 1696, La Bruyère était à Paris dans une société; soudain il fut atteint d'une surdité complète : on s'empressa de le ramener à Versailles, où il mourut dans la nuit du 10 au 11 mai, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Un neveu de Bossuet a fait le récit de ses derniers moments : « J'avais soupé avec lui le mardi 8, il était très gai et ne s'était jamais mieux porté. Le mercredi et le jeudi même, jusqu'à 9 heures du soir, se passèrent en visites et en promenades, sans aucun pressentiment : il soupa avec appétit, et tout d'un coup il perdit la parole, et la bouche se tourna. M. Félix, M. Fagon, toute la médecine de la cour, vint à son secours. Il montrait sa tête comme le siège de son mal. Il eut connaissance. Saignée, émétique, lavement de tabac, rien n'y fit... C'est une perte pour nous tous : nous le regrettons sensiblement. »

Bossuet fut affecté de la mort de son protégé; le 16 juillet, il écrivait à son neveu : « M. l'abbé Fleury a (à l'Académie) la

place de notre pauvre ami, que je regrette tous les jours de plus en plus ». — « Toute la cour, dit-il dans une autre lettre, l'a regretté. »

Ainsi mourut, à l'âge de 51 ans, pauvre et sans famille (car il ne s'était jamais marié), cet homme de bien, « sincère et naturel ».

Le 12 mai 1696, dans la vieille église de Saint-Julien, démolie cent ans après par la Révolution, reposait le sage philosophe dont la devise semble avoir été le conseil du poète : « Cache ta vie et sème ton esprit ».

Les *Caractères* se composent de 17 chapitres et d'une préface: *Des Ouvrages de l'esprit*, que Sainte-Beuve appelait « son Art Poétique et sa Rhétorique », où il a réuni les jugements littéraires les plus sensés et les plus perspicaces; c'est un admirable traité d'histoire littéraire, où il faut prendre et retenir tout ce qu'il a dit des auteurs dont il a parlé. La partie consacrée au théâtre est de rare valeur, avec ses portraits, ses jugements, ses petits problèmes qu'on peut encore se poser :

— D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, et que l'on a honte d'y pleurer? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule? Est-ce l'altération des traits qui nous retient? Elle est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amère douleur, et l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la présence des grands et de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, et à marquer quelque faiblesse, surtout en un sujet faux, et dont il semble que l'on soit la dupe ? Mais, sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du faible dans un ris excessif comme dans les pleurs, et qui les défendent également, qu'attend-on d'une scène tragique ? qu'elle fasse rire ? Et d'ailleurs, la vérité n'y règne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique? L'âme ne va-t-elle pas jusqu'au vrai dans l'un et l'autre genre avant que de s'émouvoir? Est-elle même si aisée à contenter? Ne lui faut-il pas encore le vraisemblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un amphithéâtre un ris universel sur quelque endroit d'une comédie, et qu'au contraire cela suppose qu'il est plaisant et très naïvement exécuté, aussi, l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, et le mauvais ris dont on veut les couvrir prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique serait de pleurer tous franchement et de concert à la vue l'un de l'autre, et sans autre embarras que d'essuyer ses larmes, outre qu'après être convenu

de s'y abandonner, on éprouverait encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre, que de s'y morfondre.

Je note en passant cette définition du critique :

« La critique souvent n'est pas une science; c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, et qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt et les lecteurs et l'écrivain. »

Le chapitre du *Mérite Personnel* est une piquante critique de la vanité et de l'égoïsme.

Celui *Des Femmes* est humoristique, amusant, méchant, peu profond. De jolies pensées piquées sur un fond neutre :

— L'agrément est arbitraire; la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion.

— Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

— Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

La même note chante dans le chapitre *Du Cœur*, où La Bruyère parle de ce qu'il ne paraît pas connaître autrement que le commun. Les pensées sur l'amitié, la bonté, la charité sont assez touchantes. Quelques formules sont bien frappées :

— Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

— Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison: son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

De la Société et de la Conversation. — Ceci est de l'excellent La Bruyère. Il a écouté, regardé, noté. Sur les salons, les petites villes de provinces, il a des traits heureux. Il renouvelle et enrichit sa forme :

— Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins. Je devine enfin: vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid, que ne disiez-vous : « il fait froid ? » Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites: « il pleut, il neige. » Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter; dites: « Je vous trouve bon visage. » — Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair; et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant ?

— Qu'importe, Acis ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde.

Un trait vrai et observé:

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de notre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement.

Dans le chapitre *Des biens de Fortune*, La Bruyère se rappelle qu'il a été employé aux finances, et Lesage même ne sera pas plus féroce contre les traitants et fermiers généraux :

— Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru »; s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

— Les partisans nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre: l'on commence par le mépris, à cause de leur obscurité; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, et on les respecte; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

— Un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants.

C'est là que se trouvent les deux figures les plus saisissantes que La Bruyère ait burinées; regardez-les, elles se font pendant :

— Giton a le teint frais, le visage plein, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goute que médiocrement tout ce qu'il lui dit.

Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément: il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre. Il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher et l'on marche: tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage

maigre; il dort peu et d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire. Il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services. Il est complaisant, flatteur, empressé, il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide. Il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose pas les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient pas de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau ; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre.

De la Ville offre de curieux coins de Paris, la levée Saint-Bernard, au bord de la Seine, les promenades, les intérieurs bourgeois.

Saint-Simon eût pu signer les chapitres suivants, *De la Cour*, *Des Grands*, où les courtisans sont portraiturés avec malice. Ce trait est d'une brutalité sans ménagement :

— Un grand aime la Champagne, abhorre la Brie ; il s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule différence que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier.

Du Souverain ou de la République est un hommage au roi. *De l'Homme* est un amusant défilé de types : Ménalque l'étourdi est irrésistible; il est le compendium de toutes les distractions possibles, et il en commet assez pour fournir plusieurs existences de vrais distraits. Sur les enfants, on y lit quelques pages où il apparaît qu'il n'en a guère connu d'autres que son élève; il en parle en précepteur (« il faut aux enfants

les verges et la férule... ») et en célibataire. Quelques portraits sont très poussés. Ceci, sur les paysans d'alors, est une de ses plus fortes pages :

— L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible: ils ont comme une voix articulée: et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Des Jugements contient des préceptes excellents de goût et de bon sens contre la sottise, la vanité, la flatterie.

De la Mode est écrit avec verve; les manies, les modes, la poudre aux yeux, les collectionneurs, le costume, font les frais de cet intéressant tableau de Paris. C'est là qu'Onuphre paraît comme un « corrigé » malheureux du Tartufe de Molière.

De quelques Usages est intéressant; c'est un album d'actualités d'autrefois et d'estampes malignes : nobles d'occasion, faux dévots, religieuses forcées, plaideurs, tourmenteurs, médecins, charlatans, sorciers, préludent à une dissertation de grammaire.

De la Chaire fait un plaisant tableau de la frivolité mondaine qui présidait aux offices et aux sermons.

Des Esprits forts combat les athées, les incrédules, les indifférents; l'ami de Bossuet lui prêtait là le secours de son talent en faveur de la religion, par des arguments que Pascal avait développés et déduits avec plus de vigueur. Ses dissertations sont longues, et disent moins que ses formules serrées des autres chapitres. Il perd pied. Il se retrouve au mot de la fin :

— Si on ne goûte point ces *Caractères*, je m'en étonne ; et si on les goûte, je m'en étonne de même.

Ne le croyez pas; il compte bien qu'on les goûtera. Ce n'est qu'un mot.

La Bruyère peint plus qu'il ne raisonne; il nous occupe des autres, et jamais de lui; il plaît, par ce qu'il y a d'aimable, d'obligeant à nous persuader qu'il existe des gens pires que

nous. Quand il déclare rendre au public ce que le public lui a prêté, il se gêne d'un scrupule superflu, car personne ne conviendra jamais qu'il serait pour quelque chose dans les observations, les vérités et les sévérités qu'il nous prodigue, et chacun conviendra que cette restitution s'adresse au voisin.

Artisan habile, il manie la plume avec patience, délicatesse, lenteur; il trouve le trait, mais il le cherche; l'art n'est pas invisible. Il travaille à la loupe, il amenuise, il taille à facettes, il fait de la tabletterie littéraire avec le contenu de ses tablettes. Ses portraits sont fignolés plutôt qu'ardents de vie et de flamme intérieure. Molière brossait largement; La Bruyère a refait certaines de ses figures, à la façon d'un mosaïste ou d'un tapissier des Gobelins qui copie un Rubens. Il finit des tableaux de chevalet pour petits salons; on compte les touches, qui sont toutes justes.

Il a la précision; il en a l'instinct; il biffe jusqu'à la trouvaille finale. Il dit :

— Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant; il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

S'il n'eût eu le goût très sûr, il fût vite tombé dans l'afféterie par le souci de faire neuf et de dire tout autrement qu'il n'a été dit. Il souffrait d'être venu trop tard, et il voulut qu'on ne s'en aperçût pas. Il fit tant, qu'il est venu trop tôt pour être du XVIIIe siècle : il y confine plus qu'aucun autre. Quel peintre merveilleux ! Il sait voir, et il fait voir. Toute une société revit dans ses pages. Artiste, il était séduit par les formes; il fut pittoresque. Il n'a pas enrichi la psychologie, mais la peinture des mœurs; il n'a pas démêlé de nouveaux et secrets ressorts de l'âme; il en a admirablement vu et décrit les signes extérieurs, attitudes, gestes, regards, démarches sensibles. Il a campé des types si vivants et si vrais, qu'aujourd'hui encore, et de tous temps, le lecteur mettra sous le tableau le nom d'un personnage qu'il a connu. La Bruyère a condamné son livre à rester, non pas sous clé, mais sous les clés. C'est une serrure dont chaque âge retrouve le secret.

La vie extérieure de ses acteurs le préoccupe exclusivement et l'intéresse. Il eût fait un bon romancier, un bon auteur dramatique. Il avait le don du dialogue, de la scène courte, de la saynète. De nos jours, il eùt réussi dans ce genre de théâtre bref qui est à la mode.

De son temps, les cinq actes d'usage l'eussent effrayé, si tant est qu'il y eût songé.

Quant au style, une page magistrale de Taine en a définitivement marqué les caractères :

— Le talent de La Bruyère consiste principalement dans *l'art d'attirer l'attention*. Il invente peu, mais il marque ce qu'il touche d'une empreinte ineffaçable. Il ne dit que des vérités ordinaires ; mais, une fois qu'il les a dites, on ne les oublie plus. Il ressemble à un homme qui viendrait arrêter les passants dans la rue, les saisirait au collet, leur ferait oublier leurs affaires et leurs plaisirs, les forcerait à regarder à leurs pieds, à voir ce qu'ils ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir, et qui ne leur permettrait d'avancer qu'après avoir gravé l'objet d'une manière ineffaçable dans leur mémoire étonnée. Aussi rencontre-t-on chez lui tous les artifices du style : jamais la forme n'a été si savante, ni si capable de faire valoir une pensée. Il introduit des personnages fictifs, leur prête des dialogues, et transforme la leçon de morale en scène dramatique. Il fait parler un personnage ancien, Héraclite, puis Démocrite, et réveille le lecteur par l'étrangeté de leurs discours. Il imite le style de Montaigne et surprend l'attention par le contraste du langage suranné et du langage moderne. Il apostrophe le lecteur et se fait écouter en le prenant à partie. Quelquefois il pique la curiosité par des énigmes ou par des naïvetés apparentes. Il grossit les objets, il charge les traits, il accumule les couleurs, et la figure qu'il peint devient si expressive, qu'on ne peut plus en détacher les yeux... Là où les faits ne suffisent pas, des métaphores passionnées poussent l'hyperbole jusqu'aux plus extrêmes limites... Les paradoxes simulés, les alliances de mots frappantes, les contrastes calculés et saisissants, les petites phrases concises et entassées, qui partent et blessent comme une grêle de flèches, l'art de mettre un mot en relief, de résumer toute la pensée d'un morceau dans un trait saillant, les expressions inattendues et inventées, les phrases heurtées, à angles brusques, à facettes étincelantes, les allégories soutenues et ingénieuses, l'imagination, l'esprit jetés à profusion et ornés par le travail le plus assidu et le plus habile, tel est le style de La Bruyère, et l'on voit combien il s'écarte de la simplicité et de l'aisance que conservent les autres écrivains du siècle. Il touche au nôtre, et il ne serait pas difficile de montrer dans Balzac et dans Victor Hugo beaucoup de façons d'écrire semblables aux siennes... Si l'on en veut une preuve, il suffit de remarquer que La Bruyère emploie perpétuellement le mot propre et les traits particuliers, tandis que le goût classique et les habitudes littéraires du dix-septième siècle ne s'accommodent que des traits généraux et des ex-

pressions nobles. Nommer les choses par leur nom, parler de peintres, de vitriers, de titres de contrats, des objets les plus bas et les plus populaires, ne rien déguiser, et tout au contraire mettre en relief et en lumière les détails les plus choquants, c'est là un prodige dans un siècle où les convenances étaient si impérieuses, où les raffinements d'élégance et de bon ton imposaient aux écrivains un style tempéré et contenu... Pourquoi ce choix de détails familiers et de petits faits exacts tels qu'on en rencontre journellement autour de soi? Parce qu'ils sont les seuls qui soient frappants. Les traits généraux sont vagues et, pour maîtriser l'attention du lecteur, La Bruyère, comme Balzac, est obligé de le toucher au vif par des traits particuliers, tirés de la vie réelle et des circonstances vulgaires. Ce genre s'appelle aujourd'hui *réalisme :* n'est-il pas curieux de trouver ce goût littéraire dans un ami de Boileau ?

Il n'a ni l'essor, ni l'abondance, ni l'harmonie, ni la sensibilité, ni la composition. Il enfile ses remarques en chapelet. Il trébuche d'un paragraphe sur l'autre. On n'en peut lire beaucoup à la fois. L'unité, la liaison, la coordination font défaut. C'est de la grenaille d'or.

Mais quelle variété de tons! Il est noble, il est familier; il est éloquent, il est moqueur; il est amer, il est gamin; et on sent le parti pris.

Il n'entre pas fort avant dans les raisons morales des actes. Il n'est ni un Pascal, ni un La Rochefoucauld, ni un Vauvenargues; ceux-ci travaillent sur les passions, leur variété apparente, leur classement logique, leur subordination mutuelle, leurs attaches plus ou moins lâches avec le fond même de notre nature, leurs combinaisons dans leur contact avec la vie courante. La Bruyère regardait plus qu'il ne pensait. Il a reproduit ce qu'il voyait; il se trouve qu'il a peint, à travers ce qui passe, ce qui ne passe pas; et il a duré, non seulement pour le charme exquis de ce style châtié, mais pour la part de vérité éternelle qu'il a emprisonnée dans le réseau doré de ses paragraphes, sobres, courts, condensés, — nous dirions aujourd'hui « comprimés ». Le jugement d'un homme qui en l'espèce s'y connaissait, Vauvenargues, demeure intact :

— On remarque dans son ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, également capable de réflexion et de sentiment, et doué avec avantage de cette invention qui distingue la voix des maîtres et qui caractérise le génie. Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression, qu'on n'en voit dans

ses *Caractères*. Il est vrai qu'on n'y trouve pas aussi souvent que dans les récits de Bossuet et de Pascal de ces traits qui caractérisent, non seulement une passion ou les vices d'un particulier, mais le genre humain. Ses portraits les plus élevés ne sont jamais aussi grands que ceux de Fénelon et de Bossuet ; ce qui vient en grande partie de la différence des genres qu'ils ont traités. La Bruyère a cru, ce me semble, qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits ; et il s'est bien plus attaché à relever leurs ridicules que leur force.



Deux ans après La Bruyère, naissait un homme dont l'action morale devait être considérable, et qui a condensé en soi la plupart des aspirations et des inquiétudes de son temps : ce fut Bayle.

Bayle (1) fait le trait d'union entre Montaigne et Voltaire. Il annonce le XVIII[e] siècle, avec ses hardiesses philosophiques et ses esprits forts, Diderot, d'Alembert, Dargens, La Mettrie, Maupertuis ou d'Holbach. Bayle continue, résume et aggrave les « libertins » du XVII[e] siècle, Le Vayer, ou Desbarreaux, cet athée qui mangeait une omelette au lard un vendredi, quand l'orage éclata comme une protestation divine; et il s'écria : « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard! »

Pierre Bayle, né dans l'Ariège de parents protestants, élevé sans suite, se convertit, on ne sait pourquoi, au catholicisme, qu'il renia pour revenir au protestantisme, et ce retour le condamna à un exil perpétuel, peine imposée aux renégats. Cette conduite flottante constate une mobilité qui ne ressemble pas à de l'entêtement. Imbu de la lecture de Montaigne, il fut sceptique, ou plus exactement, il fut athée. Il vécut à Genève, puis à Rotterdam. De là, il lançait des pamphlets contre les catholiques, et aussi contre les protestants, fustigeait la superstition à propos de la Comète de 1682, et émettait des nouveautés hardies dans son journal *Nouvelles de la République des Lettres*, qu'il rédigeait avec Basnage et Jurieu (1684-1687); ou

(1) 1647-1706.

surtout dans son fameux *Dictionnaire*, qui est son œuvre capitale; car on peut négliger le *Commentaire philosophique sur les paroles de Jésus-Christ : Compelle Intrare* ou l'*Avis aux Réfugiés*, ou la *Cabale Chimérique*.

Dans son *Dictionnaire*, travail colossal et intéressant, Bayle s'est mis tout entier. Il en répandit le prospectus dès 1692, avec quelques articles en spécimen. C'était une œuvre de polémique; le plan est confus, touffu, très incomplet, souvent inexact; comme dictionnaire, c'est très insuffisant, il manque l'ordre et la méthode. Bayle a jeté dans ce déversoir ses réflexions et ses notes. Il y a des manques, des disproportions; les faits essentiels sont absents, mais, par contre, les menues informations de l'érudition la plus minutieuse y fourmillent. Il faut savoir chercher dans ce fatras. Voltaire se plaint qu'on y trouve un article sur l'obscur Jean Cæsarius, professeur de Bologne, et qu'il n'y ait rien sur Cæsar. Il a mal cherché, car il fallait aller plus bas pour trouver non Cæsar, mais César, qui a son article. Pour l'article sur Alexandre, il faut chercher Macédoine. C'est un peu chaotique, et d'un choix arbitraire.

Pourquoi saint Louis, Auguste, Horace, Sophocle, Rabelais n'y figurent-ils pas? Parce qu'il s'est trouvé ainsi.

Mais l'érudition la plus copieuse y déborde; Bayle voulait lutter contre le Dictionnaire de Moréri, et il s'est mis en frais. Tout est examiné avec sérieux et conscience, et si Achille fut véritablement nourri de la moelle des lions, et si César eut la diarrhée, et si la vue de Léon X était perçante, et si Amphitryon mettait de l'eau dans son vin. La petite chronique scandaleuse de l'antiquité et du moyen âge le divertit et le retient longuement. Mais la plus grande part est faite à la philosophie et à la théologie. Mahomet, Luther, Calvin, Spinoza (le plus long de tous les articles, avec celui de Mahomet), Socinius, les Anabaptistes : voilà les rubriques les plus prolixes. Il passe sous silence les Spiritualistes, les Idéalistes, les Dogmatiques; il ne s'attache qu'aux Epicuriens et aux Sceptiques, par goût personnel. Il raconte les hérésies; il laisse dans l'ombre les défenseurs de la religion. On sent à chaque page l'athée gêné pour proclamer sa pensée périlleuse, mais celle-ci filtre et se fait jour entre tous les procédés détournés qu'il emploie : le

choix particulier des objets de son étude, une façon de diviser les vérités et les affirmations, dont il met la part la plus anodine dans le corps de l'article, mais il y ajoute un correctif dans les notes, qui sont plus étendues que le texte, et dans les notules qui encadrent à leur tour les notes. C'est le commentaire en cascade, l'annotation à deux étages. Il faut descendre cette estrade pour faire le tour complet de la pensée de Bayle, qui est la négation finale de l'élément surnaturel et des religions.

Voltaire, Diderot, ont beaucoup puisé là. Le Dictionnaire de Bayle est l'arsenal du XVIIIe siècle. Bien des mots et des traits de l'ironie voltairienne y étaient déjà. Voltaire lui doit toute son éducation philosophique, et quelques-uns de ses contes. Quant à Diderot, c'est de Bayle qu'il apprit la tactique des renvois et des notules, pour glisser sans trop de fracas les vérités nouvelles et les maximes de liberté politique, religieuse ou morale. Sans Bayle, les Encyclopédistes n'eussent pas écrit leurs articles peut-être, car la source commune leur eût manqué.

Aussi les Encyclopédistes le saluaient comme un ancêtre, et sur cette filiation, Voltaire ne s'était pas trompé :

> J'abandonne Platon, je rejette Epicure.
> Bayle en sait plus qu'eux tous ; je vais le consulter :
> La balance à la main, Bayle enseigne à douter ;
> Assez sage, assez grand pour être sans système,
> Il les a tous détruits et se combat lui-même,
> Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,
> Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

Il se faisait une idée redoutable et juste de la philosophie, qui allait ravager, renverser, bouleverser l'état social, et il y a comme une lointaine prophétie dans ce cri d'alarme jeté au seuil du siècle de l'Encyclopédie :

— On peut comparer la philosophie à ces poudres si corrosives qu'après avoir consumé les chairs mortes d'une plaie, elles rongeraient la chair vive, carieraient les os et perceraient jusqu'aux moelles. La philosophie réfute d'abord les erreurs; mais si on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités, et quand on la laisse faire à sa fantaisie, elle va si loin qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus où s'asseoir.

Son scepticisme est un dogmatisme déguisé par timidité, et Joseph de Maistre l'a dit :

— Bayle, le père de l'incrédulité moderne, ne ressemble point à ses successeurs. Dans ses écarts les plus condamnables, on ne lui trouve point une grande envie de persuader, encore moins le ton de l'irritation ou de l'esprit de parti; il nie moins qu'il ne doute, il dit le pour et le contre, souvent même il est plus disert pour la bonne cause que pour la mauvaise.

Mais Bayle n'a pas eu conscience de son rôle ; il n'a ni affirmé, ni conclu, ni enseigné. Il va comme Montaigne, dont il n'a pas le style léger et énergique. Il choisit une opinion, la tourne sous toutes faces, la détruit, accumule contre elle les objections et les doutes, égaye ou appuie ses preuves d'anecdotes piquantes, vous enlace dans un réseau d'incertitudes, et vous abandonne dans ces lacs et ces imbroglios.

Il faut chercher, si on veut trouver sa pensée : mais celle-ci vaut cette recherche, car dès qu'on l'a dégagée, elle brille comme un fanal à un carrefour de l'histoire des idées, et elle jette les premiers feux de l'esprit nouveau du XVIIIe siècle.



Nous ne fermerons pas ce chapitre des Moralistes sans évoquer, derrière ces penseurs, une figure sérieuse de femme, qui a consacré son âge mûr à la formation de la jeunesse et des esprits, et dont l'action a été considérable sur l'éducation de son époque et de la suivante : c'est Mme de Maintenon.

Son existence fut une vie traversée des destins les plus contraires et des coups de fortune les plus divers et les plus étranges.

Faut-il blâmer l'usage qu'elle fit de sa haute fortune, son ingérence indiscrète dans les affaires d'Etat, son zèle immodéré pour le triomphe de la religion, la sécheresse de son cœur et son ambition démesurée ? Ne vaut-il pas mieux évoquer la jeune Françoise d'Aubigné, « belle et enveloppante, aimable, discrète, douce, fidèle à l'amitié », d'une ardente

sensibilité qu'elle avait douloureusement domptée, exerçant une action salutaire sur tous ceux qui l'approchaient, ambitieuse seulement d'estime et d'influence, et devenant, autant par conscience que par intérêt, l'héroïne du roman le plus invraisemblable?

Françoise d'Aubigné naquit de Constant d'Aubigné, homme d'esprit et de grand air, et de Jeanne de Cardilhac.

Peut-être dut-elle à sa mère son sens droit, sa haute raison; à son grand'père, Agrippa d'Aubigné, son caractère vigoureux, son énergie, tandis qu'elle retenait de son père un naturel enjoué, l'humeur séduisante et le charme.

Son enfance fut triste.

Françoise vit le jour dans la prison où son père était incarcéré, impliqué dans une conspiration contre Richelieu et poursuivi par ses créanciers. Sa tante paternelle, Mme de Villette, touchée du dénuement de la pauvre enfant, la recueillit et l'emmena au château de Nursay.

En 1642, Constant d'Aubigné, libéré par la mort de Richelieu, alla tenter fortune à la Martinique. Au cours de la traversée, la petite Françoise tomba si gravement malade qu'on la crut morte; on allait la jeter à la mer, lorsque Mme d'Aubigné s'aperçut que le cœur battait encore.

Constant d'Aubigné continua en Amérique, comme en France, sa vie déréglée. Sa mort, qui ne laissait à sa famille que des charges, ne parut pas avoir touché sa fille, malgré la tendresse qu'il lui avait témoignée. On s'explique sans trop de peine le jugement que la précoce raison de Françoise s'était déjà fait de son père, sous la réserve que le respect lui imposait.

Au retour, le vaisseau dans lequel était la famille d'Aubigné faillit être pris par des corsaires, et à peine débarquée en France, la malheureuse veuve dut aller demander la charité à la porte d'un couvent de La Rochelle. Mme de Villette vint à son secours ; elle donna asile à Mme d'Aubigné dont le fils aîné, sur lequel elle fondait les plus légitimes espérances, se noya dans un étang; vaincue, brisée par tant d'épreuves, Mme d'Aubigné se replia sur elle-même et cacha sa douleur sous une sévérité qui confinait à la dureté, une raideur qui

dégénérait en sécheresse. Ces impressions d'enfance, si fortes et si durables chez Françoise d'Aubigné, ont laissé leur empreinte sur cette âme d'enfant, en lui donnant l'habitude de contenir, de dominer ses émotions.

Mme de Villette fut pour elle une seconde mère. Bignette (c'était le nom que Françoise portait à Nursay) aima sa tante de tout son jeune cœur si droit, et cette affection ne se démentit jamais, même après la mort de sa bienfaitrice. Mme de Villette, en bonne fille d'Agrippa d'Aubigné, éleva sa nièce dans la religion réformée. Mais bientôt, la pauvre Bignette fut arrachée à la tendresse de sa tante et recueillie par une parente, Mme de Neuillant, dont l'unique dessein était de la convertir. Mme de Neuillant usa des objurgations pressantes, des menaces, des mauvais traitements. Rien ne triompha de l'obstination de la petite fille, qui fut alors placée au couvent des Ursulines de Niort. La Supérieure, soutenue par Mme d'Aubigné, essaya de tous les moyens pour dompter la malheureuse enfant épuisée par deux années de luttes. Imaginez la détresse morale de cette fillette de treize ans, qui écrivait à sa tante : « Ah ! Madame, quel enfer que cette maison soi-disant de Dieu ! La vie m'est pire que la mort. » (1648).

Devant cette résistance désespérée de la néophyte, on cessa les menaces et les brutalités, et on fit appel à sa raison et à son cœur. Alors Françoise crut reconnaître ses erreurs, et abjura.

Elle sortit du couvent, et vint rejoindre sa mère, qui mourut bientôt après, à Niort, en 1650, dans le plus profond dénuement.

Son frère, Charles d'Aubigné, était attaché au service de M. de Neuillant. Cette maison était le seul asile qui s'ouvrait pour Françoise. Mais, selon le témoignage de Tallemant, Mme de Neuillant « n'était pas femme à accepter un patronage si onéreux. » Elle ramena l'orpheline à Paris, pour la marier à Scarron, le poète burlesque, « malheureux estropié », voué à une mort prématurée, et « trop mal renté pour assurer l'avenir d'une femme ». Françoise eut à choisir entre le mariage qu'on lui offrait, et le couvent où Scarron payerait

sa dot. Elle opta pour le mariage. Il fut célébré en mai 1652. Elle avait seize ans et demi.

— Lyrianne était grande et de belle taille, de cette grandeur qui n'épouvante point et sert seulement à la bonne mine. Elle avait le teint fort uni et fort beau, les cheveux châtain clair fort agréables, le nez très bien fait, la bouche bien taillée, l'air noble, doux, enjoué et modeste, et pour rendre sa beauté plus parfaite et plus éclatante, elle avait les plus beaux yeux du monde. Ils étaient noirs, brillants, doux, passionnés et pleins d'esprit ; leur éclat avait je ne sais quoi qu'on ne saurait exprimer : la mélancolie douce y paraissait quelquefois avec tous les charmes qui la suivent presque toujours ; l'enjouement s'y faisait voir à son tour avec tous les attraits que la joie peut inspirer, et l'on peut assurer après sans mensonge que Lyrianne avait mille appas inévitables.

Tel est le portrait de Mme Scarron par Mlle de Scudéry dans son roman de « Clélie »; telle elle apparaît dans la maison de l'auteur de « l'Enéide travestie », rendez-vous des beaux esprits qui ne s'interdisaient ni « les propos libertins, ni les conversations galantes. » Mme Scarron apportait toutes les séductions dans un milieu qui les recherchait et en abusait ; par quel miracle de prudence et de grâce sut-elle rester irréprochable sans pruderie, estimée et aimée de tous, au point qu'un des familiers du poète déclarait qu'il aimait mieux manquer à la reine qu'à Mme Scarron?

Le 6 octobre 1660, Scarron mourait, laissant une situation si obérée, que Mme Scarron dut renoncer à la dot de 23.000 livres qu'il lui avait reconnue. Elle se retira au couvent des Hospitalières de la Place Royale. Ses amies, Mmes de Navailles et de Montausier, lui obtinrent une pension de la reine, Anne d'Autriche. La veuve alla alors aux Ursulines, où elle avait abjuré. Cette période de sa vie paraît avoir été infiniment calme et douce : « N'ayant point d'ambition ni aucune de ces passions qui auraient pu troubler le bonheur que je trouvais dans la sorte de vie que j'avais, je ne connaissais ni le chagrin ni l'ennui », écrivait-elle plus tard aux Dames de Saint-Cyr.

Dans sa jeunesse toute de misères et de labeurs, entre un père méprisable et une mère sans tendresse, Mme Scarron apprit de bonne heure à se gouverner. Mais elle était, de son

propre aveu, « née prompte et impatiente ». Saint-Simon dit « qu'elle n'avait de suite en rien que par force et contrainte ».

Elle partageait sa vie entre sa retraite et ses amis. « Aucun sacrifice ne lui était pénible pour se rendre utile ou agréable. Elle devenait l'âme de la maison, comme elle en était le conseil et le charme. » Elle continuait de voir la meilleure compagnie, fréquentait surtout chez les d'Albret, les Richelieu, les Montchevreuil. C'est à l'hôtel d'Albret, qu'elle rencontra Mme de Montespan, avec laquelle elle se lia d'amitié; et c'est alors que la favorite lui fit proposer de devenir l'éducatrice de ses enfants. On sait que Mme Scarron déclara qu'elle tenait « cette sorte d'honneur pour un peu singulier ». Un ordre du roi emporta ses répugnances et ses hésitations.

Michelet déclare « ne trouver la femme à aucun moment dans Mme de Maintenon ». C'est qu'il ne l'a pas vue chez Mme de Montchevreuil, où « elle prenait soin du ménage, emmaillottait les enfants, réglait les comptes ».

Avec infiniment de douceur et de grâce, elle amusait les vieillards, s'installait au chevet des malades.

Ces mêmes ressources de l'esprit et du cœur, elle les déploya dans son rôle d'éducatrice qu'elle remplit maternellement.

Sa correspondance nous renseigne. On la voit active, vigilante, non sans tendresse, auprès des enfants de Mme de Montespan : « M. le duc du Maine a la fièvre, M. le comte de Vexin un vomissement, Mlle de Mantes vient de retomber ». Et voilà Mme Scarron sur pied toute la nuit, veillant les malades, leur prodiguant tous les soins les plus délicats, en vraie femme.

C'est dans cette tâche étrange de gouvernante des enfants de Mme de Montespan, que Mme Scarron se révéla à Louis XIV. Il avait quelques préventions contre cette dame, « à qui il fallait des choses sublimes et qui était si difficile à contenter ». Mais la tendresse qu'il portait aux enfants de Mme de Montespan le rapprocha de celle à qui ils furent confiés. Dans cette intimité, quelle magie exerça-t-elle sur le souverain ? Quelle signification profonde prirent pour lui cette « glorieuse et irréprochable pauvreté », le charme envelop-

pant de cet esprit délicat, subtil, de cette nature douce et sereine ?

Et elle, de quel frisson secret dut-elle tressaillir dans cette communion d'âmes, après les efforts héroïques, les soumissions pitoyables, où tremblaient toutes les tendresses d'un cœur passionné et contenu ?

En 1673, Louis XIV ayant reconnu les enfants de Mme de Montespan, Mme Scarron alla demeurer à la cour.

Elle achetait bientôt la terre de Maintenon, qui lui donnait droit à une rente de quinze mille livres, et en 1675, sur l'ordre de Louis XIV, elle en prenait le nom.

Alors éclata entre elle et Mme de Montespan, entre Esther et l'altière Vasthi, une rivalité qui devait se terminer par la disgrâce de la favorite.

Celle-ci apportait dans la lutte autant de violence et de hauteur que l'autre lui opposait de patience. Le sentiment nouveau qui avait germé au cœur du roi l'envahissait à présent.

« Dieu a suscité Mme de Maintenon pour me rendre le cœur du roi », s'écriait la reine. Et en effet, elle n'usait de son influence que pour oser donner de sages conseils. L'abbé Gobelin soutenait ses défaillances, en la persuadant du rôle que la Providence lui destinait : détacher le roi d'une liaison scandaleuse. Comment son âme serait-elle restée close à ce rêve d'honneur, qui n'altérait en rien la droiture de son cœur ?

Nommée dame d'atour de la Dauphine, Mme de Maintenon entrait chaque jour davantage dans la confiance de la reine. Elle devint l'âme de la cour, où elle apportait le prestige de sa grâce souveraine, sans se laisser enivrer par l'éclat de sa fortune et sans cesser sa vie active et remplie.

« Les meilleures heures du roi, dit Michelet, son repos de six à dix heures du soir étaient pour Mme de Maintenon. Quatre grandes heures d'interminables conversations ». Et, ajoute-t-il, « tête-à-tête absolu ». Le 30 juillet 1683, un mal foudroyant emporta la reine. Heure tragique qui éclaira soudainement la destinée de Mme de Maintenon! Eut-elle le pressentiment de l'avenir qui s'ouvrait pour elle ? Nous ne pouvons que conjecturer; ses entretiens avec Louis XIV étaient sans témoin, et leur correspondance a été détruite. Mme de

Caylus rapporte que Mme de Maintenon recherchait la solitude et cachait ses larmes. Inexplicables larmes, si elle avait préparé son élévation et pressenti la grandeur de sa destinée ! Nous sommes plus en droit de supposer que l'événement la laissa surprise et troublée.

Au XVIIIe siècle, sa correspondance fut travestie, mutilée par un éditeur, La Baumelle, qui traita ses lettres comme des « matériaux de roman », ajoutant, élaguant tout ce qu'il jugeait bon au succès de son édition. S'autorisant de La Baumelle et des mémoires du curé Hébert, Michelet a dénoncé l'intimité scandaleuse du souverain et de Mme de Maintenon, sous prétexte « que jamais le roi ne sut se contenir... qu'il était devenu encore plus grand mangeur et buvait son vin pur ». Il conjecture que le mariage eut lieu le lendemain de la Révocation de l'Edit de Nantes (1685). « Sinistre mariage. En novembre, à l'entrée du terrible hiver, des supplices et des fuites, il se fit la nuit à Versailles, dans le plus grand mystère ».

En réalité, le mariage fut célébré vers la fin de 1684, et ne fut jamais déclaré.

Pendant trente années, Mme de Maintenon eut le prestige d'une Reine; quel usage fit-elle de son autorité ?

Elle eut sa part désormais dans le gouvernement. Elle fut pour beaucoup moins qu'on le dit dans la Révocation de l'Edit de Nantes, dont elle écrit :

— L'on est bien injuste de m'attribuer tous ces malheurs. Je gémis des vexations qu'on fait, mais pour peu que j'ouvrisse la bouche pour m'en plaindre, mes ennemis m'accusaient encore d'être protestante.

Il n'y a pas lieu de taxer ses paroles d'hypocrisie. Elle ne pensa pas autrement que Bossuet, Massillon, Racine, La Bruyère, La Fontaine, Mlle de Scudéry, le grand Arnaud, Bussy, Mme de Sévigné, qui disait de la Révocation :

— Rien n'est si beau, jamais aucun roi n'a fait ni ne fera rien de plus mémorable.

Vingt ans plus tard, Port-Royal était détruit, et les sépultures des Solitaires étaient violées, — tandis qu'on sévissait contre les quiétistes avec la dernière rigueur.

En 1707, Vauban, demandant le rétablissement de l'Edit de Nantes, vit son ouvrage condamné au pilori.

Et dès 1690, il s'imprimait en Hollande quinze mémoires sous ce titre : « Les soupirs de la France esclave ». L'intolérance était générale, et quelques voix seulement protestèrent contre les violences qui chargeaient l'avenir « de tragiques expiations ». Pour Mme de Maintenon, que « ses sympathies et ses antipathies de femme et de dévote aient pesé sur les décisions du roi dans le choix de ses ministres et de ses généraux», il est possible. Louis XIV n'était plus à l'âge où l'on dit : « L'Etat c'est moi ».

Mme de Maintenon, demandant de l'argent pour ses pauvres, essuyait bien cette dure réponse : « Un roi fait l'aumône en dépensant beaucoup ». Mais elle avait plus de crédit dans le gouvernement. Son influence s'exerçait surtout sur la vie privée du prince.

Elle réforma la vie d'un homme dont les passions avaient été divinisées ; elle arracha à sa vieillesse licencieuse un momarque qui, selon Leibnitz, faisait seul le destin de son siècle.

Et dans les années de deuil et de revers, elle l'aida à « abriter sa destinée dans le refuge de l'âme qui s'améliore ». S'il fut grand dans l'infortune et si ses dernières paroles furent celles d'un sage, Mme de Maintenon y fut pour beaucoup.

Le plus beau titre de cette femme devant la postérité fut d'être une éducatrice remarquable, et la fondatrice de « sa chère maison de Saint-Cyr », premier ouvrage de sa haute fortune.

Le souvenir douloureux de ses luttes et de ses misères lui fit désirer d'épargner à d'autres ce dont elle avait tant souffert.

Une religieuse Ursuline, Mme de Brinon avait dû abandonner le couvent qu'elle dirigeait à Rouen, étant restée sans ressources. Mme de Maintenon lui fournit quelques pensionnaires: telles furent les modestes origines de Saint-Cyr.

En 1682, cinquante élèves, cinquante jeunes filles de bourgeoisie et de petite noblesse, étaient réunies à Rueil. Mme de Maintenon y adjoignit bientôt une cinquantaine d'enfants pauvres recueillies dans sa terre de Maintenon. C'était une annexe

constituant une sorte d'école professionnelle, car il s'agissait de donner à ces enfants un métier qui pût leur assurer des moyens d'existence. Bientôt, le roi, surpris du succès de l'école de Rueil, promit de subvenir à l'entretien de cent jeunes filles.

— Faisons, disait Mme de Maintenon, une maison qui soit le modèle des autres, non pour nous attirer des louanges, mais pour nous donner envie de les multiplier.

Enfin, en 1685, Mansard était chargé d'édifier la maison qui devait recevoir 250 demoiselles, « lesquelles seraient, élevées, entretenues jusqu'à vingt ans, et recevraient ensuite une dot soit pour leur établissement dans le monde, soit pour entrer au couvent ».

Le 2 août 1686, la communauté de Noisy se transportait dans son nouveau domaine : l'école de Saint-Cyr était fondée.

« Jamais reine de France n'avait rien entrepris de semblable », objectait au roi, Louvois, effrayé de la dépense. Mais le roi soutint le projet de Mme de Maintenon parce qu'il répondait à ses préoccupations personnelles. Il venait de fonder l'Hôtel des Invalides pour les officiers âgés et blessés, et de créer les compagnies de Cadets pour les fils de gentilshommes. Il essayait de relever la noblesse décimée et ruinée.

Et Mme de Maintenon, « associant son amour pour son troupeau à son amour pour la France, laissait échapper, presque un cri de reine, un cri de française ».

Ce n'est pas sans émotion qu'on visite aujourd'hui ces bâtiments qui furent l'école fondée par Mme de Maintenon, et qu'occupe actuellement l'Ecole spéciale militaire. De Versailles, on y arrive par le parc et par une suite de collines boisées qui font, de ce coin de terre, un des plus agréables des environs de Paris.

Tout a changé à Saint-Cyr; les uniformes militaires ont remplacé les uniformes des coquettes pensionnaires; des remises à canon et à prolonges ont pris la place de la lingerie et de la roberie ; les écuries de Mme de Maintenon abritent les chevaux des « Basanés » qui font la haute école au manège et les manœuvres au bois d'Arcy; Mgr Lanusse, l'aumônier, a remplacé Mgr l'évêque de Chartres ; sous les ombrages du

Bois, la statue menaçante de Kléber montre du doigt le devoir aux Cyrards en pantalon rouge, et celles qui jouèrent *Esther* devant le Grand Roi reculeraient effarouchées, si leurs ombres revenaient y chercher le souvenir de leurs lointaines rêveries.

Le vestibule où eut lieu la fameuse représentation d'*Esther*, au deuxième étage, est entouré de portes qui donnent sur des chambrées et des salles de cours. Cette animation des fillettes en cour, ce que Mme de Maintenon appelait joliment « ce pétillement de la jeunesse » ce gazouillis de petites folles, a fait place à des chansons de caserne, à des propos inaccessibles au profane.

Il y a dans une des galeries de Saint-Cyr deux grands plans en planches peintes, qui se font vis-à-vis : c'est le plan de Saint-Cyr en 1686, d'après le trait du sieur Delorme, et le plan de l'Ecole actuelle.

Le rapprochement est curieux par le contraste. Les bâtiments sont les mêmes, mais quel changement dans les attributions !

Et cependant, il est peut-être plus apparent que réel. Quand on lit sur les murailles, sur les poutres, les belles et fières devises de l'Ecole : « Respect aux Maîtres ! Gloire à Dieu ! Ils apprennent à vaincre ! » on songe que Mme de Maintenon ne les eût point répudiées pour ses élèves, dont elle voulait avant tout faire des femmes fortes, des mères vertueuses, capables d'élever des fils vaillants, et de contribuer par leur caractère et leurs mœurs, à la prospérité, à l'éclat de la France. En cela, le but ni la destination de l'école Saint-Cyr n'ont pas changé, et comme autrefois, on y travaille toujours en vue de la grandeur et de l'honneur du pays.

Il semble qu'au-dessus de ces bâtiments, qui abritent aujourd'hui le premier bataillon de France, la grande âme de leur fondatrice plane et revienne encore. Sa pensée a pénétré ces pierres, et elle émane, elle rayonne de ces toits qu'elle a vu poser; de cet écusson qu'elle a peut-être dessiné, où l'exergue *Maison Royale de Saint-Louis* encadre les fleurs de lis de la maison de France, au fond de la cour Louis XIV.

C'est surtout à la chapelle qu'il semble qu'on la retrouve, et

que l'imagination l'évoque dans le grand silence et le recueillement de la nef étroite et profonde. Les portes et les pilastres sont du plus pur style ancien ; des toiles des maîtres du XVIIe siècle racontaient aux filles de Saint-Louis la vie de leur glorieux patron ; des statues de la Force, de la Justice, des Apôtres, reposent sur les colonnes blanches ; un jour clair et cru tombe des hautes fenêtres sur les banquettes de bois et sur l'autel drapé de mousseline; au milieu de l'allée centrale, une simple pierre tombale marque la place où Mme de Maintenon reposa de 1719 à 1794, jusqu'au jour où la Révolution profana ses restes, qui furent ensuite recueillis et réunis dans le cénotaphe de marbre noir dressé vis-à-vis de l'entrée.

Dans ce sanctuaire, l'illustre fondatrice n'a pas été dépossédée; elle est toujours chez elle, et son souvenir emplit cette voûte, sous laquelle, comme par un sortilège, on croit soudain voir venir, en rangs silencieux, les anciennes pensionnaires en robe sombre, avec la coiffure blanche, le livre d'heures entre leurs doigts croisés sur leur ceinture.

Les voilà toutes, les rouges, les vertes, les jaunes, les bleues, les monitrices, les dames augustines ; aux sons de l'orgue et des chœurs qui chantent au jubé, elles prennent place et s'agenouillent, et les fronts s'inclinent avec respect, tandis que Mme de Maintenon, seule, vêtue de noir, la tête haute et droite sous la fontange blanche, gagne sa stalle, d'où elle entendra ce matin, parmi ses élèves, le prêche de Mgr de Fénelon.

Comme dans une résurrection, elle revit, telle que la dépeignent les contemporains :

— Elle parut sans suite, habillée d'un damas feuille-morte tout uni, coiffée en battant-l'œil, et n'ayant pour toute parure qu'une croix de quatre diamants pendue à son cou, qui est la seule chose à quoi l'on ait donné son nom.

Dans ce décor, — celui de sa vie et de sa mort, — l'esprit revoit la glorieuse fondatrice de Saint-Cyr; elle semble résider toujours dans la silencieuse chapelle; et c'est elle qui reçoit là, le dimanche, le premier bataillon de France, la jeunesse et l'espoir des victoires prochaines, les futurs officiers dont les noms décoreront les tableaux accrochés sous l'héroïque devise : Morts à l'ennemi!

C'était un cadre à souhait pour une maison d'éducation. Le pays est pittoresque, sain, poétique; de Versailles, Mme de Maintenon était la voisine de ses fillettes, avant qu'elle vînt se fixer parmi elles; l'endroit même était charmant, et c'est encore un plaisir aujourd'hui de visiter ce coin reculé, où des bosquets, des haies, des parterres et des jardinets encadrent les champs de manœuvre et ombragent les cours. Les demoiselles de Saint-Cyr n'avaient que faire de sorties ni de vacances : elles ne pouvaient rêver nulle part ailleurs un site plus enchanteur, un séjour plus romantique.

Entrons dans le royal pensionnat.

Dans les bâtiments dus à Mansard, deux cent cinquante filles de noblesse pauvre et de noblesse militaire trouvèrent abri.

L'éducation y était à la fois mondaine et religieuse; mais Saint-Cyr au XVIIIe siècle différera de ce qu'il fut au siècle précédent. Du temps de Mlle de Scudéry et de Mme de Brinon, Mme de Maintenon faillit préparer des candidates à la Chambre Bleue; l'instruction fut trop ambitieuse, l'éducation fut trop aristocratique et trop précieuse; les représentations d'*Andromaque*, d'*Esther*, d'*Athalie* avaient mis les cervelles en ébullition et déchaîné tous les petits orgueils de « ces pauvres demoiselles », soudain soulevées bien au-dessus de leur véritable condition. Une telle refusait de chanter à l'église pour ne pas gâter sa voix en vue des représentations devant le roi; telle autre, se croyant indispensable dans son rôle où elle avait beaucoup de succès, faisait la mutine et refusait d'obéir; et Mme de Maintenon lui déclare : « Est-ce que vous vous croyez nécessaire parce que vous avez la voix belle, et pensez-vous me connaître, et penser que la représentation d'*Athalie* l'emportera sur les règlements que nous voulons établir à Saint-Cyr ? »

Elle s'aperçut du mal, et avec son énergie décidée, elle y porta remède. Elle s'affligeait de voir ces jeunes filles « plus fières et plus hautaines qu'il ne conviendrait de l'être aux plus grandes princesses », de les trouver « discoureuses, présomptueuses, curieuses, hardies ». Et elle concluait : « Venons

au remède, car il ne faut pas se décourager ». Le remède fut d'orienter les programmes de la maison vers l'humilité, l'éducation pratique, préparatoire à tous les soins du ménage.

La maison fut confiée, en 1707, aux religieuses de Saint-Augustin.

Les pensionnaires étaient réparties en quatre classes distinguées par la couleur du ruban qu'elles portaient sur leur robe noire : les rouges, les vertes, les jaunes et les bleues.

Les rouges avaient de sept à dix ans.

Les vertes, de onze à treize.

Les jaunes, de quatorze à seize.

Les bleues, de dix-sept à vingt.

On prenait cinq jaunes et cinq bleues pour être monitrices chez les rouges et les vertes, et elles portaient, comme signe distinctif, un ruban couleur feu.

Vingt autres élèves choisies, marquées d'un ruban noir, et dénommées les *noires*, avaient le grand honneur d'être des manières de sous-maîtresses.

Dans chaque classe on formait des groupes de dix, qui s'appelaient des familles.

Chaque famille avait sa mère de famille, la meilleure élève du groupe.

Les monitrices dirigeaient tour à tour la cuisine, la basse-cour, la pharmacie, dont tous les remèdes étaient préparés par les mains des religieuses, qui leur apprenaient, avec un peu de chimie, la composition et la préparation des drogues, les recettes, les précautions à prendre; que la rhubarbe perd sa vertu en vieillissant; que le castoréum est un poison dans certains cas; que le sel de tartre est un poison, tandis que la crème de tartre est un purgatif.

Chaque classe avait quatre maîtresses, et celles-ci étaient sous le contrôle d'une maîtresse générale.

Qu'apprenaient-elles aux élèves ? La religion, la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, la langue française, l'histoire, la géographie, la mythologie, la musique, le dessin, la danse, les ouvrages manuels, les travaux de ménage.

Depuis le repentir ou l'appréhension de la fondatrice, l'éducation devint essentiellement pratique. Elle voulut préparer ces « demoiselles pauvres » au genre de vie qu'elles mèneront.

Elle les éleva « au ménage »; elle les initia à la vie, et elle la leur dépeignit à l'avance, avec des couleurs si sombres, qu'elles ne devaient avoir ni illusion ni déception en y arrivant.

Le lever était à six heures du matin; le coucher à neuf heures. Elles se débarbouillaient à l'eau froide. On les forçait à manger de tout: « si elles ne mangent pas, c'est tant pis pour elles ». Pas de vin. Comme il y a des appétits robustes, il faut leur donner des portions meilleures. Du pain blanc, quand il y en a. S'il est trop cher, on mange du pain bis. Pas de banquettes; des bancs sans dossier; des lits durs, des exercices et du mouvement : il faut peigner, habiller les petites, s'entr'aider à tresser les nattes, à lacer les corps, faire les lits, balayer, nettoyer l'infirmerie, travailler à la lingerie, au réfectoire; les plus petites peuvent se rendre utiles aussi, éplucher des fleurs pour les sirops, ramasser des fruits, préparer les légumes.

Aux lits, pas de rideaux de laine ou de soie, pas de matelas en duvet; à la cuisine, pas de casseroles en cuivre.

Elles font elles-mêmes leurs robes, leur lingerie, tout le vêtement, sauf les corps baleinés et les souliers. Elles n'ignorent aucun des soins les plus matériels du ménage, et la volonté ferme de Mme de Maintenon les incline toutes sans faiblesse sous la règle absolue.

Les résistances sont abattues et brisées d'un ton ferme, dont on aura un exemple dans cette admonestation à une petite « jaune » récalcitrante.

— Je ne saurais comprendre ce qu'a fait une de vous. On l'envoie balayer, et parce qu'on lui marque ce qu'elle doit faire, elle s'en choque et dit : « Une servante ne doit pas me commander... » Peut-on voir une telle insolence? Quoi ! parce qu'on vous dit: « Vous balayerez, vous ferez cela », vous êtes choquée! Mais moi, si on m'envoyait aider à une servante, la première chose que je ferais serait de demander ce qu'elle veut que je fasse, car certainement je ne saurais pas où commencer.

Il faut qu'il y ait bien du travers dans votre tête. Et où en serions-nous, si c'était un affront de s'instruire de gens au-dessous de soi? on le fait tous les jours, et personne ne s'avise de se croire déshonoré.

On dit à une autre de porter du bois et de balayer, elle répond qu'elle n'est pas une servante.

— Non certainement, vous ne l'êtes pas, mais je souhaite qu'au sortir d'ici vous trouviez une chambre à balayer, vous serez trop heureuse et vous saurez que d'autres que des servantes balayent. Je me souviens qu'étant un jour chez Mme de Montchevreuil qui attendait compagnie, elle avait bien envie que sa chambre fût propre, et ne pouvait la nettoyer elle-même parce qu'elle était malade, ni la faire faire par ses gens qu'elle n'avait pas alors; je me mis à frotter de toutes mes forces pour la rendre nette, et je ne trouvais point cela au-dessous de moi. J'aurais beau frotter votre plancher, aller quérir votre bois ou laver la vaisselle, je ne me croirais point rabaissée pour cela. Que tout le monde vienne à Saint-Cyr, et qu'on vous trouve toutes le balai à la main, on ne le trouvera pas étrange. Nous sommes toutes nées demoiselles, mais pauvres demoiselles.

L'hygiène et les exercices ne sont pas négligés là, autant qu'ils l'étaient d'ordinaire dans les couvents.

Dans la cour, elles doivent sauter, danser, courir, jouer aux barres, aux quilles et aux autres jeux qui les font croître.

Pour l'intérieur, elles ont des jeux de dames et d'échecs, des jeux innocents. On joue à *J'aime mon amie*, et c est un divertissement excellent, de l'avis de Mme de Maintenon, car les réponses servent à préciser le sens de bien des adjectifs et de leurs contraires. Vous dites : « J'aime mon amie, parce qu'elle est vigilante; et je la haïrais si elle était paresseuse. » Est-ce bien répondu? Paresse est-il bien le contraire de vigilance? N'est-ce point l'indolence, la lenteur, l'insouciance? On épilogue, on commente, on discute, et voilà, sans en avoir l'air, une excellente leçon de vocabulaire.

Les exercices de classe sont ingénieusement féconds.

Les modèles d'écriture étaient des sentences morales que Mme de Maintenon inventait et écrivait elle-même en tête des

cahiers. C'étaient à la fois des modèles d'écriture et des règles d'éthique d'une portée toujours excellente et saine:

— Prenez toujours la dernière place; il vaut mieux être appelée que chassée.

— Dites le moins que vous pourrez de choses inutiles.

— On raille souvent les jeunes filles sur leur timidité; mais on les en estime davantage.

Mme de Maintenon a été une institutrice remarquable.

Elle a connu, elle a aimé l'enfance, dont elle a parlé avec finesse, observation, vérité, soit qu'elle exalte « ce ravissement de se sentir jeune », soit qu'elle dépeigne ce « pétillement » des enfants, qu'il ne faut pas accuser ni punir parce qu'ils sont remuants, parce que celle-ci sort volontiers de son banc, et parce que celle-là, après avoir lu quelques lignes, regarde un oiseau qui vole.

Ne l'avait-on pas vue elle-même jouer à cache-mitouche avec ses élèves?

Ses conseils à ses maîtresses sont empreints d'une science profonde de la pédagogie, de ses exigences, de ses abnégations, de ses devoirs. Elle assiste aux classes, puis elle reprend à part celles des maîtresses qui n'ont pas été ce qu'elle souhaitait qu'elles fussent, celles qui parlent trop pour ne rien dire, celles qui prennent un ton trop éloquent et trop élevé sans assez de simplicité et de clarté.

Elle leur dicte leurs devoirs avec une rigueur et une élévation qui constatent l'idée sévère qu'elle a de leur responsabilité, et la haute estime où elle tient leur mission. Elles doivent se dévouer.

Elles renonceront à leurs goûts, à la proximité, à l'inclination naturelle: « Allez au bien tout droit, sans vous compter pour rien. »

Avec quelle sublimité elle leur impose leur tâche ardue!

— Abaissez-vous, pliez-vous, rapetissez-vous pour vous proportionner à ces enfants. Ne regardez ni avec dégoût, ni avec dédain leurs saletés, leurs maladies. Il faut les réchauffer dans leurs frissons, les essuyer dans leurs sueurs, les suivre partout, dût-il vous en coûter la vie.

Avec quelle exquise expérience et avec quel amour des

petits elle sait enjoindre à ses maîtresses d'apprendre à punir sans colère ni humeur, et quels excellents conseils on continuera à puiser dans ses instructions :

— En punissant les enfants, qu'ils sentent que c'est pour leur bien, et montrez-leur que vous ne leur en voulez pas !...

Se peut-il rien de plus sensé et de plus nécessaire ?

Tout ce qu'elle retrancha de l'instruction, elle le donna à l'éducation : faire des femmes honnêtes, des mères de famille, éclairées et courageuses. Elle voulut détruire l'orgueil et l'exaltation des sentiments; elle hait par-dessus tout la dissimulation : « on ne peut tuer un monstre caché », dit-elle.

Et avec quel art elle façonne les âmes!

Presque tous ses ouvrages ont trait à la conduite de Saint-Cyr. Quel souverain bon sens! Quelle droiture du cœur! Quelle profondeur dans l'observation! Quelle pénétration dans les sentiments!

Elle remplace les livres par des conversations où l'élève intervient. Elle ouvrait la discussion par une question, tirait des réponses des questions nouvelles, pénétrait le sujet en tous sens.

Ses conseils relatifs au mariage, au célibat, au commerce du monde sont d'une vérité, d'une force, d'une résignation courageuse, qui en font un traité de morale pratique d'une haute valeur.

Toute cette éducation constate une haute intelligence et une pensée supérieure, dont les nouveautés ont parfois des audaces, que des pédagogues moins influents n'auraient pas espéré pouvoir imposer.

C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui de l'enseignement moderne, avec le souci, plus marqué encore que de notre temps, de préparer les jeunes filles à la vie pratique qui les attend derrière le mur du couvent. On leur donne, comme le demandait si justement Fénelon, des notions de droit, d'économie politique; on leur explique ce qu'est le système protecteur, ce que sont les privilèges industriels, la taille, les impôts, les prohibitions commerciales; c'est tout au plus si on ne va pas jusqu'à la réalisation des vœux de Mme de Genlis, qui demandait, dans les jardins des couvents, des autels et des

colonnes, sur lesquels on graverait les principales lois du pays.

La maison de Saint-Cyr n'était pas fermée sur le dehors; les fenêtres s'ouvraient sur la France, d'où arrivaient les dernières nouvelles de l'histoire politique contemporaine, les récentes victoires des armées, le retour de Jean-Bart ramenant du blé, la paix de Ryswick; et cette intrusion de l'actualité dans l'éducation des fillettes était si bien connue, qu'on s'en amusa en Hollande, où il parut une bouffonnerie : les *Lamentations des Dames de Saint-Cyr sur la reprise de Mons.*

Les fillettes étaient admises à sept ans, pas avant. On les gardait jusqu'à vingt ans; on leur prenait les treize plus importantes années de la vie pour les façonner, les modeler, selon les vues de la fondatrice. Jamais aucune espèce de vacances. Elles voyaient leur famille quatre fois par an, au parloir, devant les maîtresses. Elles étaient enlevées à l'influence privée des parents; c'était l'école d'Etat, où il ne faut pas que « les parents se mêlent de leurs enfants ». Le roi leur donnait à la sortie une dot de trois mille livres.

Le succès fut considérable.

Bien des jeunes filles nobles, riches, sollicitèrent la faveur d'y être admises en payant pension. Ce n'était pas conforme à l'intention de la fondatrice, cette grâce fut refusée.

De grands noms pourtant illustrent la liste des élèves que Saint-Cyr a formées: la duchesse de Bourgogne, Mlle de Normanville, Mlle de Villette, comtesse de Caylus, Mlle d'Aubigné, comtesse d'Ayen et duchesse de Noailles, Mlle d'Osmond et tant d'autres.

Saint-Cyr fit école, et il se fonda des succursales dirigées par les Ursulines, à Mantes, à Niort; par les Bénédictines, à Moret, à Bisy; par les Bernardines, à Gonerfontaine. L'abbé Languet établit plus tard sur le même modèle, à la barrière de Sèvres, l'institution de l'Enfant-Jésus, qui reçut trente-cinq filles nobles pauvres.

Saint-Cyr dura jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, mais par sa seule force acquise. La zélée fondatrice n'était plus là pour rajeunir l'esprit de la maison, renouveler les rouages rouillés, tenir les méthodes au courant : en 1793, on y chantait toujours

les mêmes airs de Lulli qu'on y chantait depuis cent ans. Cette belle institution dépérissait d'elle-même par la routine et la vétusté, quand elle fut supprimée.

La gloire d'avoir fondé une telle institution suffit à immortaliser un nom. L'influence de Saint-Cyr fut considérable. Les femmes du XVIIIe siècle ont été formées par ses méthodes qui ont persisté après elle, et qui, si elles ont laissé les jeunes filles assez ignorantes, leur ont du moins enseigné l'art inappréciable d'être bonnes, charmantes de grâce et de douceur, d'être ces délicieuses petites personnes qui ont habité et égayé les couvents d'autrefois, gentilles, espiègles, ignares et rieuses, pleines de sentiments et vides de savoir, et faisant taire les raisonnements de l'intelligence sous les voix émues du cœur, faites pour plaire et pour aimer. Mme de Maintenon est la grand'mère de toutes les petites filles d'un demi-siècle.

CHAPITRE VII

Histoire et Chronique.

L'histoire au XVIIe siècle. — Péréfixe. — Mézeray. — Saint-Réal. — Les Mémoires. — Mémoires du Cardinal de Richelieu. — Henri de Rohan. — Arnaud d'Andilly. — La Rochefoucauld. — Gourville. — Mlle de Montpensier. — Louis XIV. — L'abbé de Choisy. — Mme de Lafayette. — Mme de Caylus. — De Retz. — Tallemant des Réaux. — Mme de Motteville. — Dangeau. — SAINT-SIMON.

Correspondances. — Mme DE SÉVIGNÉ. — Caractère de la femme et de l'écrivain. — Le cœur et l'esprit. — Journaux. — Une artiste de mots. — La presse sous Louis XIV. — Les Gazetiers Rimeurs. — Loret. — Les continuateurs de Loret. — La Gazette de Théophraste Renaudot. — Le *Mercure Galant* de De Visé. — Les Gazettes de Hollande. — Vauban et les journalistes.

Les chroniqueurs du XVIIe siècle ont été plus curieux d'eux-mêmes que de leurs ancêtres. Cette époque s'est complaisamment racontée à nous, et elle a été assez peu soucieuse de l'autrefois. Elle n'a pas connu de grands historiens. Avec un égoïsme aimable qu'inspirait l'esprit du moment, elle nous a transmis des portraits, des scènes, des tableaux d'elle-même, dans des mémoires et des correspondances, récits du présent pour l'avenir; elle n'a pas eu la vive curiosité de sortir de son ombre ni de son éclat, pour en regarder les origines et les antécédents, et démêler les lois et la philosophie des développements, des retours, des progrès des sociétés.

Guère plus que le moyen âge, elle n'a su s'intéresser à ce qui n'était pas elle, et cette abstention est l'effet logique de l'infériorité que montrent en général les races d'Occident dans le genre des annales. En comparaison des races d'Orient, qui conservent le souvenir de leur passé jusqu'aux époques les plus reculées, et dont les chroniques content des faits de plusieurs milliers d'années en arrière, les nôtres constatent une plus courte mémoire, et sont toutes récentes, par comparaison avec les antiques recueils des Indes.

Notre histoire de France ne remonte pas très haut, et elle est une science moderne.

Distinguez au XVIIe siècle le groupe peu nombreux des historiens, la légion des mémorialistes, quelques correspondances intéressantes et historiquement utiles, et enfin, des journaux précieux à consulter.



En histoire, rappelons les ouvrages de Du Haillan, dont Henri IV fit grand cas; de De Serres, abréviateur du précédent, de C. Sorel, historien de Louis XIII, de Scipion Dupleix, le bruyant Condomois, qui fit, en 1619, les Mémoires des Gaules. Une *Histoire de Henri IV*, assez curieuse, a valu à l'archevêque Péréfixe (1) une place parmi les historiens, bien qu'il fût surtout prêtre et précepteur de son état, et qu'il aît dû plus d'éclat à sa carrière brillante de précepteur du dauphin, confesseur du roi (quand le dauphin fut devenu Louis XIV), membre de l'Académie Française, où il succéda à Balzac, évêque de Rodez, archevêque de Paris, proviseur de Sorbonne. La vie lui fut souriante, et il gravit avec aisance tous les échelons des honneurs. De tant de gloire viagère, il ne reste rien, et personne ne lit plus ni l'*Institution d'un Prince ad usum Delphini*, ni l'*Histoire de Henri IV*.

Le seul nom un peu considérable que nous offre cette série est celui de Mézeray.

Mézeray (2) a laissé le souvenir d'un homme franc et bourru, dont la brusquerie est déjà un garant de sincérité, de probité, de véracité, dans cette *Histoire de France* qui serait aujourd'hui moins curieuse et plus utile, si elle était moins ornée et moins fleurie. Quant à l'exactitude documentaire, il la prisait moins qu'une forme agréable, et il disait, des erreurs qu'on lui signalait dans son livre :

— Il n'y a que les savants qui les verront, cela n'a pas d'importance.

(1) 1605-1671.
(2) 1610-1683.

Il s'appelait de son nom de famille, Eudes. C'est son frère qui a fondé la secte des Eudistes. Il prit le nom de Mézeray, et son autre frère, le chirurgien, celui de Douay. Ils étaient de Ri, près Séez. Après ses études, il trouva un poste, qui lui déplut, de commissaire des guerres. Il fréquenta quelques salons où il montra de l'esprit, le même esprit qu'il sema dans ses pamphlets et mazarinades de la Fronde.

Pourquoi l'histoire l'attira-t-elle? On n'en voit pas d'autre raison, que la persuasion où il fut que tout y avait été mal fait avant lui, et qu'il allait créer ce genre. Il dépouilla les histoires déjà parues, notamment la *France métallique*, ou l'Histoire de France par les médailles, fausses la plupart; il mit un quatrain en guise de sommaire en tête de chaque règne, ignora les sources latines, bafoua ses prédécesseurs, Du Haillan, Belleforest, P. Mathieu, et publia coup sur coup en 1643, en 1646 et en 1651, trois volumes de son *Histoire de France* qui lui ouvrit les cartons des Archives, les portes de l'Académie Française, et la bourse de Richelieu. Après la Fronde, qui le détourna de ses travaux, et le divertit par toutes sortes de folles brochures, il revint à l'histoire en faisant un *abrégé* de la sienne. Son *Histoire des Turcs* offre peu d'intérêt.

Un trait l'honore : ce fut sa haine des fermiers généraux et la crânerie avec laquelle il osa écrire, sous Colbert, que la Ferme ruinait le peuple sans enrichir le prince. Cette intrusion dans la politique de son pays lui coûta sa pension sans le décourager, et il développa ses idées dans une *Histoire de la Maltôte* qui n'a jamais paru.

Il mit à part les derniers deniers qu'il toucha de sa pension, et écrivit sur le papier:

— Voici le dernier argent que j'ai reçu du roi; il a cessé de me payer et moi de parler de lui, soit en bien soit en mal.

Il aimait faire de ces petits paquets à destinations précises. Il avait dans un tiroir deux écus d'or enveloppés, destinés l'un à louer une place à une fenêtre de la place de Grève, le jour où l'on pendrait un traitant, et l'autre pour boire à la santé du pendu.

Cette haine de la finance était vigoureuse. A l'Académie, à

une commission du dictionnaire, il voulut qu'on mit au mot comptable:

— Tout comptable est pendable.

Il dut renoncer à sa proposition, et il ajouta:

— Rayé, quoique véritable.

C'était un original. Il allait par les rues débraillé comme un indigent. Il fut arrêté un jour par les archers des pauvres; la bévue le charma au lieu de l'irriter, car il aimait les aventures singulières.

Seulement, ne voulant pas mener trop loin cette affaire, il dit aux soldats :

— Je suis trop incommodé pour aller à pied; mais aussitôt qu'on aura mis une roue qui manque à mon carrosse, je me ferai un vrai plaisir d'aller dans votre compagnie où il vous plaira.

Il était un peu ivrogne et paillard. Quand il avait un accès de goutte, il disait qu'elle lui venait « de la fillette et de la feuillette ». Il allait chaque jour à un cabaret de La Chapelle, dont il fit le cabaretier son légataire universel. Ce fut sa dernière excentricité.



Quant au suivant, historien? ou romancier historique? Saint-Réal (1), fut plutôt ceci que cela. C'est un Dumas père anticipé. Il arrange, compose, anime avec plus d'imagination que d'exactitude. Aujourd'hui, on peut encore goûter le charme littéraire de *Don Carlos*, nouvelle historique; on ne tire aucun profit de ses récits ou de la conjuration des Espagnols contre Venise, ou de la conjuration des Gracques, ou de la conjuration d'Epicharis contre Néron, ou de la Vie d'Octavie, sœur d'Auguste.

C'est disert, plutôt que documenté, et plus artistique que scientifique.

(1) 1639-1692.

Il dut beaucoup aux conseils de Varillas, qui fut jaloux de ses succès et se brouilla avec lui.

Savoyard épais et lent, il dut lutter contre lui-même pour s'acclimater à Paris et à Londres, et n'y réussit pas. Présenté à la jolie nièce du cardinal Mazarin, Hortense Mancini, il lui offrit d'écrire son histoire, et Hortense se laissa feuilleter pour permettre à son historiographe de composer son panégyrique. Il vécut près d'elle, avec Saint-Evremont, à Londres. Il s'y déplut bientôt, et retourna dans sa Savoie. La cour de Paris non plus ne lui réussit pas, malgré l'air de flatterie qu'il tâchait de prendre et qui lui faisait faire de tristes trouvailles, comme le jour où il dédia à Louis XIV sa *Vie de Jésus*, en lui disant :

— Sire, voici le seul modèle qu'il reste à vous proposer.

Victor Amédée II, roi de Sardaigne, dont il était sujet, — car il n'est pas français, — le chargea de missions secrètes qui lui assurèrent une belle place à la Cour. Il n'en profita point, et se retira dans son terrier savoyard, où il mourut du dépit de voir qu'on lui préférait déjà Vertot.



Les mémorialistes compensèrent cette pénurie d'historiens, et leur revue complète serait longue. Tirons-en de pairs les principaux.

Les Mémoires historiques sur le cardinal de Richelieu inspirés par le cardinal, portent l'image de sa pensée, qu'il a mise à nu dans son *Testament Politique*, ainsi jugé par La Bruyère :

— Ouvrez son testament politique. Digérez-le. C'est la peinture de son esprit; son âme tout entière s'y développe. L'on y découvre le secret de sa conduite et de ses actions ; l'on y trouve la source et la vraisemblance de tant et de si grands événements qui ont paru sous son administration ; l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si visiblement et si juste a pu agir sûrement et avec succès, et que celui qui a achevé de si grandes choses ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

C'est une des plus utiles confessions, pour connaître à fond le plus mystérieux des diplomates, qui ne se laisse aller à la passion que devant le papier, confident de sa sincérité.

Les Mémoires lourds et vigoureux de Henri de Rohan, ceux d'Arnaud d'Andilly, très dénudés et austères, ceux de La Rochefoucauld, récit animé et pittoresque de la Fronde, avec des portraits d'une vérité brutale ou charmante ; ceux de Gourville, rédigés avec la belle humeur d'un bourgeois riche, habile et heureux, dont Mme de Sévigné écrivait que M. de Marcillac le recevait pour exploiter sa vanité : « Il avait Gourville qu'il promenait comme un fleuve par toutes ses terres pour y apporter la graisse et la fertilité; » — ceux de Mlle de Montpensier, qui portent comme leur auteur le feutre à plume; les *Mémoires* de Louis XIV, dont le Roi Soleil n'a pas tracé une ligne, et qui ne permettent pas de le juger comme écrivain ; les *Mémoires* de l'abbé de Choisy, qui s'habillait comme il écrit, en femme; il eut un talent doux et enveloppant pour peindre la cour de Louis XIV, qu'il vit de près ; les *Mémoires* de Mme de Lafayette, discrets, jolis, d'un style exquis : les *Souvenirs* de Mme de Caylus, nièce et confidente de Mme de Maintenon, experte en l'art, alors si estimé, des portraits: voilà déjà quelques bons exemplaires de ce genre, fort goûté et cultivé, avec un éclat plus vif et un talent plus remarquable, quand les mémorialistes s'appelaient Retz ou Saint-Simon.



Richelieu mort, et Louis XIII l'ayant suivi de près, le pouvoir royal tomba entre les mains d'un enfant de quatre ans. Une réaction violente éclata contre le système politique du Cardinal.

La génération montante, trop jeune pour que le joug de Richelieu l'ait pu courber, dressa la tête, éprise d'indépendance.

On put s'attendre à une révolution. Mazarin, qui succédait à Richelieu, comme premier ministre, se rendit impopulaire en créant de nouveaux impôts, nécessités par les frais de la guerre de Trente ans, et aussi par les soins qu'il prit de sa propre fortune.

Ce fut le prétexte de la Fronde.

De Retz a été le boute-feu, l'âme turbulente de cette société nouvelle, que troubla l'exemple des Anglais, ameutés devant l'échafaud de Charles I[er].

Jean-François-Paul de Gondi (1), cardinal de Retz, semblait prédestiné à une toute autre vocation. Né à Montmirail, le 20 septembre 1613, un jour où « l'on prit un esturgeon dans une petite rivière » qui arrosait ses terres familiales, il fut élevé par saint Vincent-de-Paul; son père, désireux de le voir succéder à son oncle de Gondi, comme archevêque de Paris, le poussait à entrer dans les ordres.

Mais le jeune homme, avec « l'âme la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers », n'avait « aucun dessein d'être d'Eglise ». Il le prouva bientôt.

Il eut des duels, des aventures galantes, mena la vie la plus libertine, faillit se faire assassiner à Venise par le mari d'une « des personnes du monde des plus jolies ».

La volonté de son père resta inflexible, malgré les dérèglements du jeune homme, qui se résigna.

Il avait travaillé, il venait de se faire recevoir docteur en Sorbonne, le premier, l'ayant emporté sur un protégé de Richelieu, « qui voulait être maître partout et en toutes choses ».

Il revêtit la soutane, prêcha son premier sermon, non sans succès, et prit goût au métier, car « l'archevêché de Paris commençait à flatter son ambition ».

Décidé déjà à concilier toutes choses au mieux de son humeur, le prêtre ne gênait point en lui le galant ni le conspirateur.

Il avait écrit entre temps, à dix-huit ans, une histoire de La

(1) 1613-1679.

Conspiration de Jean-Louis de Fiesque, que Richelieu accueillit en disant à l'auteur :

— Voilà un dangereux esprit !

Ce récit, écrit avec vigueur, n'était encore qu'une magnifique dissertation; mais que voilà bien déjà de Retz tout entier! — Jean-Louis de Fiesque, sorti de la plus ancienne maison de Gênes, riche de plus de deux cent mille écus de rente, âgé de vingt-deux ans, doué d'un des plus beaux et des plus élevés esprits du monde, ambitieux, hardi et entreprenant, menait une vie bien contraire à ses inclinations. Comme il était passionnément amoureux de la gloire et qu'il ne manquait pas d'occasion d'en acquérir, il ne songeait qu'aux occasions d'en faire naître. Il put se promettre néanmoins que son mérite lui aurait ouvert le chemin de la gloire où il aspirait, en servant son pays, si l'extrême pouvoir des Doria lui eût laissé quelque lieu d'y espérer un emploi... Toutes ces considérations mettent dans le cœur de Jean-Louis le dessein d'abattre la puissance de la famille Doria...

C'était bien l'état d'âme du jeune Gondi.

Il fut tout désigné, quand Richelieu mourut, après lui avoir refusé de le nommer archevêque de Paris, pour jouer, « cerveau brûlé qui se piquait de valeur et de galanterie », un rôle important dans l'agitation factieuse.

Il n'y a plus qu'à l'écouter se raconter dans ses admirables *Mémoires*, adressés à une inconnue, peut-être bien à Mme Le Fèvre de Caumartin, qui l'avait sollicité souvent de les écrire. Il les voulut brûler par mortification, sur le tard; ils nous sont parvenus pourtant.

Les *Mémoires* de De Retz ne sont que « le derrière de la toile du singulier spectacle de la Fronde » : d'abord rébellion sourde du Parlement qui « commença à s'assembler pour les affaires publiques... et faisait comme les écoliers qui frondent dans les fossés de Paris, qui se séparent dès qu'ils voient le lieutenant civil, et qui se rassemblent dès qu'il ne paraît plus »; et, dans une seconde période, guerre civile des Princes contre Mazarin, qui dut quitter le royaume, jusqu'au jour où le peuple de Paris le rappela, lassé des exactions de Condé.

Spectacle fort complexe, de 1643 à 1655, où de Retz joua d'abord au révolutionnaire ambitieux, chef de parti en quête de popularité; plus épris « d'ostentation, dit La Rochefoucauld, que de vraie grandeur ». Il fut un grand premier rôle qui parada dans la tragi-comédie, « au parterre ou à l'orchestre, badinant avec les violons ».

Nommé coadjuteur de Paris, il nous raconte ses intrigues, les conciliabules auxquels il assista en vue d'organiser la révolte dans les rues de la capitale, ses efforts pour propager, avec Mme de Longueville, le mouvement séditieux dans les provinces, ses démêlés avec Mazarin qu'il détesta, ne se lassant pas de soutenir contre lui, pour son archevêché, et pour le supplanter auprès de la reine Anne d'Autriche, « aux belles mains », une lutte formidable, et tout cela, en dramaturge qui sait que « rien ne touche et n'émeut tant les peuples que la variété des spectacles ».

Au milieu de ses intrigues, ce brouillon était un galant à succès et à aventures, malgré sa physionomie peu aimable. Tallemant des Réaux disait de lui que c'était « un petit homme noir, myope, mal fait, laid, et maladroit de ses mains à toutes choses », au point « qu'il ne savait pas se boutonner ». Les dames semblent n'y avoir point prêté attention. « Mme de Bouillon, qui était fort gaie dans le particulier », un jour, « se jeta à mon cou, nous dit-il, et m'embrassa fort tendrement ». Malgré ce que le confesseur a détruit du manuscrit, et qui n'était qu'aventures galantes, il en reste assez encore pour constater que de Retz savait charmer « le chagrin que sa profession ne laissait pas de nourrir toujours dans le fond de son âme ».

« Je ne me pouvais passer de galanterie », assure-t-il. Et après avoir raconté une aventure qu'il eut avec Mlle de Vendôme, qui « avait un sérieux de langueur..., aimable à tout prendre et en tous sens », il ne cache point que ses « occupations ecclésiastiques étaient diversifiées et égalées par d'autres, qui étaient un peu plus agréables ».

Le prélat, qui appelait ses pistolets « son bréviaire de ceinture », manque de prestige. On l'a même accusé d'avoir, pour le divertissement des dames, trahi le secret de la confession.

Il nous a prévenus de « son aversion pour sa profession ». Pourtant, « la bienséance était observée en tout », nous dit-il, puisque « les dévots même disaient, après M. Vincent (de Paul), que je n'avais pas assez de piété, mais que je n'étais pas trop éloigné du royaume de Dieu ».

Quant au conspirateur, ce ne fut pas même un Catilina. Séditieux frivole autant que prêtre sans vocation, il écrit :

— J'ai fait les troubles parce que je les avais prédits, et je fomente un mouvement révolutionnaire parce que je me suis opposé à la conduite qui l'a fait naître.

Aveu singulièrement net du factieux indécis, qui ne sait pas ce qu'il veut, qui n'obéit qu'à son humeur, « qui s'amuse à tout et ne se plaît à rien, qui paraît ambitieux sans l'être » (La Rochefoucauld), et qui fomente des troubles, écrit-il, « par mon inclination qui me portait avec tant de rapidité et au plaisir et à la gloire ».

Retz, dans la seconde Fronde, s'est assagi, et essaie d'éteindre l'incendie qu'il a allumé. L'agitateur n'est plus. Il s'est transformé en négociateur plein de modération. C'est grâce à lui que la Cour fit sa rentrée à Paris. Mazarin lui avait promis le chapeau de cardinal.

Condé fut arrêté, emprisonné à Rouen. Mazarin oublia sa promesse envers de Retz, qui, maître de Paris, voulut se venger; il obtint de la reine le renvoi du ministre, et le chapeau souhaité. Mazarin s'en alla, mais Condé revint à Paris, brisa la puissance de Retz. Celui-ci fut enfermé à Vincennes. Transféré à Nantes; il s'évada, voyagea en Espagne, à Rome, « poursuivant toujours le favori victorieux, selon le mot de Bossuet, de ses tristes et intrépides regards »; c'est en plein séjour à Rome que s'arrêtent brusquement ses *Mémoires*.

Mazarin mort, Louis XIV donna à de Retz l'abbaye de Saint-Denis, lui fit faire sa paix, et il rentra en France. « C'est enfin le sujet fidèle, écrivait le monarque, qui donne de si bonnes preuves de son dévouement, et avec tant d'application et d'habileté, pour le bien et le service du Roi. »

Chargé de délicates missions à Rome, auprès de la papauté, il les remplit en diplomate habile.

Dans sa vieillesse, il se fit ermite, se retira à Commercy, paya quatre millions de dettes, ce qui arrachait à Mme de Sévigné ce cri d'admiration : « Il n'a reçu cet exemple de personne et personne ne le suivra »; composa des ouvrages de piété, et mourut en 1679, à Paris, où il était venu pour un procès.

Ainsi vécut le cardinal de Retz, « esprit romanesque, toujours en quête d'aventures extraordinaires », disait la duchesse de Nemours, « et non moins vaillant que Condé ». ajoute des Réaux, en se rappelant que le Prince dut un jour céder au bouillant coadjuteur « le pavé de Paris ».

Il a écrit ses *Mémoires* avec la même franchise, la même impétuosité qu'il apporta dans la vie, avec tous les traits de son caractère, en découvrant toutes les qualités et les défauts de sa nature.

C'est bien le conspirateur qui revit, altéré de gloire, dans le style inégal, de flamme et d'ombre, avec des lueurs qui projettent en pleine clarté les personnages et les récits.

La langue est colorée et vivante, riche de trouvailles dans l'expression prime-sautière, alerte et vive, débordante d'images qui l'animent.

Il n'aspirait pas au ministère, nous dit-il, « parce qu'il n'était pas digne de la reine d'y élever un homme encore tout chaud et tout fumant, pour ainsi parler, de la faction ».

Il faudrait citer les dix-sept portraits qu'il place au seuil du récit des troubles, « galerie où les figures paraissent dans leur étendue », portraits si nuancés, si modelés, si achevés, que ce sont de purs chefs-d'œuvre.

Voici Richelieu dont la « jeunesse *jeta des étincelles* de son mérite... Il n'était pas libéral, mais il donnait plus qu'il ne promettait, et il *assaisonnait* admirablement ses bienfaits ». Suit Mazarin, « d'un caractère tout contraire », que la reine a « choisi, faute d'autre, et qui s'érigea en Richelieu: mais il n'en eut que l'impudence de l'imitation... Il prévoyait assez bien le mal, parce qu'il avait souvent peur. Le vilain cœur paraissait toujours, au point que ses qualités, l'esprit, l'insinuation, l'enjouement, eurent dans l'adversité tout l'air du ridicule, et ne perdirent pas, dans la prospérité, celui de la fourberie ».

Avec quel art des gradations, il a peint les traits fuyants de Monsieur, duc d'Orléans, dont la faiblesse avait bien des degrés et des « étages ». — « Il y avait très loin, chez lui, de la velléité à la volonté, de la volonté à la résolution, de la résolution au choix des moyens, et du choix des moyens à l'application. Mais ce qui était le plus extraordinaire, assez souvent il demeurait tout court au milieu de l'application. »

C'est le même talent dans le portrait d'Anne d'Autriche. — La Reine avait de cette sorte d'esprit nécessaire pour ne point paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus d'attachement que de passion,... et plus d'incapacité que de tout ce que dessus.

On sent percer la partialité de l'homme qui n'a pardonné ni à Mazarin ni à la Reine. Et pour le portrait de Turenne, fait sans hostilité, et qui est très beau, Retz y laisse paraître cependant comme un arrière regret de séditieux qui n'a pu compter sur le grand général.

— M. de Turenne a eu toutes les qualités... Il ne lui a manqué que celle dont il ne s'est pas avisé. Il avait presque toutes les vertus comme naturelles; il n'a jamais eu le brillant d'aucune. On l'a cru plus capable d'être à la tête d'une armée que d'un parti, et je le crois aussi, parce qu'il n'était pas naturellement entreprenant. Mais toutefois, qui le sait? Il a toujours eu en tout, comme en son parler, de certaines obscurités qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne s'y sont jamais développées qu'à sa gloire.

Faut-il encore citer les portraits de ceux qu'il « fait voir de profil » seulement? C'est le même rendu, le même modelé, ce sont les mêmes traits justes, le même bonheur d'expressions trouvées et vraiment « expressives ».

Voici M. le Prince de Condé, à qui « la nature avait fait l'esprit aussi grand que le cœur, mais qui n'a pu remplir son mérite », parce qu'il « n'a pas poussé la faction où il le pouvait »; toujours l'esprit du frondeur reparaissait; et celui du galant aussi : « Mme de Longueville avait une langueur dans les

manières, qui touchait plus que le brillant de celles mêmes qui étaient plus belles. Elle en avait une même dans l'esprit, parce qu'elle avait des réveils lumineux et surprenants. »

Retz est un merveilleux portraitiste; il savait ce qu'il disait lorsqu'il écrivait : « Il est plus aisé de connaître l'homme en général, que de connaître un homme en particulier. »

Pourtant, il y avait chez lui un profond politique dont les réflexions critiques promettaient un grand homme d'Etat, s'il lui avait été possible de réussir. Le second livre de ses *Mémoires* est, à ce sujet, tout à lire. C'est là que se trouve, entre autres, la page fameuse, où il fait la genèse de la Fronde, depuis « la petite pointe des troubles ».

Après avoir montré, dans un raccourci d'histoire, et avec une belle hauteur de vues, de quel néant d'institutions politiques souffrait la France sous la monarchie, il arrive au conflit de Mazarin avec le Parlement. Le premier ministre n'avait obtenu qu'une réponse évasive de la compagnie à qui il demande si elle prétend poser des bornes à l'autorité royale.

— Si la compagnie se fût prononcée pour l'affirmative, dit de Retz, elle eût déchiré le voile qui couvre le mystère de l'Etat... espèce de silence religieux et sacré sous lequel on ensevelit, en obéissant presque toujours aveuglément aux rois, le droit que l'on ne veut croire avoir de s'en dispenser que dans les occasions où il ne serait pas même de leur service de leur plaire. Aussitôt que le Parlement eut seulement murmuré, tout le monde s'éveilla. L'on chercha, en s'éveillant, comme à tâtons, les lois; on ne les trouva plus; l'on cria; l'on s'effara; les questions que les explications firent naître, d'obscures qu'elles étaient et vénérables par leur obscurité, devinrent odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire; il leva le voile qui couvre toujours tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence.

Et dépeignant la politique de Mazarin, « de tous côtés bordée de précipices », et inapte aux réformes, ce qui aggravait la souffrance à l'intérieur, il ajoute : « Le mal s'aigrit; la tête s'éveilla; Paris se sentit, il poussa des soupirs; l'on n'en fit point de cas : il tomba en frénésie. »

Les Mémoires de De Retz sont pleins de tableaux aussi rapides, peints des plus fortes couleurs; ce sont des pages où gronde une réelle et sévère éloquence.

C'est encore l'homme politique qui a inspiré à de Retz de fortes maximes, dont l'austérité frappe, dans la trame frivole de ses récits : « Il y a de certains défauts qui marquent plus une bonne âme que de certaines vertus. » — « Je connus à l'instant que l'esprit, dans les grandes affaires, n'est rien sans le cœur. » — « Le plus grand malheur des guerres civiles est que l'on y est responsable, même du mal que l'on n'y fait pas », forte et belle parole, étrange aveu, chez ce factieux mécontent et agité, — qui fut un vaincu.

On doit admirer cet homme qui, après avoir, dans sa jeunesse et une bonne partie de son âge mûr, pris part, même en conspirateur frivole, aux troubles de la Fronde, qu'il fomenta à la légère, a écrit dans la solitude, n'ayant pas réussi, tantôt avec une plume un peu fanfaronne, mais toujours avec franchise et sans hypocrisie, les *Mémoires* que nous venons de feuilleter; a trouvé un style à lui, fait d'éclat, de propriété, d'originalité; et a eu, selon le mot de Voltaire, une « impétuosité de génie ». Ses *Mémoires* ne pâlissent pas devant ceux de Saint-Simon, qui n'a pas pénétré beaucoup plus avant dans le vif des âmes.

Mais avant d'arriver à lui, j'ai trois noms à vous présenter, dans l'ordre des temps.

* * *

Un homme du monde reçu dans les salons où l'on cause, sachant écouter, juger les gens et les choses avec un tour un peu spécial d'impertinence, écrire avec verve, médisant autant qu'il le faut, fin, malicieux, véridique comme on l'est en rapportant avec esprit et pour se faire valoir ce que les autres ont dit, digne de foi sans aucun doute quand il raconte ce

qu'il a vu, indiscret jusqu'au déshabillé, usant d'un style épicé, car le sel n'y a pas suffi, débordant de naturel, non dénué de jugement et de finesse, — tel fut Tallemant des Réaux (1), qui nous a laissé sous le titre modeste d'*Historiettes*, une mine d'anecdotes divertissantes sur la première moitié du XVIIe siècle.

Il appartenait à une famille protestante de La Rochelle. Il avait dix-sept ans, quand une jolie veuve, sa cousine, lui fit éprouver un sentiment très vif. Mais la dame dont il a écrit : « Jamais femme n'a tant aimé l'adoration », se contentait d'hommages ; Tallemant renonça à une trop difficile conquête, et fit un voyage en Italie.

En passant par Lyon, il avait déjà si bien oublié son « inhumaine » cousine, qu'il volait vers d'autres soins.

Il revint à Paris. Mme d'Harambure, sa cousine, avait eu la petite vérole, et depuis, « elle n'avait rien de joli que l'entretien et le bien ». Tallemant était guéri. Il fit son droit ; son père le destinait à la magistrature. Il préféra ne choisir aucune carrière. Il demanda la main d'Elisabeth de Rambouillet, dont la dot lui permit de mener la vie libre de soucis et d'affaires, et de se livrer aux lettres, aux soins de sa famille et aux distractions de la société.

Reçu à l'Hôtel de Rambouillet, il a pu y rencontrer la plupart des personnages qu'il a « croqués » de main de portraitiste, dans ses *Historiettes*, et y recueillir nombre d'anecdotes, de bons mots, de médisances, et d'informations qu'il nous a transmis pour notre ébattement. Il se donne pour l'écho de la marquise de Rambouillet, la célèbre Arthénice : « C'est d'elle, dit-il, que je tiens la plus grande et la meilleure partie de ce que j'ai écrit et de ce que j'écrirai dans ce livre. »

Et voilà le défilé de tous les personnages. Il peint, d'une façon juste, piquante, savoureuse, avec de pittoresques expressions de terroir.

Saluez la marquise de Rambouillet, qui « a toujours aimé les belles choses;... elle allait apprendre le latin, seulement pour lire Virgile, quand une maladie l'en empêcha. Jamais

(1) 1619-1692.

il n'y a eu de meilleure amie, d'humeur à se divertir de tout ; un de ses plus grands plaisirs était de surprendre les gens. Elle envoya un jour un de ses hôtes dans la prairie qui est au pied du château, et se trouve entourée d'un cercle de grosses roches. C'est le lieu où Rabelais, dit-on, se divertissait. Etant parvenu aux roches, le bonhomme trouve Mlle de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison vêtues en nymphes, faisant le plus agréable spectacle du monde, ce dont le bonhomme fut très charmé. »

Voici M. de Pisani, qui « vint beau, blanc, blond et droit au monde, mais eut l'épine du dos démise en nourrice, sans qu'on le sut, et en devint si contrefait qu'on ne lui pouvait faire de cuirasse ».

Voici, parmi tant « d'autres rêveurs », Racan, que Mlle de Gournay appelle « le singe de Malherbe », Racan, en qui « la force du génie paraît si clairement, que, hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens commun. Il a la mine d'un fermier ; il bégaie, et n'a jamais su prononcer son nom, car, l'*r* et le *c* sont les deux lettres qu'il prononce le plus mal; plusieurs fois il a été contraint d'écrire son nom pour le faire entendre » ; — La Fontaine, « un garçon de belles-lettres et qui fait des vers, est encore un grand rêveur. Sa femme dit qu'il rêve tellement, qu'il est quelquefois trois semaines sans croire être marié »; — Ménage, « beau garçon, sujet à la sciatique, et médisant, qui fait profession d'être honnête homme, à dire qu'il est le seul »; — le Petit Scarron, « qui s'est surnommé lui-même cul-de-jatte, et ayant toujours eu de l'inclination à la poésie, n'en est pas empêché de bouffonner. Il a fait pis, il s'est marié. »

Voici encore Pascal, « qui a inventé une machine admirable pour l'arithmétique », — un « garçon, nommé Molière, qui quitte les bancs de la Sorbonne pour suivre la Béjart, et qui fait des pièces où il y a de l'esprit ».

On s'attarderait volontiers dans cette galerie des portraits que Tallemant a faits de ses contemporains illustres ou mondains : Richelieu, le père Joseph, Béthune, Louis XIII, coudoient de simples bourgeois et bourgeoises.

Et il a fallu ne rien citer de certaines anecdotes, — ce ne sont pas les moins plaisantes, — qui ont tout de même trop de sans-gêne.

Mais Tallemant n'écrivait que pour ses amis, avec l'abandon d'une correspondance familière. Il aimait et faisait passer ces histoires qui ont le « diable au corps ». Le goût du temps était moins sévère que le nôtre. Mme de Sévigné eût effarouché nos salons.

Tallemant avait, vers 1650, acheté la terre du Plessis-Rideau, dont il changea le nom en celui de des Réaux, qu'il avait ajouté au sien, dès son enfance. En 1685, il abjura le protestantisme devant le père Rapin, à qui il avait écrit une épître, où l'on voit qu'il avait éprouvé des revers de fortune.

Il mourut le 6 novembre 1692. Son ami Maucroix fit de lui cette aimable oraison : « C'était un des plus grands hommes d'honneur. Outre les qualités de son esprit, il avait la mémoire admirable. Il écrivait. Si la composition lui eût donné plus de peine, elle aurait pu être plus correcte. Il avait l'esprit beau et fécond. Jamais homme ne fut plus exact : il parlait en bons termes et facilement, *et racontait aussi bien qu'homme de France.* » C'est pure vérité, et l'on n'est pas toujours trahi par les siens.



Avec plus de modestie, de tenue et de grâce, Mme de Motteville (1) réclame ici la place qui lui est due.

Il y a, au Cabinet des Estampes, un portrait gravé de Mme de Motteville. Elle est déjà d'un certain âge sous la coiffure à la mode du temps; la physionomie est agréable, douce, sympathique, vive et intelligente.

Son nom de jeune fille était Françoise Bertaut.

Son père était gentilhomme de la chambre de Louis XIII, et

(1) 1628-1689.

frère du poète évêque Jean Bertaut, que Boileau associait à Desportes. Sa mère, d'origine espagnole, fut attachée au service d'Anne d'Autriche. Richelieu, inquiet de l'entourage de la reine, l'exila de la cour, pour éloigner d'elle tout ce qui lui rappelait l'Espagne.

Elle se retira, sans fortune, dans un petit domaine qu'elle possédait en Normandie, et où elle se consacra à ses enfants.

Françoise reçut une éducation littéraire soignée. Quand elle eut dix-huit ans, elle fit un mariage bizarre; on la donna à M. de Motteville, ancien président de la Chambre des Comptes de Rouen, qui comptait quatre-vingts ans. Il mourut deux ans après. La jeune femme ne sembla pas regretter cette époque qui fut paisible pour elle. Elle dit dans ses *Mémoires :*

— En l'année 1639, ayant épousé M. de Motteville qui n'avait point d'enfants et avait beaucoup de biens, j'y trouvai de la douceur avec une abondance de toutes choses, et si j'avais voulu profiter de l'amitié qu'il avait pour moi et recevoir tous les avantages qu'il pouvait et voulait me faire, je me serais trouvée riche après sa mort.

Aussi a-t-on peine à ajouter foi à l'anecdote connue de la femme de chambre, que raconte le *Journal des Savants* de 1724.

A la mort de Richelieu, Mme de Motteville vint prendre près d'Anne d'Autriche la place que sa mère avait occupée. Elle avait le titre de femme de chambre de la Reine; en réalité, elle fut son amie et sa confidente. Elle lui témoigna une affection profonde, qui ne se démentit jamais, et resta attachée à son service jusqu'à la mort de celle-ci.

Au début de la Fronde, elle ne put suivre sa souveraine à Saint-Germain; arrêtée rue Saint-Honoré, elle fut obligée de se réfugier dans l'église Saint-Roch, où elle faillit être massacrée.

En 1666, à la mort de la reine, elle quitta la Cour et le monde, et occupa la fin de sa vie à rédiger ses mémoires ; elle allait souvent au Couvent des Visitandines de Chaillot, où elle avait une sœur religieuse, et où s'était retirée Henriette d'Angleterre, qui l'honorait de son amitié. Elle finit ses jours dans la

solitude, et la pratique d'une dévotion qui devint plus vive dans les dernières années.

Elle était d'un esprit sérieux, sage et tempéré; elle fut un peu curieuse; on ne lui connut pas de passion.

Veuve à vingt ans, elle avouait n'avoir jamais eu le désir de se remarier ; les douceurs de l'amitié, de la lecture, de la méditation, et surtout sa grande affection pour la reine, suffisaient à son tempérament.

Elle aimait la conversation des gens d'esprit, qui tous la recherchaient. Liée avec Mme de Sévigné, avec Mme de La Fayette, elle eut une correspondance suivie avec Mlle de Montpensier, qu'elle avait rencontrée chez la reine; séparées par leur situation et par la politique, avec deux caractères très différents, ces deux femmes surent s'apprécier.

Mme de Motteville nous dit qu'elle n'était pas très brave ; elle raconte, d'une façon charmante, combien elle eut peur à la première journée des barricades, et comment, de tout l'entourage de la reine, elle était « la moins vaillante ». Pourtant elle était résolue, elle fit toujours son devoir simplement.

Elle ne fit pas de politique. Son caractère était raisonnable, pondéré. Elle n'eut pas l'esprit acerbe ou méchant.

Seul, Mazarin fut par elle traité durement; le caractère fuyant du cardinal n'était pas pour lui plaire, et peut-être était-elle chagrine de l'influence qu'il prenait sur la reine.

Elle se contenta de noter ce qui lui parut intéressant. Dans ses *Mémoires*, elle rend à sa souveraine un dernier témoignage d'affection; son récit commence par un portrait et une biographie d'Anne d'Autriche. Dans toute l'œuvre, domine la figure de la Régente; elle rapporte nombre de souvenirs sur sa façon de vivre, elle nous fait le récit de ses journées au Louvre, de son lever, de sa toilette, de la manière dont elle s'habillait, de l'heure à laquelle elle assistait aux offices.

Puis, ce sont de menus détails sur la table, le luxe, les habitudes de la reine. Elle nous révèle son goût pour la musique, le théâtre, et quels étaient les distractions, les plaisirs de la cour.

Plusieurs figures se groupent autour d'Anne d'Autriche.

Elle a connu les plus grands esprits de son temps, elle nous en fait des crayons toujours réussis.

Sa bonne foi est hors de doute. Elle regarde autour d'elle, elle semble assister à une comédie; elle consigne ses notes, elle raconte les intrigues de la cour, les intérêts rivaux, et démêle avec sagacité les affaires les plus embrouillées.

Son récit de la minorité de Louis XIV et celui de la Fronde sont excellents.

Par le cardinal de Retz, nous apprenons ce qui se passait dans les rues de Paris.

Mme de Motteville nous conte ce qui se passait chez la reine, son émotion, celle de son entourage.

Elle s'intéresse à la politique extérieure, et elle fait de la Révolution d'Angleterre un tableau qui n'est pas négligeable.

C'est toute une galerie de portraits que ces mémoires, où Christine de Suède, Richelieu, Mazarin, Henriette de France, Mme de Longueville, les héros et les héroïnes de la Fronde, sont peints avec sûreté et talent. Les narrations sont simplement et agréablement conduites. Lisez, par exemple, celle de la mort de Monaldeschi. Ou bien, entrons avec elle au Louvre, un jour d'Epiphanie; on y respire l'ennui et le renfermé. Que cela est bien pris sur le vif et d'après nature, cette peinture de la tristesse des Rois, le Jour des Rois :

— Le 5 janvier, la veille des Rois, j'allai, le soir, chez la Reine, où j'avais accoutumé de passer la plus grande partie de ma vie. Je la trouvai dans son petit cabinet, tranquillement occupée à regarder jouer le Roi et nonchalamment appuyée sur le coin de la table, qui ne paraissait penser qu'à ce qu'elle voyait. En arrivant, je me mis derrière sa chaise pour prendre le même divertissement et pour faire ce que les gens de la cour font quasi toujours, qui est de passer beaucoup d'heures inutilement. Un moment après, Mme de la Trémoille, qui était assise auprès d'elle, me faisant signe de l'œil, je me penchai vers elle pour savoir ce qu'elle me voulait dire. Cette dame, qui n'était pas des moins habiles du monde, me parlant fort bas, me dit: « Il court un bruit par Paris que la Reine part cette nuit. » Je fus surprise de ce discours. Pour y répondre, je ne fis que lui montrer la Reine, et le repos de son esprit ; et haussant les épaules, je m'étonnai avec elle de cette pensée qui me parut un peu chimérique.

La Reine passa le reste du soir avec cette égalité d'esprit dont elle accompagnait toutes les actions de sa vie ; et tout ce que nous y aurions pu remarquer fut qu'elle nous parut plus gaie qu'à l'ordinaire. Les princes et le ministre lui firent leur cour, selon leur coutume.

Mais ils n'y tardèrent pas, parce qu'ils allaient souper chez le maréchal de Grammont, qui tous les ans, le même jour, leur donnait un grand repas. La Reine ne parla que de dévotion, et nous dit qu'elle irait le lendemain passer la journée au Val-de-Grâce. Monsieur notre petit prince, en lui donnant le bonsoir, lui fit promettre qu'il irait avec elle, et s'en alla coucher avec cette pensée.

Pour divertir le Roi, la Reine voulut séparer un gâteau, et nous fit l'honneur, à Mme de Brégy, à ma sœur et à moi, qui seules étions avec elle, de nous y faire prendre part avec le Roi et elle. Nous la fîmes la reine, parce que la fève s'était trouvée dans la part de la Vierge; et pour faire bonne mine, elle commanda qu'on nous apportât une bouteille d'hippocras, dont nous bûmes devant elle; et nous qui n'avions pas une plus grande affaire que celle de nous divertir, nous forçâmes la Reine d'en boire un peu.

Nous voulûmes satisfaire aux obligations des extravagantes folies de ce jour, et nous criâmes : « La Reine boit ! » Nous soupâmes, à notre ordinaire, dans sa garde-robe, des restes de son souper.

Cette esquisse d'une soirée à la cour, donne l'idée de l'existence fade et bien monotone qui avait commencé en 1610 et préparé le succès des Salons. Plus d'une de ces grandes dames, pour peu qu'elle eût l'esprit cultivé et le goût des lettres, devait souffrir de passer ainsi « tant d'heures inutilement ».

Le style est simple, facile, avec des traits fins et délicats. L'imagination est parfois poétique. Le développement est nourri des poètes espagnols et de l'Ecriture.

Quand ces mémoires parurent, en 1723, ils furent jugés sévèrement.

Cette quantité de menus faits fut considérée comme un bavardage frivole. La Harpe est d'avis que quelques anecdotes ne sont point indifférentes, mais que l'œuvre est écrite avec beaucoup de négligence, et qu'on ne peut s'en rapporter à ce qui y est dit, l'attachement de Mme de Motteville pour la reine étant extrême.

Voltaire, Marmontel, firent les mêmes critiques.

Depuis, la documentation des historiens est devenue plus minutieuse, plus exigeante, et les Mémoires leur sont du plus utile secours; on a rendu justice à ceux de Mme de Motteville, et l'on peut dire qu'on ne saurait lire les Oraisons funèbres de Bossuet, les lettres de Mme de Sévigné, et l'histoire du siècle, sans la société et la compagnie de cette charmante et aimable guide.



Mme de Motteville était une aimable causeuse. Voici un bavard aussi froid qu'utile.

Dangeau nous a laissé, sur la seconde partie du règne de Louis XIV, un memento au jour le jour, une façon assez détaillée d'almanach, relatant les petits événements quotidiens. Si la valeur littéraire en est contestable, il est précieux pour tout ce qui touche la vie à la cour sous le grand roi, qu'on nous présente en robe de chambre.

Dangeau (1) « était, dit Saint-Simon, le meilleur homme du monde, mais à qui la tète avait tourné, d'être seigneur; cela l'avait chamarré de ridicules, et Mme de Montespan avait fort plaisamment, mais très véritablement dit de lui qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer, ni de s'en moquer ».

Et ailleurs : « C'était un grand homme, fort bien fait, devenu gros avant l'âge, une espèce de personnage à la détrempe, ayant toujours le visage agréable, mais qui promettait ce qu'il tenait, une fadeur à faire vomir;... on l'aimait, parce qu'il ne lui échappait rien contre personne ; qu'il était doux, complaisant, sûr dans le commerce, fort honnête homme, obligeant, honorable ; mais d'ailleurs si plat, si fade, si grand admirateur de riens, pourvu que ces riens tinssent au roi, ou aux gens en place ou en faveur, si bouffi d'orgueil et de fadaises, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire. C'était un plaisir de voir avec quel enchantement Dangeau se pavanait en portant le deuil des parents de sa femme, et en débitait les grandeurs ».

Et La Bruyère, qui fit, d'après lui, son portrait de *Pamphile*, eut ajouté : « Un *Pamphile* est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur. Il dit : *Mon ordre, mon cordon bleu ;* il l'étale ou le cache par ostentation ; en un mot, il veut être grand ; il croit l'être, il ne l'est pas, il est *d'après un grand* ».

Sa noblesse n'était point si courte, puisque, par sa mère, il descendait de Duplessis-Mornay. Né calviniste en 1638, probablement à Paris, il abjura de bonne heure, entra au service

(1) 1638-1720.

sous Turenne, combattit en Flandre; et après avoir fait la guerre contre les Portugais, parmi les Espagnols, revint en France en 1663, obtint un commandement au régiment du Roi. Attaché à la personne de Louis XIV, comme aide de camp, il le suivit dans toutes ses campagnes. Discret, probe, dévoué, joueur habile, capable de tenir la conversation en même temps que le jeu, — il composa un jour cent vers en jouant au reversi avec le roi; — parlant bien l'espagnol, ce dont lui savaient gré la reine-mère Anne d'Autriche, et la reine Marie-Thérèse, il fut en faveur, le mérita, et sut se maintenir. Nommé premier menin du dauphin, chevalier d'honneur de la dauphine, comblé de distinctions et de biens, il fonda, comme grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare de Jérusalem, plus de vingt-cinq commanderies, et employa ses revenus à créer une maison où il faisait élever douze jeunes gentilshommes pauvres. Protecteur de Boileau qui lui dédia sa V^e satire *(La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère)*, il entra, en 1668, à l'Académie, fut, en 1704, de l'Académie des Sciences, et, en 1707, offrit tous ses biens, lorsque Louis XIV dut faire balle de tout fer. Remarié, depuis 1686, avec la comtesse de Lœwenstein qui devint l'amie et la confidente de Mme de Maintenon, il mourut en 1720.

Avec une régularité tenace, sans se piquer de littérature, Dangeau, durant plus de trente ans, de 1684 jusqu'en 1720, a écrit ou dicté chaque soir les faits de sa journée, de celle du roi, de la Cour, avec sécheresse et laconisme; mais c'est à présent une inestimable source de renseignements, tant pour les menus faits, que pour l'écho des grands événements dont on retrouve le retentissement à travers cette petite chronique, ce *journal* spécial.

Il nous montre Louis XIV dans son intérieur, dans son cabinet, dans sa vie privée, avec ses enfants, ses domestiques, ses courtisans, dans la pompe et l'agrément des voyages et des fêtes à Versailles ou à Marly:

1684, 1er avril : le roi fit ses dévotions et donna plusieurs abbayes. (La liste suit.)

3 avril : le roi à son lever parla fort sur les courtisans qui ne faisaient point leurs Pâques, et qu'il estimait fort ceux qui les faisaient bien...

Voilà le ton. « Le roi, au sortir de la messe, alla tirer dans son parc ; Monseigneur courut le loup ; Mme la dauphine prit médecine, Monseigneur alla le soir à la comédie. »

Et encore : « Monseigneur se promena à pied dans les jardins, avec madame la princesse de Conti et ses filles. Mme la dauphine passa l'après-dînée chez Mlle Bezzola. » Et ainsi pendant des jours et des jours.

Samedi, 14 juillet : On apprit à Chambord la mort du bonhomme Corneille, fameux par ses comédies; il laisse une place vacante à l'Académie ». La mort de Mme de Sévigné est relatée aussi sèchement: « Mme de Sévigné est morte; sa fille est fort malade; on lui a caché la mort de sa mère. »

Telle est la manière de Dangeau; la perspective n'existe point, il semble qu'il voit tous les événements sur le même plan, avec le même relief, ou la même platitude. Voltaire, que Dangeau malmena, disait de ces mémoires qu'ils « sont d'un vieux valet de chambre qui se mêlait de faire à tort et à travers les gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendait dans les antichambres ».

Même en le prenant ainsi, même en regrettant les répétitions fastidieuses, — pas toutes, car il en est dont le refrain monotone prend une terrible éloquence, — ces notes sont indispensables à l'historien, et intéressantes pour les curieux.

Le cérémonial et l'étiquette, comment le roi mange, boit, se promène, qui l'accompagne, sa façon d'être avec les gens, Dangeau nous raconte tous ces détails; il nous montre le roi aux représentations théâtrales, au *Bourgeois gentilhomme*, « où il a beaucoup ri »; le roi va-t-il à Chambord, « voici comment on était placé dans le carrosse du roi en venant: le roi et madame la Dauphine au derrière, Monseigneur à une portière, Mme de Maintenon à l'autre, et dans le devant Mme la princesse de Conti, Mademoiselle et Mme d'Arpajon ».

Y a-t-il fête à La Muette — ou, plus exactement, à *La Meute?* Il nous le conte:

— Mgr le duc de Bourgogne et Mme la duchesse de Bourgogne allèrent se promener après dîner au bois de Boulogne, à cheval, avec beaucoup de dames. Il y vint un nombre infini de carrosses de Paris pour voir la cavalcade. Dès que la nuit fut venue, ils entrèrent à la

Meute, chez M. d'Armenonville où il y eut un souper magnifique, pendant lequel Mme d'Armenonville servit à Mme la duchesse de Bourgogne. Il y eut des hautbois. On dansa fort. Il y eut une illumination dans la cour et dans les jardins. La fête fut fort agréable, et on ne revint à Versailles qu'à deux heures du matin.

Il y a des bavardages, de la prolixité, du naturel, de la naïveté qui devient parfois malicieuse sans le savoir. La disgrâce de Mme de Montespan y est contée sans émotion ni commentaire, jour par jour ; de même les conversions en masse des gens de la religion réformée, aboutissant à la Révocation de l'Edit de Nantes, transcrit comme une formalité dernière. Il n'y a plus un seul huguenot. Tout le monde le dit, Dangeau l'écrit.

Mais il en revient. « Le roi a donné à Lostange la confiscation des biens de son frère, en fuite pour la religion. M. le marquis de Vins est parti pour aller commander à Bourg-en Bresse; on lui donne quelques troupes avec lesquelles il contiendra les nouveaux convertis. — Hier, M. de Barbezieux vint dire au roi qu'il s'était fait quelques assemblées de mauvais convertis séditieux en Languedoc. Folleville, qui est en ce pays-là avec son régiment, les fit fuir, et ils donnèrent dans l'embuscade, où il y en eut trois cents de tués. »

Cette impassibilité prend parfois une brutalité tragique.

Dangeau l'a-t-il voulu ? Avec ses airs de courtisan frivole, fut-il un penseur? Non, certes; et l'eût-il été, il se fût bien gardé de le montrer, car la cour, car Mme de Maintenon lisaient ce journal, et celle-ci disait à Mme de Caylus: « J'y apprends des choses dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. » La prudence était la première loi.

Alors ce sont les faits qui parlent d'eux-mêmes, et il s'en dégage des impressions très vives de splendeurs, de gloire, de puissance, d'élégance, et de déclin. La grandeur du règne s'atténue peu à peu avec les fièvres, les gouttes de Louis XIV, avec les impôts qui augmentent, les économies sur les Gobelins dont on renvoie les ouvriers qu'on ne peut plus payer, sur les Académies même, avec les révoltes, les difficultés du recrutement des milices, avec les capitations qui ne rentrent pas.

Recueil excellent et utile, qu'il faudra toujours ouvrir et

consulter, quand on voudra parler de ce qu'a vu la France de 1684 à 1720, et où a puisé à pleines mains celui qu'il faut nommer à présent, le fameux Saint-Simon.



Le duc de Saint-Simon était fils d'un ancien favori de Louis XIII. Il fut tenu sur les fonts baptismaux (c'est lui qui nous en informe et plus d'une fois) par Louis XIV et par Marie-Thérèse. Dans sa jeunesse, il eut pour ami le duc de Chartres, futur régent, et entra à seize ans dans les Mousquetaires Gris. Le duc son père, qui devait à Louis XIII son titre et sa fortune, l'avait élevé loin de la jeune cour, lui inspirant le culte et le regret du feu roi. Après une carrière militaire assez brillante, en 1702, mortifié de n'être pas compris dans une promotion de brigadiers, il démissionna, au grand mécontentement de Louis XIV, qu'il n'aimait pas et qui ne l'aimait pas. Plein de mépris pour « ce roi des commis », qui gouvernait sans les Ducs et Pairs, il continua de vivre à la cour, en mécontent. Ami du duc de Bourgogne, il fut du parti d'opposition qui se groupait alors autour de lui, et put concevoir un moment, à la mort du Grand Dauphin, les plus hautes espérances. Mais bientôt le duc de Bourgogne lui-même mourut, et son parti resta condamné à l'impuissance; Saint-Simon désespérait d'atteindre jamais au pouvoir. Son rêve se réalisa pourtant; à la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, dont il était resté l'ami fidèle, l'appela au Conseil de Régence. Sa joie fut grande, non pas qu'il eût le désir de gouverner et de jouer un rôle politique, mais parce que ses principes triomphaient, parce qu'il voyait enfin finir ce « règne de vile bourgeoisie », et commencer celui de la noblesse. Avec le Conseil de Régence, les Ducs et Pairs arrivaient au pouvoir et tout était sauvé.

Sa noblesse, en effet, pourtant assez récente, lui tenait fort à cœur. Il était duc et pair; toute sa vie, toutes ses idées sont là. Pour lui, un Etat marche à sa perte lorsqu'il tombe aux mains de gens de noblesse douteuse, lorsque de vils robins comme les

Parlementaires osent élever la voix. Villars n'est qu'un médiocre général, car il n'est pas duc et pair. Vendôme est méprisable, car il n'est qu'un bâtard; et si Desmarets n'a pas pu réparer le déficit, c'est qu'il n'est pas duc et pair. L'idée que des commis de Louis XIV, comme Colbert et Pontchartrain, lui ont parlé sans se lever de leur siège, à lui, duc de Saint-Simon, ou, dans les parades de Versailles, ont pris place devant lui, le fait bondir et le rend malade, à trente ans de distance.

Un jour, au moins, dans sa vie, il fut consolé de toutes ses rancœurs, le jour du fameux Lit de justice, où le Régent humilia devant la noblesse les Parlementaires, « vils petits gris », et dépouilla de leurs prérogatives les bâtards légitimes de Louis XIV. Il ne goûta jamais de volupté aussi pure que lorsqu'il vit tout le Grand Banc du Parlement, en hermine et en robes rouges, prosterné à genoux devant les Ducs et Pairs. « Ce fut là, écrit-il dans ses Mémoires, où je savourai, avec tous les délices qu'on ne peut exprimer, le spectacle de ces fiers légistes, qui osent nous refuser le salut, prosternés à genoux et rendre à nos pieds un hommage au trône; je me mourais de joie, j'en étais à craindre la défaillance, mon cœur dilaté à l'excès ne trouvait plus d'espace à s'étendre. La violence que je me faisais pour ne rien laisser voir était infinie, et néanmoins ce tourment était délicieux. »

Son rôle politique fut presque nul, sans qu'il s'en doutât. Lors du rapprochement de la France et de l'Espagne, il accepta avec empressement l'ambassade de Madrid, et fut chargé de négocier le mariage de Louis XV avec l'Infante. Sa passion pour les honneurs, pour les prérogatives extérieures et les privilèges de vanité fut alors servie à souhait. Il nous a raconté avec complaisance, dans ses Mémoires, son voyage de Paris en Espagne, les réceptions dont il fut honoré pendant la route, les « civilités des jurats de Bordeaux », de l'évêque de Bayonne, « l'artillerie et les compliments qu'il fallut essuyer », et dont il n'est pas médiocrement fier. La cour d'Espagne fut celle de ses rêves. Là, l'étiquette était respectée; à Versailles, ses amis eux-mêmes le désespéraient par leur inattention aux lois de la préséance. Pendant le Lit de Justice des Princes légitimes, un

détail lui gâta son bonheur, ce fut que Monsieur le Duc et le Régent, oubliant qu'ils avaient droit de parler assis, se levèrent pour prononcer leur discours.

A son retour en France, la mort du Régent lui fit perdre toute son influence; il fut invité, en 1726, à résider moins continuellement à Versailles. Il se retira dans ses terres, n'ayant même pas la consolation, comme sous Louis XIV, de plaider pour l'étiquette, et d'intenter des procès de préséance à ses ennemis. C'est alors qu'il se fit écrivain.

Dès sa jeunesse, du temps où il servait comme mestre de camp dans l'armée du maréchal de Lorges, il avait pris l'habitude d'écrire ses souvenirs et de crayonner des portraits. Sans prévoir encore le parti qu'il tirerait plus tard de ces notes, il regardait, interrogeait, s'informait de tout. A la cour, il faisait causer ses amis, les ministres, les diplomates, les femmes, les médecins, d'aucuns disent les domestiques. Un jour, dans sa retraite, le journal de Dangeau lui tomba par hasard entre les mains. Dangeau, courtisan modèle, avait raconté jour par jour la vie du Grand Roi, ses occupations, ses plaisirs, ses médecines. Saint-Simon, en lisant cette compilation aujourd'hui si utile, revécut les années qu'il avait passées à la cour, et l'idée lui vint d'écrire, lui aussi, un vaste journal, en prenant le récit de Dangeau pour charpente, et en y ajoutant ses souvenirs, ses impressions, ses jugements. Il se mit à l'œuvre, et composa ses *Mémoires*, qui comprennent plus de vingt volumes, embrassant l'histoire de la cour et de la France, depuis le milieu du règne de Louis XIV jusqu'à la fin de la Régence.

Les premières pages du premier volume nous reportent en 1675, à la naissance de l'auteur; nous le suivons pendant son enfance et sa jeunesse, dans ses débuts à l'armée et à la cour. Il a, sur son mariage, une page charmante, et nous parle en termes délicatement attendris de celle « avec qui j'espérais, dit-il, le bonheur de ma vie et qui, depuis, l'a fait tout entier ». Nous faisons, peu de temps après, la connaissance du futur régent, le duc de Chartres. Puis, viennent les grands événements de la succession espagnole, la fameuse séance de Versailles, où Louis XIV accepte pour son fils le

lourd héritage de Philippe IV, et pour lui la guerre avec toute l'Europe; la mort de Monseigneur, la « nuit terrible », le désordre du palais, les pleurs des courtisans déçus, et la joie mal dissimulée des opposants; enfin, les tristes journées de la fin du règne, le deuil à Marly, la misère en France, et l'ennemi aux frontières. La mort de Louis XIV divise en deux parties ces *Mémoires*, et nous vaut un portrait détaillé du Grand Roi. Avec la Régence, apparaissent des figures nouvelles. Ici se place le piquant récit de la visite à Paris du tsar Pierre, et la fameuse séance des Légitimés au Parlement. Puis le nouvel ambassadeur de France en Espagne nous conduit à Madrid, à l'Escurial, aux chasses de Philippe V. De retour à Paris, il nous présente le Cardinal Dubois et la marquise de Prie. Le dernier événement important des Mémoires est la mort subite du duc d'Orléans, mort qui éloigna définitivement Saint-Simon des affaires. Entre temps, nous avons vu passer, dans le fond du tableau, nombre de silhouettes célèbres : Fénelon, La Bruyère, Racine, les Dacier, Villeroy, l'abbé de Saint-Pierre et Ninon de L'Enclos.

Saint-Simon écrivait ces souvenirs sans grand souci d'exactitude, sans s'attarder à contrôler les témoignages, et en acceptant trop facilement des anecdotes douteuses lorsqu'elles flattaient ses passions. Il y a, dans ce journal d'un mécontent, beaucoup de petits mensonges et de mesquineries qui font sourire, et pourtant, çà et là, des idées généreuses et de solides jugements. Chose étrange, ce duc et pair que des questions d'étiquette mettaient hors de lui, ce grand seigneur avec ses préjugés d'un autre âge, n'est pas aveugle en politique et dénonce quelques-unes des grandes erreurs de son temps. Il y avait sous sa fierté beaucoup de droiture. Son honnêteté clairvoyante se révoltait en voyant la furie d'agiotage qui s'était emparée de la cour, lors du système de Law, et le premier, il annonça sa ruine, comme il avait prédit les funestes effets de la révocation de l'Edit de Nantes.

Mais ces Mémoires, écrits au courant de la plume dans le plus beau désordre du monde, ne sont pas seulement une compilation anecdotique et une source de renseignements pour les historiens du Grand Roi. Le duc de Saint-Simon avait fait une

œuvre d'art, et qui n'a pas son équivalent dans notre littérature. La nature l'avait doué d'un talent de peintre. Sa curiosité ardente notait les détails extérieurs des choses, les physionomies, les attitudes, et même après bien des années, lorsqu'il rassemble ses souvenirs, il reconstitue les scènes dans leur réalité vivante, et nous les met sous les yeux.

Nul autre ne nous a mieux montré le manège des gens d'intrigues, la quotidienne comédie jouée à Versailles par la troupe des courtisans. Il excelle dans le portrait. Tantôt il esquisse en quelques traits une silhouette célèbre, tantôt il détaille son homme, analyse, fouille et développe. Parfois aussi, quand une grande scène historique à laquelle il assista en fournit l'occasion, il nous peint un vaste tableau d'ensemble, comme la Mort du Dauphin et le Lit de justice, anime à la fois cent personnages qu'il fait aller, venir et agir sous nos yeux.

Ajoutez l'éclat d'un style unique, incorrect et heurté, d'une effrayante propriété d'expression, tout frémissant de haines jamais éteintes.

La phrase est mal construite, interminable, disloquée, mais les mots concrets et précis quelquefois jusqu'à la trivialité, ont une force étrange. L'expression la plus crue, quand elle est juste, ne rebute pas Saint-Simon. Il nous dit de Mlle de Mesmes : « elle était rousse comme une vache »; de l'évêque de Noyon, d'Aubigné : « il est crasseux et huileux à merveille ». Mme de Castries « était un quart de femme, une espèce de biscuit manqué qu'on aurait passé dans un médiocre anneau », et la Maréchale de Luxembourg « ressemblait à une de ces grosses harengères qui sont dans un tonneau avec leur chaufferette sous elles ». Dans les sujets graves, lorsque Saint-Simon nous parle, non plus de quelque figure grotesque de courtisan, mais du « pays en souffrance », ce même style, sans rien perdre de son éclat et de sa rudesse, atteint à la grandeur et à la plus mâle éloquence.

Les contemporains ignorèrent, ou peu s'en faut, ces Mémoires. Saint-Simon les avait écrits avec la volonté qu'ils ne fussent publiés que longtemps après lui. Marmontel, Duclos, Voltaire en eurent connaissance, mais le pouvoir en empêcha longtemps l'édition. Ils ne parurent au complet qu'en 1842.

Tel qu'il est, avec ses rares qualités et ses défauts qui ne le sont pas moins, Saint-Simon reste un des plus grands noms de notre littérature. Il n'y a guère d'exemple, à aucune époque, d'un auteur aussi libre de toute influence, et qui soit resté à ce point « lui-même ». Saint-Simon n'est d'aucun siècle, d'aucune école, son talent est unique dans notre histoire littéraire, et l'on ne sait au juste à quel âge le rattacher. Par ses idées et par son caractère il retarde de cent ans, il pourrait passer pour un contemporain de Louis XIII; par son art de peindre et par son style, il a déjà quelque chose de romantique.



Nous ne pouvions mieux couronner cette revue des Mémoires, que par ce nom illustre, qui appartient déjà au XVIIIe siècle.

Mais avant de poursuivre, faisons place encore ici aux correspondances et aux journaux.

Le genre épistolaire, au double point de vue documentaire et artistique, ne peut être mieux personnifié que par la célèbre marquise, dont la gloire en l'espèce ne fut jamais dépassée.

Il n'y a pas de réputation qui atteigne à celle de Mme de Sévigné, pour le mérite de ses lettres universellement célèbres et apprises dans toutes les écoles. Elle mérite sa gloire. Ses missives lui ont donné ce qu'elle leur demandait un peu, la notoriété, et même ce qu'elle n'espérait pas, l'immortalité. Ce n'est ni par le souvenir de sa vie, assez simple et dénuée d'incidents, ni par son rôle politique qui fut nul, ni par d'autres œuvres, qu'elle s'est survécu. Mais son courrier était lancé de telle allure, qu'il a dépassé les adresses, et est arrivé jusqu'à nous.

Sa biographie est vite racontée.

Elle naît à Paris le 5 février 1626. Son oncle, Bien Bon, l'éleva. Elle épouse le marquis de Sévigné en 1644, à 18 ans, elle a une fille en 1646, et un fils en 1648; elle est veuve en 1651. Elle marie sa fille à M. de Grignan en 1669; elle fut sépa-

rée, en 1671, de Mme de Grignan, qui partit en Provence, et revint quatre fois, en 1674, en 1676, en 1677, en 1680; sa mère l'alla voir trois fois : elle mourut chez sa fille à son dernier voyage en 1696, et fut inhumée dans le caveau des Grignan.

La vie la traita en marâtre. Elle ne connut pas ses parents, et fut orpheline de bonne heure; mariée, elle fut délaissée, trompée, ruinée par son mari, qui se fit tuer pour une autre femme; veuve à 26 ans, jeune, belle, courtisée, remarquée par le roi, elle demeurait embarrassée de deux enfants à élever, un fils qui lui coûta cher, et une fille qui la quitta pour son mari; elle eut des soucis d'argent, et par son mari, et par son fils, et par son gendre; elle mena une existence souvent difficile : et jamais il n'y parut. Elle eut une belle humeur qui fut de la vaillance : l'ennui glissait sur elle sans l'entamer, et la gaieté ne désertait jamais les fossettes de cette « blonde rieuse ».

Elle avait la répartie vive comme ses yeux, la verve pétulante, la tête amusée. Elle promena partout avec elle l'aisance et la vivacité.

Voyez-la au tribunal où l'a amenée un procès qu'elle a: elle explique sa déposition, s'embrouille, et finit par dire au président de Bellièvre:

— Je sais bien l'air, mais je ne sais pas les paroles.

En versant chez le notaire la dot de sa fille, elle eut ce mot plaisant:

— Voilà bien de l'argent pour obliger M. de Grignan à dormir avec ma fille !

Puis se ravisant, elle ajoute:

— Après tout, il y dormira demain, après-demain, et toujours... Ce n'est pas trop cher.

Ce mariage mit une ombre sur tant de clarté.

Quand Mme de Grignan suivit son mari, lieutenant général de Provence, dans son gouvernement, le cœur de la mère battit d'une émotion violente et tendre, et l'écho éloquent de sa souffrance et de ses regrets vibre encore aujourd'hui dans toutes les âmes sensibles.

Observez cependant la part considérable qu'il faut faire à l'imagination dans son affection. Elle était de ces femmes qui

aiment mieux de loin que de près. Quand sa fille était là, elles avaient ensemble des difficultés tracassières; quand elle était partie, elle l'adorait avec les expressions charmantes et caressantes que l'on sait. Il est fort heureux, et pour la mère et pour la fille, que la fille ait été séparée de sa mère. L'éloignement leur a révélé et valu des joies que la réunion leur eût sans doute refusées, à elles et à la postérité.

Qui fut-elle, cette fille? Méritait-elle ces tendresses? Nous avons d'elle peu de lettres. Elle passe pour égoïste et froide, et c'est dans l'ordre. Les grandes affections sont toujours mal payées. Joseph de Maistre disait de cette enfant gâtée : « Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille, et puis je partirais pour recevoir les lettres de l'autre ».

C'est peut-être un bon parti. Mme de Grignan n'a pas nos sympathies; elle est personnelle, indifférente, dure; elle met sa fille au couvent, dès cinq ans, parce qu'elle n'est pas assez jolie, et elle a besoin que, pour son autre fille, Pauline, la grand-mère insinue de temps en temps : « Tâtez, tâtez de l'amour maternel ! ». Elle est grossière avec sa belle-sœur qui n'est que de noblesse de robe; au demeurant elle prend une bru roturière, mais riche, en disant crûment « qu'il faut bien, de temps en temps, du fumier sur la meilleure des terres ». Le mot était aimable pour la bru. Au total, Mme de Grignan fut ce qu'il fallait qu'elle devînt, une fille mal élevée, blasée d'amour maternel, trop choyée par une mère dont la pédagogie était nulle, et pour qui le monde, la toilette, l'esprit, le brillant et la cour étaient, comme pour la plupart des femmes d'alors, le tout de la vie. Elle fut ambitieuse, prétentieuse, férue de philosophie et de style, plus fière de son esprit que de son cœur : c'était le résultat logique de son éducation.

Malgré le fracas des protestations attendries de la mère, ne vous y laissez pas trop prendre; l'art perce partout. Le cœur n'est pas plus vaste ni plus généreux que celui des grandes dames d'alors. La bonne marquise a des duretés révoltantes: elle plaisante sur les pendus de Bretagne, sur le supplice de la Brinvilliers, et c'était, on l'avouera, mal choisir son sujet de plaisanterie; elle applaudit aux dragonnades.

Elle aime les siens avec force démonstrations. Mais l'hu-

manité lui reste étrangère, et elle n'a cure de ce qui dépasse le petit cercle de ses sympathies et de ses correspondants, sa fille, son fils Charles de Sévigné, le plus charmant garçon du monde, aimable, brave, prodigue, gai comme sa mère; le cousin Bussy-Rabutin, le cousin Emmanuel de Coulanges, toujours fixé là où sa femme n'est pas, et il lui écrit des lettres pleines d'esprit.

Mme de Sévigné fut tendre pour ses amis, et indifférente pour les autres. Son cœur a la vue basse. Son esprit aussi d'ailleurs. Elle eut le jugement faux et borné.

Toute d'impulsion, elle juge à tort et à travers, et c'est au petit bonheur si elle tombe juste, c'est-à-dire d'accord avec la postérité, qui a pensé autrement qu'elle de Racine, de Bourdaloue, de Bossuet et de La Calprenède.

Elle n'a pas vu clair dans son temps et n'a eu aucune philosophie de l'histoire. Elle a assisté aux événements de son époque sans les interpréter; elle a fait des portraits qui sont plus aimables et jolis que pénétrants.

Dans ses récits, elle ne devance ni ne juge : elle transmet. La collection de ses lettres constitue un fidèle journal. Elle écrivait un jour :

— Je souhaitais un cabinet tout tapissé de dessous de cartes au lieu de tableaux; cette folie nous mena bien loin et nous divertit fort. Nous trouvions plaisant d'imaginer que, de la plupart des choses que nous croyons voir, on nous détrompait. Vous pensez donc que cela est ainsi dans une telle maison; vous pensez que l'on s'adore en cet endroit-là; tenez, voyez; on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi de tout le reste. Vous pensez que la cause d'un événement, c'est une telle chose; c'est le contraire. En un mot, le petit démon qui nous tirerait les rideaux nous divertirait extrêmement.

Elle n'a pas rencontré ce petit démon, qui a passé sans s'arrêter devant l'hôtel Carnavalet, pour pousser jusqu'au Pont-au-Change et au logis de Lesage.

A défaut de jugement, elle a l'esprit complaisant, facile, ouvert, pétillant, à la fois brillant et solide, car il est fort meublé.

Sa pensée puise de la force dans ses impressions de lecture: car ce qu'elle lit, c'est Quintilien, Tacite, saint Augustin, Pascal.

Chapelain et Ménage lui avaient appris le latin, l'italien, l'espagnol, et elle était en état de lire Virgile « dans la majesté du texte ».

Elle eut une intense vie intérieure, médita sur Nicole et La Rochefoucauld, sur la Providence dont elle fit une amie, sur la mort qui guette, « qui attend sur le Rhône », ou qui donne « à la balle sa commission ». Ses lettres sur les morts, qu'elle annonce et déplore, ont souvent une belle élévation et une éloquence toute philosophique, avec des mots à la Bossuet.

Quelque composition qu'elle ait à exécuter, c'est une artiste; le tableau se fait et se complète peu à peu en elle, par l'apport des divers éléments que chaque jour, chaque conversation, chaque lecture lui fournit ; l'œuvre s'achève par le travail intérieur de l'imagination.

Elle atteint la perfection par les dons rares de son esprit, le plus habile metteur en scène. Elle émeut sans être émue.

Elle est femme de raison, raisonneuse, logique, philosophe. Ses lectures coutumières sont des livres où il est parlé des graves problèmes de la destinée; et ce qu'elle y a puisé jaillit, sort soudain avec l'aisance de la spontanéité et de l'invention, à propos de cas particuliers, dont elle extrait et exprime le symbole, la leçon, la métaphysique, comme ferait un prédicateur. Mais il y a dans son sermon peu d'elle, et beaucoup de souvenir et d'imitation.

Ses narrations prises sur le vif, si agréablement présentées et composées, délicieusement écrites ; ses portraits si vivants, si caractéristiques, constatent qu'une romancière dormait en elle et se réveillait souvent.

Elle aima, sut voir et peindre la nature. Elle a des impressions de peintre : elle note le vert des bois et le roux des massifs; nulle rêverie, nulle mélancolie; mais une vision très concrète et des sensations nettes et vives, qu'elle traduit en mots justes, précis, évocateurs.

Ses séjours à Livry, aux Rochers, lui ont inspiré d'aimables pages qui prennent place parmi les plus heureux paysages de France, avec ses jardins, ses bosquets, ses horizons touffus et les forêts au lointain, « la grande solitude, le grand silence », qui étonnent notre mondaine.

Les scènes rustiques, parisiennes, la famille, les affaires, les chroniques des salons, la politique, les lettres, les élans de la tendresse maternelle, les sensations de plein air, des opinions littéraires, des recherches philosophiques, des peintures de la société, des caractères, des événements, bals ou batailles, incendies ou réunions élégantes : voilà le fonds commun de ses lettres.

Quant à la forme, elle est adorable. C'est par la forme qu'elle excelle. Elle aime bien sa fille, mais elle le dit mieux encore, sinon avec tout son cœur, au moins avec toute sa tête, car il y a bien de l'esprit et de la raison dans ce sentiment, et il est presque trop joli de dire à sa fille: « La bise de Grignan me fait mal à votre poitrine », ou de dire de sa petite fille Marie Blanche: « Ce sont mes petites entrailles, c'est le trop-plein de tendresse que j'ai pour vous. »

Oui, elle est précieuse et renchérie, et elle fait des trouvailles de style trop ingénieuses, pour que sa plume semble être toujours la confidente autorisée de son âme.

Rappelez-vous la douleur inconsciemment théâtrale des lettres, que l'on vante toujours et comme par tradition, à Pomponne exilé, sur le procès Fouquet, en décembre 1664. La passion n'y parle pas toute pure ni tout uniment.

On cite toujours la lettre aux épithètes accumulées, la lettre des foins : qu'est-ce que ces pages trop célèbres, sinon des amusements épistolaires ?

Elle excelle dans l'imprévu, le fin, l'impayable et l'inattendu. Un oiseau est « une feuille qui chante ».

Et elle écrit spirituellement à sa fille :

— Je n'ose pas lire vos lettres de peur de les avoir lues.

Retrouve-t-elle à chaque pas, à Livry, dans les arbres, les buissons, les pierres, le souvenir de sa fille absente, elle le lui dit, et elle ajoute : « La Provence n'est point obligée de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi », ce qui est d'une joliesse telle qu'on ne comprend pas tout d'abord, et qu'il faut réfléchir et traduire: Livry, où vous avez vécu, a gardé votre image et la rend, tandis que je n'ai

pas vécu en Provence, et vous n'y retrouvez pas mon souvenir.

Laissez ces mièvreries pour le reste; quel style ! Elle disait:

— C'est une si jolie chose que de savoir écrire ce que l'on pense.

Elle l'a su comme personne.

Il y a des femmes qui sont « journalières », et qui ont des déclins passagers; Mme de Sévigné est toujours en beauté littéraire, et toujours prête, toujours contente, souriante et abondante. On l'a appelée une « grosse mère la joie ». La boutade a quelque chose de juste sous sa facétie.

Elle est naturellement expansive, communicative ; sa pire gêne serait de garder pour elle le tumulte de ses pensées et le flot impatient des expressions.

Sa force, son originalité, son talent rare, ce fut l'invention verbale. Son vocabulaire est des plus riches, des plus variés, des plus pittoresques ; sa syntaxe est des plus sinueuses et des plus charmantes, imprévue, bien personnelle.

On a bien des fois noté déjà, dans le récit de la Mort de Turenne, ce canon « chargé de toute éternité », et aussi la scène plaisamment présentée de la réception des Chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, et la gamme riche de ses nuances expressives, vigoureuses, savoureuses ou délicates. Elle écrit: « Tout crève ici de blé »; elle dira, dans le style du village : « Je suis ici toute fine seule »; ou, dans celui du *Malade imaginaire*, qu'elle va faire prendre les eaux au Bien Bon, l'abbé de Coulanges, « pour vider son sac qu'il avait trop rempli à Epoisses »; et tantôt elle décrira avec une grâce poétique : « ces beaux jours de cristal de l'automne..., les arbres parés de perles et de cristaux », ou, avec une mélancolie pénétrante: « ces réveils de la nuit qui ont été noirs », ajoutant qu' « un souffle, un rayon de soleil emporte toutes ces réflexions du soir. »

On ferait un charmant lexique de ses expressions spirituelles, neuves, piquantes, heureuses, surprenantes, pittoresques et justes.

Voilà sa gloire et sa valeur. Tout ce qu'elle touche prend de l'éclat, du caractère, du relief, par la magie de ce style inimi-

table, original et vivant, qui la peint elle-même et nous la révèle : car le style, c'est aussi la femme.

* * *

Outre les Mémoires et Correspondances, les gazettes et journaux en vers et en prose sont à consulter. Il nous reste, sur le XVII[e] siècle, des gazettes en vers très curieuses, assez semblables aux notes de Dangeau pour l'intérêt et le détail. Elles furent mises à la mode par Jean Loret, qui, durant quinze années, rima sur les événements du temps des vers plaisants et faciles. On sait peu sur lui. Il était de Carentan. « Dans le pays de Cotentin, où je naquis un beau matin », dit-il, et ailleurs : « Moi, normand de Cotentin ». Sa famille était pauvre et ne put lui faire donner une bonne éducation.

Madame l'Université
Ne m'a jamais de rien été.

Il vint à Paris pour y tenter fortune. Après avoir publié un premier livre de *Poésies naturelles*, il réussit à se créer quelques protecteurs, et obtint du cardinal Mazarin une pension de deux cents écus; il en reçut deux autres plus tard, de Mlle de Longueville et de Fouquet, à qui il resta fidèle après sa disgrâce.

Il logeait chez Mlle de Longueville, plus tard la belle duchesse de Nemours.

Princesse blanche comme ivoire,
Qui dans mon cœur et ma mémoire
Avez un grand appartement
Depuis le glorieux moment
Où j'eus l'honneur et l'allégresse
D'être logé chez votre altesse.

Pour elle, il eut l'idée d'entreprendre un petit journal hebdomadaire, où il racontait à sa manière, en vers lestement tournés, tous les faits, tous les bruits de la ville et de la cour.

Pour complaire à vos volontés
Et mieux mériter vos bontés,
Puisque votre cœur le désire,

Je fais dessein de vous écrire
Les bruits qui courent quelquefois
Parmi la cour et le bourgeois.

Loret a intitulé ses chroniques : *la Muse historique*, estimant que le nom de gazette, réservé aux œuvres de prose, eût effarouché Apollon.

Chaque dimanche, du 4 mars 1650 au 28 mars 1665 (il mourut le mois suivant), Loret adressa à Mlle de Longueville un journal en vers *burlesques*, de huit syllabes.

La première lettre est intitulée *Fondamentale;* il y raconte comment il fut amené à composer ses chroniques. Les autres ont des titres divers : *Mystique*, *Indigeste*, *Niaise*, *Sincère*, *Travestie*, *Enjolivée*, *Champêtre*, *Telle qu'elle*, *Mélancolique*, *Courageuse*, *Penaude*, etc.

Chaque lettre s'ouvre par une dédicace flatteuse à sa protectrice.

Princesse qui vous connaissez
En récits beaux et bien sensés,
Mieux que ces gens d'académie...
Princesse blanche comme hermine...
Dame dont on met la naissance
Au rang des Altesses de France...
Esprit des plus purifiés,
Esprit des plus clarifiés...
Noble Sujet de mes soucis,
Illustre Objet de mes récits,
Précieux But de mes hommages...

Toutes se terminent par un distique destiné à les dater. Ces distiques ne manquent point de piquant, et il faut en admirer la diversité :

— Composé par la Muse mienne,
Le jour de Monsieur Saint-Etienne.
— J'ai fait et parfait ces vers miens,
Le jour du Saint des chirurgiens.
— Le présent discours je rimai,
Le vingtième du mois de mai.
— Ces vers, écrits avec mes propres doigts,
Furent rimés le douzième du mois.
Fait à dix heures du matin,
Le quatrième du mois de juin.
— J'ai fait cette lettre lyrique,
Le dix et sept du mois bachique.

— Fait à Paris, non à Glocestre,
Le jour de devant Saint-Sylvestre.
— Le vingt du mois fatal aux vignes,
J'ai fait les précédentes lignes.
— Fait par moi Jean, et non pas Jacques,
La veille des premières Pâques.
— Fait le dix-neuf du présent mois
Par moi qui suis un franc gaulois.
— Par moi Normand, et non Lorrain,
Le jour de Saint-Jean, mon parrain.
— Fait deux jours après Saint-Hyacinthe.
Adieu, je m'en vais boire pinte.
— Fait le premier jour de novembre.
Ha! non, j'ai tort, c'est de décembre.

Songez qu'il y a ainsi sept cent cinquante dates rimées et qu'aucune dans le tour ne ressemble à une autre!

Entre la dédicace et la date, Loret intercale ses anecdotes. Il n'est jamais à court de copie. Il y a bien les jours de paresse.

— Ha ! que j'ai de peine à me mettre
A faire aujourd'hui notre lettre.
— Pour débiter à votre Altesse,
J'ai violenté ma paresse
Et tournoyé par tout Paris
Sans avoir nulle chose appris.
J'ai parcouru les nouvellistes...
Moi j'ai dit: Diantre vous emporte
Vous et vos contes surannés !
Eux me faisant un pied de nez,
M'ont répondu, les bons apôtres :
Pardi, nous n'en savons pas d'autres.

Avec verve et fécondité (*La Muse historique* a environ quatre cent mille vers), Loret, dans un style facile, aligne toutes ses informations. Tout y passe, et non seulement « le bourgeois et la ville », comme il dit, mais la cour, le théâtre, la littérature, le fait-divers de la rue, la politique intérieure, et la politique extérieure.

Voici le fait-divers :

— Dans Paris les voleurs fourmillent,
Et de toutes façons ils pillent,
Il ne se passe point de soir
Que l'on ne prenne en l'abreuvoir
Les chevaux qu'on y mène boire...
— La rivière de cette ville
Dont le flux est assez tranquille
Mais qui parfois, quand il s'y met,

De forts grands désordres commet,
En divers lieux de son passage
A fait maint terrible ravage.

Voulez-vous le courrier théâtral ?

— Ce qu'illec je sus davantage,
C'est qu'*Othon*, excellent ouvrage
Que Corneille plein d'un beau feu
A produit au jour depuis peu
De sa plume docte et dorée,
Devait la suivante soirée
Ravir et charmer tour à tour
Le Légat et toute la cour.

Les échos mondains sont bien tenus. Loret trousse l'article « Deuils » avec assez de bonne humeur.

— Madame d'Esparmon Rouillac
De Charon a passé le lac,
Ou pour parler d'une manière
Plus chrétienne et plus familière,
Elle a dit aux mondains adieu,
Et rendu sa belle âme à Dieu.

Il n'enregistre pas seulement les décès fameux. Il dément aussi les fausses nouvelles.

— Par je ne sais quels colporteurs
Un de nos plus fameux auteurs
Fut occis dès l'autre semaine...
Cet auteur est monsieur Corneille
Qui du théâtre est la merveille...
Divin génie, esprit charmant,
Rare honneur du pays normand,
Mon illustre compatriote...

Mais ces gens qui ont pris « la peine de crier partout son trépas, quoique défunt, il ne fut pas », étaient mal renseignés. Le bruit était faux.

Mon âme est aujourd'hui ravie,
De te restituer la vie.

Voici maintenant la politique intérieure :

— On fronda dans le Parlement,
L'autre jour, assez hautement;
Et plus de soixante visages
Donnèrent leurs voix et suffrages
Pour sortir de captivité
Les prisonniers de qualité
Suivant l'arrêt du mois d'octobre.

Nous sommes sous la Fronde, pendant la minorité de Louis XIV. Les duels réprimés sous Richelieu recommencent.

— Janzé marquis et non baron,
Qui passe un peu pour fanfaron,
Assisté de trois ou de quatre,
Ces jours passés se voulait battre.
D'autres se sont battus encore;
Le Chevalier de Roquelaure,
La Feuillade, La Tour, Persin,
Dont le dernier touche à sa fin,
La Tour, ayant, d'un coup d'épée,
La trame de ses jours coupée.

Par endroits, les rimes de Loret prennent un certain air de Journal Officiel :

— On donne à monsieur de Beaufort
Ce duc si haut, si grand, si fort,
Et de prestance si blondine,
L'intendance de la marine.

La politique extérieure a son tour.

— Les Anglais et les Hollandois
Se voudraient donner sur les doigts.
La peau leur démange, ce semble,
Et chacun, se dit-on, assemble
Des vaisseaux et des matelots
Pour se guerroyer sur les flots
Avec le fer et le salpêtre.
— De Meclebour le brave Prince
Est de retour de sa province.
— De Gigery l'on nous indique
Que quatre cents Mores d'Afrique
Faisant un merveilleux effort
Pour attaquer un petit fort
Que trente Français défendirent,
Vingt d'iceux Français ils occirent.

Il n'est pas jusqu'à la « Dernière heure » et jusqu'aux « Mots de la fin » qui ne figurent, sous forme de ces *Apostilles* qu'il ajoute à quelques-unes de ses lettres, et après la date, soit qu'il ait en effet une nouvelle toute fraîche, soit qu'il veuille s'essayer au trait qu'on appelle aujourd'hui « Nouvelle à la main ».

— Je viens d'apprendre auprès du feu
D'un homme qui dépense peu,

En poudre d'Iris et de Cypre,
Qu'à la fin Turenne a pris Ypre.
— J'annonce pour bonnes nouvelles
A mes amis chers et fidèles
Qu'un des illustres de l'Etat,
Un de nos plus généreux hommes,...
M'a fait présent de six cents francs.
— L'Evêque de Chalon-sur-Saône
Qui donnait bien souvent l'aumône
Mourut le premier du courant.
Mais je suis encore ignorant,
Aussi bien que la populace,
De celui qui prendra sa place.

La *Muse historique* parut, les premières années, en feuillets manuscrits très rares, dont Mlle de Longueville réservait la lecture à ses amis. Peu à peu, le succès grandissant, Loret fit éditer ses chroniques, mais à un nombre restreint d'exemplaires.

— Encor que des mains du rimeur
Cette gazette épistolaire
Passe en celles de l'imprimeur,
Elle n'en est pas plus commune,
Car, sans abus ni fraude aucune,
Il doit observer cette loi
De n'en tirer chaque semaine
Qu'une unique et seule douzaine.

Mais bientôt, il dut lui-même changer ses ordres, et consentir à un tirage plus étendu; même il fit réimprimer les premiers numéros.

— Pour plaire à tant de belles âmes,
De rois, princes, seigneurs et dames
Qui par coutume ou par bonté
Ont quelque curiosité
De lire depuis quinze années
Les lettres par moi griffonnées...

Loret, choyé, fêté, festoyé par sa protectrice, avait usé sa santé. Après une première attaque d'apoplexie, il écrit en 1664 :

Je me sens dans le cœur frappé;
Me voilà sans doute attrapé.

Il se traîna languissant, et mourut en avril 1665, ayant paraphé sa dernière lettre :

Le vingt-cinq mars j'ai fait ces vers,
Souffrant cinq ou six maux divers.

La *Muse historique* a de l'intérêt sans conteste. Elle a été mise à profit pour les particularités de toutes sortes qu'on y puise sur les choses et les gens de la minorité de Louis XIV. Loret, étant sans passion, est véridique. Son témoignage peut servir à contrôler d'autres auteurs de Mémoires moins impartiaux.

Il fut enterré sous cette épitaphe sans tristesse :

— Sous ce tombeau gît et repose
Loret qui faisait vers et prose,
Qui n'était maître ni valet,
Et qui n'était ni beau ni laid.
Car Dieu tout bon et pitoyable,
L'a retiré de ces bas lieux
Pour le rendre heureux dans les cieux.

* * *

L'emploi d'informateur de la duchesse de Nemours trouva des candidats. Et ainsi, la place, avec la faible pension afférente, fut prise par plusieurs compétiteurs.

La Gravette de Mayolas, fils d'un professeur d'espagnol à Toulouse, avait publié déjà en vers burlesques une gazette rimée, sous le nom de *Recueil de ce qui s'est passé de plus remarquable en France depuis l'année 1658;* Robinet, durant les années 1656, 1657, 1658, avait adressé à la Princesse Palatine des lettres dans le goût de celles de Loret; il passait pour bel esprit dans les ruelles. Ces deux poètes voulurent continuer l'œuvre de Loret, en le rajeunissant.

Mayolas écrit à la date du 25 mai 1665 :

Source d'esprit et de sagesse,
Merveilleuse et grande princesse,
Superbe ornement de mes jours,

Belle et parfaite de Nemours,
Sans plus consulter je m'adresse
A votre incomparable Altesse,
Pour vous déclarer le regret
Que j'ai de la mort de Loret,
Et vous donner, s'il m'est possible,
Après cette perte sensible
Un peu de récréation
Ou quelque consolation...
Je vous offre cette lecture
Sept jours après la sépulture
De Loret, partout si vanté,
Et par mes vers ressuscité.

Le même jour,

Le vingt-cinq du mois le plus gai
Qu'on ne prend point sans vert et qu'on appelle mai,

Robinet entre en fonctions :

Viens ça, Musette ; as-tu du cœur ?
Voici pour toi bien de l'honneur;
On t'ouvre, certe, une carrière
Qui doit te rendre beaucoup fière.
Mais aussi, pour te dire tout,
Et t'instruire de bout en bout,
Il te faut être bien timbrée,
Bien prudente, bien éclairée...

A Robinet et à Mayolas vinrent s'ajouter, de temps à autre, Boursault, dont nous ne possédons plus que six lettres, Perdou de Subligny, dont le nom se trouve mêlé à l'histoire de Corneille et de Racine; Jacques Laurent, Barbier d'Aucour; peut-être, ces deux derniers pour une très faible part.

Robinet fut le plus fidèle et le plus assidu gazetier de la duchesse de Nemours, qui mourut en 1670; il s'adressa ensuite à l'ombre de Madame, puis à Monsieur; et Jacques Laurent le continua.

Mayolas, dès septembre 1666, cesse d'écrire ses lettres; il les reprend, en les dédiant au « Roy », en décembre 1669, mais sa régularité est en défaut. Quant à Subligny, il fonde à côté *La Muse de Cour*, gazette nouvelle dont il changea le nom en celui de *Muse Dauphine*, le 11 octobre 1666, avec l'autorisation royale.

Les gazettes rimées, après une période de faveur qui les faisait vendre jusqu'à Amsterdam, passèrent de mode, et le genre en fut abandonné en 1687.

Boursault projeta la publication d'une *Muse Enjouée*, vers 1691, mais le projet n'eut pas de suite.

Tous ces continuateurs de Loret, dans des vers qui se ressemblent assez, et avec des manières sensiblement pareilles, nous tiennent au courant des événements d'alors, de 1665 à 1687 : insurrections de Pologne, campagnes barbaresques, guerre entre l'Espagne et le Portugal, Grands Jours d'Auvergne, guerre de Louis XIV contre l'Angleterre, intervention française en Hollande, batailles de Ruyter contre la flotte anglaise, ascendant exercé par la France sur les divers pays d'Europe; voilà pour la politique extérieure. A l'intérieur, vie de la cour, menus faits concernant le roi et sa famille, fêtes, chasses, bals, concerts, comédies. C'est l'époque de l'*Agésilas* de Corneille, du *Misanthrope* de Molière, de *Tartufe;* Racine donne *Andromaque*.

Mais les anecdotes sans portée historique sont plus curieuses encore. Un démon séduit une jeune fille à Angers avec des élans de tendresse : « Ma colombelle, ma pouponne, ma toute belle ». La foudre tombant à Charenton y produit de singuliers effets. Un faux Messie se lève en Judée, un charlatan fabrique de l'or potable. Il semble bien, quand on passe de Loret à ses continuateurs, qu'un changement s'est fait dans l'esprit des nouvellistes. Les graves événements ont encore leur bonne place. Mais une part plus large est accordée aux menus faits. L'anecdote s'y étale; le fait-divers devient plus nombreux, plus sensationnel; il y a tendance vers les phénomènes et les cas extraordinaires. Le fameux serpent de mer agite déjà ses anneaux, et le *Canard* essaie ses ailes.

Le plus remarquable est Subligny. Il est, des continuateurs de Loret, celui qui s'écarte le plus de la forme du devancier, et de sa manière. Il use du vers libre, y adjoint de la prose. Et quant aux détails, il choisit plus particulièrement les faits égrillards. Il les développe avec une allure libertine. C'est déjà la petite presse grivoise, que nous avons revue et complaisamment accueillie de nos jours.

Dans l'histoire des gazetiers rimeurs du XVIIe siècle, on pressent l'éclosion et l'essai de la presse moderne, qui refera le même chemin qu'elle parcourut de Loret à Boursault, s'intéressant d'abord à des faits d'ordre général, pour se disperser ensuite dans le menu fait divers et la nouvelle télégraphique, les crimes, les vols, les phénomènes, les scandales et les calembours. Mais je vous parlerai de la presse, seulement quand elle sera née, au XIXe siècle.

On conçoit aisément qu'elle fut assez peu de chose au XVIIe siècle. Il en allait déjà exactement, et pis encore, comme au temps de Figaro. A la condition de ne point se mêler de politique, de ne point opiner ni juger, ni préjuger de rien, il demeurait loisible de conter des nouvelles, de publier des poésies légères et des énigmes, des romances avec les notes, les baptêmes, les mariages et les enterrements, les charades et les reparties les plus vives entendues dans les salons, avec encore des dissertations spécieuses de grammaire ou de mythologie. Figurez-vous un journal composé à la façon dont le sont aujourd'hui les journaux en Turquie : voilà la presse sous Louis XIV.

Il n'y a pas long à en dire.

Un recueil littéraire, appelé *Mercure français*, paraissait vers 1605 chez Jean Richer. C'est le 30 mai 1631 que fut publié le premier numéro de journal, *La Gazette*, rédigée par un homme actif et inventif, nommé Théophraste Renaudot.

C'est un type, ce Renaudot, dont la gravure nous a transmis la physionomie anguleuse et longue, avec le regard éveillé, la barbe en pointe, taillée avec toute la science d'un ancien garçon barbier, car il le fut avant de passer de la boutique du chirurgien barbant, son patron, à la Faculté où il devint docteur, titre qui lui permit d'obtenir, par son ami le P. Joseph, l'Eminence Grise, le droit de s'intituler médecin du Roi. Par un cumul ingénieux, il fonda un bureau de renseignements, — où il savait et donnait les adresses de tout le monde, — un bureau de placement, un bureau de mont-de-piété à 3 %, un laboratoire où les étudiants pouvaient louer des places, un journal, avec la dernière page déjà consacrée à la réclame

pour ses produits chimiques; des consultations gratuites, qui lui valurent des procès. Il eut mainte ingénieuse idée.

Dans sa Gazette, il rédigeait les nouvelles que lui disait son ami, le généalogiste d'Hozier, en correspondance avec tous les pays de l'Europe, et Richelieu favorisa cette invention au point d'écrire lui-même des articles, d'en inspirer l'esprit, et de communiquer les renseignements. Louis XIII aussi était parfois rédacteur.

A en croire l'historien du journalisme, M. Hatin, Louis XIII, quand il était mécontent de sa femme, racontait son dépit dans la gazette sous le voile du prudent anonyme, et se vengeait, peu royalement, en regardant la figure de son épouse lisant, dans le dernier numéro de la feuille, l'historiette dont elle faisait les frais. Comment l'a-t-on su? Parce qu'à la mort du roi, Renaudot tint, pour sa sécurité, à décliner la responsabilité de toutes les malices royales dont on voulut abuser contre lui.

La Gazette paraissait chaque semaine en cahier in-quarto de douze pages, avec le sous-titre : *Nouvelles ordinaires de divers endroits*. Renaudot en dédia la première année au Roi, en ces termes :

— Sire, la mémoire des hommes est trop faible pour lui fier toutes les merveilles dont V. M. va remplir le septentrion et tout le continent. Il la faut désormais soulager par des écrits qui volent comme en un instant du Nord au Midi, voire par tous les coins de la terre. C'est ce que je fais maintenant, Sire, d'autant plus hardiment que la bonté de V. M. ne dédaigne pas la lecture de ces feuilles. Aussi n'ont-elles rien de petit que leur volume et mon style. C'est, au reste, le journal des rois et des puissants de la terre. Tout y est par eux et pour eux, qui en font le capital; les autres personnages ne leur servent que d'accessoires.

Il en définissait lui-même ainsi le programme :

— La publication des *Gazettes* est à la vérité nouvelle, mais en France seulement, et cette nouveauté ne leur peut acquérir que de la grâce, qu'elles se conserveront toujours aisément... Surtout seront-elles maintenues par l'utilité qu'en reçoivent le public et les particuliers: le public, pour ce qu'elles empêchent plusieurs faux bruits qui servent souvent d'allumettes aux mouvements et aux séditions intestines...; les particuliers, chacun d'eux ajustant volontiers ses affaires au modèle du temps. Ainsi le marchand ne va plus trafiquer en une ville assiégée ou ruinée, ni le soldat chercher un emploi dans les pays où

il n'y a point de guerre; sans parler du soulagement qu'elles apportent à ceux qui écrivent à leurs amis, auxquels ils étaient auparavant obligés, pour contenter leur curiosité, de décrire laborieusement des nouvelles le plus souvent inventées à plaisir, et fondées sur l'incertitude d'un simple ouï-dire. Encore que le seul contentement que leur variété produit ainsi fréquemment, et qui sert d'un agréable divertissement ès compagnies, qu'elle empêche les médisances et autres vices que l'oisiveté produit, doivent suffire pour les rendre recommandables; du moins, sont-elles en ce point exemptes de blâme, qu'elles ne sont pas aucunement nuisibles à la foule du peuple, non plus que le reste de mes innocentes inventions, étant permis à chacun de s'en passer, si bon lui semble. La difficulté que je dois rencontrer en la compilation de mes *Gazettes* et nouvelles n'est pas ici mise en avant pour en faire plus estimer mon ouvrage... c'est pour excuser mon style s'il ne répond pas toujours à la dignité de son sujet... Les capitaines y voudraient rencontrer tous les jours des batailles et des sièges levés ou des villes prises; les plaideurs des arrêts en pareil cas; les personnes dévotieuses y cherchent les noms des prédicateurs, des confesseurs de marque. Ceux qui n'entendent rien aux mystères de la Cour les y voudraient trouver en grosses lettres. Tel, s'il a porté un paquet en cour sans perte d'hommes, ou payé le quart-denier de quelque médiocre office, se fâche si le roi ne voit son nom dans la *Gazette*. D'autres y voudraient avoir ces mots de monseigneur ou de monsieur répétés à chaque personne dont je parle... Il s'en trouve qui ne prisent qu'un langage fleuri; d'autres qui veulent que mes relations ressemblent à un squelette décharné... ce qui m'a fait essayer de contenter les uns et les autres. Se peut-il donc faire (mon lecteur) que vous ne m'en plaigniez pas en toutes ces rencontres? et que vous n'excusiez pas ma plume, si elle ne peut plaire à tout le monde en quelque posture qu'elle se mette? non plus que ce paysan et son fils, quoiqu'ils se missent premièrement seuls et puis ensemble, tantôt à pied et tantôt sur leur âne. Et si la crainte de déplaire à leur siècle a empêché plusieurs bons auteurs de toucher à l'histoire de leur âge, quelle doit être la difficulté d'écrire celle de la semaine, voire du jour même où elle est publiée! Joignez-y la brièveté du temps que l'impatience de notre humeur me donne, et je suis bien trompé si les plus rudes censeurs ne trouvent digne de quelque excuse un ouvrage qui se doit faire en quatre heures du jour, que la venue des courriers me laisse toutes les semaines pour assembler, ajuster et imprimer ces lignes.

Mazarin continua au journalisme naissant la faveur que Richelieu accordait à cette institution capitale. Ces grands politiques avaient reconnu aussitôt que le meilleur moyen de diriger et de ne pas craindre les journalistes, est de les subventionner.

A la mort de Renaudot, son fils lui succéda, puis son petit-fils, Eusèbe Renaudot, qui fut membre de l'Académie Fran-

çaise (1689), et l'historien le plus complet de l'Egypte chrétienne. La direction de *la Gazette* demeura dans la famille durant tout le siècle.

L'apparition et le succès de cette feuille en fit pousser d'autres : le *Mercure Galant* de Donneau de Visé parut dès 1672; Thomas Corneille y collaborait, et aussi son neveu Fontenelle. C'est dire que dans la querelle entre Cornéliens et Raciniens, l'auteur d'*Andromaque* ne fut pas celui que le *Mercure* patronna. Aussi les Raciniens y furent-ils maltraités, et c'est eux que La Bruyère crut venger par cette rageuse boutade contre le *Mercure Galant*, qu'il appelle *Hermès Galant*, et qu'il désigne par deux initiales :

— Le *H. G.* est immédiatement au-dessous de rien.

Il revint à la charge dans la *Préface* de son Discours à l'Académie. En vérité, c'était un journal copieux, qui demeure encore pour nous comme le plus chatoyant tableau de la vie parisienne, avec ses mondanités, spectacles, nécrologies, réceptions académiques. De Visé en avait conçu ce programme :

— Je vous ferai un long et curieux détail de tout ce que j'aurai appris pendant la semaine. Je vous manderai des choses que les gazettes ne vous apprendraient point, ou du moins ne vous feraient pas savoir avec tant de particularités. Les moindres choses qui se passeront ici n'échapperont point à ma plume. Vous saurez les mariages et les morts de conséquence, avec des circonstances qui pourront quelquefois vous donner des plaisirs que ces sortes de nouvelles n'ont pas d'elles-mêmes. Je tâcherai de développer la vérité des belles actions de ceux dont la valeur se fera remarquer dans les armées, et vous éclairerai souvent des choses dont la renommée est toujours mal instruite, parce qu'elle n'attend jamais pour partir qu'elles soient bien éclaircies et que les premiers bruits qu'elle sème ne sont que rarement véritables... Comme on entend de temps en temps parler de procès si extraordinaires et si remplis d'aventures, que les romans les plus surprenants n'ont rien qui en approche, je ne manquerai pas de vous en divertir et de vous en mander les véritables circonstances qui ne sont jamais bien sues que de ceux qui se donnent la peine de les rechercher avec soin... Je vous enverrai toutes les pièces galantes qui auront de la réputation, comme sonnets, madrigaux et autres ouvrages semblables. Je vous manderai le jugement qu'on fera de toutes les comédies nouvelles et de tous les livres de galanterie qui s'imprimeront... J'espère vous écrire souvent quelques aventures nouvelles en forme d'histoire. Paris est assez grand pour m'en fournir, et il y arrive chaque jour des choses considérables et extraordinaires... J'ajouterai à toutes ces choses les nouvelles des ruelles les plus galantes, et vous manderai jus-

qu'aux modes nouvelles. On est ravi en province de les apprendre... Comme il n'y a pas de nouvelle si publique qui n'ait quelque chose de particulier et qui n'est pas su de tout le monde, je vous informerai de ce qu'en croiront ceux qui doivent être le mieux informés.

C'est le *Credo* du parfait reportage. De Visé dirigea son journal jusqu'à sa mort en 1710. Boursault a placé dans les bureaux de rédaction de ce journal les scènes de sa comédie *Le Mercure Galant*, jouée en 1683, et dont je vous ai parlé.

Un autre *Mercure* naquit en 1686, et compta parmi ses rédacteurs Bayle, Courtilz de Sandras. Le *Mercure de France* continua le *Mercure Galant* en 1717.

Il courait aussi sous le manteau de petits libelles, menus journaux de faussetés, de calomnies, de scandale et de chantage, apportés clandestinement de l'étranger, et c'étaient les fameuses Gazettes de Hollande, mal écrites, peu informées, pétries de malice et de mauvaise foi, très lues, au grand dépit de Mme de Sévigné et de Racine qui écrivait :

— Mon cher fils, vous me faites plaisir de me donner des nouvelles; mais prenez garde de ne pas les prendre dans les *Gazettes de Hollande*, car, outre que nous les avons comme vous, vous pourriez apprendre certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recruter*, dont vous vous servez, au lieu de quoi il faut dire faire des recrues.

Bayle a buriné ce cruel profil de ces folliculaires diffamateurs, de ces aboyeurs à gages :

— Le Gazetier de Hollande ne se met guère en peine de sa réputation de bonne foi; c'est un gaillard qui tombe sur tout le monde et qui publie généralement tout ce qu'on lui écrit. De là vient qu'il fait si souvent changer le caractère de l'impression dans une même gazette, afin d'avoir place pour mettre tout. Sa Gazette est le véhicule des médisances de l'Europe; car, quand on veut se venger de quelqu'un, on n'a qu'à forger un conte malicieux ou ridicule de lui et l'envoyer à Amsterdam. Vous le verrez en beaux draps blancs par le premier ordinaire; c'est une menace qu'on se fait ordinairement : « Je te ferai coucher sur la *Gazette de Hollande*. » Au reste, il craint fort peu les reproches qui lui pourraient être faits; il croit qu'il en sera quitte pour dire qu'on lui a envoyé de faux mémoires.

Les Gazettes de Hollande agaçaient Louis XIV, qui se vengea en dévastant les Pays-Bas, à coups de canon, pour des coups d'épingle. Vauban estimait qu'il y avait disproportion, et il conseillait dans ses *Oisivetés* de plutôt combattre à armes

égales, de vaincre l'esprit par l'esprit, et les bonnes plumes avec des plumes meilleures encore. Ce Vauban avait du bon sens.

Quant à la presse parisienne, la *Gazette* et le *Mercure Galant*, ne sont que des commencements, des amorces, des présages, des promesses qui mettront encore cent ans à réaliser l'existence de la Presse Moderne, pour la forme, du moins; car pour le fonds, c'est l'esprit du journalisme le plus frondeur qui a inspiré les philosophes, les encyclopédistes et les révolutionnaires, dont nous entendons déjà les revendications, au seuil même du XVIIIe siècle.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Les Précieux.

CHAPITRE II

Au Camp des Bourgeois.

CHAPITRE III

Les Poètes de la Nature.

CHAPITRE IV

Le Roman.

CHAPITRE V

Le Théâtre.

CHAPITRE VI

Les Directeurs d'âmes.

CHAPITRE VII

Histoire et Chronique.

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire.